SPARKS'

TÉLÉMAQUE

IN

FRENCH, SPANISH, ITALIAN & GERMAN


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Fénelon, François de Salignac de la Mothe

HUIT LIVRES

DE

TÉLÉMAQUE,

EN

FRANÇAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND.

COMPILÉ DU

POLYLINGUAL JOURNAL.

ÉDITÉ PAR

HIRAM C. SPARKS.

NEW YORK:
SHELDON & COMPANY, 115 NASSAU STREET.
1860.



LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE.

LIVRE PREMIER.

Télémaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'île de Calypso, qui regrettait encore le départ d'Ulysse. La déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande le récit de ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédémone, son naufrage sur la côte de Sicile, le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise, les secours que Mentor et lui donnèrent à Aceste dans une incursion de barbares, et le soin que ce roi eu de reconnaître ce service en leur donnant un vaisseau tyrien pour retourner en leur pays.

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant: les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne fasaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux.

Tout-à-coup elle aperçut les débris d'un navire qui venait de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte; puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paraissait âgé; l'autre, quoique jeune, ressemblait à Ulysse. Il avait sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'était Té-

LAS AVENTURAS

DE

TELÉMACO.

LIBRO PRIMERO.

Telémaco despues de un naufragio arriba con Minerva, que le conducia disfrazada bajo la figura de Mentor, á la isla de Calipso, quien todavía estaba sintiendo la partida de Ulises. Acógele la diosa benignamente, se apasiona de él, le ofrece la inmortalidad, y le pide que la cuente sus aventuras. Hácelo Telémaco refiriéndola su viage á Pilos y á Lacedemonia, su naufragio en la costa de Sicilia, el riesgo en que estuvo de ser sacrificado á los manes de Anquises, el socorro que en una incursion de bárbaros dieron Mentor y él á Acestes, y la generosidad con que este rey reconoció tan importante servicio dándoles un navío tirio para que se volviesen á su patria.

Inconsolable estaba Calipso desde que la dejó Ulises: tal era su desconsuelo, que se tenia por desgraciada en ser immortal. Ya no resonaba en su gruta el dulce eco de su voz, ni aun se atrevian á hablarla las ninfas que la servian. Acostumbraba pasearse sola por el florido prado, cuyas inmarchitables verduras perpetuaban en la isla la mas agradable primavera; pero lejos de hallar en la hermosa variedad de aquellos sitios el alivio que á su dolor buscaba, solo veia un triste y continuo recuerdo de aquel Ulises que tantas veces la habia en ellos acompañado. Solia quedarse inmóvil en la playa del mar regándola con sus lágrimas; pero fija siempre la vista en el camino por donde el navío de Ulises surcando las ondas habia desaparecido á sus ojos.

Así se hallaba, cuando de repente alcanzó á ver los restos de una nave que acababa de naufragar: por una parte se veian hechos pedazos bancos de remeros; por otra se descubrian remos esparcidos por la arena, y un mástil, un timon y jarcias que fluctuaban á la orilla. Poco despues divisó á lo lejos dos hombres, de los cuales el uno le pareció anciano, y el otro, si bien jóven, muy semejante á Ulises en la afabilidad de su sem-

LE AVVENTURE

DI

TELEMACO.

LIBRO PRIMO.

Telemaco, accompagnáto da Minerva sótto la figúra di Mentore, appróda, dópo un naufrágio, all' isola délla déa Calipso, che piangéva ancóra la parténza d' Ulisse. La déa lo ricéve cortesissimaménte, concepísce un' ardénte passióne per lúi, gli offre l' immortalità, e lo préga di raccontárle le di lúi avventúre. Telemaco le raccónta il súo viággio a Pilo, ed a Lacedemonia, il súo naufrágio sópra la cósta di Sicilia, il pericolo d' éssere sacrificáto súlla sepoltúra d' Anchise, il soccórso che Mentore ed égli diédero ad Aceste in úna incursióne di bárbari, e la cúra ch' ébbe quésto re di riconóscere il servigio prestátogli, dándo lóro un vascéllo tirio per ritornáre álla lóro pátria.

Calipso non potéva consolársi délla parténza d' Ulisse. La di léi immortalità rendévala infelíce nel súo dolóre. La di léi grótta più non risonáva del dólce cánto délla súa voce, e le nínfe che la servíano non ardívano di parlárle. Ella passeggiáva sovénte sóla su i práti fioríti, déi quáli la súa ísola éra ornáta tútta d'intórno da úna primavéra perpétua; ma que' béi luóghi, in véce di mitigár la súa dóglia, le riducévano a ménte la funésta rimembránza d' Ulisse, che quívi avévasi tánte vólte vedúto alláto. Sovénte restáva immóbile in súlla ríva del máre, che da léi éra bagnáta di lágrime, e stávasi continuaménte rivólta ver quélla párte, dálla quále il vascéllo d' Ulisse, fendéndo le ácque, le si éra dileguáto dinánzi ágli ócchi.

All' improvvíso élla osservò gl' infránti avánzi d' úna náve che avéva fátto naufrágio, i bánchi déi rematóri ridótti in pézzi, alcúni rémi dispérsi quà e là sull' aréna; un timóne, un álbero, e parécchie sárte ondeggiánti sópra la spiággia: índi scopérse da lúngi dúe uómini, l' úno déi quáli paréva attempáto, e l' áltro, tuttochè gióvane, rassomigliáva ad Ulisse. Egli ne avéa la soavità, col súo nóbile orgóglio, la súa sta-

Die Begebenheiten

Telemach's.

Erstes Buch.

Telemach, geleitet von Minerven in Mentor's Gestalt, langt nach erlittenem Schiffbruch auf der Insel der Göttin Kalypso an, die noch über Ulysses Abreise trauerte. Die Göttin nimmt ihn günstig auf, faßt eine zärtliche Zuneigung zu ihm, bietet ihm die Unsterblichkeit an, und ersucht ihn um die Erzählung seiner Begebenheiten. Er erzählt ihr seine Reise nach Pylos und Lacedämon, seinen Schiffbruch an der Küste von Sizilien, die Gefahr, die er lief, dem Schatten des Anchises geopfert zu werden, den Beistand, den Mentor und er dem Acestes bei einem Ueberfall barbarischer Völker leisteten, und wie sich dieser König beeiferte, ihnen seine Erkenntlichkeit für diesen Dienst zu bezeigen, indem er ihnen ein tyrisches Schiff zur Heimkehr in ihr Vaterland überließ.

Kalypso war untröstlich über die Abreise des Ulysses. Im Gefühl ihres Schmerzes hielt sie es für ein Unglück, unsterblich zu sein. Ihre Grotte ertönte nicht mehr von ihrem Gesange. Die Nymphen, ihre Dienerinnen, wagten es nicht, mit ihr zu reden. Einsam wandelte sie oft auf den blühenden Auen, womit ein ewiger Frühling ihre Insel umgränzte. Aber diese schönen Orter, weit entfernt, ihren Schmerz zu lindern, riefen nur das Bild des Ulysses in ihre Seele zurück, den sie daselbst so oft an ihrer Seite gesehen hatte. Oft stand sie unbeweglich an dem Gestade des Meeres, das sie mit ihren Thränen benetzte, und ihre Blicke waren unverwandt dahin gerichtet, wo das Schiff des Ulysses, die Wogen zertheilend, aus ihren Augen verschwunden war.

Auf einmal erblickte sie die Trümmer eines gescheiterten Schiffes, zerbrochene Ruderbänke, ein Steuerruder, einen Mast, Taue, längs der Küste hinschwimmend, Ruder, da und dort auf dem Sande zerstreut. Alsdann entdeckte sie in der Entfernung zwei Menschen. Der eine schien alt zu sein, der andere, wiewohl noch jugendlich, glich dem Ulysses. Er hatte sein sanftes Wesen und seinen edlen Stolz, seinen Wuchs und seinen majestätischen Gang. Die Göttin erkannte in ihm den Tele-

lémaque, fils de ce héros : mais quoique les dieux surpassent de loin en connaissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui était cet homme vénérable dont Télémaque était accompagné. C'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît ; et Minerve, qui accompagnait Télémaque sous la figure de Mentor, ne voulait pas être connue de Calypso.

Cependant Calypso se réjouissait d'un naufrage qui mettait dans son île le fils d'Ulysse, si semblable à son père. Elle s'avance vers lui ; et, sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchait de couvrir, sous ces paroles menaçantes, la joie de son cœur qui éclatait malgré elle sur son visage

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité, seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre père que vous cherchez ? reprit la déesse. Il se nomme Ulysse, dit Télémaque : c'est un des rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce et dans l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant, errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; et si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvait rassasier ses

blante, en la bizarría de su aire, en la estatura, y hasta en la gravedad de sus pasos. Al instante conoció Calipso que este era Telémaco, hijo de aquel héroe ; pero no pudo descubrir quien fuese el anciano venerable que le acompañaba, porque aunque la sabiduría de los dioses es infinitamente mayor que la de los hombres todos, sin embargo á las deidades inferiores no les es dado penetrar los arcanos de los dioses supremos ; y Minerva, que bajo la figura de Mentor acompañaba á Telémaco, no queria que Calipso la conociese.

No obstante se complacia esta diosa de un naufragio que la proporcionaba tener en su isla al hijo de Ulises, tan parecido á su padre. Y dirigiéndose hácia él, le dijo como si no le conociece : ¿Cómo así te atreves, jóven temerario, á entrar en mi isla ? Sábete, ó estrangero, que nadie entra impunemente en ella. Así procuraba Calipso, bajo estas palabras de amenaza, ocultar la alegría en que rebosaba su corazon, y que á pesar suyo se descubria en su semblante.

Telémaco la respondió : Quien quiera que vos seais, mortal ó diosa, aunque al veros es preciso teneros por divina, ¿podreis ser insensible á la desgracia de un hijo, que entregado á la discrecion de los vientos y de las olas por hallar á su padre, ha visto estrellarse su navío contra las rocas de vuestra isla ? ?Quién es, pues, tu padre ? le preguntó la diosa. Ulises, respondió Telémaco : uno de los reyes que despues de un sitio de diez años asolaron la famosa Troya. Por su valor en la guerra, y aun mas por la prudencia de sus consejos, se ha hecho su nombre célebre en toda la Grecia, y en el Asia toda. Mas ahora, errante por los anchurosos mares, anda sin duda recorriendo los mas terribles escollos por volver á su patria, que parece huye de su vista ; de modo que su esposa Penélope y yo hemos perdido ya la esperanza de volver á verle. Espuesto á los mismos peligros que él, ando yo por saber de su paradero. ¡ Mas ay de mí ! Acaso se hallará á estas horas sepultado en los profundos abismos del mar ! Compadeceos, ó diosa, de nuestras desgracias ; y si sabeis lo que han decretado los hados en favor ó en contra de Ulises, dignaos de comunicárselo á su hijo Telémaco.

Tan sorprendida y enamorada quedó Calipso de la discrecion y cordura del mancebo, que ni sabia que responderle,

túra, ed il súo maestóso andaménto. La déa ben tósto s' avvidde che quésto éra Telemaco, figliuólo di quell' eróe; ma quantúnque gli déi súperino di gran lúnga tútti gli uómini in cognizióne, non potè compréndere chi fósse quel venerábile uómo, dal quále éra accompagnáto Telemaco, perchè gli déi superióri nascóndono agl' inferióri tútto ciò che lóro piáce; e Minerva, che accompagnáva Telemaco sótto la figúra di Mentore, non voléa éssere da Calipso conosciúta.

Qúesta intánto godéa fra se d' un naufrágio, che facéva giúngere álla súa ísola il figliuólo d' Ulisse, tánto somigliánte al di lúi pádre. Si fèce innánzi ver lúi, e sénza mostráre di conóscerlo: Dónde è procedúta, gli dísse, cotésta vóstra temerità d' approdáre álla mía ísola? Sappiáte, o gióvane forestiére, che non viéne alcúno déntro al mío império sénza portárne il gastígo. Sótto quéste minacciánti paróle élla sforzávasi di celár l' allegrézza del cuóre, che súo mal grádo le comparíva sul vólto.

O vói chiúnque siáte, le rispóse Telemaco, mortále, o déa (benchè nel vedérvi ognúno crédervi débba úna divinità,) non saréte vói sensíbile álla sventúra d' un figliuólo, che andándo in tráccia di súo pádre álla discrezióne déi vénti e del máre, ha vedúto infrángersi la súa náve néi vóstri scógli? E chi è, soggiúnse la déa, cotésto vóstro pádre, che vói cercáte? Si chiáma Ulisse, dísse Telemaco, ed è úno di quéi re, che dópo un assédio di diéci ánni, hánno abbattúta la famósa Trója. Il súo nóme fu célebre in tútta la Grecia, ed in tútta l' Asia, pel súo valóre nélle battáglie, e più ancóra per la saviézza che dimostrò néi consígli. Al presénte vagándo per tútto il trátto déi mári, scórre tutt' i più terríbili scógli; páre che la súa pátria gli fúgga dinánzi. Penelope súa móglie, ed io che son súo figliuólo, abbiámo perdúta ógni speránza di rivedérlo. Io vo corréndo quà e là tra perícoli uguáli ái suói, per sapére dóve si trówi. Ma che díco? Ora fórse égli è sepólto néi profóndi abíssi del máre. Abbiáte, o déa, compassióne délle nóstre disgrázie, e, se sapéte ciò che ábbia fátto il Destíno o per salváre Ulisse, o per pérderlo, degnátevi di rénderne consapévole súo figliuólo Telemaco.

Calipso, attónita ed intenerita néllo scórgere tánta savièzza, e tánta eloquénza in úna così viváce giovanézza, non

mach, den Sohn dieses Helden; aber so sehr auch die Götter die Menschen an Einsicht übertreffen, vermochte sie doch nicht zu ergründen, wer der ehrwürdige Greis sei, der den Jüngling begleitete; denn die höhern Gottheiten verbergen den Untergöttern alles, was ihnen gefällt, und Minerva, die in Mentors Gestalt Telemach's Begleiterin war, wollte nicht von Kalypso erkannt sein.

Aber Kalypso freute sich dieses Schiffbruchs, der den Sohn des Ulysses, der seinem Vater so ähnlich war, auf ihre Insel führte. Sie geht auf ihn zu, und ohne sich merken zu lassen, daß sie ihn kenne, redet sie ihn also an: „Wie konntest du dich erfrechen, auf meiner Insel zu landen? Wisse, junger Fremdling, daß niemand ungestraft mein Reich betritt." Sie sprach's, und strebte vergebens, unter diesen drohenden Worten die Freude ihres Herzens zu verbergen, die wider ihren Willen aus ihrem Gesichte hervorleuchtete.

Telemach gab ihr zur Antwort: „O du, wer du auch sein magst, eine Sterbliche oder eine Göttin (wiewohl wer könnte dich erblicken, ohne in dir eine Gottheit zu erkennen?) sollte dein Herz ungerührt bleiben bei den Leiden eines Sohnes, der von Winden und Wellen umhergetrieben, seinen Vater sucht, und sein Schiff an deinen Felsen hat scheitern sehen?" „Wer ist denn dein Vater, nach welchem du forschest?" fragte die Göttin. „Er nennt sich Ulysses," erwiederte Telemach, „und ist einer der Könige, die nach einer Belagerung von zehn Jahren die berühmte Stadt Troja zerstört haben. Sein Name war berühmt in ganz Griechenland und in ganz Asien durch seine Tapferkeit in den Gefechten; aber mehr noch durch seine Weisheit in den Rathsversammlungen. Jetzt irrt er umher in den weiten Meeren zwischen drohenden Klippen, sein Vaterland scheint vor ihm zu fliehen; Penelope, seine Gattin, und ich, sein Sohn, wir haben die Hoffnung verloren, ihn je wieder zu sehen. Von gleichen Gefahren umringt, irre auch ich umher, um zu erfahren, wo er ist. Aber was sage ich? vielleicht liegt er schon lange im tiefen Meere begraben. Habe Mitleid mit unserm Unglück, und wenn du weißt, o Göttin, was das Verhängniß über meinen Vater beschlossen hat, ob er noch lebt oder schon todt ist, o, so verbirg es nicht seinem unglücklichen Sohne."

Kalypso staunte über die Weisheit und Beredtsamkeit des Jünglings; sie war gerührt, sie konnte nicht satt werden, ihn anzublicken,

yeux en le regardant; et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre père. Mais l'histoire en est longue: il est temps de vous délasser de tous vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez; vous serez ma consolation dans cette solitude, et je ferai votre bonheur pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivait la déesse environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevait de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce, le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérait cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne, qui étendait également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphirs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur: des fontaines, coulant avec un doux murmure, sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal: mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que le rayons du soleil ne pouvaient percer: là, on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait

ni se hartaba de mirarle. Por fin, rompiendo el silencio, le dijo: Yo te instruiré de cuanto á tu padre le ha acontecido; pero es muy larga la historia, y ahora mas es tiempo de que te repares de tus trabajos. Ven á mi morada, y en ella te recibiré como á hijo: ven, tú serás mi consuelo en esta soledad, y yo te haré feliz, si sabes apreciar la dicha que te preparo.

Seguia Telémaco á la diosa, cuya hermosa cabeza sobresalia entre la multitud de jóvenes ninfas que la acompañaban, así como en las selvas descuella la frondosa copa de una alta encina sobre los arbustos que la rodean. Admirábale á Telémaco su singular hermosura, la rica púrpura de su undoso manto, el rubio cabello prendido con gracioso descuido, el fuego que vibraban sus ojos, y la amabilidad con que templaba tanta viveza. Mentor le seguia con los ojos bajos, y guardando un modesto silencio.

Llegaron á la entrada de la gruta de Calipso, donde Telémaco quedó sorprendido al ver, bajo la apariencia de una rústica simplicidad, todo lo que puede servir de encanto á los ojos. Allí no habia oro ni plata, mármoles ni colunas, cuadros ni estatuas: en la roca misma estaba labrada la gruta, y sus bóvedas guarnecidas de conchas y rocalla, y entapizadas de una vid tierna, cuyos flexibles vástagos se estendian con igualdad por todas partes. Los dulces céfiros, mas poderosos que los ardientes rayos del sol, conservaban en ella una grata frescura: aquí variedad de fuentes llevaban sus aguas con sonoro murmullo por aquellos prados cubiertos de amarantos y violetas, haciendo de trecho en trecho varios remansos tan puros y claros como un cristal: allí mil florecillas desenrollando sus hojas matizaban la verde alfombra de que estaba rodeada la gruta: allá se detenia la vista en un espeso bosque de aquellos frondosos árboles que dan por fruto dorados pomos, y cuya flor, que se renueva en todas las estaciones, arroja la mas suave fragancia. Este bosque, en cuya espesura se escondia una perenne noche, impenetrable aun á los rayos del sol, coronaba aquellos hermosos prados. Jamas se oia en él mas que el canto de los pájaros, ó el ruido de un arroyo, que precipitándose de lo alto

potéva saziársi di rimirárlo, e se ne stáva in silénzio. Finalménte così gli dísse: Telemaco, ío vi ragguaglierò di ciò ch' è avvenúto a vóstro pádre; ma è lúnga la stória che débbo dírvi. E témpo che vi riposiáte di tútte le vóstre fatíche: veníte nélla mía abitazióne, dóve vi accoglierò cóme mío figliuólo; veníte, vói saréte in quésta solitúdine il mío confórto, e da me avréte la vóstra felicità, purchè sappiáte godérne.

Telemaco seguíva la déa circondáta da úna túrba di nínfe gióvani, sóvra le quáli élla alzávasi con tútto il cápo, cóme úna gran quércia in úna forésta, solléva i suói fólti rámi su tútti gli álberi che la circóndano. Égli ammiráva lo splendóre délla súa bellézza; la rícca pórpora délla súa lúnga ed ondeggiánte véste; i suói capélli annodáti di diétro con negligénza, e nondiméno con leggiadría; quel fuóco che le uscíva dágli ócchi, e la dolcézza dálla quále quésta vivacità veníva contemperáta. Mentore seguitáva Telemaco cógli ócchi bássi, e con un modésto silénzio.

Giúnsero álla pórta délla grótta di Calipso, dóve Telemaco fu sorpréso, nel vedére con un'apparénza di rústica simplicità, tútto ciò che può estremaménte dilettáre gli ócchi. Non vi scorgéva nè óro, nè argénto, nè mármo, nè colónne, nè quádri, nè státue; ma quélla grótta éra intagliáta nélla rúpe, e fátta a vólte tútte copérte di pietrúzze e di conchíglie, ed éra adobbáta d' úna víte novélla, che stendéva ugualménte i suói pieghévoli rámi da tutt' i láti. I soávi zéffiri mantenévano in quel luógo, malgrádo gli ardóri del sóle, úna deliziósa freschézza. Le fontáne che scorrévano con un dólce mormorío sópra i práti semináti d' amaránti e di vióle, formávano in várii luóghi cérti bágni così púri, e così límpidi cóme il cristállo. Mílle fióri nascénti smaltávano quélle verdúre, délle quáli éra circondáta la grótta. Ivi trovávasi un bósco di quégli álberi fronzúti che prodúcono pómi d' óro, il di cúi fióre che rinnóvasi in ógni stagióne, spárge un odóre il più soáve che dar si póssa. Paréva che quésto bósco coronásse le súe più bélle prateríe, e formáva úna nótte, éntro la quále i rággi del sóle non potévano penetráre. Ivi non udíssi giammái se non il cánto dégli uccélli, ed il romór d' un ruscéllo, che precipitándosi dálla címa d' úna

und schwieg still. Endlich sagte sie zu ihm: „Telemach, du sollst erfahren, was deinem Vater begegnet ist, aber die Geschichte ist lang. Jetzt ist es Zeit, daß du von deinen Mühseligkeiten ausruhest. Komm in meine Wohnung, wo ich dich aufnehmen werde, wie meinen Sohn. Komm, du wirst mein Trost sein in dieser Einsamkeit, und ich werde dich glücklich machen, wenn du anders fähig bist, es zu schätzen."

Telemach folgte der Göttin, umgeben von einer Schaar junger Nymphen, über welche sie hervorragte, wie eine hohe Eiche in einem Walde mit ihren dicken Aesten sich über alle andern Bäume erhebt, die sie umgeben. Er bewunderte den Glanz ihrer Schönheit, den reichen Purpur ihres dahin fliegenden Gewandes, ihre Haare, die reizend nachlässig von hinten aufgebunden waren, das Feuer ihrer Blicke und die Anmuth, welche die Lebhaftigkeit ihrer Augen milderte. Mentor folgte dem Telemach schweigend und mit gesenkten Blicken.

Sie langten am Eingang der Grotte der Göttin an. Telemach erstaunte, hier, wo alles nur ländliche Einfalt anzukündigen schien, alles zu finden, was die Augen entzücken kann. Zwar erblickte man hier weder Gold noch Silber, weder Marmor, noch Gemälde, noch Bildsäulen; aber die Grotte war eine in den Felsen gehauene Wölbung, mit Korallen und Muscheln besetzt. Die Wände waren mit jungen Reben bekleidet, welche ihre geschmeidigen Ranken nach allen Seiten ausbreiteten. Gelinde Weste durchsäuselten den Ort, und man athmete erquickende Kühle, selbst bei glühender Sonnenhitze. Leise murmelnde Bäche schlängelten sich durch die mit Amaranthen und Violen besäeten Wiesen, und bildeten an verschiedenen Orten reine und krystallhelle Teiche. Tausend hervorsprießende Blumen schmückten den grünen Teppich, welcher die Grotte umgab. Ein Gehölz von jenen dickbelaubten Bäumen, welche goldene Aepfel tragen, und deren Blüthe in jeder Jahreszeit sich erneuert, streueten süße Wohlgerüche umher. Dieses Gehölz wand sich wie ein Kranz um diese schönen Wiesen, und bildete eine Nacht, welche die Strahlen der Sonne nicht durchdringen konnten. Man hörte hier nichts als den Gesang der Vögel, oder das Rauschen

à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline : de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyait une rivière où se formaient des iles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons; les raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: Reposez-vous; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez: ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeurait. Les nymphes avaient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandait de tous côtés; et elles y avaient laissé des habits pour les nouveaux hôtes.

Télémaque, voyant qu'on lui avait destiné une tunique d'une laine fine dont la blancheur effaçait celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui

de una roca en espumosos borbotones, se huia despues al través de la pradera.

Estaba la gruta en la falda de una colina, desde donde se descubria la mar, unos dias clara y tersa como un espejo, y otros que locamente irritada con las rocas se estrellaba en ellas con horrísonos gemidos, levantando olas como montañas. A otro lado se veia un rio que formaba varias islas coronadas de floridos tílos, y de altos álamos que escondian en las nubes sus soberbias copas. Los diversos canales que estas islas formaban, andaban como retozando por la campiña: unos rodaban con rapidez sus cristalinas aguas, otros las adormian en su lecho, y otros despues de largos rodeos retrocedian en su curso como para volverse á su orígen, y como no acertando á dejar el encanto de aquellas riberas. Veíanse á lo lejos varias colinas y montañas, cuyas cimas se ocultaban en las nubes, y cuya estraña vista formaba el horizonte mas á propósito para recreo de la vista. Los montes inmediatos estaban cubiertos de pámpanos verdes, cuyas hojas no bastaban á cubrir el sazonado fruto que agobiaba las vides con su peso: la higuera, la oliva, el granado, y todos los demas árboles amenizaban la campiña, y hacian de ella un espacioso jardin.

Luego que Calipso hubo enseñado á Telémaco todos estos prodigios de la naturaleza, le dijo: Ven, Telémaco, ven á descansar, que tu ropa está mojada, y es ya tiempo de que te pongas otra: despues nos volverémos á ver, y te contaré cosas que enternezcan tu corazon. Al mismo tiempo que así le hablaba, iba conduciendo sus huéspedes á lo mas recóndito de una gruta contigua á la suya, en la cual habian cuidado las ninfas de encender una gran lumbre de leña de cedro, cuyo suave olor se esparcia por todas partes; y no se olvidaron de dejar vestidos para los nuevos huéspedes.

Viendo, pues, Telémaco que se le habia destinado una túnica de lana fina, cuya blancura escedia á la de la nieve misma, y un rico manto de púrpura bordado de oro; al con-

rúpe, cadéva a grándi zampílli piéni di spúma, e sene fuggíva a travérso del práto.

Stáva sul pendío d' un cólle la grótta di quélla déa. Da quel luógo scoprívasi il máre, talóra límpido et piáno cóme úno spécchio, talóra scioccaménte adiráto cóntra le rúpi nélle quáli spezzávasi mormorándo, e sollevándo l' ónde cóme montágne: e da un' áltro láto vedévasi un fiúme, in cúi si formávano alcúne ísole attorniáte di tígli fioríti, e d' álti pióppi, che portávano le supérbe lóro címe fin tra le núvole. Paréva che i divérsi canáli, i quáli formávano quélle ísole, scherzássero nélla campágna. Alcúni spingévano le chiáre lor ácque rapidaménte; áltri érano plácidi e stagnánti, ed áltri con lúnghi gíri ritornávano indiétro cóme per risalíre vérso la lóro fónte, e paréva che non si potéssero patíre da quélle ríve incantáte. Scorgévansi di lontáno le collíne e le montágne, che perdévansi nélle núvole, e che cólla lóro bizzárra figúra formávano, per dilétto dégli ócchi, un orizzónte a capríccio. I mónti vicíni érano copérti di vérde pámpano, che pendéva tútto intrecciáto in festóni; l' úva risplendénte più délla pórpora non potéva celársi sótto álle fólte fóglie délla víte, che rimanéva oppréssa sótto al súo frútto; il fíco, l' ulívo, il melagráno, e tútti gli áltri álberi coprívano la campágna, e ne facévano un gran giardíno.

Calipso, avéndo mostráte a Telemaco tútte quélle naturáli bellézze, così gli dísse: Riposátevi, le vóstre vestiménta sóno bagnáte, è témpo che ve ne mutiáte; índi ci rivedrémo, ed ío vi narrerò alcúne stórie, dálle quáli il vóstro cuóre ne rimarrà intenerito. Nel medésimo témpo lo féce entráre insiéme con Mentore, nel più secréto e più ritiráto luógo d' úna grótta, vicína a quélla dóve abitáva élla stéssa. Le nínfe avévano avúto cúra d' accéndere quívi un gran fuóco di légno di cédro. il cúi buon odóre spargévasi da tutt' i láti, e vi avéano lasciáti dégli ábiti per i dúe forestiéri, da lóro nuovaménte alloggiáti

Telemaco veggéndo che gli éra destináta úna giúbba d' úna finíssima lána, dálla cúi bianchézza quélla délla néve ne rimanéva oscuráta ed úna véste di pórpora d' óro ricamáta mo-

eines Baches, der sich brausend und schäumend vom hohen Felsen stürzte, und über die Wiesen hineilte.

Die Grotte der Göttin war an dem Abhang eines Hügels. Von diesem sah man das Meer, bald hell und glatt wie ein Spiegel, bald thörichter Weise entrüstet gegen die Felsen, an denen es sich mit Getöse brach, und seine Wellen wie Berge erhob. Auf einer andern Seite erblickte man einen Fluß mit Inseln, von blühenden Linden und hohen Pappeln umgeben, deren stolze Wipfel bis in die Wolken reichten. Die verschiedenen Arme, die durch diese Inseln gebildet wurden, schienen spielend in den Fluthen umherzuirren. Einige wälzten ihre klaren Wasser mit Schnelligkeit fort, andere schlichen ruhig und still über die Gefilde hin, andere kehrten nach langen Umwegen zu ihren Quellen zurück, und schienen diesen zauberischen Aufenthalt nicht verlassen zu können. In weiter Entfernung zeigten sich Hügel und Berge, welche sich in den Wolken verloren, deren seltsame Gestalten, die den Horizont begränzten, man mit Vergnügen erblickte. Die nahen Berge bedeckte das frische Grün der Weinreben, die wie Fruchtschnüre über sie herabhingen. Die Trauben, glänzender als Purpur, drängten sich zwischen den Blättern hervor, und der Weinstock erlag unter seiner Last. Der Feigenbaum, der Ölbaum, der Granatbaum und andere Bäume bedeckten die Ebene und machten sie zu einem großen Garten.

Nachdem die Göttin dem Telemach alle diese Naturschönheiten gezeigt hatte, sagte sie zu ihm: ,,Ruhe nun aus; deine Kleider sind durchnäßt, es ist Zeit, daß du sie wechselst. Bald werden wir uns wiedersehen, und dann sollst du solche Dinge hören, die dein Herz entzücken werden.'' Nahe bei der Grotte der Göttin war eine andere, in deren Innerstes Telemach und Mentor geführt wurden. Die Nymphen hatten daselbst ein großes Feuer von Cedernholz angezündet, dessen Wohlgeruch sich nach allen Seiten verbreitete. Auch Kleider lagen für die neuen Gäste bereit.

Als Telemach das Unterkleid von feiner Wolle erblickte, dessen Weiße den Schnee verdunkelte, und das Oberkleid von Purpur, mit Gold

est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant : Que les dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur ! Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée. Mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déese ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux ; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire : le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent caché sous les fleurs ; craignez ce poison caché : défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendait. Les nymphes avec leurs cheveux tressés, et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et pour la propreté. On n'y voyait aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avaient pris dans leurs filets, ou des bêtes qu'elles avaient percées de leurs flèches à la chasse : un vin plus doux que le nectar coulait des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet et que l'automne répand sur la terre. En même temps, quatre jeunes nymphes

templar tanta magnificencia, sintió todo el placer que es natural á un jóven.

Pero Mentor, á quien no se escondia lo que en su corazon pasaba, le dijo en tono grave : ¿ Son esos pensamientos, ó Telémaco, dignos del hijo de Ulises ? Mejor te fuera pensar en hacerte digno de la reputacion de tu padre, y resistir á la fortuna que te persigue. El jóven que gusta de engalanarse livianamente como una muger, indigno es de la sabiduría y de la gloria, solo debidas al que tolera los trabajos, y desprecia los placeres.

¡ Antes me quiten los dioses la vida, le respondió Telémaco, dando un suspiro, que permitan que de mi corazon se apoderen la molicie y la voluptuosidad ! Eso no : jamas el hijo de Ulises se rendirá á los hechizos de una vida pusilánime y afeminada. Pero ¿ no debemos dar gracias al cielo, porque despues de nuestro naufragio nos ha deparado esta diosa ó mortal que nos colma de bienes ?

Teme, le replicó Mentor, que no te colme de males : teme sus engañosos halagos aun mas que los escollos en que se estrelló tu nave : sí, témelos mas : pues el naufragio y aun la muerte misma son menos temibles que los placeres que asaltan á la virtud. Guárdate de creer nada de lo que la diosa te cuente : está sobre tí : mira que la juventud es presuntuosa : todo se lo promete de sí ; y aunque frágil, todo cree que lo puede, y que nada tiene que temer. Guárdate de dar oidos á sus lisonjeras insinuaciones, que se deslizarán como serpiente entre flores : teme esta oculta ponzoña, desconfia de tí mismo, y aguarda siempre mis consejos.

Luego volvieron á ver á Calipso, que ya los esperaba : las ninfas, trenzado el cabello, y vestidas de blanco, sirvieron inmediatamente una comida sencilla, pero esquisita por el gusto y por el aseo : en ella no se veian mas viandas que las aves cogidas en sus redes, ó los animales que habian cazado con sus flechas : el vino, que de unas grandes vasijas de plata corria en tazas de oro coronadas de flores, ero mas dulce que el néctar ; y por fin les presentaron cuantas frutas promete la primavera, y

strò, nel consideráre quélla magnificénza, quel diletto ch' è naturále in un gióvane.

Mentore allóra con un tuóno gráve e sevéro, gli dísse: sóno quésti adúnque i pensiéri che débbono occupáre il cuóre del figliuólo d' Ulisse? Pensáte piuttósto a sostenére la riputazióne di vóstro pádre, ed a víncere la fortúna che vi perséguita. E indégno délla virtú e délla glória quel gióvane che si diletta d' abbigliársi vanaménte cóme úna fémmina. La glória non è dovúta fuorchè ad un cuóre che sa tolleráre la fatíca, e calpestáre i piacéri.

Al che Telemaco, sospirándo, rispóse: Mi fácciano gli déi piuttósto períre, che perméttere che la effemminatézza ed il piacére s' impadroníscano del mío cuóre. Nò, nò, il figliuólo d' Ulisse non sarà mái vínto dágli allettaménti d' úna mólle ed effemmináta víta. Ma qual favóre del ciélo ci ha fátto ritrováre, dópo il nóstro naufrágio, quésta déa, o quésta dónna che ci cólma di tánti béni?

Teméte, replicógli Mentore, che non vi cólmi di máli; teméte le súe ingannatríci dolcézze più dégli scógli i quáli hánno fracassáta la vóstra náve. Il naufrágio e la mórte sóno méno terríbili déi piacéri che assáltano la virtù. Guardáte béne di non prestár féde a ciò che da léi vi sarà narráto. La giovanézza è presuntuósa, e si prométte tútto di se medésima; quantúnque frágile créde potér tútto, e non avér mái cósa verúna da temére; élla di leggiéri, ed incautaménte si fída. Guardáte di non pórgere orécchio álle dólci e lusinghévoli paróle di Calipso, che s' introdurránno con diletto nel vóstro cuóre cóme un serpénte sótto i fióri; teméte quel veléno nascósto, diffidáte di vói medésimo, e státe sémpre ad atténdere i miéi consígli.

Dópo ciò se ne ritornárono a Calipso, che li aspettáva. Le nínfe, cói lóro capélli intrecciáti, e vestíte d' ábiti biánchi, portárono súbito un desináre sémplice, ma squisíto, si per il sapóre, cóme altresì per la pulitézza. Non vi si vedéva alcún' áltra vivánda, fuorchè uccélli prési da lóro cólle réti, o fiére, ch' éllено stésse avévano trafítte cói lóro strâli álla cáccia. Versávasi da grándi vási d' argénto in tázze d' óro coronáte di fióri, un víno più dólce del néttare. Fúrono recáti nel medésimo témpo in alcúne céste, tútt' i frútti che la primavéra prométte, e che l' autúnno spárge sópra la térra. Quáttro nínfe gióvani si

gestickt, die für ihn bestimmt waren, fühlte er das Vergnügen, das der Anblick der Pracht einem jugendlichen Herzen gewährt.

Mit ernster Stimme sprach Mentor zu ihm: „Wie? Telemach, sind dies die Empfindungen, die den Sohn des Ulysses beschäftigen? Solltest du nicht vielmehr bedacht sein, den Ruhm deines Vaters zu behaupten, und das Glück zu überwinden, das dich verfolgt? Der Jüngling, der eitel genug ist, sich gleich einem Weibe zu schmücken, ist nicht berechtigt, auf Weisheit und Ehre Anspruch zu machen; Achtung verdient nur der, der den Schmerz zu ertragen, und das Vergnügen unter die Füße zu treten weiß.

Telemach antwortete: „Eher sollen mich die Götter vertilgen, als daß ich zugebe, daß Weichlichkeit und Wollust sich meiner Seele bemächtigen; nein, nein, nie sollen die Lockungen eines trägen und weibischen Lebens den Sohn des Ulysses bethören! aber sprich, ist es nicht Gunst des Himmels, die uns nach unserm Schiffbruch diese Göttin oder diese Sterbliche finden ließ, welche uns mit Wohlthaten überhäuft."

„O, daß sie dich nicht mit Unglück überhäufe!" erwiederte Mentor, „fürchte, mein Sohn, fürchte mehr als die Klippen, an denen dein Schiff scheiterte, dieser Göttin süße und trügliche Worte. Der Schiffbruch und der Tod sind minder gefährlich, als die Lüste, welche der Tugend nachstellen. Hüte dich wohl, dem Glauben beizumessen, was sie dir erzählen wird. Die Jugend ist vermessen; sie verspricht sich alles von ihren Kräften; so schwach sie ist, glaubt sie doch alles zu vermögen, und kennt keine Furcht. Mit blindem Zutrauen, ohne Vorsicht, giebt sie sich jedem dahin. Hüte dich vor den süßen Schmeicheleien der Kalypso; gleich einer Schlange, die unter Blumen hingleitet, wird sie sich in dein Herz einzuschleichen suchen; fürchte dieses verborgene Gift; setze ein Mißtrauen in dich selbst, und erwarte immer erst meinen Rath."

Hierauf kehrten sie zu der Göttin zurück, die ihrer wartete. Die Nymphen, mit zierlich gelockten Haaren und in weißen Gewändern, besorgten ein einfaches Mahl, niedlich und von auserlesenem Geschmack. Man sah hier kein anderes Fleisch, als das Fleisch der Vögel, welche sie in Garnen gefangen, oder der Thiere, welche sie auf der Jagd mit ihren Pfeilen erlegt hatten. Ein Wein, süßer als Nektar, floß aus großen silbernen Gefäßen in goldene mit Blumen bekränzte Schalen. Die Früchte, die der Frühling verspricht und der Herbst über die Erde ausgießt, wurden in Körbchen aufgetragen. Zu gleicher Zeit

se mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des dieux contre les géants, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène, la course d'Hippomène et d'Atalante qui fut vaincue par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides: enfin la guerre de Troie fut aussi chantée, les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La première des nymphes, qui s'appelait Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres.

Quand Télémaque entendit le nom de son père, les larmes qui coulèrent le long de ses joues donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso aperçut qu'il ne pouvait manger, et qu'il était saisi de douleur, elle fit signe aux nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer sa chere Eurydice.

Quand le repas fut fini, la déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi: Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle, nul mortel ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité, et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimais. Votre père a eu le même bonheur que vous: mais, hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette île: il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejeter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête: son vaisseau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque après lui: consolez-vous de l'avoir perdu, pisque vous trouvez ici une divinité prête à vous rendre heureux, et un royaume qu'elle vous offre.

La déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avait été heureux auprès d'elle: elle raconta ses aventures dans la caverne du cyclope Polyphème, et

regala el otoño. Al mismo tiempo cantaron cuatro de ellas; primero la guerra de los dioses con los gigantes; despues los amores de Júpiter y de Semele, el nacimiento de Baco, y su educacion por el viejo Sileno; la carrera de Atalanta y de Hipómenes, que la venció por medio de las manzanas de oro cogidas en el jardin de las Hespérides; y por último cantaron tambien la guerra de Troya, ensalzando hasta el cielo los triunfos y la prudencia de Ulises. La ninfa principal, llamada Leucotoe, acompañaba con la lira á las dulces voces de las otras.

Al oir Telémaco el nombre de su padre, no pudo contener las lágrimas, que corriendo por sus mejillas daban un nuevo realce á su hermosura. Echólo de ver Calipso, y conociendo que el dolor le embargaba el apetito, hizo una señal a las ninfas, que al instante cantaron el combate de los Centauros y los Lápitas, y la bajada de Orfeo á los infiernos para sacar de ellos á Eurídice.

Acabada la comida, se apartó la diosa con Telémaco, y le habló de esta manera: Tú sabes, hijo del grande Ulises, la bondad con que te he acogido: sabe, pues, tambien que yo soy inmortal, y que ninguno que no lo sea puède entrar en esta isla sin que al punto sea castigado su atrevimiento; ni aun tu naufragio te disculpara: nada fuera bastante á librarte de mi enojo, si yo de antemano no te amase. La misma fortuna tuvo tambien tu padre; pero ah! ¡qué poco supo aprovecharse de ella! ¡cuánto tiempo le retuve en esta isla! En su mano estuvo vivir conmigo una vida inmortal; pero pudo mas con él la ciega pasion de volver á su miserable patria: todo lo despreció por su Itaca, que no ha logrado volver á ver. Se obstinó en dejarme, me dejó; pero me vengó la tempestad que sepultó su nave entre las olas despues de haberla hecho servir mucho tiempo de juguete à los vientos: escarmienta en tan funesto ejemplo. Y pues su naufragio no te deja ni la mas remota esperanza de volver á verle, ni de reinar en Itaca, consuélete de su pérdida con hallar en mí una deidad dispuesta á hacerte feliz, y un reino que ella misma te ofrece.

A esto añadió largos discursos, pintando con la mayor delicadeza las dichas que disfrutó Ulises en su compañía. Contóle las aventuras que le sucedieron en la caverna del cíclope Poli-

posero allóra a cantáre. Élle primieraménte cantárono la battaglia dégli déi cói gigánti, póscia gli amóri di Giove e di Semele; la náscita di Bacco, ed il módo con che fu alleváto dal vécchio Sileno; il córso d'Ippomene e d'Atalanta, che fu vínta col mézzo déi pómi d'óro, cólti nel giardíno délle Esperidi. Cantárono finalménte ánche la guérra di Troja, ed innalzárono infíno al ciélo i combattiménti e la saviézza d'Ulisse. La príma délle nínfe, che si chiamáva Leucotoe, fu quélla che accordò i concénti délla súa líra con quéste vóci soávi.

Quándo Telemaco udì il nóme di súo pádre, le lágrime che gli córsero per le góte, diédero un nuóvo lústro álla súa bellézza. Ma tósto che Calipso s'avvídde ch'égli non potéva mangiáre, ch' éra occupáto dal dolóre, fe' cénno álle nínfe, e fu subitaménte cantáto il combattiménto déi Centauri cói Lapiti, e la discésa d' Orfeo all' inférno per trárne la súa dilétta Euridice.

Finíto che fu il desináre, la déa prése Telemaco, e favellógli in tal guísa: Voí vedéte, o figliuólo del gránde Ulisse, con qual cortesía v' accólgo. Io sóno immortále, nè uómo alcúno puó entráre in quest' ísola sénza éssere délla súa temerità castigáto; e, se per áltro ío non vi amássi, il vóstro stésso naufrágio non vi salvería dal mío sdégno. Vóstro pádre ha avúto la vóstra medésima buóna sórte; ma, ohimè! non ha sapúto fárne profítto! L' ho custodíto lungaménte in quest' ísola, e stétte in súa balía il vívercì méco in úno státo immortále; ma la ciéca bráma di rivedére la súa miserábile pátria gli féce rifiutáre tútti quésti vantággi. Vói vedéte quánto ha perdúto per rivedére Itaca, ch' égli nondiméno non potrà giammái rivedére. Ha volúto abbandonármi, è partíto, ed io sóno státa dálla tempésta vendicáta. Il súo vascéllo, dópo éssere státo il trastúllo déi vénti, fu seppellíto nel máre. Profittáte d' un sì funésto esémpio; dópo il súo naufrágio più non vi résta alcúna speránza nè di rivedérlo, nè di regnáre giammái nell' ísola d' Itaca dópo lúi. Consolátevi d' avérlo perdúto, perciocchè ritrováte in úna déa, prónta a réndervi felíce, un régno ch' élla medésima vi offerísce.

A quéste paróle aggiúnse alcúni lúnghi ragionaménti, per dimostráre quánto Ulisse fósse státo felíce présso di léi. Raccontò le cóse accadútegli nélla cavérna del cíclope Polifemo, e

stimmten vier junge Nymphen den Gesang an. Zuerst sangen sie den Streit der Götter und Riesen, alsdann die Liebe Jupiters und der Semele, die Geburt des Bacchus und seine Erziehung durch den alten Silen. Den Wettlauf der Atalante und des Hyppomenes, welcher vermittelst der goldenen Äpfel siegte, die er in den Gärten der Hesperiden gebrochen hatte. Auch den trojanischen Krieg sangen sie, die Thaten des Ulysses und seine Weisheit wurden bis in die Himmel erhoben. Leukothoe, die erste der Nymphen, begleitete die lieblichen Stimmen der andern mit den Tönen ihrer Leier.

Als Telemach den Namen seines Vaters hörte, rollten Thränen über seine Wangen, welche die Schönheit seiner Gestalt noch mehr erhöhten. Kalypso bemerkte, daß er nicht essen konnte, und daß Wehmuth sein Herz ergriffen hatte; sie winkte den Nymphen, und alsbald sangen sie den Streit der Centauren und Laphiten und Orpheus Hinabfahrt zur Unterwelt, um seine geliebte Euridice aus derselben zurückzubringen.

Nach geendigtem Mahle nahm die Göttin den Telemach auf die Seite und sprach also zu ihm: „Du siehst, Sohn des großen Ulysses, mit welcher Güte ich dich bei mir aufgenommen habe; ich bin unsterblich; kein Sterblicher betritt diese Insel, ohne für seine Vermessenheit gestraft zu werden, und selbst dein Schiffbruch würde dich vor meinem Unwillen nicht schützen, wenn ich dich nicht liebte. Dein Vater hatte dasselbe Glück, wie du, aber ach! er wußte sich desselben nicht zu bedienen. Lange habe ich ihn bei mir auf dieser Insel behalten; es stand nur bei ihm, der Unsterblichkeit hier mit mir zu genießen. Verblendet durch das Verlangen, sein armseliges Vaterland wieder zu sehen, verschmähte er alle diese Vortheile. Du siehst, was er für Ithaka dahin gab, wohin er nicht einmal zurückkehren konnte. Er bestand darauf, mich zu verlassen, er reiste von hinnen, und der Sturm rächte mich an ihm. Sein Schiff, lange ein Spiel der Winde, versank in den Fluthen des Meeres. Laß dich durch ein so trauriges Beispiel warnen. Nach seinem Untergang hast du nichts mehr zu hoffen. Nie wirst du ihn wiedersehen, nie nach ihm in der Insel Ithaka regieren. Tröste dich über seinen Verlust, da du eine Göttin findest, die so geneigt ist, dich glücklich zu machen, und dir ein Königreich anbietet."

Noch vieles sagte die Göttin, um ihm zu beweisen, wie glücklich Ulysses bei ihr gewesen sei. Sie erzählte seine Abenteuer in der Höhle des Cyclopen Polyphemus und bei Antiphates, dem Könige

chez Antiphates, roi des Lestrigons : elle n'oublia pas ce qui lui était arrive dans l'île de Circé, fille du Soleil, et les dangers qu'il avait courus entre Scylla et Charybde. Elle représenta la dernière tempête que Neptune avait excitée contre lui quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il avait péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'ile des Phéaciens.

Télémaque, qui s'était d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, et la sagesse des conseils que Mentor venait de lui donner. Il répondit en peu de mots : O déesse ! pardonnez à ma douleur ; je ne puis maintenant que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon père : vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage : elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connaître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avait fait naufrage, et par quelles aventures il était sur ses côtes. Le récit des mes malheurs, dit-il, serait trop long. Non, non, répondit-elle ; il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa long-temps. Enfin il ne put lui résister, et il parla ainsi :

J'étais parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siége de Troie des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ : j'avais pris soin de le leur cacher, connaissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon père était encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je résolus d'aller dans la Sicile, où j'avais ouï dire que mon père avait été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposait à ce téméraire dessein : il me représentait d'un côté les cyclopes, géants monstrueux qui dévo-

femo, y con Antífates, rey de los Lestrigones : contóle lo que le sucedió en la isla de Circe, hija del Sol, y el riesgo que corrió entre Escila y Caríbdis. Le hizo una pintura de la última tempestad que movió Neptuno contra él cuando la dejó ; y para que se persuadiese á que en ella habia perecido le ocultó su arribo á la isla de los Feacios.

Telémaco, que desde luego se habia entregado con demasiada ligereza al regocijo de verse tan bien tratado de Calipso, conoció al fin sus artificios, y la prudencia de los consejos que Mentor acabada de darle ; y así le respondió en pocas palabras : Disculpad, ó diosa, mi sentimiento : es tan intenso mi dolor, que solo me permite llorar y sentir : acaso en lo sucesivo me hallaré mas capaz de disfrutar la dicha que me ofréceis ; por ahora dejadme que llore á mi padre : vos sabeis mejor que yo cuan digno es de ser llorado.

No se atrevió entonces la diosa á instar á Telémaco ; antes fingió tomar parte en su pena, y contristarse por Ulises. Pero para mejor conocer los medios de que debia valerse para ganarle el corazon, le preguntó cómo habia naufragado, y por qué aventuras habia venido á dar en sus costas. La historia de mis infortunios, le respondió Telémaco, se os haria demasiado pesada. De ningun modo, le replicó la diosa : ya estoy deseando saberla, no dilates referírmela. Por fin le instó tanto, que no pudiendo resistirse, empezó á hablar en estos términos :

Yo salí de Itaca á preguntar por mi padre á los otros reyes que habian vuelto del sitio de Troya. A los amantes de mi madre Penelope les sorprendió la noticia de mi partida : ocultésela yo cuidadosamente, porque conocia su perfidia. Llegué á Pilos, hablé á Néstor : pasé á Lacedemonia, donde fuí cariñosamente recibido de Menelao ; pero ni uno ni otro supieron decirme si mi padre era vivo ó muerto. Cansado ya de dudas, me resolví á pasar á Sicilia, adonde tenia entendido que le habia arrojado una borrasca ; pero el sabio Mentor, que está presente, se opuso á tan temerario designio, representándome por una parte la crueldad de los cíclopes, gigantes monstruosos que devoran á

présso di Antifate re de' Lestrigoni; nè tralasciò quéllo che nell' ísola di Circe, figliuóla del Sóle, gli era avvenúto, ed i perícoli che tra Scilla e Cariddi égli avéva córsi sul máre. Rappresentò l' última tempésta che Nettuno avéa suscitáta cóntro di lúi, quándo si éra da léi dipartíto, voléndo dáre ad intèndere che fósse períto in quel naufrágio, e táeque l' arrívo di lúi all' ísola déi Feaci.

Telemaco, che nel princípio si éra dáto tróppo présto in balía dell' allegrézza, per éssere da Calipso sì ben trattáto, conóbbe al fíne il di léi artifício, e la saviézza déi consígli dátigli da Mentore. Perdonáte al mío dolóre, o déa, rispóse in póche paróle, al presénte non pósso se non afflíggermi; per l' avveníre fórse avrò maggiór fórza per gustáre la fortúna che mi offeríte. Lasciátemi in quésto moménto piángere mío pádre; vói sapéte méglio di me quánto égli mériti d' éssere piánto.

Calipso non ardì súlle príme di stríngerlo maggiorménte, anzi fínse d' avér compassióne d' Ulisse, e d' entráre a párte del súo dolóre; ma per méglio conóscere i módi, che fóssero i più átti a guadagnáre il di lúi cuóre, gli chiése in qual guísa ávésse fátto naufrágio, e mediánte quáli avventúre fósse giúnto sópra le súe spiággie. Saría tróppo lúnga la narrazióne délle míe disgrázie, égli dísse. Nò, nò, rispóse Calipso, ío sóno impaziénto di sapérle; affrettátevi di raccontármele. Élla lo importunò lungaménte, ed égli non poténdo più scusársene, parlò in tal módo.

Io mi éra partíto d' Itaca per andáre a chiédere ágli áltri re ritornáti dall' assédio di Troja, quálche nuóva d' Ulisse. Gli amánti di mía mádre Penelope restárono maravigliáti di tále mía diparténza, perochè ío avéva procuráto di lóro nascónderla, conoscéndo la lóro perfídia. Nestore, che ío víddi in Pilo, e Menelao, che mi ricevè amorevolménte in Lacedemonia, non séppero dármi notízia se mío padre fósse ancóra vívo. Infastidíto di vívere sémpre dubbióso, ed in úna sì fátta incertézza, determinái d' andáre nélla Sicilia, dóve ío avéva sentíto díre che i vénti avévano gettáto mío pádre. Ma il sággio Mentore, che vedéte quì presénte, s' oppóse a così temerário diségno. Rappresentómmi da úna párte i cíclopi, gigánti mostruósi, che divórano gli uómini; e dall' áltra l' armáta d' Enea o déi Trojani, i quáli costeggiávano quélle spiággie. I Trojani,

der Lästrigonen; sie vergaß nicht, ihm zu verkünden, was seinem Vater auf der Insel der Circe begegnet war, der Tochter der Sonne, und die Gefahren, in die er durch die Scylla und Charybdis gerathen; sie erzählte ihm von dem Sturm, welchen Neptun gegen ihn erregt, nachdem er sich von ihr getrennt hatte, sie ließ ihn glauben, daß er bei seinem Schiffbruch umgekommen sei, und verschwieg seine Ankunft auf der Insel der Phäacier.

Telemach, der sich zu schnell den frohen Empfindungen überlassen hatte, in welche er durch die gütige Aufnahme der Göttin versetzt worden war, erkannte jetzt ihre Arglist und die Weisheit der Lehren, die Mentor ihm gegeben hatte. Er antwortete ihr mit wenigen Worten: „O Göttin, vergib meinen Schmerzen, mein Herz ist jetzt keiner andern Empfindung fähig, als der des Grams. Vielleicht bin ich in der Folge im Stande, den Werth des Glücks zu fühlen, das du mir anbietest. Laß mich in diesem Augenblicke meinen Vater beweinen, du weißt noch besser, als ich, wie sehr er verdient, beweint zu werden."

Kalypso wagte für jetzt nicht, weiter in ihn zu dringen; sie stellte sich sogar, als ob sie seinen Kummer theile, und von Mitleid gegen den Ulysses bewegt sei. Aber damit sie das Herz des Jünglings besser kennen lerne, und die Weise es zu rühren, fragte sie ihn, auf welche Art er Schiffbruch gelitten, und welche Ereignisse ihn an diese Küste geführt hätten. „Die Erzählung meiner Unfälle," erwiederte er, „würde allzu lange dauern." „Nein, nein," antwortete sie, „es verlangt mich, deine Geschichte zu wissen, säume nicht, sie mir zu erzählen. „Sie nöthigte ihn lange, endlich vermochte er nicht, länger zu widerstehen und begann also:

„Ich reiste von Ithaka ab, um bei den andern Königen, welche von der Belagerung von Troja zurückgekommen waren, zu forschen, was aus meinem Vater geworden sei. Die Freier meiner Mutter Penelope waren über meine Abreise bestürzt; ich hatte sie sorgfältig vor ihnen verborgen, da ich ihre Treulosigkeit kannte. Weder Nestor, den ich zu Pylos besuchte, noch Menelaus, der mich liebreich in Lacedämon aufnahm, konnten mir sagen, ob mein Vater noch lebe. Müde, immer in Zweifel und Ungewißheit zu schweben, beschloß ich, nach Sizilien zu segeln, wohin, wie das Gerücht sagt, die Winde meinen Vater getrieben. Aber der weise Mentor, den du hier siehst, widersetzte sich diesem verwegenen Vorhaben. Er zeigte mir auf der einen Seite die Cyklopen, ungeheure Riesen, die die Menschen auf-

rent les hommes; de l'autre la flotte d'Énée et des Troyens, qui était sur ces côtes. Ces Troyens, disait-il, sont animés contre tous les Grecs, mais surtout ils repandraient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuait-il, en Ithaque: peut-être que votre père, aimé des dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre saggesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grèce un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même.

Ces paroles étaient salutaires: mais je n'étais pas assez prudent pour les écouter; je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenais contre ses conseils; et les dieux permirent que je fisse une faute qui devait servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parlait, Calypso regardait Mentor. Elle était étonnée: elle croyait sentir on lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvait démêler ses pensées confuses: ainsi elle demeurait pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi:

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile, mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étaient les vaisseaux d'Énée: il nétaient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Je compris alors, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avait empêché de considérer attentivement. Mentor parut, dans ce danger, non-seulement ferme et intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire: c'était lui qui m'encourageait, je sentais qu'il m'inspirait une force invincible. Il donnait tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote était troublé. Je lui disais: Mon cher Mentor,

los hombres; y por otra la armada de Eneas y de los Troyanos que navegaban por aquellas costas. Los Troyanos, me decia, aborrecen mortalmente á los Griegos; pero en especial ninguna sangre derramarian con mas gusto que la del hijo de Ulises. Créeme, vuélvete á Itaca, donde acaso tu padre, á quien aman los dioses, llegará al mismo tiempo que tú; y si han decretado su ruina, ó que no vuelva á ver su patria, á lo menos ve tú á vengarle: ve á librar á tu madre: haz que todas las naciones admiren tu sabiduría: haz que la Grecia toda vea en tí un rey tan digno de serlo como el mismo Ulises.

Por desgracia yo no tenia la prudencia y docilidad que se necesitaba para conocer y seguir tan saludables consejos: solo oia el grito de mis pasiones. Sin embargo el sabio Mentor me ama tanto, que no dudó acompañarme en un viage tan temerario, y emprendido contra su dictámen; y los dioses me permitieron caer en esta falta, sin duda porque de ella aprendiese á corregir en lo sucesivo mi presuncion.

Mientras Telémaco hablaba, estaba Calipso como asombrada mirando á Mentor, en quien creia descubrir algo del divino; pero no pudiendo aclarar sus confusas ideas acerca de quien fuese aquel desconocido, permanecia en su presencia llena de temor y desconfianza; y, recelando que su turbacion llegase á traslucirse, le dijo á Telémaco que continuase su historia, y este lo hizo así:

Large tiempo tuvimos un viento favorable para Sicilia; pero levantándose á deshora una negra tempestad ocultó el cielo á nuestra vista, y quedamos envueltos en una profunda noche. A la luz de los relámpages divisamos otras naves que corrian el mismo riesgo, y no tardamos en conocer que eran las de Eneas, no menos temibles para nosotros que las mismas rocas. Entonces conocí, aunque tarde, lo que el ardor de una juventud imprudente me habia impedido reflexionar con madurez. Pero Mentor se mostró en este peligro no solo firme é intrépido, sino aun mas alegre de lo que acostumbra. Él era el que me animaba, y yo sentia el valor invencible quo me infundia; y cuando hasta el mismo piloto estaba aturdido, él con la mayor serenidad lo ordenaba todo. Entonces le dije: ¡Mi amado

diceva, sóno adiráti cóntra tutt' i Greci; ma il sangue del figliuólo d' Ulisse è pur quéllo che specialménte éssi spargerébbero con dilétto. Tornáte in Itaca, seguíva a dírmi; fórse, súbito che vi saréte giúnto, vi giugnerà altresì vóstro pádre, ch' è così cáro ágli déi. Ma, se il ciélo ha determináto ch' égli perísca, e che non ábbia a rivedére giammái la súa pátria, bisógna alméno che vói andiáte a vendicárlo, a liberáre vóstra mádre, a mostráre a tutt' i pópoli la vóstra saviézza, ed a far vedére, in vói, a tútta la Grecia, un re tánto dégno di regnáre, quánto lo sía mái státo lo stésso Ulisse.

Érano salutévoli le súe paróle, ma ío non éra abbastánza prudénte per ascoltárle. Io non porgéva orécchio se non álla mía sóla passióne; ed il sággio Mentore mi amò tánto, per síno a seguitármi in un viággio sì temerário, al quále ío m' accingéva a dispétto déi suói sággi consígli; e gli déi permísero che facéssi un fállo, il quále servír mi dovéva per corrégermi délla mía presunzióne.

Mentr' égli parláva, Calipso guardáva Mentore. Élla éra attónita, e paréale scorgere in lúi quálche cósa di divíno, ma non potéa liberáre dálla confusióne i suói agitáti pensiéri. Stávasi perciò piéna di paúra e di diffidénza al cospétto di quéllo incógnito; ma temè di lasciár vedére il súo turbaménto. Continuáte, dísse a Telemaco, ed appagáte la mia curiosità. Telemaco allóra così ripigliò il favelláre.

Nói avémmo per mólto témpo un vénto favorévole per andáre in Sicilia, ma póscia úna tenebrósa tempésta ci tólse la vísta del ciélo, e fúmmo avviluppáti in profónde ténebre. Al lúme déi lámpi scorgémmo, pósti nel medésimo perícolo, alcúni vascélli, e ci avvedémmo ben tósto ch' érano i vascélli d' Enea. Non érano quésti méno da temérsi per nói dégli scógli. Allóra intési, ma tróppo tárdi, ciò che l' ímpeto d' úna giovanézza imprudénte mi avéva impedíto di consideráre con attenzióne. Mentore mostróssi in quel perícolo non solaménte férmo ed intrépido, ma più giocóndo del sólito. Désso éra quégli che mi facéva corággio; ío sentíva che m' ispiráva úna fórza straordinária; e méntre che il pilóto éra turbáto, égli dáva túttí gli órdini tranquillaménte. Mío cáro Mentore, ío gli dicéva, perchè

fressen, auf der andern die Schiffe des Aeneas, welche an diesen Küsten kreuzten. „Die Trojer," sprach er zu mir, „sind gegen alle Griechen aufgebracht, aber vor allem würden sie mit Vergnügen das Blut des Sohnes des Ulysses vergießen. Kehre nach Ithaka zurück," sprach er, „vielleicht, daß dein Vater, dem die Götter hold sind, zugleich mit dir daselbst anlangt. Haben aber die Götter sein Verderben beschlossen, und soll er sein Vaterland nie wiedersehen, so liegt dir ob, ihn zu rächen, deine Mutter zu befreien, deine Weisheit allen Völkern zu zeigen, und ganz Griechenland zu beweisen, daß du eben so würdig seiest, zu regieren, als Ulysses selbst es je war."

Heilsam waren diese Worte Mentors, aber ich war unverständig genug, ihnen kein Gehör zu geben; ich hörte nur meine Leidenschaft. Mentor liebte mich so sehr, daß er auf einer verwegenen Reise mein Begleiter wurde, die ich gegen seinen Rath unternommen hatte. Die Götter ließen es geschehen, daß ich diesen Fehltritt beging, damit ich von meinem jugendlichen Leichtsinn geheilt werden möchte."

Während Telemach redete, blickte Kalypso Mentor an; sie war betroffen; sie glaubte etwas Göttliches in ihm zu sehen, aber sie war unvermögend, den Streit ihrer Empfindungen zu schlichten; der Anblick dieses Unbekannten flößte ihr Furcht und Mißtrauen ein. Aus Besorgniß, daß die Verwirrung ihrer Seele sichtbar werden möchte, sagte sie zu Telemach, „fahre fort, meine Neugier zu befriedigen;" und er begann von neuem:

„Lange begünstigte der Wind unsere Fahrt nach Sizilien; jetzt aber erhob sich ein schwarzer Sturm. Der Himmel entzog sich unsern Augen; tiefe Nacht umhüllte uns. Beim Leuchten der Blitze sahen wir andere Schiffe, die mit uns in gleicher Gefahr schwebten. Wir erkannten bald, daß es die Schiffe des Aeneas seien, die eben so furchtbar für uns waren, als die Klippen des Meeres. Zu spät erkannte ich nun meine Vermessenheit, welche früher einzusehen mich Unklugheit und ungestüme Jugendhitze verhindert hatten. Mentor zeigte sich in dieser Gefahr nicht nur standhaft und unerschrocken, sondern sogar noch heiterer als gewöhnlich. Er war es, der meine Seele emporhob, der ihr einen unbesiegbaren Muth einflößte. Mit ruhiger Fassung gab er die nöthigen Befehle, während der Steuermann in Bestürzung war. „Mein theurer

pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ! Oh ! si jamais uous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor, en souriant, me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite ; il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos désirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenaut il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, moutrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmèrent : mais je fus encore bien plus surpris quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le momeut où le ciel commençait à s'éclaircir, et où les Troyens, nous voyant de près, n'auraient pas manqué de nous reconnaître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui était presque semblable au nôtre, et que la tempête avait écarté. La poupe en était couronnée de certaines fleurs : il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables ; il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens ; il ordonna à nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourraient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte ; ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en revoyant des compagnons qu'ils avaient crus perdus. Nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-temps avec eux : enfin nous demeurâmes un peu derrière ; et, pendant que les vents impétueux les poussaient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet. Mais se que nous cherchions n'était guère moins funeste que la flotte qui nous faisait fuir : nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis

Mentor, que rehusase yo seguir vuestros consejos ! ¡cuánta es mi desgracia por no haber consultado mas que mi voluntad en una eded en que ni se tiene prevision de lo futuro, esperiencia de lo pasado, ni moderacion para conducirse en lo presente ! Mas ah ! que si lográsemos escapar de este peligro, yo desconfiaré de mí mismo como de mi mas temible enemigo. Solo á vos, Mentor, solo vuestros consejos serán los que siga siempre.

Mentor me respondió sonriéndose : No trato de reprender la falta que has cometido, basta que la conozcas, y ojalá que de ella aprendas á moderar tus deseos ; pero despues que el peligro pase, tornará quizá la presuncion. Mas ahora lo que importa es mantenerse con valor. Antes de arrojarse al peligro se deben prever las resultas, y temerle ; pero ya en él, no queda mas arbitrio que despreciarle. Muéstrate pues digno hijo de Ulises : muestra un corazon superior á los riesgos que te amenazan.

Admirado me dejaron la afabilidad y valor del sabio Mentor ; pero lo que me sorprendió aun mucho mas fué la industria con que nos libró de los Troyanos. Al momento en que el cielo empezaba á despejarse, y en que hubiera sido preciso que los Troyanos, viéndonos de cerca, nos conocieran, echó de ver que una de sus naves, separada de las otras por la tormenta, era casi semejante á la nuestra, y que su popa estaba coronada de ciertas flores : al instante dispuso que se guarneciese la nuestra con guirnaldas de flores semejantes, y él mismo las ató con lazos del propio color que los de los Troyanos : mandó á nuestros remeros que se ocultasen cuanto pudiesen, tendiéndose á lo largo de los bancos para no ser conocidos de los enemigos ; y así pasamos por medio de su armada. Luego que nos vieron, empezaron á manifestar á gritos su alegría, creyendo que volvian á ver los compañeros que tenian por perdidos. Obligónos el mar, bien á pesar nuestro, á navegar con ellos largo trecho ; mas en fin pudimos quedarnos algo detras ; y mientras la impetuosidad de los vientos los arrojaba á ellos hácia el Africa, hicimos nosotros los últimos esfuerzos para llegar á fuerza de remo á la vecina costa de Sicilia.

Llegamos con efecto ; poro lo que en ella hallamos no nos fué menos funesto que la escuadra de que huíamos. Encontrámonos con otros Troyanos igualmente enemigos de los Griegos,

mái ho ricusáto di seguitáre i vóstri consígli ? Non sóno ío stato pázzo d' avér volúto prestáre féde a me stesso in úna età nélla quále non si ha nè antivediménto dell' avveníre, nè speriénza del passáto, nè moderazióne per ben servírsi del presénte ? Ah ! se mái campiámo da quésta tempésta, diffiderò di me stésso cóme del mió più pericolóso nemíco ! A niún áltro, o Mentore, presterò féde per l' avveníre, fuorchè a vói sólo.

Io non sóno già, mi rispóse Mentore sorridéndo, per rimproverárvi il fállo che avéte fátto, básta che ve ne accorgiáte vói stésso, e che quésto vi sérva per éssere un' áltra vólta nei vóstri desidéri più moderáto. Ma quándo sarà passáto il perícolo, ritornerà fórse la presunzióne. Bisógna antivedérlo ed avérne timóre, ma quándo l' uómo è déntro, più non gli résta che sprezzárlo. Siáte dúnque dégno figliuólo d' Ulisse, mostráte un cuóre più gránde di tútt' i máli che vi sovrástano.

La dolcézza, ed il corággio del sávio Mentore m' empiévano di stupóre ; ma restái mólto più ancóra maravigliáto, quándo víddi con quále sagacità ci sottrásse dal perícolo. I Trojani, in quel moménto nel quále il ciélo incominciávasi a rischiaráre, veggéndoci apprésso, certaménte ci avrébbono riconosciúti. Égli osservò úno déi lóro vascélli quási símile al nóstro, che la tempésta avéva allontanáto dágli áltri, la cúi póppa éra coronáta d' alcúni fióri. Affrettóssi Mentore di méttere súlla nóstra póppa coróne di fióri símili, e lególle égli stésso con alcúne pícciole bénde del colóre medésimo, di che le avévano i Trojani. Diéde órdine a tútt' i nostri rematóri, che per non éssere conosciúti dai nemíci s' abbassássero quánto potéssero lúngo i lóro bánchi ; ed in quésta guísa passámmo per mézzo la lóro armáta. Églino alzárono grída d' allegrézza in veggéndoci, cóme se rivedúti avéssero i compágni che avévano pedúti ; e fúmmo eziandío costrétti dálla violénza del máre ad andárcene per mólto témpo con éssi lóro. Finalménte restámmo un póco indiétro, e méntre i vénti impetuósi li spingévano vérso l' Affrica, facémmo gli últimi sfórzi per approdáre a fórza di rémi álla spiággia vicína délla Sicilia.

In fátti vi giungémmo ; ma quéllo che cercavámo, non éra méno funésto dell' armáta che ci facéva fuggíre. Ritrovámmo áltri Trojani, nemíci de' Greci, su quélla cósta délla Sicilia. Vi

Freund," sagte ich zu ihm, „warum war ich doch so unbesonnen, deinem Rathe nicht zu folgen? Ich Unglücklicher! warum wollte ich mir selbst mehr Glauben beimessen, als dir, in einem Alter, wo die Zukunft unsern Blicken verborgen ist, wo uns noch keine Erfahrung des Vergangenen belehrt hat, und wo man nicht Mäßigung genug besitzt, den gegenwärtigen Augenblick zu nützen? O, wenn wir so glücklich sind, diesem Sturme zu entgehen, werde ich meinem gefährlichsten Feinde eher glauben, als mir selbst; auf dich allein, Mentor, werde ich mein ganzes Vertrauen setzen."

Lächelnd antwortete mir Mentor: „Fürchte keine Vorwürfe von mir wegen deines begangenen Fehlers; es ist schon genug, wenn du ihn erkennst, und wenn er dazu dient, daß du in Zukunft deine Begierden mäßigest. Aber wird nicht der jugendliche Leichtsinn wieder zurückkehren, wenn die Gefahr vorüber ist? Für jetzt kann uns unser Muth retten. Ehe man sich in die Gefahr begiebt, muß man sie kennen lernen und fürchten; befindet man sich aber wirklich in derselben, so bleibt uns nichts übrig, als sie zu verachten. So beweise dich denn als den würdigen Sohn des Ulysses, und zeige, daß dein Herz größer ist, als die Unglücksfälle, die dich bedrohen."

Die Güte, mit welcher Mentor zu mir sprach und sein Muth entzückten mich; aber erstaunt war ich, als ich sah, mit welcher Klugheit er uns aus den Händen der Trojer rettete. In dem Augenblick, da der Himmel anfing, sich aufzuhellen, und die Trojer, denen wir ganz nahe waren, uns gewiß würden erkannt haben, bemerkte er eines ihrer Schiffe, das dem unsrigen fast ähnlich war, und das der Sturm von den andern getrennt hatte. Das Hintertheil desselben war mit Blumen geziert. Er eilte, das Hintertheil unseres Schiffes mit ähnlichen Blumen zu schmücken; er befestigte sie selbst mit Bändern von gleicher Farbe; er befahl allen Bootsknechten, sich längs ihren Ruderbänken, so tief sie könnten, hinab zu bücken, um nicht von den Feinden erkannt zu werden. Auf diese Weise segelten wir mitten durch ihre Flotte hin. Sie erhoben ein Freudengeschrei, als sie uns erblickten, als wären wir ihre Gefährten, die sie für verloren gehalten hatten. Die Gewalt des Meeres nöthigte uns sogar, ziemlich lange mit ihnen fortzusegeln. Endlich blieben wir ein wenig zurück, und während die ungestümen Winde sie gegen Afrika hingetrieben, boten wir alle unsere Kräfte auf, durch angestrengtes Rudern die benachbarte Küste von Sizilien zu erreichen.

Wir langten auch wirklich daselbst an; aber das, was hier unser wartete, war nicht weniger schrecklich, als die Flotte, vor welcher wir flohen. Wir fanden an dieser Küste andere feindlich gegen uns gesinnte

des Grecs. C'était là que régnait le vieux Aceste, sorti de Troie. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venaient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau, dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étaient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos; et notre mort n'était retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on saurait que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeait les peuples, et se préparait à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère quel était notre pays et le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de là. Ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachaient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernaient ses troupeaux.

Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement; sachez que je suis Télémaque, fils du sage Ulysse, roi des Ithaciens; je cherche mon père dans toutes les mers: si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie, que je ne saurais supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il fallait faire périr le fils de ce cruel Ulysse dont les artifices avaient renversé la ville de Troie. O fils d'Ulysse! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre père a précipités sur les rivages du noir Cocyte: vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même

vasallos del anciano Acéstes, originario de Troya, que reinaba en aquella isla. Apenas llegamos á la playa, cuando los habitantes hubieron de tenernos por vecinos de otros pueblos de la isla que iban armados para sorprenderlos, ó por estrangeros que iban á apoderarse de sus tierras. Al primer ímpetu de su furor nos incendiaron la nave, y pasaron á cuchillo á todos nuestros compañeros, sin reservar mas que á Mentor y á mí para presentarnos á Acéstes, á fin de que pudiese saber de nosotros mismos cuales eran nuestros designios y de dónde veníamos. Llevéronnos á la ciudad atadas atras las manos: y si nuestra muerte se diferia, era solo para que sirviésemos de agradable espectáculo á un pueblo cruel, luego que supiese que éramos Griegos.

Inmediatamente fuimos presentados á Acéstes, que con el cetro de oro en la mano estaba juzgando á sus pueblos, y preparándose para un gran sacrificio. Preguntónos con severidad de qué tierra éramos, y el objeto de nuestro viage; y Mentor se adelantó á responderle: Nosotros venimos de las costas de la grande Hesperia, y nuestra patria no dista mucho de ellas. Así evitó decir que éramos Griegos. Pero Acéstes poco satisfecho con esta respuesta, y sin darle lugar para mas, nos mandó llevar á un bosque inmediato, para que, bajo el mando de los que guardaban sus ganados, sirviésemos allí en calidad de esclavos.

Horrorizóme esta indigna condicion; y no pudiendo contenerme, esclamé como enagenado: ¡O rey! dadnos la muerte antes que tratarnos con tanta ignominia. Sabed que yo soy Telémaco, hijo del sabio Ulises, rey de los Itacenses, que le ando buscando por todos los mares; pero si no he de tener la dicha de hallarle, ni la de volver á mi patria, ni me ha de ser posible evitar la esclavitud con que me amenazais, quitadme una vida que me será insoportable.

No bien lo hube dicho, cuando todo el pueblo esclamó alborozado: Perezca el hijo de aquel cruel, cuyos artificios destruyeron la ciudad de Troya. El mismo Acéstes me dijo: Telémaco, yo no puedo negar tu sangre á los manes de tantos Troyanos como ha precipitado tu padre á las riberas del negro Cocito: morirás, pues, tú y él que te conduce. Al mismo

regnáva il vécchio Aceste, ch' éra venúto di Troja. Appéna fúmmo arriváti álla spiággia, che gli abitatóri credéttero che nói fóssimo, od áltri pópoli di quell' ísola, armáti per improvvisaménte sorpréndergli, o straniéri che veníssero ad occupáre le lóro térre. Nel prímo émpito del lóro furóre abbrúcciano il nóstro vascéllo, uccídono tutt' i nóstri compágni, nè áltri risérbano che Mentore e me medésimo, per presentárci ad Aceste, acciocchè potésse sapére da nói che diségni avéssimo, e di qual luógo veníssimo. Entrámmo nélla città cólle máni legáte diétro álla schiéna, e non venía ritardáta la nóstra mórte, se non per fárci servíre di spettácolo ad un pópolo crudéle, quándo si fósse sapúto ch' eravámo Greci.

Fúmmo incontanénte presentáti ad Aceste, che tenéndo in máno úno scéttro d' óro, giudicáva i pópoli, ed apparecchiávasi ad un gran sacrifízio. Égli ci chiése con un tuóno di vóce sevéro, di che paése nói fóssimo, ed il motívo del nóstro viággio. Mentore così rispóse: Nói veniámo dálle spiágge délla gránde Esperia, e la nóstra pátria non è di quívi lontána. In quésta guísa sfuggì di díre ch' eravámo Greci. Ma Aceste sénza più ascoltárlo, e giudicándoci straniéri, che nascondéssero il lóro diségno, comandò che fóssimo inviáti ad úna vicína forésta, nélla quále sótto quéi che reggévano gli arménti, dovéssimo servíre da schiávi.

Quésta condizióne mi párve più dúra délla mórte, e perciò tósto gridái: Fáteci, o re, piuttósto moríre, che trattárci sì indegnaménte. Sappiáte che ío sóno Telemaco, figliuólo del sággio Ulisse, re d' Itaca, che vo in cérca di mio pádre per tutt' i mári. Se non pósso nè ritornáre álla pátria, nè sfuggíre la servitù, togliétemi úna víta che ío non sapréi sopportáre.

Appéna ébbi pronunziáte quéste paróle, che tútto il pópolo concitáto gridò che bisognáva far moríre il figliuólo di quéllo spietáto Ulisse, gli artifíci del quále avévano mandáta la città di Troja in rovína. O figliuólo d' Ulisse, mi dísse Aceste, non pósso negáre il vóstro sángue álle ánime di tánti Trojani che sóno státi uccísi da vóstro pádre. Vói dúnque moriréte insiéme con quéllo che vi condúce. Nel medésimo témpo un vécchio di

Trojer. Der alte Acestes regierte in diesem Lande, der einst von Troja dahin gekommen war. Kaum waren wir an's Land gestiegen, so wurden wir von den Eingebornen desselben angefallen, die uns für Fremdlinge hielten, die sich ihres Landes bemächtigen wollten, oder für ein anderes Volk der Insel, das, die Waffen in der Hand, gekommen wäre, sie zu überfallen. Sie verbrennen in der ersten Wuth unser Schiff; sie erwürgen alle unsere Gefährten; sie verschonen nur Mentorn und mich, um uns dem Acestes vorzustellen, damit dieser von uns erführe, woher wir kämen, und was unsere Absichten wären. Man führte uns in die Stadt, die Hände auf den Rücken gebunden, und unser Tod wurde nur aufgeschoben, damit er einem grausamen Volke zum Schauspiel diene, wenn es an den Tag käme, daß wir Griechen wären.

Wir wurden vor den König gebracht, der, den goldenen Scepter in der Hand, zu Gerichte saß, und Anstalten zu einem großen Opfer machte. Mit ernstem Tone fragte er uns, von wannen wir kämen, und was uns hierher geführt hätte. Mentor eilte zu antworten, und sagte: „Wir kommen von den Küsten Großhesperiens, und unser Vaterland ist nicht weit davon entfernt. Auf diese Weise vermied er zu sagen, daß wir Griechen seien. Aber Acestes hörte uns nicht weiter an; er hielt uns für Fremdlinge, die ihre wahren Absichten verbergen, und befahl, uns in einen nahen Wald zu schicken, wo wir als Sclaven unter denjenigen dienen sollten, die die Aufsicht über seine Heerden hatten.

Dieser Zustand schien mir schrecklicher, als der Tod. „König," rief ich laut, „laß uns lieber tödten, als daß du uns so schmählich behandelst. Wisse, daß ich Telemach bin, der Sohn des weisen Ulysses, des Königs der Ithaker. In allen Meeren suche ich meinen Vater. Soll ich ihn nie wiedersehen, ist mir nicht vergönnt, in mein Vaterland zurück zu kehren, und kann ich der Knechtschaft nicht entgehen, so tödte mich, denn das Leben ist mir hinfort eine Last."

Kaum hatte ich diese Worte gesprochen, so rief das ganze Volk in wilder Bewegung aus: „Er sterbe, der Sohn dieses grausamen Ulysses, durch dessen listige Ränke Troja fiel."—„Sohn des Ulysses," sagte Acestes zu mir, „ich kann dein Blut den Schatten so vieler Trojer nicht versagen, die dein Vater zu den Ufern des schwarzen Cocytus hinab gestürzt hat. Ihr werdet beide sterben, du und dein Begleiter." Ein

temps, un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disait-il, sera agréable à l'ombre de ce héros : Énée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avait de plus cher au monde.

Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menait sur le tombeau d'Anchise. On y avait dressé deux autels, où le feu sacré était allumé ; le glaive qui devait nous percer était devant nos yeux ; on nous avait couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvait garantir notre vie ; c'était fait de nous quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit :

O Aceste ! si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des dieux me fait connaître qu'avant que trois jours soient écoulés vous serez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville et pour ravager tout votre pays. Hâtez-vous de les prévenir ; mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours ; si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disait avec une assurance qu'il n'avait jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger ! que les dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avait menacé. On ne voyait de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans

tiempo un anciano, que entre la turba se hallaba, propuso al rey que fuésemos inmolados sobre et sepulcro de Anquises. Su sangre, decia, será grata á la sombra de aquel héroe. ¡Y cuanta no será la gratitud y reconocimiento de Eneas, cuando sepa que tanto amais lo que él mas apreciaba en el mundo !

Todo el pueblo aplaudió la proposicion, y ya no se trataba mas que de sacrificarnos. Ya nos conducian al sepulcro de Anquises, en que se habian erigido dos altares, sobre los cuales ardia el sacro fuego. La espada del sacrificio estaba presente á nuestra vista. Habíannos coronado de flores, y no habia compasion que nos salvara la vida: nuestra suerte estaba decidida; cuando he aquí que Mentor con la mayor tranquilidad pide permiso para hablar al rey, y le dice :

¡Acéstes ! ya que la desgracia del jóven Telémaco, que jamas ha tomado las armas contra los Troyanos, no os mueve á compasion, muévaos siquiera vuestro propio interés. Por la ciencia que alcanzo de los presagios y de la voluntad de los dioses, estoy previendo que antes de tres dias os acometerán unos pueblos bárbaros, que á manera de torrente se precipitarán desde lo alto de las montañas, inundarán vuestra ciudad, y talarán todo el pais. Disponeos, pues, á sorprenderlos, armad vuestros pueblos, y no perdais momento en poner al cubierto de vuestros muros los numerosos rebaños que teneis en los campos. Si mi prediccion saliere fallida, en vuestra mano está sacrificarnos al cabo de los tres dias; pero si por el contrario saliere cierta, reflexionad cuan injusto fuera quitar la vida á los mismos de quien se ha recibido.

Admirado quedó Acéstes de lo que Mentor le decia con aquel género de confianza que jamás habia observado en ningun otro hombre. Y así le respondió : Bien veo, estrangero, que los dioses á quien debeis tan pocas gracias naturales, os han dado en recompensa una sabiduría mucho mas apreciable que todos los tesoros. Dicho esto, suspendió el sacrificio y se apercibió con prestezà contra la invasion que segun Mentor le amenazaba. A do quiera que se volvia la vista, se hallaban mugeres trémulas, viejos encorvados y niños llorosos que venian á refugiarse

quélla túrba propóse al re di sacrificárci súlla sepoltúra d' Anchise; Il lóro sángue, dicéva, sarà grato all' ánima di quell' eroe, e lo stésso Enea quándo saprà un símile sacrifízio, godrà nel vedére quánto vói amiáte ciò ch' égli avéa di più cáro sópra la térra.

Tútto il pópolo féce appláuso álla propósta, e più non si pensò che a sacrificárci. Già ci conducévano súlla sepoltúra d' Anchise, dove avévano innalzáti dúe altári, súi quáli già il fuóco sácro éra accéso. Avevámo dinánzi ágli ócchi il coltéllo che dovéva trafíggerci, eravámo státi coronáti di fióri, nè ad alcún pátto potévasi più salváre la nóstra víta. Per nói più non vi éra rimédio, quándo Mentore chiése tranquillaménte di parláre al re, e favellógli in tal módo:

Se la disgrázia dol gióvane Telemaco, che non ha giammái a dánno déi Trojani impugnáte le ármi, non vi può muóvere a compassióne, alméno vi muóva, o Aceste, il vóstro próprio interésse. La sciénza da me acquistáta d' inténdere i presági, ed il volér dégli déi, fa sapére che príma che síano passáti tre giórni, vói saréte assalíto da alcúni pópoli bárbari, i quáli véngono cóme un torrénte dálla címa déi mónti per inondáre la vóstra città, e per disoláre vóstro paése. Affrettátevi di prevenírli, mettéte in ármi i vóstri pópoli, e non perdéte un moménto a ritiráre déntro al ricínto délle vóstre múra i ríechi arménti che avéte nélla campágna. Se la mía predizióne è fálsa, fra tre giórni saréte in libertà di sacrificárci; e, se per il contrário è véra, ricordátevi che un uómo non dée priváre quélli di víta, ái quáli è debitóre délla súa própria.

Aceste rimáse stordíto da táli paróle, che Mentore gli dicéva con úna franchézza, la quále in uómo alcúno égli non avéva mái ritrováta. Io véggo béne, rispóse, o straniére, che gli déi, i quáli vi hánno così mal provedúto di qualúnque dóno di fortúna, vi hánno concedúto úna sapiénza ch' è più stimábile di tútte la prosperità délla térra. Nel medésimo témpo égli differì quésto sacrifízio, e diéde con diligénza tutti gli órdini necessári per preveníre l' assálto di cúi lo avéva Mentore anticipataménte avvisáto. Altro non si vedéva per ógni párte. che dónne tremanti, vécchi cúrvi, e fanciullíni cólle lágrime ágli ócchi,

Greis aus dem Haufen schlug dem König vor, uns auf dem Grabe des Anchises schlachten zu lassen; „ihr Blut," sprach er, „wird dem Schatten dieses Helden angenehm sein; und Aeneas selbst, wenn er von diesem Opfer hört, wird es mit Wohlgefallen sehen, daß du den so zärtlich liebst, der ihm am theuersten auf der Welt war."

Das ganze Volk gab diesem Vorschlag Beifall, und man dachte an nichts anderes, als uns zu opfern. Schon wurden wir auf das Grab des Anchises geführt; man hatte auf demselben zwei Altäre errichtet; das heilige Feuer brannte darauf; der Stahl, der uns durchbohren sollte, blickte vor unsern Augen; wir waren mit Blumen bekränzt; in keiner Brust regte sich Mitleid für uns; nichts konnte uns mehr retten; es war um uns geschehen, als Mentor ganz gelassen verlangte, mit dem König zu reden, und also zu ihm sprach:

„O Acestes, wenn das unglückliche Schicksal des jungen Telemach, der nie die Waffen gegen Troja getragen hat, dein Herz nicht zu bewegen vermag, so müsse wenigstens dein eigener Vortheil dich rühren. Die Kenntniß der Vorbedeutungen und des Willens der Götter, die ich erworben habe, belehrt mich, daß, ehe drei Tage um sind, barbarische Völker dich überfallen werden. Gleich einem Waldstrom werden sie von den hohen Gebirgen herabkommen, deine Stadt zu überschwemmen, und dein Land zu verheeren. Eile, ihnen zuvor zu kommen. Bewaffne dein Volk; verliere keinen Augenblick, die reichen Heerden, die in den Feldern umher irren, in deine Mauern zu treiben. Habe ich dich durch lügenhafte Verkündung getäuscht, so steht es bei dir, uns nach drei Tagen tödten zu lassen, habe ich aber die Wahrheit geredet so bedenke, daß es ungerecht sein würde, denen das Leben zu rauben, welchen man die Rettung seines eigenen zu verdanken hat."

Acestes staunte über diese Worte Mentors, die dieser mit einer Zuversicht aussprach, die er noch bei keinem Sterblichen gefunden hatte. „Ich sehe wohl, fremder Mann," antwortete er, „daß die Götter, die dir die Güter des Glücks nur mit karger Hand zutheilten, dir eine Weisheit verliehen haben, die schätzbarer ist, als alle irdische Glückseligkeit." Das Opfer wurde aufgeschoben, und eilends gab Acestes die nöthigen Befehle, um dem Angriff zuvor zu kommen, der ihm nach Mentors Weissagung bevorstand. Ueberall erblickte man nur zitternde Weiber, gebückte Greise und weinende Kinder, die der Stadt zueilten.

les larmes aux yeux, qui se retiraient dans la ville. Les bœufs mugissans et les brebis bêlantes venaient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étaient de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussaient les uns les autres, qui ne pouvaient s'entendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couraient, sans savoir où tendaient leurs pas. Mais les principaux de la ville, se croyant plus sages que les autres, s'imaginaient que Mentor était un imposteur qui avait fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étaient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés : c'étaient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Agragas, où règne un hiver que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avaient méprisé la prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles. Les dieux vous ont envoyés pour nous sauver : je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils ; hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance ; il range les soldats d'Aceste ; il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près, mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressemblait dans le combat à l'immortelle égide. La mort courait de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de faibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; et les bergers, loin de secourir le troupeau, fuient, tremblans, pour se dérober à sa fureur.

Ces barbares, qui espéraient de surprendre la ville, furent

á la ciudad. Los mansos bueyes y las tímidas ovejas dejaban los abundosos pastos y se venian á bandadas, sin que hubiese establos que bastasen á guarecerlos. Por todas partes se oia el confuso rumor de las gentes que se atropellaban sin entenderse. Aquí uno buscando á su amigo se abraza con un desconocido, y allí corren otros sin saber donde: todo era confusion y asombro. No así los magnates de la ciudad, que teniéndose por mas cuerdos, creian que Mentor era un impostor, y que habia hecho aquella falsa prediccion solo por salvar la vida.

Antes de concluirse el tercer dia, y cuando ellos estaban mas satisfechos de su opinion, se vió que descendia por la ladera de los montes inmediatos una multitud infinita de bárbaros armados, compuesta de los feroces Himerios, y de las naciones que habitan los montes Nebrodes, y la cima del Agragas, donde reina un invierno que jamás han templado los céfiros. Todos los que despreciaron la prediccion de Mentor, perdieron sus esclavos y ganados. El rey por el contrario viéndola cumplida: Yo me olvido, le dijo, de que sois Griegos: nuestros enemigos vienen á ser hoy nuestros mas fieles amigos. Los dioses os han enviado para salvarnos: y así no espero menos de vuestro valor que de la sabiduría de vuestros consejos: apresuraos, pues, á socorrernos.

El denuedo que Mentor manifestaba en sus ojos llenaba de admiracion á los mas bravos combatientes. Armase de escudo, yelmo, espada y lanza, ordena las tropas de Acéstes, y poniéndose al frente de ellas, avanza en buen órden hácia el enemigo. Acéstes, aunque lleno de espíritu, no podia por su vejez seguirle sino de lejos. Seguíale yo mas de cerca, pero muy distante en el valor. Parecia su coraza en el combate la inmortal egida. La muerte discurria de fila en fila; y allí se hallaba donde sus golpes caian: semejante á un leon de Numidia, que acosado por el hambre se entra en un rebaño de mansas ovejas, y allí despedaza y degüella hasta nadar en sangre ; y los amedrentados pastores, lejos de socorrer el ganado, huyen despavoridos por librarse de su furor. Hasta los vasallos de Acéstes, animados con el ejemplo y las palabras de Mentor, tuvieron aquel dia un valor de que ellos mismos se tenian por incapaces.

Asi fué que los bárbaros, que creian sorprender la ciudad,

che si ritirávano nélla città. I buói e le pécore veníano in fólla, abbandonándo le grásse pastúre, né poténdo ritrováre stálle bastánti per éssere pósti al copérto. Udívansi da tútt' i láti romóri confúsi d' uómini, che urtávansi gli úni cógli áltri, che non potévano inténdersi, che prendévano in quélla confusióne úno sconosciúto per un amíco, e che corrévano sénza sapére a qual párte conducéssero i lóro pássi. Ma i principáli délla città credéndosi più sággi dégli áltri, s' immaginávano che Mentore fósse un bugiárdo, il quále avésse fátto úna fálsa predizióne per salváre la própria víta.

Príma délla fíne del térzo giórno, méntre fra se rivolgéano così fátti pensiéri, fu vedúto un némbo di pólvere súlle pendíci délle montágne vicíne, índi si scórse úna innumerábile túrba di bárbari armáti. Quésti érano gl' Imeri, pópoli feróci, cólle nazióni che abítano sópra i mónti Nebrodi, e sópra la sommità dell' Agragas, dóve régna un' invérno che non fu giammái dái zéffiri addolcíto. Quélli, che avévano dispregiáta la sággia predizióne di Mentore, perdéttero i lóro schiávi ed i lóro arménti Allóra Aceste rivólto a Mentore, così gli dísse: Io più non mi ricórdo che siáte Greci; i nóstri nemíci già ci divéngono amíci fedéli. Nè più vi consídero che cóme uómini, dágli déi mandáti a salvárci. Non aspétto méno dal vóstro valóre, che dálle vóstre sággie paróle: su dúnque non indugiáte a soccórrerci.

Mentore dimostrò négli ócchj un ardíre, che spaventáva i più feróci guerriéri. Prése úno scúdo, un élmo, úna spáda, ed úna láncia; schierò i soldáti d' Aceste, marció álla lóro tésta, ed in buóna ordinánza andò cóntro i nemíci. Aceste, tuttochè piéno di corággio, a cagióne délla súa vecchiézza, non potè seguírlo che da lontáno: ío lo seguitái più da vicíno, ma non potéi pareggiáre la súa bravúra. La súa corázza somigliáva in quélla battáglia all' immortál egída. La mórte corréva di fíla in fíla per tútto dóve cadéano i suói cólpi; ed égli éra símile ad un leóne délla Numidia, divoráto da crudéle fáme, ch' entrándo in úna mándra di déboli pecorélle, sbrána, strózza, nuóta nel sángue: ed i pastóri, in véce di soccórrere la gréggia, fúggono tremánti per salvársi dal súo furóre.

Quéi bárbari, che sperávano sorpréndere la città, fúrono

Heerdenweise wurden die brüllenden Stiere und die blöckenden Schafe, die ihre fetten Weiden verließen, herbei getrieben, und kaum fand man Raum genug, sie unterzubringen. Rings umher erscholl das verwirrte Getöse der sich drängenden Menge. Keiner verstand den Andern. In diesem wilden Getümmel wurde der Unbekannte für den Freund gehalten. Die Menschen liefen, ohne zu wissen, wohin ihre Füße eilten. Aber die Vornehmsten der Stadt dünkten sich klüger, als die andern, und hielten Mentor für einen Betrüger, der eine falsche Weissagung erdichtet habe, um sein Leben zu retten.

Noch vor dem Ablauf des dritten Tages, während alles nur an das bevorstehende Ereigniß dachte, sah man von den benachbarten Bergen herab eine Staubwolke sich wälzen. Man erblickte eine zahllose Menge bewaffneter Barbaren. Es waren die wilden Himerier, nebst den Völkern, welche die nebrodischen Gebirge und den Gipfel des Agragast bewohnen, wo ein ewiger Winter herrscht, den der Hauch der Zephyre nie gemildert hat. Alle, welche Mentors Weissagung verachtet hatten, verloren ihre Sclaven und ihre Heerden. Der König sagte zu Mentorn: „Ich vergesse, daß ihr Griechen seid; unsere Feinde sind unsere treuesten Freunde geworden; die Götter haben euch zu unserer Rettung hieher gesendet; ich erwarte nicht weniger von eurer Tapferkeit, als von eurem weisen Rath; eilet, Freunde, uns zu Hülfe zu kommen.“

Aus Mentors Augen strahlte eine Kühnheit, welche die beherztesten Krieger in Erstaunen setzte. Er bewaffnet sich mit Schild und Helm; er ergreift ein Schwert, eine Lanze; er stellt die Völker des Acestes in Schlachtordnung; er schreitet vor ihnen her, er rückt wohlgeordnet gegen die Feinde an. Acestes, wiewohl von kriegerischem Muthe beseelt, kann ihm nur von weitem folgen, ihn drückte das Alter; ich schließe mich näher an ihn an, aber vergebens bestrebe ich mich, es ihm an Heldenmuth gleich zu thun. Sein Harnisch glich im Streite der unsterblichen Aegyde; der Tod durchwandelt die Reihen der Feinde überall, wo seine Streiche hintrafen. So stürzt ein numidischer Löwe, von grausamen Hunger verzehrt, in eine Heerde schwacher Schafe; er zerreißt, er würgt, er badet sich im Blute; die Hirten, statt der Heerde beizustehen, fliehen zitternd, um seiner Wuth zu entgehen.

Die Barbaren, welche gehofft hatten, die Stadt unversehens zu

eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les ordres de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyaient point capables. De ma lance je renversai le fils du roi de ce peuple ennemi. Il était de mon âge, mais il était plus grand que moi ; car ce peuple venait d'une race de géants qui étaient de la même origine que les cyclopes : il méprisait un ennemi aussi faible que moi. Mais, sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir, en expirant, des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute ; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusque dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarde Mentor comme un homme chéri et inspiré des dieux. Aceste, touché de reconnaissance, nous avertit qu'il craignait tout pour nous, si les vaisseaux d'Énée revenaient en Sicile : il nous en donna un pour retourner sans retardement à notre pays, nous combla de présens, et nous pressa de partir, pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyait ; mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avaient rien à craindre, et qui devaient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils nous auraient laissés en Ithaque.

Mais les dieux, qui se jouent des desseins des hommes, nous réservaient à d'autres dangers.

fueron sorprendidos y desbaratados. Yo derribé con mi lanza al hijo del rey de aquel pueblo enemigo. Era de mi edad, pero de mucho mayor estatura ; porque aquel pueblo trae su orígen de una casta de gigantes descendientes de los cíclopes. Despreciábame por débil ; pero sin arredrarme su prodigiosa fuerza, ni su aspecto salvage y brutal, le atravesé con mi lanza, haciéndole vomitar la vida envuelta en torrentes de negra sangre. No faltó mucho para que me abrumase en su caida. Tal era su peso y el de su armadura, que el ruido que hizo con el golpe resonó hasta en las montañas. Tomé sus despojos, y me incorporé con Acéstes. Luego que Mentor desordenó á los enemigos, los destrozó, ahuyentando á los fugitivos hasta las selvas.

Un éxito tan feliz como inesperado hizo que se le mirase como á un hombre querido é inspirado de los dioses : y Acéstes, penetrado de agradecimiento, nos advirtió el riesgo que corríamos si las naves de Eneas volvian á Sicilia. Para evitarle, nos dió una en que pudiésemos restituirnos á nuestra patria, nos colmó de presentes, y nos instó á que sin dilacion partiésemos. No quiso darnos piloto alguno ni remeros de su nacion, porque sin duda hubiera sido esponerlos demasiado, llegado que hubieran á las costas de Grecia. Diónos sí unos comerciantes fenicios, los cuales, como trafican con todas las naciones del mundo, nada tenian que temer ; y al mismo tiempo iban encargados de volver el navío á Acéstes luego que nos hubiesen dejado en Itaca.

Pero los dioses, que se burlan de los designios de los mortales, nos reservaban para nuevos peligros.

sorprési, e pósti in disórdine églino stéssi. I súdditi del re Aceste fúrono animáti dall' esémpio e dálle paróle di Mentore, ed ébbero un vigóre, del quále non si credéano capáci. Io abbattéi il figliuólo del re di quél pópolo nemíco cólla mía láncia. Égli éra délla mía età, ma più gránde di me, perocchè quél pópolo discendéa da úna stírpe di gigánti ch' érano délla schiátta medésima de' ciclopi. Dispregiáva costúi un nemíco sì débole; ma sénza méttermi in ispavénto délla mostruósa súa fórza, nè délla ária selvággia e brutále del súo sembiánte, gli cacciái nel pétto la láncia, e gli féci vomitáre insiéme con un torrénte di sángue néro e fumánte, la crudéle súa ánima. Nel cadére, póco mancò che col péso délla súa cadúta non mi schiacciásse: lo strépito délle súe ármi rimbombò perfíno nélle montágne. Prési le súe spóglie, e ritornái ad Aceste cólle ármi tólte all' uccíso. Mentore avéndo finíto di pórre i nemíci in disórdine, gli tagliò a pézzi, ed incalciò i fuggitívi persíno nélle foréste.

Fu égli consideráto cóme un uómo amáto ed ispiráto dágli déi, a cagióne d' un avveniménto sì inaspettáto. Aceste mósso dálla gratitúdine, ci avvisò che teméva mólto per nói, se le návi d' Enea fóssero venúte nélla Sicilia; ci diéde un vascéllo acciocchè potéssimo ritornáre nel nóstro paése, ci colmò di dóni, ed affrettócci álla parténza per preveníre tútti gli avveniménti sinístri; ma non vólle dárci nè pilóto, nè rematóri délla súa nazióne, per timóre che súlle cóste délla Grecia andássero ad un perícolo tróppo gránde. Ci diéde bensì alcúni mercatánti fenici, che avéndo commércio con tútt' i pópoli dell' univérso, non avévano da temére, e che dovévano ricondúrre il vascéllo ad Aceste, dópo che ci avéssero lasciáti in Itaca.

Ma gli déi, che si pígliano giuóco déi diségni dégli uómini, ci riserbávano ad áltri perícoli. .

überfallen, wurden selbst überrascht und in Bestürzung gesetzt. Die Völker des Acestes, durch Mentors Beispiel und Worte entflammt, zeigten einen Heldenmuth, den sie sich selbst nicht zugetraut hatten. Mit meiner Lanze stürzte ich den Sohn des Königs dieses feindlichen Volkes danieder. Er war von meinem Alter, aber größer, als ich; denn dieses Volk stammte von einem Riesengeschlechte, und war gleichen Ursprungs mit den Cyklopen. Er verachtete einen so schwachen Gegner, als ich ihm schien; aber ohne über seine ungeheuere Stärke und über seine wilde und grimmige Miene zu erschrecken, stieß ich ihm meine Lanze in die Brust. Seine Seele entfloh, und ein Strom schwarzen Blutes ergoß sich aus seinem Munde. Beinahe hätte er mich in seinem Fall zerschmettert. Das Getöse seiner Waffen erscholl bis in die Gebirge. Ich nahm seine Rüstung und kehrte zu Acestes zurück. Nachdem Mentor die Feinde vollends zerstreut hatte, hieb er sie nieder, und verfolgte die Fliehenden bis in die Wälder.

Nach einem so unerwartet glücklichen Erfolge wurde Mentor als ein Liebling der Götter angesehen, dem sie ihren Willen offenbarten. Acestes, von Dank gerührt, eröffnete uns, daß er alles für uns befürchte, wenn die Schiffe des Aeneas nach Sizilien zurückkehren sollten. Er gab uns eines, damit wir ohne Verzug in unsere Heimath zurückkehren möchten, überhäufte uns mit Geschenken, und drang auf unsere Abreise, um den widrigen Begebnissen zuvor zu kommen, die er ahnete; aber er wollte uns weder einen Steuermann, noch Ruderknechte von seinem Volke geben, weil er besorgte, sie möchten an den Küsten von Griechenland der Gefahr allzusehr ausgesetzt sein. Er gab uns phönizische Kaufleute, die nichts zu befürchten hatten, weil sie mit allen Völkern der Welt Handlung trieben, und die dem Acestes das Schiff wieder zurückführen sollten, wenn sie uns nach Ithaka gebracht hätten.

Aber die Götter, die der Anschläge der Menschen spotten, bereiteten uns neue Gefahren.

LIVRE II.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau tyrien par la flotte de Sésostris et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays et la sagesse du gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie, que lui-même, Télémaque, fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis ; que Termosiris, prêtre d'Apollon, le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avait été autrefois berger chez le roi Admète ; que Sésostris avait enfin appris tout ce qu'il faisait de merveilleux parmi les bergers, qu'il l'avait rappelé, étant persuadé de son innocence, et lui avait promis de le renvoyer à Ithaque ; mais que la mort de ce roi l'avait replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Bocchoris, qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés et secourus par les Tyriens.

Les Tyriens, par leur fierté, avaient irrité contre eux le grand roi Sésostris, qui régnait en Égypte, et qui avait conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils avaient acquises par le commerce, et la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avaient enflé le cœur de ces peuples ; ils avaient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avait imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avaient fourni des troupes à son frere, qui avait voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avait résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux allaient de tout côtés, cherchant les Phéniciens. Une flotte égyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile : le port et la terre semblaient fuir derriere nous et se perdre dans les nues. En même temps nous voyons approcher les navires des Égyptiens, semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent, et voulurent s'en éloigner : mais il n'était plus temps ; leurs voiles étaient [illegible] que les nôtres ; le vent les favorisait ; leurs rameurs étaient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent et nous emmènent prisonniers en Égypte.

LIBRO II.

Refiere Telémaco que fué cogido por la armada de Sesóstris en el navío tírio, y llevado cautivo á Egipto ; pinta la hermosura de aquel pais, y la sabiduría con que su rey le gobernaba. Refiere que Mentor fué hecho esclavo tambien, y enviado á Etiopia, y que él mismo se vió reducido á guardar un rebaño en los desiertos de Oasis ; que Termósiris, sacerdote de Apolo, le consoló enseñándole á que imitase á este dios cuando fué pastor del rey Admeto. Cuenta tambien que sabidas por Sesóstris las maravillas que entre los pastores obraba, le hizo llamar ; y persuadido de su inocencia, le prometió restituirle á Itaca ; pero que la muerte del rey le volvió á sumergir en nuevas desgracias ; que se le puso preso en una torre inmediata al mar, desde donde vió morir al nuevo rey Boccoris en el combate que tuvo con sus vasallos rebeldes, auxiliados por los Tirios.

Irritada tenia la altivez de los Tirios al gran Sesóstris, rey de Egipto, y conquistador de tantos otros reinos. Con las riquezas que por medio del comercio adquirian, y con la seguridad que les ofrecia la inconquistable Tiro, situada en el mar, se habian engreido hasta negarle el tributo que les impuso á la vuelta de sus conquistas, y hasta el estremo de proveer de tropas á su hermano, que á su regreso intentó asesinarle entre los regocijos de un festin.

Para abatir su orgullo, dispuso Sesóstris interceptarles el comercio en todos los mares, á cuyo fin cruzaban sus escuadras por todas partes en busca de los Fenicios ; y así fué que no bien empezamos nosotros á perder de vista los montes de Sicilia, y á figurarnos que el puerto y la tierra huian de detras de nosotros á esconderse en las nubes, cuando vimos acercarse una escuadra egipcia, que mas parecia una ciudad flotante. Conociéronla los Fenicios, y quisieron alejarse ; pero ya no era tiempo, porque sus naves eran mas veleras, las favorecia el viento, y estaban mejor, tripuladas de remeros : por último nos abordan, nos apresan, y nos llevan prisioneros á Egipto.

LIBRO II.

Telemaco raccónta d'éssere státo préso nel vascéllo Fenicio dall' armáta navále di Sesostri, e condótto prigioniére in Egitto. Egli dipínge la bellézza di quel paése, e la saviézza del govérno del súo re. Egli vi aggiúgne che Mentoro fu mandáto schiávo in Etiopia, ed égli stésso fu ridótto a guidár úna gréggia nel desérto d'Oasis; che Termosiri, sacerdóte d' Apollo, lo consolò, insegnándogli ad imitáre Apolline, che úna vólta éra státo pastóre presso del re Admeto; che Sesostri avéa finalménte sapúto túttte le sorprendénti cóse ch' égli facéa tra i pastóri, e che, persuáso délla súa innocénza, l' avéa richiamáto, e gli avéa promésso di rimandárlo in Itaca ma che la súbita morte di quésto re l' avéva fátto ricadére in nuóve disgrázie; ch' éra státo mésso in prigióne in úna tórre súlle spiággie del máre, dal qual luógo égli vide il nuóvo re Boccori che perisce in úna battáglia cóntro i suói sùdditi ribelláti, e soccòrsi da quéi di Tiro.

I Tiri colla lóro alterígia avévano irritato il re Sesostri, che regnáva in Egitto, e che avéva conquistáti tánti reámi. Le ricchézze da lóro acquistáte col mézzo del commércio, e la fortézza délla inespugnábile Tiro, situáta nel máre, avévano fátti insuperbíre quéi pópoli, i quáli avévano ricusáto di pagáre a Sesostri il tribúto, che, in ritornándo dálle súe conquíste, avéva lóro impósto: ed avévano dáto soldatésche al di lúi fratéllo, che avéva tentáto d'uccíderlo a tradiménto in mézzo álle allegrézze d' un gran convíto.

Sesostri avéva determináto per abbáttere il lóro orgóglio, di mandáre in rovína il lóro commércio, e d' inquietárli su tutt' i mári. I di lúi vascélli andávano cercándo i Fenici per ógni párte: nói fúmmo incontráti da un' armáta d' Egitto, méntre incominciavámo a pérdere di vísta le montágne délla Sicilia Paréa che il pórto, e la térra fuggíssero diétro di nói, e che si perdéssero nélle núvole, quándo vedémmo nel medésimo témpo, símili ad úna città ondeggiánte, avvicinársi le návi Egizie. I Fenici ben le conóbbero, e vóllero allontanársene, ma non éra più témpo di fárlo. Le véle dégli Egizii érano miglióri délle nóstre, il vénto le favoríva, ed érano in maggiór número i lóro rematóri. Ci si accóstano, ci préndono, e ci condúcono prigioniéri in Egitto.

Zweites Buch.

Telemach erzählt, daß er auf dem tyrischen Schiffe von der Flotte des Sesostris gefangen genommen, und nach Aegypten geführt worden sei. Er schildert die Schönheit dieses Landes und die weise Regierung seines Königs; meldet, daß Mentor als Sclave nach Aethiopien gesendet worden, und er selbst genöthigt gewesen, eine Heerde in der Wüste Oasis zu hüten; daß Thermosiris, ein Priester des Apoll, ihm Muth eingesprochen, und ihn gelehrt habe, dem Apoll nachzuahmen, der auch einst dem König Admet als Hirte gedient; daß dem Sesostris endlich die Wunder zu Ohren gekommen, die er unter den Schäfern gewirkt, daß er seine Unschuld erkannt, ihn aus seiner Verbannung zurück berufen, und ihm verheißen habe, ihn nach Ithaka zurück zu senden, daß aber der Tod dieses Königs ihn in neues Unglück gestürzt, und man ihn in einen Thurm am Ufer des Meeres eingeschlossen habe, von wo aus er den neuen König Bocchoris in einem Gefecht mit seinen empörten Unterthanen, denen die Tyrier beigestanden, umkommen sehen.

Durch ihren Stolz hatten die Tyrier den König Sesostris gegen sich aufgebracht, der in Aegypten regierte, und so viele Reiche erobert hatte. Die Reichthümer, die sie durch den Handel erworben, und die Stärke der unüberwindlichen Stadt Tyrus, die im Meere lag, hatten dieses Volk übermüthig gemacht. Sie hatten sich geweigert, dem Sesostris den Tribut zu entrichten, den er ihnen bei der Wiederkehr von seinen Eroberungen aufgelegt hatte, und hatten seinen Bruder mit Kriegsvöllern unterstützt, der ihn bei seiner Rückkehr mitten unter den Freuden eines großen Gastmahls hatte ermorden wollen.

Um diesen Stolz zu demüthigen, beschloß Sesostris, ihren Handel in allen Meeren zu stören. Nach allen Seiten liefen seine Schiffe aus, die Phönizier aufzusuchen. Eine ägyptische Flotte begegnete uns, als wir anfingen, die Berge von Sizilien aus dem Gesichte zu verlieren. Der Hafen und das Land schienen hinter uns zu fliehen, und sich in den Wolken zu verlieren. Die Schiffe der Aegypter näherten sich uns, gleich einer schwimmenden Stadt. Die Phönizier erkannten sie, und wollten ihnen entfliehen, aber es war nicht mehr Zeit. Ihre Segel waren besser als die unsrigen; der Wind war ihnen günstig; ihre Ruderer waren in größerer Zahl; sie kamen auf uns zu, nahmen uns weg, und führten uns gefangen nach Aegypten.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignèrent-ils m'écouter: ils nous regardèrent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquaient, et ils ne songèrent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côte d'Égypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'île de Pharos, voisine de la ville de No. De là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Égypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages, sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchait de son sein, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il, ô Télémaque, que vous devez régner et faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondais à Mentor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner; il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénélope: et quand même Ulysse retournerait plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y

En vano les hice presente que no éramos Fenicios; pues apenas se dignaron oirme, teniéndonos desde luego por esclavos, en que los Fenicios comerciaban; y así solo pensaban en el valor de la presa. Ya alcanzamos á ver las aguas del mar, blancas con la mezcla de las del Nilo, y vimos tambien la costa de Egipto casi tan baja come el mismo mar. Despues llegamos á la isla de Faros, inmediata á la ciudad de Nó, y desde allí subimos por el Nilo hasta Ménfis.

Si el dolor de vernos cautivos no nos hubiese hecho insensibles á todo placer, seguramente hubiéramos sentido el mayor al ver la tierra de Egipto tan fértil y bien cultivada como el mas hermoso jardin, regado por un sin número de canales. Por cualquiera de las dos riberas que tendíamos la vista, se nos ofrecian ciudades opulentas, casas de campo bellamente situadas, tierras que todos los años se cubren de doradas espigas, sin estar jamás de descanso, praderas pobladas de ganados, labradores enriquecidos con las abundantes cosechas que les daba la fecundidad del suelo, pastores que á todos los ecos de aquellos contornos hacian repetir los acordes sonidos de las flautas y zampoñas.

¡Feliz, decia Mentor, feliz el pueblo gobernado por un rey sabio! Vive en la abundancia, en medio de la dicha, y ama al autor de su felicidad. Así es, me dijo, como debes reinar y causar la alegría de tus vasallos, si es que algun dia quieren los dioses que llegues á poseer el reino de tu padre. Amalos como á tus propios hijos, complácete en ser amado de ellos, y haz de modo que cuando gocen de los preciosos dones de la paz y de la alegría, se acuerden precisamente que es de un buen rey de quien los reciben. Los reyes que solo piensan en hacerse temibles y obtener de la opresion la obediencia, son el azote del género humano: logran sí ser tímidos como desean, pero tambien son aborrecidos y detestados; y es mucho mas lo que tienen que temer de sus vasallos, que lo que sus vasallos tienen que temer de ellos.

No es ahora tiempo, le respondí á Mentor, de pensar en las máximas de bien reinar. ¡Ya no hay Itaca para mí! ¡Cuando volveremos á ver á nuestra patria, ni á mi madre Penelope! todo se acabó para nosotros! Aun cuando Ulises volviese lleno de

In váno rappresentái lóro che ío non éra Fenicio; appéna degnárono d' ascoltármi. Eglino ci considerárono cóme schiávi, déi quáli i Fenici ne facévano tráffico, e non pensárono se non al profítto di úna tal préda. Già osservavámo le ácque del máre che biancheggiávano per la mescolánza di quélle del Nilo, e vedémmo la cósta d' Egitto quási tánto bássa quánto il máre. Giugnémmo all' ísola di Faro, vicíno álla città di Nó; di quívi ce n' andámmo cóntro áequa su per il Nilo infíno a Menfi.

Se il dolóre délla nóstra cattività non ci avésse leváto il sénso di ógni piacére, i nóstri ócchi avrébbono pigliáto un estrémo dilétto, nel rimiráre quélla fertíle térra d' Egitto, símile ad un delizióso giardíno, irrigáto da un infiníto número di canáli. Non potévamo gettáre gli sguárdi súlle dúe ríve sénza scórgere città dovizióse, e cáse di campágna leggiadraménte situáte, e térre che coprívansi ógni ánno d' úna doráta raccólta sénza mái préndere ripóso, e pratcríe tútte ripiéne d' arménti, ed agricoltóri ch' érano opprêssi sótto il péso déi frútti che avévano semináti, e pastóri che facévano ripétere a tútti gli écchi d' intórno il dólce suóno déi lóro zúfoli, e délle lóro zampógne.

Felíce quel pópolo, dicéva Mentore, ch' è governáto da un sággio re! Egli è néll' abbondánza, víve felíce, ed áma quéllo a cúi è debitóre di tútta la felicità ch' égli góde. In quésta guísa, égli soggiungéva, vói dovéte regnáre, o Telemaco, ed éssere l' allegrézza de' vóstri pópoli. Se mái gli déi vi faránno signoreggiáre il régno di vóstro pádre, amáte i vóstri pópoli cóme i vóstri figliuóli; gustáte il piacére d' éssere amáto da lóro, e fáte che non póssano giammái sentíre la páce, e l' allegrézza, sénza ricordársi di quél buon re, dal quále avránno ricevúti sì rícchi dóni. I re che non pénsano se non a fársi temére, ed opprímere i lóro súdditi per rénderli più diméssi, sóno i flagélli déll' umán génere. Églino sóno temúti cóme appúnto vógliono ésserlo, ma sóno odiáti e detestáti, e temére assái più la ribellióne déi lóro súdditi débbono, di che i súdditi débbano temére la lóro poténza.

Oimè, rispósi a Mentore, non è témpo di pensáre álle mássime, cólle quáli si dée regnáre! Non vi è più Itaca per nói; non rivedrémo giammái nè la nóstra pátria, nè Penelope; e quándo ánche Ulisse, tútto piéno di glória, se ne tornásse nel súo reáme, égli mái non avrà il conténto di vedérmi; ed ío non

Vergebens stellte ich ihnen vor, daß wir keine Phönizier seien, kaum würdigten sie mich anzuhören. Sie hielten uns für Sclaven, mit denen die Phönizier handelten, und dachten nur an den Vortheil, den ihnen ihre Beute bringen würde. Schon sahen wir das Wasser des Meeres durch die Vermischung mit dem Nil weiß gefärbt. Wir erblickten die Küste von Aegypten, welche sich nur wenig über die Fläche des Meeres erhebt. Hierauf kamen wir bei der Insel Pharos an, die in der Nähe der Stadt No liegt; von hier fuhren wir den Nil hinauf bis nach Memphis.

Hätte das schmerzliche Gefühl unserer Gefangenschaft uns nicht gegen jedes Vergnügen unempfindlich gemacht, so würden wir mit Entzücken dieses fruchtbare Land angeblickt haben, das, einem lieblichen von unendlichen Kanälen bewässerten Garten ähnlich, vor unsern Augen da lag. Auf welches der beiden Ufer wir unsere Augen warfen, erblickten wir wohlhabende Städte, reizend gelegene Landhäuser, Ländereien, die, ohne jemals zu ruhen, alle Jahre ihre goldenen Erndten spenden, Wiesen voll weidender Heerden, Ackerleute, die unter der Last der Früchte zu erliegen schienen, die die Erde aus ihrem Schooß hervorbrachte, und Hirten, die mit den lieblichen Tönen ihrer Flöten und Pfeifen rings umher die Luft erfüllten.

„Glücklich," rief Mentor aus, „das Volk, das ein weiser König beherrscht! Es ist im Besitz des Überflusses; es lebt zufrieden, und liebt den, dem es seine ganze Glückseligkeit zu danken hat. So mußt auch du regieren, Telemach, und der Schöpfer des Glückes deines Volkes werden, wenn die Götter dich einst in den Besitz des Reichs deines Vaters setzen. Liebe deine Untergebenen, wie deine Kinder; genieße der Wonne, von ihnen geliebt zu sein, und nie müsse Glück und Ruhe sie beseligen, ohne daß sie sich erinnerten, daß es ein guter König ist, der ihnen diese kostbaren Güter verschafft hat. Die Könige, welche nur darauf sinnen, sich furchtbar zu machen, und ihre Unterthanen zu drücken, um sie desto unterwürfiger zu machen; sind die Geißeln des menschlichen Geschlechts. Sie werden gefürchtet, wie sie es wünschen; aber sie werden gehaßt und verabscheut, und haben noch weit mehr von ihren Unterthanen zu fürchten, als ihre Unterthanen von ihnen."

„Ach!" antwortete ich Mentorn, „es kann nun nicht mehr die Rede von den Grundsätzen sein, nach welchen man regieren muß. Es gibt kein Ithaka mehr für uns. Wir werden weder unser Vaterland, noch Penelopen jemals wiedersehen; und wenn auch Ulysses selbst, mit Ehren gekrönt, in sein Reich zurückkehren sollte, so wird ihm doch nie

voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise; mourons, puisque les dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupaient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignait les maux avant qu'ils arrivassent, ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse! s'écriait-il, quoi donc! vous vous laissez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'île d'Ithaque et Pénélope. Vous verrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. Oh! s'il pouvait apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jeté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accablerait de honte, et lui serait plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisait remarquer la joie et l'abondance répandues dans toute la campagne d'Égypte, où l'on comptait jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admirait la bonne police de ces villes; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfans qu'on accoutumait à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion; le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les dieux, que chaque père inspirait à ses enfans. Il ne se lassait point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disait-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui.

gloria á su reino, ni él tendria la satisfaccion de verme, ni yo la de obedecerle para aprender á mandar. Muramos, mi querido Mentor, que es lo único en que debemos pensar; muramos, pues que los dioses no se apiadan de nosotros.

Cuando llegué aquí, ya los suspiros no daban lugar á las palabras. Pero Mentor, que solo temia los males antes que llegasen, y ya en ellos desconocia el miedo: ¡Indigno hijo del sabio Ulises! me dijo, ¡qué es esto! ¡cómo así sucumbes á la desgracia! Sabe que llegará el dia en que vuelvas á ver á Itaca y á Penelope: sabe que tambien llegará el en que veas cubierto de su primitiva gloria al que hasta ahora no has conocido: sí, el invencible Ulises, que superior á todas las desgracias, y que en sus infortunios, harto mayores que los tuyos, te enseña á que jamás te abatas. ¡Cuál fuera su desconsuelo, si allá en las lejanas tierras adonde le ha arrojado la borrasca, supiese que su hijo no imitaba su paciencia ni su valor! Esta nueva, despues de cubrirle de vergüenza, era preciso que le fuese mas sensible que todas las desgracias que tanto tiempo hace está sufriendo.

Despues me iba haciendo notar la alegría y la abundancia que rebosaban por toda la campiña de Egipto, en que se cuentan hasta veintidos mil ciudades: admiraba su buena policía, la justicia que en ellas se guarda al pobre contra el rico, la buena educacion de los jóvenes, á los cuales se les acostumbraba á la obediencia, al trabajo, á la sobriedad, y al amor de las artes ó de las letras: la exactitud en todas las ceremonias de la religion, el desinterés, el deseo de la honra, la fidelidad para con los hombres, y el temor de los dioses que cada padre inspiraba á sus hijos. No se cansaba de admirar un órden tan excelente. Feliz, me decia á cada instante, feliz el pueblo que es así gobernado por un rey sabio; y mucho mas feliz todavía el rey que proporciona la felicidad á tantos pueblos, y que solo funda la suya en su virtud propia. Este sí que será tanto mas dueño de la voluntad de sus vasallos, cuanto son mas indisolubles los vínculos del amor que los del temor. Este sí que conseguirá no solo que le obedezcan, sino que gusten de obedecerle; porque como reina en los corazones, nada les seria mas doloroso que la idea de perderle, y así lejos de desearlo, todos darian por él la vida.

avrò mái quéllo d' ubbidírgli per appréndere a comandáre. Muojámo, o mío cáro Mentore, più non ci viéne permésso áltro pensiéro di quésto; muojámo, giacchè non hánno gli déi alcúna compassióne de' nóstri máli.

Méntre ío così parláva, mólti profóndi sospíri troncávano tutt' i miéi détti: ma Mentore, che teméva i máli príma che venissero, più non sapéva temérli tósto ch' érano venúti. Figliuólo indégno del sággio Ulisse, dicévami ad álta vóce, vói dúnque vi lasciáte víncere dálla vóstra disavventúra? Sappiáte che un giórno rivedréte l' ísola d' Itaca, e Penelope vóstra mádre; vedréte quéllo pariménte nélla primiéra súa glória, che non avéte giammái vedúto, l' invincíbile Ulisse, il quále non può éssere abbattúto dálla fortúna, e nélle súe disgrázie maggióri assái délle nóstre, c' inségna a non isbigottírei giammái. Oh! se in quélle térre lontáne, nélle quáli è státo gittáto dálla tempésta, potésse sapére che súo figliuólo non sa imitáre nè la súa paziénza, nè il súo corággio, quésta nuóva lo empicrébbe di vergógna, e gli sarébbe più tormentósa di tútte le calamità, che da sì lúngo témpo égli soppórta.

Quíndi Mentore mi facéva osserváre l' allegrézza, e l' abbondánza spárse per tútta la campágna d' Egitto in cúi numerávansi síno a ventidúe míla città. Égli ammiráva in quélle il buon órdine, la giustízia esercitáta in favóre del póvero cóntro al rícco, la buóna educazióne de' fanciúlli che s' accostumávano nélla ubbidiénza, nélla fatíca, nélla sobrietà, nell' amór délle árti o délle léttere; la perfétta osservánza di tútte le cerimónie délla religióne, il disinterésse, il desidério déll' onóre, la fedeltà vérso gli uómini, ed il timóre dégli déi, che ógni pádre instilláva néi suói figliuóli. Égli non saziávasi d' ammiráre un così bell' órdine. Benavventuráto, mi dicéva continuaménte, quel pópolo, che da un re sággio è governáto in tal guísa! Ma assái più benavventuráto quel re ch' è l' autóre délla felicità di tánti pópoli, e che nélla própria virtú tróva égli stésso la súa! E più che temúto, perchè égli è amáto: non sólo gli si ubbidísce, ma altresì gli si ubbidísce di buóna vóglia. Égli è il re di tutt' i cuóri, e ciascheduno in vóce di bramáre di liberársene, téme di pérderlo, e per lúi darébbe la própria víta.

die Freude werden, mich wiederzusehen, mir nie die Freude, ihm zu gehorchen, um von ihm regieren zu lernen. Laß uns sterben, geliebter Mentor; es ist uns nicht erlaubt, einen andern Gedanken zu haben; laß uns sterben, weil die Götter kein Mitleiden mit uns haben."

Tiefe Seufzer unterbrachen meine Worte, indem ich dies sagte. Aber Mentor, der das Unglück fürchtete, ehe es gegenwärtig war, kannte keine Furcht mehr, wenn es ihn wirklich betroffen hatte. „Unwürdiger Sohn des weisen Ulysses," rief er aus, „wie? du unterliegst dem Ungemach? Wisse, daß du Ithaka und Penelopen einst wiedersehen wirst; auch denjenigen wirst du in seinem ehemaligen Glanze sehen, den du nie gekannt hast, den unüberwindlichen Ulysses, ihn, den das Unglück nicht niederbeugen kann, und der dir durch sein Betragen in Mühseligkeiten, denen die deinigen bei weitem nicht gleich kommen, ein Beispiel giebt, den Muth nie zu verlieren. Ha! wenn er in den fernen Ländern, wohin ihn die Stürme getrieben haben, erfahren könnte, daß sein Sohn weder seine Geduld, noch seinen Muth nachzuahmen weiß, so würde diese Kunde sein Herz mit Schaam erfüllen, und ihm schmerzlicher sein, als alle Leiden, die er schon so lange erduldet."

Mentor lenkte sodann meine Aufmerksamkeit auf die Freude und den Überfluß, welche über die Gefilde Aegyptens ausgegossen waren, wo man nahe an zwei und zwanzig tausend Städte zählte. Er bewunderte das treffliche Regiment dieser Städte, die Gerechtigkeit, die dem Armen gegen den Reichen zu Theil wurde, die gute Erziehung der Kinder, welche an den Gehorsam, die Arbeit, die Mäßigkeit, die Liebe der Künste und Wissenschaften gewöhnt wurden, die genaue Beobachtung der Religionsgebräuche, die Uneigennützigkeit, die Ehrbegierde, die Redlichkeit und die Furcht der Götter, die jeder Vater seinen Kindern einflößte, und wurde nicht müde, die schöne Ordnung zu bewundern. „Glücklich," sagte er mir stets von neuem, „das Volk, das ein weiser König mit solcher Klugheit leitet! Aber glücklicher noch der König, der das Glück so vieler Menschen macht, und das seinige in der Tugend findet! Durch ein weit festeres Band, als das Band der Furcht, knüpft er die Menschen an sich; es ist das Band der Liebe. Man gehorcht ihm nicht bloß, man fühlt sich glücklich ihm zu gehorchen. Er herrscht über alle Herzen; weit entfernt, sich eines solchen Fürsten entledigen zu wollen, fürchtet ein jeder ihn zu verlieren, und würde gern sein Leben für ihn hingeben.

Je remarquais ce que disait Mentor, et je sentais renaître mon courage au fond de mon cœur à mesure que ce sage ami me parlait.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thèbes pour être présentés au roi Sésostris, qui voulait examiner les choses par lui-même, et qui était fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitait ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes ville de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif.

Ceux qui nous avaient pris dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutait chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avaient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner. Il ne méprisait ni ne rebutait personne, et ne croyait être roi que pour faire du bien à tous ses sujets, qu'il aimait comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevait avec bonté, et voulait les voir, parce qu'il croyait qu'on apprenait toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des manières des peuples éloignés.

Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il était sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il était déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté: il jugeait tous les jours les peuples, avec une patience et une sagesse qu'on admirait sans flatterie. Après avoir travaillé toute

Iba yo reflexionando cuanto me decía Mentor, y sentí que al paso que me hablaba, mi valor renacia.

Inmediatamente que llegamos á Ménfis, opulenta y rica ciudad, mandó el gobernador que fuésemos á Tébas, para que nos presentasen al rey Sesóstris, que queria examinar las cosas por sí mismo, y que estaba muy resentido de los Tirios. Proseguimos pues nuestro viage subiendo por el Nilo hasta la famosa Tébas de cien puertas, corte de aquel gran rey. Esta ciudad nos pareció de una inmensa estension, y mas poblada que las mas florecientes de Grecia. Es admirable su policía, así por el aseo de las calles, el curso de las aguas, y la comodidad de los baños, como por la cultura de las artes, y la seguridad pública. Las plazas estan adornadas de fuentes y obeliscos, los templos son de mármol, y su arquitectura sencilla, pero magestuosa. El palacio del principe es por sí solo como una gran ciudad: en él no se ven sino columnas de mármol, pirámides y obeliscos, estatuas colosales, y muebles de plata y oro macizo.

Los que nos hicieron prisioneros dijeron al rey que nos habian hallado en un navío fenicio. Tenia señaladas ciertas horas diarias para oir á cualquiera de sus vasallos que tuviese alguna queja ó aviso que darle: á ninguno despreciaba ni desechaba, porque estaba bien persuadido de que solo era rey para hacer bien á todos sus vasallos, á los cuales amaba como á sus propios hijos. Recibia á los estrangeros con agrado, y gustaba de verlos, no dudando que siempre se aprende algo útil de las costumbres y máximas de los pueblos lejanos.

Esta curiosidad del rey fué causa de que nos presentasen á él. Estaba sentado sobre un trono de márfil, con un cetro de oro en la mano. Era ya anciano, pero de un carácter agradable. Oia diariamente á sus pueblos con una paciencia y una sabiduría que no necesitaban de la lisonja para la admiracion. Despues de emplear las mañanas en el arreglo de los negocios, y en la mas exacta administracion de justicia, se divertia por

Io ponéa ménte a ciò che dicéva Mentore, e secóndo che quésto sággio amíco mi ragionáva, ío mi sentíva internaménte rináscere il mío corággio.

Tósto che fúmmo arriváti in Menfi, città doviziósa, rícca e magnífica, il governatóre ordinò che andássimo infíno a Tebe per éssere presentáti al re Sesostri, che voléva égli stésso esamináre le cóse, e ch' éra mólto sdegnáto cóntro déi Tirii. Ce ne andámmo dúnque all' insù del Nilo insíno a quélla famósa Tebe, che ha cénto pórte, nélla quále abitáva quésto gran re. Quélla città ci sembrò d' una imménsa ampiézza, e più popoláta délle più fioríte città délla Grecia. Il buon órdine ívi è perfétto per la pulitézza délle stráde, per il córso délle ácque, per i condótti déi bágni, per la coltúra délle árti, e per la púbblica sicurézza. Le piázze sóno adórne di fontáne e d' agúglie, i témpii sóno di mármo, e d' úna maestósa quantúnque sémplice architettúra. Il sólo palázzo del príncipe è cóme úna gran città: non vi si véggono se non colónne di mármo, pirámidi, ed agúglie, colóssi e móbili d' óro e d' argénto massíccio.

Quélli che ci avévano prési, díssero al re, ch' eravámo státi trováti in úna náve fenicia. Égli ascoltáva ógni giórno in cérte óre destináte tútti quéi súdditi che avévano da lamentársi di quálche cósa, o da dárgli quálche consíglio. Non disprezzáva, nè ributtáva verúno, e non credéva esser re, se non per beneficáre i suói súdditi, ch' égli amáva al pári de' suói figliuóli. In quánto ágli straniéri, li ricevéa con bontà, e voléva tútti vedérli, perchè credéva che nell' informársi déi costúmi e délle mássime dégli áltri pópoli lontáni, sempre s' imparásse quálche cósa di profittévole.

Quésta curiosità del re fu cagióne che gli fóssimo presentáti. Quándo mi víde éra sóvra un tróno d' avório, e tenéva in máno úno scéttro d' óro. Éra già vécchio, ma leggiádro, piéno di dolcézza e di maestà. Giudicáva ógni giórno i pópoli con úna saviézza, che, senz' adulazióne, éra da tútti ammiráta. Dópo avér faticáto tútta la giornáta nel regoláre gli affári del régno,

Aufmerksam hörte ich Mentorn zu. Neuer Muth erwachte in meinem Herzen, während dieser weise Freund mit mir redete.

Sobald wir in dem reichen und prächtigen Memphis angelangt waren, befahl der Statthalter, daß wir uns nach Thebe begeben sollten, um dem König Sesostris vorgestellt zu werden, der alles selbst untersuchen wollte, und sehr gegen die Phönizier aufgebracht war. Wir fuhren also den Nil noch weiter hinauf, bis wir zu dieser berühmten Stadt mit hundert Thoren, dem Sitz dieses großen Königs gelangten. Diese Stadt däuchte uns von ungeheurem Umfange und weit bevölkerter, als die blühendsten Städte Griechenlands. Es herrschte in derselben die größte Sorge für die Reinlichkeit der Straßen, den Lauf des Wassers, die Bequemlichkeit der Bäder, die Übung der Künste und die öffentliche Sicherheit. Die öffentlichen Plätze waren mit Springbrunnen und Obelisken geziert; die Tempel waren von Marmor und von einfacher, aber erhabener Bauart. Der Palast des Königs allein glich einer großen Stadt; hier erblickte man nur Säulen von Marmor, Pyramiden und Obelisken, kolossalische Bildsäulen und Geräthschaften von gediegenem Gold und Silber.

Diejenigen, welche sich unserer bemächtigt hatten, sagten dem König, daß man uns in einem phönizischen Schiffe gefunden habe. Er hörte jeden Tag zu gewissen festgesetzten Stunden alle diejenigen, welche entweder Beschwerden vorzubringen, oder ihm irgend einen Rath zu ertheilen hatten. Er verachtete keinen Menschen; keiner wurde abgewiesen. Er glaubte nur König zu sein, um seine Unterthanen zu beglücken, die er alle wie seine Kinder liebte. Die Fremden nahm er mit Güte auf, er verlangte, sie selbst zu sehen, weil er überzeugt war, daß man immer etwas Nützliches lerne, wenn man sich von den Sitten und Gebräuchen entfernter Völker unterrichte.

Diese Wißbegierde des Königs war die Ursache, daß wir ihm vorgestellt wurden. Er saß auf einem elfenbeinernen Thron, in der Hand das goldene Scepter. Er war schon betagt, aber leutselig, voll Anmuth und hoher Würde. Am Tage sprach er seinem Volke Recht mit einer Geduld und einer Weisheit, der Jedermann ungeheuchelte Bewunderung zollte. Wenn er dann den ganzen Tag gearbeitet, die An-

la journée à régler les affaires et à rendre une exacte justice, il se délassait le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savait bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvait lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avait vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse; il me demanda ma patrie et mon nom. Nous fûmes étonnés de la sagesse qui parlait par sa bouche.

Je lui répondis: O grand roi! vous n'ignorez pas le siège de Troie, qui a duré dix ans, et sa ruine, qui a coûté tant de sang à toute la Grèce. Ulysse mon père a été un de principaux rois qui ont ruiné cette ville: il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume. Je le cherche; et un malheur semblable au sien fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père et à ma patrie. Ainsi puissent les dieux vous conserver à vos enfans, et leur sentir la joie de vivre sous un si bon père.

Sésostris continuait à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disais était vrai, il nous renvoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avaient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge; si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux; car j'aime la Grèce; plusieurs Égyptiens y ont donné des lois. Je connais la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous; et j'admire ce qu'on m'a raconté do la sagesse du malheureux Ulysse: mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'officier auquel le roi renvoya l'examen de notre affaire avait l'ame aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris était sincère et généreux. Cette officier se nommait Métophis, il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre: et comme il vit que Mentor répondait avec plus de sagesse que moi, il le re-

las tardes en oir á los sabios, ó en conversar con los hombres mas virtuosos, que sabia muy bien elegir para admitirlos á su trato. Lo único que se le podia motejar en todo el discurso de su vida era de haber triunfado con demasiado fausto de los reyes que habia vencido, y de haberse confiado á uno de sus súbditos, cuyo carácter os describiré bien pronto. Luego que el rey me vió, se compadeció de mis pocos años, preguntóme mi nombre y patria, y vimos con admiracion que la misma sabiduría hablaba por su boca.

Ya sabeis, gran rey, le respondí, que el sitio de Troya duró diez años, y la mucha sangre que su ruina costó á la Grecia entera. Ulises, mi padre, fué uno de los reyes que mas particularmente contribuyeron á la destruccion de aquella ciudad; mas ahora anda errante por los mares, sin hallar la isla de Itaca, que es su reino. Yo le ando buscando; pero por una desgracia semejante á la suya, he sido hecho prisionero. Restituidme á mi padre y á mi patria: así los dioses os conserven para bien de vuestros hijos, y les hagan apreciar dignamente la dicha de vivir bajo la direccion de tan buen padre.

Continuó Sesóstris mirándome con ojos compasivos; pero queriendo averiguar si era verdad lo que yo le habia dicho, nos envió á uno de sus ministros, encargándole que se informase de los que apresaron nuestra nave, si efectivamente éramos Griegos ó Fenicios. Si son Fenicios, decia, merecen doble castigo, porque ademas de ser nuestros enemigos, intentan engañarnos con una vil mentira: pero si por el contrario son Griegos, quiero que se les trate benignamente, y que en una de mis naves se les vuelva á su patria. Soy afecto á la Grecia, porque han sido muchos los Egipcios que han dado leyes en ella. Ademas tengo noticias del valor de Hércules: la gloria de Aquíles se ha estendido hasta nosotros, y admiro cuanto me han contado de la sabiduría del desgraciado Ulises; y sobre todo por el placer que tengo en socorrer á la virtud desgraciada.

El ministro á quien el rey cometió el exámen, se llamaba Métofis, y tenia un alma tan corrompida y artificiosa, como sencilla y generosa era la de Sesóstris. Hizonos varias preguntas procurando sorprendernos; pero como viese que Mentor respondia con mas prudencia que yo, le miraba con aversion y

e nel fáre úna perfétta giustízia, prendéa ripóso la séra in udíre uómini dótti, od in conversáre eólle più onoráte persóne, che per ammétterle álla súa confidénza, égli ottimaménte sapéva scéglicre. Altro in tútta la súa víta non gli si potéva rimproveráre, se non l' avére con tróppo fásto trionfáto déi re, ch' égli avéva vínti, e l' éssersi fidáto d' un de' suói súdditi, del quále vi farò fra póco la descrizióne. Égli fu intenerito dálla mía giovanézza, e dal mío dolóre: mi chiése la mía pátria, ed il mío nóme: e nói restámmo maravigliáti déi suói sággi e sensáti ragionaménti.

Gran re, gli rispósi, vi è ben nóto l' assédio di Troja, ch' è duráto per diéci ánni, e la súa rovína, che a tútta la Grecia è costáta cotánto sángue. Ulisse mío pádre è státo úno déi re principáli, che hánno abbattúta quélla città. Égli va óra erràndo per tutt' i mári, sénza potér trováre l' ísola d' Itaca, ch' è súo régno. Io lo cérco, e sóno státo préso per úna disgrázia non dissomigliánte álla súa. Rendétemi a mío pádre, ed álla mía pátria; così gli déi vi consérvino ai vóstri figliuóli, e fáccian lóro sentíre l' allegrézza di vívere sótto d' un pádre sì buóno.

Sesostri continuáva a mirármi con óccchio compassionévole, ma voléndo sapére se fósse véro ciò ch' ío gli dicéva, ci mandò ad úno de' suói minístri, al quále fu commésso l' informársi da quélli che avévano préso il nóstro vascéllo, se in fátti fóssimo Greci, o Fenici. Se sóno Fenici, dísse il re, bisógna doppiaménte punírli, per éssere nóstri nemíci, e mólto più per avér volúto ingannárci con úna infáme bugía: se per il contrário sóno Greci, vóglio che siéno trattáti corteseménte, e che sóvra úno déi nóstri vascélli siéno rimandáti álla lóro pátria, imperciocchè ío ámo teneraménte la Grecia. Ivi sóno státe dáte le léggi da mólti Egizi; m' è nóta la virtú d' Ercole; è giúnta la glória d' Achille per fin tra nói; mi sémbra maraviglióso ciò che ho sentíto díre délla prudénza del miserábile Ulisse. Non ho áltro piacére che di soccórrere la virtù sventuráta.

Il minístro, al quále commíse il re l' esáme del nóstro affáre, avéva l' ánima altrettánto pervérsa ed ingannévole, quánto Sesostri éra generóso e sincéro. Quésto minístro éra chiamáto Metofi. C' interrogò per procurár di sorpréndérci, e tósto che víde che Mentore rispondéva con più áccortézza di me, rimi-

gelegenheiten seines Reichs in Ordnung gebracht, und genaue Gerechtigkeit verwaltet hatte, widmete er den Abend der Erholung. Er hörte die Gelehrten, oder sprach mit tugendhaften Männern, die er mit Einsicht zu wählen wußte, um sie seines vertrauten Umgangs zu würdigen. Sein ganzes Leben war untadelhaft gewesen; man konnte ihm nur einen Vorwurf machen, nämlich, daß er sich seines Triumphes über die von ihm besiegten Könige zu sehr überhoben, und sein Vertrauen einem seiner Unterthanen geschenkt habe, den ich dir sogleich schildern werde. Als Sesostris mich sah, wurde er von meiner Jugend und meinem Kummer gerührt. Er fragte mich um meinen Namen und mein Vaterland. Wir erstaunten über die Weisheit, die aus ihm sprach.

Ich antwortete ihm: „Großer König! die Belagerung von Troja, welche zehn Jahre gedauert, und der Untergang dieser Stadt, welche Griechenland so viel Blut gekostet hat, ist dir wohl bekannt. Mein Vater Ulysses war einer der angesehensten Könige, die diese Stadt zerstörten. Jetzt irrt er auf den Meeren umher, ohne sein Königreich, die Insel Ithaka, wieder finden zu können. Ich forsche nach ihm. Ein Schicksal, ähnlich dem seinigen, hat mich in die Gefangenschaft geführt. Gieb mich meinem Vater und meinem Vaterlande wieder. Mögen dich dann die Götter deinen Kindern erhalten, und mögen sie das Glück fühlen, unter einem so guten Vater zu leben!"

Sesostris fuhr fort, mich mit einem Auge des Mitleids anzusehen; aber da er wissen wollte, ob meine Aussage wahr sei, sendete er uns an einen seiner Diener, der den Auftrag erhielt, bei denjenigen, die unser Schiff weggenommen hatten, Erkundigung einzuziehen, ob wir wirklich Griechen oder ob wir Phönizier seien. „Wenn sie Phönizier sind," sagte der König, „muß man sie doppelt strafen, weil sie unsere Feinde sind, noch mehr aber, weil sie uns durch eine schändliche Lüge haben hintergehen wollen. Sind sie aber Griechen, so ist mein Wille, daß man sie gütig behandele, und daß man sie auf einem meiner Schiffe in ihre Heimath sende. Denn ich liebe Griechenland; mehrere Aegypter haben dort Gesetze gegeben; ich kenne die Heldentugend des Herkules; der Ruhm Achilles ist bis zu uns gedrungen, und ich bewundere, was man mir von der Weisheit des unglücklichen Ulysses erzählt hat; mein Vergnügen ist, der leidenden Tugend beizustehen."

Der Beamte, dem der König die Untersuchung unserer Sache aufgetragen hatte, war eben so lasterhaft und arglistig, als Sesostris unverstellt und edelmüthig war. Er nannte sich Metophis. Er legte uns verfängliche Fragen vor, und da er bemerkte, daß Mentor mit mehr

garda avec aversion et avec défianee; car les méehans s'irritent contre les bons. Il nous sépara; et depuis ce moment je ne sus point ce qu'était devenu Mentor.

Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espérait toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourrait nous faire dire des choses contraires; surtout il croyait m'éblouir par se promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui aurai caché. Enfin il ne cherchait pas de bonne foi la vérité, mais il voulait trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innoeence, et malgré la sagesse du roi, il trouva le moyen de le tromper

Hélas! à quoi les rois sont-ils exposés! les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent. Les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs; les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guère les aller chercher; au eontraire les méchans sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience pour contenter les passions de celui qui règne. Oh! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans! Il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faisais dans mon malheur, et je me rappelais tout ce que j'avais ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux.

En cet endroit, Calypso interrompit Télémaque, disant: Eh bien! que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sieile la mort à la servitude?

Télémaque répondit: Mon malheur croissait toujours, je n'avais plus la misérable consolation de ehoisir entre la servitude et la mort; il fallut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me restait plus

deseonfianza, porque es propio de los malvados irritarse eontra los buenos. Por último nos separó, y desde aquel momento no supe mas de Meutor.

Esta separaeion fué para mí un golpe mortal. Esperaba Métofis hallarnos en contradiccion, preguntándonos separadamente; y sobre todo creia deslumbrarme con sus lisoujeras promesas, y hacerme confesar lo que Mentor le hubiese ocultado. Eu fin no buseaba de buena fé la verdad: lo que queria era hallar algun pretesto con que decir al rey que eramos Fenicios para hacernos sus esclavos. Con efecto, á pesar de nuestra inocencia, y de la sabiduría del rey, halló medio de engañarle.

¡Pero á euanto no estan espuestos los reyes! Aun los mas sabios son muchas veces sorpreudidos: vense rodeados de hombres artificiosos é interesados; los buenos se retiran, porque ni son entremetidos ni lisonjeros; esperan que los busquen, y los príneipes no saben buscarlos. Por el contrario los malvados son atrevidos y engañosos, solícitos para insinuarse y agradar, diestros en disimular, y prontos á hacer euauto se quiera, aunque sea contra el honor y la conciencia, por satisfacer las pasiones del que reina. ¡Oh, cuan desgraciada es la condicion de los reyes siempre espuestos á los artificios de los perversos! ¡Y cuanto arriesgan, si no desechan la lisonja, y si no aman á los que tienen valor para decirles la verdad! Estas eran las reflexiones que yo hacia en mi desgracia; acordándome al mismo tiempo de cuanto Mentor me habia dicho.

Lo cierto fué que Métofis me envió con sus esclavos háeia los montes del desierto de Oasis á guardar con ellos sus numerosos rebaños.

Aquí llegaba Telémaco, cuando le interrumpió Calipso para preguntarle: ¡Y bien! tú, que en Sicilia preferiste la muerte á la esclavitud, ¿que hiciste en esta ocasion?

Mi desgracia iba siempre en aumento, le respondió Telémaco. Ya no tenia ni aun el triste consuelo de escoger entre la esclavitud y la muerte: era forzoso ser esclavo, y apurar, por deeirlo así, todos los rigores do la fortuna: ya no me quedaba

rollo con aversióne e con diffidénza, perocchè i cattívi si sdégnano cóntra i buóni. Égli ci disgiúnse, e più non séppi dappói ciò che avvenísse di Mentore.

Quésto separaménto per me fu cóme un cólpo di fúlmine. Metofi sperάva sémpre che, coll' interrogárci separataménte, avrébbe potúto fárci díre cóse contrárie: e specialménte credéva d' abbagliármi cólle lusinghévoli súe promésse, e fármi confessár ciò che da Mentore gli fósse státo taciúto. In sómma non cercáva sinceraménte la verità, ma voléva trováre quálche pretésto di díre al re che nói eravámo Fenici, per potér fárci suói schiávi. In fátti a dispétto délla nóstra innocénza, e dell' avvediménto del re, trovò la maniéra con che potésse ingannárlo.

Oimè! a quáli fródi sóno sogétti i sovráni! I più sággi tra lóro sóno sovénte ingannáti dágli uómini astúti, ed interessáti, da' quáli sóno di contínuo circondáti. I buóni si ritírano lúngi dal príncipe, perchè non sóno nè solléciti, nè adulatóri; i buóni aspéttano di éssere cercáti, ed i príncipi non sánno andárli a cercáre. Per il contrário i cattívi sóno ardíti, ingannatóri, solléciti nell' insinuársi, e nell' incontráre l' altrúi gústo, déstri nel dissimuláre' e prónti a fáre ógni cósa cóntro l' onóre e la própria cosciénza, per soddisfáre álle passióni del príncipe. O che gránde infelicità d' un re si è l' éssere espósto ágli artifíci dégli uómini scelleráti! Égli è perdúto, se da se non discáccia l' adulazióne, e se non áma quélli, che dícono coraggiosaménte la verità. Quéste érano le riflessióni che ío facéva nélla mía disgrázia, riducéndomi a memória tútto ciò ché ío avéva udíto da Mentore.

In quésto méntre Metofi mandómmi vérso le montágne del desérto d' Oasis, in compagnía de' suói schiávi, affinchè servíssi a guidáre i suói grándi arménti insiéme con éssi lóro.

A quésto pásso Calipso lo interrúppe, così dicéndo: Béne, che facéste allóra, vói che aveváte antepósta in Sicilia la mórte álla servitù?

La mía sciagura, le rispóse Telemaco, crescéva sémpre: ío non avéva neppúre la meschína consolazióne di scégliere tra la servitù e la mórte: bisognò éssere schiávo, e consumáre, per così díre, tutt' i rigóri délla fortúna. Più non mi restáva alcúna

Klugheit antwortete, als ich, sah er ihn mit Widerwillen und Mißtrauen an; denn der Lasterhafte haßt den Rechtschaffenen. Er trennte uns, und von dieser Zeit an wußte ich nicht mehr, was aus Mentorn geworden war.

Diese Trennung war ein Donnerschlag für mich. Metophis hoffte noch immer, wenn er uns einzeln befragte, widersprechende Aussagen von uns zu hören, besonders aber hoffte er, mich durch seine schmeichelhaften Versprechungen zu verblenden, und mich zu Geständnissen zu vermögen, die Mentor nicht hätte ablegen wollen. Mit einem Worte, er forschte nicht mit Aufrichtigkeit nach der Wahrheit; er wollte nur einen Vorwand finden, dem Könige sagen zu können, daß wir Phönizier seien, um uns zu seinen Sclaven zu machen. Es gelang ihm auch wirklich, trotz unserer Unschuld und der Weisheit des Königs, ihn zu täuschen.

Ach, wie traurig ist das Loos der Fürsten! Auch die weisesten werden nicht selten hintergangen. Schlaue und habsüchtige Menschen umgeben sie; die bessern ziehen sich zurück, weil sie weder die Kunst zu schmeicheln verstehen, noch zudringlich sind. Die Rechtschaffenen warten, bis man sie aufsucht, und die Fürsten wissen sie nur selten zu finden. Die Lasterhaften hingegen sind dreist, hinterlistig, eifrig bemüht, sich einzuschmeicheln, und sich angenehm zu machen; in der Kunst der Verstellung erfahren, immer bereit, alles gegen Recht und Gewissen zu unternehmen, wenn es darauf ankommt, die Leidenschaften dessen zu befriedigen, der die Oberherrschaft hat. Wie unglücklich ist ein Fürst, stets den Fallstricken solcher Bösewichter bloßgestellt zu sein! Er ist verloren, wenn er die Schmeichler nicht von sich stößt, und seine Zuneigung denen nicht schenkt, die das Herz haben, ihm die Wahrheit zu sagen. Dies waren die Betrachtungen, die ich in meinem Unglück anstellte, und ich rief alles in mein Gedächtniß zurück, was ich von Mentorn hatte sagen hören.

Ich wurde mit den Sclaven des Metophis in die Gebirge der Wüste Oasis gesendet, um mit ihnen seine großen Heerden zu hüten."

Hier unterbrach Kalypso den Telemach, und sagte zu ihm: „Wohlan! was begannst du in diesem Zustande, du, der in Sizilien den Tod der Knechtschaft vorgezogen hatte?"

Er antwortete: „Meine Leiden nahmen mit jedem Tage zu. Ich hatte nicht mehr den armseligen Trost, zwischen der Knechtschaft und dem Tode zu wählen. Die Sclaverei war nun einmal mein Loos, und ich sollte alles erfahren, was das widrige Geschick bitteres hat. Jede

aucune espérance, et je ne pouvais pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avait vendu à des Éthiopiens, et qu'il les avait suivis en Éthiopie.

Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; et l'on trouve seulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées. Les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là, je passais les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusait sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèlo et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommait Butis. Je devais succomber dans cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendais la mort, ne pouvant plus supporter mes peines.

En ce moment je remarquai que toute la montagne tremblait ; les chênes et les pins semblaient descendre de son sommet ; les vents retenaient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux ne sont guère dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais ! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux ; prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré, et courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur ;

ninguna esperanza; ni aun una palabra podia decir en mi defensa. Despues me ha dicho Mentor que le vendieron á unos Etíopes, los cuales se le llevaron á su tierra.

En cuanto á mí, llegué á unos desiertos tan horrorosos como que sus llanuras son encendidos arenales, y las cimas de los montes estan cubiertas de una perenne nieve que perpetua en ellas el mas crizado invierno. Los valles son allí tan profundos que apenas consigue el sol hacer lucir en ellos sus rayos. De modo que solo entre las rocas, al comedio de las faldas de aquellas escarpadas montañas, se halla pasto para la manutencion del ganado.

En este pais no se ven mas hombres que pastores, tan montaraces como el pais mismo. Yo pasaba las noches en llorar mi desventura, y los dias cuidando de un rebaño, por evitar el brutal furor del esclavo principal, llamado Butis, que, con la esperanza de alcanzar su libertad, aparentaba el mayor celo por los intereses de su dueño, siendo un continuo acusador de todos los demas. En tal situacion era preciso rendirme á la desgracia ; y así fué que un dia, oprimido de dolor, me olvidé de mi rebaño, y me tendí sobre la yerba junto á una caverna, esperando allí la muerte por serme ya insoportables mis penas.

En el mismo instante noté que todo el monte se estremecia : las encinas y los pinos como que se desgajaban de la cumbre. Los vientos estaban suspensos, cuando oí que de la caverna salió una voz á manera de bramido, que me dijo estas palabras : ¡ Hijo del sabio Ulises ! aspira como él al heroismo por medio de la constancia. Los principes, que han sido siempre felices, son bien poco dignos de serlo : la molicie los corrompe, y el orgullo los embriaga. ¡ Dichoso tú, si superas tus desgracias, y las tienes siempre presentes ! Volverás á ver á Itaca, y tu gloria subirá hasta los astros. Cuando gobiernes á otros hombres, acuérdate de que has sido débil, pobre y paciente como ellos : compláccte en aliviarlos, ama á tu pueblo, detesta la lisonja, y sabe que solo serás grande en cuanto seas moderado, y poderoso para vencer tus pasiones.

Estas divinas palabras penetraron hasta lo íntimo de mi co

speranza, ed ío non potéa neppúr díre úna paróla per liberármi. Mentore mi ha détto dipói, ch' égli éra státo vendúto ad alcúni Etiopi, e che gli avéa seguitáti nélla Etiopia.

In quánto a me, arriváì in alcúni desérti spaventévoli, ne' quáli si véggono arénc ardénti in mézzo álle pianúre, névi che giammái non liquéfansi, e che fánno un vérno perpétuo súlla címa délle montágne, e vi si tróvano solaménte pastúre tra le rúpi, per alimentáre gli arménti. Vérso il mézzo di quélle scoscése montágne le válli sóno tánto profónde che appéna i rággi del sóle póssono arriváre a risplénderví.

Non ritrovái áltri uómini in quél paése, fuorchè pastóri tánto selvággi quánto il paése medésimo. Ivi ío passáva le nótti piangéndo la mía disgrázia, ed i giórni in seguitándo un arménto per isfuggíre il brutál furóre d' úno schiávo principále, chiamáto Butis, che sperándo ottenére la libertà, accusáva gli altri continuaménte, per méttere in crédito présso al padróne il súo zélo, e la cúra che si prendéva de' suói vantággi. In quésta occasióne ío dovéva necessariaménte rimanére opprésso, dal péso di tánti máli. Facéndosi in me sémpre più gráve il dolóre, mi dimenticái un giórno l' arménto, e mi stési su l' érba vicíno ad úna cavérna, dóve ío aspettáva la morte, non poténdo più sopportár le míe péne.

In quél púnto osservái che tútto il mónte tremáva; paréa che le quérce ed i píni scendéssero dálla címa délla montágna; ed i vénti restárono di soffiáre. Uscì dálla cavérna úna vóce mugghiánte, e mi féce udíre quéste paróle: Bisógna, o figliuólo del sággio Ulisse, che cólla paziénza tu divénti gránde cómo túo pádre. I príncipi che sóno sémpre státi felíci, non sóno meritévoli d' éssere táli: la delicatézza li guásta, e la supérbia gl' innébbria. O quánto sarái felíce, se súperi le tue presénti disgrázie, e se giammái non te le lásci fuggíre dálla memória! Tu vedrái l' ísola d' Itaca, e salirà la túa glória físo álle stélle; ma quándo sarái padróne dégli áltri uómini, ricórdati che séi státo débile, póvero, e paziénte non méno di lóro. Piácciati di consolárli, áma il túo pópolo, detésta l' adulazióne, e sáppi che non sarái gránde, se non in quánto tu sarái moderáto, e coraggióso nel víncere le túe passióni.

Quéste parole divine mi entrarono per fin nel fóndo del cuore,

Hoffnung war aus meinem Herzen entflohen; ich hatte nicht einmal die Kraft, ein Wort zu sprechen, um an meiner Befreiung zu arbeiten. Mentor sagte mir in der Folge, daß man ihn an Aethiopier verkauft habe, und daß er ihnen nach Aethopien gefolgt sei.

Ich langte in fürchterlichen Einöden an. Brennender Sand bedeckte die Ebenen; ewiger Winter herrschte auf den Gipfeln der Berge, welche mit Schnee bedeckt waren, der nie schmolz. Gegen die Mitte dieser steilen Gebirge fanden sich nur zwischen den Felsen spärliche Weiden, die Heerden zu nähren. Die Thäler waren so tief, daß die Strahlen der Sonne kaum in sie eindringen konnten.

Ich fand keine andere Menschen in diesem Lande, als Hirten, die eben so wild waren, als das Land selbst. Die Nächte verflossen mir unter Thränen über mein Unglück, und die Tage brachte ich zu, meine Heerden zu weiden, um den wüthenden Zorn eines Obersclaven nicht auf mich zu laden, der, in Hoffnung seine Freiheit zu erhalten, die andern unaufhörlich anklagte, um sich bei seinem Herrn durch seinen Diensteifer und die Sorge für seinen Nutzen zu empfehlen. Dieser Sclave nannte sich Butis. Ich hätte unter diesen Umständen erliegen sollen; meine Leiden erreichten die höchste Stufe. Eines Tages verlor ich meine Heerde. Ich warf mich nahe bei einer Höhle auf den Boden, und erwartete den Tod, unfähig, meine Qualen länger zu ertragen.

Auf einmal bemerkte ich, daß der ganze Berg bebte; die Eichen und die Fichten schienen von seinem Gipfel herabzusteigen; die Lüfte verstummten; eine dumpfe Stimme kam aus der Höhle, und ließ mich diese Worte hören: „Sohn des weisen Ulysses, durch Dulden mußt du dich zur Größe deines Vaters erheben. Fürsten, die stets glücklich waren, sind selten würdig, es zu sein. Die Weichlichkeit entnervt, die Hoffahrt berauscht sie. Wie glücklich wirst du einst sein, wenn du dein Ungemach überwindest, und desselben stets eingedenk bleibst! Du wirst Ithaka wiedersehen, und dein Ruhm wird die Gestirne erreichen. Wenn du einmal über andere Menschen herrschen wirst, so erinnere dich, daß du schwach, arm und unglücklich warst wie sie. Laß es deine Lust sein, dein Volk zu erleichtern, liebe es, verabscheue die Schmeichelei, und vergiß es nie, daß du nur dann groß sein wirst, wenn du deine Begierden mäßigest, und Muth genug hast, deine Leidenschaften zu besiegen."

Diese göttlichen Worte drangen bis ins Innerste meines Herzens;

elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête et qui glace le sang dans les veines quand les dieux se communiquent aux mortels; je me levai tranquille; j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme: la sagesse éclairait mon esprit; je sentais une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert: ma douceur, ma patience, mon exactitude, apaisèrent enfin le cruel Butis, qui était en autorité sur les autres esclaves, et qui avait voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres; car j'étais accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disais-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; et l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture!

Pendant que ces pensées roulaient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout-à-coup un vieillard qui tenait un livre dans sa main. Ce vieillard avait un grand front chauve et un peu ridé: une barbe blanche pendait jusqu'à sa ceinture; sa taille était haute et majestueuse; son teint était encore frais et vermeil; ses yeux étaient vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appelait Termosiris: il était prêtre d'Apollon, qu'il servait dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avaient consacré à ce dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenait était un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux.

razon, é hicieron renacer en él la alegría y el esfuerzo. Yo no sentí aquel pavor que eriza los cabellos y hiela la sangre en las venas cuando los dioses se comunican á los mortales. Levantéme tranquilo; y puesto de rodillas, alzadas las manos al cielo, adoré á Minerva, á quien creí deber este oráculo. Inmediatamente me hallé trasformado en un nuevo hombre, mi entendimiento iluminado por la sabiduría, y mi espíritu fortalecido para reprimir mis pasiones, y para contener los ímpetus de mi juventud. Grangeéme el amor de todos los pastores del desierto; y mi afabilidad, mi paciencia y mi exactitud llegaron por fin á ablandar al cruel Butis, que al principio se habia empeñado en mortificarme.

Para mejor soportar lo enojoso del cautiverio y de la soledad, y divertir la tristeza que me oprimia, busqué algunos libros, que con su instruccion me sostuviesen y animasen. ¡Felices, decia yo, aquellos á quienes disgustan los placeres violentos, y que saben contentarse con las dulzuras de una vida inocente! ¡Felices los que se divierten instruyéndose, y se complacen en cultivar su talento en las ciencias! Adonde quiera que la fortuna enemiga les arroje, llevan siempre consigo en que ocuparse; y el fastidio que devora á los demas hombres aun en medio de sus placeres, es desconocido de los que se emplean en la lectura. ¡Felices mil veces los que gustan de ella, y no se ven, como yo, privados de ejercitarla!

Con estos pensamientos me interné en un bosque sombrío, donde repentinamente ví un anciano que tenia en la mano un libro. Era su frente espaciosa, y un tanto cuanto arrugada: su blanca barba le llegaba hasta la cintura; su estatura alta y magestuosa; la tez aun se conservaba fresca y encarnada; ojos vivos y perspicaces, voz suave, palabras sencillas y amorosas; en fin, jamás habia yo visto un anciano tan venerable. Llamábase Termósiris: era sacerdote de Apolo, á quien servia en un templo de mármol que los reyes de Egipto le habian consagrado en aquel bosque. El libro era una coleccion de himnos en loor de los dioses.

e vi fécero rináscere l' allegrézza, ed il corággio. Io non sentíi quell' orróre che fa arricciáre i capélli sóvra la tésta, e che agghiáccia il sángue déntro álle véne, quándo gli déi véngono a comunicársi ái mortáli. Mi levái tranquíllo, adorái ginocchióne cólle máni alzáte al ciélo Minerva, álla quále mi credétti obbligáto di quest' orácolo. Nel medésimo témpo m' accórsi di éssere un nuóvo uómo divérso da quel di príma: la mía ménte éra illumináta dálla sapiénza, ed ío sentíva in me stésso úna soáve fortézza per moderáre tútte le míe passióni, e per arrestár l' émpito délla mía età giovaníle. Mi féci amáre da tutt' i pastóri del desérto, e la mía dolcézza, la mía paziénza, e la mía diligénza álla fíne ammansárono il crudéle Butis, che avéva autorità sóvra gli áltri schiávi, e che nel princípio avéva volúto recármi mólta inquietúdine.

Per méglio sopportáre la nója délla cattività, e délla solitúdine, cercái quálche líbro, ed ío éra opprésso dal tédio per mancánza di quálche ammaestraménto, che potésse nudrírmi la ménte, e fortificárla cóntro ágli assálti délle disgrázie. Felíci, ío dicéva, colóro che hánno in ódio i piacéri violénti, e che sánno contentársi d'úna víta innocénte! Felíci colóro che si pígliano dilétto in addottrinándosi, e che gódono di coltiváre il lóro intellétto cólle sciénze! In qualúnque luógo siéno gittáti dálla nemíca fortúna, pórtano sémpre séco stéssi il lóro tratteniménto e la lóro conversazióne; ed il tédio che divóra gli áltri uómini fra le delízie, è incógnito a quélli, che con quálche lettúra sánno occupáre se stéssi. Felíci colóro che si dilettano di léggere, e che non sóno prívi délla lettúra cóme sóno ío!

Méntre ío rivolgéa nélla ménte quéste paróle, m' internái in úna oscúra forésta, dóve osservái all' improvvíso un vécchio, che nélla máno tenéva un líbro. Quésto vécchio avéva úna gran frónte cálva, ed alquánto créspa; pendéagli síno álla cintúra la biánca bárba; éra alta, e maestósa la súa statúra: la súa carnagióne éra ancóra frésca, e vermíglia; avéva gli ócchi vívi, e perspicáci; la súa vóce éra dólce, e sémplici ed amábili le súe paróle. Non ho mái vedúto un vécchio sì venerábile. Égli chiamávasi Termosiri, ed éra sacerdóte d' Apollo in un témpio di mármo, che a quésto dío éra státo consecráto in quésta forésta dái re d' Egitto. Éra úna raccólta d' ínni in onóre dégli déi, quel líbro ch' égli tenéva tra le máni

Freude und Muth erwachten wieder in demselben. Ich fühlte nicht jenen Schauer, der das Blut in den Adern starren macht, wenn die Unsterblichen sich den Menschen mittheilen. Ich stand ruhig auf, und verehrte kniend und mit emporgehobenen Händen Minerven, der ich diese göttliche Offenbarung zu danken haben glaubte. Ich fühlte, daß ich ein neuer Mensch geworden war. Die Weisheit erleuchtete meinen Geist; ich empfand eine wohlthätige Kraft in mir, meine Leidenschaften zu mäßigen, und dem Feuer meiner Jugend Einhalt zu thun; ich gewann die Liebe aller Schäfer der Wüste. Meine Sanftmuth, meine Geduld, die genaue Erfüllung meiner Pflichten besänftigten endlich den hartherzigen Butis, der über die andern Sclaven gesetzt war, und mich im Anfange seine Strenge hatte fühlen lassen.

Damit ich das Lästige der Gefangenschaft und die Einsamkeit besser ertragen möchte, suchte ich Bücher zu bekommen, denn meine Seele war in Traurigkeit versenkt, da es mir an allem Unterricht mangelte, der meinen Geist hätte nähren und aufrichten können. „Glücklich," sagte ich bei mir selbst, „sind diejenigen, die rauschende Freuden verabscheuen und sich mit den Reizen eines unschuldigen Lebens begnügen! Glücklich diejenigen, denen der Unterricht Erholung gewährt, und die Geschmack daran finden, ihren Geist durch Wissenschaft zu bilden! Wohin auch das widrige Geschick sie verschlagen mag, sie finden immer ihre Unterhaltung in sich, und der Überdruß, der andere Menschen selbst mitten in ihren Ergötzungen verzehrt, ist denjenigen unbekannt, welche sich mit Lesen zu beschäftigen wissen. Glücklich sind die Menschen, welche gern lesen, und nicht, wie ich, dieses Vergnügens beraubt sind."

Während ich diesen Gedanken nachhing, vertiefte ich mich in einen finstern Wald, wo ich mit einem Male einen alten Mann vor mir sah, der ein Buch in der Hand hielt. Dieser Greis hatte eine große kahle Stirne, auf der das Alter einige Furchen gezogen hatte. Ein weißer Bart floß bis zu seinem Gürtel herab. Hoch und majestätisch war seine Gestalt, die Farbe seines Gesichts noch frisch und blühend, seine Augen lebhaft und durchdringend, seine Stimme sanft, seine Worte einfach und liebreich. Noch nie hatte ich einen so ehrwürdigen Alten gesehen. Er nannte sich Termosiris, und war Priester des Apollo, dem er in einem marmornen Tempel diente, welchen die Könige von Aegypten dem Gott in diesem Walde geweiht hatten. Das Buch, welches er in der Hand hielt, war eine Sammlung von Hymnen zur Ehre der Götter.

Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir ; mais il les racontait courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé. Il prévoyait l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisait connaître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec taut de prudence, il était gai, complaisant ; et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avait cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimait-il les jeunes gens lorsqu'ils étaient dociles et qu'ils avaient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appelait son fils. Je lui disais souvent : Mon père, les dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, était sans doute inspiré des dieux : il me récitait les vers qu'il avait faits, et me donnait ceux de plusieurs excellens poètes favorisés des muses. Lorsqu'il était revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenait en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions, venaient le flatter et lécher ses pieds ; les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paraissaient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantait que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il me disait souvent que je devais prendre courage, et que les dieux n'abandonneraient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devais, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les muses. Apollon, disait-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulu s'en venger sur les cyclopes qui forgeaient les foudres, et les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes : on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain, n'étant plus polis par les cyclopes, com-

Acercose á mí cariñosamente, y entramos en conversacion. Contaba tan bien las cosas pasadas, que parecia que se estaban viendo, y con tal concision que nunca me causé de oirle. El profundo conocimiento que tenia de los hombres y de los designios de que son capaces, le hacia prever lo porvenir, y en medio de su mucha gravedad era jovial y placentero, tanto que la mas festiva juventud no tiene la gracia que la ancianidad de este hombre singular.

En breve me tomó inclinacion, y me dió libros que me consolasen : llamábame hijo, y yo le correspondia llamàndole padre, y diciéndole muchas veces : Los dioses que me quitaron á Mentor, se han apiadado de mí dándome en vos otro apoyo. Este hombre, semejante á Orfeo ó á Lino, estaba sin duda inspirado de los dioses. Recitábame los versos que habia compuesto, y me daba los de muchos escelentes poetas favorecidos de las musas. Cuando se revestia de su largo manto, que era de una resplandeciente blancura, y tomaba en la mano su lira de marfil, los tigres, los leones, y los osos venian á halagarle y lamerle los pies ; los sátiros salian de las selvas para bailar en torno de él ; hasta los árboles parece que se conmovian, y se hubiera creido que las rocas enternecidas iban á bajar de su cumbre, atraidas por el encanto de tan dulces acentos. El único objeto de sus cánticos era la grandeza de los dioses, la virtud de los héroes, y la sabiduría de los hombres, que prefieren la gloria á los placeres.

Decíame muchas veces que yo debia animarme, y tener confianza en que los dioses no abandonarian ni á Ulises ni á su hijo. Por último me persuadió á que, á ejemplo de Apolo, enseñase á los pastores á cultivar las musas. Apolo, decia, indignado de que Júpiter turbase con sus rayos el cielo en los dias mas serenos, determinó vengarse de él en los cíclopes que se los forjaban, y así fué que los atravesó con sus flechas, é inmediatamente cesó el Etna de vomitar torrentes de llamas. Ya no se oia el golpeo de los terribles martillos que descargando sobre el yunque hacian estremecer las profundas cavernas de la tierra, y los abismos del mar. El hierro y el bronce, como que ya no estaban pulidos por los cíclopes, comenzaban á tomarse. Furioso

Apressómmi amorevolménte, e ci ponemmo a ragionáre fra nói. Raccontáva così béne le cóse passáte, che a chi lo udíva paréa vedérle, ma le narráva brievevénte, e le súe stórie non mi hánno mái annojáto. Antivedéa l' avvenire col súo profóndo sapére, che gli facéva conóscere gli uómini, ed i diségni déi quáli sóno capáci. Tuttochè dotáto di tánta prudénza, éra gioviále, prónto a secondár l' altrúi vóglie; e la più allégra giovanézza non ha tánta grázia, quánta égli ne avéa in úna vecchiája così avanzáta, perciò amáva i gióvani quándo érano dócili, e quándo si dilettávano délla virtù.

Mi amò súbito teneraménte, e mi diéde alcúni líbri per consolármi: chiamávami súo figliuólo, ed ío gli dicéva sovénte: Gli déi, mío pádre, che mi hánno tólto Mentore, hánno avúto compassióne di me, ed in vói mi hánno dáto un áltro nuóvo sostégno. Quésto vécchio símile ad Orfeo, od a Lino, dágli déi éra certaménte inspiráto. Égli mi recitáva i vérsi da lúi compósti, e mi dáva quélli déi più eccellénti poéti, ái quáli le múse prestávano il lor favóre. Allorchè avéva indósso la súa lúnga véste d' úna luminósa bianchézza, e che prendéva in máno la líra d' óro, le tígri, gli órsi, ed i leóni venívano ad accareggiárlo, e gli leccávano i piédi. I sátiri uscívano dálle boscáglie per danzáre d' intórno a lúi; paréva che ne fóssero móssi gli álberi stéssi, ed avréste credúto che i sássi inteneríti, trátti dágli allettaménti délle súe vóci soávi, fóssero per discéndere dálla címa délle montágne. Égli non cantáva se non la grandézza dégli déi, la virtù dégli erói, e la saviézza di quégli uómini, dái quáli la glória viéne antepósta ái piacéri.

Dicéami sovénte che ío dovéva préndere corággio, e che gli déi non avrébbono abbandonáto nè Ulisse, nè il súo figliuólo. M' insegnò finalménte, che ad imitazióne d' Apollo ío dovéva insegnáre ái pastóri a coltiváre le múse. Apollo, dicéva égli, sdegnáto che Giove néi giórni più seréni turbásse il ciélo cói fúlmini, vólle vendicársene cóntro i ciclópi che li facévano, e li trafísse cólle súe fréccc. Incontanénte cessò l' Etna di vomitáre némbi di fiámme, nè più si udírono i cólpi déi terríbili martélli, che percuoténdo l' incúdine facéano gémere insiéme cólle profónde cavérne délla térra ánche gli abíssi del máre: il férro, ed il ráme, più non essendo ripulíti dái ciclópi, incominciávano

Liebevoll redete er mich an. Wir sprachen mit einander. Redete er von vergangenen Dingen, so glaubte man sie zu sehen. Er erzählte mit Kürze, und nie haben mich seine Erzählungen ermüdet. Die Zukunft lag offen vor seinen Blicken, denn er besaß eine tiefe Weisheit. Er kannte die Menschen, und las in ihren Herzen. Aber bei aller seiner Klugheit war er heiter und gefällig, und die munterste Jugend hat nicht so viel Anmuth, als dieser Mann in einem so hohen Alter hatte; auch liebte er die jungen Leute, wenn sie gelehrig waren, und Geschmack an der Tugend fanden.

Bald faßte er eine zärtliche Zuneigung zu mir. Er gab mir Bücher, um mich zu trösten. Er nannte mich seinen Sohn. Oft sagte ich zu ihm: „O, mein Vater, die Götter, die mir Mentor raubten, hatten Mitleiden mit mir, sie gaben mir in dir eine andere Stütze.“ Dieser Mann, ein zweiter Orpheus oder Linus, war sonder Zweifel von den Göttern begeistert. Er sagte mir seine eigenen Lieder her, und theilte mir die Gesänge mehrerer trefflichen Dichter mit, denen die Musen hold waren. Wenn er mit seinem langen, glänzend weißen Gewande angethan, seine elfenbeinerne Leier rührte, kamen die Tiger, die Bären und die Löwen schmeichelnd herbei, seine Füße zu lecken. Die Satyren verließen die Wälder, und tanzten um ihn her; die Bäume selbst schienen zu empfinden, und man hätte glauben sollen, daß sogar die Felsen, vom Zauber seiner lieblichen Töne gerührt, von den Gipfeln der Berge herabsteigen wollten. Die Größe der Götter, die Tugend der Helden und die Weisheit der Menschen, welche den Ruhm den Vergnügungen vorzogen, waren allein der Gegenstand seiner Gesänge.

Er sagte mir oft, daß ich Muth fassen sollte, und daß die Götter weder den Ulysses, noch seinen Sohn verlassen würden. Er ermahnte mich, den Hirten nach dem Beispiel Apolls zu lehren, die Künste der Musen zu üben. „Apoll,“ sagte er, „erzürnt, daß Jupiter in den schönsten Tagen den heitern Himmel mit Gewitterwolken umzog, wollte sich dafür an den Cyklopen rächen, die ihm die Donnerkeile schmiedeten. Er erlegte sie mit seinen Pfeilen. Sogleich hörte der Berg Aetna auf, seine Flammenwirbel auszustoßen; man hörte nicht mehr die Schläge der ungeheuren Hämmer, welche, auf den Amboß fallend, die tiefen Höhlen der Erde und die Abgründe des Meeres erbeben machten. Das Eisen und das Erz, von den Cyklopen nicht mehr geglättet, fing an

mençaient à se rouiller. Vulcain, furieux, sort de sa fournaise. quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe ; il arrive, suant et couvert de poussière, dans l'assemblée des dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre. Son char vide faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale ; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphirs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

Les bergers avec leurs flûtes se virent bientôt plus heureux que les rois ; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces, suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fêtes : on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphirs qui se jouaient

Vulcano, sale de su fragua, y aunque cojo, sube con ligereza al Olimpo ; llega bañado de sudor y cubierto de polvo á la asamblea de los dioses, y en ella espone sus amargas quejas. Irritado Júpiter contra Apolo, le arroja del cielo, y le precipita á la tierra, y su carro andaba por sí solo su ordinaria carrera para dar al mundo los dias y las noches, y la regular alternativa de las estaciones.

Despojado Apolo de todos sus rayos, se vió en la precision de ponerse á guardar los rebaños del rey Admeto. Divertíase en tañer la flauta ; y los demas pastores venian á oir sus canciones á la sombra de los olmos, junto á una cristalina fuente. Ellos hasta entonces habian tenido una vida salvage y brutal, y no sabian mas que guiar las ovejas, esquilarlas, ordeñarlas y hacer queso ; en una palabra, toda la campiña era un horroroso desierto.

Pero bien pronto les enseñó Apolo las artes que hacen agradable la vida. Cantaba las flores con que la primavera se corona, los aromas que exhala, y el verdor que nace bajo sus pies. Despues cantaba las alegres noches del estío, en que los céfiros recrean con su frescura, y el rocío templa la tierra. Tambien mezclaba en sus canciones los dorados frutos con que el otoño recompensa los trabajos del labrador, y al ocio del invierno, durante el cual la alegre juventud baila al rededor del fuego. Pintaba en fin las selvas sombrías que cubren los montes, y los hondos valles en que los rios con sus giros variados parece que juguetean en las risueñas praderas. Asimismo les dió á conocer cuantos son los atractivos de la vida campestre cuando se sabe disfrutar lo que la sencilla naturaleza tiene de agradable.

Muy luego se vieron los pastores mas felices con sus zampoñas que los mismos reyes. Sus cabañas atraian una multitud de placeres inocentes que huyen de los palacios dorados. Los juegos, las risas y las gracias acompañaban á los inocentes pastores : todos los dias eran para ellos festivos. Allí ya no se oia mas que el gorgeo de las aves, el dulce soplar de los céfiros

a divenir rugginósi. Uscì furióso Vulcano dálla súa infiammáta fornáce, e quantúnque zóppo saléndo frettolosaménte álla vólta del ciélo, arrivò sudáto, e copérto di néra pólvere nell' assembléa dégli déi, e lamentóssene amaraménte. Giove adirándosi cóntro d' Apollo, lo cacciò dal ciélo, e lo precipitò súlla térra. Il vóto súo cárro facéva il súo córso ordinário da per sè sólo, per apportáre ágli uómini i giórni e le nótti insiéme col regoláto cambiaménto délle stagióni.

Prívo Apollo di tutt' i suói rággi, fu costrétto a fársi pastore, ed a custodíre gli arménti di Admeto re di Tessaglia. Égli sonáva il zúfolo, e tútti gli áltri pastóri veníano all' ómbra dégli ólmi sul márgine d' un chiáro fónte ad udíre le súe canzóni. Infíno a quel témpo avévano éssi menáta úna víta selvággia, e brutále; áltro non sapévano se non guidár le lóro pécore, tosárle, múngerle, e far del cácio; e tútta la campágna si rassomigliáva ad un orríbile desérto.

Quíndi Apollo diè súbito a vedére a tútti i pastóri le dolcézze del vívere rústico. Descrivéva cantándo i fióri di che si coróna la primavéra, e gli odóri che spárge la verdúra che násce sótto i suói pássi. Descrivéa póscia le nótti deliziόse délla státe, nélle quáli véngono i zéffiri a rinfrescáre gli uómini, e le rugiáde a dissetáre la térra. Celebráva altresì nélle súe canzóni i frútti doráti, con che prémia l' autúnno le fatíche dégli operái; ed il ripóso del vérno, in cúi le giocóse brigáte déi gióvani vánno danzándo vicíno al fuóco. Rappresentáva talóra le oscúre foréste, le quáli cuóprono i mónti, e le cúpe válli; od i fiúmi, che in mézzo ái práti ridénti fánno mílle gíri. Insegnò pariménte ái pastóri quáli siéno i dilétti del vívere villeréccio, quándo si sa gustáre ciò che vi è nélla sémplice natúra di più ammirábile

Tósto i pastóri cói lóro zúfoli si vídero più felíci déi re; ed i púri piacéri che fúggono dái palági doráti, córsero in fólla álle lóro capánne. I giuóchi, le rísa, e le grázie seguitávano per tútto le pastorélle innocénti. Tutt' i giórni érano giórni di fésta: più non s' udíva se non il garrír dégli uccélli, o il dólce sóffio déi zéffiri, che scherzávano néi rámi dégli álberi, od il mormo-

zu rosten. Vulkan fuhr wüthend aus seiner Werkstätte empor; obgleich hinkend, stieg er schnell den Olymp hinan. Mit Schweiß und Staub bedeckt trat er in die Versammlung der Götter, und führte bittere Klagen. Jupiter, über den Apoll entrüstet, jagte ihn aus dem Himmel und stürzte ihn auf die Erde. Sein leerer Wagen machte von selbst seinen gewohnten Weg, und gab den Menschen die Tage und die Nächte, und den regelmäßigen Wechsel der Jahreszeiten.

Apoll, aller seiner Strahlen beraubt, war gezwungen, ein Hirte zu werden, und die Heerden des Königs Admet zu hüten. Er blies die Flöte, und alle andern Hirten versammelten sich um ihn im kühlen Schatten der Ulmen, am Rand einer Quelle, um seinen Liedern zu horchen. Bis jetzt hatten sie ein wildes und rauhes Leben geführt. Sie verstanden nichts, als ihre Schaafe zu weiden, sie zu scheeren, sie zu melken und Käse zu bereiten; das ganze Gefilde glich einer grauenvollen Einöde.

Bald lehrte Apoll den Hirten die Künste, die das Leben angenehm machen. Er besang die Blumen, mit denen der Frühling sich bekränzt, die Wohlgerüche, die er ausstreut, das sanfte Grün, das unter seinen Tritten aufsproßt. Auch die erquickenden Nächte des Sommers besang er, wo die Weste die Menschen erfrischen, und der Thau die Erde tränkt. Sein Lied vergaß nicht, die goldenen Früchte zu preisen, womit der Herbst die Mühe des Landmanns belohnt, und die Ruhe des Winters, wo die schäkernde Jugend beim wärmenden Feuer tanzt. Endlich besang er auch die finstern Wälder, die die Gebirge bedecken und die tiefen Thäler, wo die Flüsse in tausend Krümmungen durch lachende Wiesen sich schlängeln. Von ihm unterwiesen lernten die Hirten, wie beglückend das ländliche Leben für diejenigen ist, welche zu schätzen wissen, was die einfache Natur Bezauberndes hat.

Bald fühlten sie sich bei ihren Flöten glücklicher, als die Könige, und die reinen Vergnügungen, welche die vergoldeten Paläste fliehen, eilten schaarenweise ihren Hütten zu. Die Scherze, die Freuden, die Grazien folgten überall den Tritten der unschuldigen Schäferinnen. Alle Tage waren frohe Feste. Man hörte nur das Zwitschern der Vögel, den milden Hauch der Zephyre, die in den Ästen der Bäume spiel-

dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon : défrichez cette terre sauvage ; faites fleurir comme lui le désert : apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour les peines et les soucis cruels qui environnent les rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avait une harmonie divine : je me sentais ému et comme hors de moi-même pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étaient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnais des leçons ; il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y était doux et riant : la politesse des habitans semblait adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre. Les bergers y allaient couronnés de laurier en l'honneur du dieu : les bergères y allaient aussi, en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et

que se mecian en las ramas, el murmullo del agua cristalina que caia de alguna roca, ó las canciones que inspiraban las musas á los pastores que seguian á Apolo. Enseñábales este á ganar el premio de la carrera, y á herir con las flechas los gamos y los ciervos; y les instruyó tanto, que los mismos dioses llegaron á envidiar su vida, pareciéndoles mas apreciable que toda su gloria, y volvieron á llamar Apolo al Olimpo.

Esta historia, hijo mio, te debe servir de instruccion, pues que te hallas en el mismo estado en que él se halló : desbasta esta tierra salvage ; haz como él que florezca el desierto , enseña á los pastores el encanto de la armonía; suaviza la ferocidad de sus corazones; hazles que conozcan la santa virtud, y que sientan cuan dulce es gozar en la soledad los inocentes placeres de que nada es capaz de privar á los pastores. Dia llegará, hijo mio, llegará dia, en que las penas y crueles cuidados que rodean á los reyes, harán que en el trono te acuerdes de la vida pastoril.

Despues de decirme esto, me dió una flauta tan dulce, que los ecos de aquellos montes hicieron que resonase en todas partes, y bien pronto atrajeron al rededor de mí á todos los pastores vecinos: mi voz tenia una armonía divina, y yo me sentí conmovido, y como enagenado para cantar las gracias con que la naturaleza adorna el campo. Así pasábamos los dias enteros y parte de las noches cantando juntos. Olvidados los pastores de sus cabañas y rebaños, estaban suspensos é inmobles al rededor de mí mientras les daba leccion: en una palabra, la agreste rusticidad de aquellos desiertos parecia haber enteramente desaparecido. Todo era ya en ellos agradable y risueño; de modo que la civilizacion y cultura de los habitantes parecia que se comunicaba al terreno mismo.

Juntabámones á menudo á ofrecer sacrificios en el templo de Apolo. Iban los pastores coronados de laurel en honor del dios, y las pastoras danzando y coronadas de flores, llevaban en la cabeza los canastillos en que iban los dones sagrados. Despues del sacrificio teniamos un banquete campestre, en el cual los mas esquisitos manjares eran la leche de las cabras y ovejas, y las frutas recien cogidas por nuestra mano, los dátiles, los

río d'un' ácqua límpida, che cadéva da quálche rúpe, e le canzóni inspiráte dálle múse ái pastóri che seguitávano Apollo. Quésto dío insegnáva lóro a guadagnáre il prémio del córso, ed a trafíggere i dáini ed i cérvi cólle lóro frécce. Gli stéssi déi divénnero gelósi délla felicità déi pastóri, perocchè quésta vita párve ad éssi più dólce che tútta la lóro glória; ónde vóllero che Apollo se ne tornásse nel ciélo.

Vói dovéte, o mío figliuólo, rimanére ammaestráto dall' istória che vi ho narráta. Giacchè siéte nel medésimo státo d'Apollo, dissodáte quésta térra selvággia, fáte fioríre il desérto com' égli féce, ed insegnáte a tutt' i pastóri, quáli siéno gli allettaménti dell' armonía. Ammansáte i cuóri feróci, mostráte ad éssi l'amábile virtù, e fáte lóro sentíre quánto sía dólce il godére nélla solitúdine quéi piacéri innocénti, che ái pastóri non póssono éssere tólti da cos' alcúna. Un giórno, o mío figliuólo, un giórno le péne, e gli affánni crudéli, che stánno d'intórno ái re, faránno che vi dispiáccia di cotésta víta pastorále da vói perdúta.

Dópo avére così parláto, Termosiri mi donò un zúfolo tánto soáve, che gli écchi di quélle montágne, i quáli lo fécero udíre da tútti i láti, trássero ben tósto d'intórno a me tútti i vicíni pastóri. La mía vóce avéva un' armonía divína, ed ío mi sentía, cóme fuor di me stésso, mósso a cantáre di quélle bellézze délle quáli la campágna è státa ornáta dálla natúra. Nói passavámo i giórni intéri, ed úna párte délle nótti cantándo insiéme. Tútti i pastóri dimenticándosi le lóro capánne éd i lóro arménti, in quel méntre che ío dáva ad éssi quéste lezióni, mi stávano tútti intórno sospési, ed immóbili. Paréva che quéi desérti núlla più avéssero di selvággio; tútto in lóro éra dólce, tútto ridénte, e sembráva che la civiltà dégli abitatóri ingentilísse la térra.

Ci adunavámo sovénte per offeríre sacrifíci in quel témpio d'Apollo, in cúi Termosiri éra sacerdóte, e vi andávano i pastóri, incoronáti di láuri, ad onóre di quel dío, e le pastorélle, con coróne di fióri, danzándo, e portándo súlle lóro téste i sácri dóni in alcúne céste. Finíto il sacrifício facevámo un villeréccio banchétto; ed il látte délle nóstre cápre, e délle nóstre pécore, che avevámo cúra di múngere nói stéssi, ed i frútti cólti di frésco da nói, quáli sóno i dátteri, i fíchi, e l' úve, érano i nóstri

ten, das Gemurmel eines hellen Baches, der von einem Felsen herabfiel, oder die Gesänge, welche die Musen den Hirten eingaben, die dem Apoll folgten. Auch lehrte sie dieser Gott im Wettlauf den Preis erringen, und die Gemsen und Hirsche mit ihren Pfeilen erlegen. Die Götter selbst wurden über die Hirten eifersüchtig; dieses Leben schien ihnen angenehmer, als alle ihre Herrlichkeit, und sie riefen den Apoll in den Olymp zurück.

Mein Sohn, diese Geschichte kann dir zur Lehre dienen, weil du dich in eben dem Zustande befindest, in welchem Apoll war. Mache diesen rauhen Boden urbar; die Einöde gewinne unter deinen Händen eine blühende Gestalt, wie unter den seinigen. Lehre den Hirten die Zauberkraft harmonischer Töne kennen, erweiche ihre unempfindlichen Herzen, zeige ihnen, wie reizend die Tugend ist; laß sie schmecken wie süß die unschuldigen Freuden sind, die man in stiller Einsamkeit genießt, und die ihnen nicht entrissen werden können. Einst, mein Sohn, einst auf dem Throne, wenn du sie fühlst, die Mühseligkeiten und die verzehrenden Sorgen, welche die Könige umringen, wirst du das Schäferleben zurückwünschen.

Also sprach Termosiris, und gab mir eine lieblich tönende Flöte. Echo wiederholte rings umher in den Gebirgen ihre Melodien und bald sah ich mich von allen benachbarten Hirten umgeben. Meine Stimme hatte eine himmlische Harmonie. Entzücken schwellte meinen Busen. Ich fühlte mich dahin gerissen und angetrieben, die Annehmlichkeiten zu besingen, womit die Natur das Feld geschmückt hat. Ganze Tage und ein Theil der Nächte verfloß uns unter vereintem Gesang. Alle Hirten, ihrer Hütten und Heerden vergessend, waren um mich versammelt, und horchten, von Entzücken gefesselt, meinen Lehren. Die Einöde schien ihre Wildheit verloren zu haben; alles hatte ein holdes und lachendes Ansehen; die mildern Sitten dieser Gebirgsbewohner schienen auch dem Boden eine gewisse Milde mitgetheilt zu haben.

Oft versammelten wir uns, um in dem Tempel, wo Thermosiris Priester war, unser Opfer darzubringen. Die Hirten trugen Lorbeerkränze zur Ehre des Gottes; die mit Blumen bekränzten Schäferinnen gingen tanzend dahin, und trugen auf ihren Köpfen die heiligen Geschenke in Körbchen. Ein ländliches Mahl folgte dem Opfer. Unsere liebsten Gerichte waren die Milch unserer Ziegen und Schaafe, die wir selbst melkten, und die mit eigenen Händen frisch gepflückten Früchte, die Datteln, die Feigen und die Trauben. Rasen waren

les raisins : nos siéges étaient les gazóns ; les arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençait un carnage affreux. Je n'avais en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paraissent pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Égypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussait des rugissemens qui faisaient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Égypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avait pris pour des Phéniciens avait ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir ; car il aimait les muses, et tout ce qui peut instruire les hommes touchait son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avait trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédait injustement. Oh ! qu'on est malheureux, disait-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande, chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zele, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne ; on l'aime si peu que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et

higos y las uvas. Los céspedes nos servian de asientos, y los árboles frondosos nos cubrian con su sombra mas apreciable que la de los dorados techos de los palacios reales.

Pero lo que acabó de hacerme famoso fué que un dia se arrojó á mi rebaño un leon hambriento. Ya empezaba á hacer en él una horrible carnicería, cuando yo sin tener á mano mas que mi cayado, me tiré á él denodadamente : eriza el bruto su melena, me enseña dientes y garras, abre su voraz y encendida boca, lanza fuego por los ojos, y con la larga cola se bate sin cesar los ijares. No obstante logré aterrarle, gracias á la pequeña cota de malla de que iba revestido segun el uso de los pastores egipcios, que seguramente me libertó de ser hecho pedazos. Tres veces le derribé, y otras tres veces se volvió á levantar, dando tan terribles rugidos, que en todos los bosques resonaron. Por fin le ahogué entre mis brazos ; y los pastores, testigos de mi victoria, me hicieron vestir la piel de aquel feroz animal.

La fama de esta accion, y la feliz mudanza de los pastores se estendió por todos los ámbitos del Egipto, y llegó hasta el mismo Sesóstris, con la noticia de que uno de los dos cautivos tenidos por Fenicios era el que habia hecho renacer el siglo de oro en aquellos desiertos casi inhabitables. Como el rey tenia pasion á las musas, y á todo cuanto podia servir de instruccion, quiso verme, me vió, y me oyó con gusto ; y luego que descubrió que Métofis por su avaricia le habia engañado, le condenó á prision perpetua, quitándole todas las riquezas que injustamente poseia. Ah ! decia, ¡que desgraciado es el hombre que se ve elevado sobre los demas ! Apenas le es posible ver por sí la verdad : los mismos que le rodeau impiden que nadie se le acerque : todos tienen interes en engañarle, y todos, bajo la apariencia de celo, ocultan su ambicion. Se aparenta amar al rey ; pero lo que se le ama es tan poco, que por alcanzar sus favores se le adula y se le vende : lo que se aman, sí, son las riquezas que da.

Desde entonces me distinguió Sesóstris con su cariño, y re-

cíbi più delicáti. Sedevámo sópra l' erbóso terréno, ed i nóstri álberi fronzúti ci dávano un' ómbra più gráta, che i tétti doráti di qualsisía reále palágio.

Ma ciò che finì di réndermi célebre tra quéi pastóri, si fu che un giórno un affamáto leóne vénne ad avventársi su l' arménto che ío custodíva, e già cominciáva úno spaventévole macéllo. Io non avéva áltro in máno che il mío bastóne: nondiméno coraggiosaménte mi féci innánzi. Il leóne arricciò la chióma, mostrómmi i dénti, e le bránche, e spalancò úna góla sécca, ed infiammáta. I suói ócchi paréano piéni di sángue e di fuóco, ed ésso sferzávasi cólla lúnga, códa i suói fiánchi. Lo atterrái, e la píccola armadúra di máglia, délla quále ío éra vestíto all' usánza déi pastóri d' Egitto, lo impedì che non mi sbranásse. Tre vólte lo gettái a térra, e tre vólte púre tornò a rizzársi. Rugghiáva sì fórte che ne facéa rimbombáre tútte le sélve. contuttociò lo abbattéi. Lo soffocái finalménte fra le míe bráccia, ed i pastóri, testimóni i délla mía vittória, vóllero che mi vestíssi délla pélle di quéllo spaventóso animále.

Si spárse per tútto l' Egitto la fáma di quest' azióne, e del bel cambiaménto di tutt' i nóstri pastóri, e giúnse altresì fíno ágli orécchi del re Sesostri. Egli séppe che úno di quei dúe schiávi, i quáli érano státi credúti Fenici, avéva ricondótta l' etá dell' óro ne' suói desérti, póco méno che inabitábili. Vólle vedérmi, perocchè amáva le múse; e tútto ciò che può ammaestrár gli uómini, sollecitáva il gran cuóre di quésto príncipe. Mi víde, mi udì con piacére, e comprése che Metofi l' avéva ingannáto per avarízia. Lo condannò ad úna perpétua prigionía, e gli levò tútte le ricchézze da lúi possedúte con ingiustízia. Oh quánto è infelíce, dicéva, chi è superióre al rimanénte dégli uómini! Sovénte non può vedére cógli ócchi própri la verità, ed è attorniáto da persóne, che ad éssa impedíscono il giúngere infíno al príncipe. Ciaschedúno è stimoláto dal próprio interésse ad ingannárlo; ciaschedúno sótto un' apparénza di zélo nascónde la súa supérbia: móstrano tútti d' amáre il re, e non ámano se non le ricchézze che dóna; ánzi lo ámano così póco, che per ottenére i suói favóri lo adúlano, e lo tradíscono.

Mi trattò póscia Sesostri con úna ténera amorevolézza, e de-

unsere Sitze, und unsere dickbelaubten Bäume gewährten uns einen angenehmern Schatten, als die vergoldeten Wände der Paläste der Könige geben können.

Aber was meinen Ruf unter diesen Hirten vollkommen machte, war, daß eines Tages ein hungriger Löwe in meine Heerde brach. Schon hatte er angefangen, grimmig um sich her zu würgen. Ich hatte nichts in der Hand, als meinen Hirtenstab. Kühn ging ich auf ihn los; der Löwe sträubte seine Mähne, zeigte mir seine Zähne und seine Klauen, sperrte seinen trockenen, entflammten Rachen gegen mich auf; seine Augen schienen in Blut und Feuer zu schwimmen; er schlug seine Seiten mit seinem langen Schweif. Ich warf ihn zu Boden. Das kleine Panzerhemd, womit ich nach der Sitte der ägyptischen Hirten bekleidet war, hinderte ihn, mich zu zerreißen. Dreimal warf ich ihn nieder; dreimal erhob er sich wieder; von seinem Gebrüll ertönten die Wälder; endlich erstickte ich ihn in meinen Armen, und die Hirten, Zeugen meines Sieges, wollten, daß ich mich in die Haut dieses fürchterlichen Thieres kleiden sollte.

Das Gerücht von dieser That und der schönen Verwandlung, die mit allen Hirten vorgegangen war, erscholl in ganz Aegypten, und gelangte selbst zu den Ohren des Sesostris. Man sagte ihm, daß einer der zwei Gefangenen, die man für Phönizier gehalten, das goldene Alter in diese fast unbewohnbaren Wildnisse zurückgebracht habe. Er wollte mich sehen, denn er liebte die Musen, und nichts war seinem edlen Herzen gleichgültig, was den Unterricht der Menschen befördern konnte. Er sah mich, er hörte mich mit Vergnügen, und erfuhr, daß Metophis ihn aus Geiz hintergangen habe. Er verurtheilte ihn zu einer immerwährenden Gefangenschaft, und nahm ihm alle Reichthümer, die er auf eine ungerechte Weise besaß. „Wie unglücklich ist man doch," sagte er, „wenn man über andere Menschen erhaben ist! Nur selten kann man die Wahrheit mit eigenen Augen sehen. Man ist von Menschen umgeben, die ihr nicht gestatten, zu dem zu gelangen, der die oberste Gewalt hat. Jeder findet seinen Vortheil dabei, ihn zu betrügen; jeder verbirgt unter dem Schein des Diensteifers seinen Ehrgeiz. Man giebt sich die Miene, den Fürsten zu lieben, und man liebt nur die Reichthümer, die er gibt. Man liebt ihn so wenig, daß man, um seine Gunst zu erlangen, ihn durch Schmeicheleien bethört, und zum Verräther an ihm wird."

Sesostris bezeigte sich jetzt als einen zärtlichen Freund gegen mich.

résolut de me renvoyer à Ithaque, avec des vaisseaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte était déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirais les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisait espérer qu'Ulysse pourrait bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensais aussi en moi-même que je pourrais encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie.

Pendant que je retardais un peu mon départ pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui était fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Égypte parut inconsolable de cette perte; chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écriaient : Jamais l'Égypte n'eut un si bon roi! jamais elle n'en aura de semblable! O dieux! il fallait, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris! Les jeunes gens disaient : L'espérance de l'Égypte est détruite; nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuraient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouraient en foule : chacun voulait voir encore une fois le corps de Sésostris, chacun voulait en conserver l'image : plusieurs voulaient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avait ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son père avait contribué à le rendre si indigne de régner. Il avait été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale; il comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux; il ne songeait qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avait ménagés avec tant de soins, qu'à tourmen-

solvió enviarme á Itaca con naves y tropas para librar á Penelope de sus amantes. Ya estaba pronta la escuadra, y ya solo pensábamos en embarcarnos. ¿Quién no habia de admirar estas mudanzas de la fortuna, que sabe elevar de un golpe á los que mas abatidos tiene? Esta reflexion me hizo concebir la esperanza de que muy bien podria suceder que Ulises volviese á su reino despues de algun largo contratiempo, y tambien discurria entre mí que aun podria volver á ver á Mentor, aunque le hubiesen llevado á los paises mas incógnitos de la Etiopia.

Pero en el corto tiempo que retardé mi partida, por ver si podia adquirir de él algunas noticias, murió de repente el anciano Sesóstris, y su muerte volvió á sumergirme en nuevas desgracias.

Todo el Egipto se mostró inconsolable por esta pérdida. Cada familia creia haber perdido su mejor amigo, su protector, su padre. ¡Jamas, esclamaban los ancianos, alzadas las manos al cielo, jamas tuvo el Egipto un rey tan bueno, ni volverá jamas á tenerle! O dioses! ¡cuánto mejor fuera, ó no habérsele mostrado nunca á los hombres, ó no quitársele jamas! ¿Porqué hemos de sobrevivir al gran Sesóstris? Ya, decian los jóvenes, ya se han desvanecido las esperanzas de Egipto. ¡Que felicidad la de nuestros padres en haber pasado su vida bajo el gobierno de tan buen rey! pero nosotros, nosotros solo le hemos conocido para llorar su pérdida. Sus domésticos le lloraban noche y dia, los habitantes de los pueblos mas lejanos acudieron en tropas por espacio de cuarenta dias que duraron los funerales. Cada cual queria ver por la última vez el cuerpo de Sesóstris, y conservar su imágen; y muchos hubieran querido ser con él sepultados.

Pero lo que aumentaba mas el sentimiento de su pérdida, era que su hijo Boccoris ni tenia humanidad con los estrangeros, ni aficion á las ciencias, ni amor á la gloria, ni estimaba á los virtuosos. La misma grandeza de su padre habia contribuido á hacerle tan indigno de reinar. Criado en la molicie, y en una especie de fiereza brutal, no tenia en nada á los hombres, pareciéndole que solo habian nacido para él, que se creia de una naturaleza superior á la suya. Solo pensaba en satisfacer sus pasiones, y disipar los inmensos tesoros que con tanto cuidado habia ahorrado Sesóstris; en afligir á los pueblos, desan-

liberò di rimandármi in Itaca con alcúni vascélli, e con alcúne milízie per liberáre Penelope dái suói amánti. Éra già prónta l' armáta, e ad áltro più non pensavámo che ad imbarcárci. Io ammiráva i cólpi délla fortúna, la quále in un trátto riléva quéi che ha più abbassáti. Quésto esperiménto mi facéva speráre, che dópo un lúngo patiménto Ulisse potrébbe finalménte ritornársene nel súo régno. Io pensáva altresì fra me stésso, che potréi di nuóvo rivedére Mentore, quantúnque fósse státo condótto néi più sconosciúti paési délla Etiopia.

Méntre ío differíva alquánto la mía parténza per proccurár di sapérne quálche novélla, Sesostri, ch' éra mólto attempáto, improvvisaménte morì, e la súa mórte mi féce di nuóvo tornáre álle míe príme disgrázie.

Tútto l' Egitto si mostrò inconsolábile per quésta pérdita: ógni famíglia credéva d' avér perdúto un buon amíco, un protettóre, ed un pádre. I vécchi alzándo le máni al ciélo, gridávano: L' Egitto mái non ébbe un così buon re, né il símile lo avrà giammái! Bisognáva, o déi, o non mostrárlo all' umán génere, o non levárglielo. Perchè dobbiámo nói sopravvívere al gran Sesostri? La speránza dell' Egitto é distrútta, dicévano i gióvani; i nóstri pádri sóno státi felíci, perchè sóno vivúti sótto di un re così buóno; nói non l' abbiámo vedúto che per sentíre il péso délla pérdita che ne facciámo. I suói doméstici, giórno e nótte lo piangévano. Per lo spázio di quaránta giórni vi accorrévano in fólla i pópoli più rimóti; ciaschedúno voléva conservárne l' immágine; e mólti volévano éssere pósti con ésso lúi nel sepólcro.

Ciò che più accrébbe il dolóre délla súa perdíta, si fu che Boccori súo figliuólo non avéva nè affabilità vérso gli straniéri, nè curiosità délle sciénze, nè stíma dégli uómini virtuósi, nè alcún amór délla glória. La grandézza di súo pádre avéva contribuíto a rénderlo immeritévole di regnáre. Costúi éra nudríto nell' effeminatézza, ed in úna brutále alterígia; núlla stimáva gli uómini, credéndo che non fóssero fátti se non per lúi, e d' éssere di divérsa natúra délla lóro. Égli non pensáva se non a contentáre le súe passióni; se non a scialacquáre i tesóri imménsi, che súo pádre avéva risparmiáti con tánta cúra; se non

Er beschloß, mich mit Schiffen und Kriegsvölkern nach Ithaka zu senden, damit ich meine Mutter aus der Gewalt ihrer Freier retten möchte. Schon lagen die Schiffe zum Auslaufen bereit; unsere Gedanken waren nur auf unsere Abreise gerichtet; ich bewunderte den schnellen Wechsel des Glücks, das oft plötzlich diejenigen erhebt, die es am tiefsten erniedrigt hatte. Diese Erfahrung erweckte die Hoffnung bei mir, daß wohl auch Ulysses einst nach langen Leiden in sein Reich zurückkehren könnte; auch hoffte ich, Mentor wieder zu sehen, wiewohl er in die entlegensten Gegenden Aethiopiens weggeführt worden war.

Indeß ich meine Abreise ein wenig verzögerte, um Nachrichten von ihm einzuholen, starb Sesostris, der sehr alt war, plötzlich, und sein Tod bereitete mir neuen Jammer.

Ganz Aegypten war untröstlich über diesen Verlust. Jede Familie glaubte ihren besten Freund, ihren Beschützer, ihren Vater verloren zu haben. Mit gen Himmel erhobenen Händen riefen die Greise aus: „Niemals hatte Aegypten einen so guten König, nie wird es einen ähnlichen bekommen! Warum, o ihr Götter! zeigtet ihr ihn den Menschen, wenn ihr ihn denselben wieder entreißen wolltet? Ach, warum müssen wir den großen Sesostris überleben?“ — „Die Hoffnung Aegyptens ist dahin, klagten die jungen Leute, wie glücklich waren unsere Väter, unter einem so guten Könige zu leben! Wir, wir haben ihn nur gesehen, um seinen Verlust zu fühlen!“ Seine Diener weinten Tag und Nacht. Als das Leichenbegängniß des Königs veranstaltet wurde, welches vierzig Tage dauerte, kamen die entferntesten Völker in großer Menge herbei. Jeder wollte den Leichnam des Sesostris noch einmal sehen, jeder wollte sich sein Bild eindrücken, viele wollten sogar mit ihm begraben werden.

Man fühlte den Verlust dieses Königs um so schmerzlicher, da sein Sohn Bocchoris weder Leutseligkeit gegen die Fremden, noch Wißbegierde, noch Achtung für die Menschen, noch Ruhmbegierde besaß. Die hohe Würde seines Vaters hatte dazu beigetragen, ihn in der Regierung so unwürdig zu machen. Er war in Ueppigkeit und einem unbändigen Trotz aufgewachsen. Er schätzte die Menschen gering, wähnte, sie seien nur für ihn geschaffen, und er selbst sei aus einem andern Stoff gebildet, als sie. Er sann nur darauf, seine Leidenschaften zu befriedigen, die unermeßlichen Schätze zu verschwenden, die sein Vater mit vieler Mühe gesammelt hatte, das Volk zu quälen, und

ter les peuples, qu'à sucer le sang des malheureux; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnaient, pendant qu'il écartait avec mépris tous les sages vieillards qui avaient eu la confiance de son père. C'était un monstre, et non pas un roi. Toute l'Égypte gémissait; et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Égyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils courait à sa perte, et un prince si indigne du trône ne pouvait long-temps régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour à Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer, auprès de Peluse, où notre embarquement devait se faire si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avait eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau roi : il m'avait fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrâce que je lui avais causée. Je passais les jours et les nuits dans une profonde tristesse : tout ce que Termosiris m'avait prédit, et tout ce que j'avais entendu dans la caverne, ne me paraissait plus qu'un songe : j'étais abîmé dans la plus amère douleur. Je voyais les vagues qui venaient battre le pied de la tour où j'étais prisonnier; souvent je m'occupais à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étaient en danger de se briser contre les rochers sur lesquels la tour était bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviais leur sort. Bientôt, disais-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre!

Pendant que je me consumais ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer était couverte de voiles que les vents enflaient; l'onde était écumante sous les coups de rames innombrables. J'entendais de toutes parts des cris confus, j'apercevais sur le rivage une partie des Égyptiens effrayés qui couraient aux armes, et d'autres qui semblaient aller au-devant de cette flotte qu'on voyait arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étaient les

grar á los infelices, y por fin en seguir los lisonjeros consejos de los jóvenes insensatos que le rodeaban, al paso que alejaba de sí con menosprecio á los sabios ancianos que habian merecido la confianza de su padre. En una palabra era un monstruo, no un rey. Todo el Egipto gemia; y aunque el nombre de Sesóstris, tan caro á los Egipcios, les hizo sufrir la cruel y pérfida conducta de su hijo, este corria por sí mismo á su perdicion, y era imposible que un príncipe tan indigno del trono le ocupase mucho tiempo.

Para complemento de mis desgracias, halló Métofis medio de salir de la prision, y de restablecerse en la gracia del nuevo rey; y asi le fué fácil vengarse de la desgracia que yo le habia ocasionado, haciéndome encerrar en una torre á la orilla del mar, cerca de Pelusa, donde debiamos de habernos embarcado si Sesóstris no hubiese muerto. Ya no me quedaba ni aun la mas remota esperanza de volver á Itaca. Todo cuanto me predijo Termósiris, y yo habia oido en la caverna me parecia un sueño. Allí pasaba los dias y las noches en la mas profunda tristeza, en el mas amargo dolor. Veia las olas del mar que venian á estrellarse al pie de la torre, y muchas veces me ocupaba en ver los navíos, que agitados por las borrascas, estaban espuestos á estrellarse contra las rocas que servian de cimiento á la torre; pero lejos de compadecer á tantos infelices amenazados de naufragio, envidiaba su suerte; porque á lo menos, decia, tendrán pronto fin sus desgracias, ó llegarán á su patria: mas ¡ay de mí! que no puedo esperar ni lo uno ni lo otro!

Mientras que asi me consumia en inútiles reflexiones, alcancé á ver tantos mástiles de navío, que se me figuró un bosque: debajo de las velas henchidas por el viento desaparecia el mar espumoso con el incesante golpeo de los innumerables remos, y por todas partes se oia la confusa gritería del pueblo. De los Egipcios que habia en la playa, unos corrian asustados á las armas y otros parecia que salian á recibir la armada que llegaba Inmediatamente reconocí que de aquellas naves estrangeras,

a tormentáre i pópoli, ed a succhiáre il sángue degl' infelíci; nè ad áltro finalménte, se non a seguitáre i consígli ripiéni d' adulazióne, che gli venívano dáti dágli stólti gióvani, i quáli stávangli intórno, méntre allontanáva da se con disprézzo tutt' i sággi vécchi, che avévano avúta la confidénza del re súo pádre. Éra costúi un móstro, non éra un re. Geméva tútto l' Egitto, e benchè il nóme di Sesostri, così cáro ágli Egizi, facésse lóro sopportáre l' infáme e crudél procédere del figliuólo, il figliuólo corréva álla perdizióne, ed un príncipe così indégno del tróno non potéa regnáre lungaménte.

A me più non fu permésso di speráre il ritórno in Itaca. Rimási in úna tórre sul lído del máre, présso a Pelusio óve dovevámo imbarcárci se non fósse mórto Sesostri. Metofi éra státo così sagáce, che avéva sapúto uscíre di prigióne, acquistársi la grázia del nuóvo re, e riméttersi nel prímo grádo. Égli per vendicársi délla disgrázia che ío gli avéa cagionáta, mi avéva fátto rinchiúdere in quélla tórre. Io passáva i giórni e le nótti in úna profónda tristézza, e tútto ciò che Termosiri mi avéa predétto, e tútto ciò che ío avéva udíto nélla cavérna, più non mi paréva che un sógno; ío éra immérso in un dolóre amaríssimo. Di quívi ío vedéa l' ónde, le quáli venívano a percuótere il piè délla tórre che mi tenéa prigioniére; e sovénte éra la mía occupazióne il consideráre quálche vascéllo agitáto dálla tempésta, ch' éra in perícolo d' éssere infránto in quéi sàssi, su i quáli éra fabbricáta la tórre. Non che avér compassióne di quégli uómini minacciáti di naufrágio, ío invidiáva la lóro sórte. Tósto, dicéva fra me stésso, éssi finiránno le sciagúre délla lóro víta o giungeránno nel lóro paése. Oimè! ío non pósso speráre nè l' un, nè l' áltro!

Méntre così mi consumáva in laménti inútili, osservái cóme úna sélva d' álberi di vascélli. Il máre éra copérto di véle che érano gonfiáte dái vénti: spumáva l' ónda sótto i cólpi degl' innumerábili rémi: ed ío sentía cérte grída confúse da tutt' i láti. Su la spiággia ío scorgéva úna párte dégli Egizi spaventáti, che corrévano a préndere le ármi, ed áltri, i quáli parévano andáre incóntro all' armáta che si vedéva arriváre. Mi avvídi incontanénte che quéi vascélli straniéri érano gli úni di Fenicia, gli áltri

die Armen vollends auszusaugen. Umgeben von einem Schwarm unsinniger Jünglinge, deren verderblichen Eingebungen er folgte, sah er die weisen Männer, die das Zutrauen seines Vaters gehabt hatten, mit Verachtung an, und entfernte sie von sich. So war Bocchoris, der eher den Namen eines Ungeheuers, als eines Königs verdiente. Ganz Aegypten seufzte; aber obgleich der Name des Sesostris, der den Aegyptern so theuer war, ihnen noch einige Schonung für seinen feigen und grausamen Sohn einflößte, so war es doch sichtbar, daß er seinem Verderben zueilte, und ein Fürst, der des Thrones so unwürdig war, konnte unmöglich lange regieren.

Meine Rückkehr nach Ithaka zu hoffen war mir nun nicht mehr vergönnt. Ich befand mich in einem Thurm am Ufer des Meeres nahe bei Pelusium, wo unsere Einschiffung hatte vor sich gehen sollen, wenn Sesostris nicht gestorben wäre. Metophis hatte Mittel gefunden, sich bei dem neuen König in Gunst zu setzen, und aus seiner Gefangenschaft los zu kommen. Er hatte mich in diesen Thurm einsperren lassen, um sich wegen der Ungnade zu rächen, die ich ihm zugezogen hatte. Hier brachte ich die Tage und die Nächte in tiefer Traurigkeit zu. Alles, was mir Termosiris vorausgesagt und ich in der Höhle vernommen hatte, däuchte mir jetzt nur ein Traum. Meine Seele versank in bittere Schwermuth. Die Wogen des Meeres schlugen den Fuß des Thurms, in dem ich gefangen saß. Oft sah ich vom Sturm umhergetriebene Schiffe, die in Gefahr waren, an den Felsen zu scheitern, auf welchen der Thurm erbaut war. Statt diese vom Schiffbruch bedrohten Menschen zu beklagen, beneidete ich ihr Loos. Bald, sagte ich bei mir selbst, bald werden sich die Leiden ihres Lebens enden, oder sie werden in ihre Heimath anlangen. Ach, weder das eine, noch das andere ist mir zu hoffen vergönnt.

Während ich mich auf diese Art in fruchtlosen Klagen verzehrte, erblickte ich auf einmal einen ganzen Wald von Masten; das Meer war mit Segeln bedeckt, die der Wind schwellte; die Wellen schäumten, geschlagen von unzähligen Rudern. Von allen Seiten drang verworrenes Geschrei in meine Ohren. Das Ufer war mit Aegyptern bedeckt. Einige, in schreckenvoller Bestürzung, eilten zu den Waffen; andere schienen der Flotte, die man herannahen sah, entgegen zu gehen. Ich erkannte bald, daß diese fremden Schiffe theils aus Phö-

uns de Phénicie, et les autres de l'île de Chypre ; car mes malheurs commençaient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Égyptiens me parurent divisés entre eux : je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avait, par ses violences, causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

Les Égyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Égyptiens qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple ; il paraissait comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang coulaient autour de lui ; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir : il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait pas sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'est pas qu'il manquât de génie. Ses lumières égalaient son courage ; mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus, il était comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisait une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir ; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude des ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un

las unas eran de Fenicia, y de la isla de Chipre las otras ; ya empezaban mis infortunios á darme algunos conocimientos respectivos á la marina. Parecióme que los Egipcios estaban divididos entre sí, y no tuve dificultad en creer que el insensato Boccoris hubiese con sus violencias causado alguna rebelion, y encendido la guerra civil. Con efecto, desde lo alto de la torre fuí espectador de un sangriento combate.

Porque los Egipcios, que habian llamado en su socorro á los estrangeros, despues de proteger su desembarco, atacaron á los otros Egipcios mandados por el rey en persona, que semejante al dios Marte animaba á los suyos con su ejemplo. A su rededor corrian arroyos de sangre : las ruedas de su carro nadaban en ella ; y apenas podian pasar por cima de los montones de cadáveres destrozados. Este jóven rey, bien formado, vigoroso, y de una fisonomía altiva y feroz, tenia en sus ojos retratado el furor y la desesperacion, y á manera de un hermoso alazan corria desbocado y sin eleccion hácia donde le llevaba su ardimiento. No dirigia la prudencia al valor, ni sabia reparar sus faltas, ni dar órdenes oportunas : no preveia los males que le amenazaban, ni sabia contemporizar con aquellas personas que tanto habia menester ; y no por falta de talento, que sus luces eran iguales á su valor ; pero como nunca habia aprendido en la adversidad, les fué fácil á sus maestros pervertir con la lisonja su buen natural. Y asi era, que poseido de su poder y de su fortuna, creia que todo debia ceder á sus fogosos deseos ; la menor resistencia exaltaba su cólera, y ya entonces ni raciocinaba, ni estaba en sí : su orgullo desenfrenado le trasformaba en fiera. Su bondad natural, y la recta razon le abandonaban al instante. Hasta sus mas fieles criados se veian precisados á huir de él. Solo los que adulaban sus pasiones, merecian su cariño : asi tomaba siempre partidos estremados y opuestos á sus verdaderos intereses, y obligaba á todos los hombres de bien á que detestasen su loca conducta.

Largo rato le sostuvo su valor contra la muchedumbre ; mas al fin acabaron con él. Yo le ví morir. Atravesóle el pecho el

di Cipri: imperciocchè intórno a ciò che appartiéne álla navigazióne, le míe disgrázie incominciávano a réndermi sperimentáto. Gli Egizi mi sembrárono divísi tra lóro, e non duräi alcúna fatíca a crédere, che l' insensáto re Boccori avésse cólle súe violénze cagionáta úna ribellióne, ed accésa la guérra civíle tra i própri súdditi. Dáll' álto di quélla tórre, fúi spettatóre d' un sanguinóso combattiménto.

Gli Egizi, che avévano chiamati gli straniéri al lóro soccórso, dópo avérgli ajutáti a sbarcáre, assaltárono gli áltri Egizi ch' érano condótti da Boccori. Io vedéa quésto re, che ai suói dáva corággio col próprio esémpio, e che rassomigliávasi a Marte. D' intórno a lúi scorrévano mólti ruscélli di sángue: le ruóte del súo cárro érano tínte d' un sángue néro, spésso, e spumánte, ed appéna potéano passáre su i mónti dégli schiacciáti cadáveri. Quésto re gióvane, ben fátto, vigoróso, d' un' ária altiéra e feróce, avéva il furóre e la disperazióne négli ócchi: égli éra cóme un bel cavállo sboccáto. Si lasciáva désso trasportáre inconsiderataménte dal súo corággio: ed il súo valóre non éra regoláto dálla prudénza. Non sapéva nè riparáre i fálli, nè dáre órdini risolúti, nè antivedére i máli che gli soprastávano, nè risparmiáre le génti, che gli érano più necessárie d' ógni áltra cósa. E non éra già che gli mancásse l' ingégno; avéva uguále al corággio la perspicacità délla ménte, ma non éra mái státo ammaestráto dálla cattíva fortúna. I suói maéstri avévano guastáta cólle adulazióni la súa bélla índole, ed égli éra inebriáto del súo potére, e délla própria felicità. Credéa che ógni cósa dovésse cédere ágl' impetuósi suói desidéri, e qualúnque ménoma resisténza tósto accendéva il súo sdégno. Allóra più non discorréva, éra cóme fuór di se stésso, e la súa furiósa altézza lo trasformáva in úna béstia feróce. La súa naturále bontà, e la súa rétta ragióne lo abbandonávano in un moménto ed i suói più fedéli servidóri érano costrétti a fuggírsene. Più non amáva se non quéi che adulávano le súe passióni, ónde prendéva sémpre quálche partíto violénto cóntra i suói véri interéssi, e sforzáva tútte le persóne dabbéne a detestáre la sciócca maniéra del súo procédere.

Il súo valóre lo sostenne lungaménte cóntra la moltitúdine déi nemíci, ma finalménte fu opprésso. Io lo vídi moríre feríto

nizien, theils aus der Insel Cypern waren; denn meine Unglücksfälle hatten mich über manches belehrt, was die Schifffahrt betrifft. Die Aegypter schienen mir unter sich getheilt zu sein. Ich zweifelte nicht, daß der unsinnige Boechoris durch seine Gewaltthaten eine Empörung seiner Unterthanen veranlaßt, und das Feuer des Bürgerkriegs angefacht habe, und von der Höhe meines Thurms herab ward ich der Zuschauer eines blutigen Kampfes.

Die Aegypter, welche die Fremden zu ihrem Beistande herbeigerufen hatten, halfen ihnen ihre Landung bewerkstelligen, und griffen alsdann die andern Aegypter an, die den König zum Anführer hatten. Ich sah diesen König, wie er die Seinigen durch sein Beispiel zum Muth entflammte. Er glich dem Kriegsgott. Ströme von Blut flossen um ihn her; ein schwarzes, dickes, schäumendes Blut färbte die Räder seines Wagens, die kaum vermögend waren, sich über die Haufen todter und zertretener Körper einen Weg zu bahnen. Wuth und Verzweiflung flammten aus den Augen dieses jungen, wohlgebildeten, rüstigen Königs, von hoher und trotziger Miene. Er glich einem schönen Pferde, das dem Zaum nicht gehorcht. Sein Muth riß ihn zur Verwegenheit hin. Keine Klugheit mäßigte seine ungestüme Tapferkeit. Weder wußte er die begangenen Fehler wieder gut zu machen, noch angemessene Befehle zu ertheilen, noch den Unfällen zu begegnen, die ihn bedrohten, noch diejenigen schonend zu behandeln, die er am nöthigsten hatte. Zwar mangelte es ihm nicht an Fähigkeiten; seine Einsichten kamen seinem Muthe gleich; aber nie hatte ihn das Unglück belehrt; seine schönen Anlagen waren durch die Schmeicheleien seiner Lehrer zu Grunde gerichtet worden. Berauscht von seiner Macht und seinem Glück, wähnte er, alles müsse seinen stürmischen Begierden weichen. Der geringste Widerstand entflammte seinen Zorn; alsdann verlor er alle Besinnung; er war wie außer sich, und sein unbändiger Stolz verwandelte ihn in ein wildes Thier; die natürliche Güte seines Herzens und seine richtige Vernunft verließen ihn auf einmal; seine treuesten Diener sahen sich genöthigt, vor ihm zu fliehen, und er duldete nur diejenigen um sich, die seinen Leidenschaften das Wort redeten. Auf diese Weise wurde er stets mit Vernachlässigung seiner wahren Vortheile zu gewaltsamen Entschließungen hingerissen, und nöthigte alle Rechtschaffenen, seine sinnlose Aufführung zu verabscheuen.

Lange widerstand sein Muth dem Andrang der feindlichen Menge, aber endlich wurde er überwältigt. Ich sah ihn fallen: die Lanze eines

Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête ; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang ; ces yeux fermés et éteints ; ce visage pâle et défiguré ; cette bouche entr'ouverte, qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées ; cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux ; et si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

LIVRE III.

Télémaque raconte que le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers tyriens, lui-même, Télémaque, fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandait la flotte tyrienne ; que Narbal lui dépeignit Pygmalion, leur roi, dont il fallait craindre la cruelle avarice; qu'ensuite il avait été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, et qu'il allait s'embarquer sur un vaisseau cyprien, pour aller par l'île de Chypre à Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il était étranger, et voulut le faire prendre ; qu'alors il était sur le point de périr, mais qu'Astarbé, maitresse du tyran, l'avait sauvé, pour faire mourir à sa place un jeune homme dont le mépris l'avait irritée.

Calypso écoutait avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmait le plus, était de voir que Télémaque racontait

dardo de un Fenicio ; fuéronsele las riendas de la mano, y cayó del carro á los pies de los caballos. Un soldado chipriota le cortó la cabeza, y tomándola por los cabellos, la mostró como en triunfo á todo el ejército victorioso.

Toda mi vida me acordaré de haber visto aquella cabeza nadando en sangre, cerrados y amortecidos los ojos, pálido y desfigurado el rostro : aquella boca entreabierta, como queriendo acabar de pronunciar palabras empezadas ; y aquel gesto altivo y amenazador, qué ni aun la muerte habia podido borrar. Toda mi vida le tendré presente. Y si los dioses me concediesen que reine algun dia, me servirá tan funesto ejemplo de un continuo recuerdo de que un rey no es digno de serlo, ni su poder le hace feliz, sino en cuanto le somete á la razon. Porque, ¡qué mayor desgracia para un hombre destinado á ser el autor de la felicidad pública, que ejercer el poder que tiene sobre tantos hombres en labrarles su desventura !

LIBRO III.

Refiere Telémaco que el sucesor de Boccoris volvió todos los prisioneros tirios : que él mismo fué conducido á Tiro en el navío de Narbal, comandante de la armada tiria, y la pintura que este le hizo de Pigmalion, su rey, temible por su avaricia. Refiere tambien que Narbal le instruyó en los reglamentos del comercio de Tiro, y que ya iba á embarcarse en un navío de Chipre para ir por esta isla á la de Itaca, cuando descubrió Pigmalion que era extrangero, y quiso ponerle preso : que estuvo entonces á pique de perecer ; pero que Astarbe, dama del tirano, le libertó, haciendo morir en su lugar á un jóven que la tenia irritada porque habia despreciado su amor.

Admirada estaba Calipso oyendo tan bien razonados discursos ; y lo que mas le agradaba era la ingenuidad con que Telé-

d'un dárdo nel pétto da un soldáto fenicio, che lo trafísse. Égli cádde giù dal súo cárro, che i caválli tuttavía seguíano a tirare, e non poténdo più tenére le rédini, fu rovesciáto sótto i lóro piédi. Un soldáto dell' ísola di Cipri gli troncó la tésta, e prendéndola per i capélli, la mostrò cóme in triónfo a tútto l' esército vincitóre.

Mi ricorderò per tútto il témpo délla mía víta d' avér vedúto quél cápo, che nuotáva nel sángue; quégli ócchi spénti e serráti, quél vólto pállido e sfiguráto; quélla bócca socchiúsa, che paréa volér pur ánco finíre délle paróle incominciáte; quéll' ária orgogliósa e minaccévole, che la stéssa mórte non avéva potúto cancelláre dal súo sembiánte. Per tútta la mía víta lo avrò sémpre dinánzi ágli ócchi, e se gli déi mi facéssero mái regnáre, non mi dimenticheréi, dópo un esémpio così funésto, che un re non è dégno di comandáre, e non è felíce nélla súa poténza, se non quánto la sottométte all' império délla ragióne. Ah che disavventúra si è mái d' un uómo destináto ad éssere l' autóre délla púbblica felicità, il non éssere padróne di tánti uómini, se non per fárli infelíci!

LIBRO III.

Telemaco raccónta, che il successóre di Boccori, rendéndo tútti li prigioniéri Tiri, égli fu condótto con éssi a Tiro sul vascéllo di Narbale, che comandáva l' armáta di Tiro. Narbale gli dipinge Pigmalione lóro re, di cúi bisognáva temére la crudéle avarízia, e pói lo instruisce délle régole del commércio di Tiro. Raccónta pói cóme esséndo per imbarcársi sópra un vascéllo di Cipri per passáre da quést' ísola in Itaca, è scopérto per forestiére da Pigmalione, che vuól fárlo préndere: e che sarébbe perito, se Astarbea, la qual disponéva del re súo amánte a piacére, non l' avésse salváto, per far moríre in súo luógo un gióvane che cói suói disprégi l' avéva irritáta.

Calipso ascoltáva quéste sì ságge paróle con maravíglia. Quéllo che più dilettávala, éra il vedére che il gióvane Telemaco rac-

Phöniziers durchbohrte seine Brust. Die Zügel entfielen seinen Händen; er fiel von seinem Wagen unter die Füße seiner Pferde. Ein Krieger aus der Insel Cypern hieb ihm den Kopf ab, faßte ihn bei den Haaren, und zeigte ihn triumphirend dem ganzen siegreichen Heere.

Nie werde ich es vergessen, dieses bluttriefende Haupt gesehen zu haben, diese geschlossenen und ihres Schimmers beraubten Augen, dieses bleiche und entstellte Gesicht, diesen halb geöffneten Mund, der angefangene Worte endigen zu wollen schien, diese stolze, drohende Miene, die der Tod selbst nicht hatte auslöschen können. Mein ganzes Leben über wird dieses Bild vor meinen Augen schweben, und vergönnen die Götter mir je, zu regieren, so soll dieses Beispiel nicht für mich verloren sein. Nie werde ich es vergessen, daß ein König nur dann verdient, über andere zu herrschen, und nur dann bei seiner Macht glücklich ist, wenn er in der Ausübung derselben den Vorschriften der Vernunft folgt. Ach, wie traurig ist das Loos eines Menschen, dem das allgemeine Wohl anvertraut ist, wenn er seine Erhabenheit über die andern nur dazu anwendet, sie unglücklich zu machen."

Drittes Buch.

Telemach erzählt, daß der Nachfolger des Bocchoris alle gefangenen Tyrier zurückgegeben, und er selbst mit denselben auf dem Schiffe Narbals, des Anführers der tyrischen Flotte, nach Tyrus geführt worden sei; daß ihm Narbal ihren König Pygmalion geschildert, dessen grausamen Geiz er zu fürchten hatte; daß er nachher durch Narbal von den Grundsätzen des tyrischen Handels unterrichtet worden, und daß, als er eben im Begriff gewesen, sich auf einem tyrischen Fahrzeuge einzuschiffen, um über die Insel Cypern nach Ithaka zu reisen, Pygmalion erfahren, daß er ein Fremder sei, und ihn habe wollen in Verhaft nehmen lassen; daß er damals seinem Untergange nahe gewesen, aber durch Astarbe, die Geliebte des Tyrannen, gerettet worden sei, die anstatt seiner einen Jüngling, der sie verachtet und zum Zorn gereizt, habe wollen hinrichten lassen.

Voll Erstaunen horchte Kalypso den Worten des verständigen Jünglings; doch nichts entzückte sie mehr, als daß Telemach unverhohlen

ingénument les fautes qu'il avait faites par précipitation et en manquant de docilité pour le sage Mentor : elle trouvait une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusait lui-même, et qui paraissait avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque ; il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Égypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours : Les Egyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au roi étant les plus faibles, et voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'île de Chypre, se retirèrent après savoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers phéniciens : je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissait déjà nos voiles ; les rameurs fendaient les ondes écumantes ; la vaste mer était couverte de navires ; les mariniers poussaient des cris de joie ; les rivages d'Égypte s'enfuyaient loin de nous ; les collines et les montagnes s'aplanissaient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l'eau, pendant que le soleil qui se levait semblait faire sortir du sein de la mer ses feux étincelans : ses rayons doraient le sommet des montagnes que nous decouvrions encore un peu sur l'horizon ; et tout le ciel, peint d'un sombre azur, nous promettait une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étais ne me connaissait. Narbal, qui commandait dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous ? me dit-il. Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je ; mais les Égyptiens m'avaient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie : j'ai demeuré captif en Égypte comme un Phénicien ; c'est sous ce nom que j'ai long-temps souffert ; c'est sous ce nom que l'on

maco referia los defectos en que habia incurrido por su ligereza, y por falta de docilidad á los consejos del sabio Mentor. Hallaba la diosa una generosidad y grandeza de alma estraordinaria en un jóven, que no se perdonaba á sí mismo, y que tan bien habia reflexionado sobre sus mismas imprudencias, que de ellas habia aprendido á ser sabio, prudente y moderado. Continua, le dijo, mi querido Telémaco, que deseo con impaciencia saber como salistes de Egipto, y donde encontraste al sabio Mentor, cuya pérdida tan justamente sentias.

Telémaco continuó asi su historia: Como los Egipcios que seguian el partido del rey, fuesen, aunque los mas virtuosos y leales, los menos poderosos, y por otra parte le viesen ya muerto, se hallaron reducidos á ceder. Elegióse otro rey llamado Termutis; y hecha alianza entre él y los Fenicios, se retiraron estos con las tropas de Chipre, y todos los prisioneros de su nacion, que el nuevo rey les habia devuelto; y á mí, como si lo fuese, se me incluyó en el número de ellos, me sacaron de la torre, me embarqué con los demas, y volvió á renacer en mi pecho la esperanza. Ya henchia nuestras velas un viento favorable; los remeros hendian las ondas espumosas; el anchuroso mar estaba cubierto de naves; los marineros daban gritos de alegría; las riberas de Egipto se alejaban de nosotros; las colinas y los montes se iban poco á poco aplanando; y ya empezábamos á no ver mas que cielo y agua, cuando el nuevo sol, despidiendo del centro del mar sus fuegos resplandecientes, doraba con sus luminosos rayos la cima de los montes, que aun divisábamos algun tanto; y el cielo todo vestido de azul oscuro nos prometia una feliz navegacion.

Aunque yo fuí devuelto como Fenicio, ninguno de los que iban conmigo me conocia. Narbal, comandante del navío á que se me destinó, quiso saber mi nombre y patria. ¿De qué ciudad sois de la Fencia? me preguntó. Yo no soy Fenicio, le respondí; pero los Egipcios me apresaron en una nave que lo era, y como Fenicio he permanecido cautivo en Egipto; en concepto de tal he padecido largo tiempo, y en el mismo concepto he sido libertado. ¿Pues de qué pais sois? volvió Narbal á pre-

contáva ingenuaménte i fálli che avéa comméssi, per non avére posataménte esamináte le cóse, e per non éssere státo dócile ágli avvertiménti del sággio Mentore. Élla scorgéva úna nobiltà, ed úna stupénda grandézza d' ánimo in quésto príncipe, che accusávasi da se stésso, e che sembráva avér così ben profittáto délla súa própria imprudénza, per réndersi sággio, próvvido, e moderáto. Continuáte, dísse, o mío cáro Telemaco, ío sóno impazientíssima di sapére cóme siáte uscíto d' Egitto, e dóve abbiáte rinvenúto il sággio Mentore, la cúi pérdita sì giustaménte vi ha cóntristáto.

Telemaco ripigliò il súo ragionaménto in tal módo: Gli Egizi più virtuósi, e più fedéli al lóro re, esséndo i più déboli, e veggéndolo mórto, fúrono costrétti a cédere ágli áltri: índi fu stabilíto un áltro re détto Termuti sóvra il tróno. I Fenici insiéme cólle squádre dell' ísola di Cipri si ritirárono, dópo avér fátta alleánza col nuóvo re. Égli rendè tútti i prigioniéri fenici, ed ío púre vi fúi compréso. Fúi fátto uscír dálla tórre: m' imbarcái unitaménte ágli áltri, e nel fóndo del mío cuóre cominciò a rináscere la speránza. Un vénto favorévole già empiéva le nóstre véle, i rematóri fendéano l' áeque spumánti, il vásto máre éra copérto di návi, i marinári alzávano mólte grída di giúbilo, fuggívano le ríve dell' Egitto lúngi da nói: i cólli, ed i mónti a póco a póco s' abbassávano ái nóstri sguárdi. Nói cominciavámo a non vedér più se non il ciélo, e l' ácqua, méntre paréva che il sóle, che in quel moménto sorgéva, facésse uscír fuóri dal séno del máre i suói scintillánti splendóri. I suói rággi indorávano la címa déi mónti, che scorgevámo ancóra un póco su l' orizzónte; e tútto il ciélo coloríto d' un brúno azzúrro ci promettéva úna felíce navigazióne.

Avvegnachè fóssi státo licenziáto cóme Fenicio, niúno di quéi Fenici mi conoscéva. Narbale, che comandáva nel vascéllo dóve fúi pósto, mi richiése del mío nóme, e délla mía pátria. Di qual città délla Fenicia siéte vói? égli dísse. Non sóno di Fenicia, gli rispósi, ma gli Egizi mi avévano préso sul máre in un de' vóstri vascélli: sóno státo per lúngo témpo schiávo in Egitto cóme Fenicio, sótto questo nóme ho lungaménte patíto, e sótto quésto medésimo nóme sóno státo liberáto di schiavitù. Di qual paése

die Fehler erzählte, die er aus Unbesonnenheit und gegen den bessern Rath Mentors begangen hatte. Sie fand eine ausnehmende Erhabenheit und Größe in der Seele dieses Jünglings, der sich selbst anklagte, und aus seinen Fehltritten Weisheit, Klugheit und Mäßigung gelernt zu haben schien. „Fahre fort, geliebter Telemach," sprach sie zu ihm; „mich verlangt, von dir zu hören, wie du aus Aegypten kamst, und wo du den weisen Mentor wiederfandest, dessen Verlust du mit Recht so schmerzlich fühltest."

Telemach setzte seine Erzählung also fort: „Als der bessere Theil der Aegypter, der dem König treu geblieben war, aber sich zum Widerstande zu schwach fühlte, ihn todt sah, war er genöthigt, dem andern zu weichen. Man ernannte einen andern König, Termutis genannt. Die Phönizier und die Kriegsvölker der Insel Cypern kehrten wieder nach Haus, nachdem sie mit dem neuen König ein Bündniß geschlossen hatten. Dieser gab alle gefangenen Phönizier frei. Ich wurde unter sie gezählt. Ich verließ meinen Thurm; ich schiffte mich mit den andern ein, und neue Hoffnung dämmerte wieder in meiner Seele auf. Schon schwellte ein günstiger Wind unsere Segel; die Ruderer theilten die schäumenden Wellen; das weite Meer war mit Fahrzeugen bedeckt; die Schiffsleute erhoben ein Freudengeschrei; Aegyptens Ufer flohen weit hinter uns zurück; die Hügel und die Berge ebneten sich allmählig; schon sahen wir nichts mehr als Himmel und Meer, indeß die aufgehende Sonne, ihre Feuerfunken sprühend, sich aus den Wassern zu heben schien; ihre Strahlen rötheten die Gipfel der Berge, die fern her vom Horizont unsern Augen noch ein wenig sichtbar waren, und das dunkle Lasur des Himmels versprach uns eine glückliche Fahrt."

Ob ich gleich als ein Phönizier aus Aegypten weggeschickt worden war, so kannte mich doch keiner der Phönizier, unter denen ich mich befand. Narbal, der Befehlshaber des Schiffes, auf das man mich gebracht, fragte mich um meinen Namen und mein Geburtsland. „Aus welcher Stadt Phöniziens stammst du?" sprach er zu mir. „Ich bin kein Phönizier," antwortete ich ihm. Die Aegypter ergriffen mich auf dem Meere in einem phönizischen Schiffe; als ein Phönizier wurde ich in Aegypten gefangen gehalten; unter diesem Namen habe ich lange Zeit gelitten, und unter diesem Namen erhielt ich auch meine

m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainsi : Je suis Télémaque, fils d'Ulisse, roi d'Ithaque en Grèce. Mon père s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troie : mais les dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays ; la fortune me persécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, et de retrouver son père.

Narbal me regardait avec étonnement, et il crut apercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il était naturellement sincère et généreux; il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurais en douter ; la douceur et la vertu peintes sur votre visage ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils. Je vous donnerai un conseil salutaire, et pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier : quoique je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret, dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras : c'est ainsi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine

guntarme ; y yo le contesté en estos términos : Yo soy Telémaco, hijo de Ulises, rey de Itaca en Grecia. Mi padre se hizo famoso entre todos los reyes que sitiaron á la ciudad de Troya ; mas los dioses no le han concedido que vuelva á ver su patria. Yo le he buscado por muchos paises, pero la fortuna me persigue como á él : ved aquí un desgraciado, que solo anhela por la felicidad de volverse á ver entre los suyos, y de hallar á su padre.

Mirábame Narbal con admiracion, y le pareció descubrir en mí un no sé qué de feliz, don del cielo, y que no se halla en el comun de los hombres. Y como naturalmente era sincero y generoso, se compadeció de mi desgracia, y me habló con una confianza inspirada sin duda por los dioses, para salvarme de un gran peligro.

No dudo, me dijo, ni acertaria á dudar de lo que me decis, porque el quebranto y la virtud retratados en vuestro semblante no me permiten tal desconfianza. Ademas presiento que los dioses, á quienes siempre he servido, os aman, y quieren que yo tambien os ame como si fuerais mi hijo. Voy á daros un consejo saludable, y en recompensa solo exijo el secreto. No temais, le dije, que me sea violento callar lo que querais confiarme ; pues aunque jóven, he envejecido ya en la costumbre de no fiar jamas mi secreto, y mucho mas en la de no revelar el de otro por ningun pretesto. ¿Pues cómo habeis podido, me replicó, acostumbraros, siendo tan jóven, á guardar secreto? mucho me alegraré saber por qué medios habeis adquirido esta cualidad, que es la base de la mas sabia conducta, y sin la cual son inútiles todos los talentos.

Al partir Ulises para el sitio de Troya, le respondí, me puso sobre sus rodillas, y me estrechó entre sus brazos : asi es como me lo han referido. Despues de haberme besado tiernamente, me dijo estas palabras, aunque yo todavía no podia entenderlas : Hijo mio, no permitan los dioses que te vuelva á ver ; antes la guadaña de la parca corte el hilo apenas formado de tus

dúnque vói siéte? soggiúnse Narbale. Sóno, replicái súbito, Telemaco, figliuólo d' Ulisse re d' Itaca nélla Grecia. Mío pádre si è rendúto famóso tra tútti i re che hánno assediáta la città di Troja, ma gli déi non gli hánno perméssо di rivedére la súa pátria: ío l' ho cercáto per mólti paési, e non méno di lúi sóno perseguitáto dálla fortúna. Vói vedéte úno sventuráto, che áltro non bráma, fuorchè la felicità di ritornáre tra i suói, e di ritrováre súo pádre.

Narbale mi rimiráva con maravíglia, e gli párve scórgere in me un non so che di eccelléntе, che tútto é dóno del ciélo, e che non si tróva nel rimanénte dégli uómini. Égli éra naturalménte sincéro, e generóso, si mósse a pietà délla mía sciagúra, e mi favellò con úna confidénza, che gli déi gl' inspirárono per salvármi da un gran perícolo.

Telemaco, dísse, non dúbito púnto di ciò che mi díte, ánzi neppúre pósso concepíre alcún dúbbio. Il dolóre, e la virtù ritrátti sul vóstro vólto non mi perméttono di diffidáre di vói. M' avvéggo eziandío che siéte amáto dágli déi, i quáli da me sóno státi perpetuaménte onoráti, e che vógliono éssi altresì che ío vi ámi cóme se mi fóste figliuólo. Vi darò un consíglio salutévole, nè áltro vi chiéggo, fuorchè la segretézza per guiderdóne. Non teméte, gli díssi, che ío dúri alcúna fatíca a tacére le cóse, che vói vorréte comunicármi. Quantúnque ío sía gióvane, sóno già invecchiáto nell' ábito di mái non díre i miéi, ed assái più di non tradíre sótto qualsivóglia pretésto gli altrúi segréti. Cóme avéte potúto, égli dísse, avvezzárvi ad éssere segréto in úna giovanézza sì acérba? Avrò un sómmo piacére di sapér con qual mézzo avéte fátto acquísto di cotésta prerogatíva, ch' è il fondaménto délla più sággia condótta, e sénza la quále sóno inútili tútti i talénti.

Quándo Ulisse, gli díssi, si partì per andársene all' assédio di Troja, mi prése su le ginócchia, e tra le súe bráccia (così mi fu riferíto;) e dópo avérmi teneraménte baciáto, mi dísse quéste paróle, quantúnque non ancóra fóssi in istáto d' inténderle: Prégo gli déi, o mío figliuólo, che mi presérvino dálla disgrázia di vedérti mancár giammái al túo débito. Piuttósto le fórbici délla parca trónchino il fílo délla túa víta, or ch' égli

Freiheit wieder. „Aus welchem Lande bist du dann?" fragte Narbal wieder: „Ich bin Telemach," antwortete ich ihm, „der Sohn Ulysses, des Königs von Ithaka in Griechenland. Mein Vater erwarb sich hohen Ruhm unter den Königen, die Troja belagerten; aber die Götter gewährten ihm nicht die Heimkehr in sein Vaterland. Ich habe ihn in mehreren Ländern gesucht; ein widriges Geschick verfolgt auch mich. Du siehest einen Unglücklichen vor dir, der keinen andern Wunsch hat, als wieder zu den Seinigen zurückzukehren und seinen Vater wieder zu finden."

Narbal sah mich mit Verwunderung an, er glaubte in mir etwas Glückweissagendes zu erblicken, das nur die Gunst des Himmels ertheilt, und nicht der Antheil aller Menschen ist. Die Natur hatte ihm ein aufrichtiges und edles Herz gegeben. Mein Unglück rührte ihn, und er sprach mit einem Vertrauen zu mir, das ihm die Götter eingaben, um mich aus einer großen Gefahr zu retten.

„Telemach," begann er, „ich setze keinen Zweifel in das, was du mir sagst; auch würde ich deinen Worten Glauben beimessen müssen; die Milde und die Tugend, die in deiner Miene ausgedrückt sind, erlauben mir nicht, Mißtrauen in dich zu setzen. Ja, ich fühle sogar, daß die Götter, denen ich immer gedient habe, dir gewogen sind, und daß es ihr Wille ist, daß auch ich dich liebe, gleich als wärest du mein Sohn. Ich werde dir heilsamen Rath ertheilen, und fordere keinen Lohn von dir, als Verschwiegenheit." „Fürchte nicht," erwiederte ich ihm, „daß es mich Mühe koste, zu verschweigen, was du mir anvertrauen wirst. Ob ich gleich noch jung bin, so ist es mir doch schon lange zur Gewohnheit geworden, mein Geheimniß zu bewahren, noch mehr aber, nie das Geheimniß eines andern unter irgend einem Vorwand zu verrathen." „Wie konntest du aber," fragte er mich, „so frühzeitig die Kunst der Verschwiegenheit lernen. Ich möchte wohl wissen, wie du diese Eigenschaft erlangt hast, welche die Grundlage der Weisheit ist, und ohne welche alle Vorzüge des Geistes unnütz sind."

„Als Ulysses," antwortete ich ihm, „zur Belagerung von Troja zog, nahm er mich auf seinen Schooß, und schloß mich in seine Arme; (so wurde es mir erzählt). Er küßte mich zärtlich, und sagte mir diese Worte, ob ich sie gleich noch nicht verstehen konnte: „Mögen es die Götter verhüten, daß ich dich je wieder sehe, mein Sohn; möge die Parze die kaum angefangenen Fäden deines Lebens wieder durch-

formé, de même que le moisonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu ! O mes amis ! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher ; ayez soin de son enfance : si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie ; enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser : surtout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes ; et quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même.

Des amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret ; j'étais encore dans la plus tendre enfance, et ils me confiaient déjà toutes les peines qu'ils ressentaient, voyant ma mère exposée à un grand nombre de téméraires qui voulaient l'épouser. Ainsi on me traitait dès-lors comme un homme raisonnable et sûr ; on m'entretenait secrètement des plus grandes affaires ; on m'instruisait de ce qu'on avait résolu pour écarter les prétendans. J'étais ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyais déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé ; jamais il ne m'a échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendans tâchaient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui pourrait avoir vu ou entendu quelque chose d'important, ne saurait pas se retenir ; mais je savais bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devais point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens : ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux : le commerce qu'ils font jusqu'aux colonnes d'Hercule leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand roi

dias, asi como el segador corta con la hoz la tierna flor quo empieza á desplegarse ; antes mis enemigos te despedacen á mi vista y la de tu madre, si ha de llegar dia en que tu corazon se corrompa, y abandone la virtud. Amigos mios, continuó, ahí os dejo este hijo que tanto amo, cuidad de su infancia ; y si es que me amais, alejad de él la perniciosa lisonja ; enseñadle á que á sí mismo se venza. Sea en vuestras manos como un tierno arbolillo que se le doblega para enderezarle ; y sobre todo no omitais nada para hacerle justo, benéfico, sincero, y fiel en guardar secreto : que el que es capaz de mentir, es indigno de que se le cuente en el número de los hombres ; y el que no sabe callar, es indigno de gobernar.

Os refiero asi sus palabras, porque habiendo cuidado de repetírmelas mucho, han llegado á grabarse en lo íntimo de mi corazon ; y yo á mí mismo me las repito á cada paso.

Los amigos de mi padre procuraron con efecto ejercitarme con tiempo en guardar secreto. Aun estaba yo en la mas tierna infancia, cuando ya me confiaban los disgustos que padecia en ver á mi madre espuesta á la muchedumbre de temerarios que la solicitaban para esposa ; y desde entonces me trataban como á un hombre de razon y confianza. Hablábanme en secreto de los mas importantes negocios, y me comunicaban lo que resolvian para desviar á los pretendientes. Ufano con que de mí se hiciese esta confianza, me tenia ya por un hombre. Jamas abusé de ella, ni se me escapó jamas palabra que pudiese dar el menor indicio de lo que callaba. Muchas veces los pretendientes de mi madre me estimulaban á que hablase, persuadidos de que un niño que podia haber visto ú oido alguna cosa de importancia, no seria capaz de reservarla ; pero yo sabia muy bien responderles sin mentir, ni manifestarles lo que no debia decirles.

Luego que Narbal me oyó, me dijo ; Ya veis, Telémaco, el poder de los Fenicios, formidables por sus innumerables escuadras á todas las naciones vecinas. El comercio que hacen hasta las columnas de Hércules, les produce tantas riquezas, que exceden á las de los pueblos mas florecientes. El gran Sesóstris,

appéna è formáto, in quélla guísa che il mietitore trónca colla súa fálce un fior ténoro méntre comíncia a spuntáre; ed i miéi nemíci póssanti schiacciáre dinánzi ágli ócchi di túa mádre, ed ái miéi, se un giórno tu déi corrómperti, ed abbandonár la virtú. A vói, seguì a díre, o miéi amíci, ío láscio quésto figliuólo, che mi è sì cáro: se m' amáte, abbiáte cúra délla súa infánzia, allontanáte da lúi la nocévole adulazióne, ed insegnátegli a víncere se medésimo. Sía égli cóme un arbuscéllo ancór ténero, che si piéga a fíne d' addrizzárlo. Principalménte non lasciáte d' usáre ógni diligénza per rénderlo giústo, benéfico, sincéro, e fedéle nel custodíre i segréti. Chiúnque è capáce di mentíre, è indégno d' ésser annoveráto fra gli uómini; e chiúnque non sa tacére, è indégno di governáre.

Vi riferísco quéste paróle, perché gli amíci di mío pádre si sóno prési l' impáccio di replicármele frequenteménte.

Essi ébbero cúra d' esercitármi nélla segretézza per témpo, ed ío éra ancóra nélla più ténera infánzia, che già mi confidávano tútte le afflizióni da lóro prováte, in veggéndo mía mádre espósta ad un gran número di temerári, che la volévano per móglie. Così mi trattávano fin d' allóra cóme un uómo ragionévole, e fidáto, e mi communicávano segretaménte i più grándi affári, e m' informávano di tútto ciò, ch' éra státo determináto, per tenér lontáni tútti colóro, che pretendévano d' ottenérla. Io sentíva un sómmo piacére, che avéssero in me tánta féde; nè mái l' ho abusáta, nè m' è scappáta giammái neppúre úna sóla paróla, che potésse manifestáre il più leggiéro segréto. Sovénte i pretendénti procurávano di fármi parláre, sapendo che un fanciúllo, il quále avésse vedúto, o sentíto quálche cósa di rilevánte, non si potrébbe tenér di non palesárla. Io nondiméno ben sapéva rispóndere ad éssi sénza mentíre, e sénza discoprír ciò che bisognáva tacére.

Allóra Narbale mi dísse: Vói vedéte, o Telemaco, qual sía la poténza de' Fenici. Églino sóno formidábili a tútte le nazióni vicíne cogl' innumerábili lor vascélli; ed il commércio, che sténdono infíno álle colónne d' Ercole, dà lóro tánte ricchézze, che súperano quélle déi pópoli più doviziósi. Il gran re Sesostris,

schneiden, wie die Sense des Schnitters eine zarte Blume durchschneidet, die eben aufgeblühet ist, und mögen meine Feinde dich vor den Augen deiner Mutter und den meinigen erwürgen, wenn du je dein Herz beflecken, und von dem Pfade der Tugend abweichen solltest! O, meine Freunde," fuhr er fort, „ich lasse euch diesen Sohn zurück, der mir so theuer ist; traget Sorge für seine Kindheit. Wenn ihr mich liebt, so entfernt von ihm die verderbliche Schmeichelei. Lehret ihn, sich selbst überwinden. Er gleiche einem jungen, noch zarten Baume, den man biegt, damit er gerade werde. Vor allem unterlasset nichts, ihm Gerechtigkeit und Wohlwollen einzuflößen, und ihn zu lehren, treu und redlich ein Geheimniß zu bewahren. Wer fähig ist, die Unwahrheit zu reden, ist nicht werth, ein Mensch zu heißen, und wer nicht zu schweigen weiß, verdient nicht, über andere Menschen zu herrschen."

Ich erzähle dir diese Worte, weil man beflissen war, sie mir oft zu wiederholen, und weil sie tief in mein Herz gedrungen sind. Oft rief ich sie in meine Seele zurück.

Die Freunde meines Vaters übten mich frühzeitig in der Verschwiegenheit. Noch war ich in zarter Kindheit und schon theilten sie mir alle Bekümmernisse mit, die ihr Herz fühlte, da sie meine Mutter den Zudringlichkeiten einer Menge von Freiern ausgesetzt sahen. So wurde ich also schon damals als ein vernünftiger Mensch angesehen, auf den man sich verlassen könnte. Man sprach oft mit mir von den wichtigsten Angelegenheiten; man unterrichtete mich von den Maßregeln, die man genommen hatte, diese Freier zu entfernen. Es schmeichelte mir, daß man dieses Zutrauen in mich setzte, und ich glaubte, nun schon der Kindheit entwachsen zu sein. Nie habe ich das Vertrauen mißbraucht, daß man zu mir hatte; nie ist mir auch nur ein einziges Wort entwischt, wodurch das geringste Geheimniß hätte entdeckt werden können. Die Freier versuchten es oft, mich auszuforschen, weil sie einem Kinde, das etwas Wichtiges gehört oder gesehen hatte, keine Verschwiegenheit zutrauten; aber ich wußte ihnen zu antworten, ohne zu lügen und ohne ihnen zu offenbaren, was ich vor ihnen geheim halten sollte.

Hierauf sagte Narbal zu mir: „Telemach, du siehst die Macht der Phönizier. Ihre unzählbaren Schiffe machen sie allen Völkern furchtbar, die sie umwohnen. Ihr Handel erstreckt sich bis zu den Säulen des Herkules, und verschafft ihnen mehr Reichthum, als die blühendsten

Sésostris, qui n'aurait jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées, qui avaient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens se trouvaient trop riches et trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude : nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance; mais sa puissance passant dans les mains de son fils dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Égyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque, craignez de tomber entre les mains de Pygmalion notre roi : il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvé de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ces sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour : les dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner.

que jamas hubiera podido vencerlos por mar, trabajó no poco para rendirlos por tierra con unos ejércitos que habian conquistado todo el Oriente : impúsonos un tributo, que no pagamos mucho tiempo, porque era demasiado el poder y riquezas de los Fenicios para soportar con paciencia el yugo y la esclavitud; y asi fué que muy pronto recobramos la libertad. No le dió tiempo la muerte para que acabase la guerra contra nosotros. Y si bien es verdad que debiamos temerlo todo de su sabiduría aun mucho mas que de su poder, habiendo pasado este á manos de su hijo enteramente falto de prudencia, concluimos que ya nada teniamos que recelar. En efecto, lejos de volver los Egipcios á entrar con las armas en nuestra tierra para subyugarnos de nuevo, se han visto precisados á llamarnos en su socorro para que les libremos de un rey tan impío y furioso. Nosotros hemos sido sus libertadores : ¡qué gloria agregada á la libertad y á la opulencia de los Fenicios!

Mas al paso que damos la libertad á los demas, somos nosotros esclavos. Temed, Telémaco, caer en las manos de Pigmalion nuestro rey : en aquellas crueles manos bañadas en la sangre de Siqueo, esposo de su hermana Dido; la cual, poseida del deseo de venganza, se salvó huyendo de Tiro con muchas naves, y con la mayor parte de los que aman la virtud y la libertad, que la siguieron hasta la costa de Africa, en que ha fundado una soberbia ciudad llamada Cartago. Atormentado Pigmalion de una insaciable sed de riquezas, se hace cada vez mas despreciable y odioso á sus vasallos. Es un crímen en Tiro poseer muchos bienes : la avaricia le hace desconfiado, sospechoso y cruel : persigue á los ricos, y teme á los pobres.

Aun es mayor crímen ser virtuoso, porque supone que los buenos no podrán sufrir sus injusticias é infamias : la virtud le condena, y asi es que se irrita y enfurece contra ella. Todo le agita, todo le inquieta, todo le atormenta : de su misma sombra tiene miedo. No duerme de dia ni de noche; y los dioses para confundirle, le abruman con tesoros, de que no se atreve á gozar. Lo que busca para ser dichoso es precisamente lo que le impide que lo sea. Le pesa de lo que da, siempre teme perder y se fatiga por ganar.

che mái non gli avrébbe potúto víncere in máre, durò mólta fatíca a víncerli in térra co' suói esérciti, che avévano conquistáto tútto l' Oriénte; e c' impóse un tribúto, che non abbiámo pagáto per mólto témpo. I Fenici érano tróppo rícchi, e tróppo poténti, per sopportáre con paziénza il gióɡo délla servitù lóro impósta. Nói ripigliámmo la nóstra libertà. La mórte non lasciò ágio a Sesostri di termináre la guérra cóntro di nói. Égli è véro, che dovevám temér tútto dálla súa prudénza assái più, che dal súo potére; ma passándo il súo potére nélle máni di quel súo figliuólo sprovvedúto d' ógni prudénza, conchiudémmo che più non avevámo a temére cósa alcúna. In fátti gli Égizi, non che rientráre con le ármi álla máno nel nóstro paése per di nuóvo soggiogárci, sóno státi costrétti a chiamárci in lóro ajúto, per liberárli da un re sacrílego, e furibóndo. Nói siámo státi i lóro liberatóri; ed oh qual glória è státa aggiúnta da quest' azióne álla libertà ed álla ricchézza déi pópoli di Fenicia!

Ma méntre liberiámo gli áltri, nói medésimi siámo schiávi. Abbiáte paúra, o Telemaco, di cadére nélle máni crudéli del nóstro re Pigmalione: égli le ha bagnáte nel sángue di Sicheo, maríto di súa sorélla Didone. Didone ripiéna d' orróre, e di desidério di vendicársi, è fuggíta di Tiro con mólte návi; e la maggiór párte di quéi, che son amánti délla virtù, e délla libertà, l' hánno seguíta. Ha élla fondáta su le spiágge dell' Africa la supérba città di Cartagine. Pigmalione tormentáto da úna séte insaziábile d' arricchírsi, si rénde sémpre più miserábile, ed odióso a' suói súdditi. In Tiro l' éssere dovizióso è úna cólpa; l' avarízia lo rénde diffidénte, sospettóso e crudéle; ed égli perséguita i rícchi, ed ha timóre de' póveri

E ancóra cósa cattíva l' ésser in Tiro virtuóso, perchè Pigmalione supponéndo che i buóni non póssono soffríre le súe ingiustízie, e le súe scelleratézze condannáte dálla virtù, égli cóntra d' éssa s' inasprísce, e s' írrita. Ogni cósa lo ágita, lo inquiéta, e lo róde: ha paúra délla súa ómbra; nè nótte, nè giórno giammái non dórme. Gli déi per confónderlo l' opprímono co' tesóri, de' quáli égli non ósa godére; ciò che cérca per ésser felíce è appúnto quéllo, che gli è d' ostácolo ad ésserlo. Gli dispiáce di rimanér prívo di tútto ciò ch' égli dóna, e téme sémpre di pérdere: s' affánna per guadagnáre.

Nationen besitzen. Sesostris, der sie nie zur See hätte besiegen können, hatte große Mühe, sie zu Lande mit seinen Heeren zu überwinden, die den ganzen Orient unterjocht hatten. Er legte uns einen Tribut auf, den wir nicht lange bezahlt haben. Die Phönizier fühlten sich allzu reich und allzu mächtig, das Joch der Knechtschaft geduldig zu tragen. Wir machten uns wieder frei. Der Tod ließ dem Sesostris nicht Zeit, den gegen uns angefangenen Krieg zu endigen. Zwar hatten wir Ursache, alles von seiner Macht und noch mehr von seiner Klugheit zu fürchten, aber da seine Herrschaft in die Hände seines Sohnes überging, dem es an jeder Einsicht mangelte, so hörte bei uns alle Ursache zur Furcht auf. Auch waren die Aegypter weit entfernt, mit bewaffneter Hand wieder in unser Land einzudringen, um uns noch einmal zu unterjochen, sogar genöthigt uns um Hülfe anzurufen, damit wir sie von ihrem ruchlosen und gewaltthätigen König befreien möchten. Wir sind auch wirklich ihre Erretter geworden. Du siehst welch neuen Zuwachs von Ruhm die freien, wohlhabenden Phönizier dadurch erlangt haben.

Aber indeß wir andern die Freiheit geben, sind wir selbst Sclaven. O Telemach, fürchte in die grausamen Hände Pygmalions, unsers Königs, zu fallen. Er hat sie in das Blut des Sichäus, des Gemahls der Dido, seine Schwester, getaucht. Dido floh, Rache dürstend, mit mehreren Schiffen aus Tyrus. Die meisten von denen, welche Tugend und Freiheit lieben, folgten ihr. Sie gründete an der Küste von Afrika eine Stadt, das stolze Karthago. Pygmalion, von unersättlichem Golddurst gequält, wird mit jedem Tage elender und seinen Unterthanen verhaßter. Es ist ein Verbrechen zu Tyrus, große Reichthümer zu besitzen. Der Geiz macht ihn mißtrauisch, argwöhnisch, grausam; er verfolgt die Reichen und fürchtet die Armen.

Es ist ein noch größeres Verbrechen zu Tyrus, tugendhaft zu sein; denn Pygmalion ist sich wohl bewußt, daß alle Rechtschaffenen seine Ungerechtigkeit und Schandthaten verabscheuen. Die Tugend hat das Urtheil der Verdammniß über ihn ausgesprochen; er ist mit Bitterkeit und Unwillen gegen sie erfüllt. Er fühlt sich unruhig umhergetrieben, von Schrecken geängstigt, von nagenden Sorgen gequält. Er fürchtet seinen eigenen Schatten. Er schläft weder Tag noch Nacht. Die Götter haben ihn zu seiner Strafe mit Schätzen überhäuft, die er nicht anzurühren wagt. Was seine Glückseligkeit befördern sollte, ist gerade ein Hinderniß derselben. Alles, was er gibt, schmerzt ihn, und immer ist ihm bange, daß sein Eigenthum geschmälert werden möchte. Er quält sich durch die Sorge, seine Reichthümer zu vermehren.

On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme : on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche; et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche; ils sont sans cesse errans de tous côtés; il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens; il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfans, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré : il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi, je crains les dieux : quoi qu'il m'en coûte, je serai fidèle au roi qu'ils m'ont donné : j'aimerais mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulisse : il espérerait qu'Ulisse, retournant à Ithaque, lui paierait quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendrait en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal,

Casi nunca se le ve : solo, triste y abatido vive en el centro de su palacio. Sus mismos amigos no se atreven á llegarse á él, porque temen hacerse sospechosos. Una guardia formidable, con espadas desnudas y picas levantadas, rodea su palacio. Treinta cámaras que se comunican unas con otras, y que cada una tiene su puerta de hierro con seis gruesos cerrojos, son la estancia en que se encierra : jamas se sabe en cual de ellas duerme; pero se asegura que nunca dos noches seguidas en una misma, de miedo de ser en ella degollado. Los inocentes placeres y la amistad, que aun es mas dulce, le son desconocidos. Si se le dice que procure alegrarse, siente que la alegría huye lejos de él, y que rehusa entrar en su corazon. Sus ojos sumidos y vagorosos centellean un fuego voraz y feroz; al menor ruido aplica el oido, y se conmueve. Está pálido y atenuado; y en su rostro, siempre torvo y arrugado, lleva pintados los pesares que le atormentan. Calla, suspira, y arranca del pecho los mas profundos gemidos, no siéndole posible ocultar los remordimientos que despedazan sus entrañas. Disgústanle los manjares mas esquisitos. Sus hijos, que debian ser el apoyo de su esperanza, son el motivo de su terror, y hace de ellos sus mas temibles enemigos. En toda su vida ha tenido un momento de seguridad; y solo se conserva á fuerza de verter la sangre de todos los que le causan algun temor. ¡ Insensato, que no ve que la misma crueldad en que tanto confia, será la que le conduzca á su ruina! Cualquiera de sus domésticos, que sea tan desconfiado como él, se apresurará á librar al mundo de este monstruo.

Por mí, temo á los dioses, y á toda costa seré fiel al rey que ellos me han dado; y antes sufriera que me diese la muerte, que quitarle yo la vida, y aun que dejar de defenderlo. Pero vos, Telémaco, guardaos de decirle quien sois; porque con la esperanza de que vuelto Ulises á Itaca le daria una gran suma por vuestro rescate, os tendrá hasta entonces preso.

Cuando llegamos á Tiro, seguí los consejos de Narbal, y re-

Non si láscia vedére quási mái, e se ne stà sólo, malincónico, e sbigottíto ne' più ripósti luóghi del súo palázzo. I suói stéssi amíci non ardíscono d' accostárglisi per timóre di divenírgli sospétti. Un terríbile córpo di guárdie tién sémpre intórno álla súa cása le spáde núde, e le pícche alzáte. Trénta cámere, che hánno comunicazióne l' úna coll' áltra, ciaschedúna délle quáli ha úna pórta di férro con séi gróssi catenácci, sóno il luógo dóve si chiúde. Non si sa mái nélla quále di quéste cámere égli si pónga a giacére, e si díce per cosa cérta, che non si pónga giammái dúe nótti, l' úna dópo l' áltra, nélla medésima, per timóre di rimanér quívi strozzáto. Égli non sa che cósa siéno i dólci piacéri, nè l' amicízia più dólce ancóra d' ógni piacére. Se gli si párla di cercár l' allegrézza, s' accórge ch' élla ricúsa d' entrár nel súo cuóre, e che se ne fúgge lúngi da lúi. I suói ócchi affossáti sóno ripiéni d' un lúme sevéro e feróce, e vánno errándo incessanteménte da tutt' i láti: pórge atténto l' orécchio ad ógni ménomo strépito; si sénte tútto agitáto, e pállido, e smúnto, e le malincóniche cure gli stánno dipínte sul vólto sémpre increspáto. Égli táce, sospíra, tráe dal cuóre profóndi gémiti, nè può celáre i rimórsi, che gli lácerano continuaménte le víscere. I cíbi più squisíti gli récan náusea; i suói figliuóli, in véce d' éssere la súa speránza, sóno il motívo del súo timóre, e gli stíma i suói piú pericolósi nemíci. Non ha avúto in tútto lo spázio délla súa víta un sol moménto sicúro, e non si consérva, se non a fórza di spárgere il sángue di quéi ch' égli pavénta. Insensáto! e che non véde che lo farà períre quélla crudeltà medésima, in che si fída? Alcúno de' suói doméstici, tánto diffidénte, quánto lúi stésso, affretterássi di liberáre il móndo da quésto móstro.

In quánto a me, ío témo gli déi, ed a qualúnque prézzo sarò fedéle a quel re, che mi è státo dáto da lóro. Piuttósto che tórgli la víta, e piuttósto eziandío che tralasciár di difénderlo, mi contenterél che mi facésse moríre. In quánto a vói, o Telemaco, guardáte béne di non dírli che siéte figliuólo d' Ulisse; spererébbe che vóstro pádre tornándo in Itaca, fósse per pagárli quálche gran sómma di denári per riscattárvi, e vi terrébbe prigióne.

Quándo arriváммo a Tiro, mísi ad effétto i suói consígli, e

Man sieht ihn fast niemals. Einsam, traurig, niedergeschlagen, weilt er im Innersten seines Palastes. Seine Freunde selbst wagen es nicht, sich ihm zu nahen, aus Furcht ihm verdächtig zu werden. Eine furchtbare Wache umgibt seine Wohnung mit gezückten Schwertern und erhobenen Speeren. Dreißig in einander führende Gemächer, jedes derselben durch eine eiserne Thür mit sechs großen Riegeln verwahrt, schließen ihn ein. Nie weiß man, in welchem von diesen Gemächern er schläft, und man sagt, daß er nie zwei Nächte hinter einander in demselben Gemache schlafe, aus Furcht darin ermordet zu werden. Jedes Vergnügen ist ihm fremd; er kennt nicht die Annehmlichkeiten der Freundschaft. Fordert man ihn auf, sich zu erheitern, so fühlt er, daß die Freude ihn flieht, und daß sie sich weigert, in sein Herz einzukehren. Ein furchtbar wildes Feuer glimmt in seinen hohlen Augen. Seine Blicke irren stets auf allen Seiten umher. Sein Ohr lauscht bei dem leisesten Geräusch; sein ganzes Wesen ist schreckhaft bewegt. Er ist blaß und entstellt, und die schwarzen Sorgen sind seinem runzlichen Gesichte eingegraben. Er spricht nicht; er ächzt, und tiefe Seufzer entsteigen seiner Brust. Er kann die Gewissensangst nicht verbergen, welche seine Eingeweide zerwühlt. Die wohlschmeckendsten Speisen sind ihm zum Eckel geworden. Seine Kinder, weit entfernt, seine Hoffnung zu sein, flößen ihm nur Schrecken ein; er betrachtet sie als seine gefährlichsten Feinde. In seinem ganzen Leben hatte er keinen Augenblick, wo er sich sicher gefühlt hätte. Er erhält sein Leben nur dadurch, daß er das Blut aller derer vergießt, die er fürchtet. Der Unsinnige! Er sieht nicht, daß die Grausamkeit, von der er seine Erhaltung hofft, seinen Untergang befördern wird. Bald wird einer seiner Diener, von ähnlichem Mißtrauen gequält, die Welt von diesem Ungeheuer befreien.

Von mir hat er nichts zu befürchten, denn ich ehre die Götter; was mich auch treffen mag, ich werde dem König getreu bleiben, den sie mir gegeben haben. Eher würde ich von seinen Händen sterben, als ihm sein Leben rauben; ja, ich würde es sogar gegen seine Feinde vertheidigen. Du aber, o Telemach, hüte dich wohl, ihm zu sagen, daß du der Sohn des Ulysses bist; er würde dich in ein Gefängniß werfen, in Hoffnung, von deinem Vater nach seiner Rückkehr nach Ithaka ein großes Lösegeld für dich zu erhalten."

Als wir zu Tyrus anlangten, folgte ich Narbals Rath. Ich er-

et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avait raconté. Je ne pouvais comprendre qu'un homme pût se rendre aussi misérable que Pygmalion me le paraissait.

Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disais en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux : il a cru y parvenir par les richesses, et par une autorité absolue ; il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il était berger comme je l'étais naguère, il serait aussi heureux que je l'ai été ; il jouirait des plaisirs innocens de la campagne, et en jouirait sans remords ; il ne craindrait ni le fer ni le poison ; il aimerait les hommes, il en serait aimé : il n'aurait point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher ; mais il jouirait librement des fruits de la terre, et ne souffrirait aucun véritable besoin. Cet homme paraît faire tout ce qu'il veut : mais il s'en faut bien qu'il le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces ; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte et par ses soupçons. Il paraît maître de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maître de lui-même, car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de désirs violens.

Je raisonnais ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyait point, et on regardait seulement avec crainte ces hautes tours, qui étaient nuit et jour entourées de gardes, où il s'était mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparais ce roi invisible avec Sésostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disais-je, ne craignait rien, et n'avait rien à craindre : il se montrait à tous ses sujets comme a ses propres enfans : celui-ci craint tout, et a tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes ; au contraire, le bon roi Sésostris était en sûreté au mi-

conocí la verdad de cuanto me habia dicho. Yo no podia comprender que un hombre pudiera hacerse tan despreciable como me lo pareció Pigmalion.

Horrorizado de un ejemplo tan terrible, y para mí tan nuevo, me decia á mí mismo : He aquí un hombre que anhelando á ser feliz, ha equivocado los medios. Creyó conseguirlo teniendo un cúmulo de riquezas y una autoridad absoluta : posee con efecto todo lo que puede desear ; y sin embargo esas mismas riquezas y esa misma autoridad causan sun desgracia. Si fuera pastor, como no ha mucho tiempo que yo lo fuí, seria tan feliz como yo lo era : gozara de los inocentes placeres del campo, y los gozaria sin remordimientos ; no temiera el hierro ni el veneno ; amara á los hombres y fuera de ellos amado. Es verdad que no tendria esas grandes riquezas que en realidad le son tan inútiles como si fuesen de cieno, pues que no se atreve á tocarlas ; pero gozaria libremente de los frutos de la tierra, y no padeceria ninguna necesidad verdadera. Parece que este hombre hace cuanto quiere ; pero nada menos : lo que hace es todo cuanto quieren sus pasiones feroces, siempre impelido de la avaricia, del temor, y de las sospechas. Parece dueño de los demas hombres, y ni aun de sí mismo lo es, pues son tantos sus dueños y verdugos, cuantos sus deseos violentos.

Asi discurria yo acerca de Pigmalion, sin verle, porque nunca se dejaba ver : solo se veian, y no sin miedo, las altas torres noche y dia rodeadas de guardias, donde él mismo, encerrado con sus tesoros, se tenia como en prision. Comparaba yo este rey invisible con el gran Sesóstris, tan humano, tan accesible, tan afable, tan amigo de ver á los estrangeros, tan atento á oir á todo el mundo, y sacar del corazon de los hombres la verdad que se oculta á los reyes. Sesóstris, decia yo, nada temia, ni tenia que temer nada. Presentábase á sus vasallos como á sus propios hijos ; pero este rey malvado todo lo teme, y todo lo tiene que temer. Siempre está espuesto á una muerte desastrada, aun en su palacio inaccesible, rodeado de guardias : al contrario que el buen Sesóstris,

conóbbi ésser véro tútto ciò ch' égli mi avéa raccontáto. Io non potéva capíre cóme un uómo potésse réndersi tánto infelíce, quánto sembrávami Pigmalione.

Sorpréso da úno spettácolo così terríbile, e per me così nuóvo, ío dicéa fra me stésso: Écco un uómo, che non ha cercáto se non di fársi felíce: égli ha credúto giúngervi col mézzo délle ricchézze, e di un' assolúta autorità, ánzi a quésto fíne fa tútto quéllo che può: e nondiméno è miserábili mediánte le súe ricchézze, e l' autorità súa medésima. Se fósse pastóre quál ío fúi non ha mólto témpo, sarébbe così felíce cóme sóno státo ancór ío, goderébbe i piacéri innocénti délla campágna, e ne goderébbe sénza rimórso: non temerébbe nè il férro, nè il veléno: amerébbe gli uómini, e sarébbe amáto da lóro. Non avrébbe già quélle grándi ricchézze, che a lúi sóno inútili quánto l' aréna, percioechè non ósa méttervi máno: ma goderébbe veraménte de' frútti délla térra, nè sarébbe suggétto ad alcún véro bisógno. Páre che costúi fáccia tútto ciò ch' égli vuóle, ma è assái lontáno dal fárlo; fa tútto ciò che vógliono le súe passióni, ed è sémpre trasportáto dall' avarízia, e dái suói sospétti. Sémbra padróne di tútti gli áltri, ma non è padróne di se medésimo, perocchè quánti ha desidéri violénti, égli ha altrettánti padróni, ed altrettánti carnéfici.

Io così ragionáva di Pigmalione senza vedérlo, conciossiachè non si lasciáva vedére, e si mirávano solaménte con ispavénto quélle álte tórri, che nótte e giórno érano circondáte di guárdie, dóve si éra pósto égli stésso cóme in prigióne, rinchiudéndovisi co' suói tesóri. Io paragonáva quésto re invisíbile con Sesostri così dólce, così accessíbile, così affábile, così curióso di vedére gli straniéri, così atténto ad ascoltár tútti ed a trárre dal cuor dégli uómini la verità, che a' príncipi viéne celáta. Sesostri, ío dicéa, non teméva cósa verúna, e núlla dovéva temére; dávasi a vedére a tutt' i suói súdditi cóme a' suói própri figliuóli; ma costúi téme tútto, e dée temére il tútto. Quésto émpio re è sémpre espósto ad úna mórte funésta, perfíno nel súo inaccessíbile palázzo, ed in mézzo álle súe guárdie medésime: e per il contrário il buóno re Sesostri éra sicúro in

kannte die Wahrheit alles dessen, was er mir gesagt hatte. Es war mir unbegreiflich, wie ein Mensch sich so elend machen könnte, als Pygmalion mir es schien.

Betroffen von einem so schrecklichen, für mich so neuen Schauspiel, sagte ich bei mir selbst: „Hier ist ein Mensch, der nichts anders suchte, als seine Glückseligkeit; er hoffte durch Reichthümer und eine unumschränkte Macht seinen Zweck zu erreichen; er ist in Besitz von allem, was er nur wünschen kann, aber eben diese Reichthümer und diese Macht sind es, die ihn elend gemacht haben. Wäre er ein Hirt, wie ich es vor kurzem noch war, er würde eben so glücklich sein, als ich es gewesen bin. Er würde die unschuldigen Freuden des ländlichen Lebens genießen, er würde sie mit ruhiger Seele genießen. Weder Eisen noch Gift würden ihn schrecken. Er würde die Menschen lieben; er würde von ihnen geliebt werden. Er besäße freilich nicht diese großen Reichthümer, die ihm so unnütz sind, als Sand, weil er sich scheut, sie anzurühren; aber er würde in ungestörter Ruhe die Früchte der Erde genießen und keinen wahren Mangel fühlen. Scheint es nicht, als ob dieser Mensch jeden Wunsch seines Herzens befriedigte? Aber ach, wie weit ist er davon entfernt! Er befriedigt nur die Forderungen seiner wilden Leidenschaften; er wird von seinem Geiz, seiner Furcht, seinem Argwohn gewaltsam fortgerissen. Er scheint über die andern Menschen zu herrschen, und ist nicht einmal Herr über sich selbst; seine zügellosen Begierden sind für ihn eben so viele Machthaber und Henker, unter deren Oberherrschaft er steht."

So dachte ich von Pygmalion, ohne ihn selbst gesehen zu haben, denn nie sah man ihn. Mit Schrecken blickte man zu den hohen Thürmen hinauf, welche Tag und Nacht mit Wachen umgeben waren, und in die er sich mit seinen Schätzen, wie in einem Kerker, einschloß. Ich verglich diesen unsichtbaren König mit Sesostris, der so sanft, so herablassend, so leutselig und so begierig war, die Fremden zu sehen, der so gern jeden selbst hörte, um die Wahrheit, die man dem Fürsten verbirgt, den Herzen der Menschen zu entlocken. „Sesostris," sagte ich, „fürchtete nichts, und hatte auch nichts zu fürchten. Er zeigte sich allen seinen Unterthanen, wie seinen eigenen Kindern. Pygmalion fürchtet sich vor allem, und hat auch Ursache, alles zu fürchten. Selbst in der Mitte seines unzugänglichen Palastes, und von seinen Wachen umgeben, droht diesem lasterhaften König ein schmählicher Tod; der gute Sesostris hingegen war mitten unter seinem Volke eben

lieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Chypre qui étaient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui était entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats cypriens ; car le roi était ombrageux jusque dans les moindres choses.

Le défaut des princes trop faciles et inappliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci était, au contraire, de se défier des plus honnêtes gens : il ne savait point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement ; aussi n'avait-il jamais vu des gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avait vu, depuis qu'il était sur le trône, dans les hommes dont il s'était servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardait tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposait qu'il n'y a aucune vertu sincère sur la terre : ainsi il regardait tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvait un homme faux et corrompu, il ne se donnait point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne serait pas meilleur. Les bons lui paraissaient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyait aussi méchans et plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai á la défiance pénétrante du roi. Narbal tremblait, dans la crainte que je ne fusse découvert : il lui en eût coûté la vie et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir était incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connaître les mœurs des Phéniciens, si célèbres chez toutes les nations connues. J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur

que entre la multitud de sus pueblos estaba tan seguro, como un buen padre lo está en su casa rodeado de su familia.

Dió órden Pigmalion de que se volviesen á su isla las tropas chipriotas sus aliadas : y Narbal se valió de esta ocasion para ponerme en libertad, haciéndome pasar revista entre los soldados de Chipre, porque el rey hasta de las cosas mas mínimas recelaba.

El defecto comun á todos los príncipes fáciles y desaplicados es entregarse con una ciega confianza á favoritos artificiosos y corrompidos : el de este, por el contrario, era desconfiar de los mas virtuosos. No sabia discernir los hombres rectos y sencillos que obran sin disfraz : ni les habia visto nunca, porque estos no van á buscar un rey tan corrompido. Por otra parte desde que ocupaba el trono, habia visto tanta simulacion y tanta perfidia en cuantos le servian, y tan horrorosos vicios, disfrazados con apariencias de virtud, que á todos los hombres, sin escepcion, les miraba como simulados. Suponia que no habia sobre la tierra virtud alguna sincera, y por eso les miraba á todos como igüales con corta diferencia. Cuando hallaba uno falso y corrompido, no se tomaba el trabajo de buscar otro, suponiendo que este no seria mejor que aquel. Los buenos le parecian peores que los malvados mas rematados, porque les tenia por tan infames, y por mas engañosos.

Pero, volviendo á mí, fuí con efecto confundido entre los soldados chipriotas, y asi escapé á la perspicaz desconfianza del rey. Temblaba Narbal que yo fuese descubierto, porque á ambos nos hubiera costado la vida ; y por eso era increible la impaciencia con que deseaba vernos partir ; pero los vientos contrarios nos detuvieron mucho tiempo en Tiro.

Yo me aproveché de esta detencion para instruirme de las costumbres de los Fenicios, tan célebres entre todas las naciones conocidas. Admiraba la ventajosa posicion en que se halla aquella ciudad, situada en una isla que está en medio del mar. La costa vecina es sumamente deliciosa por su fertilidad, por los esquisitos frutos que produce, por el gran numero de ciu-

mézzo álla fólla de' pópoli, cóme un buon pádre in súa cása attorniáto dálla própria famíglia.

Pigmalione diéde órdine che fóssero licenziáte le squádre dell' ísola di Cipri, le quáli a cagióne dell' alleánza tra quésti dúe pópoli, érano venúte ad ajutáre le súe. Narbale prése quésta occasióne di méttermi in libertà, e mi féce passáre nélla rasségna tra i soldáti di Cipri, perocchè il re éra sospettóso eziandío délle più picciole cóse.

Il difétto de' príncipi tróppo fácili, e disapplicáti, è il méttersi con úna ciéca fidánza nélle máni di favoríti scáltri, e malvági: e per il contrário il difétto di quésto éra il diffidáre délle più onoráte persóne. Egli non sapéva discérnere gli uómini rétti e sémplici, che óperano sénza simulazióne; e perciò non avéva mái vedúta alcúna persóna dabbéne, perocchè le persóne di símil fátta non vánno a cercáre un príncipe sì sclleráto. Dall' áltra párte avéva vedúto, dacchè éra sul tróno, négli uómini de' quáli si éra servíto, tánta dissimulazióne, tánta perfídia, e tánti vízi spaventévoli travestíti sótto le apparénze délla virtù, che rimiráva tútti gli uómini, sénza eccettuárne pur úno, cóme se avéssero avúto un cuóre diverso dal lóro vólto. Égli figurávasi che non vi fósse alcúna virtù sincéra sóvra la térra, riguardáva per tánto in tal módo gli uómini tútti ugualménte. Quándo trováva un uómo fálso e pérfido, non ne cercàva un áltro, credéndo che ancór ésso sarébbe állo stésso módo ingannatóre o sceleráto. I buóni li credéva peggióri de' più dichiaráti pérfidi, perchè li credéva quánto lóro, sceleráti, e più ingannatóri.

Per tornáre al mío propósito, fúi dúnque confúso con quéi di Cipri, e mi salvái dálla diffidénza perspicáce di Pigmalione. Narbale tremáva di paúra che ío fóssi scopérto: ciò ad amendúe ci sarébbe costáto la víta. La súa impaziénza di vedérci partíre, eccedéva i términi del credíbile: ma i vénti contrári ci riténnero in Tiro per lúngo témpo.

Profittái di quésta dimóra per informármi d' costúmi de' Fenici, tánto célebri présso a tútti i pópoli conosciúti. Io ammiráva la felíce situazione di quélla gran città, ch' è in un' ísola in mézzo al máre. La spiaggia vicína è deliziósa per la súa fertilità, per i frútti squisitíssimi che prodúce, per il número délle città, e de' villággi, che quási tra lóro si tóccano, e finalménte per la

so sicher, als ein gütiger Vater in seinem eigenen Hause, von den seinigen umgeben."

Pygmalion befahl, daß man die Kriegsvölker der Insel Cypern, die sich dem Bündniß gemäß, das zwischen beiden Völkern bestand, mit den seinigen vereinigt hatten, wieder nach Hause senden sollte. Narbal ergriff diese Gelegenheit, mich in Freiheit zu setzen. Er ließ mich mit den Cypriern durch die Musterung gehen, denn der König war auch in den geringsten Dingen argwöhnisch.

Es ist der Fehler nachlässiger und sorgloser Fürsten, sich mit blindem Zutrauen verschmitzten und lasterhaften Günstlingen hinzugeben; Pygmalion fehlte darin, daß er selbst den ehrlichsten Leuten nicht traute. Er verstand die Kunst nicht, den geraden und biedern Mann, der ohne Verstellung handelt, von andern zu unterscheiden. Auch hatte er nie rechtschaffene Leute kennen gelernt; denn diese fühlen kein Verlangen, einem lasterhaften Fürsten zu dienen. Ueberdies hatte er, so lange er auf dem Throne saß, bei seinen Dienern so viel Verstellung, Treulosigkeit und andere abscheuliche Laster gefunden, denen sie den Schein der Tugend zu geben wußten, daß er alle Menschen ohne Ausnahme für eben so viele Larven ansah. Er glaubte, daß keine ächte Tugend auf der Erde zu finden sei, und alle Menschen schienen ihm ungefähr von gleichem Schlage zu sein. Erkannte er einen Menschen als falsch und lasterhaft, so war er wenig darum bekümmert, einen andern dagegen aufzufinden, weil er es für ausgemacht hielt, daß dieser andere nicht besser sei. Die Rechtschaffenen däuchten ihm noch schlimmer, als die erklärtesten Bösewichter, weil er sie für eben so schlecht und für noch größere Betrüger hielt, als diese.

Was mich betrifft, so entging ich, unter die Cyprier gemischt, den scharfen Blicken des mißtrauischen Königs. Narbal zitterte aus Furcht, daß ich entdeckt werden möchte; es hätte ihm und mir das Leben gekostet. Mit der heftigsten Ungeduld wünschte er unsere Abreise zu sehen; aber die widrigen Winde hielten uns noch lange zu Tyrus zurück.

Ich nützte diesen Aufenthalt, die Sitten der Phönicier kennen zu lernen, die bei allen bekannten Völkern in so hohem Rufe stehen. Ich bewunderte die glückliche Lage dieser großen Stadt, die auf einer Insel mitten im Meere liegt. Die benachbarte Küste gewährt einen entzückenden Anblick durch ihre Fruchtbarkeit, die herrlichen Früchte, die sie hervorbringt, die große Zahl der Städte und Dörfer, die sich beinahe berühren, und durch den milden Himmel, unter dem sie liegt;

de son climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi : elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace eternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux; cette double teinture et si vive, que le

dades y aldeas que casi se juntan, y en fin por la benignidad de su clima : pues los montes ponen la costa al abrigo de los ardientes vientos del mediodia, y la refrescan los del norte que soplan del lado del mar. Este pais está al pie del Líbano, cuya cima hiende las nubes, y va á tocar con los astros. Un perenne hielo ciñe su frente, y de la punta de los peñascos que le coronan se desprenden en torrentes arroyos llenos de nieve. Debajo se ve un espacioso bosque de cedros antiguos, cuyas espesas ramas llegan á las nubes, y parecen tan viejos como la tierra que los sustenta. Al pie de este bosque, en la misma ladera del monte, se encuentran abundantes pastos, donde se ven andar errantes los toros dando bramidos, y las ovejas balando con sus tiernos corderillos que retozan por la yerba. Mil arroyuelos de agua cristalina corren por todas partes, y en fin debajo de estos pastos está el pie de la montaña, semejante á un jardin, en el que la primavera y el otoño reinan juntos para reunir las flores y los frutos. Jamas el pestilente viento de mediodia, que todo lo seca y abrasa, ni el riguroso aquilon, han osado marchitar los vivos colores que adornan este jardin.

Junto á esta hermosa ribera es, pues, donde se levanta en el mar la isla en que está fundada la gran ciudad de Tiro; de modo que parece andar nadando sobre las aguas, y que es la reina del mar. Frecuéntanla comerciantes de todo el mundo, y los mas célebres del universo son sus mismos habitantes. Al entrar en ella no parece ciudad perteneciente á un pueblo particular, sino comun á todas las naciones, y el centro de su comercio. Tiene dos grandes muelles, semejantes á dos brazos, que se internan en el mar, ciñen un anchuroso puerto, é impiden la entrada á los vientos. Vense en este puerto tantos mástiles de navío que figuran un bosque, y tan espeso que apenas se ve el agua que los sostiene. Todos los ciudadanos se aplican al comercio; y no por sus grandes riquezas se desdeñan de trabajar incesantemente para aumentarlas. Allí se ve por todas partes el suave lino de Egipto, y la púrpura de Tiro, dos veces teñida, de un maravilloso brillo : este doble tinte es

dolcézza del clíma, imperocchè le montágne diféndono quésta spiággia da' vénti infocáti del mezzogiórno. Éssa è rinfrescáta dal vénto di tramontána, che vien dálla párte del máre. Il paése é a' piè del Libano, la cúi címa fénde le núvole, e va a toccáre le stélle. Un ghiáccio etérno gli cuópre la frónte, ed alcúni fiúmi piéni di névi cádono cóme torrénti dálle púnte di que' dirúpi, che gli circóndano il cápo. Di sótto si véde un' ámpia forésta d' antíchi cédri, che sémbrano tánto vécchi quánto la térra nélla quále sóno piantáti, e che vánno a métter i lor fólti rámi fin tra le núvole. Quésta sélva ha nel pendío délla montágna mólte grásse pastúre sótto a' suói piédi. Ivi si véggono andár vagándo i tóri che múgghiano, le pécore che bélano insiéme cói lóro téneri agnélli, i quáli vánno saltellándo su l' érba frésca. Ivi scórrono mílle divérsi ruscélli, che distribuíscono un' ácqua límpida per ógni párte. Si véde finalménte sótto a quélle pastúre la párte inferióre del mónte, che rassomígliasi ad un giardíno. La primavéra, e l' autúnno vi régnano in compagnía, per unírvi i fióri, ed i frútti Giammái nè il vénto pestífero del mezzogiórno, che sécca, ed abbrúcia tútto, nè lo spietáto aquilóne hánno avúto ardíre di scolorár le bellézze, che adórnano quésto giardíno.

L' ísola, nélla quále è fabbricáta la cittá di Tiro, sórge nel máre présso ad úna spiággia sì bélla. Quésta gran cittá sémbra nuotár sóvra le ácque, ed éssere la regína di tútto il máre. Vi appródano i mercatánti da tútte le párti del móndo, ed i suói stéssi abitatóri sóno i più célebri mercánti, che síano nell' univérso. Quándo si éntra in quélla città, si créde súbito che non sía éssa úna cittá d' un pópolo particoláre, ma che sía la cittá comúne di tutt' i pópoli, ed il céntro del lóro commércio. Ha éssa dúe gran móli, i quáli sóno cóme dúe bráccia, che si spórgon nel máre, e che abbrácciano un vásto pórto, dóve non éntrano i vénti. In quésto pórto si véde cóme úna sélva d' álberi di návi, e sóno quéste návi in così gran número, che appéna si può vedére il máre che le sostiéne. Tútti i cittadíni s' ápplicano al commércio, e le lóro grándi ricchézze non réndono mái dispiacévole ad éssi la fatíca necessária per aumentárle. Vi si véde da tútti i láti il finíssimo líno d' Egitto, e la pórpora tiria, dúe vólte tínta d' un colór brillánte, a maraviglióso. Quésta dóppia

denn die Berge schützen sie vor den brennenden Mittagswinden, und der Nordwind erfrischt sie, der von der Seite des Meeres herweht. Das Land liegt am Fuße des Libanon, dessen Gipfel die Wolken theilt und bis zu den Gestirnen reicht. Ewiges Eis umstarret seine Stirn. Von den Spitzen der Felsen, die sie umgeben, rauschen gewaltige Ströme, vom Schneewasser geschwellt, herab. Unter diesen Felsen erblickt man einen großen Wald von alten Zedern, die mit der Erde, in der sie Wurzel gefaßt haben, von gleichem Alter zu sein scheinen, und ihre dicken Aeste bis in die Wolken erheben. Am Abhang des Berges, unter dem Walde, dehnen sich fette Weiden. Hier irren die brüllenden Stiere und die blöckenden Schaafe mit ihren zarten, auf dem Grase hüpfenden Lämmern umher. Tausend klare Bäche bewässern diese Weiden. Unter denselben erblickt man den Fuß des Berges, ähnlich einem Garten. Gemeinschaftlich herrschen hier der Frühling und der Herbst, um ihre Blüthen und Früchte zu gatten. Weder der giftige Hauch des trocknenden, alles versengenden Mittagswindes, noch der rauhe Nord konnten je die lebhaften Farben verlöschen, welche diesen Garten schmücken.

Nahe dieser schönen Küste erhebt sich in dem Meere die Insel, auf welcher die Stadt Tyrus erbaut ist. Diese große Stadt scheint auf den Gewässern zu schwimmen, und die Königin des ganzen Meeres zu sein. Von allen Gegenden der Erde landen hier die Kaufleute an, und ihre Bewohner sind selbst die berühmtesten Kaufleute der Welt. Tritt man in diese Stadt, so glaubt man anfänglich, daß sie nicht sowohl der Wohnplatz eines einzelnen Volkes, als vielmehr die gemeinschaftliche Stadt aller Völker und der Mittelpunkt ihres Handels sei. Sie hat zwei große Dämme, die sich gleich zwei Armen weit in das Meer erstrecken, und einen ungeheuren Hafen einschließen, in welchen die Winde nicht eindringen können. In diesem Hafen erblickt man einen ganzen Wald von Schiffsmasten, und die Schiffe selbst sind so zahlreich, daß man kaum das Meer sehen kann, das sie trägt. Alle Einwohner befleißen sich der Handlung, und ihre großen Reichthümer verleiden ihnen die Arbeit nicht, die zu ihrer Vermehrung nöthig ist. Ueberall erblickt man in dieser Stadt die feine ägyptische Leinwand und den zweimal gefärbten tyrischen Purpur von ausnehmendem Glanze. Diese doppelte Farbe ist so lebhaft, daß die Zeit sie nicht

temps ne peut l'effacer; on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation: les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, long-temps avant l'âge de Tiphys et des Argonautes tant vantés dans la Grèce; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres, et ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidele, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne

tan vivo y permanente, que ni el tiempo basta á deslucirle: empléase en las lanas finas que bordadas de oro y plata adquieren un nuevo realce. Los Fenicios comercian con todos los pueblos hasta el estrecho de Gades, y se han internado en el vasto océano que rodea toda la tierra. Tambien han hecho largas navegaciones en el mar Rojo, y por él es por donde van á buscar á islas desconocidas el oro, los aromas, y varios animales que no se encuentran en otros paises.

No se saciaban mis ojos de ver el magnífico espectáculo de esta gran ciudad, en que todo está en movimiento. Allí no se ven, como en las ciudades de la Grecia, hombres ociosos y noveleros, que van á buscar noticias á la plaza pública, ó á ver los estrangeros que llegan al puerto. Los hombres se ocupan en descargar las naves, trasportar ó vender las mercancías, arreglar sus almacenes, y en llevar cuentas exactas de lo que les deben los negociantes estrangeros; y las mugeres en hilar las lanas, hacer dibujos para bordar, ó en plegar las telas preciosas.

¿De qué proviene, le pregunté á Narbal, que los Fenicios se hayan hecho dueños del comercio de todo el mundo, y que se enriquezcan por este medio á expensas de todos los demas pueblos? Ya lo veis, me respondió; la situacion de Tiro es ventajosa para el comercio. Nuestra patria tiene la gloria de haber inventado la navegacion. Si hemos de creer la tradicion de la mas remota antigüedad, los Tirios fueron los primeros que domaron las olas mucho antes que Tífis y los Argonautas, tan ponderados en la Grecia; quiero decir, que ellos fueron los primeros que osaron exponerse en una débil embarcacion al arbitrio de las olas y de las tempestades: los primeros que sondearon los abismos del mar, que observaron los astros lejos de la tierra, segun la ciencia de los Egipcios y Babilonios: los primeros en fin que reunieron tantos pueblos que el mar tenia separados. Los Tirios son industriosos, pacientes, laboriosos, capaces, sobrios y económicos: tienen una exacta policia, viven perfectamente unidos entre sí, y jamas se ha conocido un pueblo mas constante y sincero, mas fiel y seguro, ni mas cómodo para los estrangeros.

Ved aquí, sin ir á buscar otra cosa, lo que les da el imperio

tintúra è sì víva, che il témpo non la può scolorare; ed éssi se ne sérvono per tígnere la lána fína, che ricámano d' óro e d' argénto. I Fenici hánno commércio con tútti i pópoli, perfíno állo strétto di Gadi: si sóno eziandío innoltráti nel vásto océano, che circónda tútta la térra; hánno fátte altresì mólte lúnghe navigazióni sóvra il máre Rósso, e per quésta via vánno a cercáre nélle ísole sconosciúte óro, profúmi, e divérsi animali, che non si rinvéngono altróve.

Io non potéva saziármi di rimiráre quésta gran città, nélla quále tútto éra in móto. Io non vi vedéva cóme nélle ísole délla Grecia, uómini sfaccendáti, e curiósi, che vánno a cercár novélle nélla púbblica piázza, ed a mirár gli straniéri, che giúngono déntro al pórto. Gli uómini sóno occupáti in iscaricáre i lóro vascélli, in trasportáre, ed in véndere le lóro mérci, in assettáre i lóro maggazzíni, in tenére un cónto accuráto di ciò che a lóro è dovúto da mercatánti straniéri: e le dónne non céssano mái di far diségni di ricámi, di piegáre i lor rícchi dráppi, o di filár le lóro láne.

Dónde viéne, ío dicéva a Narbale, che i Fenici si sóno rendúti padróni del commércio di tútta la térra, e che tánto arricchíscono álle spése di tútte le áltre nazióni? Vói vedéte, mi dísse, quánto sía cómodo álla navigazióne il situaménto di Tiro; e la nóstra pátria ha la glória d' avér inventáta la navigazione. I Tiri fúrono i prími (se dobbiám crédere ciò che ci viéne riferíto dall' antichità più nascósta) che ardírono di méttersi in un frágil vascéllo álla discrezióne délle ácque, che scandagliárono gli abíssi del máre, che domárono l' orgóglio dell' ónde, mólto témpo avánti l' etá di Tifi, e dégli Argonauti, tánto vantáti nélla Grecia, che lúngi dálla térra osserváron le stélle, seguéndo la sciénza dégli Egizi, e de' Babilonesi, e che riunírono tánti pópoli ch' érano separáti dal máre. I Tiri sóno industriósi, paziénti, fatichévoli, sóbri, ed ecónomi; hánno úna perfétta nórma di vívere, e sóno compiutaménte fra lóro concórdi. Non vi è mái státo alcún pópolo più costánte, più sincéro, più fidáto, più cortése di questo vérso gli straniéri.

Eccovi, sénza cercárne áltra cagióne, ciò che dà lóro il do

verlöschen kann. Man bedient sich derselben zu den feinen Wollenzeugen, welche man durch Stickwerke von Gold und Silber erhöht. Die Phönizier handeln mit allen Völkern bis zur Meerenge von Gades, und sind selbst in das ungeheure Weltmeer eingedrungen, das die ganze Erde umfaßt; auch besegelten sie weithin das rothe Meer, und holten auf diesem Wege in unbekannten Inseln Gold, Weihrauch und mancherlei Thiere, die in andern Gegenden unbekannt sind.

Ich konnte nicht satt werden, das prächtige Schauspiel zu betrachten, das diese große Stadt darstellte, wo alles in Bewegung war. Man sah hier nicht wie in den Städten von Griechenland neugierige Müßiggänger, die auf den öffentlichen Plätzen nach Neuigkeiten forschen, und die Fremden angaffen, die in den Hafen einlaufen. Die Männer sind beschäftigt, ihre Schiffe auszuladen, ihre Waaren weiter zu schaffen oder sie zu verkaufen, ihre Gewölbe in Ordnung zu bringen und genaue Rechnung über das zu führen, was sie an fremde Kaufleute zu fordern haben. Das Geschäft der Weiber ist, Wolle zu spinnen, Muster zu Stickwerken zu verfertigen, oder die weichen Zeuge zu falten.

„Welches sind die Ursachen," fragte ich Narbal, „daß die Phönizier sich des Handels der ganzen Welt bemächtigt haben, und sich auf Kosten aller andern Völker bereichern?" „Du siehest es," antwortete mir Narbal, „die Lage von Tyrus könnte nicht glücklicher für den Handel sein. Unserm Vaterlande gebührt der Ruhm, die Schifffahrt erfunden zu haben. Die Tyrier waren die ersten, (wenn man den Sagen des Alterthums Glauben beimessen darf), die lange vor den Zeiten des Typhis und der in ganz Griechenland so hoch gepriesenen Argonauten die Wogen bändigten. Sie waren die ersten, sage ich, die es wagten, sich einem zerbrechlichen Fahrzeuge anzuvertrauen, die, Wellen und Stürmen Preis gegeben, die Tiefen des Meeres ergründeten, und, in der Weisheit der Aegypter und Babylonier unterwiesen, fern von dem Lande den Lauf der Gestirne beobachteten; sie waren es endlich, die so viele, durch das Meer von einander getrennte Völker vereinigten. Die Tyrier sind erfinderisch, ausdauernd in der Arbeit, emsig, reinlich, mäßig und sparsam. Ihre Verfassung ist vortrefflich; eine vollkommene Eintracht herrscht unter ihnen; nie gab es ein Volk, das standhafter, aufrichtiger, zuverlässiger, keines, das zuvorkommender gegen die Fremden gewesen wäre.

Dies sind die wahren Ursachen, ohne daß wir nach andern forschen

l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettaient entre eux ; s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie ; si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquaient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéraient tant soit peu les règles d'un commerce libre ; s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers ; souffrez même quelque chose d'eux ; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce ; qu'elles soient simples et faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruine le commerce en ruinant les hommes qui le font.

Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera : il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous ; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre impru-

del mar, y hace que florezca en su puerto un comercio tan útil Pero si se introdujesen entre ellos la division y los zelos ; si se empezasen á afeminar con los deleites y la ociosidad ; si los próceres de la nacion despreciasen el trabajo y la economía, si se dejasen de honrar las artes, si faltaran á la buena fé con los estrangeros, si alterasen en lo mas mínimo las reglas de un comercio libre, si descuidasen sus manufacturas y dejasen de hacer las cuantiosas anticipaciones que se necesitan para que sus artefactos tengan cada uno en su clase la posible perfeccion ; bien pronto veriais caer este colosal poder que admirais.

Mas esplicadme, le dije, los verdaderos medios de establecer algun dia en Itaca un comercio semejante. Haced, me respondió, la que aquí se hace. Recibid bien y fácilmente á todos los estrangeros ; haced que encuentren en vuestros puertos seguridad, comodidad y entera libertad : no os dejeis arrastrar de la avaricia ni del orgullo. El verdadero medio de ganar mucho, es no querer ganar demasiado, y saber perder á tiempo. Haceos amar de los estrangeros ; y si es menester, toleradles alguna cosa. Temed escitar sus zelos con vuestra altanería. Estableced unas reglas de comercio, que sean constantes, sencillas y fáciles ; acostumbrad á vuestros pueblos á observarlas inviolablemente ; castigad con rigor el fraude, y aun la negligencia, ó el fausto de los mercaderes que arruina el comercio, arruinando á los que lo hacen.

Sobre todo absteneos de ponerle trabas para inclinarle segun vuestras miras. El príncipe no se ha de mezclar en él, si no quiere entorpecerle. Todo el provecho debe dejarle á sus vasallos, que son los que tienen el trabajo ; lo contraria seria desanimarlos : bastantes utilidades le producirán las muchas riquezas que entrarán en sus estados. Es el comercio como ciertas fuentes, que si se las quiere mudar su curso, se secan. Para atraer á los estrangeros, proporcionadles provecho y comodidad. Si les haceis el comercio menos cómodo y útil, se retirarán insensiblemente, y no volverán jamas porque otros pueblos, aprovechándose de vuestra imprudencia, les atraerán á

mínio del máre, che fa fioríre nel lóro pórto un così profittévole commércio. Se s' introducésse fra lóro la divisíone, e la gelosía; se cominciássero ad effemminársi nélle delízie, e nell' ózio; se i principáli tra lóro disprezzássero la fatíca, e l' economía; se le árti cessássero d' éssere in prégio in quésta città; se mancássero éssi di fedeltà vérso gli straniéri; se alterássero le régole d' un commércio líbero di qualsivóglia ménoma párte; se trascurássero le lóro manifattúre; e se tralasciássero d' usáre le grándi diligénze che sóno necessárie per réndere le lóro mercánzie perfétte, ciascún nel súo génere; vedréste ben tósto cadére quésta poténza, che di presénte ammiráte.

Ma spiegátemi, ío gli dicéva, i módi di stabilíre un giórno ánche in Itaca un somigliánte commércio. Fáte, mi rispóse, in quélla maniéra che si fa quì: accogliéte béne e corteseménte tútti gli straniéri; fáte che ritróvino ne' vóstri pórti la sicurézza, il cómodo, ed úna pieníssima libertà; e non vi lasciáte trasportáre nè dall' avarízia, nè dall' orgóglio. La véra maniéra di guadagnár mólto, è il non volér mái guadagnár tróppo, e di sapér pérdere a témpo. Fátevi amáre da tútti gli straniéri, e da lóro tolleráte eziandío quálche cósa; abbiáte paúra d' eccitáre cólla vóstra alterígia la gelosía; siáte costánte nel mantenére le régole del commércio, e síano quéste régole sémplici, e fácili; avvezzáte i vóstri pópoli ad osservárle inviolabilménte; gastigáte severaménte la fróde, ed altresì la trascurággine, od il fásto de' mercatánti, che mándano in rovína colóro che lo esércitano.

Ma spezialménte non vi mettéte giammái ad inquietáre il commércio per aggirárlo secóndo i vóstri diségni. Fa di mestiére che il príncipe non se ne intrométta per non isturbárlo, e che ne lásci tútto il profítto a' suói súdditi, i quáli ne hánno pariménte l' impáccio, altriménti leverà ad éssi il corággio. Così ne trarrà mólti vantággi mediánte le grándi ricchézze, ch' entreránno déntro a' suói státi. Il commércio è cóme alcúne fontáne; vói le fáte seccáre, se voléte tórcere il lóro córso. Non vi ha se non il profítto, ed il cómodo che alléttino a veníre nélle vóstre città gli straniéri. Se rendéte lóro il commércio men cómodo, e méno útile, si ritírano insensibilménte, nè più ritórnano, perchè áltri pópoli, profittándo délla vóstra imprudénza, li trág-

dürften, die ihnen die Herrschaft des Meeres gaben, und diesen einträglichen Handel verschafften, der in ihrem Hafen blüht. Sollte Uneinigkeit und Eifersucht sich unter ihnen einschleichen, ihr Geist durch Müßiggang und ein weichliches Leben erschlaffen, die Angesehensten der Nation die Arbeit und die Wirthschaft verachten; würden die Künste nicht mehr in ihrer Stadt geehrt, und sie den Fremden nicht mehr Wort halten; sollten sie sich die geringste Abweichung von den Handelsgesetzen erlauben, ihre Manufacturen vernachlässigen, und unterlassen, die großen Vorschüsse zu thun, welche nothwendig sind, ihre Waaren, eine jede in ihrer Art, vollkommen zu machen, so würdest du bald die Macht fallen sehen, die du jetzt bewunderst."

„Aber lehre mich," sagte ich zu ihm, „die wahren Mittel, in Ithaka einst einen ähnlichen Handel auszuführen." „Verfahre eben so," antwortete er mir, „wie man hier verfährt; nimm die Fremden liebreich und gefällig auf; mache, daß sie in deinen Häfen Sicherheit, Bequemlichkeit und vollkommene Freiheit finden; laß dich nie weder von Geiz noch Stolz in deinen Handlungen leiten; das wahre Mittel, viel zu gewinnen, besteht darin, daß man nie zu viel gewinnen wolle, und zu rechter Zeit seinem Vortheil zu entsagen wisse. Erwirb dir die Liebe aller Fremden; laß dir sogar manches Unangenehme von ihnen gefallen; hüte dich, durch ein stolzes Betragen Eifersucht zu erregen. Die Gesetze des Handels seien einfach und leicht verständlich; sei standhaft in ihrer Handhabung, und gewöhne dein Volk, sie unverbrüchlich zu beobachten. Der Betrug und selbst die Nachlässigkeit und das prunkvolle Leben der Kaufleute werde streng von dir bestraft; diese Laster bringen den Handel in Verfall, indem sie die Sitten derer verderben, die ihn treiben."

„Nie müsse es dir einfallen, (und dies ist das Wichtigste) den freien Gang des Handels zu stören, um ihm eine Richtung nach deinem Sinne zu geben; es ist weit zuträglicher, daß sich der Fürst gar nicht in den Handel mische, und daß er allen Nutzen davon seinen Unterthanen überlasse, welche die mit demselben verknüpften Beschwerden tragen, sonst schlägt er ihren Muth nieder. Die großen Reichthümer, die durch den Handel in seine Stadt kommen, verschaffen ihm genug Vortheile. Es ist mit dem Handel, wie mit gewissen Quellen; wenn man ihren Lauf ändern will, vertrocknen sie. Die Fremden werden nur durch die Aussicht auf leicht zu erlangende Vortheile in unser Land gezogen; wenn man den Handel stört, und ihnen diese Vortheile erschwert, so verlieren sie sich unvermerkt, und kommen nicht mehr zurück, weil an-

dence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportait le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, et des étrangers et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports á toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulens; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce; et tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit; les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr, qui leur était autrefois si connu: et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt tranportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étaient rendus si puissans sur la mer; car je voulais n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage: on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles.

sus puertos, y les acostumbrarán á no echaros de menos. Es necesario confesaros que de algun tiempo á esta parte se ha oscurecido no poco la gloria de Tiro. ¡Oh, cuánto mas os hubiera admirado, si hubierais vista esta ciudad antes del reinado de Pigmalion! ¡Pero, ya, ya no han quedado mas que los tristes restos de una grandeza que amenaza ruina! ¡Ah, infortunada Tiro! en qué manos has caido! ¡Ya se pasó el tiempo en que la mar te traia el tributo de todos los pueblos del mundo!

Pigmalion todo lo teme, asi de los estrangeros, como de sus vasallos; y en vez de abrir sus puertos, segun nuestra antigua costumbre, á las naciones mas lejanas con una absoluta franqueza, quiere saber el número de naves que arriban, de donde son, el nombre de los que en ellas vienen, su género de comercio, las clases y precios de sus mercancías y el tiempo que deben de permanecer aquí. Aun hace otra cosa peor: hostiga á los que le parecen mas opulentos, y bajo diversos pretestos impone nuevas gabelas. Quiere tambien entrar en comercio; pero todo el mundo huye de mezclarse en nada con él. Asi decae el comercio: los estrangeros olvidan poco á poco el camino de Tiro, que en otro tiempo les era tan grato; y si Pigmalion no muda de conducta, no tardarán mucho en trasferirse nuestra gloria y nuestro poder á otro pueblo mejor gobernado que el nuestro.

Seguí preguntando á Narbal cómo se habian hecho los Tirios tan poderosos en el mar, pues no queria ignorar nada de todo cuanto conduce al gobierno de un reino. Nosotros, me respondió, tenemos los montes del Líbano que nos proveen de maderas para navíos; y para solo este uso las reservamos tan cuidadosamente, que nunca se cortan sino para las necesidades públicas. Para la construccion de las naves logramos la ventaja de tener artífices hábiles.

gono a se, e gli assuefánno a restár prívi di vói. Bisógna pariménte che ío vi confessì, che da quálche témpo in quà, la glória di Tiro ha non póco perdúto del súo splendóre. Oh se l' avéste vedúta ,mío cáro Telemaco, príma che Pigmalione regnásse, assái più ne saréste rimáso maravigliáto! Ora quì più non iscorgéte, fuorchè i funésti avánzi d' úna grandézza, che stà in perícolo di rovináre. Mísera Tiro, in che máni séi tu cadúta! Per il passáto il máre ti recáva il tribúto di tútti i pópoli délla térra.

Pigmalione téme gli straniéri egualménte, ed i própri súdditi: in véce d' apríre i suói pórti a tútte le più rimóte nazióni, con úna pieníssima libertà, secóndo il nóstro antíco costúme; égli vuól sapére il número de' vascélli che giúngono, il lor paése, il nóme dégli uómini che vi sóno, la spécie del lóro tráffico, la quantità, ed il prézzo délle lóro mercanzíe, ed il témpo, che débbono quì soggiornáre. Fa péggio ancóra, perocchè úsa la soperchiería per sorpréndere i mercánti, e per confiscár le lor mérci. Inquiéta quéi, che créde i più doviziósi; stabilísce mólte nuóve imposizióni sótto divérsi pretésti, vuóle anch' égli introméttersi nel commércio, e ciaschedúno téme d' avér a trattáre d' affári e d' interéssi con lúi. Perciò il commércio languísce, gli straniéri si diménticano a póco a póco la vía di Tiro, che per addiétro éssi facévano di sì buon grádo; e se Pigmalione non cámbia módo di procédere, la nóstra glória, e la nóstra poténza, saránno fra póco trasferíte a quálche áltro pópolo governáto méglio di nói.

Richiési pói a Narbale, cóme i Tiri si fóssero rendúti così poténti in máre, conciossiachè ío voléva sapére ógni cósa di tútto ciò che sérve al govérno d' un régno. Abbiámo, mi rispóse le foréste del Libano, le quáli ci provvéggono tútto il legnáme necessário álla fábbrica de' vascélli, e le riserbiámo accurataménte a quest' úso. Non sene táglia mái, se i bisógni púbblici non lo richiéggono per fabbricáre; ed abbiámo artéfici eccellentíssimi.

dere Völker unsere Unklugheit benutzen, sie an sich ziehen, und sie gewöhnen, unserer zu entbehren. Auch hat seit einiger Zeit, ich muß es dir freimüthig gestehen, Tyrus viel von seinem Glanze verloren. O, wenn du sie gesehen hättest, diese Stadt, geliebter Telemach, vor Pygmalions Regierung, wie viel mehr würde sie dein Erstaunen erregt haben! Jetzt findest du hier nichts mehr als die traurigen Reste unserer ehemaligen Größe, die vollends ihrem Untergange zueilt. O, unglückliches Tyrus, in welche Hände bist du gefallen! Ehemals brachte dir das Meer den Tribut aller Völker der Erde.

Pygmalion traut weder den Fremden noch seinen eigenen Unterthanen. Statt seine Häfen nach unserer alten Sitte allen, auch den entferntesten Völkern ohne Einschränkung zu öffnen, will er die Zahl der Schiffe, welche ankommen, ihr Land, die Namen der in denselben befindlichen Menschen, die Zeit, die sie hier zuzubringen gedenken, die Waaren, mit welchen sie handeln, ihre Beschaffenheit und den Preis derselben wissen. Er geht noch weiter; auf eine hinterlistige Weise legt er den Kaufleuten Schlingen, um Gelegenheit zu finden, ihnen ihre Waaren weg zu nehmen. Er beunruhigt diejenigen unter ihnen, welche er für die Reichsten hält. Unter mancherlei Vorwänden führt er neue Abgaben ein. Er will selbst Theil an dem Handel nehmen, und jedermann scheut sich, mit ihm zu thun zu haben. Auf diese Art liegt der Handel darnieder. Die Fremden vergessen allmählig den Weg nach Tyrus, der ihnen vormals so bekannt war; und wenn Pygmalion sein Verfahren nicht ändert, so wird unser Ruhm und unsere Macht bald zu einem anderen Volke übergehen, das besser regiert wird, als wir."

Ich fragte alsdann Narbal, wie es zugegangen, daß die Tyrier so mächtig zur See geworden; denn ich wünschte von allem unterrichtet zu sein, was zur Verwaltung eines Staats gehört. Er antwortete mir: „Wir sind im Besitz der Wälder des Libanon; sie verschaffen uns das Bauholz zu unsern Schiffen, und sorgfältig wird es zu diesem Gebrauch aufgespart. Die Bäume werden nur gefällt, wenn es das Bedürfniß des Staats erfordert. Wir haben ferner den Vortheil, geschickte Schiffsbaumeister zu besitzen."

Comment, lui disais-je, avez-vous pu faire pour trouver ces ouvriers?

Ils se sont formés, répondit Narbal, peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon géomètre; on estime fort un habile astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé et bien traité. Les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leurs services; on les nourrit bien; on a soin d'eux quand ils sont malades: en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfans; s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille: on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut: le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier; et, dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes, sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandais le détail des moindres choses, et j'écrivais tout ce que j'avais appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connaissait Pygmalion, et qui m'aimait, attendait avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du roi, qui allaient nuit et

¿Cómo, le dije, habeis podido hallarlos?

En el pais mismo se han ido poco á poco formando, me respondió Narbal. Cuando se recompensa bien á los que sobresalen en las artes, hay seguridad de tener bien pronto á quien las lleve á su última perfeccion, porque los hombres mas sabios y de mayor talento se dedican gustosos á aquellas á que estan anejas las grandes recompensas. Aquí se trata con honor á todos los que sobresalen en las artes y en las ciencias útiles á la navigacion. Se tiene en consideracion á un buen geómetra: se estima mucho á un hábil astrónomo: se colma de bienes al piloto que sobrepuja á los otros en su ejercicio: no se desprecia á un buen carpintero, antes por el contrario se le paga y trata bien. Hasta los buenos remeros tienen recompensas seguras y proporcionadas á sus servicios: se les mantiene bien, se les cuida en sus enfermedades, y en su ausencia se tiene cuidado de sus mugeres y de sus hijos. Si perecen en algun naufragio, se indemniza á su familia; y despues de servir cierto tiempo, se les da licencia para que se vuelvan á sus casas. Asi es como tenemos cuantos marineros queremos, porque el padre cria con gusto á su hijo para tan buen oficio, y se apresura á instruirle desde su mas tierna edad en el manejo del remo y de los cables, y á despreciar las borrascas. Asi es como se conduce á los hombres sin violencia por medio de las recompensas y del buen órden, lo que no conseguiria la autoridad por sí sola, ni se adelanta mucho con una sumision forzada: es necesario ganar los corazones, y hacer que los hombres encuentren ventajas en aquellas mismas cosas en que se les quiere hacer servir con su industria.

Despues de estos discursos me llevó Narbal a ver los almacenes, los arsenales, y todos los oficios que se emplean en la construccion de navíos. Procuré informarme del pormenor de las cosas mas mínimas, y todo cuanto aprendí, lo puse por escrito, para que no se me olvidase ninguna circunstancia útil.

Entre tanto, como Narbal me amaba, y conocia á Pigmalion, esperaba con impaciencia mi partida, temeroso de que me descubriesen las espías del rey, que andaban dia y noche por la

E cóme, soggiúnsi, avéte potúto ritrováre cotésti artéfici?

Eglino, mi rispóse, si sóno fátti a póco a póco quì nel paése. Quándo béne si prémiano quéi, che nélle árti sóno eccellénti, si è sicúro d' avér présto di quéi, che le condúcono all' último lor perfezióne; imperocchè gli uómini che hánno cnuosciménto maggióre, e maggiór talénto, non lásciano d' applicársi a quélle árti, álle quáli i gran guiderdóni vánno congiúnti. Quì si tráttano con onóre tútti quégli, i quáli fánno buóna riuscíta nélle árti, e nelle sciénze che álla navigazióne son profittévoli. Si fa stíma d' un buon geómetra: s' apprézza mólto un valénte astrónomo; si cólma di ricchézze un pilóto, che nel súo ufficio súpera gli áltri; nè si disprézza, ánzi è ben pagáto, e ben trattáto un buon legnajuólo. Anche i buóni rematóri hánno le lor mercédi sicúre, e proporzionáte a quel servígio che préstano. Sóno ben nutríti, e si ha cúra di lóro allorchè sóno ammaláti; ed in lóro assénza si ha cúra délle lóro mógli, e de' lóro figliuóli. Se periscono in un naufrágio, si risarcísce il dánno álle lor famíglie, e si rimándano álle lor cáse quéi che hánno servíto per un cérto spázio di témpo. In quésta guísa si ha tánti rematóri quánti si vuóle; il pádre góde d' alleváre i figliuóli in un mestiére cotánto útile, e s' affrétta d' insegnár lóro fin dálla lóro più ténera giovanézza a maneggiáre il rémo, e le sárte, ed a sprezzáre le tempéste. In quésto módo col prémio, e col buon órdine, sénza violénza, si costríngono gli uómini ad ubbidíre. La sóla autorità mái non gióva, e la sommessióne dégli inferióri non básta: bisógna guadagnáre i cuóri, e far che gli uómini in quélle cóse, nélle quáli vogliámo servírci délla lóro indústria, vi ritróvino il lor vantággio.

Dópo quésto ragionaménto, Narbale mi condússe a vedére i magazzíni, gli arsenáli, ed i lavóri di tútte le professióni, che sérvono a fabbricáre le návi. Io chiedéva lo particolarità délle più pícciole cóse; e scrivéa tútto ciò ch' ío avéva appréso, per non dimenticármi quálche útile circostánza.

Intánto Narbale, che conoscéva Pigmalione e che m' amáva teneraménte, attendéva con impaziénza la mía partíta, teméndo che fóssi scopérto dálle spíe del re, che andávano girando

„Wie gelanget ihr zu diesen Arbeitern?“ fragte ich ihn.

Er antwortete mir: „Sie haben sich allmählig in dem Lande selbst gebildet. Man darf nur diejenigen, welche sich in irgend einer Kunst auszeichnen, gut belohnen, und man kann gewiß sein, bald Leute zu finden, die sie zu ihrer höchsten Vollkommenheit bringen; denn einsichtsvolle und fähige Köpfe legen sich immer auf die Künste, deren Ausübung mit großen Vortheilen verbunden ist. Alle diejenigen, welche sich in den zur Schifffahrt gehörigen Künsten hervorthun, genießen hier einer ehrenvollen Auszeichnung. Man achtet einen guten Meßkünstler; ein geschickter Sternkundiger wird hoch geschätzt; ein Steuermann, der die andern in seiner Kunst übertrifft, wird reichlich belohnt; ein guter Zimmermann sogar wird nicht gering geachtet; er wird gut bezahlt und gut behandelt; selbst die guten Ruderer finden sichere und ihren Diensten angemessene Belohnungen; sie erhalten gute Kost; man verpflegt sie, wenn sie krank sind; wenn sie im Schiffbruch umkommen, wird ihre Familie entschädigt; man entläßt diejenigen in ihre Heimath, welche eine bestimmte Zeit gedient haben. Auf diese Art finden sich derselben so viele, als man nur haben will. Mit Vergnügen unterrichtet der Vater seinen Sohn in einem so einträglichen Gewerbe. Schon von seiner frühesten Jugend an lehrt er ihn das Ruder führen, die Seile spannen und die Stürme verachten. So werden die Menschen ohne allen Zwang bloß durch Belohnung und gute Anstalten geleitet. Das gebieterische Ansehen allein bringt keine Wirkung hervor; der äußere Gehorsam der Untergebenen ist nicht hinreichend; man muß die Herzen gewinnen, und die Sachen so einzurichten wissen, daß die Menschen bei allem, was sie für uns thun sollen, ihren eigenen Vortheil finden.“

Nach dieser Unterredung besuchte ich mit Narabal die Magazine, die Zeughäuser und alle Handthierungen, die zum Schiffbau erforderlich sind. Ich erkundigte mich nach allen Umständen, auch bei den geringfügigsten Dingen, und ich schrieb alles auf, was ich gelernt hatte, aus Furcht irgend einen bedeutenden Umstand zu vergessen.

Indeß sah Narbal, der den Pygmalion kannte und mich liebte, mit Ungeduld meiner Abreise entgegen; er fürchtete, ich möchte von den Kundschaftern des Königs, welche die Stadt Tag und Nacht durchlie-

jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettaient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Égypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le roi veut qu'on l'arrête et qu'on sache certainement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étais un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avaient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui était, disait-on, par cette proportion si exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port; et j'interrogeais l'ouvrier qui avait réglé cette proportion.

Narbal, surpris et effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui est de l'île de Chypre. Mais quand il eut perdu de vue cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étais : Je ne l'avais que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque, nous sommes perdus ! le roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Chypre; il ordonne qu'on vous arrête : il veut me faire périr si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieu, donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père; et peut-être que le roi sans approfondir davantage vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux que le destin veut perdre. Je sais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien ; et je ne saurais dire que je

ciudad ; pero aun no lo permitian los vientos. Estando un dia examinando con curiosidad el puerto, y preguntando á varios comerciantes, vimos que se dirigia á nosotros un oficial de Pigmalion, que le dijo á Narbal : El rey acaba de saber por uno de los capitanes de navío, que con vos han vuelto de Egipto, que habeis traido un estrangero que pasa por Chipriota : quiere que se le arreste, y que se sepa con certeza de qué pais es : vos respondereis de él con vuestra cabeza. Me habia yo á la sazon apartado un poco á observar mas de cerca las proporciones de un navío casi nuevo, que segun decian, era el mas velero que jamas se habia visto en el puerto, y lo atribuian á la exacta proporcion que guardaba en todas sus partes ; acerca de lo cual le estaba yo haciendo varias preguntas al que le habia hecho.

Sorprendido y asustado Narbal, respondió al oficial : Voy á buscar á ese estrangero, que es de la isla de Chipre. Mas luego que le perdió de vista, se vino corriendo hácia mí para avisarme del riesgo en que me hallaba. ¡ Demasiado previsto lo tenia yo, mi querido Telémaco, me dijo : perdidos somos ! El rey, atormentado de dia y de noche por sus desconfianzas, ha llegado á sospechar que no sois Chipriota : manda que se os prenda, y me amenaza con la muerte si no os pongo en sus manos. ¿ Qué haremos ? ¡ O dioses ! dadnos acierto para salir de este peligro. Será preciso que yo os lleve á palacio, Telémaco, y que sostengais que sois Chipriota, de la ciudad de Amatunta, hijo de un estatuario de Vénus ; que yo declare haber conocido tiempo hace á vuestro padre. Acaso el rey, satisfecho con esto, os dejará partir. Yo no hallo otro medio de salvar vuestra vida y la mia.

Dejad, le respondí á Narbal; dejad perecer á un desgraciado que el destino quiere que perezca. Yo sabré morir, Narbal; y es mucho lo que os debo para envolveros en mi desgracia. Pero no puedo resolverme á mentir ; y no siendo Chipriota, no

per tútta la città nótte e giórno. Ma i vénti non ancóra ci permettévano d' imbarcárci. Méntre eravámo occupáti in visitáre curiosaménte il pórto, e ad interrogáre divérsi mercatánti, vedémmo venírci intórno un minístro di Pigmalione, che dísse a Narbale: Il re ha sapúto da úno de' capitáni de' vascélli, i quáli con vói sóno ritornáti d' Egitto, che avéte condótto úno straniére, che falsaménte viéne tenúto per Ciprio: vuóle che sía fermáto, e si sáppia sicuraménte di quál paése égli sía, vói ne faréte la sicurtà cólla vóstra tésta. In quél moménto ío m' éra alquánto allontanáto per rimirár più da présso le proporzióni, che i Tiri avévano ottimaménte osservate nel fabbricáre un vascéllo quási nuóvo, il quále, per quánto dicévano, a cáusa di quéste proporzióni, andáva a véla più présto di qualúnque áltro, che si fósse giammái vedúto nel pórto; ed ío facéva alcúne interrogazióni all' artéfice, che avéva aggiustáta la proporzióne di quel vascéllo.

Narbale sorpréso, e spaventáto, rispóse: Io andrò cercàndo quésto credúto straniére, che certaménte è di Cipri. Ma quándo ébbe perdúto di vísta quel minístro, córse ver me per avvisármi del mío perícolo. Pur tróppo ío lo avéva prevedúto, mi dísse, o mío cáro Telemaco, nói siám perdúti. Il re, che giórno e nótte è tormentáto dálla diffidénza, sospétta che vói non siáte di Cipri: cománda che siáte arrestáto, e mi vuol far moríre se non vi métto fra le súe máni. Che farémo nói? Dáteci, o déi, la prudénza che si richiéde ad uscíre da un così fátto perícolo! Converrà, o Telemaco, ch' ío vi guídi al palázzo di Pigmalione: vói sosterréte d'ésser dell' ísola di Cipri, náto nélla città d' Amatúnta, figliuólo d' úno statuário di Venere; ío attesterò che per addiétro ho conosciúto vóstro pádre, e fórse il re vi lascierà partíre sénza esamináre più a fóndo la verità. Io non iscórgo áltri módi per salváre la vóstra víta, e la mía.

Lasciáte púre, rispósi a Narbale, andáre in perdizióne úno sventuráto, che i destíni vógliono mórto. So moríre, o Narbale, e vi sóno debitóre tróppo, per potér lasciármi persuadére a tiráre ancór vói nélla mía disgrázia. Non pósso indúrmi a men-

fen, entdeckt werden. Aber die Winde gestatteten uns noch nicht, uns einzuschiffen. Wir waren eben damit beschäftigt, den Hafen mit Aufmerksamkeit zu betrachten und an verschiedene Kaufleute Fragen zu thun, als ein Diener des Königs bei uns anlangte, und zu Narbal sagte: „Der König hat von einem der Befehlshaber der Schiffe, die mit dir aus Aegypten zurückgekommen sind, vernommen, daß du einen Fremden mitgebracht hast, der für einen Cyprier ausgegeben wird; er befiehlt, daß er in Verhaft genommen werde, und daß man genau untersuche, aus welchem Lande er ist; du wirst mit deinem Kopfe für ihn bürgen." Ich hatte mich gerade in diesem Augenblicke ein wenig entfernt, um die Einrichtung eines fast neuen tyrischen Schiffes in der Nähe zu betrachten, das, wie man sagte, durch die genaue Uebereinstimmung aller seiner Theile der beste Segler war, den man je im Hafen gesehen hatte, und ich befragte den Werkmeister, der dem Schiffe diese Einrichtung gegeben hatte.

Narbal, betroffen und erschrocken, antwortete: „Ich werde sogleich diesen Fremden aufsuchen, der aus der Insel Cypern ist." Aber kaum hatte er diesen Diener aus dem Gesichte verloren, als er auf mich zulief, um mich von der Gefahr zu benachrichtigen, in der ich war. „Ich hatte es nur zu gut voraus gesehen, mein lieber Telemach," sagte er zu mir, „wir sind verloren. Der König, den das Mißtrauen Tag und Nacht peinigt, argwohnt, daß du nicht aus der Insel Cypern seiest; er befiehlt, daß man dich verhafte, und droht mir den Tod, wenn ich dich nicht in seine Hände liefere. Was werden wir beginnen? Götter! erleuchtet unsern Verstand, damit wir dieser Gefahr entgehen! Telemach, ich kann es nicht vermeiden, dich in den Palast des Königs zu führen; du wirst vorgeben, daß du ein Cyprier seiest, aus der Stadt Amathunt, der Sohn eines Venusbildners. Ich werde vorgeben, ehemals deinen Vater gekannt zu haben; vielleicht läßt dich der König abreisen, ohne der Sache tiefer nachzuforschen; ich sehe kein anderes Mittel, dein Leben und das meinige zu retten."

Ich antwortete Narbaln: „Laß immerhin einen Unglücklichen umkommen, dessen Untergang das Verhängniß will. Ich fürchte den Tod nicht, und ich bin dir zu sehr verpflichtet um dich mit in mein Verderben zu ziehen. Ich bin kein Cyprier und es würde mir auch nicht

le suis. Les dieux voient ma sincérité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit: Ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent; les dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à personne; il sauve la vie à deux innocens; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu et la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disais-je, que le mensonge soit mensonge, pour ne pas être digne d'un homme qui parle en présence des dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense les dieux et se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer: s'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie: la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Fallait-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste!

Nous demeurâmes long-temps dans cette espèce de combat; mais enfin nous vîmes arriver un homme qui courait hors d'haleine; c'était un autre officier du roi qui venait de la part d'Astarbé.

Cette femme était belle comme une déesse; elle joignait aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle était enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs elle avait, comme les sirènes, un cœur cruel et plein de malignité; mais elle savait cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice. Elle avait su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, et par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avait abandonné la reine Topha, son épouse. Il ne songeait qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé: l'amour de cette femme ne lui était guère moins funeste que son infâme

podré decir que lo soy. Los dioses ven mi sinceridad: si quieren conservar mi vida, á ellos les toca, ellos lo pueden; pero yo no quiero salvarla por medio de una mentira.

Esta mentira, repuso Narbal, nada tiene que no sea inocente: ni los mismos dioses pueden reprobarla, porque á nadie perjudica; salva la vida de dos inocentes, y si engaña al rey, es solo para evitar que cometa un gran crímen. Muy al estremo llevais, Telémaco, el amor de la virtud, y el temor de violar la religion.

Basta, le dije, que la mentira sea mentira para ser indigna de un hombre que habla en presencia de los dioses, y que todo lo debe á la verdad. El que á ella falta, ofende á los dioses, y se perjudica á sí mismo, porque habla contra su conciencia. Dejad, Narbal, de proponerme lo que es indigno de vos y de mí. Si los dioses se apiadan de nosotros, sabrán los medios de librarnos, y si quieren que perezcamos, seremos muriendo víctimas de la verdad, y dejaremos á los hombres el ejemplo de preferir la virtud sin tacha á una larga vida: la mia lo es ya demasiado siendo tan desgraciada. Por vos solo es por quien mi corazon se enternece, mi querido Narbal. ¡Quién creyera que vuestra amistad por un infeliz estrangero os habia de ser tan funesta!

Largo rato estuvimos en esta especie de contienda, cuando al fin vimos llegar un hombre que corria desalentado, y era otro oficial del rey que venia de parte de Astarbé.

Esta muger, hermosa como una deidad, unia á los hechizos del cuerpo todos los del espíritu. Era festiva, lisonjera é insinuante. Con tantos atractivos seductores tenia, como las sirenas, un corazon cruel y maligno, y la mas refinada astucia para ocultar sus infames sentimientos con un profundo artificio. Su estremada hermosura, su talento, su dulce voz, y la armonía de su lira de tal modo tenian ganado el corazon del rey, que ciego de amor por ella habia abandonado á la reina Tofa su esposa, y solo pensaba en satisfacer las pasiones de Astarbe, cuyo amor no le era menos funesto que su infame avaricia. Pero

tíre; non son di Cipri, e non pósso díre di ésserlo. Gli déi végono la mía sincerità, ad éssi tóeéa di conserváre la mía víta col lor potére; ma non la vóglio salvar con una bugía.

E affátto innocénte, mi rispóse Narbale, quésta menzógna, o Telemaco; e gli stéssi déi non la póssono condannáre. Non fa alcún mále a verúno, sálva la víta a dúe innocénti, e non ingánna il re, se non per impedírgli il comméttere un gran misfátto. Vói fáte andár tróppo innánzi, o Telemaco, l' amóre délla virtù, ed il timóre d'offéndere la religióne.

Básta, ío gli dicéva, che la bugía sía bugía per non ésser dégna d' un uómo, che párla in presénza dégli déi, e che dée tútto álla verità. Chi fa ingiúria álla verità, offénde gli déi, e fa ingiúria a se stésso, perchè párla cóntro álla própria cosciénza. Cessáte, o Narbale, di propórmi úna cósa, ch' è indégna d' amendúe nói. Se gli déi hánno compassióne de' nóstri máli, sapránno ben liberárcene; se vógliono lasciárci períre, moréndo, sarémo víttime délla verità, e lascierémo un esémpio ágli uómini d' antepórre ad úna lúnga víta úna virtù sénza mácchia. La mía è già tróppo lúnga, esséndo così infelíce. Per vói sólo, o mío cáro Narbale, s' intenerísce il mío cuóre. Dovéva dúnque il vóstro amóre vérso úno sventuráto straniére, éssere a vói sì funésto?

Perseverámmo lungaménte in quésta spézie di contrásto, ma finalménte vedémmo giúgnere un uómo, che corréva tútto affannáto. Éra costúi un minístro di Pigmalióne, che veníva per párte d' Astarbea.

Quésta dónna éra bélla cóme úna déa, ed uníva álle bellézze del córpo quélle altresì déllo spírito: éra lusinghiéra, festévole, ed avéva l' árte di sapérsi insinuáre nell' altrúi grázia. Tuttavía con un' apparénza di dolcézza avéva un cuóre crudéle e piéno di malignità, ma sapéva celáre i suói sentiménti malvági con un profóndo artifício. Avéva élla sapúto guadagnársi l' amóre di Pigmalione cólla súa bellézza, e cólla vivacità del súo spírito, cólla súa vóce soáve, e coll' armonía délla líra; e Pigmalione accecáto per léi da úna passióne violénta, avéva abbandonáta la regína Tofa súa móglie. Égli non pensáva che a contentár le passióni dell' ambiziósa Astarbea. L' amóre di quésta dónna a lúi non éra méno funésto, che la súa infáme avarízia. Contut-

möglich sein, zu sagen, daß ich es sei. Die Götter sehen meine Aufrichtigkeit, wenn es ihr Wille ist, so werden sie mein Leben durch ihre Macht erhalten, aber ich mag es durch keine Lüge retten."

„Diese Lüge," erwiederte Narbal, „hat nichts Verwerfliches; die Götter selbst können sie nicht verdammen; sie beschädigt niemand; sie rettet zwei Unschuldigen das Leben; sie täuscht den König nur, um ihn an der Begehung eines großen Verbrechens zu hindern; du treibst die Liebe zur Tugend zu weit und die Furcht, die Götter zu beleidigen.

„Die Lüge bleibt Lüge," sagte ich zu ihm, „dies ist genug; sie entehrt den Menschen, der die Götter immer zu Zeugen seiner Handlungen hat, und der Wahrheit alles schuldig ist. Wer sie verletzt, beleidigt die Götter; er schadet sich selbst, weil er gegen seine Ueberzeugung spricht. Dringe nicht weiter in mich, Narbal; dein Vorschlag entehrt uns beide. Haben die Götter Mitleiden mit uns, so werden sie uns schon zu retten wissen; ist aber unser Untergang beschlossen, so werden wir als Opfer der Wahrheit fallen, und den Menschen das Beispiel hinterlassen, eine unbefleckte Tugend einem langen Leben vorzuziehen, das meinige hat nur schon allzu lange gedauert, da es so unglücklich ist. Nur dein Schicksal, theurer Narbal, rührt mich. Ach, daß die Freundschaft, die du für einen unglücklichen Fremdling fühltest, dir so traurig werden mußte."

Wir stritten uns lange auf diese Art; da sahen wir einen Mann auf uns zukommen, der ganz außer Athem war. Es war ein anderer Diener des Königs, von Astarbe abgeschickt.

Diese Frau war schön, wie eine Göttin; mit den Annehmlichkeiten des Geistes vereinigte sie die Reize des Körpers. Sie war von einem muntern, einnehmenden, einschmeichelnden Wesen; aber gleich den Sirenen, verbarg sie unter diesen verführerischen Reizen ein grausames, tückisches Herz. Diese Verstellung verhüllte ihre lasterhaften Gesinnungen. Durch ihre Schönheit, ihren Verstand, ihre liebliche Stimme und den Wohlklang ihrer Leier, hatte sie Pygmalions Herz zu gewinnen gewußt. Von heftiger Liebe gegen dieses Weib verblendet, hatte er die Königin Topha, seine Gemahlin verlassen. Die Leidenschaften der ehrgeizigen Astarbe zu befriedigen war sein einziges Bestreben. Die Liebe zu diesem Weibe war ihm beinahe eben so verderblich, als sein

avarice. Mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avait pour lui que du mépris et du dégoût: elle cachait ses vrais sentimens, et elle faisait semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même où elle ne pouvait le souffrir.

Il y avait à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeait qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il était passionné pour une autre femme. D'ailleurs, il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvait faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisait chercher, et qu'on disait qui était venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auraient pu le détromper. Comme il n'aimait point les hommes vertueux, et qu'il ne savait point les discerner, il n'était environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignaient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidaient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avait toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Lydien dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avait amené d'Égypte; il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignait que Narbal n'allât parler au roi et ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger, elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le roi soit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les

aunque el rey la amaba con tanta pasion, ella le despreciaba intimamente; pero cuidando siempre ocultarlo, bajo la apariencia de no querer vivir sino para él, al paso que no le podia sufrir.

Habia en Tiro un jóven Lidio, llamado Malacon, de una estraordinaria belleza; pero muelle, afeminado, y encenagado en los deleites. Solo pensaba en conservar la delicadeza de su tez; en peinar el rubio cabello, que ondeaba sobre la espalda; en perfumarse, y dar un aire gracioso á los pliegues de su ropa; y en fin en cantar sus amores á la lira. Vióle Astarbe, y le amó con tal estremo, que degeneró en furor; pero él la despreció, porque estaba apasionado de otra, y porque ademas temia esponerse á los crueles zelos del rey. Viéndose Astarbe despreciada, se abandonó á su resentimiento, y en los raptos de su desesperacion concibió el proyecto de hacer pasar á Malacon por el estrangero que el rey mandaba buscar, y que se decia haber venido con Narbal. Con efecto, asi se lo persuadió á Pigmalion, y sobornó á todos los que hubieran podido desengañarle. Como el rey no amaba á los virtuosos, ni sabia distinguirlos, solo le rodeaban gentes interesadas, artificiosas, y dispuestas á ejecutar sus órdenes injustas y sanguinarias. Estas gentes temian la autoridad de Astarbe, y la ayudaban á engañar al rey, por no desagradar á una muger tan altanera que poseia toda su confianza. Asi Malacon, aunque conocido por Lidio en toda la ciudad, pasó por el joven estrangero que Narbal habia traido de Egipto, y fué puesto en prision.

Pero temiendo Astarbe que fuese Narbal á hablar al rey, y que descubriese su impostura, le envió á toda priesa aquel oficial para que le dijese: Astarbe os prohibe que descubrais al rey quien es vuestro estrangero; solo os pide el silencio, quedando á su cuidado hacer que el rey quede de vos satisfecho. Sin embargo haced que ese jóven que habeis traido de Egipto

tociò, quantúnque le portásse tánto amóre, éssa non avéva per lúi che disprézzo, ed abbomínio, ma nascondéva i suói véri sentiménti, e fingéva di non volér vívere che per lúi sólo, nel medésimo témpo in cúi élla non potéa sofferírlo.

Éravi in Tiro un gióvane Lidio d' úna maravigliósa bellézza, ma mólle, effemmináto, ed imnérso ne' piacéri, il quále chiamávasi Malacone. Non pensáva costúi se non a conservár la delicatézza délla súa carnagióne, a pettináre i bióndi capélli ondeggiánti súlle spálle, a profumár la súa vésta, a dárle úna figúra leggiádra; nè ad áltro finalménte, se non a cantár su la líra vérsi d' amore. Astarbea lo víde, lo amò, e diéde in un furór di passióne. Égli sprezzólla, perchè éra innamoráto eccessivaménte d' un' áltra dónna, ed óltre a ciò teméva d' espórsi álla gelosía crudéle di Pigmalione. Astarbea accorgéndosi d' éssere disprezzáta, si lasciò trasportáre álla cóllera. Nélla súa disperazióne s' immaginò di potér far crédere che Malacone fósse lo straniére, che il re facéva cercáre, e che si dicéva ch' éra venúto con Narbale. In fátti lo diéde ad inténdere a Pigmalione e corrúppe tútti quéi, che avrébbono potúto sgannárlo. Come il re non amáva gli uómini virtuósi, e cóme non sapéva discérnerli, così non gli stávano intórno se non persóne interessáte, ingannévoli, e prónte a mandáre ad esecuzióne i suói órdini ingiústi, e sanguinolénti. Costóro temévano l' autorità d' Astarbea, ed adjutávanla ad ingannárlo, per timóre di dispiacére a quésta dónna supérba, che avéva tútta la confidénza di Pigmalione. In tal guísa al gióvane Malacone, benchè conosciúto per Lídio da tútta la città, fu addossáto il nóme di quel gióvane straniére, che Narbale avéva condótto d' Egitto, e sótto quésto nóme fu carceráto.

Astarbea, la quále temétte che Narbale andásse a parláre al re, e che palesásse la súa calúnnia, mandólli sollecitaménte un minístro, che gli dísse quéste paróle: Astarbea vi proibísce di manifestáre al re quál síasi lo straniére da lúi cercáto. Élla non vi chiéde fuorchè il siléuzio, saprà ben fáre in maniéra, che il re sía soddisfátto di vói. Intánto, perchè non sía già vedúto nélla città, affrettátevi di far imbarcáre insiéme con quéi

schändlicher Geiz. Indessen flößte ihr der König, der sie anbetete, nur Ekel und Verachtung ein. Aber sie verbarg ihre wahren Gesinnungen, und während sie ihn verabscheute, beredete sie ihn, daß sie nur für ihn zu leben wünsche.

Es befand sich damals zu Tyrus ein Lydier, Namens Malachon, ein Jüngling von wunderbarer Schönheit, aber weichlich, weibisch und in den Wollüsten versunken. Seine einzige Sorge war, die Zartheit seiner Haut zu erhalten, seine blonden, über seine Schultern herabhängenden Haare in Locken und sein Gewand in zierliche Falten zu legen, von Wohlgerüchen zu duften, und seine Liebe in die Leier zu singen. Astarbe erblickte ihn, verliebte sich in ihn, und ihre Leidenschaft stieg bis zur Raserei. Er verachtete sie, denn sein Herz brannte für einen andern Gegenstand, und überdies fürchtete er, sich der grausamen Eifersucht des Königs auszusetzen. Astarbe, die sich verachtet sah, überließ sich ihrer Rachgier. Die Verzweiflung gab ihr den Gedanken ein, Malachon für den Fremdling auszugeben, den der König aufsuchen ließ, und der mit Narbal angekommen sein sollte. Es gelang ihr auch wirklich, Pygmalion zu hintergehen, und sie brachte durch Bestechung alle diejenigen auf ihre Seite, welche dem König seinen Irrthum hätten benehmen können; denn da ihm tugendhafte Leute verhaßt waren, und er sie nicht von den Schlechten zu unterscheiden wußte, so umgaben ihn nur eigennützige, verschmitzte Menschen, die seine ungerechten und blutdürstigen Befehle willig vollzogen. Leute dieser Art fürchteten die Allgewalt der Astarbe, und halfen ihr den König hintergehen, aus Furcht dieser übermüthigen Frau zu mißfallen, die ihn ganz gefesselt hatte. So wurde also Malachon, ob ihn gleich die ganze Stadt als einen Lydier kannte, für den jungen Fremdling ausgegeben, den Narbal mit aus Aegypten gebracht habe, und man setzte ihn ins Gefängniß.

Astarbe, welche fürchtete, daß Narbal mit dem König reden und ihren Betrug entdecken möchte, schickte diesen Diener eilends an ihn ab, der ihm sagte: „Astarbe verbietet dir, dem König zu eröffnen, wer dein Fremdling ist; sie fordert nichts von dir als Verschwiegenheit, und sie wird alles so einzuleiten wissen, daß der König mit dir zufrieden sei. Indessen verliere keine Zeit, diesen jungen Fremdling, den du aus Aegyp-

Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Égypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire, et l'officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandait, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission. Narbal et moi nous admirâmes la bonté des dieux qui récompensaient notre sincérité, et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu.

Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien et s'abandonne à des scélérats: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion; il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même temps nous aperçûmes que les vents changeaient, et qu'ils devenaient favorables aux vaisseaux de Chypre. Les dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté: fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourrait vous suivre jusque dans les rivages les plus inconnus! heureux qui pourrait vivre et mourir avec vous! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines; n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice.

Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amans. Que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, et qu'il trouve en vous un fils qui égale as sagesse! Mais dans votre

se embarque pronamente con los Chipriotas, para que no se le vuelva á ver en la ciudad. Gozoso Narbal de poder salvar asi su vida y la mia, ofreció guardar secreto: y el oficial, satisfecho del buen éxito de su comision, se volvió á dar cuenta de ella á Astarbe, mientras nosotros admirábamos la bondad de los dioses, que asi recompensaban nuestra sinceridad, y que tan particularmente cuidan de los que todo lo arriesgan por la virtud.

Mirábamos con horror á un rey entregado á la avaricia y á la voluptuosidad. El que con tanto esceso teme ser engañado, decíamos, merece serlo, y casi siempre lo es groseramente: desconfia de los buenos, y se entregá á los malvados; y de aqui nace que solo él ignora lo que á nadie importa tanto saber. Ved á Pigmalion ser el juguete de una muger liviana; pero admiremos la sabiduría con que los dioses se valen de la mentira de los malvados para salvar á los buenos, que prefieren la verdad á la vida.

Advertimos mudanza en los vientos favorable á las naves de Chipre. Los dioses se declaran, esclamó Narbal, y quieren poneros en salvo: huid de esta tierra cruel y maldita. ¡Quién pudiera seguiros, aunque fuese á las mas incógnitas riberas! ¡qué felicidad la de poder vivir y morir con vos! Pero un rigoroso destino me liga á esta desgraciada patria, y es necesario sufrir con ella, y acaso lo será el ser sepultado en sus ruinas; pero no importa, con tal que mi lengua sirva constantemente de instrumento á la verdad, y mi corazon de templo á la justicia.

En cuanto á vos, mi amado Telémaco, ruego a los dioses, que os conducen como por la mano, que os otorguen hasta la muerte el mas precioso de todos los dones, que es la virtud pura y sin tacha. Vivid, volved á Itaca, consolad á Penelope, libradla de sus temerarios amantes. Vean vuestros ojos, y estrechen vuestros brazos al sabio Ulises: halle este en vos un hijo que se le iguale en prudencia; mas en medio de vuestra pros-

di Cipri, il gióvane forestiére che avéte condótto d' Egitto. Narbale tútto liéto di potér salváre e la súa víta, e la mía, promíse di tacére; ed il minístro ritornóssene a réndcr cónto ad Astarbea délla súa commissióne, conténto d' avér ottenúto ciò che chiedéva.

Narbale ed ío ammirámmo la bontà dégli déi, che premiávano la nóstra sincerità, e che avévano úna cúra sì affettuosa di quéi, che per la virtù mettévano tútto in perícolo.

Nói rimiravámo con orróre un re dáto in préda all' avarízia, ed al piacére disonésto. Chi téme così eccessivaménte d' éssere ingannáto, dicevám nói, mérita d' ésserlo, ed è quási sémpre ingannáto in úna maniéra grossolána, sénza bisógno d' astúzia. Égli diffída délle persóne dabbéne, e s' abbandóna ad uómini scelleráti, ed è il sólo, a cúi non è nóto ciò che succéde. Guardáte Pigmalione, égli è il trastúllo d' úna fémmina svergognáta. Intánto gli déi si sérvono délla bugía de' malvági per salváre i buóni, i quáli piuttósto che mentíre, vógliono pérdere la víta.

Nel medésimo témpo osservámmo che i vénti si mutávano, e che divenívano favorévoli a' vascélli di Cipri, che si dovévano partíre. Gli déi si dichiárano, gridò Narbale; éssi, o mío cáro Telemaco, vógliono pórvi in sicúro. Fuggíte da quésta térra bárbara, e maledétta. Felíce chi vi potésse seguíre sin nélle spiágge più incógnite! Felíce chi potésse vívere, e moríre con ésso vói! Ma un destíno sevéro mi tiéne uníto a quésta mísera pátria: convién patíre con éssa, e fórse mi converrà ésser seppellíto altresì nélle súe rovíne: ma non impórta, purchè ío díca sémpre la verità, e purchè il mío cuóre non ámi che la giustízia.

Per vói, o mío cáro Telemaco, prégo gli déi, i quáli vi guidano cóme per máno, che vi concédano il più prezióso di tútti i lor dóni, la virtù púra, e sénza mácchia fíno álla mórte. Vivéte, tornáte in Itaca, consoláte Penelope, e liberátela da tútti que' temerári amánti, che la perséguitano. Póssano i vóstri ócchi vedére le vóstre máni abbracciáre il sággio Ulísse, ed égli ritróvi in vói un figliuólo eguále álla súa saviézza:

ten gebracht hast, mit den Cypriern einschiffen zu lassen, damit er nicht mehr in der Stadt gesehen werde." Narbal, erfreut auf diese Weise mein Leben und das seine retten zu können, versprach zu schweigen; und der Diener, zufrieden, erlangt zu haben, was er begehrte, kehrte zu Astarbe zurück, um ihr von seiner Verrichtung Rechenschaft zu geben. Narbal und ich bewunderten die Güte der Götter, welche unsere Aufrichtigkeit belohnten, und so zärtlich für diejenigen sorgen, welche keine Gefahr scheuen, um der Tugend treu zu bleiben.

Mit Entsetzen stellten wir uns diesen von Geiz und Wollust beherrschten König vor. „Wer sich so sehr fürchtet, von andern hintergangen zu werden," sagten wir zu einander, „wird es fast immer auf die gröbste Weise, und verdient auch diese Strafe seines ungerechten Argwohns. Indem er kein Vertrauen in rechtschaffene Leute setzt, wird er die Beute verworfener Menschen. Er ist der einzige, der die Ränke nicht kennt, die im Verborgenen getrieben werden. Sieh einmal diesen Pygmalion; er ist das Spiel eines schamlosen Weibes. Indeß wird nicht selten in den Händen der Götter die Falschheit der Bösen ein Werkzeug zur Rettung der Tugendhaften, welche lieber das Leben verlieren, als der Wahrheit untreu werden wollen."

Indem wir also sprachen, bemerkten wir, daß der Wind sich änderte, und den cyprischen Schiffen günstig wurde. „Die Götter geben uns ihren Willen zu erkennen," rief Narbal aus, „sie wollen dich retten. Fliehe diesen abscheulichen, diesen verwünschten Boden. Ach, wer dir bis zu den entlegensten Ufern folgen, wer mit dir leben und sterben könnte, wie glücklich wäre er! Aber ein strenges Geschick fesselt mich an dieses unglückliche Vaterland, mein Loos ist, mit ihm zu leiden, vielleicht unter seinen Trümmern begraben zu werden. Immerhin! Wenn ich nur stets ein Freund der Wahrheit und der Tugend bleibe.

Dich, mein Sohn, mögen die Götter noch ferner leiten, sie, die bisher deine treuen Begleiter waren, und dir eine reine und unbefleckte Tugend bis ans Ende deiner Tage gewähren, das kostbarste aller Geschenke, das sie verleihen können. Lebe, kehre nach Ithaka zurück, tröste Penelopen, rette sie aus den Händen ihrer verwegenen Freier! Möchten deine Augen den weisen Ulysses wiedersehen! Möchten deine Arme den geliebten Vater umfassen, und möchte er in dir einen Sohn finden,

bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre : de profonde soupirs m'empêchaient de parler : nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau ; il demeura sur le rivage ; et quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.

LIVRE IV.

Calipso interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de l'achever, puisqu'il l'a commencé. Télémaque raconte que, pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'île de Chypre, il avait eu un songe où il avait vu Vénus et Cupidon contre qui Minerve le protégeait ; qu'ensuite il avait cru voir aussi Mentor qui l'exhortait à fuir l'île de Chypre ; qu'à son réveil une tempête aurait fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Chypriens, noyés dans le vin, étaient hors d'état de le sauver ; qu'à son arrivée dans l'île, il avait vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor était devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, lui avait rendu ce sage conducteur, et les avait embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crète, et que dans ce trajet ils avaient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

Calypso qui avait été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil, après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici : tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie ; goûtez la paix et tous les autres dons des dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ses doigts de rose entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, et que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amère, repandront les flammes du jour pour

peridad acordaos del desgraciado Narbal, y nunca dejeis de amarme.

Acabó estas palabras, y yo le regué con mis lágrimas sin poderle responder, porque me lo impedian los sollozos. Abrasámonos sin hablarnos ; me condujo hasta el navío ; quedóse en la playa, y desde que la nave se hizo á la vela, no dejamos de mirarnos mientras nos pudimos ver.

LIBRO IV

Interrumpe Calipso a Telémaco para que se descanse. Reprendele Mentor á solas, porque habia hecho tan exacta narracion de sus aventuras, y le aconseja que las acabe de contar, pues que ya las habia empezado. Telémaco refiere que durante su navegacion desde Tiro hasta Chipre tuvo un sueño en que vió á Vénus y Cupido, contra quienes le protegia Minerva ; que despues le pareció haber visto tambien á Mentor que le exhortaba á que huyese de aquella isla : que al despertar, halló que se habia levantado una borrasca, en que sin duda hubiera naufragado el navio, si él mismo no hubiera tomado el timon ; porque los Chipriotas se habian embriagado de modo que no estaban en estado de dirigirle : que á su arribo á la isla vió con horror los ejemplos mas contagiosos ; pero que hallándose tambien en ella el Sirio Hazael, de quien Mentor habia venido á ser esclavo, le devolvió á este su sabio director, y los embarcó en su navío para llevarlos á Creta, en cuya travesía vieron el hermoso espectáculo de Anfetrite en su carro tirado de caballos marinos.

Enagenada Calipso del placer de oir contar asi á Telémaco sus aventuras, se habia estado inmóvil hasta este momento, en que le interrumpió para hacerle tomar algun descanso : Ya es hora, le dijo, de que despues de tantos trabajos vayas á gozar de las dulzuras del sueño : aquí nada tienes que temer : todo te es favorable : abandónate, pues, á la alegría ; goza de la paz y los demas dones de que te colman los dioses : que mañana, cuando la Aurora entreabra con sus rosados dedos las puertas doradas del oriente, y los caballos del Sol, saliendo de las on-

ma nélla vóstra felicità ricordátevi déllo sventuratíssimo Narbale, e non cessáte giammái d' amármi

Quándo ébbe finíte quéste paróle, io lo bagnáva di lágrime sénza rispónderli; mólti profóndi sospíri m' impedívano il favelláre, e ci abbracciavámo in silénzio. Égli mi condússe al vascéllo, si fermò sul márgine délla ríva; e quándo il vascéllo si fu partíto, finchè ci potémmo vedére non cessámo di rimirárci.

LIBRO IV.

Calipso interrómpe Telemaco per fárlo riposáre. Mentore in secréto lo biásima d' aver intrapréso il raccónto délle súe avventúre, e perchè l' ha cominciáto, lo consíglia a finirlo. Telemaco raccónta che nel témpo délla súa navigazióne da Tiro fino all' ísola di Cipri, avéa avúto un sógno, in cúi avéa vedúto Venere e Cupido, cóntro i quáli lo proteggéva Minerva, e che dópo avéva credúto di vedére ancóra Mentore che l' esortáva a fuggire l' ísola di Cipri, e che néllo risvegliársi úna tempésta avrébbe fátto períre il vascéllo, s' égli medésimo non avésse préso il timóne, perchè quéi di Cipri ubbriáchi, érano fuóri di státo di salvárlo; che al súo arrívo nell' ísola avéa con orróre vedúti gli esémpi i più contagiósi; ma che il Sirio Azaele, di cúi éra Mentore divenúto schiávo, trovándosi allóra néllo stésso luógo, gli avéa riuníti, ed imbarcáti nel súo vascéllo per condúrli in Creta, e che in quésto viággio avéva vedúto il béllo spettácolo d' Anfitrite, tiráta nel súo cárro da dúe caválli maríni.

Calipso, che in udíre le avventúre di Telemaco, infíno a quésto moménto éra státa immóbile, e portáta fuóri di se dal piacére, lo interrúppe per fárgli préndere quálche ripóso. Égli è témpo, gli dísse, che andiáte a gustáre la dolcézza del sónno dópo cotánti travágli. Qui non avéte da temér núlla; ógni cósa v' è favorévole: dátevi dúnque interaménte all' allegrézza ed álla páce, ed apparecchiátevi a godére tútti gli áltri dóni del ciélo, de' quáli saréte colmáto fra póco témpo. Dimáni, quándo l' Auróra vermíglia si farà vedére nell' oriénte, ed il Sóle,

dessen Weisheit der seinigen gleicht. Aber in deinem Glück erinnere dich des unglücklichen Narbal, und bleibe mir stets mit Liebe zugethan.“

Er sprach's; ich benetzte ihn mit meinen Thränen, ohne ihm antworten zu können; tiefe Seufzer hinderten mich zu sprechen. Wir hielten uns lange umschlossen. Er begleitete mich ans Schiff; er blieb an dem Ufer stehen, und als das Schiff abgesegelt war, behielten wir uns so lange im Auge, als wir uns sehen konnten.

Viertes Buch.

Kalypso unterbricht Telemach, um ihn ausruhen zu lassen. Mentor tadelt ihn insgeheim, daß er die Erzählung seiner Begebenheiten unternommen, räth ihm aber, sie zu vollenden, da er sie einmal angefangen habe. Telemach erzählt, daß er während seiner Fahrt von Tyrus nach der Insel Cypern einen Traum gehabt, wo ihm Venus und Kupido erschienen, gegen welche ihn Minerva in Schutz genommen; daß er sodann auch Mentor zu sehen geglaubt habe, welcher ihn ermahnt, aus der Insel Cypern zu fliehen; daß nach seinem Erwachen ein Sturm entstanden, und das Schiff untergegangen wäre, wenn er nicht selbst das Steuer ergriffen hätte, weil die Cyprier, vom Weine berauscht, außer Stand gewesen, es zu retten; daß er bei seiner Ankunft auf der Insel mit Grausen die verführerischen Beispiele gesehen, aber daß der Syrier Hazael, dessen Sclave Mentor geworden, und der sich gerade damals auch auf der Insel befunden, die beiden Griechen wieder vereinigt, und sie in sein Schiff aufgenommen habe, um sie nach Kreta zu führen, und daß sie auf der Fahrt das schöne Schauspiel der Amphitrite gesehen, welche in ihrem Wagen, von Meerpferden gezogen, über die Gewässer hingefahren sei.

Bis hieher hatte Kalypso mit stillem Entzücken die Begebenheiten Telemachs angehört; jetzt unterbrach sie ihn, um ihn ein wenig ausruhen zu lassen. „Es ist nun Zeit,“ sagte sie zu ihm, „daß du nach so vieler Anstrengung des süßen Schlafes genießest. Du hast hier nichts zu fürchten; alles ist dir günstig. Öffne dein Herz der Freude; schmecke die Ruhe und die Annehmlichkeiten, womit die freundlichen Götter dich beglücken werden. Morgen, wenn Aurora die goldenen Thore des Ostes mit ihren Rosenfingern aufschließen wird, und die Sonnenpferde, der bittern Welle entsteigend, die Flammen des Tages ver-

chasser devant eux les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre sagesse et votre courage : ni Achille, vainqueur d'Hector, ni Thésée, revenu des enfers, ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les dieux vous ont rendu, allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout ce qui pourrait vous réveiller trop promptement.

La déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'était ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui coulait dans un coin, y faisait un doux murmure qui appelait le sommeil. Les nymphes y avaient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avaient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que le laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné ; vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré : par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'était engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-temps sans rien dire, et elle vous a engagé à lui

das saladas, esparzan las luces del dia para ahuyentar las estrellas del cielo, proseguiremos, mi querido Telémaco, la historia de tus infortunios. Jamas tu padre te fué igual en prudencia ni en valor; ni Aquíles, vencedor de Hector; ni Teseo, vuelto de los infiernos; ni aun el grande Alcides, que purgó la tierra de tantos monstruos, han manifestado tanto heroismo y tanta virtud como tú. Te deseo un profundo sueño que te haga la noche corta. ¡Mas ah! ¡qué larga será para mí! ¡qué tarde se me hará el volver á verte y oirte, el hacerte repetir lo que ya sé, y preguntarte lo que no sé todavía! Ve, mi querido Telémaco, ve con el sabio Mentor, que los dioses te han devuelto: entra en esa gruta retirada, donde todo está dispuesto para vuestro descanso Ruego á Morfeo que derrame sus mas dulces encantos sobre vuestros cargados ojos; que haga discurrir un vapor divino por vuestros cansados miembros; y que os envie sueños ligeros, que girando en torno de vos, halaguen vuestros sentidos con las mas risueñas imágenes, y alejen de vosotros todo lo que pueda despertaros demasiado temprano.

Condujo la diosa por sí misma á Telémaco á una gruta separada de la suya, que no era menos rústica ni menos agradable: de un ángulo de ella salia una fuente, cuyo suave murmullo convidaba al sueño: tenian preparados las ninfas dos lechos de blanda yerba, y en ellos habian tendido dos grandes pieles, la una de leon para Telémaco, y de oso la otra para Mentor.

Pero antes de entregarse al sueño, habló Mentor á Telémaco de este modo: ¡Cómo te has dejado arrastrar del placer de contar tus aventuras! Encantada dejas á la diosa con la pintura que le has hecho de los peligros de que tu valor y tu industria te han sacado; y lo que has adelantado con eso ha sido inflamar mas y maz su corazon, y prepararte un cautiverio mas peligroso: porque, ¿cómo quieres ahora que te deje salir de su isla despues de haberla embelesado con la narracion de tus sucesos? El amor de una gloria vana te ha hecho hablar sin prudencia. Calipso se habia ofrecido á contarte varias historias, y decirte cual ha sido el destino de Ulises; pero ella ha sabido hallar el medio de hablar mucho tiempo sin decir nada, y el de empeñarte en que le espliques todo cuanto desea saber:

uscéndo fuóri del máre, spargerà la lúce del giórno, per cacciársi davánti tútte le stélle del ciélo, ripiglieremo, o mío cáro Telemaco, la stória délle vóstre disavventúre. Vóstro pádre non ha mái pareggiáta la vóstra prudénza, nè il vóstro ardíre: nè Achille, vincitór d'Ettore, nè Teseo che ritornò dall' inférno, ánzi neppúre il grand' Alcide, che purgò da móstri la térra, hanno mostráta tánta fortézza e tánta virtù cóme vói. Io desídero che un sónno prófondo rénda bréve per vói quésta nótte; ma oimè, quánto per me sarà lúnga! Quánto tárdo mi parrà il rivedérvi, l'udírvi, il fárvi ridíre ciò che già so, ed il chiédervi ciò che non ancóra m'è nóto! Andáte, o mío cáro Telemaco, insiéme col sággio Mentore, restituítovi dágli déi; andáte in quélla grótta profónda, nélla quále stà apparecchiáta ógni cósa che póssa bisognárvi per riposáre. Prégo gli déi che il sónno spárga le súe più soávi dolcézze súlle vóstre aggraváte palpébre; che fáccia scórrere un vapóre divíno per tútte le vóstre mémbra affaticáte; e che i sógni lusínghino i vóstri sénsi cólle immágini più giocónde, e ribúttino lúngi da vói túttoo ciò che potrébbe destárvi tróppo per témpo.

La déa condússe Telemaco in úna grótta separáta da quélla óve abitáva élla stéssa; non éra non méno rústica, nè men leggiádra. Una fónte che scorréva da un láto, con un dólce mormorío, facéva invíto a dormíre. Le nínfe avéanvi apparecchiáti dúe létti d' úna mólle verdúra, su i quáli avévano stése dúe gran pélli, l'úna di leóne per Telemaco, e l'áltra d'órso per Mentore.

Príma di lasciársi chiúdere gli ócchi dal sónno, Mentore favellò a Telemaco in quésta guísa: Il piacére di narráre la stória de' vóstri cási, v' ha fátto díre assái più di quéllo che si dovéva. Vói avéte recáto un sovérchio dilétto álla déa, raccontandóle i perícoli da' quáli il vóstro corággio e la vóstra indústria v' hánno sottrátto. Con ciò non áltro avéte fátto che maggiorménte infiammárle il cuóre, ed apparecchiárvi úna cattività più pericolósa. Cóme speráte vói che óra élla vi permétta d'uscíre fuor di quest' ísola, poichè l'avéte, per così díre, incantáta cólla narrazióne de' vóstri cási? L' amóre d' úna glória vána v' ha fátto parláre sénza prudénza. Calipso s' éra impegnáta a raccontárvi délle stórie, e ad instruírvi dél destíno d' Ulisse; élla ha trováto il mézzo di parláre lúngo témpo, sénza díre cósa alcúna, e v' ha

breiten und die Sterne des Himmels vor sich her treiben werden, wirst du fortfahren, mir deine Begebenheiten zu erzählen. Nie glich dein Vater dir an Klugheit und Muth. Weder Achill, Hektors Ueberwinder, noch Theseus, der unverletzt aus der Unterwelt zurückkehrte, und selbst nicht der große Alcide, der die Erde von so vielen Ungeheuern reinigte, zeigten eine solche Heldentugend. Möge ein tiefer Schlaf dir die Nacht kürzen! Aber ach, wie lang wird sie mich dünken! Wie werde ich mich sehnen, dich wieder zu sehen, dich zu hören, das Gesagte dich wiederholen zu lassen, und von dir zu vernehmen, was ich noch nicht weiß! Gehe hin, geliebter Telemach, mit dem weisen Mentor, den dir die Götter wieder geschenkt haben; gehe in jene entlegene Grotte; dort ist alles für dich bereitet. Morpheus gieße seine sanftesten Zauber über deine müden Augenlieder aus; er ströme himmlische Erquickung in deine ermatteten Glieder, er sende dir leichte Träume, welche, dich umflatternd, deine Seele mit lieblichen Bildern ergötzen, und entferne alles von dir, was dich zu bald erwecken könnte.

Die Göttin führte Telemach selbst in diese Grotte, welche von der ihrigen abgesondert war. Sie hatte eben so viel ländliche Anmuth als jene. Eine Quelle, die aus einer Ecke hervorsprudelte, lud durch ihr sanftes Gemurmel zum Entschlummern ein. Die Nimphen hatten zwei Ruhestätten von weichem Grün bereitet, und über dieselben zwei große Häute ausgebreitet, eine Löwenhaut für Telemach und eine Bärenhaut für Mentor.

Ehe der Schlaf ihre Augen schloß, sprach Mentor also zu Telemach: „Das Vergnügen, deine Geschichte zu erzählen, hat dich hingerissen; durch die Schilderung der Gefahren, denen du durch deinen Muth und deine Klugheit zu entgehen wußtest, hast du die Göttin entzückt; dadurch hast du ihr Herz nur noch mehr entflammt, und dir eine desto gefährlichere Gefangenschaft bereitet. Wie kannst du hoffen, daß sie dich jetzt von sich lassen werde, da du sie durch die Erzählung deiner Begebenheiten bezaubert hast? Eine eitele Ruhmbegierde ließ dich alle Klugheit vergessen. Sie hatte sich verbunden, dir Kunde von den Schicksalen deines Vaters zu geben; aber sie war schlau genug, mit vielen Worten nichts zu sagen, und dich dahin zu bringen, ihr

expliquer tout ce qu'elle désire savoir : tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi je ne puis vous pardonner rien ; je suis le seul qui vous connaît, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre père !

Quoi donc ! répondit Télémaque, pouvais-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, répondit Mentor, il fallait les lui raconter ; mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui pouvait lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Égypte. C'était lui dire assez : et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son cœur. Plaise aux dieux que le vôtre puisse s'en préserver !

Mais que ferai-je donc ? continua Télémaque d'un ton modéré et docile. Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne servirait qu'à l'irriter. Achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange.

Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor, entendant la voix de la déesse qui appelait ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque : Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil. Allons retrouver Calypso : mais défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevait au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle di-

tal es el arte de las mugeres lisonjeras y apasionadas. ¡A cuando esperas á tener la prudencia necesaria para no hablar por vanidad, y saber callar lo que te ensalce, cuando no te sea útil decirlo! Los demas admiran tu prudencia en una edad en que es disimulable no tenerla; pero yo no te puedo disimular nada, porque soy el único que te conoce y el único que te ama todo lo que es necesario para advertirte de todos tus defectos. ¡Cuanto te falta todavía para llegar á la prudencia de tu padre!

¿ Pues qué, respondió Telémaco, podia yo negarme á contar á Calipso mis desgracias? No, replicó Mentor fuerza era contárselas; pero debiste hacerlo solo en aquella parte que hubiera podido moverla á compasion. Hubiérasla dicho que anduviste tan pronto errante como cautivo, antes en Sicilia, despues en Egipto, y esto bastaba : lo demas solo ha servido de aumentar el incendio que ya abrasaba su corazon. ¡Plegue á los dioses que el tuyo se preserve!

¿ Qué he de hacer pues ? preguntó Telémaco con moderacion y docilidad. Ya no es tiempo, le respondió Mentor, de ocultarle lo que falta de tus aventuras : sabe ya de ellas lo bastante para no poder ser engañada acerca de lo que todavía no sabe, y esta reserva solo serviria de irritarla. Acaba, pues, mañana de contarla lo que los dioses han obrado en tu favor; y aprende para otra vez á hablar con mas moderacion de cuanto pueda atraerte alguna alabanza.

Recibió Telémaco amistosamente tan saludable consejo, y se echaron á descansar.

No muy bien habia empezado Febo á esparcir por el mundo sus primeros rayos, cuando oyó Mentor que la diosa andaba por el bosque llamando á las ninfas : al instante despertó á Telémaco, y le dijo : Ya es hora de sacudir el sueño, y de que volvamos á ver á Calipso; pero desconfia de sus halagüeñas palabras : no le descubras jamas tu pecho : teme el veneno de sus lisonjeras alabanzas. Ya viste que ayer te ensalzó sobre tu sabio padre, sobre el invencible Aquíles, sobre el famoso Teseo, y aun sobre el inmortal Hércules. ¿No conoces cuán escesiva

impegnáto a spicgárle tútto ciò ch' élla desídera di sapére: tal è l' árte délle dónne adulatríci, ed appassionáte. E quándo saréte, o Telemaco, abbastánza sággio per giammái non favellare per vanità, e per sapér tacére tútto ciò che può accréscere la vóstra riputazióne, quándo il dírlo non sía giovévole? Gli áltri ammírano la vóstra prudénza in un' età in cúi mérita perdóno l' ésserne prívo: per me, non pósso perdonárvi cósa verúna, e sóno quel sólo che vi conósco e che v' ámo quánto bisógna per avvertírvi di tútti gli erróri che commettéte. O quánto siéte ancóra lontáno dálla prudénza di vóstro pàdre!

Póteva ío fórse, rispóse Telemaco, negáre a Calipso di narrárle le míe disgrázie? Nò, soggiúnse Mentore, conveníva narrárgliele, ma doveváte fárlo, dicéndole sólo ciò che potéva muóverla a compassióne. Poteváte dírle ch' eraváte státo óra ramíngo, óra schiávo in Sicilia, póscia in Egitto. Quésto éra un dírle abbastánza, e tútto il résto non ha áltro fátto se non accréscere il veléno che già consúma il súo cuóre: piáccia ágli déi che póssa preservársene il vóstro!

Ma che farò dúnque? proseguì Telemaco, con un tuóno di vóce modésto e dócile. Non è più témpo, rispóse Mentore, di celárle il rimanénte de' vóstri cási: élla ne sa quánto básta per non potér éssere ingannáta intórno a ciò che non ancóra l' è nóto. La vóstra circospezióne ad áltro non servirébbe che ad irritárla. Finíte dúnque dimáni di raccontárle tútte le grázie che v' hánno fátte gli déi, ed imparáte a parláre un' áltra vólta più sobriaménte di tútto quéllo che vi può acquistár quálche lóde.

Telemaco ricevè amichevolménte un sì buón consíglio, ed amendúe si coricárono per dormíre.

Súbito che il sóle ébbe spársi i suói prími rággi sóvra la térra, Mentore udéndo la vóce délla déa, che chiamáva tútte le nínfe nel bósco, destò Telemaco. È già témpo, gli dísse, di risvegliárvi. Andiámo, ritornáte a Calipso, ma diffidáte délle súe dólci paróle, mái non le aprítc il vóstro cuóre, e teméte il veléno lusinghévole délle súe lódi. Iéri élla v' innalzáva al di sópra del sággio Ulisse vóstro pádre, dell' invincíbile Achille, del famóso Teseo, ed eziandío déllo stésso Ercole già divenúto immortále. V' accorgéste vói quánto cotésta lóde fósse eccessíva?

alles zu offenbaren, was sie zu wissen wünschte. Lerne hieraus die Künste schmeichelnder, von Liebe beherrschter Weiber! Wann wirst du einmal weise genug sein, Telemach, nie aus Eitelkeit zu reden, und zu verschweigen, was dir zwar Beifall erwerben kann, aber deinem wahren Vortheil entgegen ist. Mögen andere es bewundern, daß du in einem Alter Klugheit zeigst, wo man den Mangel derselben verzeihlich findet; von mir kannst du dies nicht erwarten; ich bin der einzige, der dich kennt, und dem du allzu theuer bist, als daß ich dir nicht alle deine Fehler sagen sollte. Wie viel fehlt dir noch, um so weise zu sein, als dein Vater!"

„Wie?" antwortete Telemach, „konnte ich wohl der Göttin verweigern, ihr meine unglücklichen Schicksale zu erzählen?" „Nein," erwiederte Mentor, „du mußtest sie ihr erzählen, aber warum sagtest du ihr nicht bloß das, was ihr Mitleiden gegen dich einflößen konnte? Du konntest ihr sagen, daß du bald in der Ungewißheit umhergeirrt, bald in Sizilien und dann in Aegypten gefangen gewesen; mehr bedurfte es nicht, und alles übrige vermehrte nur das Gift, das schon an ihrem Herzen zehrt. Mögen die Götter das deinige davor bewahren!"

„Aber was soll ich jetzt thun?" fuhr Telemach in einem sanften und nachgiebigen Tone fort. Mentor gab ihm zur Antwort: „Nun ist es nicht mehr Zeit, deine übrigen Schicksale vor ihr zu verhehlen; sie weiß nun schon genug, um über den Verfolg deiner Begebenheiten nicht getäuscht zu werden; dein Zurückhalten würde nur ihren Unwillen erregen. Vollende also morgen deine Erzählung; sage ihr, was die Götter für dich gethan haben, und lerne ein andermal mit mehr Mäßigung von Dingen reden, die dir Lob zuziehen können."

Liebevoll hörte Telemach diesen heilsamen Rath, und beide legten sich zur Ruhe.

Phöbus hatte nicht so bald seine ersten Strahlen über die Erde verbreitet, als Mentor, welcher die Stimme der Göttin hörte, welche ihre Nymphen in den Wald rief, Telemach weckte. „Es ist Zeit," sagte er zu ihm, „den Schlaf zu überwinden. Laß uns zu Kalypso zurückkehren, aber traue ihren glatten Worten nicht; öffne ihr nie dein Herz; fürchte das süße Gift ihrer Schmeicheleien. Gestern erhob sie dich über deinen weisen Vater, den unüberwindlichen Achill, den weit berühmten Theseus und selbst über Herkules, dem seine Thaten die Unsterblichkeit erwarben. Fühltest du wohl das Uebertriebene dieses Lobes? Glaubtest

sait? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même: elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit faible et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allèrent au lieu où la déesse les attendait. Elle sourit en les voyant, et cacha, sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troublaient son cœur; car elle prévoyait que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperait de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle destinée dans l'île de Chypre; dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe, semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvait s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et do voir avec indignation que Mentor observait jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchaient pour prêter l'oreille, et faisaient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir: les yeux de l'assemblée étaient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télémaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grâce, reprit ainsi la suite de son histoire:

A peine le doux souffle d'un vent favorable avait rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étais avec des Cypriens, dont j'ignorais les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir: mes sens étaient liés et suspendus; je goûtais une paix et une joie profonde qui enivrait mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendait les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avait cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'océan, et qu'elle

es esta alabanza? ¿Pudistes creer lo que te dijo? Pues sabe que ni ella misma lo cree. Si te alaba asi es porque te juzga harto débil y vano, capaz de dejarte engañar con elogios desproporcionados á tus acciones.

Dicho esto, se fueron adonde la diosa los esperaba. Sonrióse al verlos, y ocultó bajo la apariencia del contento el temor y la inquietud que turbaban su corazon; pues preveia que dirigido Telémaco por Mentor, se le escaparia como Ulises. No dilates, le dijo, mi querido Telémaco, satisfacer mi curiosidad: toda la noche he estado creyendo verte partir do Fenicia, y buscar un nuevo destino en Chipre: cuéntanos, pues, tu viage, y no perdamos un momento. Sentáronse en la yerba entremezclada de violetas, á la sombra de un espeso bosque.

Poco dueña Calipso de sus acciones, le era como imposible contener las tiernas y afectuosas miradas que incesantemente dirigia á Telémaco, á pesar de la indignacion con que veia que Mentor observaba hasta el menor movimiento de sus ojos. Entre tanto las ninfas, guardando el mayor silencio, inclinaban la cabeza para aplicar el oido, y formaban una especie de semicírculo para oir y ver mejor. Y todos sin pestañear tenian fijos los ojos en el jóven Telémaco, el cual, bajando los suyos, y sonrojándose con mucha gracia, continuó asi su historia:

Apenas el dulce soplo de un viento favorable empezó á henchir nuestras velas, cuando desapareció de nuestra vista la tierra de Fenicia. Como me hallaba entre Chipriotas, cuyas costumbres ignoraba, resolví callar, notarlo todo, y observar aquellas reglas que dicta la prudencia para grangearme su estimacion. En este estado se apoderó de mí un tan dulce é irresistible sueño, que mis sentidos quedaron sin accion, embargados y suspensos; y mi corazon rebosando de alegría en una calma profunda, cuando de repente me pareció ver á la diosa Vénus hendiendo las nubes en su carro volante tirado de palomas. Conservábanse en ella aquella singular hermosura, aquella tierna juventud, aquellas delicadas gracias con que salió de la

Eraváte vói persuáso di tútto ciò che vi dicéva Calipso? Sappiáte che non lo eréde élla stéssa, nè vi lóda, se non perchè vi giúdica così débole e così váno, che possiáte lasciárvi ingannáre da lódi sproporzionáte álle vóstre azióni.

Dópo quéste paróle, se ne andárono al luógo dóve la déa gli attendéva. Élla sorríse in veggéndoli, e celò sótto un' apparénza di gióia il timóre e la inquietúdine che le turbávano il cuóre: percocchè prevedéva che Telemaco, scórto da Mentore, la scapperébbe, cóme avéva fátto anch' Ulisse. Non indugiáte, dísse, o mío cáro Telemaco, ad appagáre la mía curiosità. M' è parúto duránte tútta la nótte vedérvi partír di Fenicia a cercáre nell' ísola di Cipri úna nuóva sórte. Díteci dúnque qual fósse il vóstro viággio, e non perdiámo pur un moménto. Allóra s' assísero su l' érba semináta di vióle, all' ómbra d' un fólto bósco.

Calipso non potéva contenérsi di non gittáre incessanteménte quálche sguárdo ténero ed appassionáto sóvra Telemaco, e di non miráre con isdégno, che Mentore stáva osservándo ógni móto ánche ménomo de' suói ócchi. Intánto le nínfe stándo in silénzio, chinávansi per pórgere atténti gli oréechi, e formávano un semicírcolo per méglio vedére, e per méglio udíre. Le pupílle dell' assembléa si stávano immóbili, ed affissáte nel gióvane. Telemaco abbassándo gli ócchi, ed arrosséndo con mólta grázia, così ripigliò il fílo del súo interrótto ragionaménto:

Appéna il dólce sóffio d' un favorévole vénto avéva riempiúte le nóstre véle, che la térra di Fenicia ci spárve dinánzi ágli ócchi. Trovándomi insiéme co' Cipri, i costúmi de' quáli m' érano incógniti, determinái di tacére, d' osservár tútto, e di serbáre tútte le régole délla discrezióne, per guadagnáre la lóro stíma. Ma nel mío silénzio fúi préso da un dólce e profóndo sónno. I miéi sénsi érano legáti e sospési, ed ío gustáva un' allegrézza ed úna páce profónda che circondávami il cuóre. All' improvvíso mi párve di vedér Venere, che fendéva le núvole éntro il súo cárro volánte, guidáto da dúe colómbe. Élla avéva quélla luminósa bellézza, quélla víva gioventù, quélle ténere grázie, che in léi si vídero allorchè uscéndo fuor délla

du, was sie dir sagte? Wisse, daß sie es selbst nicht glaubte. Sie erhob dich nur so sehr, weil sie dich für schwach und eitel genug hielt, dich durch ein Lob, das deine Thaten nicht verdienen, täuschen zu lassen."

Hierauf verfügten sie sich an den Ort, wo die Göttin sie erwartete. Sie lächelte den Kommenden entgegen, und verbarg unter scheinbarer Freude die bangen Besorgnisse, welche ihr Herz beunruhigten, denn ihr ahnete, daß Telemach, von Mentorn geleitet, ihren Händen eben so wie Ulysses entgehen würde. „Eile, geliebter Telemach," sagte sie zu ihm, „und befriedige meine Neugier. Die ganze Nacht hindurch glaubte ich dich von Phönizien abreisen, und neuen Schicksalen auf der Insel Cypern entgegen gehen zu sehen. So verliere denn keinen Augenblick, mir die Begebenheiten dieser Reise zu erzählen." Und nun ließen sie sich im Schatten eines dicken Gehölzes auf das mit Veilchen besäete Gras nieder.

Kalypso konnte sich nicht enthalten, Telemach ununterbrochen mit Blicken zärtlicher Liebe anzusehen; aber mit Verdruß bemerkte sie, daß Mentorn auch die kleinste Bewegung ihrer Augen nicht entging. Stillschweigend, vorwärts gebückt, mit lauschendem Ohr saßen die Nymphen umher; sie bildeten eine Art von Halbzirkel, um besser zu sehen und besser zu hören. Unverwandt waren die Augen der Versammlung auf den Jüngling gerichtet. Telemach, mit gesenkten Blicken und lieblich erröthend, setzte seine Geschichte also fort:

„Der sanfte Hauch eines günstigen Windes schwellte unsre Segel, und bald verschwand die Küste von Phönizien aus unsern Augen. Da ich mich unter fremden Menschen befand, deren Sitten ich nicht kannte, beschloß ich zu schweigen, auf alles aufmerksam zu sein, und ein wohlanständiges Betragen zu beobachten, um mir ihre Achtung zu erwerben. Während ich in diesem Stillschweigen beharrte, bemächtigte sich meiner ein sanfter Schlaf, dem ich nicht zu widerstehen vermochte. Die Wirksamkeit meiner Sinne war gehemmt; eine tiefe Ruhe, ein inniges Entzücken setzte mein Herz in süße Betäubung. Auf einmal glaubte ich, die Liebesgöttin zu sehen, wie sie in ihrem Wagen, von zwei Tauben gezogen, die Wolken herabfuhr. Sie hatte jene blendende Schönheit, jene blühende Jugend und jene zarten Reize, womit sie sich dem Schaume

éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire ; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisaient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces, l'enjouement de l'enfance, il avait je ne sais quoi dans ses yeux perçans qui me faisait peur. Il riait en me regardant ; son ris était malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et allait me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avait point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avais remarquées dans le visage et dans la posture de Vénus. C'était au contraire une beauté simple, négligée, modeste ; tout était grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon, indigné, en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant ! tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire.

A ces mots, l'Amour irrité s'envola, et Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long-temps son char, avec ses deux colombes, dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. En baissant les yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étais transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Élysées. En ce lieu je reconnus

espuma del océano, aquellas mismas con que deslumbró al propio Jove. Desciende, pues, en un rápido vuelo hasta cerca de mí : póneme sonriéndose la mano sobre el hombro, y nombrándome, me dijo : Jóven Griego, tú vas á entrar en mi imperio : muy pronto llegarás á esa isla venturosa en que los placeres, las risas y los regocijos nacen bajo mis pies. En los altares que en ella tengo quemarás olorosos perfumes, y yo en premio te ofrezco un mar de delicias, en que vivas anegado. Abre tu corazon á las mas lisonjeras esperanzas, y guárdate de oponerte á la mas poderosa entre todas las diosas, que quiere hacerte feliz.

Al mismo tiempo divisé al niño Cupido, que, batiendo sus pequeñas alas, volaba al rededor de su madre. Aunque en su rostro tenia la ternura, las gracias y la alegría de la infancia, se descubria un no sé qué en sus penetrantes ojos que me causaba miedo. Reíase al mirarme ; pero su risa era maligna, burlesca y cruel. Sacó de su aljaba de oro la mas aguda de sus flechas, templó su arco, y se dispuso á atravesarme ; cuando he aquí que repentinamente se interpone Minerva para cubrirme con su egida. El rostro de esta diosa no tenia aquella belleza afeminada, ni aquella afectuosa languidez que habia notado en el de Vénus y en sus actitudes : antes por el contrario era esta una hermosura sencilla, descuidada y modesta : todo en ella era grave, vigoroso, noble, lleno de fuerza y de magestad. No pudo la flecha penetrar la egida, y cayó en tierra. Y Cupido indignado suspira amargamente, y se avergüenza de verse vencido. Lejos de aquí, esclamó Minerva, lejos de aquí, temerario rapaz : jamas alcanzarás victoria sino de las almas viles, de aquellas que prefieren tus vergonzosos placeres á la sabiduría, á la virtud y á la gloria.

A estas palabras se huyó de un vuelo el Amor irritado, y Vénus se subió al Olimpo. Largo rato estuve viendo el carro con las palomas en una nube de oro y azul, y luego desapareció. Bajé los ojos, y ya no encontré á Minerva.

Parecióme que me hallaba trasportado á un jardin delicioso, cual pintan los Campos Elíseos ; y que en él reconocí á Men

spúma del máre, abbagliò persíno lo stésso Giove. Scése in un trátto con un rápido vólo fin présso a me, pósemi sorridéndo la máno sóvra la spálla, e chiamándomi per nóme, profférse quéste paróle: Tu, o gióvane Greco, séi per entráre déntro al mío régno, e giugnerái ben tósto in quéll' ísola fortunáta nélla quále náscono i piacéri, i giuóchi, e le festévoli rísa sótto a' miéi pássi. Ivi tu abbrucierái gl' incénsi sui miéi altári, ed íví da me sarái déntro ad un fiúme di delízie tútto attuffáto. Apri il túo cuóre álle più dólci speránze, e guárda béne di non resístere álla più posséntе fra le dée, che ti vuól rénder felíce.

Osservái nel medésimo témpo il fanciúllo Cupido, che agitándo le súe pícciole áli, voláva intórno álla mádre. Tuttochè avésse le bellézze più dilicáte, e la giocondità délla giovanézza sul vólto, avéva un non so che ne' perspicáci suói ócchi, che mi facéva paúra. Égli ridéva mirándomi, ma il súo ríso éra malígno, schernévole, e dispietáto. Trásse dal turcásso d' óro la più acúta délle súe frécce, tése l' árco, ed éra già per trafíggermi, quándo compárve all' improvvíso Minerva per ricoprírmi con l' egida. Il vólto di quésta déa non avéva quélla bellézza effemináta, e quélla languidézza amorósa ch' ío avéva osserváto nel vólto e nélla positúra di Venere. Al contrário éra quésta úna bellézza sémplice, neglétta e modésta: tútto in léi éra gráve, vigoróso, nóbile, piéno di fórza e di maestà. La fréccia di Cupido non poténdo traforár l' egida, cádde a térra: Cupido sdegnáto, ne sospirò amaraménte, e si vergognò d' ésser vínto. Lúngi di quì, gridò Minerva, lúngi di quì, o temerário fanciúllo: tu in alcún témpo non vincerái se non le ánime víli, le quáli antepóngono álla saviézza, álla virtù, ed álla glória, i vergognósi piacéri.

A quéste paróle, Cupido se ne volò vía corucciáto, e méntre Venere nuovaménte alzávasi vérso il ciélo, vídi per un gran pézzo il súo cárro, con insiéme le súe colómbe in úna núvola d' óro e d' azzúrro, índi élla dileguómmisi dinánzi ágli ócchi. Nel tornáre ad abbassár le pupílle vérso la térra, ío più non vídi Minerva per quánto mi rimirássi d' intórno.

Párvemi allóra éssere trasportáto in un delizióso giardíno, tále appúnto quáli si dipíngono i Cámpi Elisi. Quívi riconóbbi

des Meeres entwand, und Jupiters Augen selbst bezauberte. Sie schwang sich in schnellem Fluge bis zu mir hernieder, legte mir lächelnd die Hand auf die Schulter, nannte mich bei meinem Namen, und sprach diese Worte: „Junger Grieche, du näherst dich meinem Reich; bald wirst du jene beglückte Insel betreten, wo die Vergnügungen, die Freuden und die muntern Scherze meinen Tritten entkeimen. Du wirst auf meinen Altären opfern, Wohlgerüche werden von ihnen aufsteigen, und ich werde dich in einen Strom von Entzücken versenken. Oeffne dein Herz den süßesten Hoffnungen, und versuche es nicht, der mächtigsten aller Göttinnen zu widerstehen, die bereit ist, dich glücklich zu machen."

Zu gleicher Zeit erblickte ich den jungen Liebesgott; er schwang seine kleinen Flügel und flatterte um seine Mutter. Zwar lächelte aus seinem Gesicht liebliche Zärtlichkeit und holde Jugend-Anmuth, aber in seinen durchdringenden Augen war etwas, das mich schreckte. Lächelnd blickte er mich an, aber dieses Lächeln war tückisch, hämisch und grausam. Er zog aus seinem goldenen Köcher den schärfsten seiner Pfeile, spannte seinen Bogen, und wollte mich durchbohren, als plötzlich Minerva erschien, um mich mit ihrer Aegide zu decken. Das Antlitz dieser Göttin hatte nicht jene weibliche Schönheit, jenes verliebte Schmachten, das ich in dem Gesichte und der Stellung der Venus bemerkt hatte, ihre Schönheit war einfach, ungekünstelt, bescheiden. Die Göttin der Weisheit zeigte in ihrem ganzen Wesen Gesetztheit, Würde, Leben und Kraft. Der Pfeil des Kupido, unvermögend, die Aegide zu durchdringen, fiel zur Erde. Der Liebesgott, beschämt, sich überwunden zu sehen, seufzte mit bitterm Unwillen darüber. „Zurück, verwegener Knabe," rief Minerva, „zurück! Du wirst nie andere, als feige Seelen überwinden, die deine schändlichen Vergnügungen der Weisheit, der Tugend und der Ehre vorziehen."

Auf diese Worte flog Amor zürnend davon, und Venus kehrte wieder in den Olymp zurück. Lange sah ich ihren Wagen nebst ihren zwei Tauben in einer Wolke von Gold und Lasur; alsdann verschwand sie. Als ich wieder zur Erde sah, erblickte ich Minerven nicht mehr.

Jetzt däuchte es mir, als ob ich in einen lieblichen Garten versetzt sei, ähnlich den elysischen Gefilden. Hier erkannte ich Mentor, der mir

Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette île empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je voulus me jeter à son cou pour l'embrasser; mais je sentais que mes pieds ne pouvaient se mouvoir, que mes genoux se dérobaient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchaient une ombre vaine qui m'échappait toujours. Dans cet effort je m'éveillai; je connus que ce songe mystérieux était un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avait perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitait l'heureux séjour des âmes justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurais. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étaient dans le vaisseau s'abandonnaient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormaient sur leurs rames; le pilote, couronné de fleurs, laissait le gouvernail, et tenait en sa main une grande cruche de vin qu'il avait presque vidée : lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantaient à l'honneur de Vénus et de Cupidon des vers qui devaient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oubliaient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissaient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battaient les flancs du navire, qui gémissait sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous de rochers contre lesquels les flots irrités se brisaient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avais ouï dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés au plaisir manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus, pleu

tor, que me dijo : Huye de esta tierra cruel, de esta isla corrompida, en que solo se respira deleite. La virtud mas animosa debe temblar en ella; y solo huyendo, podrá salvarse. Luego que le ví, quise echarme á su cuello para abrazarle : pero ni pude mover los pies : las rodillas me flaqueaban, y esforzándome para asirle, solo encontraba una sombra vana que se me huia de entre las manos. Haciendo estos esfuerzos desperté y conocí que este sueño misterioso era un aviso celestial. Sentíme con él lleno de valor para resistir los placeres, de desconfianza de mí mismo para detestar la vida muelle de los Chipriotas. Pero lo que me atravesó el corazon fué que creí que Mentor habia salido de esta vida, y que pasadas las aguas de la Estigia, descansaba ya en la venturosa mansion de las almas justas.

Esta idea me hizo derramar un torrente de lágrimas. Preguntáronme la causa, y yo les respondí : A nadie mejor convienen las lágrimas que á un infeliz estrangero que anda errante, sin esperanza de volver á su patria. Entre tanto todos los Chipriotas que iban en el navío se abandonaron á una loca alegria. Los remeros, enemigos del trabajo, se durmieron sobre los remos. El piloto, coronado de flores, y dejado el timon, tenia en la mano una gran copa de vino que habia ya casi apurado; y él y todos los demas, agitados del furor de Baco, cantaban en loor de Vénus y Cupido tales versos, que debian horrorizar á cuantos amasen la virtud

Mientras que así se olvidaban de los riesgos de la navegacion, una repentina tempestad oscureció el cielo, y alborotó el mar : desencadenados los vientos bramaban furiosos contra las velas : las negras oleadas batian los costados del navío, que crujia con sus golpes. Tan pronto nos veíamos levantados por las olas hasta el cielo, como parecia que el mar se sumergia, é iba á precipitarnos en los abismos. Cerca de nosotros divisamos unas rocas, contra las que se estrellaban con horrible estruendo las olas irritadas. En esta ocasion me confirmó la esperiencia lo que tantas veces habia oido á Mentor; esto es, que los hombres muelles y entregados á los placeres son los mas cobardes en los peligros. Así era que abatidos los Chipriotas,

Mentore, che mi dísse: Fuggíte quésta térra crudéle, quest' ísola avvelenáta, nélla quále áltro non si respíra fuorchè il piacére. La virtù più coraggiósa qui dée tremáre, e non può salvársi che col fuggíre. Tósto che lo vídi, vólli gittármegli al cóllo per abbracciárlo, ma ío sentíva che i miéi piédi non potéan muóversi, che le ginócchia mi mancávano sótto, e che sforzándosi le míe máni di stríngcr Mentore, cercávano un' ómbra vána, che mi scappáva continuaménte. In tále sfórzo mi risvegliái, e m' avvídi che quel sógno misterióso éra un avvertiménto divíno. Io mi sentíi piéno di corággio cóntra i piacéri, e di diffidenza vérso me stésso per detestáre la mólle víta de' Cipri. Ma ciò che trássemi il cuóre, si fu che credétti che Mentore avésse perdúta la víta, e che avéndo varcáta l' ónda Stigia fósse passáto ad abitáre in quel fortunáto soggiórno, dóve per sémpre dimórano le ánime giúste.

Quésto pensiéro mi fe' spárgere un torrénte di lágrime; quíndi súbito mi si dimandò perchè piagnéssi? Le lágrime, rispósi, pur tróppo convéngono ad úno sventuráto straniére, che non ha speránza di rivedér la súa pátria. Intánto tútti quéi Cipri, i quáli érano nel vascéllo, dávansi in préda ad úna sciócca allegrézza. I rematóri nemíci délla fatíca, s' addormentávano sóvra i lóro rémi, ed il pilóto incoronáto di fióri abbandonáva il timóne e tenéva in máno un gran váso di víno, ch' égli avéva quási votáto. Désso, e tútti gli áltri turbáti dal furóre délla ubbriachézza, cantávano in onóre di Venere e di Cupido cérti vérsi, i quáli a tútti quéi che sóno amánti délla virtù, avrébbono dovúto éssere in orróre e in abbomínio.

Méntre si dimenticávano i perícoli del máre in sì fátta guísa, úna improvvísa tempésta perturbò néllo stésso témpo non méno il ciélo che il máre. I vénti scatenáti mugghiávano con furóre nélle véle, e le ónde nére battévano i fiánchi délla náve, che geméva sótto i lóro cólpi. Talóra salivámo sul dósso délle ónde gonfiáte; talóra paréva che il máre fuggísse di sótto álla náve, e che ci precipitásse fin nell' abísso, e scorgevámo vicíni alcúni scógli, ne' quáli le ónde adiráte si spezzávano con un orríbil romore. Allóra intési per esperiénza ciò ch' ío avéva udíto da Mentore, che ágli uómini effemináti, e dáti in préda a' piacéri, in mézzo i perícoli mánca il corággio. Tútti que' Cipri sbigottíti

zurief: „Fliehe diesen gefährlichen Boden, diese verpestete Insel, wo man nur Wollust athmet! Hier muß die entschlossenste Tugend zittern; hier rettet nur schnelle Flucht!" Sobald ich ihn erblickt hatte, flog ich an seinen Hals, um ihn zu umarmen; aber meine Füße waren unbeweglich, meine Kniee brachen unter mir, und meine Hände, die sich bemühten, Mentor zu fassen, suchten einen leeren Schatten, der mir stets entschlüpfte. In dieser Anstrengung erwachte ich. Ich erkannte, daß dieser geheimnißvolle Traum eine Warnung des Himmels sei. Ich fühlte mich voll Mißtrauen gegen mich selbst, voll Muth gegen die Wollüste, voll Kraft, das weichliche Leben der Cyprier zu verabscheuen; aber der Gedanke, daß Mentor nicht mehr lebe, daß er schon über den Styx gegangen, und den seligen Aufenthalt der Gerechten bewohne, zerriß mir das Herz.

Diese Vorstellung preßte mir einen Strom von Thränen aus. Man fragte mich, warum ich weine. „Ach!" antwortete ich, „nur zu sehr ziemen Thränen einem unglücklichen Fremdling, der umherirrt, ohne Hoffnung, sein Vaterland wieder zu sehen." Mittlerweile überließen sich die Cyprier, die in dem Schiffe waren, einer thörichten Freude. Die Ruderer, der Arbeit müde, entschliefen auf ihren Ruderbänken. Der Pilot, einen Blumenkranz um seine Schläfe, ließ das Steuer fahren, und hielt in seiner Hand einen großen Weinkrug, den er beinahe geleert hatte. Er und alle übrigen, von der Wuth des Weingotts ergriffen, und der Sinne beraubt, sangen zum Lob der Venus und des Kupido Lieder, welche jeden Tugendfreund mit Abscheu erfüllen mußten.

Indem sie dergestalt die Gefahren des Meeres vergaßen, setzte ein plötzlicher Sturm den Himmel und das Meer in Aufruhr. Die losgelassenen Winde brausten mit Wuth in den Segeln; die schwarzen Wogen schlugen die Seiten des Schiffs; es krachte unter den gewaltigen Stößen. Bald stiegen wir auf dem Rücken der aufgethürmten Wellen empor, bald schien das Meer unter dem Schiff zu versinken, und uns in den Abgrund zu stürzen. In unserer Nähe erblickten wir Felsen, an denen sich die zürnenden Wogen mit schrecklichem Getöse brachen. Die Erfahrung lehrte mich jetzt, was ich so oft von Mentorn gehört hatte, daß weibische und wollüstige Menschen in der Gefahr ohne Muth sind. Alle Cyprier, von Schrecken ergriffen, weinten wie Weiber. Ich

raient comme des femmes; je n'entendais que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifiees, si on pouvait arriver au port. Personne ne eonservait assez de présenee d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devais, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote, troublé par le vin comme une bacchante, était hors d'état de connaître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles; ils ramèrent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devaient la conservation de leur vie; ils me regardaient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'île de Chypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disent les Cypriens, convient à cette déesse: car elle semble ranimer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, était presque inculte, tant les habitans étaient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles vainement parées qui allaient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les grâces, la joie, les plaisirs, éclataient également sur leurs visages, mais les grâces y étaient trop affectées. On n'y voyait point une noble simplicité et une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui semblaient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je voyais dans ces femmes

lloraban como mugeres. Yo no oia mas que gritos lamentables y sentimientos de dejar la vida, y vanas promesas á los dioses de hacerles sacrificios, si lograban arribar al puerto. Ninguno tenia la presencia de ánimo que se necesitaba para mandar las maniobras, ni para hacerlas. En esta situacion me creí obligado á salvar mi vida y las suyas; y para conseguirlo me puse al timon, porque el piloto, turbado con el vino como una bacante, no se hallaba en estado de conocer el riesgo de la nave: animé á los marineros consternados: híceles amainar velas, y remaron briosamente: pasamos al traves de los escollos, y vimos de cerca todos los horrores de la muerte.

Esta aventura pareció un sueño á todos los que me debian su conservacion. Arribamos por fin á la isla de Chipre en el mes de la primavera que está consagrado á Vénus. Esta es, decian los Chipriotas, la estacion que mas conviene á la diosa; pues ella parece que es la que reanima toda la naturaleza, y hace nacer los placeres asi como las flores

Al llegar á la isla sentí un aire suave que al mismo tiempo que laxa y enerva los cuerpos, inspira un humor alegre y liviano. Noté que la campiña, naturalmente fértil y agradable, estaba casi inculta: tan enemigos del trabajo son sus habitantes. Por todas partes veia mugeres y jóvenes delicados, livianamente engalanados, que cantando los loores de Vénus, se le iban a dedicar en su templo. La hermosura, las gracias, la alegría, los placeres, todo á porfía brillaba en sus rostros; pero eran estas unas gracias afectadas, en que se echaba de menos aquella noble sencillez, aquel amable pudor, que es el mayor atractivo de la hermosura. Su aire muelle, la artificiosa compostura de sus rostros, sus vanos atavíos, su andar lánguido, sus miradas que parecian buscar las de los hombres, sus mutuos zelos por encender grandes pasiones, en una palabra, todo cuanto veia en estas mugeres me parecia vil y desprecia-

piangévano cóme fémmine. Non áltro ío sentíva che grida compassionévoli, che laménti di dovér pérdere le delízie délla víta, che váne promésse ágli déi di far lóro de' sacrifíci, se fóssero potúti giúgnere in pórto. Non v' éra chi conservásse úna prontézza di spírito bastánte, nè ad ordináre cóme si dovéssero muóver le sárte, nè ad eseguírlo. Mi párve di dovére in salvándo la mía víta, salvár pariménte quélla dégli áltri. Frési in máno il timóne, perchè il pilóto turbáto dal víno, símile ad úna baccánte, non éra in istáto di conóscere il perícolo del vascéllo; diédi ánimo ai marinári spaventáti, féci che calássero le véle, ed éssi nel medésimo témpo remárono con vigóre. Passámmo a travérso d' alcúni scógli, vedémmo dapprésso tútti gli orróri délla mórte, e finalménte giugnémmo in Cipri.

Quésto avveniménto párve cóme un sógno a tútti quéi che mi dovévano la conservazióne délle lóro víte; e mi rimirávano con maravíglia. Arrivámmo nell' ísola di Cipri nel mése d' apríle, sacráto a Venere. Tále stagióne, dicévano i Cipri, si conviéne a quésta déa, perocchè sémbra ch' élla ravvívi tútta la natúra, e che fáccia náscere i piacéri nélla guísa medésima cóme i fióri.

Giugnéndo nell' ísola, ío sentíi un' ária dólce, che rendéva i córpi fiácchi e neghittósi, ma che inspiráva un génio allégro e festévole. Osservái che la campágna naturalménte fecónda e bélla, éra quási tútta non coltiváta: tánto gli abitatóri érano nemíci délla fatíca. Vídi in ógni párte dónne e donzélle vanaménte abbigliáte, le quáli cantándo le lódi de Venere, andávano a dedicárlesi nel súo témpio. La beltà, le grázie, l'allegrézza, i piacéri egualménte risplendévano su i lóro vólti; ma quéste grázie érano tróppo affettáte, nè vi si vedéva úna nóbile semplicità, ed un' amábil vergógna, ch' è ciò che piáce maggiorménte nélla bellézza. L' ária mólle de' lóro vólti, l' árte del compórli, i lóro váni abbigliaménti, la lánguida lóro andatúra, i lóro sguárdi, che sembrávano ricercáre quéi dégli uómini, la lor gelosía vicendévole per accéndere quálche gran passióne nell' altrúi cuóre, in úna paróla tútto ciò ch' ío vedéva in ésse

hörte nichts als Jammergeschrei, nicht als Klagen über den Verlust des Lebens und seiner Freuden, nur fruchtloses Flehen zu den Göttern, denen sie reiche Opfer versprachen, wenn sie dem Tode entgehen und den Hafen erreichen könnten. Keiner hatte so viel Besinnung behalten, die Arbeiten im Schiffe anzuordnen, oder sie selbst zu verrichten. Ich sah, daß mir nichts übrig blieb, als durch Rettung des Lebens der andern das meinige zu retten. Ich ergriff das Steuer, weil der Steuermann, einer Bachantin ähnlich, außer Stande war, die Gefahr des Schiffes zu beurtheilen; ich flößte den erschrockenen Seeleuten Muth ein; ich befahl ihnen die Segel herabzulassen; sie ruderten aus allen Kräften; wir arbeiteten uns mitten durch die Felsen hindurch; alle Schrecken des Todes waren vor unsern Augen; endlich erreichten wir die Insel Cypern.

Dieses Ereigniß schien allen denen ein Traum, die mir die Erhaltung ihres Lebens zu danken hatten; sie sahen mich mit Erstaunen an. Wir landeten auf der Insel in demjenigen Monat des Frühlings, welcher der Liebesgöttin geheiligt ist. Mit Recht, sagten die Cyprier, ist diese Jahreszeit der Göttin geheiligt; denn sie ist es, die die ganze Natur belebt, und die Freuden des Lebens hervorruft, wie die Blumen des Feldes.

Als ich diese Insel betrat, fühlte ich eine milde Luft, die meinen Körper erschlaffte und träge machte, aber meinen Geist in eine heitere und fröhliche Stimmung versetzte. Der Boden, von Natur fruchtbar und schön, lag beinahe ganz unangebaut, so sehr haßten die Einwohner die Arbeit. Wo ich meine Augen hinwendete, sah ich üppig geputzte Weiber und Mädchen, die unter Gesängen zum Lob der Göttin ihrem Tempel zueilten, um sich ihrem Dienste zu weihen. Anmuth, Heiterkeit und Fröhlichkeit lachte aus ihren holden Mienen; aber ihre Reize waren allzu gekünstelt, und man vermißte bei ihnen der Schönheit höchste Zierde, edle Einfalt und holde Scham. Das Weichliche in ihren Geberden, das Bestreben, durch erkünstelte Mienen zu gefallen, ihre auffallende Kleidung, ihr schmachtender Gang, ihre Blicke, die stets nach den Männern hinschielten, ihr Wetteifer unter einander, heftige Leidenschaften in den Herzen anzufachen, mit einem Worte alles, was ich

me semblait vil et méprisable: à force de vouloir plaire, elles me dégoûtaient.

On me conduisit au temple de la déesse; elle en a plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle; les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux: au-dessus de l'architrave et de la frise sont à chaque face de grands frontons où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes.

On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux; on n'y répand jamais leur sang: on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres son revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres et qui osent allumer le feu des autels; mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord, j'eus horreur de tout ce que je voyais; mais insensiblement je commençai à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayait plus; toutes les compagnies m'inspiraient je ne

ble: cuanto mas se esmeraban en agradar tanto mas me disgustaban.

Condujéronme á uno de los muchos templos que allí tiene la diosa: venérasela particularmente en Citéres, en Idalia, y en Páfos, y adonde me llevaron fué al de Citéres, que es todo de mármol, y forma un perfecto peristilo: el grueso y la altura de las columnas hacen magestuosísimo el edificio: sobre el arquitrabe y el friso hay en cada fachada unos grandes frontones, en que se ven esculpidas de bajo relieve las mas agradables aventuras de la diosa. A la puerta del templo hay continuamente una multitud de pueblos que van á presentar sus ofrendas.

En el recinto de aquel sagrado lugar jamas se degüella ninguna víctima, ni se quema como en otros templos la grosura de las terneras ni de los toros, ni se derrama su sangre; solo se presentan ante el altar las víctimas que se ofrecen, que precisamente han de ser nuevas, blancas, y sin defecto ni mancha: cúbreselas con bandas de púrpura, bordadas de oro: se les doran las astas, y se les adorna con guirnaldas de flores olorosas; y despues se envian á un lugar apartado, en que son degolladas para los banquetes de los sacerdotes de la diosa.

Tambien se ofrece toda especie de aguas olorosas, y un vino mas dulce que el néctar. Los sacerdotes estan revestidos de lárgas túnicas blancas, bordadas de oro, y cinturones de lo mismo. En los altares arden noche y dia los mas esquisitos aromas del Oriente, cuyo humo forma una especie de nube que se eleva hácia el cielo. Todas las columnas del templo estan adornadas de festones. Los vasos que sirven al sacrificio son de oro. Un bosque sagrado de mirtos rodea por todos lados el edificio. Allí solo los jóvenes de uno y otro sexo, y de una estraordinaria belleza, pueden presentar las víctimas á los sacerdotes, y atreverse á encender el fuego de los altares. Pero la impudicicia y la disolucion deshonran un templo tan magnífico.

Al principio me horrorizaba cuanto veia; pero insensiblemente me hizo la costumbre ir perdiendo este horror. Ya no me espantaba el vicio: todas las compañias me inspiraban uo

mi paréa víle e spregévole. Col proccuráre a tútto potér di piacérmi, mi si facéano nojóse.

Fúi condótto al témpio délla déa Venere. Élla ne ha mólti in quest' ísola, imperciocchè in Citera, in Idalia, ed in Pafo è specialménte adoráta. Io fúi condótto a Citera. Il témpio è tútto di mármo, ed è úna lóggia perfétta. Le colónne sóno di úna tále grossézza, e d' úna tále altézza, che réndono maestosíssimo quell' edifízio. Sópra dell' architráve, e del frégio, vi sóno in ciascúna párte alcúni gran frontispízi, ne' quáli si véggono in básso riliévo tútte le avventúre più dilettévoli délla déa. Alla pórta del témpio vi stà continuaménte úna gran fólla di pópoli, i quáli véngono a fáre le lóro offérte.

Non si scánna giammái alcúna víttima nel ricínto del luógo sácro; non vi si abbrúcia cóme altróve il grásso délle giovénche e de' tóri, nè mái si spárge il lóro sángue, ma solaménte preséntansi davánti all' altáre gli animáli che s'offeríscono; e non si può alcúno offerírne che non sía gióvane, biánco, sénza difétto, e sénza mácchia verúna. Si cuóprono quésti animáli di píccole bénde di pórpora, ricamáte d'óro; sóno adórne di mázzi di fióri odoríferi le lóro doráte córna; e dópo che sóno státi presentáti dinánzi all' altáre, si mándano in un luógo appartáto, dóve sóno scannáti per i convíti de' sacerdóti.

Quívi altresì viéne offérta ógni spécie di liquóri odoríferi, e víno ánche più dólce del néttare. I sacerdóti hánno indósso alcúne gran vésti biánche, cólle cintúre d' óro, e cólle fránge pariménte d' óro sul lémbo délle lóro vésti. Sóno abbruciáti nótte e giórno sóvra gli altári i più squisíti profúmi dell' Oriénte, che fórmano úna spécie di núvola, la quále sollévasi al ciélo. Tútte le colónne di mármo sóno adórne di festoni pendénti, tútti i vási che sérvono al sacrifício, sóno d' óro: un bósco sácro di mortélle circónda quell' edifício: non v' ha che alcúni giovanétti, ed alcúne donzélle d' úna rára bellézza, che póssano presentáre le víttime ái sacerdóti, e che ardíscano d' accéndere il fuóco sóvra gli altári. Ma la sfacciatézza e la sovérchia licénza disonórano un témpio così magnífico.

Nel princípio ébbi in orróre le cóse ch' ío rimiráva, ma cominciáva ad avvezzármici insensibilménte. Lo stésso vízio più non facévami alcúna paúra, e tútte le compagníe m' inspirávano

an ihnen sah, schien mir niedrig und verächtlich, und je mehr sie sich bemühten, mir zu gefallen, desto mehr Ekel flößten sie mir ein.

Man führte mich in den Tempel der Liebesgöttin; es waren mehrere derselben auf der Insel; man verehrt sie zu Cythera, zu Idalium und zu Paphos; ich wurde nach Cythera geführt. Der Tempel war ganz von Marmor, und rings umher mit hohen und dicken Säulen umgeben, die ihm ein sehr majestätisches Ansehen verschafften. Ueber dem Unterbalken und dem Fries erblickte man auf jeder Seite große Giebelfelder, wo in erhabenem Bildwerk die angenehmsten Begebenheiten der Göttin vorgestellt waren. Am Eingang des Tempels sah man immer eine große Menge Menschen versammelt, die ihre Opfer darbrachten.

Nie wird ein Opferthier innerhalb des Bezirks des heiligen Orts geschlachtet; nie wird daselbst, wie anderwärts, das Fett der Stiere und der jungen Kühe verbrannt, nie ihr Blut vergossen. Die Thiere, die man opfern will, werden nur vor den Altar gestellt, und keines kann zum Opfer gebracht werden, das nicht jung, weiß und ohne irgend ein Fehl und Flecken sei. Die Opferthiere sind mit goldgestickten Purpurbändern geziert; ihre Hörner sind vergoldet und mit Sträußen von wohlriechenden Blumen bekränzt. Wenn sie vor dem Altare gezeigt worden sind, führt man sie an einen abgesonderten Ort, wo sie für die Gastmähler der Priester der Göttin geschlachtet werden.

Man opfert auch alle Arten von wohlriechenden Wassern und Wein, süßer als Nektar. Die Priester sind mit langen, weißen Gewändern mit goldenen Franzen bekleidet, welche goldene Gürtel umschließen. Die lieblichsten Rauchwerke des Orients brennen Tag und Nacht auf den Altären, und steigen in dampfenden Wolken zum Himmel. Alle Säulen des Tempels sind mit herabhängenden Blumenkränzen geschmückt. Das Opfergeräthe ist von Gold. Ein heiliger Myrthenhain umgibt das Gebäude. Nur junge Knaben und junge Mädchen von seltener Schönheit dürfen den Priestern die Opferthiere darbringen, und das Feuer der Altäre anzünden; aber freche Sittenlosigkeit entehrt diesen prächtigen Tempel.

Anfangs flößte mir alles, was ich sah, nur Abscheu ein, aber allmählig gewöhnte sich mein Herz daran. Das Laster schreckte mich nicht mehr. Unordentliche Begierden regten sich in meiner Seele, indem ich

sais quelle inclination pour le désordre : on se moquait de mon innocence ; ma retenue et ma pudeur servaient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oubliait rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentais affaiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avais reçue ne me soutenait presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissaient. Je ne me sentais plus la force de résister au mal qui me pressait de tous côtés ; j'avais même une mauvaise honte de la vertu. J'étais comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne.

Ainsi mes yeux commençaient à s'obscurcir, mon cœur tombait en défaillance ; je ne pouvais plus rappeler ni ma raison ni le souvenir des vertus de mon père. Le songe où je croyais avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Élysées achevait de me décourager : une secrète et douce langueur s'emparait de moi. J'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine, et qui pénétrait jusqu'à la moelle de mes os. Je poussais néanmoins encore de profonds soupirs ; je versais des larmes amères ; je rugissais comme un lion, dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disais-je : ô dieux, qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge, qui est un temps de folie ou de fièvre ardente ? Oh ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau comme Laërte, mon aïeul ! la mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois.

A peine avais-je ainsi parlé que ma douleur s'adoucissait, et que mon cœur enivré d'une folle passion secouait presque toute pudeur ; puis je me voyais replongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble, je courais errant çà et là dans le sacré bo-

sé qué inclinacion al desórden. Burlábanse de mi inocencia, y my encogimiento y mi pudor servian de ludibrio á aquellos pueblos disolutos. Nada omitieron para escitar mis pasiones, ponerme lazos, y despertar en mí el gusto al deleite. Cada dia me sentia mas débil : la buena educacion que habia recibido me sostenia bien poco : todos mis buenos propósitos se desvanecian. Sentíame ya sin fuerza para resistir al mal que por todas partes me estrechaba, y aun me avergonzaba de ser virtuoso : semejante al que nada en la rápida corriente de un profundo rio, que al principio hiende las aguas, y sube contra su torrente ; pero si la orilla es escarpada, y no puede descansar en ella, se cansa al fin poco á poco, sus fuerzas le abandonan, sus miembros fatigados se entorpecen, y el curso del agua le arrebata.

Así que mis ojos empezaban á oscurecerse, mi corazon desfallecia, y ya no era posible llamar en mi socorro á mi propia razon, ni á la memoria de las virtudes de mi padre, y lo que mas acababa de desanimarme, era el sueño en que creia haber visto que el sabio Mentor habia descendido á los Campos Elíseos. Una oculta y suave languidez se apoderaba de mí. Ya amaba la engañosa ponzoña, que discurriendo de vena en vena, penetraba hasta la médula de mis huesos. Mas no por eso dejaba de dar profundos suspiros, derramaba amargas lágrimas, y furioso rugia como un leon... ¡ O desgraciada juventud ! decia : ¡ o dioses ! que cruelmente os burlais de los hombres, ¿ porqué les haceis pasar por esta edad, edad de locura, de ardiente fiebre y de frenesí ? ¡ Ah ! ¡ quién estuviera ya cubierto de canas, encorvado, y cerca del sepulcro, como mi abuelo Laértes ! La muerte me seria mas dulce que la vergonzosa languidez en que me veo.

Apenas hube dicho esto, cuando se templó mi dolor ; y mi corazon, embriagado de una loca pasion, sacudia casi enteramente el pudor ; y me volví á quedar sumergido en un abismo de remordimientos. Durante esta agitacion corria incierto por

úna non so quále inclinazióne álla sfrenatézza. Beffávano éssi la mía innocénza; e la mía modéstia, e la mía vergógna a quéi pópoli sfrontáti servívano di trastúllo. Non trascurávasi alcúna cósa per eccitáre tútte le míe passióni, per téndermi insídie, e per destáre l' appetíto de' piacéri déntro al mío cuóre. Mi sentíva ógni giórno più indebolíre; la buóna educazióne ch' ío avéva ricevúta, quási più non recávami verún ajúto, e tútte le míe buóne risoluzióni svanívano. Io più non mi sentíva in istáto di resístere al mále, che strignévami da tútti i láti, ed avéva altresì úna cattíva vergógna délla virtú. Io éra cóme un uómo che nuóta in un fiúme profóndo e rápido: nel princípio égli fénde l' ácque, e va cóntro all' émpito del torrénte; ma se le spónde sóno scoscése, e se non può riposársi sóvra la ríva, finalménte a póco a póco si stánca. La súa fórza lo abbandóna, le súe mémbra affievolíte s' irrigidíscono, ed il córso del fiúme violenteménte lo porta séco.

Così appúnto gli ócchi mi si cominciávano ad oscuráre, il mío cuore veníva méno, ed ío non potéva più richiamáre la mía ragióne smarríta, nè più ridúrmi a memória le sciagúre che sofferíva mío pádre: ed il sógno nel quále parévami avér vedúto il sággio Mentore scéso ágli Elisi, finíva di sgomentármi. Una segréta e dólce languidézza impadronívasi di me; ed ío già amáva quel veléno lusinghévole, che andáva serpeggiándo di véna in véna, e che mi penetráva fin déntro álle midólla délle óssa. Nondiméno ío sospiráva ancóra profondaménte, e versáva mólte amaríssime lágrime, e ruggíva nel mío furóre cóme un leóne. O sventuráta giovanézza! ío dicéva: o déi, che crudelménte vi pigliáte giuóco dégli uómini, perchè li fáte vói passáre per quésta età, ch' è un témpo di follía, o di fébbre cocénte? Oh! perchè non son ío cóme Laerte, mío ávolo, copérto di capélli canúti, cúrvo, e già vicíno al sepólcro? Più che la obbrobriósa fiacchézza, nélla quále mi tróvo, mi sarébbe cára la mórte.

Appéna ío avéva così parláto, che il mío dolóre s' allegeríva, ed il mío cuóre, inebbriáto d' úna stólta passióne, scacciáva da se quási tútta la súa vergógna. Indi mi vedéva immérso in un abísso d' acérbi rimordiménti. In quésta perturbazióne ío cor-

mich zu diesen Menschen gesellte. Man verhöhnte meine Unschuld, meine Enthaltsamkeit; meine Schamhaftigkeit diente diesen frechen Menschen zum Gespötte. Sie vergaßen nichts, meine Leidenschaften zu wecken; sie legten mir Schlingen, um meine Sinnlichkeit rege zu machen. Ich fühlte, daß ich mit jedem Tage schwächer wurde. Die guten Eindrücke, welche ich durch meine Erziehung erhalten hatte, hatten fast alle ihre Kraft verloren; alle meine guten Vorsätze verschwanden; ich war zu ohnmächtig, dem von allen Seiten auf mich eindringenden Uebel zu widerstehen; sogar eine unselige Scham vor der Tugend selbst hatte sich meiner bemächtigt; ich glich einem Menschen, der in einem tiefen und reißenden Strome schwimmt; anfangs kämpft er gegen die Wellen, er arbeitet dem Strom entgegen; aber ist das Ufer steil, kann er es nicht erreichen, so ermüdet er endlich, seine Kraft verläßt ihn, seine erschöpften Glieder erstarren, und der Strom reißt ihn mit sich fort.

So fingen auch meine Augen an dunkel zu werden, mein Geist ermattete; vergebens bemühte ich mich meine Vernunft zurück zu rufen, vergebens, mich durch die Vorstellung der Tugenden meines Vaters aufrecht zu erhalten. Der Traum, in welchem ich wähnte, Mentor in Elysiums Gefilden gesehen zu haben, schlug meinen Muth vollends nieder; ich fühlte ein geheimes und sanftes Ermatten; ich liebte schon das schmeichelnde Gift, das sich schleichend durch meine Adern verbreitete, und bis in das Mark meiner Gebeine drang. Noch entstiegen tiefe Seufzer meiner Brust; ich vergoß bittere Thränen; ich brüllte wie ein Löwe in meiner Verzweiflung. „Unselige Jugend!" rief ich aus; „Götter! wie grausam spielet ihr mit den Menschen! Warum lasset ihr sie die Jahre der Jugend, diese Zeit der Thorheit und des Wahnsinns, durchlaufen? Ach! warum ist mein Haupt nicht schon mit grauen Haaren bedeckt, warum nähere ich mich nicht schon gebückt dem Grabe wie Laertes, mein Großvater? Der Tod würde mir minder bitter sein, als dieser Zustand erniedrigender Schwachheit, in welchem ich mich jetzt befinde."

Kaum hatte ich diese Worte ausgeredet, als mein Kummer nachließ, und mein Herz, von thörichter Sinnlichkeit berauscht, fast alle Scham abwarf. Dann fühlte ich mich aufs neue von schmerzlicher Reue gepeinigt. In dieser Unruhe durchirrte ich wie sinnlos den heiligen Hain;

cage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit partout; elle porte partout avec elle le trait meurtrier. Ainsi, je courais en vain pour m'oublier moi-même; et rien n'adoucissait la plaie de mon cœur.

En ce moment j'aperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor: mais son visage me parut si pâle, si triste et si austère, que je ne pus en ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, m'écriai-je, ô mon cher ami, mon unique espérance? est-ce vous? quoi donc! est-ce vous-même? une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? est-ce vous, Mentor? n'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux? n'êtes-vous point au rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Élysées? Parlez, Mentor, vivez-vous encore? Suis-je assez heureux pour vous posséder? ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En disant ces paroles je courais vers lui, tout transporté, jusqu'à perdre la respiration: il m'attendait tranquillement sans faire un pas vers moi. O dieux! vous le savez, quelle fut ma joie quand je sentis que mes mains le touchaient! Non, ce n'est pas une vaine ombre! je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor! C'est ainsi que je m'écriai. J'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je demeurai attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardait tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin, je lui dis: Hélas! d'où venez-vous? en quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence! et que ferais-je maintenant sans vous? Mais sans répondre à mes questions: Fuyez! me dit-il d'un ton terrible; fuyez! hâtez-vous de fuir! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison: l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infâme, qui est le plus horrible des maux sortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune

uno y otro lado del bosque sagrado, semejante á una cierva herida, que corriendo attraviesa montes y selvas por aliviar su dolor; pero como la flecha que le ha herido el costado va siempre con ella, y á cualquiera parte que vaya, lleva consigo el tiro mortal: asi yo corria en vano por olvidarme de mí mismo: nada aplacaba la llaga de mi corazon.

En este momento percibí bastante lejos de mí en lo sombrío del bosque la figura del sabio Mentor: me pareció su rostro tan pálido, tan triste y tan austero, que no sentí contento alguno en verle. ¿Sois vos, esclamé, mi caro amigo, mi única esperanza? ¿sois con efecto vos mismo? ¿ó es acaso alguna engañosa imágen que viene á engañar mis ojos? ¿sois vos, Mentor? ¿ó es vuestra sombra todavía sensible á mis males? ¿Es verdad que aun no estais entre el número de las almas venturosas que gozan el premio de su virtud, y á quienes colman los dioses de placeres puros, y de eterna paz para disfrutarlos en los Campos Elíseos? Hablad, Mentor: ¿vivis todavía? ¿soy tan dichoso que merezca poseeros; ó no es esto mas que una sombra de mi amigo? Hablando asi, corria desalentado hácia él, que me esperó tranquilamente, y sin dar un paso hácia mí. ¡O dioses! Vos sabeis cual fué mi alegría cuando le palparon mis manos. No, no es una vana sombra: asido le tengo y abrazado. ¡Mentor mio! Asi esclamaba yo, regando su rostro con un torrente de lágrimas, y asi me quedé asido de su cuello sin poder articular palabra. Mentor me miraba tristemente con ojos de la mas tierna compasion.

En fin rompiendo el silencio, le dije: ¡Ay de mi! ¿de dónde venis? ¡á qué peligros no me habeis dejado espuesto durante vuestra ausencia! Y ahora mismo, ¿qué fuera di mí sin vos? Pero Mentor, sin responder á lo que le preguntaba: Huye, me dijo, con voz terrible; huye, apresúrate á huir. Aquí la tierra no lleva otro fruto que ponzoña: el aire que en ella se respira está corrompido: los hombres contagiados no se hablan sino para comunicarse un veneno mortífero: la voluptuosidad vil é infame, que es el mas horrible de cuantos males han salido de la caja de Pandora, debilita los corazones, y no sufre aquí vir-

réva quà e là per la sélva sácra, símile ad úna cérva ch' esséndo státa feríta da un cacciatóre, va corréndo a travérso lè spaziόse foréste, per mitigár la súa dóglia, ma pórta séco per tútto il dárdo micidiále che l' ha trafítta nel fiánco. Così pariménte indárno ío andáva corréndo per dimenticáre me stésso, ma niúna cósa potéa raddolcíre la piága ch' ío portáva impréssa déntro al mío cuóre.

In quel moménto osservái assái lúngi da me nell' ómbra fólta del bósco, la figúra del sággio Mentore; ma il súo vólto mi párve così pállido, così malincónico, e così austéro, che non potéi sentírne gióia verúna. Siéte vói, díssi, o mío cáro amíco, o única mía speránza? Siéte voi? Non è già cotésta úna fálsa immágine, che vénga ad ingannáre le míe pupílle? Siéte vói, o Mentore? Non è già cotésto il vóstro spírito, che sénta ancóra quálche pietà de' miéi máli? Non siéte già vói nel número di quélle ánime beáte, le quáli gódono délla lóro virtù, e di que' púri piacéri, che ad ésse dágli déi sóno dáti in úna etérna páce ne' Cámpi Elisi? Mentore, vivéte ancóra? Son ío a sufficiénza felíce per possedérvi, oppúr quésta non è che un' ómbra del mío dilettíssimo amíco? Nel díre quéste paróle, ío corréva ver lúi tútto fuor di me stésso, con tal émpito, ch' ío quási non potéva più rifiatáre. Égli sénza fáre alcún pásso ver me, m' aspettáva tranquillaménte. Vói lo sapéte, o déi, qual fu il mío giúbilo, quándo ío sentíi che le míe bráccia lo toccávano? Nò, non è quésta un' ómbra vána, gridái; ío pur vi stríngo, ío pur v' abbráccio, mío cáro Mentore? Così dicéndo ío gli bagnáva il vólto con un torrénte di lágrime, e stávamene attaccáto al súo cóllo, sénza potér favelláre. Mentore rimirávami con un' ária malincónica, e cógli óсchi piéni d' úna ténera compassióne.

Finalménte così gli díssi: Oimè! da qual luógo veníte vói! In quáli perícoli m' avéte lasciáto duránte la vóstra asséuza? Ed óra che mái farci sénza vói? Ma sénza rispóndere álle míe dimánde: Fuggíte, mi dísse con un tuóno di vóce terríbile: fuggíte, affrettátevi di fuggíre. Quì la térra non prodúce áltro frútto che tóssico; l' ária che vi si respíra, è appestáta; gli uómini contagiósi non párlano insiéme se non per communicársi un veléno mortífero; ed il piacér víle ed infáme, il quále fra i máli che sóno uscíti dall' ampólla di Pandora a riémpiere il móndo, è il più orríbile, effémmina tútti i cuóri, e quì non

einem Wilde gleich, das vom Jäger verwundet, die dicken Wälder durchschweift; es sucht Linderung für seinen Schmerz; aber der mörderische Pfeil, der es getroffen, steckt ihm in der Seite, es trägt ihn überall mit sich; so trieb auch mich ein eitles Bemühen, mich selbst zu vergessen, umher, und nichts linderte die Wunde meines Herzens.

Mit einem Male erblickte ich in dem dunkeln Schatten des Gehölzes ziemlich weit von mir die Gestalt meines Freundes; aber sein Gesicht war so blaß, so traurig, so ernsthaft, daß mir diese Erscheinung keine Freude gewährte. „Bist du es, Mentor, theurer Freund, einzige Hoffnung meines Lebens? Bist du es selbst? Täuscht nicht ein trügerisches Bild meine Augen? Bist du es wirklich? Ist es nicht dein Schatten, den meine Leiden noch rühren? Wandelst du noch nicht unter den seligen Geistern, die den Lohn ihrer Tugenden genießen, von den Göttern mit ewiger Ruhe und himmlischer Wonne in Elysiums Gefilden beglückt? Rede, Mentor, bist du noch unter den Lebenden? Bin ich so glücklich, dich zu besitzen, oder ist es nur der Schatten meines Freundes?" Indem ich diese Worte sprach, lief ich, von Sehnsucht beflügelt, mit schnellen Schritten auf ihn zu. Ruhig und ohne mir entgegen zu kommen erwartete er mich. Ihr wißt es, o ihr Götter, wie groß mein Entzücken war, als meine Hände ihn berührten! „Nein, nicht blos ein leerer Schatten ist es, was ich anfühle; ich halte ihn, ich umfasse ihn, den geliebten Freund!" Also rief ich aus. Häufige Thränen entquollen meinen Augen, sie benetzten sein Gesicht. Lange hing ich sprachlos an seinem Halse. Traurig, aber voll zärtlichen Mitleids sah er mich an.

Endlich sagte ich zu ihm: „Ach, von wannen kommst du, mein Freund? Welchen Gefahren war ich nicht während deiner Abwesenheit ausgesetzt, und wie würde es mir auch jetzt noch ohne dich ergehen?" Er antwortete nicht auf meine Fragen, sondern sprach die fürchterlichen Worte zu mir: „Fliehe, zögere keinen Augenblick zu fliehen! Hier bringt die Erde nur Gift statt der Früchte hervor; die Luft, die man athmet, ist verpestet; die Menschen nahen sich hier einander nur, um sich das tödtliche Gift mitzutheilen, von dem sie angesteckt sind. Die schnöde, die schändlichste Wollust, die schrecklichste der Plagen, die der Büchse der Pandora entflohen, entnervt hier die Herzen und verdrängt jede Tu-

vertu. Fuyez! que tardez vous? ne regardez pas même derrière vous en fuyant; effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrable.

Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipait sur mes yeux et qui me laissait voir la pure lumière: une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissait dans mon cœur. Cette joie était bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avaient d'abord été empoisonnés; l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses et de cuisans remords: l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser; plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'âme sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvais que rien n'était si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disais-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! peut-on la voir sans l'aimer! peut-on l'aimer sans être heureux!

Mentor me dit: Il faut que je vous quitte, je pars dans ce moment: il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc? lui répondis-je: en quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenais serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez me retenir. La cruel Métophis me vendit à des Éthiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazael, qui cherchait un esclave grec, pur connaître les mœurs de la Grèce, et pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'île de Crete pour étudier les sages lois de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Chypre. En attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple: le voilà qui en sort; les vents nous appel-

tud alguna. Huye, pues: ¿qué te detiene? Ni aun mires atras en tu fuga: borra el mas mínimo recuerdo de esta isla execrable.

Dijo: y al instante sentí como una espesa nube que se disipaba de encima de mis ojos, y me dejaba ver pura la luz: una alegría dulce y vigorosa renacia en mi corazon: no era esta como aquella otra afeminada y loca, que al principio habia emponzoñado mis sentidos: la una es alegría de embriaguez y turbacion, interrumpida de pasiones furiosas y de crueles remordimientos; y la otra una alegría racional: alegría que tiene parte de bienaventuranza celestial, que siempre es pura, igual é inagotable; que cuanto uno mas se entrega á ella, es tanto mas dulce: una alegría por fin que enagena el alma sin perturbarla. Entonces derramé lágrimas de contento, y conocí que nada hay tan dulce como este llanto. ¡Dichosos los hombres, decia yo, á quienes se manifiesta la virtud en toda su belleza! ¡Es posible verla sin amarla! ¡y se la podrá amar sin ser feliz!

Mentor me dijo: Me es preciso dejarte: en este momento tengo que marcharme: no se me permite detenerme mas. ¿Pues adónde vais? le repliqué. ¿A qué tierra ireis, por inhabitable que sea, que yo no os siga? No creais iros sin mí, antes moriré siguiendo vuestros pasos. Decíale yo esto teniéndole abrazado con todas mis fuerzas. En vano, me dijo, esperas detenerme. El cruel Métofis me vendió á unos Etíopes ó Arabes: y como estos fuesen á hacer su comercio á Damasco en Siria, dispusieron deshacerse de mí, creyendo sacar una gran suma á un tal Hazael, que buscaba un esclavo griego para instruirse de las costumbres y ciencias de la Grecia. En efecto, me compró Hazael á buen precio; y lo que le he dicho acerca de nuestras costumbres le ha movido la curiosidad de pasar á la isla de Creta á estudiar las sabias leyes de Minos; pero el temporal nos ha obligado á tocar en esta de Chipre, y mientras se levanta un viento favorable, ha venido á hacer sus ofrendas al templo. Vele allí salir de él: ve tambien como ya el viento nos

láscia allignáre virtù verúna. Fuggíte, che tardáte? Non vi volgéte neppúre a guardáre indiétro, e nel fuggíre cancelláte per síno ógni ménoma rimembránza di quest' ísola detestábile.

Dísse, e tósto ío sentíi cóme úna dénsa núvola che mi si dissipáva su gli ócchi, e che mi lasciáva vedére la púra lúce; ed un' allegrézza soáve, e piéna d' un sáldo corággio, rinascéva déntro al mío cuóre. Quésta allegrézza éra assái differénte da quélla mólle e lascíva dálla quále érano státi avvelenáti i miéi sénsi. L' úna è un' allegrézza d' ebrietà e di perturbazióne, interrótta da passióni furióse, e da cocénti rimórsi; l' áltra è un' allegrézza di ragióne, che ha quálche cósa di beáto e di celestiále. Quésta è sémpre púra ed uguále, nè v' ha cósa che póssa rénderla esaústa; quánto più l' uómo vi s' immérge, tánto la tróva più dólce, ed éssa traspórta l' ánima sénza turbárla. Allóra versái mólte lágrime d' allegrézza, e conóbbi che non v' éra cósa che fósse più dólce del piángere. Felíci, ío dicéva, quégli uómini a' quáli la virtù si dà a vedére con tútta la súa bellézza! Puóssi vedérla sénza amárla? Puóssi amárla sénza éssere nel medésimo témpo felíce?

Bisógna, mi dísse Mentore, che v' abbandóni; in quésto moménto mi párto, non m' è perméssso di più fermármi. Dóve andáte vói? gli rispósi. Quále sarà quélla térra inabitábile, dóve ío non sía prónto a seguírvi? Non vi fáte a crédere di potérmi scappáre; morrò piuttósto su l' órme de' vóstri pássi. Nel díre quéste paróle, ío le tenéa strétto con tútta fórza tra le míe bráccia. In váno, mi disse, sperále di ritenérmi.. Il crudéle Metofi mi vendè ad alcúni Etiopi, e quésti esséndo andáti a Damasco in Soria, per affári del lóro commércio, vóllero sbrigársi di me, e credéndo cavárne úna gran sómma di danári, mi vendéttero ad un cérto chiamáto Azaele, il quále cercáva úno schiávo greco, per informársi de' costúmi délla Grecia, e per addottrinársi altresì nélle nóstre sciénze. In fátti Azaele mi comprò a cáro prézzo. Ciò che de' nóstri costúmi ha égli udíto da me, ha destáta in lúi la curiosità di passáre nell' ísola di Creta per studiáre le sávie léggi del re Minosse. Nélla nóstra navigazióne i vénti ci hánno costrétti a fermárci nell' ísola di Cipri, per atténdere un vénto próspero: égli è venúto a far le súe offérte nel témpio, ed écco lo appúnto che n' ésce. I vénti ci

gend. Fliehe! was säumest du noch? Fliehe! Wende deinen Blick nicht rückwärts! Auch die leiseste Spur dieser grauenvollen Insel werde aus deiner Seele vertilgt."

Er sprach's und mir war, als ob eine dicke Wolke sich vor meinen Augen zertheilte. Ich erblickte das reine Licht wieder; ein sanftes Entzücken ergoß sich durch meine Seele; neuer Muth erwachte in meinem Herzen. Wie verschieden waren meine jetzigen Empfindungen von jener erschlaffenden, thörichten Freude, die meine Sinne vergiftet hatte! Es war eine berauschende, betäubende Freude, von wüthenden Leidenschaften, von quälender Reue unterbrochen; was ich jetzt fühlte, war eine Freude, welche die Vernunft billigte; sie hatte etwas Beseligendes, etwas Himmlisches an sich; rein, unwandelbar, unerschöpflich, beglückte sie um so mehr, je mehr man sich in sie versenkte; sie füllte die Seele mit Entzücken, ohne sie in Unruhe zu setzen. Ich weinte vor Vergnügen und fand, daß es nichts Angenehmeres gebe, als so zu weinen. „Wohl dem Menschen!" rief ich aus, „dem sich die Tugend in ihrer ganzen Schönheit zeigte! Kann man sie sehen, ohne sie zu lieben; kann man sie lieben, ohne glücklich zu sein?"

Hierauf sprach Mentor zu mir: „Ich muß dich verlassen; ich reise in diesem Augenblick ab; es ist mir nicht vergönnt, länger hier zu weilen." „Wohin willst du denn gehen?" fragte ich ihn; „in welches unbewohnte Land würde ich dir nicht folgen? O, hoffe nicht, mir zu entfliehen, und wenn es mir auch das Leben kostete, dennoch würde ich deinen Tritten folgen;" also sprach ich, und hielt ihn fest umschlossen. „Vergebens," sagte er, „hoffest du, mich zurück zu halten. Der grausame Metophis verkaufte mich an äthiopische oder arabische Kaufleute, die in Handelsgeschäften nach Damaskus in Syrien reisten, sie wollten sich meiner entledigen, und überließen mich einem gewissen Hazael, von dem sie eine große Summe Geldes für mich zu bekommen hofften, und der einen griechischen Sklaven suchte, um durch ihn die griechischen Sitten kennen zu lernen, und sich in unsern Wissenschaften zu unterrichten. Hazael kaufte mich wirklich um einen hohen Preis. Die Kenntniß, die ich ihm von unsern Sitten ertheilte, hat ihn begierig gemacht, nach Kreta zu reisen, um die weisen Gesetze des Minos kennen zu lernen. Während unserer Fahrt haben uns die Winde genöthigt, auf der Insel Cypern zu landen. Den günstigen Wind erwartend, ist er in den Tempel gegangen, um sein Opfer darzubringen. Eben tritt er aus

lent; déjà nos voiles s'enflent. Adieu, cher Télémaque : un esclave qui craint les dieux doit suivre fidèlement son maître. Les dieux ne me permettent plus d'être à moi; si j'étais à moi, ils le savent, je ne serais qu'à vous seul. Adieu : souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope ; souvenez-vous des justes dieux. O dieux, protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici : plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître syrien est-il impitoyable? est-ce une tigresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive. Vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas! Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes : puisqu'il aime la saggesse et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible : je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appela Mentor; je me prosternai devant lui. Il fut surpris de voir un inconnu en cette posture: Que voulez-vous? me dit-il. La vie, répondis-je; car je ne puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor, qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des rois de la Grece qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis point ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père par toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui était pour moi un autre père. La fortune, pour comble de maux, me l'a enlevé; elle l'a fait votre esclave : souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les lois du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes sou-

llama, hinchando nuestras velas: á Dios, mi amado Telémaco, que un esclavo que teme á los dioses debe seguir fielmente a su señor. Los dioses ne me permiten ser mio: si lo fuera, ellos saben que solo fuera tuyo. A Dios: acuérdate de los trabajos de Ulises, y de las lágrimas de Penelope; acuérdate de los justos dioses. ¡O dioses, protectores de la inocencia, en qué tierra me veo precisado á dejar á Telémaco!

No asi, le dije yo, mi querido Mentor; no asi dependerá de vos dejarme en ella: antes moriré que veros partir sin mí. ¿Es algun monstruo ese Sirio vuestro dueño? ¿ha mamado de alguna tigre? ¿querrá arrancaros de entre mis brazos? Eso no: ó me ha de dar la muerte, ó permitir que yo os siga. Vos mismo me exhortais á que huya, ¡y no quereis que huya siguiendo vuestros pasos! Voy á hablar á Hazael: quizá se compadecerá de mi juventud y de mis lágrimas: sí, que pues es tan amante de la sabiduría, que va tan lejos á buscarla, no es posible que tenga un corazon feroz é insensible. Yo me arrojaré á sus pies, abrazaré sus rodillas, y no le dejaré hasta que me permita seguiros. Mi amado Mentor, yo me haré su esclavo con vos: voy á ofrecérselo; y si ni como tal me recibe, ya está decidida mi suerte; me quitaré la vida.

A este tiempo llamó Hazael á Mentor, y yo me arrojé á sus pies. Quedó sorprendido al ver á un incógnito en tal postura. ¿Qué quereis? me dijo. La vida, le respondí, pues no puedo vivir, si no me permitis que siga á vuestro Mentor. Yo soy el hijo del grande Ulises, el mas sabio entre los reyes de Grecia, que arruinaron la soberbia Troya, famosa en toda el Asia. No os digo esto por jactarme de mi nacimiento, sino por inspiraros alguna compasion de mis desgracias. En vano he recorrido todos los mares buscando á mi padre en compañía de este hombre virtuoso, que ha sido para mí un segundo padre: tambien me lo robó la fortuna para colmo de mis males; y pues le ha hecho vuestro esclavo, permitidme que yo tambien lo sea. Y si es cierto que amais la justicia, y que vais á Creta á aprender las leyes del buen rey Minos, no endurezcais vuestro corazon á mis lágrimas. Ved al hijo de un rey reducido á solicitar la

chiámano, già le nóstre véle si gónfiano; addío, mío caro Telemaco: úno schiávo che téme gli déi, fedelménte déc seguitáre il padróne. Gli déi più non mi lásciano l' arbítrio di me stésso; se ío fóssi mío éssi lo sánno, non saréi d' áltri che di vói sólo. Addío, ricordátevi de' travágli d' Ulisse, e délle lágrime di Penelope; ricordátevi de' giústi déi. O déi protettóri dell' innocénza, in qual térra son ío costrétto a lasciáre Telemaco!

Nò, nò, gli díssi, o mío cáro Mentore, non sarà in vóstro potére il lasciármi quì; piuttósto moríre, che vedérvi partíre sénza ch' ío vénga con vói. Cotésto Soriano vóstro padróne è dúnque così spietáto? Ha égli nélla súa infánzia succiáte le mammélle di quálche tígre? Vorrà strappárvi dálle míe bráccia? Bisógna che mi día la mórte, o che permétta ch' ío vi ségua ovúnque andiáte. Vói stésso m' esortáte a fuggíre, e non voléte ch' ío fúgga seguéndo la tráccia de' vóstri pássi? Vóglio párlare ad Azaele; égli avrà fórse pietà délla mía giovanézza, e délle míe lágrime. Giacchè áma la virtù, e giacchè va a cercárla così lontáno, non può avére un cuóre feróce, sénza sénso di compassióne. Getterómmi a' suói piédi, abbraccierò le súe ginócchia, nel lascierò, se non m' avrà concedúto di seguitárvi. Mi farò schiávo, o mío cáro Mentore, insiéme con ésso vói, e gli offerirò di méttermi in súo potére. Se mi rifiúta, non v' ha più rimédio per me, ío mi libererò dálla víta.

In quel moménto Azaele chiamò Mentore. Mi prostési dinánzi a lúi, ed égli rimáse attónito nel vedére un incógnito in símile positúra. Che cósa, mi dísse, voléte vói? La víta, rispósi, perciocchè non pósso più vívere, se non permettéte ch' ío ségua Mentore vóstro schiávo. Io sóno figliuólo del grand' Ulisse, il più sággio fra i re délla Grecia, che hánno abbatúta la supérba città di Troja, famósa per tútta l' Asia. Non vi díco la mía náscita per millantármi, ma solaménte per destáre in vói quálche pietà délle míe disgrázie. Ho cercáto mío pádre per tútti i mári, avéndo méco quest' uómo, che mi éra in véce d' un áltro pádre. La fortúna, per dar compiménto a' miéi máli, me lo ha rapíto, e lo ha ridótto ad éssere vóstro schiávo; permettéte che tále divénga ancór ío. S' égli è véro che amiáte la giustízia, e che andiáte in Creta per apprénder le léggi del buón Minosse, non induráte il vóstro cuóre ái miéi sospíri ed álle míe lágrime. Vói

demselben; die Winde rufen uns, schon schwellen unsere Segel; lebe wohl, mein lieber Telemach, ein Sclave, der die Götter fürchtet, muß seinem Herrn gewissenhaft folgen. Die Götter haben mich dem Willen eines andern unterworfen; hätte ich über mich selbst zu gebieten, sie wissen es, daß ich nur für dich leben würde. Lebe wohl! Gedenke deines Vaters und seiner Leiden, gedenke der Thränen Penelopens, gedenke der gerechten Götter! Mächte des Himmels, Beschützer der Unschuld, in welchem Lande bin ich gezwungen, Telemach zurück zu lassen!"

„Nein, nein, mein lieber Mentor," sagte ich zu ihm, „es steht nicht in deiner Macht, mich hier zu lassen; lieber will ich sterben, als dich ohne mich abreisen sehen. Ist er unerbittlich, dieser Syrier? Sog er die Brust einer Tigerin in seiner Kindheit? Wird er dich wohl aus meinen Armen reißen wollen? Er tödte mich, oder leide, daß ich dir folge. Du selbst ermahnst mich, zu fliehen, und doch willst du nicht, daß ich fliehend deinen Tritten folge. Ich will mit Hazael reden, vielleicht flößt ihm meine Jugend Mitleid ein, vielleicht rühren ihn meine Thränen. Da er die Weisheit liebt, da er sie sogar in fernen Landen sucht, so kann er kein gefühlloses, kein grausames Herz haben. Ich werde mich zu seinen Füßen werfen; ich werde seine Knie umfassen; ich werde ihn nicht lassen, er erlaube mir denn, dir zu folgen; ich werde mich ihm zum Sclaven anbieten; ich werde mit dir in die Dienstbarkeit gehen, mein lieber Mentor. Wenn er mich ausschlägt, so ist es um mich geschehen, und ich werde meinem Leben selbst ein Ende machen."

In diesem Augenblick rief Hazael Mentor. Ich warf mich vor ihm nieder; er erstaunte einen Unbekannten in dieser Stellung vor sich zu sehen. „Was willst du?" sagte er zu mir; „das Leben," antwortete ich ihm: „denn es ist mir unmöglich, länger zu leben, wenn du mir nicht erlaubest, Mentorn zu folgen, welcher dein Sclave ist. Ich bin der Sohn des großen Ulysses, des weisesten unter den griechischen Königen, welche das stolze Troja zerstört haben, das in ganz Asien berühmt ist. Ich sage dir meine Herkunft nicht, mich zu rühmen, sondern nur, um dir einiges Mitleid gegen einen Unglücklichen einzuflößen. Ich segelte durch alle Meere, um nach meinem Vater zu forschen; dieser Mann begleitete mich; er war mir ein zweiter Vater. Das widrige Glück, das Maas meiner Leiden voll zu machen, hat mir ihn entrissen: es hat ihn zu deinem Sclaven gemacht; laß es mich auch sein. Wenn es wahr ist, daß du die Gerechtigkeit liebst, und daß du nach Kreta gehst, um dich in den Gesetzen des guten Königs Minos zu unterrichten, o, so sei nicht fühllos gegen

pirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage; mais mes premiers malheurs n'étaient que de faibles essais des outrages de la fortune: maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi vos esclaves. O dieux, voyez mes maux; ô Hazaël! souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse: Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai votre père jusqu'à ce que vous ayez retrouvé, celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serais pas touché de la gloire de votre père, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engagerait à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami fidèle: l'argent qu'il m'a coûté m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu Dès ce moment il est libre; vous le serez aussi: je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyais sauvé d'un horrible danger; je m'approchais de mon pays; je trouvais un secours pour y retourner; je goûtais la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimait déjà par le pur amour de la vertu: enfin je trouvais tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le sable du rivage; nous le suivons: on entre dans le vaisseau; les rameurs fendent les ondes paisibles: un zéphir léger se joue dans nos voiles, il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'île de Chypre disparaît bientôt. Hazaël, qui avait impatience de connaître

servidumbre como su único recurso: acuérdome que en Sicilia preferí la muerte á la esclavitud: pero mis primeras desgracias no eran mas que unos ligeros ensayos de los ultrages que la fortuna me preparaba; asi es que ahora temo no poder conseguir que me recibais entre vuestros siervos. ¡O dioses, ved mis males! Y vos, Hazael, acordaos de Minos, cuya sabiduría admirais, y de que llegará dia en que todos seamos juzgados por él en el reino de Pluton.

Oyóme Hazael compasivo; y miráudome con semblante afable y benéfico, me alargó la mano, me levantó del suelo, y me dijo: No iguoro la sabiduría y la virtud de Ulises; porque ademas de que Mentor me ha contado muchas veces la gloria que se ha adquirido entre los Griegos, no hay pueblo en todo el Oriente donde la voladora fama no haya hecho resonar su nombre. Asi que seguidme, hijo de Ulises: en mí tendreis otro padre hasta que halleis al que os ha dado el ser; y sabed que aun cuando á ello no me moviese su fama, sus desgracias y las vuestras, la amistad que profeso á Mentor sobraba para empeñarme en protegeros: porque aunque es cierto que le compré como esclavo, le conservo como á fiel amigo. El dinero que me costó me ha proporcionado el mas apreciable y digno amigo que subsiste sobre la tierra: en él he hallado la sabiduría, y á él debo todo el amor que profeso á la virtud. Ya es libre desde este momento, y vos con él; y solo exijo el amor de ambos.

En un instante pasé del mas amargo dolor á la mayor alegría de que son capaces los mortales: veíame fuera de un inminente peligro; me acercaba á mi patria, hallaba un auxilio para volver á ella. y tenia el consuelo de estar al lado de un hombre que ya me amaba por el amor que profesaba á la virtud en sí misma; en una palabra, todo lo hallaba hallando á Mentor para no dejarle mas.

Dirígese Hazael á la orilla del mar, y nosotros le seguimos. Entramos en la nave: hienden los remos las sosegadas ondas: un blando céfiro juguetea con las velas, y anima todo el navío, dándole un suave movimiento; y la isla de Chipre desaparece bien pronto. Hazael, que deseaba con impaciencia saber mi

vedéte il figliuólo d' un re ch' è ridótto a chiédere la servitù cóme l' única súa speránza. Per l'innánzi ho volúto moríre nélla Sicilia, per isfuggíre la schiavitúdine; ma le míe príme disgrázie non érano che déboli sággi délle ingiúrie délla fortúna; al presénte ío témo di non potér éssere ricevúto nel número dégli schiávi. Oh dío! rimiráte i miéi máli: o Azaele! sovvéngavi di Minosse, il cúi sapére tánto ammiráte, e che amendúe ci giudicherà nell' inférno.

Azaele rimirándomi con un vólto dólce ed umáno, mi pórse la déstra, e m' alzò da térra. Mi sóno nóte, mi dísse, la virtù e la prudénza di vóstro pádre. Mentore m' ha sovénte narráto qual glória Ulisse ábbia acquistáta fra i Greci; e per áltro ánche la sollécita fáma ha fátto udíre il súo nóme a tútti i pópoli dell' Oriénte. Seguítemi, o figliuólo d' Ulisse! ío sarò vóstro pádre, finchè abbiáte trováto quéllo dal quále avéte ricevúta la víta. Quándo ánche non fóssi mósso dálla glória di vóstro pádre, dálle súe, e dálle vóstre sciagúre, l' amóre che pórto a Mentore m' obbligherébbe a prénder cúra di vói. Égli è véro che l' ho comperáto cóme schiávo, ma lo consídero cóme un amíco fedéle. I denári che ho spési in lúi m' hánno acquistáto il più cáro ed il più prezióso amíco ch' ío ábbia sóvra la térra. Ho trováta in lúi la sapiénza, e quell' amóre che pórto álla virtù, tútto lo débbo a lúi sólo. Da quésto púnto égli è líbero, e tal saréte ancór vói; all' úno ed all' áltro ío núlla chiéggo pér guiderdóne, se non che m' amiáte perpetuaménte.

In un' istánte passái dal più amáro dolóre al più vívo giúbilo di che gli uómini síeno capáci. Io mi vedéva salváto da un orríbil perícolo; m' avvicináva al mío paése, ritrováva un ajúto per ritornárvi; gustáva la consolazióne d' ésser présso ad un uómo che già mi amáva per sólo amóre délla virtù; e finalménte ío ritrováva ógni cósa nel trovár Mentore, per mái più non separármi da lúi.

Azaele si fa innánzi su la ríva, e nói púre lo seguitámmo. Entrámmo tútti nel vascéllo; i rematóri fendéano il máre tranquíllo, scherzáva un liéve zéfiro nélle nóstre véle, e movéndo tútto il vascéllo spignévalo innánzi con un móto dólce e leggiéro; e l' ísola di Cipri ci dispárve incontanénte dágli ócchi. Azaele, ch' éra impaziénte di scopríre gl' intérni miéi sentiménti,

meine Seufzer und meine Thränen! Du siehst den Sohn eines Königs, den das Mißgeschick zwingt, die Dienstbarkeit als seine letzte Hoffnung zu erflehen. Vordem war ich in Sizilien bereit zu sterben, um der Knechtschaft zu entgehen; aber meine ersten Leiden waren nur der Anfang der Mißhandlungen des mich verfolgenden Glücks; jetzt würde ich mich glücklich schätzen Sclave zu sein. Götter, laßt euch meine Leiden rühren! Hazael, gedenke des Minos, dessen Weisheit du bewunderst, und der uns einst beide in dem Reiche des Pluto richten wird."

Hazael sah mich mit sanften und mitleidigen Blicken an, er reichte mir die Hand, und hob mich vom Boden auf. „Ich kenne,'' sprach er, ,,die Weisheit und den Heldenmuth deines Vaters; oft hat mir Mentor erzählt, welchen Ruhm er sich unter den Griechen erwarb, und das schnell wandelnde Gerücht hat auch längst seinen Namen unter allen Völkern des Orients genannt. Folge mir, Sohn des Ulysses, ich werde dein Vater sein, bis du den wieder gefunden hast, der dir das Leben gab. Fühlte ich mich auch nicht durch den Ruhm deines Vaters, durch seine Leiden und deine eigenen Bedrängnisse zum Mitleid gegen dich bewogen, so würde schon die Freundschaft, die ich für Mentor hege, dir Anspruch an meine Liebe geben. Zwar habe ich ihn als Sclaven gekauft, aber ich betrachte ihn als einen treuen Freund. Das Geld, das ich für ihn gab, hat mir den besten und kostbarsten Freund verschafft, den ich auf der Welt habe. Ich fand einen Weisen an ihm, und ich danke ihm alle Liebe der Tugend, die ich besitze. Von diesem Augenblick an ist er frei; du bist es auch; ich fordere von euch beiden nichts, als daß ihr mir eure Liebe schenket.''

In einem Augenblick ging ich von den bittersten Schmerzen zu der lebhaftesten Freude über, die ein menschliches Herz nur empfinden kann. Ich sah mich aus der schrecklichsten Gefahr gerettet; ich näherte mich meinem Vaterlande; meine Rückkehr in dasselbe wurde mir erleichtert; ich hatte das tröstende Gefühl, in der Gesellschaft eines Mannes zu sein, der blos aus Liebe zur Tugend mir geneigt war; endlich fand ich alles, indem ich Mentor wieder fand und hoffen konnte, nie mehr von ihm getrennt zu werden.

Hazael ging dem Gestade des Meeres zu; wir folgten ihm; wir stiegen in das Schiff. Die Ruderer theilten die friedlichen Wellen; ein leichter Zephyr spielte in unsern Segeln; er setzte das Schiff in Bewegung; es gleitete dahin. Bald verloren wir die Insel Cypern aus dem Gesicht. Hazael, der begierig war, meine Ge=

mes sentimens, me demanda ce que je pensais de mœurs de cette île. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeunesse avait été exposée, et le combat que j'avais souffert au dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles: O Vénus, je reconnais votre puissance et celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels: mais souffrez que je déteste l'infâme mollesse des habitans de votre île et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenait avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre; de cette lumière infinie et immuable qui se donne à tous sans se partager; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutait-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année; il croit être sage, et il est insensé; il croit tout voir, et il ne voit rien; il meurt, n'ayant jamais rien vu; tout au plus il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle: c'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan de lumière: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la profonde sagesse de ce discours, je ne laissais pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime: mon cœur en était échauffé; et la vérité me semblait reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poètes, de

modo de pensar, me preguntó qué me parecia de las costumbres de aquella isla. Yo le confesé ingenuamente los peligros á que mi juventud habia estado espuesta, y el combate que en mi interior habia sostenido. Quedó prendado de mi horror al vicio, y esclamó: ¡O Vénus! reconozco tu poder y el de tu hijo: en tus altares he quemado incienso: permíteme sin embargo que deteste la infame molicie de los habitantes de tu isla, y la brutal impudicicia con que celebran tus fiestas.

Despues se puso á hablar con Mentor acerca de la primera causa que creó los cielos y la tierra: de la luz infinita é inmuable que á todos se comunica sin dividirse: de aquella verdad soberana y universal que ilumina los espíritus, asi como el sol los cuerpos. El que jamas ha visto, decia, esta luz pura, es tan ciego como el que lo es de nacimiento: pasa su vida en una profunda noche como los pueblos á quienes no alumbra el sol en muchos meses del año: cree ser sabio, y es insensato; todo cree verlo, y no ve nada; y muere por fin sin haber visto jamas cosa alguna, ó cuando mas, ha llegado á entrever oscuridades, falsas luces, vanas sombras y fantasmas, que nada tienen de realidad. Asi son todos los hombres que se dejan arrastrar del placer de los sentidos, y del embeleso de la imaginacion. No hay mas hombres verdaderamente tales sobre la tierra que los que consultan, aman y siguen á esta razon eterna: ella es la que nos inspira los buenos pensamientos, y la que nos retrae de los malos: de ella recibimos igualmente la razon que la vida: ella es como un gran océano de luz, y nuestros entendimientos como pequeños arroyos que de él salen, y á él vuelven á confundirse.

Aunque yo no me hallaba todavía en estado de comprender perfectamente la profunda sabiduría que en estos discursos se encerraba, no por eso dejaba de percibir en ellos un no sé qué de puro y sublime que inflamaba mi corazon: la verdad misma parecia que brillaba en todas sus palabras. Prosiguieron hablando del orígen de los dioses; trataron de los héroes, de los poetas, de la edad de oro, del diluvio, de las primeras histo-

prése a parlármi de' costúmi di quell' ísola, e mi chiése che cósa me ne parésse. Gli díssi sinceraménte a quáli perícoli éra státa espósta la mía giovanézza, ed il contrásto ch' ío avéa patíto déntro a me stésso. Al vedére quánto ío avéssi i lvízio in orróre intenerríssi Azaele, e dísse quéste paróle : Conósco, o Venere! la vóstra poténza e quélla del vóstro figliuólo : ho abbruciáti gl'incénsi su i vóstri altari; ma permettéte ch' ío detésti la infáme effemminatézza dégli abitatóri délla vóstra ísola, e la brutále sfacciatággine con che célebrano le vóstre féste.

Indi égli ragionáva con Mentore di quélla príma poténza che ha formáto il ciélo e la térra; di quélla lúce sémplice, infiníta ed immutábile, che si commúnica a tútti sénza divídersi ; di quélla verità supréma ed universále che illúmina tútti i córpi. Colúi, soggiungéva, che non ha mái vedúta quélla véra lúce, è ciéco cóme un ciéco náto, e ména la súa víta in úna nótte profónda a guísa di que' pópoli che non sóno illumináti dal sóle per mólti mési dell' ánno. Égli créde ésser sággio, ed è stólto; stíma vedér tútto, e non véde cósa verúna: muóre sénza avér mái nùlla vedúto ; ed al più non iscórge se non oscúri e fálsi splendóri, se non ómbre váne, se non fantásma che niénte conténgono di reále. Táli sóno tútti gli uómini che sóno trasportáti dái piacéri de' sénsi, e dálle malíe délla lóro immaginazióne. Non v' ha súlla térra áltri uómini véri, fuorchè quéi che si consígliano con quélla etérna ragióne, che l' ámano e che laséguono. Déssa è quélla che c' inspíra allorchè nói pensiámo béne ; déssa è quélla che ci riprénde allorchè nói pensiámo mále; da léi abbiámo ricevúta la nóstra ragióne non méno che la nóstra víta. Éssa è cóme un grand' océano di lúce, e le nóstre ménti sóno cóme píccioli ruscélli che n' éscono, e che vi ritórnan per pérdervisi.

Avvegnachè non ancóra intendéssi perfettaménte i sággi e profóndi sénsi di quésto ragionaménto, ío non lasciáva di gustárvi un non so che di púro e di sublíme: il mío cuóre ne rimanéva infiammáto, e parévami che in tútte quéste paróle ci risplendésse la verità. Continuárono éssi a ragionáre délla orígine dégli déi, dégli erói, de' poéti, del sécolo d' óro, e del

sinnungen kennen zu lernen, fragte mich, was ich von den Sitten dieser Insel dächte. Mit Offenherzigkeit erzählte ich ihm die Gefahren, die meine Jugend bedroht hätten, und verbarg ihm den Kampf meines Innern nicht. Der Abscheu, den ich vor dem Laster bezeigte, rührte ihn, und er brach in diese Worte aus: „Göttin, ich erkenne deine Macht und die Macht deines Sohnes; ich habe auf deinen Altären geopfert; aber zürne nicht, wenn ich die schändliche Weichlichkeit der Bewohner deiner Insel und die schamlose Frechheit verabscheue, womit sie deine Feste begehen.“

Alsdann sprach er mit Mentorn von jener Urkraft, welche Himmel und Erde gebildet, von jener unversiegbaren reinen Quelle des Lichts, die in alle Wesen strömt, ohne sich je selbst zu erschöpfen, von jener höchsten allumfassenden Wahrheit, die alle Seelen, wie die Sonne alle Körper erleuchtet. „Wer die Einflüsse dieses reinen Lichts nie empfunden hat,“ setzte er hinzu, „dessen Augen umhüllt Finsterniß, gleich den Augen eines Blindgebornen; er wandelt in dunkler Nacht, wie die Völker, die einen Theil des Jahres der Strahlen der Sonne beraubt sind; er vermeint, weise zu sein, und ist thöricht; er wähnt, alles erforscht zu haben, und alles ist ihm verborgen. Er verläßt die Welt, ohne je die wahre Gestalt der Dinge gesehen zu haben; höchstens erblickte sein Auge düstre und täuschende Schimmer, eitle Schatten und wesenlose Gestalten. Dies ist das Loos der Menschen, die sich von der Sinnenlust und den Reizen der Einbildung dahin reißen lassen. Nur diejenigen verdienen den Namen der Menschen, welche diese ewige Vernunft befragen, sie lieben und ihr folgen. Ihre Eingebungen sind es, wenn wir richtig denken; sie ist es, welche uns bestraft, wenn wir irren; die Vernunft ist eben sowohl ihr Geschenk, als das Leben; sie gleicht einem großen Lichtmeer und unsere Seelen sind eben so viele kleine Bäche, die aus diesem Meer ausfließen, um am Ende wieder in dasselbe zurückzukehren, und sich in ihm zu verlieren.“

Wiewohl ich den tiefen Sinn dieses Gespräches noch nicht vollkommen begriff, so schmeckte ich doch ein reines und erhabenes Vergnügen bei Anhörung desselben; mein Herz fühlte sich dadurch erwärmt, und die Wahrheit schien mir aus allen Worten hervor zu leuchten. Sie sprachen weiter von dem Ursprung der Götter, von den Heroen, den Dichtern,

l'âge d'or, du déluge, des premières histoires du genre humain, du fleuve d'Oubli où se plongent les âmes des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare, et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs Élysées, sans crainte de pouvoir la perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parlaient, nous aperçumes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient des tritons qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré du vent. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein, et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Éole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et un reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

rias del género humano, del rio del Olvido en que se sumergen las almas de los muertos, de las penas eternas preparadas á los impíos en el negro abismo del Tártaro, y de la venturosa paz que gozan los justos en los Campos Elíseos sin temor de perderla.

Mientras hablaban Hazael y Mentor, percibimos los delfines cubiertos de una escama, que parecia de oro y azul, los cuales con sus retozos levantaban espumosas ondas. En su seguimiento venian los tritones tocando sus tortuosas caracolas al rededor del carro de Anfítrite, tirado de caballos marinos mas blancos qui la nieve, los cuales, hendiendo las saladas ondas, dejaban tras de sí un largo surco en el mar: sus ojos estaban encendidos, y por la boca arrojaban humo. Era el carro una concha de maravillosa figura; su blancura mas resplandeciente que la del márfil; las ruedas eran de oro, y tal su ligereza, que parecia que volaba por la superficie de las sosegadas aguas. Una multitud de ninfas coronadas de flores iban en tropel nadando detras del carro: sus hermosos cabellos, tendidos por la espalda, ondeaban al arbitrio del viento. La diosa llevaba en una mano el cetro de oro con que manda las olas, y con la otra sostenia sobre sus rodillas, y asido al pecho, á su pequeño hijo el dios Palemon: con la serenidad de su semblante, y la afable magestad que en él resplandecian, ahuyentaba los sediciosos vientos y las negras tempestades. Los tritones dirigian los caballos, llevando en la mano las doradas riendas. Por cima del carro desplegaba el viento un gran velo de púrpura, que una multitud de cefirillos se esforzaban á mantener con sus soplos en continuo movimiento. En medio de los aires se veia á Eolo presuroso, inquieto, y lleno de furor: su rostro arrugado y melancólico, su voz amenazadora, las cejas espesas y largas, los ojos llenos de un fuego opaco y macilento, tenian en calma á los fieros aquilones, y alejaban las nubes. Las enormes ballenas, y los demas monstruos marinos, causando con sus narices un vistoso flujo y reflujo, se apresuraban á dejar sus profundas grutas por ver á la diosa.

dilúvio, délle príme stórie dell' umán génere, del fiúme délla Oblivióne dóve le ánime de' mórti vánno a tuffársi, délle péne etérne apparecchiáte ágli scelleráti nélla oscúra vorágine del Tartaro, e di quélla pácc beáta di che gódono i giústi ne' Cámpi Elisi, sénza paúra di potérla pérder giammái.

Méntre Azaele e Mentore favellávano, scorgémmo alcúni delfíni copérti d' úna scáglia che paréa d' óro e d' azzúrro, i quáli scherzándo sollevávano le ónde con mólta spúma. Diétro ad éssi venívano alcúni tritóni, che sonávano di trómba cólle ritórte lor cónche. Circondávano quésti il cárro d' Anfitrite, tiráto da alcúni caválli maríni più biánchi délla néve, i quáli, fendéndo le ácque sálse, lasciávano diétro a se per lúngo trátto un vásto sólco nel máre. Érano infiammáti i lor ócchi, e fumánti le lóro bócche. Il cárro délla déa éra úna cónca d' úna maravigliósa figúra, che avéva úna bianchézza più lúcida dell' avório, e le súe ruóte éran d' óro. Quésto cárro paréa voláre su la superfície délle ácque. Nuotávano in fólla diétro al cárro mólte nínfe inghirlandáte di fióri: i lóro béi capélli pendéano súlle lóro spálle, ed ondeggiávano a piacére de' vénti. La déa stringéva con úna máno úna scéttro d' óro per comandáre álle ácque, e coll' áltra tenéva súlle ginócchia il píccolo dío Palemone, súo figliuólo, pendénte dálle súe póppe. Avéva élla un vólto seréno, ed úna dólce maestà, che mettéa in fúga i vénti sediziósi, e tútte le caliginóse tempéste. I tritóni guidávano i caválli, e tenévano le lóro bríglie doráte. Sóvra il cárro ondeggiáva per l' ária úna gran véla di pórpora, ch' éra mézza gonfiáta dal sóffio d' úna moltitúdine di zeffirétti, che si sforzávano di spígnerla co' lóro fiáti. Vedévasi in mézzo all' ária Eolo, sollécito, inquiéto ed impetuóso. Il súo vólto rugóso e malincónico, la vóce minacciánte, le sopraccíglia fólte e pendénti, gli ócchi ripiéni d' un lúme fósco e sevéro, facévano tacére i fiéri aquilóni, e discacciávano tútte le núvole. Le smisuráte baléne, e tútti i móstri maríni, facéndo cólle lor nári un flússo e riflússo délle ácque amáre, uscíano in frétta fuór délle grótte profónde per rimirár la déa.

dem goldenen Zeitalter, von der allgemeinen Ueberschwemmung der Erde, den ersten Begebenheiten des menschlichen Geschlechts, dem Fluß der Vergessenheit, in den sich die Seelen der Verstorbenen tauchen, den ewigen Strafen, welche die Lasterhaften in dem finstern Schlund des Tartarus erwarten, und von jener seligen Ruhe, welche die Gerechten in den Gefilden Elysiums genießen, und deren Verlust sie nie zu befürchten haben.

Während Mentor und Hazael sprachen, erblickten wir Delphine, deren schuppige Haut von Gold und Lasur zu schimmern schien. Sie spielten in den Gewässern und erhoben schäumende Wellen. Tritone erschienen, welche auf ihren gekrümmten Muscheln bliesen. Sie umgaben den Wagen der Amphitrite, von Meerpferden gezogen, weißer als der Schnee. Diese theilten die salzigen Wellen, und eine tiefe Furche zog sich hinter ihnen weit in dem Meere hin. Ihre entflammten Augen brannten, ihre Mäuler dampften. Der Wagen der Göttin war eine Muschel von wunderschöner Gestalt, blendend weiß wie Elfenbein, die Räder schimmerndes Gold. Er schien über die Fläche der stillen Gewässer hin zu schweben. Blumenbekränzte Nymphen schwammen in großen Schaaren hinter demselben her; ihre schönen Locken rollten auf ihre Schultern herab und flatterten im Winde. Die Göttin hatte in der einen Hand ein goldenes Scepter, womit sie den Wogen gebot, mit der andern hielt sie auf ihrem Schooß den kleinen Gott Palemon, ihren Sohn, der an ihrer Brust lag. Die ungestümen Winde und die schwarzen Stürme flohen vor der sanften Majestät, die auf ihrem heiteren Gesichte glänzte. Die Tritone führten die Pferde und hielten die goldenen Zügel. Ein großes Segel von Purpur wallte flatternd über dem Wagen in der Luft; es war halb aufgeschwellt vom Hauch einer Menge kleiner Zephyre, welche bemüht waren, den Wagen fortzuwehen. Mitten in der Luft zeigte sich Aeolus, voll Eifer, unruhig, rastlos. Sein runzliches und mürrisches Gesicht, seine drohende Stimme, seine dichten, herabhängenden Augenbraunen, seine düstern Blicke, voll wilden Feuers, zähmten die trotzigen Aquilone, und verjagten alle Wolken. Die unermeßlichen Wallfische und alle anderen Ungeheuer des Meers, die mit ihren Naselöchern eine Ebbe und Fluth in den bittern Gewässern des Meers erregten, entstiegen eilends ihren tiefen Grotten, um die Göttin zu sehen."

LIVRE V.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'Idoménée, roi de cette île, avait sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret; que les Crétois, voulant venger le sang du fils d'Idoménée, avaient réduit le père à quitter le pays; qu'après de longues incertitudes, ils étaient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute, qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta le prix à divers jeux, et qu'il expliqua les questions laissées par Minos, dans le livre de ses lois; que les vieillards, juges de l'île, et tous les peuples, voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentaient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Chypre nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avait laissé de creux sillons: les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin, les montagnes ornées de pampres et de grappes

LIBRO V.

Refiere Telémaco que al llegar á Creta supo que Idomeneo, rey de aquella isla, habia sacrificado su hijo único por cumplir un voto indiscreto; que los Cretenses, queriendo vengar la muerte del hijo, habian obligado al padre á que dejase el pais; y que despues de largas deliberaciones se hallaban á la sazon congregados para elegir otro rey. Asimismo refiere que los Cretenses le recibieron en aquella asamblea; que ganó el premio en diferentes juegos; que resolvió los problemas que Minos dejó escritos en el libro de sus leyes; y que vista su sabiduria por los ancianos, jueces de la isla, y el pueblo, le quisieron hacer rey.

Despues de haber visto con admiracion este espectáculo, empezamos á percibir las montañas de Creta, que apenas podíamos distinguir de las nubes del cielo, y de las olas del mar. Muy luego vimos la cima del monte Ida, que sobresale de los demas de la isla, asi como un ciervo viejo levanta en un bosque su ramosa cabeza sobre las de los otros cervatillos que le siguen. Poco á poco fuimos divisando mas claramente las costas de la isla que se ofrecian á nuestra vista como un anfiteatro. Tan descuidado é inculto como nos habia parecido el terreno de Chipre, tan fértil y adornado de todos los frutos estaba el de Creta á beneficio del trabajo de sus habitantes.

Por todas partes veíamos aldeas bien construidas, villas que competian con las ciudades, y ciudades suntuosas: no veíamos campo alguno en que no estuviese impresa la mano del activo labrador, ni donde el corvo arado no hubiese hecho hondos surcos: los abrojos, las espinas, y las demas yerbas, que inútilmente ocupan la tierra, son allí desconocidas. Divertíanos la vista de los hondos valles, en que vacadas inmensas disfrutaban abundosos pastos á la orílla de los arroyos: los rebaños se apacentaban en el declive de una colina: los espaciosos campos estaban cubiertos de doradas espigas, preciosos dones de la fecunda Céres; y en fin los montes, adornados de pámpanos y

LIBRO V.

Telemaco racconta ch' esséndo arriváto in Creta, intése che Idomeneo, re di quell' ísola, avéa sacrificáto l' único súo figliuólo per adémpiere un vóto indiscréto; che i Cretesi voléndo vendicáre il sángue del figliuólo, avéano ridótto il pádre ad abbandonáre il lóro paése, e che dópo lúnghe incertézze érano ancóra ragunáti per eléggere un áltro re. Telemaco racconta cóme fu ammésso in quést' assembléa, e che vi riportò i prémi di divérsi giuóchi, e spiegò le questióni lasciáte da Minosse nel líbro délle súe léggi, e che i vécchi i giúdici dell' ísola, e tútti i pópoli, vedéndo la súa saviézza, vóllero fárlo re.

Poichè mirámmo con maravíglia tále spettácolo, incominciámmo a discopríre le montágne di Creta, a distínguer le quáli dálle núvole del ciélo e dálle ácque del máre, duravámo ancóra fatíca. Ben tósto vedémmo la círna del mónte Ida, che s' innálza su gli áltri mónti dell' ísola, cóme un vécchio cérvo in úna forésta solléva le ramóse súe córna su le téste de' cerviatélli che gli van diétro. A póco a póco vedémmo più distintaménte le spiágge di quell' ísola che a guísa d' un anfiteátro si presentávano a' nóstri sguárdi. Quánto la térra di Cipri éraci parúta neglétta ed incólta, altrettanto quélla di Creta mostrávasi fértile, e adórna di tútti i frútti, a cagióne délla fatíca che v' impiegávano gli abitatóri nel coltivárla.

Scorgevámo villággi leggiadraménte fabbricáti, borghi che pareggiávano quálche città, e città supérbe da tútti i láti. Non incontravámo válli, nè mónti, dóve non fósse impréssa la máno del diligénte lavoratóre. In ógni luógo l' arátro avéa lasciáti profóndi sólchi. Sóno incógniti in quél paése i rovéti, e le spíne, e tútte le piánte che óccupano inutiliménte la térra. Nói consideravámo con dilétto le válli profónde, dóve le mándre de' buói mugghiávano nélle grásse pastúre présso ad alcúni ruscélli; i montóni, che sul pendío d' un cólle andávano pascolándo le váste campágne, copérte di spíghe novélle, rícchi dóni délla fecónda Cerere, e finalménte le montágne adórne di pámpani e di gráppoli d' un' úva già coloríta, la quále promettéva a' ven-

Fünftes Buch.

Telemach erzählt, daß er bei seiner Ankunft in Kreta vernommen, daß Idomeneus, König dieser Insel, seinen einzigen Sohn geopfert, um ein unbedachtsames Gelübde zu lösen; daß die Kreter, das Blut des Sohnes zu rächen, den Vater genöthigt hätten, ihre Insel zu verlassen; daß sie nach langer Unentschlüssigkeit gerade damals versammelt gewesen, einen andern König zu wählen. Telemach berichtet, daß er auch in diese Versammlung aufgenommen worden, in mehreren Spielen den Preis davon getragen, und die aus dem Gesetzbuch des Minos ihm vorgelegten Fragen beantwortet habe, und daß die Alten, die Richter der Insel und das ganze Volk, durch seine Einsichten bewogen, ihn zu ihrem Könige hätten ernennen wollen.

„Nachdem wir dieses Schauspiel bewundert hatten, fiengen wir an, die Berge von Kreta zu entdecken, aber noch konnten wir sie nicht genau von den Wolken des Himmels und den Fluthen des Meeres unterscheiden. Bald erblickten wir die Spitze des Ida, der über die anderen Berge der Insel hervorragt, gleich einem alten Hirsch in einem Walde, der sein zackiges Geweih über die Köpfe der jungen Hirschkälber erhebt, die ihm folgen. Allmählig zeigten sich uns die Küsten der Insel deutlicher; gleich einem Amphitheater stiegen sie vor unsern Augen empor. So vernachlässigt und öde uns der Boden der Insel Cypern geschienen hatte, so fruchtbar zeigte sich uns Kreta, das der Fleiß seiner Einwohner mit allen Arten von Früchten geschmückt hatte.

Auf allen Seiten erblickten wir wohlgebaute Dörfer, Städten ähnliche Flecken und prächtige Städte. Kein Feld, das nicht Spuren der fleißigen Hand des Landmanns zeigte; überall hatte der Pflug tiefe Furchen gezogen. Wildes Gesträuch, Dornbüsche und alle Pflanzen, welche keinen Nutzen bringen, waren in diesem Lande unbekannt. Mit Wohlgefallen betrachteten wir die tiefen Thäler, die fetten Waiden längs den Bächen, die Heerden brüllender Stiere, die auf sanft abhängenden Hügeln weidenden Schafe, die unübersehbaren Felder mit goldenen Ähren, den reichen Geschenken der fruchtbaren Ceres bedeckt, und die mit Weinlaub und schön gefärbten Trauben geschmückten

d'un raisin déjà coloré qui promettait aux vendangeurs les doux presens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avait été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connaissait. Cette île, dit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance; ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur: les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfans rend les corps sains et robustes; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples; l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on

racimos, prometian á los vendimiadores los gratos dones de Baco para alivio de los hombres.

Díjonos Mentor, que ya otra vez habia estado en Creta, y nos refirió lo que de ella sabia. Esta isla, decia, admirada de todos los estrangeros, y famosa por sus cien ciudades, mantiene cómodamente á todos los habitantes, sin embargo de que son innumerables: esto consiste en que la tierra no se cansa jamas de derramar sus frutos entre los que la cultivan. Es inagotable la fecundidad de su seno: cuantos mas son los habitantes de un pais, siempre que sean laboriosos, tanto mayor es la abundancia de que gozan sin verse jamas necesitados á envidiarse nada los unos á los otros; porque la tierra, esta benéfica madre, multiplica sus dones segun el número de hijos, que se hacen acreedores á sus frutos por medio del trabajo. La ambicion y la avaricia son el único orígen de sus males: todo lo quieren, y el ansia con que desean lo que no necesitan, les hace infelices. Si se contentaran con tener una vida sencilla, y con satisfacer sus verdaderas necesidades, se veria por todas partes rebosar la abundancia, la alegría, la paz y la union.

Asi lo juzgó Minos, el mas sabio y el mejor de todos los reyes. Lo mas maravilloso que veais en esta isla, es fruto de sus leyes. La educacion de los niños, establecida por ellas, les cria sanos y robustos: acostúmbraseles desde luego á una vida simple, frugal y laboriosa; y porque se supone que toda voluptuosidad enerva el cuerpo y el espíritu, jamas se les proponen otros placeres que el de hacerse invencibles por la virtud, y el de adquirir mucha gloria. Aquí no se hace consistir el valor en solo despreciar la muerte en los peligros de la guerra, sino principalmente en despreciar tambien las grandes riquezas y los deleites vergonzosos. Aquí se castigan tres vicios, que en otros pueblos son impunes: la ingratitud, la simulacion y la avaricia.

Por lo que hace al fausto y á la molicie, no hay necesidad de contenerlos, porque se desconocen en Creta. Aquí todos trabajan, y nadie aspira á enriquecerse. Cada uno se cree suficientemente pagado de su trabajo con una vida tranquila y ar-

demmiatóri i dólci preṡénti di Bacco, che mítigano tútti gli affánni dégli uómini

Mentore ci dísse che per l' innánzi éra státo in Creta, e c' informò di tútto quéllo che ne sapéva. Quest' ísola, dicéva, ammiráta da tútti gli straniéri, è famósa per le súe cénto città; tútti nudrísce, quantúnque siéno innumerábili, sénza difficoltà verúna, gli arbitatóri, perchè la térra giammái non céssa di dar largaménte le súe ricchézze a quéi che la coltívano: il súo séno fecóndo non può votársi. Quánto maggiór número d' uómini v' ha in un paése, purchè siéno fatichévoli, tánto più gódono dell' abbondánza. Éssi mái non sóno in necessità d' éssere gelósi gli úni dégli áltri, imperciocchè quésta buóna mádre va moltiplicándo i dóni a proporzióne del número de' suói figliuóli, che si méritano cólle lóro fatíche i suói frútti L' ambizióne e l' avarízia dégli uómini, sóno le sóle orígini di tútte le lóro sciagúre. Gli uómini vógliono avér tútto, e si réndono míseri col desideráre il supérfluo. Se voléssero vivere semplicceménte, e contentársi di soddisfáre ái bisógni, si vedrébbe in ógni párte l' abbondánza, l' allegrézza, la concórdia e la páce.

Quésto è quéllo che avéva intéso Minosse, il più sággio ed il miglióre fra tútti i re: e tútto ciò che in Creta vedréte di più ammirábile è il frútto délle súe léggi. La maniéra nélla quále facéva alleváre i fanciúlli, rénde i córpi sáni e robústi. Véngono éssi avvezzáti álla bélla príma ad úna víta frugále, sémplice ed operósa. Crédono che qualúnque dilétto indebolísca il córpo e lo spírito; nè mái viéne propósto ad éssi áltro piácere che quéllo d' éssere invincíbili col mézzo délla virtù, e d' acquistár mólta glória. Quì il corággio non consíste solaménte nel disprezzáre la mórte tra i perícoli délla guérra, ma nel calpestáre le gran ricchézze, ed i vergognósi piacéri. Quì si puníscono tre vízi, i quáli apprésso ágli áltri pópoli sóno impuníti: la dissimulazióne, l' ingratitúdine a l' avarízia.

La supérbia e la effemminatézza sóno sconosciúte in Creta, e perciò non fa mestiére di mái reprímerle. Tútti fatícano, e niúno pénsa a divenír ríeco: ciaschedúno si créde abbastánza premiáto délla súa própria fatíca da úna víta dólce e regoláta,

Berge, die dem Winzer die milden Gaben des Bacchus und das süße Labsal versprachen, das die Sorgen der Menschen besänftigt.

Mentor sagte uns, daß er schon vordem in Kreta gewesen, und erzählte uns, was er von diesem Lande wußte. „Diese, von allen Fremden bewunderte Insel," begann er, „prangt mit hundert Städten. Sie nährt ihre Einwohner, so zahllos sie auch sind, ohne Mühe, denn die Erde wird nie müde, ihre Gaben demjenigen zu spenden, der sie baut; ihr fruchtbarer Schooß ist unerschöpflich. Je größer die Zahl der Menschen in einem Lande ist, wenn anders sie die Arbeit lieben, desto mehr Überfluß genießen sie, und keiner hat Ursache, den andern zu beneiden. Die Erde, diese zärtliche Mutter, vervielfältigt ihre Gaben nach der Zahl ihrer Kinder, wenn sie sich derselben durch ihren Fleiß würdig zu machen wissen. Ehrgeiz und Habsucht sind die einzigen Quellen der Leiden der Menschen. Menschen, die ihren Begierden keine Schranken setzen, bereiten sich selbst durch das Streben nach entbehrlichen Dingen ihr Unglück. Könnten sie sich entschließen, einfach zu leben, und sich mit dem Nothwendigen zu begnügen, so würden allenthalben Überfluß, Freude, Friede und Eintracht herrschen.

Dies erkannte Minos, der weiseste und beste aller Könige. Alles, was ihr in dieser Insel Bewundernswürdiges sehen werdet, ist die Frucht seiner Gesetze. Die Erziehung, die er den Kindern geben ließ, ertheilt dem Körper Gesundheit und Stärke. Frühzeitig werden sie an ein einfaches, mäßiges und arbeitsames Leben gewöhnt; man ist überzeugt, daß die Lüste Körper und Geist erschlaffen. Sich durch nichts von dem Pfade der Tugend ablenken zu lassen, durch rühmliche Thaten sich hervor zu thun, dies allein wird zum Ziel ihres Bestrebens gesetzt. Nicht bloß der wird für tapfer gehalten, den die Gefahren des Krieges und der Tod nicht schrecken, sondern auch derjenige, welcher großen Reichthum und entehrende Vergnügungen zu verachten weiß. Drei Laster werden in diesem Lande bestraft, die bei andern Völkern ungestraft bleiben: die Undankbarkeit, die Verstellung und der Geiz.

In Kreta bedarf es keiner Gesetze, um Prunk und Üppigkeit einzuschränken, denn diese Laster sind hier unbekannt. Die Menschen arbeiten ohne nach großen Reichthümern zu streben. Jeder hält sich für seine Mühe hinlänglich belohnt, wenn sie ihm nur ein stilles und gemächliches

jouit en paix et avec abondance ne tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût, encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée; mais elle est réservée pour les temples des dieux: et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux.

Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi; il me répondit: Il peut tout sur les peuples; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent par leurs misères et par leur servitude lâche à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus

reglada, en la cual goza en paz y con abundancia de todo lo realmente necesario. Aquí no se permiten muebles preciosos, ni trages magníficos, deliciosos festines, ni palacios dorados. Los vestidos son de lana fina de hermosos colores; pero lisos y sin bordados. En las comidas hay la mayor sobriedad: bébese poco vino: el buen pan, los frutos que los árboles ofrecen como por sí mismos, y la leche de los ganados, son los principales manjares. Cuando mas, se come un poco de carne, pero sin aliños ni salsas; teniendo siempre el mayor cuidado de reservar para la agricultura las mejores reses de las grandes vacadas á fin de que siempre esté floreciente. Las casas estan aseadas, son cómodas y alegres, peso sin adornos. No se ignora la sublime arquitectura; pero está reservada á los templos, y no se atreverian los hombres á tener casas semejantes á las de los dioses. Los grandes bienes de los Cretenses consisten en la salud, la fuerza, el valor, la paz, y la union de las familias, la libertad de los ciudadanos, la abundancia de todo lo necesario, y el menosprecio de lo superfluo, el hábito al trabajo, y el horror á la ociosidad, la emulacion por la virtud, la sumision á las leyes, y el temor de los justos dioses.

Yo le pregunté que en que consistia la autoridad del rey: y me respondió, en que todo lo puede sobre los pueblos; mas las leyes lo pueden todo sobre él. Su poder es absoluto por hacer bien; pero tiene las manos atadas cuando quiere hacer mal. Las leyes le confian el gobierno de los pueblos como el mas sagrado de todos los depósitos, pero con la condicion de que sea el padre de sus vasallos. Quieren que un solo hombre sirva con su sabiduría y con su moderacion á la felicidad de tantos otros, y no que tantos hombres sirvan con su miseria é infame esclavitud de lisonjear el orgullo y la molicie de uno solo. Un rey no debe tener mas que sus vasallos, sino aquello que le sea absolutamente preciso para alivio de sus penosas funciones, ó para inspirar á los pueblos el respeto que deben al que es el apoyo de las leyes. Por lo demas, debe ser mas sobrio, mas enemigo de la molicie, y estar mas exento de fausto y altanería que ningun otro. No debe tener mas riquezas ni mas placeres, pero

nélla quále góde in páce e con abbondánza tútto ciò che veraménte è necessário álla víta. Quì non si perméttono nè móbili preziósi, nè ábiti magnífici, nè palági doráti, nè convíti delíziósi. Gli ábiti sóno di lána fína, e di bel colóre, ma tútti schiétti, e sénza ornaménto d' alcún ricámo. Si mángia sobriaménte, si bée póco víno, ed il principále apparécchio délle lor ménse, è il buón páne insiéme co' frútti, che gli álberi quívi offeríscono da se stéssi, ed il látte de' lóro arménti. Al più mángiano délle vivánde grossoláne, sénza condiménto d' intingoli. In óltre hánno cúra di riserbáre i migliόri buói délle lóro gran mándre per far fioríre l' agricoltúra. Le cáse sóno pulíte, cómode e gráte, ma sóno sénza ornaménti. Sánno quésti pópoli l' árte délla magnífica architettúra, ma quésta è riserbáta sólo per i témpii, e non ardirébbero gli uómini d' avér cáse símili a quélle che sóno destináte ágli déi. Le gran ricchézze de' Cretesi sóno la sanità, la fórza, il corággio, la páce e la concórdia délle famíglie, la libertà di tútti i cittadíni, l' abbondánza délle cóse necessárie, il disprézzo délle supérflue, l' úso del faticáre, l' avér l' ózio in orróre, l' emulazióne délla virtù, la sommessióne álle léggi, ed il timóre de' giústi déi.

Io lo interrogái in che consistésse l' autorità del re, e Mentore così rispóse: Il re può tútto su i pópoli, ma le léggi póssono tútto sópra di lúi. Per fáre il béne ha úna poténza assolúta, e quándo vuól fáre il mále, tósto ha le máni legáte. Le léggi affídano ad ésso i pópoli, cóme il più prezióso di tútti i depósiti, con pátto che débba éssere il pádre de' própri súdditi. Vógliono quéste, che un sol uómo sérva cólla súa saviézza, e cólla súa moderazióne, álla felicità di tanti uómini, e non già che tánti uómini sérvano cólla lóro miséria, e cólla víle lor servitù a lusingáre l' orgóglio e la delicatézza d' un sol uómo. Il re non dée possedére alcúna cósa più de' suói súdditi, se non ciò ch' è necessário, o per confortárlo ne' suói faticósi uffíci, o per imprímer ne' pópoli il rispétto vérso quélla persóna che ha da sostenére le léggi. Dée per áltro éssere il re più sóbrio, più nemíco délla effemminatézza, più esénte dal fásto e dall' alterígia, che verún áltro. Non dée quésti avér più ricchézze, e più dilétti,

Leben gewährt, wo er in ungestörter Ruhe und im Überfluß dasjenige genießen kann, was zur Erhaltung des Lebens nothwendig ist. In Kreta duldet man weder kostbare Geräthschaften, noch prächtige Kleider, noch köstliche Gastmähler, noch vergoldete Paläste. Die Kleider sind von feiner, schön gefärbter Wolle, aber ganz einfach und ohne alles Stickwerk. Nüchternheit herrscht bei ihren Mahlzeiten, und es wird wenig Wein bei denselben getrunken. Sie bestehen vorzüglich aus gutem Brod, aus Früchten, die die Bäume gleichsam von selbst darbieten, und aus der Milch der Heerden; höchstens genießen sie grobes Fleisch ohne leckerhafte Zubereitung. Ja, auch die besten Stücke ihrer großen Rinderheerden werden sorgfältig zum Dienste des Ackerbaues aufgespart. Die Wohnungen sind reinlich, bequem, von lachendem Ansehen, aber ohne allen Schmuck. Die Kunst, prächtige Gebäude aufzuführen, ist in Kreta nicht unbekannt, aber sie wird nur bei den Tempeln der Götter angewendet, und die Menschen würden sich scheuen in Gebäuden zu wohnen, die den Behausungen der Unsterblichen ähnlich sind. Gesundheit, Leibesstärke, Muth, Friede und Eintracht unter Verwandten, Freiheit der Bürger, Überfluß des Nothwendigen, Verachtung des Entbehrlichen, Arbeitsamkeit, Abscheu vor dem Müßiggang, Tugendeifer, Gehorsam gegen die Gesetze, Scheu vor den gerechten Göttern—dies sind die Güter, welche die Kreter vor allen andern schätzen."

Ich fragte ihn, worin das Ansehen des Königs bestände, und er antwortete mir: „Er besitzt eine unumschränkte Gewalt über sein Volk, aber er selbst steht ganz unter dem Gesetze. Er hat völlige Macht Gutes zu thun, aber die Hände sind ihm gebunden, sobald er Böses thun will. Die Gesetze vertrauen ihm die Glückseligkeit des Volks als das kostbarste aller Güter an, aber nur unter der Bedingung, daß er der Vater seiner Untergebenen sei. Das Gesetz will, daß einer unter vielen durch seine Weisheit und Mäßigung das Werkzeug der Glückseligkeit eines ganzen Volkes werde, und nicht, daß ein ganzes Volk in niedrige Knechtschaft und ins Elend versinke, um dem Stolz und der Sinnlichkeit eines einzigen zu fröhnen. Der König soll vor seinen Unterthanen nichts voraus haben, als was er zur Erleichterung seiner mühevollen Arbeiten bedarf und was erforderlich ist, das Ansehen dessen bei dem Volke zu erhalten, der die Gesetze handhaben soll; übrigens soll er mehr Nüchternheit besitzen, und von Üppigkeit, Prachtliebe und Stolz weiter entfernt sein, als jeder andere. Nicht durch größere Reich-

de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public.

Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui qu'à condition qu'ils régneraient suivant ses maximes. Il aimait encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisait ce discours, nous abordâmes dans l'île. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui était une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Égypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvrait le rivage, et qui accourait en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étaient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux; chacun voyait les abîmes ouverts pour

sí mas sabiduría, mas virtud, y mas gloria que los demas. Fuera de sus estados debe ser el defensor de la patria, mandando los ejércitos; y dentro el juez de sus pueblos, que les haga buenos, sabios y felices. No le hacen los dioses rey para sí propio, ni lo es mas que para ser el númen tutelar de sus pueblos, á ellos debe todo su tiempo, todos sus cuidados y todo su afecto, y en tanto será dígno del trono, en cuanto se olvide de sí mismo por sacrificarse al bien público.

Minos, que amaba mas á su pueblo que á su propia familia, no quiso que le sucediesen sus hijos sino con la condicion de que reinarian segun sus máximas, por medio de las cuales elevó el poder y la felicidad de Creta á tan alto grado, asi como eclipsó con su moderacion la gloria de los conquistadores que fundan la suya en hacer que los pueblos sirvan á su propia grandeza, esto es, á su vanidad; y en fin, asi fué como por su rectitud mereció que en los infiernos se le hiciese supremo juez de los muertos.

Mientras que Mentor nos decia esto, arribamos á la isla. Vimos el famoso laberinto, obra del ingenioso Dédalo, el cual era una imitacion del gran laberinto que habíamos visto en Egipto. Estando contemplando este curioso edificio, notamos que el pueblo cubria la playa, y que corria en tropel á un parage bastante inmediato á la orilla del mar. Preguntamos la causa, y he aquí lo que nos refirió un Cretense, llamado Nausicrates.

Idomeneo, hijo de Deucalion, y nieto de Minos, fué como los demas reyes de la Grecia al sitio de Troya. Despues de la ruina de aquella ciudad se hizo á la vela para volver á Creta; pero fué tan violenta la tempestad que sobrevino, que el iloto de su nave y los demas espertos en la navegacion creyeron inevitable el naufragio. Todos veian la muerte ante sus ojos, y

ma più di saviézza, di virtù e di glória, che il rimanénte dégli uómini. Fuóri comandándo ágli esérciti, ha da éssere il difensór délla pátria, e déntro al súo státo ha da éssere il giúdice de' pópoli, per rénderli buóni, sággi e felíci. Gli déi non l'hánno fátto re per lúi stésso, ma perchè sía l'uómo de' pópoli. A' pópoli déc dárc tútto il súo témpo, tútti i suói pensiéri, tútto il súo amóre, e non è dégno del principáto, se non in quánto diméntica se medésimo per sacrificársi al ben púbblico.

Minosse non ha volúto che i suói figliuóli regnássero dópo lúi, se non con pátto che dovéssero regnáre secóndo la régola di quéste mássime. Egli amáva assái più il súo pópolo, che la súa própria famíglia. Con úna tále saviézza ha rendúta Creta così poténte e così felíce; con quésta moderazióne ha oscuráta la glória di tútti i conquistatóri, che vógliono far servíre i pópoli álla lor própria grandézza, ch' è quánto díre álla lóro supérbia; e finalménte cólla giustízia ha meritáto d' éssere il giúdice suprémo de' mórti là nell' inférno.

Méntre Mentore così ragionáva, approdámmo all' ísola, e vedémmo il célebre laberínto, ópera délle máni dell' ingegnosíssimo Dedalo, ch' éra úna imitazióne del gran laberínto, che avevámo vedúto in Egitto. Méntre consideravámo quésto singoláre edifício, osservámmo che il pópolo copríva il líto, e che corréva in fólla ad un luógo ch' éra viciníssimo all' estremità délla ríva. Dimandámmo la cagióne di quél frettolóso concórso, e quésto è quéllo che narráto ci fu da un Cretese, che si chiamáva Nausicrate.

Idomeneo, figliuólo di Deucalione, e nipóte di Minosse, égli dísse, éra andáto all' assédio di Troja cóme gli áltri re délla Grecia. Dópo la rovína di quélla città, fe' véla per ritornársene in Creta; ma la tempésta fu sì violénta, che il pilóto del súo vascéllo, e tútti gli áltri, i quáli érano sperimentáti nell' arte del navigáre, credéttero che fósse inevitábile il lóro naufrágio. Ciaschedúno avéva la mórte dinanzi ágli ócchi;

thümer, nicht durch Schwelgerei, sondern durch Weisheit und Tugend und Liebe zum Ruhm soll er sich vor andern Menschen auszeichnen. Seine Pflicht ist, das Vaterland gegen auswärtige Feinde zu vertheidigen und selbst der Anführer seiner Kriegsheere zu sein, und im Innern seines Reichs das Richteramt zu verwalten, um seine Untergebenen weise, gut und glücklich zu machen. Die Götter haben ihn nicht zum König gesetzt, damit er nur sich diene; sie wollen, daß er für sein Volk lebe, daß er diesem seine ganze Zeit, alle seine Arbeit, sein ganzes Leben widme, und nur dann ist er würdig, dieses hohe Amt zu verwalten, wenn er sich selbst vergißt, und seine Neigungen dem allgemeinen Besten zum Opfer bringt.

Minos wollte, daß seine Kinder nur dann nach ihm regieren sollten, wenn sie diese Grundsätze befolgten. Er liebte sein Volk mehr, als sein Geschlecht, und durch diese erhabenen Gesinnungen, hat er Kreta so mächtig, so glücklich gemacht; durch diese Mäßigung gelang es ihm, den Ruhm aller jener Länderbezwinger zu verdunkeln, die keine andere Absicht haben, als die Völker zu Werkzeugen ihrer Größe oder vielmehr ihrer Eitelkeit zu machen, und durch seine Gerechtigkeit hat er verdient, in der Unterwelt zum obersten Richter der Todten bestellt zu werden."

Während Mentor sprach, landeten wir auf der Insel. Wir sahen das berühmte Labyrinth, ein Werk des kunstreichen Dädalus, und eine Nachahmung jenes großen Labyrinths, das wir in Aegypten gesehen hatten. Noch waren wir mit der Betrachtung dieses merkwürdigen Gebäudes beschäftigt, als wir eine Menge Volks erblickten, welche das Ufer bedeckte, und in großen Schaaren einem nicht weit vom Strand des Meers entfernten Orte zueilte. Wir fragten nach der Ursache dieser geschäftigen Eile, und ein Kreter, Namens Nausikrates, gab uns folgenden Bericht:

„Idomeneus, Deukalions Sohn, des Minos Enkel, war mit den andern griechischen Königen gen Troja gezogen. Diese Stadt fiel, und er segelte von dannen, um nach Kreta zurückzukehren. Auf dieser Fahrt wurde er von einem so heftigen Sturme überfallen, daß der Steuermann und alle der Schiffahrt Kundige den Schiffbruch für unvermeidlich hielten. Jeder sah den Tod vor Augen, jeder erblickte die Schlünde des

l'engloutir, chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune : O puissant dieu, s'écriait-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! Si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller au devant de lui pour l'embrasser: malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré; il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ils lui devaient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignait d'arriver parmi les siens, et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et surtout les rois orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils: il recule saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné de voir son père répondre si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon père! dit-il, d'ou vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous détournez vos yeux de peur de me voir! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs

abiertos los abismos para tragarles, y todos lloraban su desgracia, no esperando ni aun el triste reposo que alcanzan los manes de los que logran ser sepultados para pasar la Estigia. En esta situacion levanta Idomeneo los ojos y las manos al cielo, y esclama invocando á Neptuno : ¡O poderoso dios! tú, que tienes el imperio de las ondas, dígnate de oir á un desgraciado. Si me concedes que vuelva á ver la isla de Creta, á pesar del furor de los vientos, te ofrezco en sacrificio la primera cabeza que se presente á mi vista.

Entre tanto su hijo, impaciente por verle, se apresura á salir á recibirle para abrazarle : ¡infeliz! no sabia que esto era correr á su perdicion. Fuera Idomeneo del peligro, arriba al deseado puerto : da gracias á Neptuno porque oyó sus plegarias ; pero bien pronto conoció cuan funestas le eran. Un presentimiento de su desgracia le causaba el mas intimo arrepentimiento de su voto indiscreto : temia llegar al seno de su familia, y ver lo que mas amaba en el mundo: pero la cruel Nemesis, diosa implacable, siempre atenta á castigar á los hombres, y particularmente á los reyes orgullosos, impelia á Idomeneo con mano fatal é invisible. Llega, y apenas se atreve á levantar la vista, ve á su hijo, y retrocede horrorizado : en vano buscan sus ojos alguna otra cabeza menos querida que pueda servir de víctima.

No obstante el hijo se arroja á sus brazos, y queda sorprendido de que su padre corresponda tan mal á su ternura : vele anegado en lágrimas, y le dice : Padre mio, ¿de qué proviene esta tristeza? ¿será posible que despues de tan larga ausencia sintais el volveros á ver en vuestro reino, y causar la alegría de vuestro hijo? ¿en qué he podido ofenderos? ¿tanto horror os causa mi presencia que volveis los ojos por no verme? Oprimido de dolor el padre no le responde. Por fin, despues de exha-

ciaschedúno vedéva gli abíssi apérti per ingoiárlo ; ciaschedúno rammaricávasi délla própria disgrázia, non isperándo neppúre dópo la mórte, il funésto ripóso che hánno quélle ánime che várcano la stígia palúde, dópo éssere státi i lóro córpi sepólti. Idomeneo invocáva Nettuno, alzándo gli ócchi e le máni al ciélo. Tu, che possiédi l' império del máre, gridáva, dégnati, o dío posSénte ! d' ascoltáre úno sventuráto. Se mi fái rivedére l' ísola di Creta, malgrádo del furóre de' vénti, ti sacrificherò la príma persóna che presenterámmisi dinánzi gli ócchi.

Intánto il figliuólo ímpaziénte di rivedére il pádre, affrettávasi d' andárgli incóntro per abbracciárlo. Infelíce che non sapéva che quésto éra un córrere álla perdizióne ! Il pádre scampáto dálla tempésta arriváva nel pórto desideráto, e ringraziáva Nettuno, che avésse esaudíti i suói vóti; ma ben tósto s' avvíde quánto i suói vóti a lúi medésimo fóssero funésti. Un antivediménto délla própria disavventúra facéva náscere in lúi un pentiménto dolorosíssimo dell' indiscréto súo vóto. Teméa di giúgner fra i suói, abbassáva gli ócchi, ed avéva paúra di mirár ciò che avéa di più cáro sópra la térra. Ma la crudéle Nemesi, déa sénza compassióne, la quále stà vigilánte per puníre gli uómini, e principalménte i re ambiziósi, spignéva con úna fórza fatále ed invisíbile Idomeneo. Égli appróda, ed ósa appéna alzár gli ócchi, che véde il próprio figliuólo. S' arrésta tútto raccapricciáto, ed i suói sguárdi vánno cercándo, ma in váno, quálche áltra tésta méno cára, che póssa servírli di víttima.

Il figliuólo intánto gli si gétta al cóllo, ed è tutto attónito in rimiráre che il pádre corrispónde sì mále álle súe ténere dimostránze, e veggéndolo piágnere dirottaménte, gli díce : Dónde viéne, o mío pádre! cotésta vóstra afflizióne dópo úna lontananza sì lúnga ? Vi spiáce fórse di rivedérvi nel vóstro régno, e di rénder conténto vóstro figliuólo? Di che son réo? Vói rivolgéte altróve gli ócchi per timóre di rimirármi. Il pádre, opprésso dal dolóre, núlla rispóse, ma finalménte dópo alcúni

Meeres geöffnet, ihn zu verschlingen, jeder beweinte sein Unglück, indem er nicht einmal hoffen konnte, in die traurige Ruhe jener Schatten einzugehen, deren Leiber die Erde deckt, und welchen vergönnt ist, über den Styx zu gehen. Idomeneus hob Augen und Hände gen Himmel: „Mächtiger Gott," flehte er zu Neptun empor, „du, der du den Wogen gebietest, höre einen Unglücklichen! Rette mich aus diesem wüthenden Sturm, laß mich die Insel Kreta wieder erblicken, und das erste Haupt, das sich meinen Augen darstellt, soll dir zum Opfer fallen!"

Indeß eilte sein Sohn, von Sehnsucht getrieben, den Vater wieder zu sehen, ihm entgegen, um ihn in seine Arme zu schließen. Der Unglückliche! er wußte nicht, daß er seinem Verderben entgegen ging. Der Vater, dem Sturm entgangen, läuft in den erflehten Hafen ein; er dankt dem Neptun, daß er sein Gebet erhöret habe. Aber bald sieht er, wie unglücklich er durch sein Gelübde geworden. Er ahnet sein Verderben; quälende Reue über sein unbedachtsames Versprechen wandelte ihn an; ihm bangt, unter den Seinigen anzulangen; er zittert zu sehen, was ihm das Liebste auf der Welt ist. Aber die grausame und unerbittliche Nemesis, stets wachsam, die Verbrechen der Menschen und besonders den Übermuth der Könige zu bestrafen, stößt den Idomeneus mit unwiderstehlicher und unsichtbarer Hand vorwärts. Er langt an; kaum wagt er, die Augen aufzuschlagen. Er erblickt seinen Sohn. Von Entsetzen ergriffen bebt er zurück. Umsonst sucht sein Auge ein anderes, ihm minder theures Wesen, das ihm zum Opfer dienen könnte.

Indeß fällt der Sohn dem Vater um den Hals; er erstaunt, ihn seine Zärtlichkeit nicht erwiedern zu sehen, er sieht ihn in Thränen zerfließen. „Ach, mein Vater," sagte er zu ihm, „woher diese Traurigkeit? Nach einer so langen Abwesenheit schmerzt es dich, dich wieder in deinem Reiche zu erblicken, und deinen Sohn glücklich zu machen? Was habe ich verbrochen? Du wendest deine Augen von mir, aus Furcht mich anzusehen." Der Vater, in Schmerz versunken, antwortete nicht; tiefe Seufzer dringen aus seiner Brust. Endlich ruft er aus:

il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devaient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais ceux qui étaient autour de lui arrêtèrent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pourrait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disait-il, a été imprudente, les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutait ce discours, la tête baissée et sans répondre; la fureur était allumée dans ses yeux; son visage pâle et défiguré changeait à tout moment de couleur; on voyait ses membres tremblans. Cependant son fils lui disait: Me voici, mon père; votre fils et prêt à mourir pour apaiser le dieu; n'attirez pas sur vous sa colère: je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous qui craigne de mourir.

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observaient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant: il la retire toute fumante et pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de

lar profundos suspiros: ¡Ah Neptuno! esclamó, ¿ qué es lo que te he prometido? ¡A cuánta costa me has librado del naufragio! Vuélveme á las olas, que estrellándome contra las rocas debian acabar con mi vida; pero conserva la de mi hijo. ¡O dios cruel! recibe, aquí tienes mi sangre, no se derrame la suya. Dicho esto, sacó la espada para traspasarse; pero se lo impidieron los que allí estaban. El anciano Sofrónimo, interprete de la voluntad de los dioses, le aseguró que podia aplacar á Neptuno sin dar la muerte á su hijo. Vuestra promesa, le dijo, ha sido imprudente: á los dioses no se les honra, se les ofende con crueldades: guardaos de añadir á la imprudencia del voto la temeridad de cumplirle contra las leyes de la naturaleza. Ofreced á Neptuno cien toros blancos como la nieve: haced que corra su sangre al rededor de su altar adornado de flores; y quemad en su honor olorosos inciensos.

Oíalo Idomeneo con la cabeza baja, y sin responder palabra; sus ojos estaban encendidos de furor, y su rostro pálido y desfigurado mudaba de color á cada instante: un temblor continuo se habia apoderado de sus miembros. Viéndole su hijo en este estado, le dijo: Aquí me teneis, padre mio, dispuesto á morir por aplacar á Neptuno; no os espongais á ser víctima de su enojo: yo moriré contento por salvar vuestra vida. Herid, padre mio; no temais hallar en mí un hijo indigno de vos: la muerte no le intimida.

En el momento en que acabó de hablar, Idomeneo, fuera de sí, y como agitado por las furias infernales, sorprende á los que le observan de cerca, y traspasa con la espada el corazon de su hijo: retírala humeando y ensangrentada para atravesarse con ella las entrañas; pero le volvieron á contener los que le asistian.

Cae el hijo en tierra bañado en su sangre; las sombras de la muerte cubren sus ojos; entreábrelos buscando la luz, y no bien la halla, cuando la pierde para siempre. Cual lirio en medio del campo, arrancado de raiz por el arado, que macilento

profóndi sospíri: Ah Nettuno! dísse, quále proméssa t' ho fátta? A quál prézzo preserváto m' hái dal naufrágio! Réndimi álle ónde, ed ágli scógli, che dovévano, fracassándomi, dar fíne álla dogliósa mía víta, e láscia vívere il mío figliuólo. Préndi, o crudél dío! écco il mío sángue, rispármia il súo. In così díre, sguainò per trafíggersi la spáda, ma tútti quéi che gli érano apprésso, arrestárono la súa máno. Il vécchio Sofronimo, intérprete déllla volontà dégli déi, lo accertò che potrébbe contentáre Nettuno, sénza dar la mórte al figliuólo. La vóstra proméssa, dicéva, è státa imprudénte: gli déi non vógliono éssere onoráti con átti di crudeltà. Guardáte béne di non aggiúgnere al fállo déllla vóstra proméssa, quéllo dell' adémpierla cóntro álle léggi déllla natúra. Offeríte cénto tóri più biánchi déllla néve a Nettuno, fáte scórrere il lóro sángue d' intórno al súo altáre incoronáto di fióri, ed abbrucciáte un soáve incénso in onóre di quésto dío.

Idomeneo ascoltáva il ragionáre di Sofronimo col cápo chíno, e sénza núlla rispóndere. Ne' suói ócchi éra vivaménte accéso il furóre; il súo víso pállido e sfiguráto cambiávasi di colóre ad ógni moménto, e gli si vedéano tremáre tútte le mémbra. Intánto il figliuólo dicévagli: Éccomi, o pádre! vóstro figliuólo è prónto a moríre per placár la cóllera di quésto dío. Io muóio conténto, poichè vói saréte státo preserváto dálla vóstra cólla mía mórte. Feríte, o pádre, non teméte di ritrováre in me un figliuólo indégno di vói, e che pavénti il moríre.

Nel medésimo púnto Idomeneo tútto fuór di se stésso, e cóme laceráto dálle fúrie infernáli, sorprénde tútti quéi che l' osservávano d' apprésso. Cacciò la súa spáda nel cuóre del giovanétto, la ritíra tútta fuménte, e tútta piéna di sángue, per immérgerla nélle súe víscere, ed è nuovaménte ritenúto da quéi che sollecitaménte gli stánno intórno.

Cáde il giovanétto nel próprio sángue, e le ómbre déllla mórte gli cuóprono gli ócchi. Gli ápre ben égli un póco álla lúce, ma appéna l' ha riscontráta, che più non può sopportárla. Quále in mézzo a' cámpi un bel gíglio troncáto dall' arátro nélla

„Ach, Neptun, was hab' ich dir gelobt? Um welchen Preis rettest du mich aus dem Schiffbruch? Gib mich den Wogen und den Felsen zurück, den Felsen, die mein Schiff zerschmettern, und meinem jammervollen Leben ein Ende machen sollten! Laß meinen Sohn leben! Unerbittlicher Gott, hier ist mein Blut, nimm es hin, verschone das seinige!" Indem er diese Worte sagte, zog er sein Schwert, um sich zu durchbohren; aber alle diejenigen, die ihn umgaben, hielten seine Hand zurück. Der Greis Sophronismus, der Seher, gab ihm die Versicherung, daß er den Gott des Meers versöhnen könnte, ohne seinen Sohn zu tödten. „Dein Gelübde," sprach er, „war unüberlegt; die Götter wollen nicht durch grausame Handlungen geehrt sein. Hüte dich, Idomeneus, die Strafbarkeit deines Gelübdes dadurch zu vergrößern, daß du es mit Uebertretung der Gesetze der Natur lösest. Opfere dem Neptun hundert weiße Stiere; ihr Blut ströme um seinen mit Blumen bekränzten Altar; lieblicher Weihrauch flamme auf demselben zur Ehre dieses Gottes."

Mit gesenktem Haupte, und ohne zu antworten, hörte Idomeneus diese Worte; Wuth flammte in seinen Augen; sein bleiches, entstelltes Gesicht änderte jeden Augenblick die Farbe; seine Glieder zitterten. Der Sohn sagte zu ihm: „Hier bin ich, mein Vater; dein Sohn ist bereit zu sterben, um den Gott des Meeres zu versöhnen; lade seinen Zorn nicht auf dich; ich sterbe zufrieden, weil mein Tod dein Leben erhalten wird; stoße zu, mein Vater, fürchte nicht, in mir einen Sohn zu finden, der deiner unwürdig sei, dem vor dem Tode bange."

Idomeneus, außer sich und wie von den höllischen Furien zerfleischt, ersieht den Augenblick, sich den Augen seiner Beobachter zu entziehen, und stößt sein Schwert in das Herz seines Sohnes. Dampfend und ganz mit Blut gefärbt, zieht er es wieder heraus, um sich selbst damit zu durchbohren; er wird noch einmal von denen zurückgehalten, die um ihn sind.

Der Knabe liegt in seinem Blute; die Schatten des Todes bedecken seine Augen; halb öffnet er sie noch einmal dem Licht; er erblickt es, und fühlt, daß er es nicht mehr ertragen kann. So sinkt eine schöne Lilie mitten im Felde, durch die Pflugschaar in ihrer Wurzel abge-

la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons et des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnaissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paraîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendans combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'esprit et pour le

desfallece sin poderse sostener, y que si bien no ha perdido aquella hermosa blancura que tanto agrada á la vista, queda no obstante sin vida, porque ya la tierra no le sustenta : asi al hijo de Idomeneo, semejante á una delicada y tierna flor, le arrancaron la suya en la primavera de sus años.

El padre queda insensible en fuerza de su dolor : ni sabe donde está, ni lo que ha hecho, ni lo que debe hacer : marcha trémulo á la ciudad, y pide su hijo.

Pero el pueblo, compadecido de este y horrorizado de la bárbara accion del padre, grita que los justos dioses le habian abandonado á las furias. El furor les provee de armas : toman palos y piedras, y la discordia derrama en los corazones el mortífero veneno de la venganza. Y en este momento los Cretenses, los sabios Cretenses, se olvidan de la sabiduría que les caracteriza, y desconocen al nieto del sabio rey Minos : los amigos de Idomeneo no hallan otro medio de salvarle que volverle á las naves : embárcanse con él, y huyen adonde el viento quiera llevarlos. Vuelto en sí Idomeneo, les agradeció que le hubiesen sacado de una tierra regada con la sangre de su hijo, y en la que le hubiera sido imposible permanecer. El viento les conduce hácia la Hesperia, y van á fundar un nuevo reino en el pais de los Salentinos.

Viéndose los Cretenses sin rey que los gobierne, han acordado eligir uno que mantenga en todo su vigor las leyes establecidas ; y ved aquí los medios de que se valen para la eleccion. Ya estan juntos todos los principales ciudadanos de las cien ciudades, y se ha dado principio á las sesiones por los sacrificios : convócanse á los sabios mas famosos de los paises vecinos, para que juzguen de la sabiduría de aquellos que parezcan dignos del mando. Dispónense juegos públicos en que los concurrentes puedan dar muestras de su valor, porque el cetro que se ofrece por premio, se ha de adjudicar al que mas se aventajo

radíce, languísce, nè più si régge, e quantúnque non ancóra ábbia perdúta quélla víva bianchézza e quéllo splendóre che sommaménte dilétta gli ócchi, nondiméno la térra più nol nutrísce, e la súa víta è già estínta: nélla medésima guísa, il figliuólo d' Idomeneo, cóme un fióre novéllo e ténero, nélla súa príma età spietataménte è mietúto.

Il pádre diviéne insensíbile nell' eccésso del súo dolóre; non sa dóve sía, ciò che fáccia, o che débba fare, cammína vacillánte ver la città, e va chiamándo il súo perdúto figliuólo.

Intánto il pópolo mósso a compassióne del figliuólo, e pién d' orróre per la bárbara azióne del pádre, grída che Idomeneo è státo dáto in balía délle fúrie da' giústi déi. Li provvéde d' ármi il furóre, e tósto pígliano bastóni e piétre. La discórdia infónde in tútti i cuóri un veléno mortále; i Cretesi, i sággi Cretesi si diménticano la prudénza di cúi per innánzi sóno státi osservatóri sì puntuáli, e più non conóscono il nipóte del lóro sággio Minosse. Gli amíci d' Idomeneo più non iscórgono áltra salúte per lúi, che ricondúrlo álla vólta de' suói vascélli. Églino s' imbárcano in súa compagnía, e fúggono álla discrezióne del máre. Idomeneo, ritornándo in se stésso, li ringrázia che lo ábbiano trátto fuór d' úna térra da se bagnáta col sángue d' un súo figliuólo, e nélla quále più non potrébbe abitáre. I vénti li condúcono vérso l' Esperia, ed éssi vánno a fondáre un nuóvo régno nel paése de' Salentini.

I Cretesi intánto non avéndo più re, che li govérni, hánno deliberáto di scéglierne úno, che consérvi nélla lóro pátria le léggi già stabilíte. Éccovi l' órdine da lóro osserváto per fáre quésta elezióne. Si sóno congregáti tútti i principáli cittadíni délle cénto città, e già s' è dáto princípio a' sacrifízi. Sónosi adunáti tútti i sággi più famósi de' paési vicíni, per esamináre la virtù di quéi che sembreránno dégni di comandáre; si sóno apparecchiáti alcúni púbblici giuóchi, ne' quáli tútti i pretendénti combatteránno, perocchè si vuól dáre il principáto per guiderdóne a chi sarà giudicáto vincitóre di tútti gli áltri, e

schnitten; ermattet sinkt sie hin, und kann sich nicht mehr empor halten, noch hat sie ihr blendendes Weiß, noch den Glanz nicht verloren, der die Augen ergötzte, aber die Erde nährt sie nicht mehr, und ihr Leben ist erloschen; also fiel auch der Sohn des Idomeneus, ähnlich einer jungen und zarten Blume, in der ersten Blüthe seines Alters grausam hinweggemäht.

Der quälende Schmerz raubt dem Vater die Besinnung; er weiß nicht, wo er ist, nicht was er thut, noch was er beginnen soll; mit wankenden Schritten geht er der Stadt zu, und fragt nach seinem Sohne.

Indessen schreit das Volk, von Mitleid gegen das Kind und von Abscheu vor der unmenschlichen That des Vaters ergriffen, aus: „Die gerechten Götter haben ihn in die Gewalt der Furien gegeben." Die Wuth bewaffnet sie; sie ergreifen Prügel und Steine; die Zwietracht haucht ihr tödtliches Gift in alle Herzen; die Kreter, die weisen Kreter vergessen der Mäßigung, die sie sonst so sehr liebten. Idomeneus Freunde sahen kein anderes Mittel mehr, ihn zu retten, als ihn zu seinen Schiffen zurückzuführen; sie schifften sich mit ihm ein; sie überlassen sich den Wogen; sie fliehen. Indessen kommt Idomeneus wieder zu sich; er dankt ihnen, daß sie ihn einem Boden entrissen, den er mit dem Blute seines Sohnes gefärbt, und den er nicht mehr hätte bewohnen können. Die Winde trieben sie gegen Hesperien, und sie sind im Begriff, ein neues Reich in dem Lande der Salentiner zu gründen.

Die Kreter, ihres Königs beraubt, beschlossen einen Mann zu ihrem Oberhaupte zu wählen, der die Gesetze des Landes in ihrer Reinheit bewahre. Dies sind die Vorkehrungen, die sie getroffen haben, diese Wahl zu bewerkstelligen. Die angesehensten Bürger ihrer hundert Städte sind hier versammelt. Schon hat man den Anfang mit den Opfern gemacht. Man hat die berühmtesten Weisen der benachbarten Länder zusammen berufen, damit sie erforschen, wer durch seine Einsichten der Regierung würdig sei; man hat öffentliche Spiele angestellt, wo alle diejenigen kämpfen sollen, die nach der Königswürde verlangen, denn man will die Oberherrschaft nur demjenigen ertheilen, der die andern an Einsichten des Geistes und an Vorzügen

corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconte toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée: vous combattrez avec les autres; et si les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt: le milieu du cirque était une arène préparée pour les combattans; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa faible santé.

Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse; je jetai néanmoins un coup-d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée; et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'était le fils d'Ulysse qui était venu pour tâcher de remporter le prix; et plusieurs Crétois qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étaient nerveux et bien nourris; au moindre mouvement qu'il faisait on voyait tous ses muscles: il était également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu: et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer:

en los dotes del alma y del cuerpo. Los Cretenses quieren un rey ágil y robusto, sabio y virtuoso; sin que el ser estrangero sirva de obstáculo, pues á todos se llama.

Despues que Nausicrates nos refirió esta maravillosa historia: Apresuraos, nos dijo, á venir á nuestra asamblea, combatireis con los demas; y si los dioses destinan la victoria para alguno de vosotros, será rey de esta isla. Seguímosle, no con deseo de vencer, sino movidos de la curiosidad de ver una cosa tan estraordinaria.

Llegamos, pues, á una especie de circo muy capaz, situado en el centro de un espeso bosque; y en medio del circo estaba el palenque para los combatientes, y á su rededor levantado un grande anfiteatro de verdes céspedes, en el cual estaba sentado por su órden innumerable pueblo. Cuando llegamos, fuimos honoríficamente recibidos de los Cretenses, los cuales ejercen la hospitalidad mas noble y religiosamente que ningun otro pueblo del mundo. Hiciéronnos sentar, y nos convidaron á combatir. Mentor halló escusa en su edad, y Hazael en su quebrantada salud.

Pero á mi juventud y vigor ninguna escusa les quedaba: sin embargo miré á Mentor por si descubria su dictámen; y luego que le conocí acepté la oferta, y me despojé de mis ropas: derramaron con abundancia aceite suave y lustroso por todos mis miembros, y me incorporé con los demas combatientes. Por todas partes oí que se decia: Este es el hijo de Ulises que aspira á ganar el premio. Conociéronme muchos Cretenses, que durante mi niñez habian estado en Itaca.

El primer combate fué el de la lucha. Un Rodio, como de treinta y cinco años de edad, venció á cuantos osaron ponérsele delante. Conservaba todavía el vigor de la juventud: eran sus brazos nerviosos y robustos: al menor movimiento se le descubrian todos los músculos, y su agilidad era igual á su fuerza. Yo no le parecí digno de ser vencido; y asi fué que, compadeciéndose de mis pocos años, quiso retirarse; mas yo

quánto állo spírito, e quánto al córpo. Si vuóle un re che sía fórte e déstro di córpo, che ábbia un' ánima dotáta di prudénza e di virtù; e quà per tal fíne tútti si chiámano gli straniéri.

Nausicrate, dópo avérci narráta quésta mirábile stória, così ci dísse: Affrettátevi dúnque, o straniéri! di veníre nélla nóstra assembléa: combatteréte cógli áltri, e se gli déi destínano ad úno di vói dúe la vittória, égli sarà re di quest' ísola. Nói lo seguímmo sénza alcún desidério di víncere, ma per sóla curiosità di vedére úna cósa sì straordinária.

Giugnémmo ad úna spécie di círco vastíssimo, circondáto da un fólto bósco. In mézzo il círco éravi un cámpo apparecchiáto per quéi che dovévano combáttere; ed éra quésto attorniáto da un gránde anfiteátro d' úna eminénza di térra copérta di frésca erbétta, su cúi éra assíso o schieráto un pópolo innumerábile. Quándo arrivámmo, fúmmo ricevúti con onóre, conciossiachè i Cretesi, tra tútti i pópoli del móndo, sóno quélli ch' esércitano l' ospitalità più nobilménte e più puntualménte di ógni áltro. Ci fécero sedére, e c' invitárono a combáttere. Mentore se ne scusò súlla súa vecchiáia, ed Azaele su la súa débole sanità

La mía giovanézza, ed il mío vigóre a me togliévano qualúnque scúsa. Diédi nondiméno úna occhiáta a Mentore per inténdere il súo pensiéro, e m' avvídi che desideráva ch' ío combattéssi. Accettái dúnque l' invíto fáttomi, mi spogliái, mi fúrono spárse d' ólio dólce e rilucénte tútte le mémbra del córpo; e copérto di pólvere mi mescolái tra i combattitóri. Sentíssi díre per ógni párte, ch' ío éra il figliuólo d' Ulisse, ch' éra venúto per proccuráre di riportár la vittória; e mólti Cretesi, i quáli érano státi in Itaca nel témpo délla mía infánzia, mi riconóbbero.

Il prímo combattiménto fu quel délla lótta. Un Rodiano di círca trentacínque ánni superò tútti gli áltri, che ardírono di presentárglisi innánzi. Égli avéva ancóra tútto il vigóre délla giovanézza, le súe bráccia érano nerborúte e grósse; ad ógni ménomo móto ch' égli facéva, vedévansi tútti i suói múscoli; ed egualménte éra pieghévole e fórte. Non gli párvi dégno d' ésser vínto, e rimirándo con pietà la mía ténera giovanézza vólle ritirársi, ma ío stésso mi féci avánti cóntro di lúi. Allóra ci

des Körpers übertreffen wird. Man verlangt einen König, dessen Körper stark und gewandt, und dessen Seele mit Weisheit und Tugend geschmückt sei; deswegen sind auch alle Fremden hieher berufen worden."

Nach Erzählung dieser wunderbaren Geschichte sagte Nausikrates zu uns: „So säumet denn nicht, ihr Fremdlinge, auch in unsere Versammlung zu kommen; ihr werdet mit den übrigen kämpfen, und wofern die Götter einem von euch den Sieg über die andern bestimmt haben, so wird er in diesem Lande regieren." Wir folgten ihm, ohne ein Verlangen zu fühlen, den Sieg davon zu tragen, sondern bloß aus Neugier, eine so ungewöhnliche Sache zu sehen.

Wir traten in eine Art von zirkelrundem Platz von sehr großem Umfang; ein dicker Wald umgab ihn. In der Mitte dieser Zirkelfläche war ein mit Sand bestreuter Platz für die Kämpfer bereit, von einem großen Amphitheater von frischen Rasen umgeben, wo das in unzählbarer Menge versammelte Volk in schöner Ordnung saß. Als wir anlangten, empfing man uns auf eine ehrenvolle Art; denn kein Volk der Erde übt die Gastfreiheit mit mehr Edelmuth und Gewissenhaftigkeit als die Kreter. Man wies uns Sitze an und lud uns zum Kampfe ein. Mentor führte sein Alter und Hazael seine schwache Gesundheit zur Entschuldigung an.

Meine Jugend und meine Kraft ließen keine Entschuldigung zu; doch warf ich einen Blick auf Mentor, um seine Gedanken zu erforschen. Ich bemerkte, daß er wünschte, daß ich kämpfen möchte. Ich nahm also das Anerbieten an. Ich entkleidete mich. Ein sanftes und glänzendes Öl wurde in Strömen über alle Glieder meines Körpers ausgegossen. Ich stellte mich unter die Streitenden. Von allen Seiten erscholl's: „Der Sohn des Ulysses ist gekommen, den Preis in den Spielen davon zu tragen, und viele Kreter erkannten mich, die während meiner Jugend in Ithaka gewesen waren.

Der Anfang wurde mit dem Ringen gemacht. Ein Rhodier von ungefähr fünf und dreißig Jahren überwältigte alle, die es wagten, sich ihm entgegen zu stellen. Er war noch in voller Jugendkraft; seine Arme waren nervig und fleischig. Bei der geringsten Bewegung, die er machte, zeigten sich alle seine Muskeln. Er war eben so gewandt, als stark. Ich schien ihm nicht würdig zu sein, von ihm überwunden zu werden. Mitleidig blickte er auf meine zarte Jugend,

mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpens, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent: il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulysse! et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avait acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressait, et je ne pouvais plus respirer: mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait: O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un faux coup et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée: déjà il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang: sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença la course des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté

me avancé á él, y entonces nos asimos, y nos estrechamos tanto, que ni aun podíamos respirar. Oprimíamos nuestros pechos el uno con el del otro, y cada uno afirmaba sus pies en los de su adversario. Teníamos los nervios en toda su rigidez, y con los brazos entrelazados como serpientes hacíamos mutuamente el último esfuerzo para hacernos perder tierra. Tan pronto intentaba el Rodio sorprenderme, impeliéndome hácia un lado, como se esforzaba á doblegarme hácia otro. Pero mientras que asi me tanteaba, me ceñi tan estrechamente á su cintura, que logré quebrantándosela, dar con él de espaldas en la arena, y en su caida me llevó tras sí. En vano anhelaba á ponerse encima, ni aun moverse le dejé hasta que el pueblo esclamó : Victoria por el hijo de Ulises ; que entonces le ayudé á levantarse al avergonzado Rodio.

Mas peligroso fué el combate del cesto : habíase adquirido en él la mas alta reputacion el hijo de un rico ciudadano de Samos : todos le cedieron la victoria, menos yo que esperaba alcanzarla. Dióme al principio dos golpes, uno en la cabeza, y otro en el pecho, que me hicieron vomitar sangre, y me perturbaron la vista. Ya empecé á vacilar viéndome estrechado por todas partes, y que me iba faltando hasta el aliento ; pero me reanimó una voz de Mentor, en que me dijo : Hijo de Ulises, ¿serás tú acaso el vencido? La ira me suministró nuevas fuerzas : evité muchos golpes que me hubieran abrumado : tiróme uno con tal violencia que dando por mi fortuna en vago quedó con el brazo tendido, y el cuerpo inclinado : sorprendíle en esta actitud, y ya empezaba á retroceder, cuando alcé mi cesto para caer sobre él con mas fuerza : quiso evitarlo ; pero perdiendo el equilibrio, me ofreció el medio de aterrarle : cayó con efecto, y al instante le alargué la mano para levantarle : mas hízolo él por si solo, aunque cubierto de polvo y de sangre, no menos que de vergüenza, sin atreverse á renovar el combate.

Inmediatamente se dió principio á la carrera de los carros, los cuales se repartieron por suerte. El que á mi me tocó fué el

afferrammo l' un l' áltro, e ci strignémmo persíno a pérder la léna. Eravámo spálla cóntro spálla, piéde cóntro piéde, con tútti i nérvi tési, cólle bráccia avviticchiáte cóme serpénti, sforzándosi ciaschedúno di nói d' alzár da térra il nemíco. Talóra égli proccuráva di sorpréndermi, spignéndomi dal lato déstro; talóra sforzávasi di fármi piegár dal sinístro. Méntre così mi tentáva, lo urtái con tánta violénza, che le súe réni piegárono, ond' égli cádde su l' aréna, e tirómmi sóvra se stésso. Inváno si sforzò di cacciármi al di sótto; ío lo ténni immóbile sótto di me. Víva il figliuólo d' Ulisse! gridò tútto il pópolo; ed intánto il Rodiano confúso fu da me aiutáto a sollevársi da térra.

Fu più malagévole il combattiménto del césto. Il figliuólo d' un ricco cittadíno di Samo si avéva acquistáta in quésto génere di combattiménto un' álta riputazióne: túttì gli áltri gli cedéttero, ío sólo ébbi speránza di víncere. Alla príma mi diéde sul cápo, e pói néllo stómaco, alcúni cólpi che mi fécero vomitár sángue, e mi spársero sóvra gli ócchi úna fólta núvola Io vacillái, égli m' incalzáva, ed ío non potéa più fiatáre; ma fúi rinvigoríto dálla vóce di Mentore, che mi gridáva: O figliuólo d' Ulisse! vi lascieréte vói víncere? La cóllera mi diéde úna fórza; ed ío sfuggíi mólti cólpi, che m' avrébbono opprésso. Méntre il Samio, dópo avérmi tiráto un cólpo fálso, allungáva indárno il súo bráccio, in quélla positúra chína tósto da me fu sorpréso. Già égli rinculáva, quándo alzái all' improvvíso il mío césto, perchè sóvra lúi cadésse con maggiór fórza. Vólle scansársi, e perdéndo l' equilíbrio, mi diéde módo d' abbátterlo. Appéna fu stéso a térra, che gli pórsi la máno per rilevárlo, ma rizzóssi in piédi da se, copérto di sángue e di pólvere. La súa vergógna fu estréma; nondiméno non osò rappicáre il combattiménto.

Dópo ciò incontanénte cominciáronsi i córsi de' cárri, che fúrono distribuíti a fortúna. Il mío fu l' último per la leg-

und war im Begriff sich wegzubegeben, als ich mich vor ihn stellte. Wir griffen einander an, wir drückten uns bis zum Ersticken. Schulter drängte sich gegen Schulter; Fuß gegen Fuß. Unsere Sehnen waren gespannt, unsere Arme in einander gewunden, wie Schlangen. Jeder strengte sich an, seinen Gegner zu Boden zu werfen. Bald versuchte er es, mich zu überraschen, indem er mich in die rechte Seite stieß, bald bemühte er sich, mich gegen die linke niederzubeugen. Während er mir auf diese Art beizukommen suchte, rannte ich mit solcher Heftigkeit gegen ihn an, daß seine Lenden nachgaben. Er stürzte auf den Kampfplatz, und riß mich auf sich nieder. Vergebens bemühte er sich, mich unter sich zu bringen, ich hielt ihn unbeweglich unter mir. Das ganze Volk rief aus: „Heil dem siegreichen Sohne des Ulysses!" und ich half dem beschämten Rhodier vom Boden aufstehen.

Der Kampf mit dem Cästus hatte mehr Schwierigkeit. Der Sohn eines reichen Bürgers aus Samos hatte sich hohen Ruhm in diesem Kampf erworben. Er hatte alle andere überwältigt; ich war noch der Einzige, der hoffen konnte, ihm obzusiegen. Er versetzte mir gleich anfangs so gewaltige Schläge auf Kopf und Magen, daß ich Blut auswarf, und eine dicke Wolke sich über meine Augen zog. Ich wankte; er drang auf mich ein; der Athem entging mir. Aber Mentors Stimme gab mir neues Leben. „Sohn des Ulysses," rief er mir zu, „solltest du überwunden werden!" Der Zorn gab mir neue Kraft. Ich vermied mehrere Streiche, die mich würden zu Boden gestürzt haben. Ich ersah den Augenblick, da der Samier einen Fehlstreich gethan hatte, und sein Arm sich vergebens ausstreckte, um mich zu erreichen, ihn in dieser gebückten Stellung zu überfallen. Schon taumelte er rückwärts, als ich meinen Cästus erhob, um mit desto größerer Gewalt auf ihn zu stürzen. Er wollte ausbeugen, aber er verlor das Gleichgewicht, und gab mir dadurch Gelegenheit, ihn zu Boden zu werfen. Kaum war er auf der Erde ausgestreckt, so reichte ich ihm die Hand, um ihm wieder aufzuhelfen. Er richtete sich selbst auf, mit Staub und Blut bedeckt. Er war äußerst beschämt, aber er getraute sich nicht den Kampf zu erneuern.

Das Wagenrennen nahm jetzt den Anfang. Die Wagen wurden nach dem Loose vertheilt. Der meinige war unter allen der schlechteste;

des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons: un nuage de poussière vole et couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, et qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, était tout penché sur leurs crins flottans; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et par sa chute, il ôta à son maître l'espérance de régner.

Polyclète se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquait les dieux et leur promettait de riches offrandes, tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer: il craignait que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de le devancer: il ne lui restait d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avait

mas inferior, asi en la ligereza de las ruedas, como en el brio de los caballos. Partimos, pues, y muy luego se levantó una nube de polvo que ocultó el cielo. Al principio les dejé á todos pasar delante, pero un jóven Lacedemonio, llamado Crantor, á todos iba dejando atras: el que le seguia mas de cerca era un Cretense llamado Policleto. Hipomaco, pariente de Idomeneo, y que aspiraba á sucederle, dando rienda á sus caballos, cubiertos de humo de su propio sudor, iba todo ya reclinado sobre sus flotantes crines, y era tan rápido, que no se veia el movimiento de las ruedas de su carro, asi como no se ve el de las alas del águila cuando hienden los aires. Animáronse mis caballos, fueron poco á poco cobrando aliento, y dejando atras á casi todos los que habian partido con tanto ardor. El esceso con que el pariente de Idomeneo, Hipomaco, heria sus caballos, fué causa de que tropezase el mas valiente, y con su caida quitase á su dueño la esperanza de reinar.

No fué mas dichoso Policleto, que por inclinarse demasiado sobre los suyos, no se pudo sostener en un tropezon que dió su carro: cayó, fuéronsele las riendas, y no fué poca su fortuna en salvar la vida. Viendo Crantor con la mayor indignacion que yo le iba muy á los alcances, redobla su corage; y ya invoca á los dioses prometiéndoles ricas ofrendas, y ya grita á sus caballos para reanimarlos. Temia, y con razon, que yo pasase entre él y la meta; porque mis caballos, menos fatigados que los suyos, estaban en estado de ponérsele delante, sin que le quedase otro arbitrio para evitarlo que el de cerrarme el paso. Y asi fué que por conseguirlo, se espuso á estrellarse contra la meta, y con efecto se le rompió en ella una rueda. Yo entonces, aprovechándome del favor que la suerte me ofrecia, tomé prontamente la vuelta, para que el desórden de mi adversario no me impidiese llegar al fin de la carrera, donde con efecto me vió un momento despues. Y el pueblo esclamó otra vez: Victoria por el hijo de Ulises! él es el rey que los dioses nos destinan.

Acabado esto, fuimos conducidos por los mas illustres y sabios Cretenses á un bosque sagrado apartado de la vista de los hombres profanos: en él nos reunieron los ancianos que Minos

gerézza délleruóte, e per la gagliardía dei caválli. Noi prendiámo le mósse, già vóla úna núvola di pólvere, e ricuópre il ciélo. Nel princípio lasciái che avánti di me passássero tútti gli áltri. Un gióvane Lacedemonio, chiamáto Crantore, álla príma si lasciáva gli áltri diétro álle spálle, ed un Cretese chiamáto Policleto lo seguitáva d' apprésso. Ippomaco, parénte d' Idomeneo, che aspiráva a succéderli, rallentándo le rédini a' suói caválli fumánti per il sudóre, éra tútto chináto súgli ondeggiánti lóro críni, ed il móto délle ruóte del súo cárro éra così rápido che parévano éssere immóbili cóme le ále d' un' áquila che fénde l' ária. I miéi caválli s' incoraggírono ed a póco a póco présero léna, così che di gran lúnga lasciái diétro a me quási tútti quéi che s' érano móssi con sì grand' émpito. Ippomaco, parénte d' Idomeneo, tróppo affrettándo i suói caválli, cádde a térra il più vigoróso di quésti, e cólla súa cadúta levò al padróne la speránza di domináre.

Policleto, tróppo chinándosi sóvra i caválli, non potè stársene férmo ed in úna scóssa égli cádde. Gli scappárono fuór délle máni le rédini, e fu mólto fortunáto, perchè potè nel cadére sfuggír la mórte. Crantore rimirándo con ócchi piéni di sdégno, ch' ío éra viciníssimo, raddoppiò l' émpito del súo córso. Talóra invocáva gli déi, e lor promettéva mólte ricchíssime offérte; talora parláva a' suói caválli per animárli. Égli teméva ch' ío passássi tra lúi e la sbárra déllo steccáto, perocchè i miéi caválli più risparmiáti, perciò méno stánchi de' suói, érano in istáto di trapassárlo. Più non restávagli áltra speránza che quélla di chiúdermi il pásso: per serrármelo, arrischiósi di fracassár nélla sbárra il súo cárro, ed infátti, égli spezzóvvi úna ruóta. Io non pensái ad áltro, se non a far prontaménte un gíro, per non restáre imbarazzáto nel súo disórdine, ed égli mi víde un moménto dappói al término délla carriéra. Il pópolo gridò di nuóvo: Víva il figliuólo d' Ulisse! désso è dágli déi destináto a regnáre sóvra di nói.

Intánto i più illústri ed i più sággi Cretesi ci condússero in un' antíca e sácra forésta, appartáta dálla vedúta dégli uómini profáni, dóve i vécchi che Minosse avéa stabilíti giúdici del pó-

seine Räder waren nicht leicht genug, und den Pferden fehlte es an Stärke. Wir fuhren ab. Eine Staubwolke erhob sich, und bedeckte den Himmel. Anfangs ließ ich die andern vor mir hinfahren. Ein junger Lacedämonier, Krantor genannt, ließ zuerst alle andern hinter sich. Polikletes, ein Kreter, war zunächst hinter ihm. Hippomachus, ein Verwandter des Idomeneus, dessen Nachfolger er zu werden hoffte, ließ seinen von Schweiß dampfenden Pferden die Zügel schießen; sein ganzer Leib beugte sich über ihre flatternden Mähnen hin. Sein Wagen flog so schnell dahin, daß die Räder desselben unbeweglich schienen, wie die Flügel eines Adlers, der durch die Luft hinstreicht. Allmählig ermunterten sich meine Pferde, und fingen an, sich in Athem zu setzen. Bald ließ ich alle diejenigen weit hinter mir zurück, welche ihren Lauf mit so vieler Eile begonnen hatten. Während Hippomachus seine Pferde allzusehr antrieb, stürzte das stärkste derselben zu Boden, und raubte durch seinen Fall seinem Herrn die Hoffnung zu regieren.

Polikletes, der sich zu sehr über seine Pferde hingebeugt hatte, konnte sich bei einem Stoß nicht aufrecht erhalten; er fiel vom Wagen; die Zügel entfielen seinen Händen, und er konnte sich noch glücklich schätzen, dem Tode zu entgehen. Mit zornerfüllten Augen sah Krantor, daß ich ihm ganz nahe war. Er verdoppelte seine Anstrengung. Bald flehte er zu den Göttern, und versprach ihnen reiche Gaben; bald sprach er zu seinen Pferden, um sie anzufrischen. Er besorgte, daß ich zwischen ihm und dem Ziel hinfahren möchte, denn meine Pferde, minder entkräftet, als die seinigen, waren vermögend, ihm zuvorzukommen. Es blieb ihm kein anderes Mittel mehr übrig, als mir den Weg zu versperren. Um dies zu bewerkstelligen, lief er Gefahr, seinen Wagen an dem Ziele zu zerschmettern; er zerbrach auch wirklich ein Rad an demselben. Ich war nun auf nichts anderes bedacht, als durch schnelle Wendung ihn zu umgehen, um nicht in seinen Fall verwickelt zu werden, und einen Augenblick nachher sah er mich am Ende der Laufbahn. Noch einmal rief das Volk aus: „Der Sohn des Ulysses ist Sieger; ihn haben die Götter bestimmt über uns zu herrschen."

Jetzt wurden wir von den angesehensten und weisesten unter den Kretern in einen alten und geheiligten Wald geführt, der sich den Augen der Ungeweihten entzog. Hier versammelten uns die Alten, welche

établis juges du peuple et gardes des lois nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étaient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étaient blancs; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressaient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différens, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre, qu'on aurait cru qu'ils étaient tous d'une même opinion. La longue experience des choses passées, et l'habitude du travail, leur donnaient de grandes vues sur toutes choses: mais ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-á-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvai la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner

habia instituido jueces del pueblo y guardas de las leyes, y no admitieron sino á los que habíamos combatido en los juegos. Abrieron los sabios el libro en que estaban recopiladas todas las leyes de Minos. Sentíme llenar de respeto y de confusion al acercarme de aquellos ancianos, á quienes hacia venerables la edad, sin enervarles el vigor del espíritu. Estaban sentados por su órden, é inmóviles en sus asientos. El cabello les habia encanecido con los años, y muchos de ellos le tenian ya casi todo caido. Veiase resplandecer en sus semblantes la circunspeccion, el agrado y la tranquilidad, compañeros inseparables de la verdadera sabiduría; ni se apresuraban por hablar; ni cuando hablaban, decian mas que lo que llevaban resuelto. Si discordaban en los dictámenes, era tal la moderacion con que cada uno sostenia el suyo, que cualquiera hubiera creido que eran todos de una misma opinion. La larga esperiencia de lo pasado, y el hábito al trabajo, les daban grandes conocimientos sobre cualquiera materia: y lo que mas rectificaba su razon era la tranquilidad del ánimo, exento ya de las locas pasiones, y de los caprichos de la fogosa juventud. La prudencia era el único móvil de sus acciones, y el fruto de su constante virtud tener tan sujetos á la razon sus deseos, que ya gozaban, sin trabajo, del noble placer de seguirla en todas sus operaciones. La admiracion que me causaron hizo nacer en mí el deseo de que se me cortase la vida por llegar cuanto antes á una tan apreciable vejez. Parezíame desgraciada la juventud, por ser tan impetuosa, y estar tan distante de aquella virtud consumada, de aquella tranquilidad que nacen de la esperiencia.

El principal de los ancianos abrió el libro, que era un gran volúmen, y se custodiaba de ordinario en una caja de oro, envuelto en aromas. Todos los ancianos le besaron con respeto, porque decian, que despues de los dioses, de quienes emanan las buenas leyes, nada debe ser tan sagrado para los hombres como aquellas que se dirigen á hacerlos justos, sabios y felices. Los que tienen á su cargo el juzgar por ellas á los pueblos, de-

polo, e custódi délle léggi, ci fécero ragunáre. Eravám quéi medésimi che avevámo combattúto ne' giuóchi, nè vi fu ammésso alcún áltro. I sággi aprírono i líbri ne' quáli sóno raccólte tútte le léggi del re Minosse. Io mi sentíi riempíre di rispétto e di confusióne, quándo m' avvicinái a que' vécchi, che l' età rendéa venerábili, sénza levár lóro il vigóre dell' intellétto. Stávano éssi assísi con órdine, ed immóbili ne' lor luóghi. Tútti avéano i capélli biánchi, e mólti quási n' érano affátto prívi: si vedéa risplénderc su i grávi lor vólti úna saviézza dólce e tranquílla; non s' affrettávano di parláre, e non dicévano se non ciò che avévano determináto di díre. Quándo érano di parér differénte, éran così moderáti nel sostenére la lóro opinióne dall' úna e dall' áltra párte, che si sarébbe credúto che fóssero tútti délla medésima. La lúnga speriénza délle cóse passáte, e l' úso del faticáre, dáva lóro grándi cognizióni sópra qualúnque matéria. Ma ciò che maggiorménte perfezionáva i lóro intellétti, si éra la tranquillità déi lor ánimi líberi dálle stólte passióni, e dálle bizzarríe délla giovanézza. Operáva in éssi la sóla prudénza, ed il frútto délla lor lúnga virtù éra l' avér così ben domáti i lóro affétti, e gustávano sénza fatíca il dólce e nóbil piacére d' ascoltáre i consígli délla ragióne. Nell' ammirárli, desiderái che la mía víta si fósse potúta accorciáre, per giúgnere in un trátto ad úna così pregévole vecchiáia: e la gioventù mi sembráva infelíce, per ésser tánto lontána da quélla virtù così perspicáce e così tranquílla, e per ésser éssa cotánto impetuósa.

Il principále di que' vécchi apérse il líbro délle léggi di Minosse. Éra quésto un gran líbro, che tenévasi per ordinário rinchiúso in úna cassétta d' óro con déntro i mólti profúmi. Tútti que' vécchi baciárono con rispétto, imperciocchè dicévano che dópo li déi da' quáli le buóne léggi derívano, niúna cósa ha da éssere tánto sácra áppo gli uómini, quánto le léggi destináte a rénderli buóni, sággi, e felíci. Quéi che hánno nélle lóro máni le léggi per réggere i pópoli, débbono sémpre

Minos zu Richtern des Volks und zu Aufsehern der Gesetze bestellt hatte. Wir waren dieselben, welche in den Spielen gekämpft hatten; kein anderer wurde in diese Versammlung gelassen. Die Weisen öffneten die Bücher, in welchen die Gesetze des Minos enthalten waren. Ehrfurcht und Scham wandelten mich an, als ich mich diesen Greisen nahte, denen ihr hohes Alter so viele Würde gab, ohnen ihnen etwas von der Stärke des Geistes geraubt zu haben. Sie saßen nach der Ordnung ruhig und unbeweglich. Ihre Haare waren gebleicht; mehrere von ihnen hatten beinahe keine mehr. Sanfte, stille Weisheit ruhte auf ihren ernsten Gesichtern. Sie sprachen mit Bedacht, und wußten sich im Reden zu mäßigen. Waren sie verschiedener Meinung, so brachten sie ihre Behauptungen mit solcher Bescheidenheit vor, daß man hätte glauben sollen, sie seien alle eines Sinnes. Lange Erfahrung und Übung in Geschäften hatten ihnen tiefe Einsichten in alle Sachen gegeben. Was aber ihrer Vernunft die höchste Reife gab, war die Ruhe ihres Gemüths. Frei von thörichten Leidenschaften und von grillenhaften Einfällen der Jugend, wurden sie allein von der Weisheit geleitet. Durch lange Übung der Tugend hatten sie eine vollkommene Herrschaft über ihre Begierden erlangt. Sie gehorchten der Vernunft, ohne sich Gewalt anzuthun, und genossen des süßen und edlen Vergnügens, ihren Vorschriften zu folgen. Mit Bewunderung blickte ich auf die Weisen und wünschte, daß meine Tage schnell dahin eilen möchten, damit ich auf einmal dieses kostbare Alter erreiche. Die Jugend, so ungestüm in ihren Begierden, so weit von dieser erleuchteten und ruhigen Tugend entfernt, schien mir ein unglücklicher Zustand.

Der erste dieser Alten öffnete das Gesetzbuch des Minos. Es war ein großes Buch, das man in einem goldenen Käftchen unter wohlriechenden Spezereien verwahrte. Die Greise küßten es mit Ehrfurcht; „denn nächst den Göttern," sagten sie, „von welchen gute Gesetze herrühren, muß den Menschen nichts so heilig sein, als eben diese Gesetze, die bestimmt sind, sie gut, weise und glücklich zu machen. Diejenigen, deren Händen die Gesetze anvertraut sind, damit sie durch dieselben über das Volk herrschen, müssen sich immer selbst von dem Gesetz

eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel était le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

La première question était de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays sans jamais être assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse était précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait: C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disait: C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfans ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos, qui dit: Le plus malheureux de tous

ben ser los primeros en respetarlas y obedecerlas; porque no ha de ser el hombre el que reine, sino la ley. Este era su dictámen. Despues propuso el que presidia tres cuestiones, que debian resolverse segun las máximas de Minos.

Era la primera saber cuál fuese el mas libre de todos los hombres. Unos respondieron, que era un rey que tuviese un imperio absoluto sobre sus pueblos, y que al mismo tiempo fuese vencedor de todos sus enemigos. Otros sostuvieron, que el que tuviese las riquezas necesarias para satisfacer sus deseos. Otros, que era el mas libre el que nunca se casaba, y empleaba toda la vida en viajar por diferentes paises, sin estar sujeto á las leyes de ninguno. Otros, que lo era el salvage, que, manteniéndose de la caza, vivia en los bosques independiente de toda necesidad y policía. Creyeron otros, que era el recien liberto, que pasando de los rigores de la esclavitud á las dulzuras de la libertad, sabria disfrutarlas mejor que otro ninguno. En fin, otros opinaron que un moribundo era el mas libre, porque la muerte de todo le libraba, y despues todos los hombres juntos no teniau sobre él poder alguno.

Cuando me tocó hablar, no me costó trabajo responder, porque tenia presente lo que tantas veces me habia dicho Mentor. El mas libre de todos, respondí, es el que sabe serlo en la esclavitud misma. En cualquier pais, en todos los estados, es libre el hombre que teme á los dioses, y á nadie teme sino á ellos. En una palabra, el hombre verdaderamente libre es aquel que nada teme, ni desea nada, y que solo se somete á los dioses y á la razon. Miráronse los ancianos unos á otros, sonriéndose, y se maravillaron de que mi respuesta fuese precisamente la de Minos.

Propúsose despues la segunda cuestion en estos términos: ¿ quién es el mas infeliz de todos los hombres ? Cada uno dijo lo que le ocurrió: uno, que el mas infeliz era el que no tenia bienes, salud ni honra: otro, que lo era el que no tenia ningun amigo: otro, que el que tenia hijos ingratos é indignos de él. Un sabio de la isla de Lésbos dijo: El mas infeliz de todos

églino stéssi lasciársi réggere dálle léggi: la légge è quélla che dée regnáre, e non l' uómo. Così ragionávano que' sággi: índi quégli che presiedéva, propóse tre questióni, le quáli dovévano ésser decíse cólle mássime di Minosse.

La príma questióne si fu, qual sía il più líbero fra tútti gli uómini. Alcúni rispósero ésser quésto un re che avésse un assolúto domínio sópra il súo pópolo, e che fósse vincitóre per tútto de' suói nemíci. Altri vóllero éssere un uómo a tal ségno rícco, che potésse contentáre tútti i suói desidéri. Altri sosténnero éssere un uómo che non s' ammogliásse, e che viaggiásse per tútto il córso délla súa víta in vári paési, sénza mái ésser soggétto álle léggi di verún pópolo. Immagináronsi áltri ésser quésto un bárbaro, il quále vivéndo di cacciagióne in mézzo álle sélve, fósse independénte da qualúnque govérno e da qualúnque bisógno. Credéttero áltri éssere un uómo di frésco liberáto di schiavitù, perciocchè nell' uscír dálla servitù più godéva le dolcézze délla libertà, che alcún áltro. Finalménte áltri avvisáronsi éssere un uómo che muóre, perchè la mórte lo liberáva da ógni mále, e perchè tútti gli uómini insiéme più non avévano alcúna podestà sóvra di lúi.

Quándo toccò a me, non durái fatíca a rispóndere, imperciocchè ío non m' éra dimenticáto di ciò che sovénte avéa udíto da Mentore. Il più líbero fra tútti gli uómini, rispósi, é quégli che può ésser líbero nélla schiavitúdine stéssa. In qualúnque paése ed in qualúnque condizióne égli sía, è liberíssimo, purchè téma gli déi, nè d' áltri ábbia timóre che di lor sóli. In úna paróla, l' uómo veraménte líbero è quégli che sciólto da qualúnque timóre, e da qualúnque desidério, non è soggétto se non ágli déi ed álla ragióne. I vécchi sorridéndo si mirárono l' un l' áltro, e restárono maravigliáti in udíre che la mía rispósta éra appúnto la medésima di Minosse.

Indi fu propósta in quésti términi la secónda questióne: Qual sia il più infelíce fra tútti gli uómini. Ciascúno dicéva ciò che gli venívа in pensiéro. Égli è un uómo, dicéva l' úno, il quále non ha ricchézze, nè sanità, né onore. Égli è un uómo, dicéva l' áltro, ch' è affátto prívo d' amíci. Sostenévano áltri ésser quésto un uómo il quále ha figliuóli ingráti, e che sóno indégni di lúi. Éra venúto un sággio dell' ísola di Lesbo, che dísse: Il più infelíce fra tútti gli uómini, è quégli che crédo

leiten lassen. Das Gesetz und nicht der Mensch soll herrschen." Also sprachen die Weisen. Alsdann legte derjenige, welcher den Vorsitz hatte, drei Fragen vor, welche im Geiste des Minos beantwortet werden sollten.

Die erste Frage lautete also: Wer ist der Freieste aller Menschen?" Einige antworteten, daß es ein König sei, der mit unumschränkter Macht über sein Volk herrsche, und alle seine Feinde besiege. Andere behaupteten, daß es ein Mensch sei, der Reichthümer genug besitze, um alle seine Begierden befriedigen zu können. Andere sagten, es sei ein Mensch, der sich nicht vermähle, und sein ganzes Leben hindurch in fremden Ländern umherreise, ohne jemals den Gesetzen irgend eines Volks unterworfen zu sein. Einige wähnten, daß es ein Barbar sei, der mitten in den Wäldern von der Jagd lebe, durch keine bürgerliche Verfassung gebunden, und frei von allen Bedürfnissen. Andere glaubten, daß es ein Mensch sei, der so eben der Knechtschaft entgangen sei, weil er, das Drückende der Sklaverei nicht mehr fühlend, mehr als irgend ein anderer die Annehmlichkeiten der Freiheit schmecken müsse. Einige kamen sogar auf den Gedanken, daß es ein Sterbender sei, weil der Tod ihn von allen Leiden befreie, und die Menschen insgesammt keine Gewalt mehr über ihn hätten.

Als die Reihe an mich kam, war es mir nicht schwer zu antworten, denn ich hatte nicht vergessen, was Mentor mir so oft gesagt hatte. „Derjenige Mensch," sagte ich, „besitzt die größte Freiheit, der sich in der Dienstbarkeit selbst frei fühlt. In welchem Land, in welcher Lage ein Mensch auch immer sein mag, er genießt vollkommene Freiheit, wenn er nur die Götter fürchtet, und sonst keine Furcht kennt. Mit einem Wort, der wahrhaft freie Mensch ist derjenige, welcher von aller Furcht, von allen Begierden entbunden, nur den Göttern und der Vernunft gehorcht." Lächelnd sahen sich die Alten unter einander an: sie erstaunten, als sie hörten, daß ich eben so geantwortet hatte, wie Minos selbst.

Jetzt wurde die zweite Frage vorgelegt: „Wer ist," so lautete sie, „der Unglücklichste unter den Menschen?" Jeder sagte, was ihm in den Sinn kam. Der eine: es ist ein Mensch, der weder Vermögen, noch Gesundheit, noch Ehre besitzt. Ein anderer sagte: es ist ein Mensch, der keinen Freund hat. Andere behaupten, es sei ein Mensch, der undankbare, seiner unwürdige Kinder habe. Ein Weiser aus Lesbos trat auf, und sagte: „Der Unglücklichste aller Menschen ist derjenige,

les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

A ces mots toute l'assemblée se récria; on applaudît, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes du Mentor: Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables; il est doublement malheureux par son aveuglement: ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connaît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être: son malheur augmente tous les jours; il court à sa perte; et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda: Lequel des deux est préférable; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre; mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi:

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la

los hombres es el que cree serlo: porque la infelicidad depende menos de lo que el hombre padece, que de la impaciencia con que aumenta su desdicha

Al oir este dictámen, toda la asamblea prorumpió en aplausos: cada cual creyó que este sabio ganaria el premio de esta cuestion. Sin embargo me preguntaron cuál era mi parecer; y siguiendo las máximas de Mentor, respondí: El mas infeliz de todos los hombres es un rey que cree que su felicidad consiste en hacer miserables á los demas hombres. Su ceguedad duplica su desgracia; porque como no conoce el mal que padece, no solo le es imposible curársele, sino que teme conocerle. La verdad no puede penetrar hasta él por entre tanta turba de aduladores como le rodea. Tiranízanle sus pasiones: no conoce las obligaciones que tiene: jamas ha sentido el placer que resulta de hacer bien, ni el que inspira la santa virtud á los que la profesan. Este sí que es infeliz, y merece serlo: su desdicha va siempre en aumento: corre á su perdicion, y los dioses se preparan á confundirle con un castigo eterno. Oido mi parecer, toda la asamblea tuvo por vencido al sabio Lesbio; y los ancianos declararon que yo habia con efecto acertado con el dictámen de Minos.

Por tercera cuestion se propuso: ¿cuál era preferible, un rey conquistador é invencible en la guerra, ó el que sin esperiencia de ella fuese á propósito para gobernar sus pueblos, y civilizarlos en la paz? Los mas estuvieron por el primero: porque ¿de qué sirve, decian, que un rey gobierne bien en paz, si en tiempo de guerra no sabe defender sus estados? en este caso él quedará vencido, y su pueblo esclavizado. Otros por el contrario sostenian que el rey pacífico seria mejor, porque, temiendo la guerra, procuraria evitarla. A otros les parecia que el rey conquistador, al paso que exaltase su gloria, acrecentaria la felicidad de sus vasallos, haciéndoles dueños de otras naciones, en vez de que el rey pacífico les tendria en una vergonzosa ociosidad. Quisieron saber mi parecer y le espuse de esta suerte·

Un rey que no sabe gobernar sino en la paz, ó en la guerra,

d'ésserlo, conciossiacchè l'infelicità dipénde méno dálle cóse che si patíscono che dálla impaziénza cólla quále s' accrésce la própria infelicità.

Allóra tútta l' adunánza alzò un grído e gli féce applaúso, e ciaschedúno credétte che su quésta questióne il sággio Lesbio dovésse ottenér la vittória. Nondiméno ío fúi richiésto del mío parére, e secóndo le mássime di Mentore, così risposi: il più infelíce di tútti, è un re che si figúra d'ésser felíce nel far miserábili gli áltri uómini. A cagióne déllá súa cecità, è doppiaménte infelíce, imperocchè non conoscéndo la súa miséria, non se ne può liberáre, ánzi ha timóre di conóscerla. La veritá non può fársi stráda, tra la cálca dégli adulatóri, per giúgnere infíno a lúi. E tiranneggiáto dálle súe passióni, e non conósce i suói dovéri; non ha mái gustáto il piacére dell' operár béne, nè sentíti gli allettaménti délla púra virtù, è infelíce, e ben égli mérita d' ésser tále. La súa miséria si va ógni giórno aumentándo, égli córre álla perdizióne, e gli déi s'apparécchiano a mortificárlo con un etérno gastígo. Confessò tútta l'assembléa, che il sággio Lesbio éra da me státo vínto, ed i vécchi dichiarárono che il mío parére éra per l' appúnto quel di Minosse.

Per la térza questióne, fu dimandáto qual de' dúe dovésse antepórsi, un re conquistatóre, ed invincíbile in guérra, ovvéro un re sénza speriénza di guérra, ma próprio per governáre saggiaménte i pópoli in páce. La maggiór párte rispósero che dovéva antepórsi il re invincíbile in guérra. A che sérve, dicévano éssi, avére un re che sáppia ben réggere i súdditi in páce, se non sa diféndere il paése quándo se ne viéne la guérra? I nemíci lo vinceránno, e faránno schiávi i suói pópoli. Altri sostenévano, per il contrário, che un re pacífico fósse miglióre, perchè temerébbe la guérra, e perchè adoprerébbe ógni indústria per isfuggírla. Altri dicévano che un re conquistatóre faticherébbe non méno per la glória del súo pópolo, che per la própria, e che renderébbe padróni délle áltre nazióni i suói súdditi; in véce che un re pacífico li terrébbe in úna infingardággine ignominiósa. Vóllero sapére il mío sentiménto, ed ío rispósi così:

Non è più che un mézzo re, chi non sa governáre, fuorchè

welcher glaubt es zu sein, denn das Unglück rührt nicht sowohl von den Widerwärtigkeiten her, die man zu erdulden hat, als von der Ungeduld, womit man sie erträgt, und wodurch sie nur vermehrt werden."

Bei diesen Worten erhob die ganze Versammlung ein Geschrei; man gab dem Lesbier Beifall, und jeder glaubte, daß er bei dieser Frage den Preis davon tragen würde. Aber man verlangte auch meine Meinung zu hören, und ich antwortete Mentors Grundsätzen gemäß: „Der Unglücklichste aller Menschen ist ein König, welcher glücklich zu sein glaubt, während er andere Menschen elend macht. Seine Verblendung macht ihn doppelt unglücklich, denn da er seinen Zustand nicht kennt, so ist auch seine Genesung unmöglich; überdies scheut er sich vor allem, was ihm diese Erkenntniß verschaffen könnte. Die Wahrheit bemüht sich umsonst, den Haufen der Schmeichler zu durchdringen, und bis zu ihm zu gelangen. Er ist ein Sklave seiner Leidenschaften; er kennt nicht seine Pflichten; nie genießt er das Vergnügen, Gutes zu thun, nie die Freuden der reinen Tugend. Er ist unglücklich und verdient es zu sein. Mit jedem Tage vermehrt sich sein Elend. Er läuft seinem Verderben entgegen, und schon rüsten sich die Götter, seinen Übermuth mit ewigen Strafen zu belegen." Die ganze Versammlung gestand, daß ich den weisen Lesbier überwunden, und die Alten erklärten, daß ich den Sinn des Minos vollkommen getroffen hätte.

Die dritte Frage war: „Wer verdient den Vorzug, ein König, welcher Länder bezwingt und im Kriege unüberwindlich ist, oder derjenige, welcher, ohne des Krieges kundig zu sein, die Geschicklichkeit besitzt, sein Volk im Frieden mit Weisheit zu regieren?" Die meisten antworteten, daß der Vorzug dem gebühre, der stets siegreich über seine Feinde sei. „Was nützt es," sagten sie, „einen König zu haben, der die Kunst versteht, im Frieden gut zu regieren, wenn er das Vaterland bei Entstehung eines Krieges nicht zu vertheidigen weiß? Der Feind wird ihn überwinden und sein Volk in die Knechtschaft führen." Andere behaupteten dagegen, daß ein friedlich gesinnter König dem andern vorzuziehen sei, weil er den Krieg scheuen, und sich bemühen werde, ihn zu vermeiden. Andere sagten, daß ein kriegerischer König sich und seinem Volk durch seine Thaten hohen Ruhm erwerbe, und seine Untergebenen zu Herren anderer Völker mache, statt daß sie unter einem friedfertigen König in eine schimpfliche Trägheit versinken würden. Man wollte meine Meinung wissen, und ich antwortete also:

„Ein Fürst, dem es an der Geschicklichkeit fehlt, sein Volk sowohl

guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais, si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudrait toujours la faire pour étendre sa domination et sa gloire propre: il ruinerait son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux même se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent: les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble, né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique: il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises; mais s'il est

y que no es capaz de hacerlo en ambos estados, no es mas que rey á medias. Pero comparado el que no sabe mas que el arte de la guerra con un rey sabio, que sin entender de ella sea capaz de sostenerla por medio de sus generales, hallo que este es preferible á aquel. Un rey enteramente decidido por la guerra querrá estar siempre en ella para estender sus dominios, y acrecentar su gloria; y de este modo arruinará á su pueblo. ¿Qué interes tiene este en que su rey subyugue á otras naciones, si él vive infeliz bajo de su dominacion? Ademas de que las largas guerras traen siempre consigo muchos desórdenes; los mismos vencedores incurren en ellos durante este tiempo de confusion. ¡Cuánto no ha costado á la Grecia el haber triunfado de Troya? ¿cuánto no ha padecido en los años que se ha visto privada de sus reyes? Cuando la guerra todo lo contamina, lo mas sagrado no está á cubierto de sus lastimosos efectos: las leyes desfallecen, las artes se descuidan, y la agricultura se arruina. En la guerra aun los mejores principes se ven precisados á hacer el mayor de todos los males, cual es tolerar la licencia, y servirse de los perversos. ¡Cuántos malvados hay á quienes se castigaria en tiempo de paz, y que mientras duran los desórdenes de la guerra se hace preciso, no solo disimular, sino aun premiar su audacia! Jamas ha existido un pueblo que teniendo un rey conquistador, no haya sufrido infinito por su ambicion. Un conquistador, embriagado de su propia gloria, casi tanto arruina á su nacion victoriosa, como á las naciones vencidas. Un príncipe que no tenga las calidades necesarias para la paz, mal podrá disponer á sus vasallos á que gocen los frutos de una guerra felizmente concluida. Seria semejante á uno que defendiese su heredad contra las invasiones de su vecino, y á este le usurpase la suya; pero que no supiese cultivar ni sembrar para coger fruto alguno. De un hombre semejante diríamos con razon, que mas parecia haber nacido para destruir, asolar y trastornar el mundo, que para hacer feliz un pueblo por medio de un sabio gobierno.

Vengamos ahora al rey pacífico. Es cierto que no es á propósito para grandes conquistas; esto es, no ha nacido para turbar la tranquilidad de su pueblo, queriendo subyugar á las naciones que la justicia ha negado á su dominio; pero si es

nélla sóla páce, ovvéro nélla sóla guérra, e che non è ábile a réggere il súo pópolo in amendúe quésti státi. Ma se paragonáte un re il quále in áltro non è espérto che nélla guérra, ad un re sággio, che sénza sapér l' árte del far la guérra, è capáce di sostenérla quándo bisógni col mézzo de' suói generáli, a me páre che s' ábbia di gran lúnga ad antepórre il secóndo. Un re tútto inclináto álla guérra, vorrébbe fárla sémpre per istèndere il súo domínio, e la própria fáma, e manderébbe in rovína tútti i suói pópoli. Che gióva ad un pópolo, che il súo re soggióghi le áltre nazióni, quándo è infelíce chi è governáto da lúi? Per áltro le lúnghe guérre si tírano sémpre diétro mólti disórdini: si scompígliano gli stéssi vincitóri in quéi témpi di confusióne. Vedete ciò che cósta álla Grecia l' avér trionfáto di Troia; per più di diéci ánni è státa sénza re, che la governássero. Méntre ógni cósa è in tumúlto per cagión délla guérra, le léggi, l' agricoltúra, e tútte le árti languíscono. Gli stéssi miglióri príncipi, méntre débbono sostenére úna guérra, sóno costrétti a fáre il maggióre di tútti i máli, ch' è il tollerár la licénza, ed il servírsi dell' ópera de' malvági. Quánti sceleráti ci sóno, che punirébbonsi in témpo di páce, e de' quáli fa mestiére di premiáre l' audácia ne' disórdini délla guérra! Non ha mái alcun pópolo avúto un re conquistatóre, che non sía státo costrétto a tollerár mólti máli, che la supérbia di quéllo gli ha cagionáti. Un conquistatóre innebbriáto délla súa glória, mánda quási tánto in rovína la súa nazióne vincitríce, quánto le nazióni che sóno vínte. Un príncipe il quále non ha le qualità necessárie per la páce, non può far gustáre a' suói súdditi i frútti d'úna guérra feliceménte condótta a fíne. Égli è cóme un uómo che difendésse, cóntro del súo vicíno, il súo cámpo, ed usurpásse quéllo del medésimo súo vicíno, ma che non sapésse nè aráre nè semináre, per trárne quálche ricólta. Un uómo di quésta fátta sémbra náto per distrúggere, per disoláre, per méttere sottosópra tútto il móndo, e non per far felíce il súo pópolo con un prudénte govérno.

Ora veniámo al re pacífico. Égli è véro che non è átto a conquistár nuóvi státi, cioè che non è fátto per turbáre la quiéte del súo nel volér víncere gli áltri pópoli, i quáli non sóno státi fátti suói súdditi dálla giustízia; ma veraménte égli è átto a go-

in Friedenszeiten zu regieren, als es im Kriege anzuführen, ist nur ein halber Regent. Vergleicht man aber einen bloß kriegerischen König mit einem weisen Fürsten, der, ohne selbst Kriegserfahrenheit zu haben, den Krieg im Nothfall durch seine Feldherrn zu führen weiß, so muß ich dem Letztern den Vorzug geben. Ein König, dessen ganze Seele nur auf kriegerische Thaten gerichtet ist, wird stets Krieg führen wollen, um seine Herrschaft zu erweitern und seinen Ruhm zu vermehren; er wird sein Volk zu Grunde richten. Welchen Gewinn hat ein Volk davon, wenn sein König andere Nationen unterjocht, während es selbst unter seiner Regierung elend ist? Langwierige Kriege ziehen immer viele Unordnungen nach sich; der siegende Theil selbst verschlimmert sich während dieser Zeit der Verwirrung. Sehet, um welchen Preis Griechenland seinen Triumph über Troja erkauft hat. Länger als zehn Jahre war es seiner Könige beraubt. Wenn der Krieg rings umher alles in Flammen setzt, so gerathen Gesetze, Ackerbau und Künste in Verfall. Auch die besten Fürsten sind während des Kriegs genöthigt, das größte aller Übel, die Zügellosigkeit zu dulden, und sich der Lasterhaften zu bedienen. Wie viele Frevler gibt es, die man in Friedenszeiten bestrafen würde, und deren kühnen Muth man während der Verwirrung des Kriegs belohnen muß? Nie hatte ein Volk einen ländersüchtigen Fürsten, ohne sehr viel von seinem Ehrgeiz zu leiden. Ein Eroberer, der von seinem Ruhm berauscht ist, stürzt sein eigenes siegreiches Volk beinahe eben so sehr ins Verderben, als andere Völker, die er bezwungen hat. Besitzt ein Fürst nicht die Eigenschaften, die erforderlich sind, in Zeiten des Friedens zu regieren, wie kann er seinen Unterthanen den Genuß der Früchte eines glücklich geendigten Krieges verschaffen? Er gleicht einem Menschen, der zwar seinen Acker gegen seinen Nachbar zu vertheidigen, und zu gleicher Zeit die Felder desselben an sich zu reißen, aber nicht zu pflügen, zu säen und keine Erndte einzusammeln wüßte. Ein solcher Fürst scheint bloß geboren zu sein, zu verheeren, zu verwüsten, die ganze Welt umzukehren; aber nicht sein Volk durch eine weise Regierung glücklich zu machen.

Betrachten wir nun den friedliebenden König. Er ist allerdings nicht geschickt, große Eroberungen zu machen, das heißt, er ist nicht dazu gemacht, die Ruhe seines Volks zu stören, während er darauf ausgeht, andere Völker zu unterjochen, welchen zu gebieten er kein Recht

véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : Il est juste, modéré et commode à l'égard de ses voisins ; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à touts les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois.

Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la molesse et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices ; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie ; surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ran-

verdaderamente apto para gobernar en paz, tiene cuanto necesita para defender su reino de sus enemigos. Ved aquí como siendo justo, moderado y tratable con sus vecinos, no es posible que emprenda contra ellos cosa alguna que pueda alterar la paz : siendo fiel en sus alianzas, será amado, no temido de sus aliados, y tendrán en él una plena confianza : si tuviese algun vecino inquieto, altivo y ambicioso, todos los reyes vecinos, que necesariamente estarán alarmados contra él, se unirán al rey pacífico, que no les da zelos, para impedir que aquel le oprima. La probidad, la buena fe y la moderacion le harán árbitro entre los estados que rodean el suyo. Y mientras que el rey emprendedor es odioso á los demas, y está siempre espuesto á sus ligas, el pacífico tiene la gloria de ser como un padre y tutor de los otros reyes.

Estas son las ventajas que goza fuera de su reino. Pero aun son mas sólidas las que logra dentro. Suponiéndole apto para gobernar en paz, es consiguiente que lo haga por medio de las mas sabias leyes ; y como estas condenan el fausto, la molicie y todas las artes que no sirven mas que de lisonjear los vicios, es preciso que ponga sus conatos en que florezcan las que son útiles y realmente necesarias á la vida, particularmente la agricultura ; por cuyo medio proporcionará á sus vasallos la abundancia de todo lo necesario. Un pueblo laborioso, de costumbres sencillas, y enseñado á vivir con poco, como que cultivando la tierra adquiere fácilmente lo que necesita, se multiplica hasta el infinito : y ved ahí como se puebla prodigiosamente uu estado de ciudadanos vigorosos y robustos, no afeminados con los deleites, sino endurecidos en el ejercicio de la virtud ; no apegados á las delicias de una vida muelle y regalada, siuo dispuestos á despreciar la muerte, y que mas bien querrian perder la vida que la libertad que gozan bajo el gobierno de un rey sabio, que solo desea reinar porque reine la razon. Que se venga un conquistador á invadir este pueblo, acaso no le hallará bastante instruido en acamparse, ponerse

vernáre nélla páce. Ha égli tútte le qualitá che appúnto sóno necessárie per méttere in sicúro il súo pópolo cóntra i nemíci, ed éccone la maniéra. Égli è giústo, moderáto e trattábile co' suói vicíni; non intrapréndc cóntro di lóro alcúna cósa che póssa turbáre la páce, ed è fedéle nel mantenér le alleánze: perciò i suói collegáti lo ámano, non lo témono, e pienaménte di lúi si fídano. Se v' ha quálche vicíno inquiéto, altiéro ed ambizióso, tútti gli áltri re témono quel vicíno inquiéto, nè hánno gelosía verúna del re pacífico, e s' uníscono a quésto buón re, per impedíre che non l' opprímano i suói nemíci. La súa integrità, la súa lealtà, la súa moderazióne, lo réndono l' árbitro di tútti gli státi i quáli circóndano il súo, méntre quégli che aspíra a nuóve conquíste, è odióso a tùtti gli áltri príncipi, ed espósto continuaménte álle lóro léggi, désso ha la glória d' éssere cóme il pádre ed il tutóre di tútti gli áltri.

Quésti sóno i suói vantággi al di fuóri; ma sóno assái più maravigliósi quéi che góde déntro al súo régno, perciocchè égli è próprio per governáre da pádre, e sa certaménte governáre cólle léggi più sággie i suói pópoli. Égli léva il fásto, l' effemminatézza, e tútte quélle árti le quáli a null' áltro sérvono che a lusingáre il vízio; fa fioríre quélle che sóno útili álle vére necessità délla víta, ápplica principalménte i suói sústiti all' agricoltúra, e con ciò li fa doviziósi délle cóse lor necessárie. Quésto pópolo operóso, sémplice ne' suói costúmi, avvézzo a víver di póco, e che ageevolménte si guadágna il vítto cólla coltúra délle súe térre, si moltíplica in infiníto. Éccovi in un tal reáme, un pópolo innumerábile, ma un pópolo sáno, vigoróso, robústo, che non è snerváto dal piacére; ch' è esercitáto dálla virtù; che non s' appíglia álle dolcézze d' úna víta infingárda e dilettósa; che sa dispregiáre la mórte; che si contenterébbe piuttósto di moríre, che di pérdere quélla libertà che góde sótto un re sággio, il quále non régna se non affíne di far regnár la ragióne. Un conquistatóre vicíno assálti pur quésto pópolo: nol troverà fórse mólto avvézzo a campeggiáre, a schierársi, o ad

hat. Aber wenn er wirklich fähig ist, sein Volk zur Zeit des Friedens mit Weisheit zu regieren, so besitzt er auch gewiß die Eigenschaft, die erforderlich ist, seinem Volke gegen seine Feinde Sicherheit zu verschaffen. Der Grund ist leicht einzusehen. Er ist gerecht und verträglich gegen seine Nachbaren; er weiß sich zu mäßigen; nie wird er etwas gegen sie unternehmen, das den Frieden stören könnte. Die Verträge sind ihm heilig. Seine Bundesgenossen, statt ihn zu fürchten, lieben ihn, und haben ein vollkommenes Zutrauen zu ihm. Findet sich in seiner Nähe irgend ein unruhiger, stolzer, ehrsüchtiger Fürst, so treten alle benachbarten Regenten, die den Ruhestörer fürchten, in den friedfertigen König aber kein Mißtrauen setzen, mit ihm in Bund, um seine Unterdrückung zu verhindern. Seine Rechtschaffenheit, seine Mäßigung, seine Ehrlichkeit macht ihn zum Schiedsrichter aller Staaten, die ihn umgeben. Er genießt den Ruhm, gleichsam der Vater und Vormund aller andern Fürsten zu sein, während der hochstrebende König allen andern verhaßt ist, und immer befürchten muß, daß sie sich gegen ihn verbinden möchten.

Dies sind die Vortheile, die ihm von außen zufließen; noch wichtiger sind diejenigen, die ihm von innen zu Theil werden. Da er die Geschicklichkeit besitzt, sein Volk in Friedenszeiten zu regieren, so darf ich annehmen, daß er nur durch weise Gesetze regiere: er wird also die Prachtliebe, die Üppigkeit und alle Künste einschränken, die nur den Lastern schmeicheln; er wird diejenigen Künste aufmuntern, die den wahren Bedürfnissen des Lebens dienen; vornehmlich wird er seine Unterthanen zum Ackerbau anhalten; dadurch wird er ihnen Überfluß des Nothwendigen verschaffen. Aber ein arbeitsames Volk von einfachen Sitten, das nur wenige Bedürfnisse kennt, und seinen Unterhalt leicht durch den Anbau seiner Ländereien gewinnt, vermehrt sich in's Unendliche. Ein solcher Staat muß nothwendig eine zahllose Menge gesunder, kraftvoller, starker Menschen enthalten, die die Wollüste nicht verzärtelt haben, die durch Tugend geübt sind, die Annehmlichkeiten eines trägen und sinnlichen Lebens nicht kennen, den Tod zu verachten wissen, und eher ihr Leben dahin geben würden, als daß sie sich die Freiheit entreißen lassen sollten, die sie unter einem weisen Könige genießen, dessen ganzes Bestreben dahin geht, sich von den Vorschriften der Vernunft in der Regierung seines Landes leiten zu lassen. Sollte ein benachbarter Eroberer dieses Land angreifen, so wird er es vielleicht nicht sehr bewandert finden in der Kunst ein Lager zu schlagen,

ger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville ; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés : ses sujets aimeraient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls.

Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis ; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préferent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos.

Le premier de ses vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avait consulté le dieu pour savoir combien de temps sa race régnerait suivant les lois qu'il venait d'établir. Le dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois. Nous avions craint que quelque étranger ne vînt faire la conquête de l'île de Crète ; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi ?

en órden de batalla ni en el manejo de las máquinas de sitio . pero le hallará invencible por su muchedumbre, y por su valor ; por su paciencia en las fatigas, y por la costumbre de sufrir la pobreza ; por su intrepidez en los combates ; y lo que es mas, por una virtud que jamas sucumbirá á la adversídad de los sucesos. Ademas, si este rey no tiene toda la esperiencia necesaria para mandar por sí los ejércitos, sabrá á lo menos elegir sugetos capaces y servirse de ellos, sin perder nada de su autoridad. Sus aliados le darán auxilios : sus vasallos antes querrán morir que pasar al dominio de otro rey violento é injusto ; los mismos dioses combatirán por él. ¡ Ved qué recursos no tendrá aun en medio de los mayores peligros !

De todo concluyo que el rey pacifico, que ignora el arte de la guerra, es un rey muy imperfecto, pues no sabe desempeñar una de sus mas principales obligaciones, cual es la de vencer á sus enemigos ; pero añado, que sin embargo es infinitamente superior al rey conquistador, que carece de las cualidades necesarias para gobernar en tiempo de paz, y que solo las tiene para mandar en la guerra.

Advertí que á muchos de la asamblea no satisfizo mi dictámen, porque la mayor parte de los hombres, deslumbrados con el esplendor de las cosas brillantes, como las victorias y las conquistas, prefieren esto á lo que de suyo es sencillo, tranquilo y sólido, como la paz y la buena policía de los pueblos ; mas todos los ancianos declararon que mi parecer era conforme al de Minos.

El principal de ellos esclamó : Ya veo cumplido el oráculo de Apolo, sabido por toda nuestra isla. Habia consultado Minos á este dios para saber cuanto tiempo reinaria su estirpe, segun las leyes que acababa de establecer ; y le fué respondido : Los tuyos dejarán de reinar cuando un estrangero entre en tu isla para hacer reinar en ella tus leyes. Nosotros temíamos que algun estrangero viniese á conquistar á Creta, mas la desgracia de Idomeneo, y la sabiduría del hijo de Ulises, que es entre los mortales el que mejor entiende las leyes de Minos, nos aclaran el sentido del oráculo. ¿ En qué nos detenemos pues, que no coronamos al rey que nos da el destino ?

assediare úna città, ma troverállo invincíbile per la súa moltitúdine, per l' ardíre, per la tolleránza délle fatíche, per l' úso di soffríre la povertà, per il súo vigóre nélle battáglie, e per úna virtù che neppúre può éssere abbattúta dágli stéssi avveniménti sinístri. Per áltro, se quésto re non è a sufficiénza sperimentáto per comandáre in persóna a' suói eséreiti, ne darà il comando a persóne che ne saránno capáci, e saprà servírsi di lóro sénza pérdere égli stésso l' autorità. Intánto da' suói collegáti gli verrà dáto soccórso; i suói súdditi vorránno piuttósto moríre, che passáre sótto al domínio d' un áltro re violénte ed ingiústo, e per lúi combatteránno gli stéssi déi. Vedéte quáli módi égli avrà in mézzo ái più gran perícoli, di risórgere dálla oppressióne de' suói máli.

Io dúnque conchiúdo che il re pacífico, che non sa fare la guérra, è un re imperfettíssimo, perchè non sa adémpiere úno de' suói uffíci più grándi, ch' è il víncere i suói nemíci; ma soggiúngo ch' è superióre di gran lúnga al re conquistatóre, il quále è prívo délle qualità necessárie a regnáre in páce, e ad áltro non è adátto fuorchè álla guérra.

Osservái mólti nell' assembléa, che non potévano indúrsi ad approváre il mío parére, perchè la maggiór párte dégli uómini prési dálle cóse maraviglióse, cóme sóno le vittórie e le conquíste, preferíscono quésto a ciò ch' è sémplice, tranquíllo e sódo, cóme la páce e la buóna polizía de' pópoli: ma i vécchi dichiarárono ch' ío avéva favelláto cóme Minosse.

Allóra il principále tra i vécchi gridò: Io véggio l' adempiménto d' un orácolo d' Apollo, che nélla nóstra ísola a tútti è nóto. Minosse avéa ricercáto gli déi quánto témpo regnerébbe la súa prosápia secóndo le léggi póco fa da lúi stabilíte. I tuói, gli rispóse Apollo, cesserán di regnáre, quándo intrerà in quest' ísola úno straniére per fárci regnáre le léggi. Nói temevámo che fósse per veníre quálche straniére a conquistáre l' ísola di Creta con le ármi; ma la disgrázia d' Idomeneo, ed il sapére del figliuólo d' Ulisse, che inténde le léggi di Minosse più perfettaménte d' ógni áltro, ben ci palésano il sentiménto dell' orácolo. Che tardiámo a coronáre quéllo che i destíni ci dánno per nóstro re?

sich in Schlachtordnung zu stellen, und die Werkzeuge zu errichten, mit denen man Städte belagert, aber seine Menge, sein Muth, sein Ausdauern in Mühseligkeiten, die Gewohnheit, Mangel zu ertragen, seine Tapferkeit in den Gefechten und eine Seelenstärke, die das Unglück selbst nicht niederschlagen kann, wird es unüberwindlich machen. Mag ein solcher Fürst immerhin nicht Kriegserfahrenheit genug besitzen, seine Heere in eigener Person anzuführen; andere Männer, welche des Krieges kundig sind, werden an seine Stelle treten, und er wird sich ihrer ohne Nachtheil seines Ansehens zu bedienen wissen. Seine Bundesgenossen werden ihm zu Hülfe eilen. Seine Unterthanen werden eher umkommen, als sich einem gewaltthätigen und ungerechten Monarchen unterwerfen; die Götter selbst werden für ihn streiten. Es wird ihm also auch mitten unter den größten Gefahren nie an Hülfsquellen fehlen. Aus dem, was ich gesagt habe, erhellet demnach, daß ein friedfertiger König, der des Krieges unkundig ist, zwar ein sehr unvollkommener Regent ist, weil es ihm an dem Geschick fehlt, eine seiner größten Pflichten zu erfüllen, nämlich seine Feinde zu besiegen, aber ich finde zu gleicher Zeit, daß er einem ländersüchtigen Fürsten weit vorzuziehen ist, der die Gabe nicht hat, seinem Volke zur Zeit des Friedens vorzustehen, und nur zu kriegerischen Unternehmungen geschickt ist."

Ich bemerkte mehrere in der Versammlung, denen meine Meinung nicht einleuchten wollte, denn die meisten Menschen, durch äußern Glanz verblendet, ziehen Siege und Eroberungen einfachen, geräuschlosen und dauerhaften Gütern, dem Frieden und einer ruhigen und weisen Regierung vor. Aber die Alten erklärten, daß ich eben so gesprochen hätte, wie Minos.

Der Erste dieser Greise rief aus: „Ich sehe die Erfüllung eines Ausspruchs des Apoll, der in der ganzen Insel bekannt ist. Minos hatte die Götter befragt, wie lange sein Geschlecht nach den Gesetzen regieren würde, die er gegeben hatte. Der Gott gab ihm zur Antwort: „Die Deinigen werden aufhören zu regieren, wenn ein Fremdling in deine Insel kommen, und deinen Gesetzen wieder die Herrschaft verschaffen wird. Wir fürchteten lange, es möchte ein Fremder, als Eroberer, in unsere Insel kommen, und sich dieselbe unterwerfen; aber das Unglück des Idomeneus und die Weisheit des Sohnes des Ulysses, der, wie kein anderer Sterblicher, die Gesetze des Minos versteht, lehren uns den Sinn des Orakels. Was säumen wir, denjenigen zu krönen, den der Himmel selbst uns zum Könige gibt?"

LIVRE VI.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadème; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avait exposé ce qu'il venait d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé roi au même moment; qu'ensuite Mentor et lui s'étaient embarqués pour aller en Ithaque; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avait fait faire le naufrage, apres lequel ils furent jetés dans l'ile de Calypso.

Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré, et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avais remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri: Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois!

J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disait à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse que les dieux avaient résolu de vous rendre? Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner.

Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi: O illustres Crétois! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les lois de ce sage roi; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger mar-

LIBRO VI.

Refiere Telémaco que rehusó la corona de Creta por volver á Itaca; que tambien la rehusó Mentor, á quien con este motivo instó la asamblea á que en nombre de la nacion nombrase el que le pareciese mas digno; que á este fin espuso lo que acababa de saber de las virtudes de Aristodemo, el cual con efecto fué al instante proclamado rey; y que finalmente se embarcaron para Itaca; pero que Neptuno, por complacer á Vénus irritada, les hizo padecer naufragio, de cuyas resultas acababa de recibirles Calipso en su isla.

Inmediatamente salieron los ancianos del recinto del bosque, y tomándome el principal por la mano, anunció al pueblo impaciente por saber la decision, que yo habia ganado el premio. Apenas acabó de hablar, cuando se oyó entre el concurso un confuso murmullo que terminó en gritos de alegría, haciendo resonar en toda la ribera y en los montes vecinos esta aclamacion: ¡Sea rey de los Cretenses el hijo de Ulises, semejante á Minos!

Yo esperaba un momento de silencio, y hacia señal con la mano suplicando que me oyesen. Entre tanto me decia Mentor al oido: ¡Qué! ¿serás capaz de renunciar á tu patria? ¿podrá mas contigo la ambicion de reinar que las lágrimas de Penelope, que funda en tu regreso su única esperanza? ¿podrá mas que los votos del grande Ulises, que los dioses han decretado volverte? Estas palabras penetraron mi corazon, y me sostuvieron contra el vano deseo de reinar.

Por fin, un profundo silencio de todos me dió lugar á que les hablase de esta manera: Ilustres Cretenses, yo no soy digno de mandaros. Es cierto que el oráculo que se acaba de referir no deja duda en que la estirpe de Minos cesaria de reinar cuando un estrangero entrase en esta isla, é hiciese que en ella reinasen las leyes de aquel sabio rey, pero no por eso dice que reinará el mismo estrangero. Yo quiero convenir en

LIBRO VI.

Séguita Telemaco il raccónto délle súe avventúre, e cóme ricusò il régno di Creta per ritornáre in Itaca, e propóse ai Cretesi d' eléggcr Mentore, che ancór égli ricusò il diadéma; che finalménte l' assembléa pressándo Mentore di scégliere per tútta la nazióne, chi dovésse governárli, égli lóro espóse tútto ciò che appréso avéva délle virtù d' Aristodemo, il quále fu nel medésimo moménto proclamátore; dópo di che Mentore e lùi s' érano imbarcáti per andársene in Itaca, ma che Nettuno, per consoláre Venere sdegnáta, gli avéva fátti naufragáre, ed érano dópo quésto naufrágio státi ricevúti nell' ísola délla déa Calipso.

Tósto i vécchi uscírono dal recínto del bósco sácro, ed il principále prendéndomi per la máno annunciò al pópolo già impaziénte nell' aspettazióne d' úna decisióne, ch' ío avéva riportáta la vittória fra tútti gli áltri. Appéna finì di parláre, che udíssi un confúso romóre di tútta l' assembléa; ciaschedúno gridò per giúbilo, e tútto il líto, e tútte le montágne vicíne risonárono di quéste vóci: Il figliuólo d' Ulisse, somigliánte a Minosse, sía re di Creta.

Attési un moménto, indi accennái cólla máno, per chiédere che m' ascoltássero. Intánto Mentore mi dicéva all' orécchio: Rinunziáte vói dúnque la vóstra pátria? L' ambizióne di regnáre vi farà fórse dimenticáre Penelope, che v' atténde cóme última súa speránza, ed il grand' Ulisse, che gli déi avévano determináto di réndervi? Quéste paróle mi trafíssero il cuóre, e mi difésero cóntro al disío di regnáre.

Intánto un profóndo siénzio di tútta quélla tumultuósa assembléa, mi diéde ágio di ragionáre in tal guísa. Io non mérito, o illústri Cretesi, di comandárvi. L' orácolo, che fu póco fa riferíto, dichiára bensì, che la stírpe di Minosse cesserà di regnáre quándo entrerà úno straniére in quest' ísola, e farà quì regnáre le léggi di quel prudentíssimo re; ma non ha già détto che pésso dovrà regnáre. Vóglio crédere d' ésser ío lo straniére,

Sechstes Buch.

Telemach erzählt, daß er das Königthum von Kreta ausgeschlagen habe, um nach Ithaka zurückzukehren; daß er den Vorschlag gethan, Mentorn zu wählen, dieser aber sich auch geweigert habe, das Diadem anzunehmen; daß zuletzt die Versammlung in Mentor gedrungen, im Namen des ganzen Volks einen König zu wählen, und dieser ihnen verkündet habe, was er von den Tugenden des Aristodemus vernommen, der sodann zur Stelle zum König ausgerufen worden sei; daß Mentor und er sich hierauf eingeschifft, um nach Ithaka zurückzukehren, aber daß Neptun, die erzürnte Venus zu beruhigen, ihren Schiffbruch bewirkt, worauf sie die Göttin Kalypso in ihre Insel aufgenommen habe.

„Jetzt traten die Alten aus dem Bezirk des geheiligten Gehölzes. Der erste derselben nahm mich bei der Hand, und that dem Volke, das mit ungeduldiger Erwartung der Entscheidung entgegen sah, kund, daß ich den Preis davon getragen hätte. Kaum hatte er zu reden aufgehört, als man ein verworrenes Getöse in der ganzen Versammlung vernahm. Ein allgemeines Freudengeschrei erhob sich dann. Das ganze Ufer des Meeres und alle umliegenden Berge erschallten von dem Ausruf: „Der Sohn des Ulysses, so ähnlich dem Minos, sei König der Kreter."

Ich wartete einen Augenblick, sodann aber gab ich durch ein Zeichen mit der Hand zu verstehen, daß ich wünschte, gehört zu werden. Mentor sagte mir leise: „Wirst du wohl deinem Vaterlande entsagen? wird die Begierde zu herrschen dich Penelopens, die deiner sehnsuchtsvoll, als ihrer letzten Hoffnung, harrt, dich des großen Ulysses vergessen lassen, den dir wiederzugeben die Götter beschlossen haben?" Diese Worte durchdrangen mein Herz, und stärkten mich gegen den eitlen Wunsch zu herrschen.

Ein tiefes Schweigen lag jetzt auf der ganzen stürmischen Versammlung, und setzte mich in den Stand also zu sprechen: „Erlauchte Kreter, ich fühle mich nicht würdig, euer Herrscher zu sein. Das Orakel, das ihr anführet, deutet wohl an, daß Minos Geschlecht aufhören werde zu regieren, wenn ein Fremdling auf diese Insel kommen würde, um die Gesetze dieses weisen Königs wieder in ihre Rechte einzusetzen, aber es sagt nicht, daß dieser Fremdling selbst regieren werde. Ich will glauben, daß ich dieser vom Orakel bezeichnete Fremd-

qué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction : je suis venu dans cette île ; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent ville de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'était pas dans l'espérance de régner ici ; c'était pour mériter votre estime et votre compassion; c'était afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance: j'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur : il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva dans l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disaient : Est-ce quelque divinité sous quelque figure humaine ? d'autres soutenaient qu'ils m'avaient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnaissaient ; d'autres s'écriaient : Il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allais point accepter ce que j'avais refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander main-

que soy el predicho por el oráculo, porque en mí se ha cumplido la prediccion de venir á esta isla, y descubrir el verdadero sentido de las leyes, ¡ y ojalá que mi esplicacion sirva para que reinen en ella con el hombre que elijais! Pero por lo que á mí hace, prefiero mi patria, la pobre y pequeña isla de Itaca, la prefiero á las cien ciudades de Creta, y á la gloria y opulencia de este hermoso reino. Permitidme que siga lo que me tienen indicado los hados; y creed que si he combatido en vuestros juegos, no ha sido con el deseo de reinar, sino por merecer vuestro afecto y compasion, y porque me faciliteis los medios de volver cuanto antes á mi nativo suelo, que mas quiero vivir bajo la obediencia de mi padre Ulises, y servir de consuelo á mi madre Penelope, que ser rey de todas las naciones del mundo. Ya veis, Cretenses, cuan justos son mis deseos, y que me es preciso dejaros; pero solo la muerte pondrá termino á mi reconocimiento. No lo dudeis: Telémaco amará á los Cretenses hasta el último instante de su vida, y no se interesara menos en la gloria de ellos, que en la suya propia.

Apenas hube dicho esto, se levantó, un sordo ruido, semejante al de las olas del mar cuando se entrechocan en una tempestad. Unos decian: ¿ Será este alguna deidad bajo la figura humana? Otros sostenian que me habian visto en otros paises, y que me conocian; y no faltó quien esclamase que se me debia obligar á aceptar el cetro. En fin volví a tomar la palabra, y cada cual procuró guardar silencio, dudando si mi nuevo discurso se dirigia á aceptar lo que rehusé al principio.

Permitid, les dije, o Cretenses, que os diga lo que de vosotros pienso. No tiene duda que componeis la nacion mas sabia del mundo, pero la sabiduría exige, a mi parecer, una precaucion que no os ocurre. Debeis elegir, no al que mejor discurra acerca de las leyes, sino al que tenga la virtud de observarlas con mas constancia. Yo ya veis que soy un jóven, por consiguiente sin esperiencia, espuesto á la violencia de las pasiones, y mas en estado de aprender á mandar obedeciendo, que de

che dall' orácolo fu additáto: ho adempiúta la predizióne, sóno venúto in quest' ísola, ho palesáto il véro sénso délle léggi, e desidero che la mía spiegazióne sérva a fárle regnáre insiéme con quéllo che sceglieréte per vóstro re. In quanto a me ío antepóngo la mía pátria, la picciola ísola d' Itaca álle cénto città di Creta, álla glória, ed álle ricchézze di quésto bellíssimo régno. Lasciáte ch' ío ségua ciò che hánno stabilíto i destíni. Se ho combattúto ne' vóstri giuóchi, ciò non ho fatto che per meritáre la vóstra stíma, e la vóstra compassióne; l' ho fátto, acciocchè mi ajutáste a ritornár sénza indúgio nélla mía pátria Vóglio piuttósto ubbidíre ad Ulisse, mío pádre, e consoláre mía mádre Penelope, che réggere tútti i pópoli dell' univérso. Vói vedéte, o Cretesi, apertaménte tútto il mío cuóre: bisógna ch' ío vi lásci; ma la mía gratitúdine non potrà finíre che colla mórte. Sì, físno all' último spírito, Telemaco amerà i Cretesi, e s' interesserà nélla lóro glória, come appúnto nélla súa própria.

Appéna ébbi finíto di favelláre, che sollevóssi in tútta l' assembléa un tacito susúrro somigliánte a quéllo délle ónde del mare, che s' úrtano l'úna con l' áltra in úna tempésta. E fórse quésti, dicévano gli úni, un quálche dío sótto la figúra d' un uómo. Altri affermávano d' avérmi vedúto in áltri paési, e ch' églino mi conoscévano. Gridávano áltri: Bisógna costrígnerlo ad éssere nóstro re. Tornái finalménte a parláre, e non sapéndo se ío voléssi fórse accettáre la dignità dinanzi da me ricusáta, ciaschedúno incontanénte si tácque. Così dúnque lor favellái:

Permettéte, o Cretesi, ch' ío vi díca il mío pensiéro. Vói siéte il pópolo più sággio dell' univérso; ma la saviézza richiéde, per quánto a me páre, un provvediménto, cúi non badáte. Dovéte eléggere per vóstro re, non quéllo, che méglio discórre sópra le léggi, ma quéllo, che le métte in prática con úna virtù più costánte. Io sóno gióvane, e conseguenteménte sénza speriénza, espósto álla violénza délle passióni, e più in istáto d' addottrinármi con ubbidíre, per pói un giórno comandáre, che

ling bin; ich habe die Weissagung erfüllt; ich bin auf diese Insel gekommen, ich habe den wahren Sinn der Gesetze enthüllt, und ich wünsche, daß die Auslegung, die ich ihnen gegeben habe, das Mittel sei, ihnen zugleich mit dem Manne, den ihr zu eurem König wählen werdet, die Herrschaft über euch zu verschaffen. Ich selbst ziehe mein Vaterland, das arme kleine Ithaka, euren hundert Städten, der Herrlichkeit und dem Reichthum dieses schönen Königreichs vor. Vergönnet mir, dem Rathschlusse des Himmels zu folgen. Wenn ich in euern Spielen gekämpft habe, so war es nicht die Hoffnung, in diesem Lande zu herrschen, die mich trieb; ich wollte nur eure Achtung, euer Mitleid verdienen; es geschah, damit ihr mir behülflich sein möchtet, bald an den Ort meiner Geburt zu gelangen. Ich achte es höher, meinem Vater zu gehorchen, als über alle Völker der Welt zu herrschen. Kreter! ich habe euch mein Herz aufgeschlossen; ich muß mich von euch trennen; aber meine Dankbarkeit gegen euch wird nur mit meinem Leben enden. Bis zu seinem letzten Hauch wird Telemach die Kreter lieben, und ihr Ruhm wird ihm nicht minder theuer sein, als sein eigener."

Ich hatte kaum diese Worte gesprochen, als sich ein dumpfes Getöse erhob, dem Brausen der Meereswogen gleich, die im Sturm zusammenschlagen. Einige sagten: „Ist dies etwa eine Gottheit in menschlicher Bildung?" Andere vermeinten, mich schon in andern Ländern gesehen zu haben, und mich zu kennen. Dagegen riefen andere aus: „Laßt uns ihn zwingen, in diesem Lande zu herrschen!" Ich erhob meine Stimme abermals, und alles verstummte schnell, weil man nicht wußte, ob ich mich etwa nicht noch entschließen würde anzunehmen, was ich anfangs ausgeschlagen hatte. Ich sagte ihnen diese Worte:

„Erlaubet, o Kreter, daß ich euch mein Inneres enthülle. Ihr seid das weiseste aller Völker; aber sollte die Weisheit nicht auch Vorsicht gebieten? und diese mangelt euch. Nicht derjenige verdient eure Wahl, der am besten über die Gesetze spricht, sondern derjenige, welcher sie mit tugendhafter Standhaftigkeit ausübt. Ich selbst bin noch in den Jahren der Jugend, ohne Erfahrung, dem Ungestüm der Leidenschaften ausgesetzt, und schicke mich besser dazu, durch Gehorchen mich einst zum Herrscheramt tüchtig zu machen, als es jetzt schon zu ver-

tenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même ; cherchez un homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces lois ; que ses actions, plutôt que ses paroles, vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connais, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse et non pas la mienne qui vient de parler, et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre

En même temps, toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor, que je montrais, le tenant par la main. Je racontai les soins qu'il avait eus de mon enfance, les périls dont il m'avait délivré, les malheurs qui étaient venus fondre sur moi dès que j'avais cessé de suivre ses conseils.

D'abord on ne l'avait point regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux et la vigueur avec laquelle il faisait jusqu'aux moindres actions. On le questionna, il fut admiré : on résolut de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préférait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs rois étaient malheureux en ce qu'ils ne faisaient presque jamais le bien qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne voulaient pas,

mandar por ahora. No deis la preferencia al que venza á los demas en ingenio y robustez, sino al que á sí mismo haya sabido vencerse. Buscad, pues, quien tenga grabadas vuestras leyes en lo íntimo del corazon, y cuyas costumbres sean un ejemplo vivo del modo de observarlas; y sean sus acciones, mas bien que sus palabras, las que os determinen á la eleccion.

Admirados los ancianos de este discurso, y viendo que cada vez crecian mas los aplausos de la asamblea, me dijeron: Pues los dioses nos quitan la esperanza de que seais nuestro rey, á lo menos ayudadnos á encontrar uno que empeñe principalmente su autoridad en que reinen nuestras leyes. ¿Le conoceis por ventura? Sí, les respondí inmediatamente. Le conozco tanto, como que es á quien debo cuanto en mí habeis admirado: su sabiduría, no la mia, es la que ha hablado por mi boca: él es el que me ha inspirado cuantas respuestas me habeis oido.

Al instante fijaron todos en Mentor los ojos, al cual designaba yo teniéndole cogida la mano. Referí lo mucho que habia cuidado de mi infancia; los peligros de que me habian librado sus consejos; y los males que me habian sobrevenido si alguna vez no los habia seguido.

Al principio nadie habia reparado en él, porque su trage sencillo y descuidado, su modesto continente, su silencio casi continuo, y su semblante tranquilo y reservado llamaban poco la atencion. Pero luego que mas detenidamente le miraron, descubrieron en su rostro no sé qué de firme y elevado: notaron la vivacidad de sus ojos, y el aire brioso que daba á la mas mínima de sus acciones. Hiciéronle varias preguntas, y admiró con sus respuestas. Resuelven hacerle rey: lo agradece con moderacion, y se escusa con serenidad. Díjoles que preferia el sosiego de la vida privada al esplendor de la magestad; que los mejores reyes son infelices en cuanto nunca hacen el bien que quisieran, y por lo comun hacen el mal que no querrian, porque se les disfrazan los aduladores que les rodean. Y añadió:

di comandáre al presénte. Non cercáte adúnque un uómo, che ábbia vínti gli áltri ne' giuóchi, ed ábbiali superáti e cólla ménte, e col córpo, ma che ábbia vínto se stésso. Cercáte un uómo, che ábbia scrítte le vóstre léggi nel cuóre, e tùtta la víta del quále sía úna prática contínua di quéste léggi. Non siéno già le súe paróle, ma piuttósto le operazióni, che ve lo fácciano scéglicre.

Tútti i vécchi avéndo sentíto un gran piacére di un tále ragionaménto, e scorgéndo che sémpre più crescéano gli appláusi dell' adunánza, così mi díssero: Giacchè gli déi ci lévano la speránza di vedérvi regnáre tra nói, ajutáteci alméno a trováre un re, che fáccia, regnáre le nóstre léggi. Conoscéte vói alcúno che póssa comandáre con quésta moderazióne? Conósco, incontanénte lor díssi, un uómo, dal quále ho imparáto túlto quéllo, che m'ha guadagnáta la vóstra stíma; il súo sapére, e non il mío, è státo quéllo che ha favelláto, ed égli m' ha inspiráte quélle rispóste, che avéte da me sentíte.

Nel medésimo témpo túlta l' assembléa guardò fissaménte Mentore, ch' ío mostráva ad éssi, tenéndolo per la máno. Io narráva la cúra ch' égli avéva avúta délla mía infánzia, i perícoli da' quáli avévami liberáto, e le disgrázie, che mi érano intervenúte, tósto ch' ío avéa tralasciáto di seguitáre i consígli, ch' égli mi dáva.

Nel princípio Mentore non éra státo osserváto a cagióne del súo sémplice e neglétto vestíre, del súo portaménto modésto, del súo silénzio quási contínuo, dell' ária gráve e contegnósa del súo sembiánte: ma quándo s' applicárono a rimirárlo, scopérsero nel súo vólto un non so che d' intrépido, e di sublíme; osservárono la vivacità di quégli ócchi, ed il vigóre con che facéva persín le ménome azióni; lo interrogárono di mólte cóse, lo ammirárono, e deliberárono di fárlo re. Égli se ne difése sénza turbársi, e dísse, che anteponéva le dolcézze d' úna víta priváta állo splendóre délla reál dignità; che i re miglióri érano soggétti a quésta disgrázia, di non far quási mái le azióni buóne, le quáli volévan fáre, e che sovénte ingannáti dágli adulatóri, facévano le cattíve, le quáli far non volévano. Sog-

walten. So suchet also nicht denjenigen, der andern an Leibesstärke und Einsichten überlegen ist, nicht den, der andere, sondern den, der sich selbst besiegt hat; suchet einen Mann, in dessen Brust eure Gesetze eingegraben seien, und dessen ganzes Leben eine Ausübung derselben sei; seine Handlungen und nicht seine Worte müssen eure Wahl leiten."

Die Alten vernahmen meine Worte mit Wohlgefallen, und da sie sahen, daß das Zujauchzen der Versammlung immer zunahm, sprachen sie also zu mir: „Weil es denn der Götter Wille nicht ist, daß du über uns herrschest, so hilf uns wenigstens einen König finden, der unsern Gesetzen Kraft gebe. Kennst du einen, der die dazu erforderliche Mäßigung besitzt?" Ich antwortete ihnen: „Ich kenne einen Mann, dem ich alles, was ihr an mir schätzet, zu verdanken habe. Seine Weisheit ist es, und nicht die meinige, die aus mir sprach, und mir alle die Antworten eingab, welche ihr vernommen habt."

Sogleich warf die ganze Versammlung die Augen auf Mentor, den ich bei der Hand nahm, und ihnen zeigte. Ich erzählte, welche Sorge er in meiner Kindheit für mich getragen, welchen Gefahren er mich entrissen, und wie unglücklich ich geworden, sobald ich mich seiner Leitung entzogen hätte.

Man hatte ihn nicht sogleich bemerkt wegen seines einfachen und schlichten Anzugs, seines bescheidenen Anstands, seines fast immerwährenden Stillschweigens und seiner ernsten, zurückhaltenden Miene. Aber wenn man ihn genauer betrachtete, entdeckte man in seinem Gesicht eine gewisse Festigkeit und Erhabenheit, die Lebhaftigkeit seiner Augen und die Kraft, womit er auch die gleichgültigsten Handlungen verrichtete, wurden sichtbar. Man legte ihm verschiedene Fragen vor; man bewunderte ihn, und entschloß sich, ihn zum König zu wählen. Ruhig lehnte er diesen Antrag von sich ab. „Ich ziehe," so sprach er, „die Annehmlichkeiten des Privatlebens dem Glanze der Königswürde vor. Die besten Regenten," sagte er, „sind unglücklich, weil sie nur selten ihre guten Vorsätze ausführen können, und so oft, von Schmeichlern hintergangen, das Böse thun, so sie verabscheuen.

méprise les hommes. Non, non, je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux ; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avais quelque chose à souhaiter, ce ne serait pas d'être roi, ce serait de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller que vous ne vous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étais dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignait aucun empressement ; c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'était : on m'a répondu qu'il s'appelait Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disait que ses deux fils étaient au nombre de ceux qui combattaient ; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que pour l'un, il ne lui souhaitait point les périls de la royauté, et qu'il aimait trop sa patrie, pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimait d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattait point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes et il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avait rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siége de Troie : il craignit un homme qui lui donnerait de sages conseils qu'il ne pourrait se résoudre

respondió Hazael, que desprecio á los hombres : nada menos Yo sé muy bien cuan glorioso es emplearse en hacerles buenos y felices : mas este empleo trae consigo infinitos disgustos y peligros, y el esplendor que le rodea es falso, incapaz de deslumbrar á quien no sea un presuntuoso desvanecido. La vida es corta : las grandezas irritan mas que satisfacen las pasiones. Por aprender á pasarme sin esos aparentes bienes he venido de tan lejos, no por adquirirlos. Saben los dioses que mis deseos se reducen á volver á mi patria para pasar en ella una vida pacífica y retirada, en la cual la sabiduría alimente mi espíritu, y las esperanzas que da la virtud de gozar otra mejor vida me consuelen de los disgustos de la vejez. Si yo tuviera algo que desear, no seria el trono : fuera sí, el no separarme jamas de estos dos hombres que veis conmigo.

En fin los Cretenses, dirigiéndose á Mentor, esclamaron : ¡O tú, el mas sabio y grande de los mortales! dínos, pues, á quién podremos elegir. No penseis partir sin habernos dicho en quien debemos hacer esta eleccion. Mentor les respondió : Estando entre la multitud de los espectadores, me llamó la atencion la tranquilidad de un anciano, en quien, á pesar de los años, se descubria mucho vigor. Pregunté quién era, y me respondieron que se llamaba Aristodemo. Despues oí que le dijeron que sus dos hijos eran del número de los combatientes ; mas no por eso dió señas de alegrarse : dijo sí que al uno no le deseaba los riesgos del trono, y que amaba mucho su patria para desear que reinase el otro. De esto inferí que este padre amaba con un amor racional á uno de sus hijos que era virtuoso, y que no disimulaba los estravíos del otro. Aumentóse mi curiosidad, y pregunté qué género de vida era la do aquel anciano ; y uno de vuestros ciudadanos me respondió : que habia militado muchos años, y tenia el cuerpo cubierto de cicatrices ; pero que por su virtud sincera y enemiga de la adulacion habia venido á ser incómodo á Idomeneo, que por esto no se sirvió de él para el sitio de Troya. Temió un hombre, cuyos consejos no podia resolverse á seguir, y ademas tuvo envidia de

rispóse Azaele, ch' ío sprézzi gli uómini: nò, nó, io so quánto sía glorióso il faticáre per rénderli buóni, e felíci; ma quésta fatíca è piéna d' affánni, e di perícoli, ed è fálso lo splendóre, che le va uníto, nè può abbagliáre se non le ánime ambizióse. La víta è córta, le grandézze più írritano le passióni, che non póssono contentárle; ed ío sóno venúto sì di lontáno, non già per arriváre all' acquísto di quésti béni, che sóno fálsi, ma per imparáre a non pigliármene cúra verúna. Addío, ío non pénso che a ritornáre ad úna víta pacífica, e ritiráta, nélla quále la sapiénza nudrísca il mío cuóre, e tútte le speránze, che si trággono dálla virtù per un' áltra víta miglióre dópo la mórte, mi consólino nélle tristézze délla vecchiáia. Se ío avéssi a desiderár quálche cósa, non bramerèi già d' ésser re, ma di non separármi giammái da quésti miéi compágni, che vói vedéte.

Finalménte i Cretesi gridárono, parlándo a Mentore: Díteci, o il più sággio, ed il più gránde fra tútti gli uómini, díteci dúnque chi mái sía quégli, che possiámo scégliere per nóstro re. Non vi lascerémo partíre, che príma non ci abbiáte insegnáta la scélta che dobbiám fáre. Méntre ío éra, rispóse Mentore, nélla cálca de' riguardánti, ho osserváto un uómo, che non se ne mostráva púnto sollécito: è quésti un vécchio mólto robústo: ho dimandáto chi fósse, e m' è státo rispósto, che chiamávasi Aristodemo. Ho sentíto póscia, che gli fu détto, che i suói dúe figliuóli érano nel número di quéi, che combattévano; ed égli ha mostráto di non avérne alcúna allegrézza, ánzi ha détto, che all' úno di lóro non desideráva i perícoli del principáto; e che amáva tróppo la súa pátria, per acconsentíre che l' áltro giammái regnásse. Da ciò comprési che quésto pádre amáva con un amór ragionévole l' úno de' suói figliuóli, ch' éra dotáto di gran virtù, e che non aduláva l' áltro ne' suói disórdini. Accrescéndosi la mía curiosità, dimandái qual fósse státa la víta di quésto vécchio; ed úno de' vóstri cittadíni così rispósemi: Égli ha portáte le ármi per lúngo témpo, ed è copérto di feríte; ma la súa virtù sincéra, e nemíca dell' adulazióne, lo avéva rendúto spiacévole a Idomeneo. Ciò féce che il re nell' assédio di Troja non si servísse di lúi. Égli ébbe paúra d'un uómo, che avrébbegli dáti sággi consígli, i quáli désso non potéva in-

verachte; nein, ich weiß die Größe des Mannes zu schätzen, der es sich zum Geschäft macht, Menschen gut und glücklich zu machen; aber dieses Geschäft ist so mühevoll als gefährlich. Der Glanz, welcher damit verbunden ist, ist täuschend und kann nur eitle Gemüther verblenden. Das Leben ist kurz. Die Größe reizt die Leidenschaften eher, als daß sie sie befriedigen sollte. Nicht, um diese falschen Güter zu erwerben, sondern sie entbehren zu lernen, bin ich aus fernen Landen gekommen. Lebet wohl! Ich habe kein anderes Verlangen, als wieder in die Stille und Abgeschiedenheit von der Welt zurückzukehren, wo die Weisheit meinen Geist nähre, und die Hoffnung eines bessern Lebens nach dem Tode, welche die Tugend gibt, mich in den Bitterkeiten des Alters tröste. Könnte ich noch einen Wunsch haben, so wäre es, nicht König zu sein, sondern mich nie von diesen zwei Menschen zu trennen, die ihr hier sehet."

Endlich wendeten sich die Kreter an Mentor und riefen aus: „O sage uns denn, o du, der weiseste und größte aller Sterblichen, sage uns, wer derjenige ist, den wir zu unserm Könige wählen sollen? Wir werden dich nicht eher von uns lassen, als bis du uns gesagt hast, welche Wahl wir treffen sollen." Er antwortete ihnen: „Als ich unter dem Haufen der Zuschauer war, bemerkte ich einen Mann, der eine vollkommene Ruhe zeigte. Es war ein noch ziemlich munterer Greis. Ich fragte, wer dieser Mann sei, und erhielt zur Antwort, daß er sich Aristodemus nenne. Nachher hörte ich, daß man ihm meldete, seine zwei Söhne seien unter der Zahl derer, welche kämpften. Er schien keine Freude darüber zu empfinden. Er sagte, daß was den Einen beträfe, er ihm die Gefahren nicht wünsche, die die Königswürde umgäben, und daß ihm sein Vaterland allzutheuer sei, um zuzugeben, daß der Andere jemals regiere. Hieraus ersah ich, daß dieser Vater dem einen seiner Söhne, welcher tugendhaft war, mit vernünftiger Liebe zugethan sei, und daß er den Ausschweifungen des Andern das Wort nicht redete. Dies reizte meine Neugierde noch mehr, und ich fragte nach den Schicksalen dieses Mannes. Einer von euren Bürgern antwortete mir: „Er hat lange die Waffen getragen und sein Leib ist mit Wunden bedeckt. Aber seine Aufrichtigkeit, die die Schmeichelei haßte, zog ihm das Mißfallen des Idomeneus zu. Dies war die Ursache, daß er sich seiner bei der Belagerung von Troja nicht bediente. Er fürchtete einen Mann, dessen weisen Rath zu befolgen er sich nicht entschließen

à suivre: il fut jaloux même de la gloire que cet homme ne manquerait pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses. Mais content dans sa pauvreté, il vit gaîment dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont heureux. Par leur frugalité et leur travail, ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit; il juge tous les différends de son voisinage; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir longtemps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé: il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté: vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connaît et que vous connaissez; qui sait la guerre, qui a montré son courage non-seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans; qui aime la vertu de l'un et qui condamne le vice de l'autre: en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

la gloria que no hubiera tardado en adquirirse. Ello fué que olvidando todos sus servicios, se le dejó aquí pobre y despreciado de los hombres groseros é infames, que solo dan estimacion á las riquezas. Mas él vive alegremente contento con su pobreza en un parage retirado de la isla, donde por sí mismo cultiva una tierra propia suya. Ayúdale un hijo; se aman con la mayor ternura, y son felices. Por su frugalidad y su trabajo se han adquirido la abundancia de lo necesario á una vida sencilla. El sabio anciano reparte entre los probres enfermos de su vecindad lo que le sobra; persuade á los jóvenes á que trabajen; les exhorta y les instruye. Es el juez de las diferencias que ocurren en el vecindario, y el padre de todas las familias. La desgracia de la suya es tener un hijo segundo, que no ha querido seguir sus consejos. El padre, harto de tolerarle mucho tiempo por si podria corregirle, ha tenido al fin que echarle de su casa, fuera de la cual vive abandonado á una loca ambicion y á todos los placeres.

Esto es lo que me han referido: á vosotros toca saber si es verdad. Mas si este hombre es como le pintan, ¿ á qué celebrar juegos ni juntar tantos desconocidos? Entre vosotros teneis uno que os conoce, y que os es conocido; instruido en la guerra; que ha dado pruebas de su valor, no solo contra las flechas y los dardos, sino contra la horrorosa pobreza; que ha despreciado las riquezas que se adquieren con la lisonja; que ama el trabajo, y sabe cuan útil es al estado la agricultura; que detesta el lujo: que no se deja llevar de un ciego amor por sus hijos; que ama la virtud del uno y condena el vicio en el otro: en una palabra, un hombre que es ya padre del pueblo. En él teneis vuestro rey, si de veras deseais que reinen las leyes del sabio Minos.

dúrsi a seguíre; e fu gelóso eziandío délla glória, che Aristodemo avrébbe indubitataménte acquistáta. Ben présto si dimenticò di tútti i servígi da lúi prestátigli, e lo lasciò in Creta, póvero e dispregiáto dágli uómini víli, i quáli áltro non istímano che le ricchézze. Égli nondiméno conténto nélla súa povertà, víve allegraménte in un luógo póco frequentáto dell' ísola, dóve cóltiva cólle próprie máni il súo cámpo. Uno de' suói figliuóli lavóra insiéme con ésso lúi: s' ámano éssi teneraménte, sóno felíci a cagióne délla lóro frugalità; e col lavóro, che fánno, si sóno rendúti abbondévoli di quélle cóse, che al manteniménto d' úna víta sémplice son necessárie. Dà il sággio vécchio ágli ammaláti póveri del súo vicináto, tútto ciò che avánza a' suói bisógni, ed a quélli di súo figliuólo; fa lavorár tútti i gióvani, gli esórta, gli ammaéstra, ed è il giúdice di tútte le dissensióni del vicináto. Égli è il pádre di tútte le famíglie, e la disgrázia délla súa è l' avére un secóndo figliuólo, che non ha volúto seguitáre alcúno de' suói consígli. Il pádre, dópo avérlo lungaménte sofférto per proccurár di corréggerlo de' suói vízi, lo ha finalménte scacciáto, ed égli s' è abbandonáto a tútti i piacéri, e ad úna sciócca supérbia.

Écco, o Cretesi, ciò che m' è státo narráto; vói dovéte sapére, se úna tal narrazióne sía véra. Ma se Aristodemo è quále appúnto viéne descrítto, perchè far mái quésti giuóchi? Perchè avéte ragunáto un sì gran número di sconosciúti? Avéte tra vói un uómo che vi conósce, e che vói conoscéte; che sa l' árte délla guérra, che ha mostráto il súo corággio, non solaménte cóntra le fréece, e cóntro i dárdi, ma cóntra la terríbile povertà; che ha dispregiáte le ricchézze, le quáli col mézzo dell' adulazióne s' acquístano; che áma la fatíca; che sa quánto ad un pópolo, il quále abbómina il fásto, sía giovévole l' agricoltúra; che non si láscia inteneríre da un amór ciéco de' suói figliuóli; che áma la virtù dell' úno, e che condánna il vízio dell' áltro; in úna paróla un uómo, ch' è già il pádre di tútto il pópolo. Écco il vóstro re, s' égli è véro che desideriáte di far quì regnáre le léggi del vóstro sággio Minosse.

konnte. Er war sogar eifersüchtig auf den Ruhm, den er sich, wie er voraus sah, bald erwerben würde. Er vergaß alle Dienste, die er ihm geleistet hatte, und ließ ihn hier zurück, arm und verachtet von jenen Menschen, deren grobe Sinne nichts als den Reichthum zu schätzen wissen, aber zufrieden in seiner Armuth. Er lebte vergnügt in einem abgelegenen Theil der Insel, wo er sein Feld mit eigenen Händen baut. Einer seiner Söhne arbeitet mit ihm. Sie lieben sich zärtlich. Sie sind glücklich durch ihre Mäßigkeit und ihren Fleiß. Sie besitzen alles, was zu einem einfachen Leben erforderlich ist, im Überfluß. Der tugendhafte Alte theilt den armen Kranken seiner Nachbarschaft alles dasjenige mit, was ihm nach Befriedigung seiner und seines Sohnes Bedürfnisse übrig bleibt. Er hält die jungen Leute zur Arbeit an; er ermahnt, er unterweiset sie; er schlichtet die Streitigkeiten seiner Nachbarschaft; er ist der Vater aller Familien. Die seinige traf das Unglück, daß er noch einen Sohn hat, der keine seiner Lehren befolgen wollte. Nachdem ihn der Vater lange geduldet, um ihn von seinen Lastern abzubringen, stieß er ihn endlich von sich, und nun überläßt er sich einem thörichten Ehrgeiz und allen Lüsten."

Dies ist, o Kreter, was man mir von diesem Manne erzählt hat; ihr müsset wissen, ob dieser Bericht wahr ist. Aber ist dieser Mann so beschaffen, wie man ihn schildert, warum stellet ihr Spiele an? Warum ruft ihr so viel Fremde hieher? Mitten unter euch lebt ein Mann, der euch kennt, den auch ihr kennet, der in der Kriegskunst erfahren ist, ein Mann, der seinen Muth nicht allein gegen Pfeile und Lanzen, sondern auch gegen die furchtbare Armuth bewiesen hat, der die Reichthümer verschmäht, die man durch Schmeichelei erwirbt, die Arbeit liebt, der es weiß, wie nützlich der Ackerbau einem Volk ist; der die stolze Pracht verabscheut, der sich nicht durch blinde Liebe zu seinen Kindern zur Nachsicht gegen sie verleiten läßt, der den tugendhaften Sohn liebt und den Lastern des andern nicht schmeichelt; mit einem Wort, ein Mann, der schon jetzt der Vater des Volks ist. Sehet da euren König, wenn es anders wahr ist, daß ihr wünschet, die Gesetze des weisen Minos unter euch herrschen zu sehen."

Tout le peuple s'écria: Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites: c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards le firent appeler: on le chercha dans la foule, où il était confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisait roi. Il répondit: Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisième, que mes enfans n'auront aucun rang, et qu'après ma mort, on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des lois sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète depuis Saturne et l'âge d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces, qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvait avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même, il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque: ce vent, qui était contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir: il nous embrassa comme des amis qu'il ne devait jamais revoir. Les dieux sont justes, disait-il, ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront; et ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos

Es cierto, exclamó todo el pueblo, que Aristodemo es cual vos decis: él es quien merece reinar. Hiciéronle llamar los ancianos, búscanle entre la turba, y en ella le hallan confundido con los de la última plebe. Preséntase tranquilo, hácesele saber que es el elegido rey, y responde de esta suerte: No admitiré la eleccion sino con tres condiciones. La primera, que dentro de dos años dejaré el cetro, si en ellos no logro haceros mejores que lo que sois, ó si os oponeis á las leyes. La segunda, que he de ser dueño de continuar teniendo una vida sencilla y frugal: y la tercera, que mis hijos, por serlo, no tendrán distincion alguna, y que despues de mi muerte serán tratados segun lo hobieren merecido; esto es, como los demas ciudadanos.

Al concluir estas palabras resonaron por el aire mil gritos de alegría. El principal de los ancianos, guardas de las leyes, ciñó con la diadema las sienes de Aristodemo; y por fin se hicieron solemnes sacrificios á Júpiter y á los otros dioses supremos. Aristodemo nos hizo varios presentes, no con la magnificencia ordinaria á los reyes, sino con una noble sencillez. Dióle á Hazael las leyes de Minos escritas de propio puño de aquel sabio rey; dióle un compendio de toda la historia de Creta desde el tiempo de Saturno y la edad de oro; hizo poner en su nave de todas las especies de buenos frutos que hay en Creta, y no se conocen en Siria, y le ofreció cuanto pudiese necesitar.

Como nosotros apresurásemos nuestra partida, dispuso que se nos equipara un navío bien tripulado de remeros y tropas, y nos proveyó de ropas y bastimentos. Levantóse al instante un viento favorable para Itaca, pero contrario á Hazael; por lo que tuvo que detenerse. Viónos partir, y nos abrazó como amigos, á quienes jamas volveria á ver. Los dioses son justos, decia: bien ven una amistad que solo se funda en la virtud: algun dia nos reunirán; y esos campos fortunados, en donde

Égli è véro, gridò tútto il pópolo, Aristodemo è tále qual díte vói, e désso è quégli, ch' è meritévole di regnáre. I vécchi lo fécero chiamáre, e tósto fu cercáto tra la cálca, dóve si stáva confúso cógli últimi délla plébe; appéna che fu giúnto in mézzo all' assembléa, Aristodemo plácido e tranquíllo, gli díssero che volévano fárlo re, ed égli rispóse in tal guísa: Non pósso acconsentíre a quésto, se non con tre condizióni: la príma, che abbandoneró la dignità reále nel términe di dúe ánni, se non vi réndo miglióri di quel che siéte, e se v' oppenéte álle léggi; la secónda, che sarò in libertà di continuáre úna víta sémplice e párca; la terza, che i miéi figliuóli non avránno alcún grádo, e che dópo la mía mórte saránno trattáti sénza distinzióne secóndo il lor mérito cóme il rimanénte de' cittadíni.

A quéste paróle, mílle grída di giúbilo si solleváróno in ária. Dal principále de' vécchi, ch' éra il custóde délle léggi, fu pósto il diadéma in cápo ad Aristodemo; índi fúrono fátti mólti sacrifíci a Giove, ed a tútti gli áltri gran déi. Aristodemo ci féce mólti dóni, non già cólla sólita magnificénza de' re, ma con úna nóbile semplicità. Donò ad Azaele le léggi di Minosse scrítte per máno di Minosse stésso: donógli eziandío úna compilazióne di tútta la stória di Creta, che principiáva dal témpo di Saturno, e dell' età dell' óro: féce pórre nel súo vascéllo mólti frútti di tútte le spézie, che sóno buóni in Creta, e sconosciúti nélla Soria; e gli offérse tútti gli aiúti, che gli potévano bisognáre.

Cóme nói avevámo frétta di partírci, féce apparecchiárci con un gran número di buóni rematóri, e di soldáti un vascéllo; e vi féce pórre vestiménta per nói, ed altresì várie provvisióni. Nel medésimo púnto cominciò a spiráre un vénto favorévole al viággio d' Itaca. Quésto vénto, ch' éra contrário ad Azaele, lo costrínse ad aspettáre, ed égli ci víde partíre, e ci abbracciò cóme amíci, che non dovéva mái rivedére. Li déi sóno giústi, dicéva égli, véggono un' amicízia, la quále non è fondáta che súlla sóla virtù; un giórno dúnque ci ricongiugneránno in quéi cámpi fortunáti, dóve si díce che i giústi dópo la mórte gódono

Das ganze Volk rief aus: „Ja, Aristodemus ist so beschaffen, wie du ihn schilderst; er ist würdig über uns zu herrschen. Die Alten ließen ihn rufen; man suchte ihn unter der Menge, wo er sich, unter die niedrigsten des Volks gemischt, befand. Ruhig erschien er. Man kündigte ihm an, daß man ihn zum Könige gewählt habe. Er antwortete: „Ich gebe meine Einwilligung, aber nur unter drei Bedingungen: die erste ist, daß mir vergönnt sei, die Königswürde in zwei Jahren wieder niederzulegen, wenn ich euch nicht zu bessern Menschen mache, als ihr jetzt seid, und wenn ihr den Gesetzen den Gehorsam verweigert; die andere, daß es mir frei stehe, mein einfaches und mäßiges Leben fortzuführen; die dritte, daß meine Kinder keinen Vorzug vor andern haben, und daß ihnen nach meinem Tode, wie jedem andern Bürger, nur diejenige Auszeichnung zu Theil werde, die ihren Verdiensten gebühret."

Bei diesen Worten erhob sich ein tausendfaches Jubelgeschrei in die Lüfte. Der Vornehmste der Alten, die die Aufsicht über die Gesetze hatten, wand die königliche Binde um das Haupt des Aristodemus. Man opferte Jupitern und den andern höhern Göttern. Aristodemus verehrte uns Geschenke, die sich nicht durch die gewöhnliche Pracht der Könige, sondern durch edle Einfalt auszeichneten. Er gab Hazaeln die Gesetze des Minos, von der eigenen Hand dieses Königs geschrieben und eine Sammlung von Schriften, welche die ganze Geschichte von Kreta, von Saturn und dem goldenen Alter an enthielten. Er ließ alle Arten von Früchten in sein Schiff bringen, die Kreta in vorzüglicher Güte erzeugt, in Syrien aber unbekannt sind, und erbot sich zu jeder Hülfe, die ihm nöthig sein könnte.

Da wir auf unsere Abreise drangen, so ließ er uns ein Schiff mit einer Anzahl guter Ruderer und bewaffneter Männer ausrüsten. Er versorgte uns mit Kleidern und Lebensmitteln. Zu gleicher Zeit erhob sich ein günstiger Wind für uns, die wir nach Ithaka reisten. Dieser Wind war Hazaeln entgegen und nöthigte ihn, noch länger zu verweilen. Er sah uns abreisen; er umarmte uns als Freunde, die er nie wiedersehen sollte. „Die Götter sind gerecht," sagte er, „sie sind Zeugen einer Freundschaft, die sich nur auf die Tugend gründet; einst werden sie uns wieder vereinigen; in jenen seligen Gefilden, wo die Gerechten, wie man uns glauben lehrt, nach dem Tode einer ewigen Ruhe genießen, werden wir uns wiederfinden, um uns nie mehr zu

âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh ! si mes cendres pouvaient aussi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versait des torrens de larmes, et les soupirs étouffaient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous ! Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème : et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa ; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettait une douce navigation. Déjà le mont Ida n'était plus à nos yeux que comme une colline ; tous les rivages disparaissaient ; les côtes du Péloponnèse semblaient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident, toutes les eaux de votre empire ! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son temple de Cythère, alla trouver ce dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étaient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, di-

se dice que los justos gozan despues de la muerte de una paz eterna, verán juntarse nuestras almas para no separarse jamas. ¡Ojalá pudiesen tambien ser mis cenizas recogidas con las vuestras! decia ya esto deshecho en lágrimas y suspiros. No lloramos menos nosotros; y asi nos condujo al navío.

Por lo que respecta á Aristodemo, nos dijo: Vos sois los que acabais de hacerme rey: acordaos de los riesgos en que me habeis puesto. Rogad á los dioses que me inspiren la verdadera sabiduría, y que exceda tanto en moderacion á los demas hombres, cuanto los excedo en autoridad. Yo por mí les rogaré que os conduzcan con felicidad á vuestra patria; que confundan la insolencia de vuestros enemigos, y que os concedan ver en ella á Ulises reinando en paz con su amada Penelope. El navío que os doy va bien tripulado de remeros y de tropas, de las que os podeis servir contra esos hombres injustos que persiguen á vuestra madre. Por vos, Mentor, como vuestra sabiduría de nada necesita, nada me deja que desearos. Andad, vivid juntos y felices: acordaos de Aristodemo, y si en algun tiempo los de Itaca necesitasen de los Cretenses, contad conmigo hasta mi postrimer aliento. Abrazónos; y al querer nosotros manifestarle nuestro agradecimiento, no pudimos contener las lágrimas.

Entre tanto el viento que hinchaba nuestras velas nos prometia una feliz navegacion. Ya el monte Ida no era á nuestra vista mas que una colina; las riberas desaparecian, y las costas del Peloponeso como que se venian por el mar acercando á nosotros; cuando de repente una negra tempestad oculta el cielo, é irrita las olas; el dia se nos convierte en noche; y la muerte se nos presenta. ¡O Neptuno! tú fuiste el que con el soberbio tridente alborotaste las aguas de tu imperio. Por vengarse Vénus del desprecio que de ella hicimos hasta en su templo de Citéres, fué á buscar á este dios: háblale enternecida, dando con las lágrimas que corrian de sus hermosos ojos mayor realce á su belleza, y energía á sus razones. Por lo menos asi me lo ha asegurado Mentor, que conoce las cosas divinas. ¿Consentireis, o Neptuno, le dice, que estos impíos se burlen im-

úna páce immortále. Ivi vedrémo riunírsi le nóstre ánime per non separársi giammái. Oh se mái potéssero éssere nélla me. désima guísa raccólte le míe céneri cólle vóstre? Nel profferíre quéste paróle versáva torrénti di lágrime, ed i sospíri gli soffogávan la vóce. Nói non piagnevámo méno di lúi, e fúmmo da ésso accompagnáti al vascéllo.

Aristodemo allóra parlócci in tal módo: Vói siéte quélli, che póco fa m' avéte fátto re di quest' ísola: ricordátevi de' perícoli ne' quáli mi avéte pósto; pregáte li déi che m' inspírino la véra prudénza affinchè tánto ío súperi nélla moderazióne, quánto sopravánzo nell' autorità tútti gli áltri. Per me, ío li prégo, che vi condúcano feliceménte álla vóstra patria; che ívi confóndano l' insolénza de' vóstri nemíci; e che vi fácciano vedére Ulisse in páce regnánte cólla súa cára Penelope. Io vi dò un buon vascéllo, o Telemaco, piéno di rematóri, e d' armáti: éssi potránno servírvi cóntra quégli uómini ingiústi, che perséguitano vóstra mádre. La vóstra virtù, che non ha bisógno di núlla, non mi láscia, o Mentore, cósa verúna da desideráre per vói. Andáte amendúe, vivete insiéme felíci, ricordátevi d' Aristodemo, e se i pópoli d' Itaca mái avránno bisógno de' miéi Cretesi, siáte sicúri che gli aiuterò fíno all' último respíro délla mía víta. Égli ci abbracciò, e non potémmo in ringraziándolo ritenére le nóstre lágrime.

Intánto il vénto, che gonfiáva le nóstre véle, ci promettéva una plácida navigazióne. Già il mónte Ida più non ci comparíva dinánzi ágli ócchi se non cóme un pícciolo cólle; sparívano tútti i lídi, e paréva che le cóste del Peloppónese s' innoltrássero nel máre per veníre a fárci incóntro, quándo all' improvvíso úna oscúra tempésta ingombrò di núvole il ciélo, e suscitò tútte le ácque del máre cóntro di nói. Il giórno cambióssi in nótte, e ci si presentò dinánzi gli ócchi la mórte. Vói siéte státo, o Nettuno, che avéte eccitáto tútte le ácque del vóstro império col vóstro supérbo tridénte. Venere, per vendicársi del disprégio, che in Citera avevámo fátto di léi persíno déntro al súo témpio, andóssene a ritrovár quésto dío. Élla gli parlò dolceménte, ed avéva i suói bégli ócchi tútti bagnáti di lágrime; così alméno me lo attestò Mentore, addottrináto nell' árte di conóscer li déi, e d' inténdere i lóro segréti. Soffriréte vói, o Nettuno, élla dicéva, che quésti émpi si fácciano béffe impu-

trennen. Ach, möchte eben so vereint meine Asche bei der Eurigen ruhen!" Er sprach's; ein Strom von Thränen ergoß sich über seine Wangen, und die Seufzer erstickten seine Stimme. Unsere Thränen flossen nicht minder als die seinigen; und er geleitete uns bis an das Schiff.

Noch sagte uns Aristodemus: „Ihr habt mich zum König gemacht; gedenket der Gefahren, denen ihr mich ausgesetzt habt. Bittet die Götter, daß sie den Geist wahrer Weisheit in meine Seele hauchen, und daß ich andere Menschen eben so sehr an Mäßigung übertreffen möge, als ich sie an Ansehen übertreffe. Möchten sie euch glücklich in euer Vaterland bringen! Möchten sie den Übermuth eurer Feinde bestrafen, und möchtet ihr den Ulysses mit seiner geliebten Penelope in ungestörter Ruhe regieren sehen! Telemach, ich gebe dir ein gutes Schiff voll Ruderer und bewaffneter Männer; sie können dir gegen diese Ungerechten dienen, die deine Mutter verfolgen. O Mentor, deine Weisheit, die sich selbst genug ist, läßt mir keinen Wunsch für dich übrig. Gehet Beide; lebet glücklich zusammen; erinnert euch des Aristodemus, und wenn jemals die Ithaker der Kreter bedürfen, so zählet auf mich bis zu meinem letzten Hauche." Er umarmte uns; wir dankten ihm, und konnten uns dabei der Thränen nicht enthalten.

Der Wind, der unsere Segel schwellte, versprach uns eine glückliche Fahrt. Der Berg Ida erschien unsern Augen nur noch als ein Hügel; die Ufer verschwanden; die Küste des Peloponnesus schien sich aus dem Meere zu erheben, und uns entgegen zu kommen. Auf einmal umzog den Himmel ein schwarzes Gewitter, und regte die Wogen des Meeres auf. Der Tag verwandelte sich in Nacht, und der Tod war vor unsern Augen. Dein stolzer Trident, o Neptun, war es, der die Gewässer deines Reichs zum Aufruhr reizte! Venus, die Verachtung zu rächen, die wir ihr selbst in ihrem Tempel zu Cythera bewiesen hatten, ging zu Neptun. Wehmuth sprach aus ihren Worten. Ihre schönen Augen schwammen in Thränen (so hörte ich von Mentorn sagen, der göttlicher Dinge kundig war). „Wirst du es dulden Neptun," begann sie, „daß

sait-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les dieux mêmes la sentent: et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait daus mon île. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir?

A peine avait-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel, et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvait plus résister aux vents qui nous poussaient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât; et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvraient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les dieux ne uous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il serait inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui était déjà rompu, et qui, penchant dans la mer, avait mis le vaisseau sur le côté: il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor, non-seulement ferme

punemente de mi poder? Los mismos dioses le reconocen, y estos temerarios mortales se han atrevido á vituperar todo cuanto en mi obsequio se hace en mi isla. Se jactan de una consumada sabiduría, y tratan al amor de locura. ¿Os habeis olvidado de que he nacido en vuestro imperio? ¿porqué, pues, os deteueis en sepultar en vuestros profundos abismos á esos dos hombres que me son insufribles?

Apenas lo hubo dicho, cuando Neptuno sublevó, las olas hasta el cielo, y Vénus se alegró, creyendo inevitable nuestro naufragio. Turbado el piloto, esclama que ya no puede resistir al ímpetu de los vientos, que con tanta violeucia nos impelian hácia las rocas. Una ráfaga rompió el mástil, y poco despues advertimos que las puntas de los penascos habian roto el casco. Entra el agua por todas partes, húndese el navío, y los remeros dirigen al cielo lamentables gritos. Abrázome á Mentor, y le digo: He aquí la muerte: recibámosla con valor. Los dioses nos han sacado de tantos peligros para que hoy perezcamos. Muramos, pues, Mentor, muramos: á mí me sirve de consuelo morir con vos: nuestros esfuerzos para salvar nuestra vida serán inútiles.

El verdadero valor, me respondió Mentor, siempre encuentra algun arbitrio. No basta estar dispuesto á recibir con tranquilidad la muerte; es necesario hacer, sin temerla, todos los esfuerzos para rechazarla. Tomemos nosotros uno de esos bancos de los remeros, y mientras que esa multitud de hombres tímidos y perturbados suspira por la vida sin buscar los medios de conservarla, no perdamos un momento en salvar la nuestra. Inmediatamente tomó un hacha, y acabó de cortar el mástil roto, cuyo peso casi volcaba el navío: échale fuera, y se arroja sobre él á las furiosos olas. Llámame por mi nombre, y me anima á que le siga. Asi como un grande árbol, contra quien se han conjurado los vientos, permanece inmóvil asegurado en sus profundas raices, de suerte que la mayor tempestad no hace mas que agitar sus hojas; asi Mentor, no solo firme y va-

neménte del mío potére? lo séntono gli stéssi déi, e quésti dúe temerári hánno avúto ardíre di condannáre tútto ciò che fássi nélla mía ísola. Si vántano éssi d' úna prudénza bastánte a resístere ad ógni próva; all' amóre dánno títolo di pazzía. Vi siéte fórse dimenticáto ch' ío sóno náta nel vóstro império! Che tardáte a sepellíre ne' profóndi abíssi quésti dúe uómini, ch' ío non pósso più sopportáre?

Appéna Venere avéva così parláto, che Nettuno gonfiándo le ácque del máre, le sollevò fíno al ciélo, ed élla si póse a rídere, credéndo che il nóstro naufrágio non si potésse sfuggíre. Turbáto il nóstro pilóto, gridò che più non potéva resístere ái vénti, i quáli ci spignévano con violénza álla vólta d' alcúni scógli. Un úrto di vénto ci rúppe l' álbero, ed un moménto dópo sentímmo le púnte dégli scógli, che aprívano a mézzo la nóstra náve. Entrò l' ácqua da tútti i láti, affondò la náve, e tútti i nóstri rematóri alzárono al ciélo un lamentévole grído. Io allóra abbracciándo Mentore, così gli díssi: Écco la mórte, bisógna ricéverla con corággio: li déi non ci hánno liberáti da tánti perícoli, se non per fárci in quésto giórno moríre. Muoiámo, o Mentore, muoiámo, è úna consolazióne per me il moríre insiéme con ésso vói. Sarébbe cósa inútile il contrastáre cólla tempésta per salváre la nóstra víta.

Al véro corággio, mi rispóse Mentore, mái non mánca quálche speránza. Non básta ésser prónto a ricéver tranquillaménte la mórte, bisógna sénza temérla far tútti gli sfórzi per isfuggírla; prendiámo vói ed ío, úno di quésti gran bánchi da rematóri, méntre quésta moltitúdine d' uómini tímidi, e scompigliáti, si duóle di dovér pérder la víta, sénza cercáre cóme salvárla, e non perdiámo neppúre un moménto per conserváre la nóstra. Égli prénde incontanénte úna scúre, finísce di tagliár l' álbero, ch' éra già rótto, e che piegáto nel máre avéva inclináto il vascéllo dall' un de' láti, lo gétta fuór del vascéllo, e vi si láncia sópra in mézzo álle ónde infuriáte; mi chiáma per nóme, e mi dà corággio per seguitárlo. Cóme úna gran quércia, ch' è assaltáta da tútti i vénti congiuráti insiéme a' suói dánni, e che rimáne immóbile súlle súe più profónde radíci, di módo che la tempésta áltro non fa, se non agitár le súe fóglie; così paréva appúnto che Mentore, non solaménte sàldo e coraggióso,

diese Frevler ungestraft meiner Macht spotten? die Götter selbst fühlen sie, und diese verwegenen Sterblichen erfrechten sich, die Sitten und Gebräuche meiner Insel zu tadeln; sie brüsten sich mit einer Weisheit, die jede Probe bestehe, und nennen die Liebe Thorheit. Hast du vergessen, daß ich aus deinem Reiche stamme? Was säumest du, diese zwei Menschen, die mir so verhaßt sind, in die tiefen Abgründe deiner Meere zu begraben?"

Kaum hatte sie ausgeredet, als Neptun das Meer aufregte. Die Wogen thürmten sich bis an den Himmel. Venus lächelte darüber, denn unser Schiffbruch schien ihr unvermeidlich. Der verwirrte Steuermann rief, daß er unvermögend sei, dem Sturm zu widerstehen, der uns gewaltsam gegen die Klippen trieb. Ein Windstoß zerbrach unsern Mast und einen Augenblick darauf hörten wir, wie die Spitzen der Felsen den Kiel unseres Schiffes öffneten. Das Wasser dringt von allen Seiten ein; das Schiff sinkt; alle unsere Ruderer schreien wehklagend zum Himmel empor. Ich umarmte Mentor und sagte zu ihm: „Wir sind verloren! Laß uns dem Tode muthig entgegen gehen! Die Götter haben uns nur darum so vielen Gefahren entrissen, um uns heute zu Grunde gehen zu lassen. Laß uns sterben, Mentor! es ist ein Trost für mich, mit dir zu sterben; umsonst werden wir uns bemühen, unser Leben gegen den Sturm zu vertheidigen."

Mentor antwortete mir: „Wahrer Muth ist nie von aller Hülfe entblößt. Man hat noch nicht alles gethan, wenn man den Tod nur mit Seelenruhe empfängt; ohne ihn zu fürchten, muß man sich auch anstrengen, ihn von sich zu entfernen. Laß uns eine dieser großen Ruderbänke ergreifen. Während diese verzagten und bestürzten Menschen den Verlust des Lebens bejammern, ohne sich zu bemühen, es zu erhalten, laß uns keinen Augenblick verlieren, das unsrige zu retten." Sogleich ergreift er eine Axt; er haut den Mast vollends ab, der schon zerbrochen war, in's Meer hinabhing und das Schiff auf die Seite gezogen hatte. Er wirft den Mast aus dem Schiff; er schwingt sich darauf, mitten unter reißenden Fluthen; er ruft mich bei meinem Namen und ermahnt mich, ihm zu folgen. Gleich einem großen Baum, der, von allen Winden angefallen, die sich zu seinem Verderben verschworen haben, unbeweglich auf seinen tiefen Wurzeln ruht, der Sturm bewegt nur seine Blätter, so stand auch Mentor nicht nur

et courageux, mais doux et tranquille, semblait commander aux vents et à la mer. Je le suis. He! qui aurait pu ne le pas suivre, étant encouragé par lui?

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'était un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus; et s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisait tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer: alors nous buvions l'onde amère, qui coulait de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles; et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venait passer sur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui était notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disait: Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des dieux? Non, non: les dieux décident de tout. C'est donc les dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourrait vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourrait vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutais et j'admirais ce discours qui me consolait un peu: mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyait point: je ne pouvais le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblans de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetait. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser; et la mer mugissant ressemblait à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondait sourdement, et ses flots n'étaient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel

leroso, sino afable y tranquilo, parecia que mandaba á los vientos y á las olas. Yo le seguí, y ¿quién animado por él no le hubiera seguido?

Nosotros procuramos asegurarnos sobre este mástil flotante, que nos fué de un gran socorro, porque podíamos sentarnos en él, que si hubiéramos tenido que nadar de continuo, bien pronto nos hubieran faltado las fuerzas. Pero la cruel borrasca volteaba muchas veces este gran madero, y con sus vueltas nos sumergia en el mar, haciéndonos tragar el agua salada, que arrojábamos despues por boca, oidos y narices; y poniéndonos en la precision de disputar á las olas la posesion del mástil. A veces vino tambien alguna ola tan alta como una montaña, y pasó por cima de nosotros: entonces redoblábamos nuestros esfuerzos para evitar que con los vaivenes del violento choque se nos escapase el mástil, que era nuestra única esperanza.

Estando en esta terrible situacion, me decia Mentor con la misma serenidad que está ahora sobre estos céspedes: ¿Crees por ventura que tu vida está abandonada á los vientos y á las olas? ¿y que las olas ni los vientos pueden nada contra tí sin órden de los dioses? De ningun modo. A ellos toca decidir de todo. Temamos, pues, á los dioses, y no al mar. Aunque estuvieses en lo profundo de los abismos, la mano de Júpiter podria sacarte de ellos: asi como, aunque estuvieras en el Olimpo, viéndo á tus pies los astros, podria sepultarte en lo mas profundo de los abismos, ó precipitarte á las llamas del negro Tártaro. Escuchaba yo, y admiraba este discurso, que no dejaba de consolarme algun tanto; pero me faltaba serenidad para responder. Ni Mentor me veia, ni yo podia verle. Pasamos toda la noche erizados de frio y medio muertos, sin saber todavía donde nos arrojaria la borrasca. Por fin empezó á calmar el viento, y el mar, aunque bramando, era semejante á quien despues de haber estado mucho tiempo irritado, no le queda, de cansado, mas que algun resto de turbacion é inquietud: bramaba sordamente, y sus olas no eran ya con corta diferencia mas que como los surcos que en un espacioso campo deja el arado impresos.

Entre tanto viene la Aurora á abrir al sol las puertas del cielo,

ma dólce e tranquíllo, comandásse a' vénti ed al máre. Io lo séguo; e chi avrébbe potúto non seguitárlo, esséndo rincoráto da lúi?

Nói ci guidavámo sópra quéll' álbero ondeggiánte da nói medésimi, ed éra quésto un grand' aiúto per nói, imperciocchè potevámo sedérci sópra. Se fósse bisognáto nuotáre sénza intermissióne, si sarébbono ben tósto consumáte le nóstre fórze. Nondiméno la tempésta facéva sovénte rivoltáre quel gran légno, e ci trovavámo tútti raffondáti nel máre. Allóra inghiottivámo l' ácqua amára, che scorréa dálla nóstra bócca, dálle nóstre nári, e da' nóstri orécchi; e per ripigliáre la párte superióre dell' albero, eravámo costrétti a contrastáre cólla maréa. Quálche vólta un' ónda, símile nell' altézza ad úna montágna, veníva a passáre sul nóstro cápo, e nói ci stavámo férmi, per timóre che in quélla scóssa violenta ci scappásse l' álbero, ch' éra l' única nóstra speránza.

Méntre eravámo in sì terríbile státo, Mentore così tranquíllo, cóme óra si stà sedéndo sull' érba frésca, in tal maniéra mi ragionáva: Credéte vói, o Telemaco, che la vóstra víta sía abbandonáta álla discrezióne de' vénti e dell' áeque? Credéte vói che póssano fárvi períre sénza l' órdine dégli déi? Nò, nò, li déi dánno la decisióne di tútto; bisógna dúnque temér li déi, non il máre. Se vói fóste nel fóndo dell' abísso, la máno di Giove potrébbe trárvene; se fóste in ciélo, e vedéste sótto a' vostri piédi le stélle, Giove potrébbe eacciárvi nell' abísso, o precipitárvi déntro álle fiámme infernáli. Io ascoltáva, ed ammiráva quésto discorso, che consolávami un póco, ma non avéva la ménte abbastánza líbera per rispónderli. Égli non mi vedéva, ed ío púre non lo potéa rimiráre. Passámmo tútta la nótte tremánti di fréddo, e mézzo mórti, sénza sapére dóve fóssimo gettáti dálla tempésta. Finalménte i vénti cominciárono ad abbonacciársi, ed il máre mugghiénte si rassomigliáva ad úna persóna, ch' esséndo státa lungaménte sdegnáta, stánca finalménte di pórsi in fúria, non ha più se non un resíduo di turbazióne e d' agitaménto: mormoráva sordaménte, e le súe ónde quási non érano più, che cóme tánti sólchi in un eámpo aráto.

Intánto l' Auróra vénne a prométterci il sóle, e ad annunciárci

unerschüttert und voll Muth, sondern auch gelassen und ruhig, und schien Wind und Wogen zu gebieten. Ich folgte ihm; und wer wäre ihm nicht gefolgt, aufgemuntert von ihm?

Wir gaben uns selbst die Richtung auf diesem schwimmenden Mast. Er war uns zu großer Hülfe, denn wir konnten uns darauf setzen. Hätten wir ohne Aufhören schwimmen müssen, unsere Kräfte würden bald erschöpft gewesen sein. Aber nicht selten schlug dieses große Stück Holz um, vom Sturme gedreht, und wir versanken in das Meer. Alsdann verschluckten wir das bittere Wasser, das uns aus Mund und Nase und Ohren floß, und waren genöthigt, den Wogen entgegen zu kämpfen, um uns des Mastes wieder zu bemächtigen. Bisweilen auch rollte eine Welle, gleich einem Berge, über uns hin; dann hielten wir uns fest, damit der gewaltige Stoß uns nicht den Mast, der unsere einzige Hoffnung war, entführen möchte.

Während wir uns in diesem entsetzlichen Zustande befanden, sagte mir Mentor mit eben der Ruhe, womit er jetzt auf diesem Rasen sitzt: „Glaubst du wohl, Telemach, daß dein Leben Winden und Wellen Preis gegeben sei? Glaubst du, daß sie ohne der Götter Willen dir den Untergang bereiten können? Nimmermehr! die Götter leiten unsere Schicksale; sie allein müssen wir fürchten, und nicht das Meer. Lägest du in tiefen Abgründen, Jupiters Hand könnte dich aus denselben retten; schwängest du dich zum Olymp empor, und erblicktest die Gestirne unter deinen Füßen, Jupiter könnte dich in die Tiefe stürzen, oder in die Flammen des schwarzen Tartarus schleudern." Ich hörte, ich bewunderte diese Worte, sie flößten mir einigen Trost ein, aber mein Geist war nicht frei genug, ihm antworten zu können. Er sah mich nicht; ich konnte ihn nicht sehen. So trieben wir die ganze Nacht in dem Meere, zitternd vor Kälte und dem Tode nahe, ohne zu wissen, wohin der Sturm uns werfen würde. Endlich ruhten die Winde. Das tobende Meer glich einem Menschen, der lange zürnte, und nun, seiner Wuth müde, nur noch schwache Spuren von Unruhe und Erschütterung zeigt. Noch hörte man ein dumpfes Brausen desselben, aber seine Wellen gingen fast nicht höher, als die Furchen eines gepflügten Ackers.

Aurora öffnete der Sonne die Pforten des Himmels und verkündete

et nous annonça un beau jour. L'orient était tout en feu; et les étoiles qui avaient été si long-temps cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous aperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchait: alors je sentis l'esperance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçumes aucun de nos compagnons: selons les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussait contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât: et Mentor faisait de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande déesse qui habitez cette île; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

LIVRE VII.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans son ile, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaques par ses remonstrances contre les artifices de cette déesse, et contre Cupidon que Vénus avait amené à son secours. Néanmoins Télémaque et la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre les deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son île. Cupidon va la consoler, et oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraine Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaisseau qu'il voyait près de cette côte.

Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes, qui avaient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardaient les unes les autres. Elles se disaient avec étonnement: Quels sont donc ces deux hommes si chéris des

y nos anuncia un hermoso dia. Estaba todo el oriente encendido; y las estrellas, que por tanto tiempo habian estado ocultas, volvieron á parecer, y se retiraron á la llegada de Febo. Divisamos la tierra á lo lejos, y el viento nos iba acercando á ella, y con esto sentí renacer la esperanza en mi corazon; mas no percibimos ninguno de nuestros compañeros; y segun las apariencias perdieron el valor, y quedaron sumergidos con la nave. Cuando estábamos ya cerca de tierra, nos impelia el mar contra las rocas, donde sin duda nos estrelláramos, si no hubiéramos tenido la advertencia de presentarles la punta de nuestro mástil, del cual hacia Mentor lo que un diestro piloto hace del mejor timon. Asi nos libramos de aquellas terribles rocas, y hallamos por fin una orilla suave y llana, por la cual, nadando sin trabajo, llegamos á la arena. Allí fué, o gran diosa, donde nos visteis, y allí donde os dignasteis de recibirnos.

LIBRO VII.

Admira Calipso á Telémaco en sus aventuras, y no perdona medio para retenerle en su isla, y empeñarle en su amor. Sostiénele Mentor contra sus artificios y contra Cupido, que Vénus llevó consigo para socorrerla. Sin embargo Telémaco y la ninfa Eucaris conciben una mutua pasion, que al principio excita los zelos de Calipso, y despues su enojo contra ambos. Jura por la Estigia que Telémaco saldrá de la isla. Va Cupido á consolarla, y obliga á sus ninfas á que mientras Mentor se llevaba á Telémaco para embarcarse, quemasen el navío que á este fin habia hecho. Alégrase interiormente Telémaco de verle arder, y conociéndolo Mentor, le precipita consigo al mar para ganar á nado otro navío que veia cerca de la costa.

Acabó Telémaco su discurso, y admiradas las ninfas se miraban unas á otras, y se decian: ¿ Quiénes serán estos hombres tan favorecidos de los dioses? ¿ Cuándo se ha oido hablar de tan maravillosas aventuras? ¡ Sin duda que el hijo de Ulises ya

un bel giórno. Tútto l' oriénte éra luminóso, e le stélle ch' érano státe sì lúngo témpo nascóste, tornárono ad apparíre, ed al giúgner del sóle se ne fuggírono. Allóra vedémmo di lontáno la térra, ed il vénto vi ci facéva accostáre. Io sentíi rináscere la speránza déntro al mío cuóre; ma non iscorgémmo alcúno de' nóstri compágni; ed é verisímile che ábbiano perdúto il corággio, e che siéno státi insiéme col vascéllo sommérsi dálla tempésta. Quándo fúmmo vicíni a térra, il máre ci spignéva incóntro álle púnte dégli scógli, che ci avrébbon schiacciáti; ma proccuravámo di presentáre ad éssi l' estremitá del nóstro álbero, e Mentore facéa di quéllo, ciò che fa del migliór timóne úno sperimentáto pilóto. Così schifámmo quégli spaventévoli scógli, e trovámmo finalménte úna spiággia fácile e piána, e nuotándo sénza fatíca arrivámmo sóvra l' aréna. Ivi ci avéte vedúti, o gran déa, che abitáte in quést' ísola, ed ívi púre vi siéte degnáta d' accóglierci.

LIBRO VII.

Calipso ammíra Telemaco nélle súe avventúre, e non trascúra cósa alcúna per ritenérlo nélla súa ísola, e per impegnárlo nel súo amóre. Mentore co' suói avvertiménti sostiéne Telemaco cóntro gli artifíci di quésta déa, e cóntro Cupido che Venere ad éssa condúce in soccórso. Telemaco non ostánte, e la nínfa Euchari séntono ben présto úna vicendévole passióne, che éccita príma la gelosía di Calipso, e pói la súa cóllera cóntro quésti dúe amánti. Ella giúra per lo Stige, che Telemaco uscirà délla súa ísola. Cupido la cónsola, ed óbbliga le nínfe ad abbruciár un vascéllo fátto da Mentore, nel témpo che quésto stráscina Telemaco per imbarcarvisi. Telemaco sénte úna gióia secréta nel vedére abbruciársi quésto vascéllo. Mentore che se n' accórge lo precípita in máre, e vi si gétta égli medésimo per guadagnáre nuotándo un áltro vascéllo che vedéva vicíno a quésta cósta.

Quándo Telemaco ébbe pósto fíne al súo favelláre, túttc le nínfe ch' érano státe immóbili, e cógli ócchi affissáti in lúi, si rimirárono tra lóro, e si dicévano l' úna all' áltra con istupóre: Chi mái sóno quésti dúe uómini cotánto cári ágli déi? Si è mái

uns einen schönen Tag. Der östliche Himmel stand ganz in Flammen; die lange verhüllten Sterne blickten wieder hervor, und entflohen, als Phöbus emporstieg. Wir entdeckten in der Entfernung Land; die Winde trieben uns gegen dasselbe hin. Die Hoffnung erwachte wieder in meinem Herzen; aber wir erblickten keinen von unsern Genossen. Wir zweifelten nicht, daß sie den Muth verloren, und der Sturm sie insgesammt nebst dem Schiffe in die Tiefe versenkt habe. Als wir uns dem Lande näherten, liefen wir Gefahr, an den zackigen Klippen, gegen welche uns das Meer hintrieb, zerschmettert zu werden, aber wir kehrten ihnen das Ende unsers Mastes zu, und Mentor bediente sich desselben eben so geschickt, als ein verständiger Steuermann sich des besten Steuers bedient hätte. So entgingen wir diesen furchtbaren Klippen, und fanden endlich eine bequeme und flache Küste. Wir schwammen ohne Mühe dahin, und landeten auf dem sandigen Ufer. Hier erblicktest du uns, große Göttin, die du diese Insel bewohnest, und hier nahmst du uns gütig auf."

Siebentes Buch.

Kalypso bewundert Telemach in seinen Schicksalen, und unterläßt nichts, ihn in ihrer Insel zurückzuhalten, indem sie ihn zu Erwiederung ihrer Liebe zu reizen sucht. Mentor stärkt Telemach durch seine Vorstellungen gegen die listigen Bemühungen der Göttin und gegen den Liebesgott, den Venus ihr zu Hülfe gesendet hatte. Gleichwohl fühlen Telemach und die Nymphe Eucharis bald gegenseitige Liebe, wodurch erst die Eifersucht der Kalypso und dann ihr Zorn gegen die beiden Liebenden erregt wird. Sie schwört beim Styx, daß Telemach ihre Insel verlassen soll. Kupido tröstet sie, und ermuntert ihre Nymphen, das Schiff zu verbrennen, das Mentor gebaut hatte, während dieser den Telemach gegen das Gestade hinführt, um sich mit ihm einzuschiffen. Telemach fühlt ein geheimes Vergnügen, das Schiff brennen zu sehen. Mentor, der es gewahr wird, stürzt ihn in's Meer, und wirft sich selbst hinein, in der Hoffnung, durch Schwimmen ein anderes Schiff zu erreichen, das er nicht fern von der Küste erblickte.

Als Telemach seine Erzählung geendigt hatte, sahen sich die Nymphen, welche bis hieher unbeweglich, die Augen auf ihn geheftet, gesessen hatten, unter einander an. Voll Erstaunen sagten sie zu einander: „Wer sind diese von den Göttern so sehr begünstigten Men-

dieux? A-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpasse déjà en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse et quelle grandeur! Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendrait aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paraît un homme simple, obscur et d'une médiocre condition? quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutait ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvait cacher; ses yeux errans allaient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle voulait que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures; puis tout-à-coup elle interrompait elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrthes, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'était point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvait le lui dire; car Minerve, en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'était point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fiait pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs, elle voulait l'éprouver par les plus grands dangers; et, s'il eût su que Minerve était avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu; il n'aurait eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenait donc Minerve pour Mentor, et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désirait savoir.

Cependant toutes les nymphes, assemblées autour de Mentor, prenaient plaisir à la questionner. L'une lui demandait les circonstances de son voyage d'Éthiopie; l'autre voulait savoir ce qu'il avait vu à Damas; une autre lui demandait s'il avait connu autrefois Ulysse avant le siége de Troie. Il répondait à toutes avec douceur; et ses paroles, quoique simples, étaient pleines de grâces.

se aventaja á su mismo padre en elocuencia, en sabiduría y en valor! ¿No veis qué semblante, qué hermosura, qué afabilidad y qué modestia? ¿y no veis tambien qué heroismo y que grandeza? Si no supiéramos que era hijo de un mortal, era fácil que le tuviésemos por un dios: le tendríamos por Baco ó Mercurio, ó acaso por el mismo Apolo. ¿Pero quién será este Mentor, que á primera vista parece un hombre sencillo, oscuro y de una mediana condicion, y mirado detenidamente se descubre en él no sé qué de superior al hombre?

No podia Calipso disimular la turbacion que estos discursos la causaban. Sus ojos vagarosos andaban de Mentor en Telémaco sin hallar descanso, ni poderse fijar en ninguno. Tan pronto quisiera que este volviese á empezar la historia de sus largas aventuras, como mudaba de dictámen. En fin levantándose precipitadamente, se apartó con él á un bosque de arrayanes, á fin de saber si Mentor era alguna divinidad oculta bajo la figura humana. Pero Telémaco no podia satisfacerla, porque aunque con efecto era Minerva la que bajo la figura de Mentor le acompañaba, era para él un misterio que no le habia revelado la diosa, pareciéndole todavía de pocos años. Ademas de que queria probar su sufrimiento esponiéndole á los mayores riesgos: y si Telémaco supiera que llevaba consigo á Minerva, no reparara en despreciar los mayores peligros fiado en su proteccion. Asi era que lo ignoraba, y de consiguiente fueron inútiles los artificios de Calipso.

Mientras tanto las ninfas juntas al rededor de Mentor se divertian en hacerle preguntas. Esta queria saber las circunstancias de su viage á Etiopia; aquella lo que habia visto en Damasco: esotra le preguntaba si habia conocido á Ulises antes de partir para Troya. A todas satisfizo con afabilidad, y en términos, aunque sencillos, agradables.

sentíto parláre di così maravigliόse avventúre? Il figliuólo d' Ulisse già lo sopravánza nélla facόndia, nel sénno, e nélla bravúra. Che aspétto, che beltà, che modéstia, ma insiéme che nobiltà, che grandézza! Se non sapéssimo ch' égli è figliuólo d' un uómo, sarébbe facilménte credúto Bacco, o Mercurio, oppúre ánche il medésimo grand' Appollo. Ma chi è mái quésto Mentore, che páre un uómo sémplice, oscúro, e d' úna condiziόne mezzána? Chi lo guárda da présso, in lúi scόrge un non so che di superióre a tútto ciò che si può trováre in un uómo.

Calipso ascoltáva quésti ragionaménti con úna turbaziόne, ch' élla non potéva nascόndere. I suόi sguárdi inconstánti andávano incessanteménte da Mentore a Telemaco, e da Telemaco a Mentore. Quálche vólta voléa che Telemaco ricominciásse, la lúnga stória délle avventúre accadútegli, e póscia all' improvvíso lo interrompéva élla stéssa. Finalménte levándosi con émpito, condússe Telemaco sólo in un bósco di mírti, dóve non lasciò d' usáre tútte le árti per sapére da lúi, se fόrse Mentore fósse un dío nascósto sótto la fórma d' un uómo. Telemaco non potéva a léi dírlo, imperciocchè Minerva accompagnándolo sótto la figúra di Mentore, non s' éra a lúi palesáta, a cagiόne délla súa tróppo ténera giovanézza, e non lo credéva ancóra tánto segréto da potér comunicárli le cóse, ch' élla disegnáva di fáre. Per áltro voléva élla sperimentárlo co' maggióri perícoli, e s' égli avésse sapúto che Minerva lo accompagnáva, un tále aiúto gli avrébbe dáto tróppo corággio; όnde non avrébbe púnto stentáto a dispregiáre gli avvenniménti più spaventévoli Égli dúnque pigliáva Minerva per Mentore; e tútte le árti di Calipso per iscoprír ciò ch' élla desideráva sapére, fúrono inútili.

Intánto tútte le nínfe adunáte intórno di Mentore si prendéano dilétto d' interrogárlo di mólte cóse. L' úna lo ricercáva délle circostánze del súo viággio d' Etiopia; l' áltra voléa sapére che cósa égli avésse vedúto in Damasco; un' áltra richiedéva, se ne' témpi passáti avésse conosciúto Ulisse príma dell' assédio di Troja. Égli a tútte rispóse dolceménte; e le súe paróle, benchè sémplici, érano piéne di grázia.

ſchen? Hat man jemals ſo wunderſame Begebenheiten gehört? Schon übertrifft der Sohn des Ulyſſes ſeinen Vater an Beredſamkeit, Klugheit und Muth. Welche Miene! welche Schönheit! welche Anmuth, welche Beſcheidenheit! aber zugleich welcher Adel! welche Größe! Wüßten wir nicht, daß er der Sohn eines Sterblichen iſt, wer könnte umhin, ihn für Bacchus, Merkur oder ſelbſt für den großen Apoll zu halten? Und dieſer Mentor! Er ſcheint ein einfacher Mann von dunkler und unberühmter Abkunft zu ſein; betrachtet man ihn aber genauer, ſo ſcheint er etwas Übermenſchliches an ſich zu haben."

Kalypſo hatte dieſe Erzählung mit einer Unruhe gehört, die ſie nicht zu verbergen wußte. Ihre umherirrenden Augen ſchweiſten unaufhörlich von Mentor zu Telemach und von Telemach zu Mentor. Bisweilen wünſchte ſie, daß Telemach die lange Erzählung ſeiner Begebenheiten von neuem wieder anfangen möchte; dann auf einmal beſann ſie ſich anders. Endlich ſtand ſie haſtig auf und führte Telemach in ein Myrthengehölz, wo ſie alles anwendete, um von ihm zu erfahren, ob Mentor nicht irgend eine Gottheit in menſchlicher Geſtalt ſei. Telemach konnte ihr dieſes nicht ſagen, denn Minerva, welche ihn in Mentors Geſtalt begleitete, hatte ſich ihm wegen ſeiner Jugend nicht entdeckt. Sie traute ſeiner Verſchwiegenheit noch nicht genug, um ihm ihre Abſichten anzuvertrauen; auch ſollte er durch große Gefahren geprüft werden; und wenn er gewußt hätte, daß Minerva ihm zur Seite ſtände, ſo würde er ſich allzuſehr auf dieſen Beiſtand verlaſſen, und leicht den furchtbarſten Gefahren Trotz geboten haben. Er hielt alſo Minerva für Mentor, und alle Künſte der Göttin waren vergeblich, das zu entdecken, was ſie zu wiſſen wünſchte.

Unterdeſſen hatten ſich die Nymphen um Mentor verſammelt, und beluſtigten ſich damit, allerlei Fragen an ihn zu thun. Die eine wollte von ſeiner Reiſe nach Aethiopien näher unterrichtet ſein; dieſe wollte wiſſen, was er alles zu Damaskus geſehen; eine andere fragte ihn, ob er Ulyſſes ſchon vor der Belagerung von Troja gekannt habe? Liebreich beantwortete er alle dieſe Fragen, und ſo einfach ſeine Worte auch waren, ſo waren ſie doch voll Anmuth.

Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation ; elle revint : et pendant que les nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuaient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle sentait toujours je ne sais quoi qui repoussait tous ses efforts, et qui se jouait de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissait presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissait espérer qu'elle l'embarrasserait par ses questions, et qu'elle tirerait la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyait satisfaire sa curiosité, ses espérances s'evanouissaient: tout ce qu'elle s'imaginait tenir lui échappait tout-à-coup ; et une reponse courte de Mentor la replongeait dans ses incertitudes.

Elle passait ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espérait plus de faire parler. Elle employait ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; et une divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avaient témoigné pour le culte qu'on lui rendait dans l'île de Chypre, ne pouvait se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter : mais le père des dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avait sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes.

No dió lugar Calipso á que esta conversacion durase mucho. Volvió, y mientras las ninfas cogian flores, y cantaban para divertir á Telémaco, se apartó con Mentor para estimularle á que hablase. No es mas agradable el sueño á un hombre rendido del trabajo, ni discurre por sus fatigados miembros con mas suavidad, que se deslizaban las palabras de Calipso para insinuarse en el corazon de Mentor; mas ella veia que sus esfuerzos encontraban siempre con un no sé qué que los hacia inútiles, y que se burlaba de todos sus atractivos. Semejante Mentor á una roca escarpada, que esconde su cima en las nubes, y que se burla del furor de los vientos, permanecia constante en sus sabios designios, y permitia que le estrechase Calipso. Alguna vez le hizo creer que se hallaba ya tan embarazado con la fuerza de sus discursos, que estaba muy cerca de descubrir los secretos que en su pecho escondia. Pero en aquel momento en que creia satisfacer su curiosidad, en aquel mismo quedaban desvanecidas sus esperanzas : todo lo que pensaba haber adelantado, se deshacia como el humo con una breve respuesta de Mentor, que volvia á sumergirla en sus primeras dudas.

Asi pasaba los dias, ya adulando á Telémaco, y ya discurriendo en los medios de separarle de Mentor, de quien no esperaba sacar partido. Valíase de las ninfas mas bellas, para que encendiesen la llama de amor en el corazon de aquel jóven; y para que mas bien lo consiguiese, vino en su socorro otra deidad mas poderosa.

Implacable Vénus contra Mentor y Telémaco, por el desprecio que hicieron del culto que se le daba en Chipre, no podia ver sin dolor que estos dos hombres temerarios hubiesen resistido al furor de los vientos y del mar en la tempestad que á sus ruegos escitó Neptuno contra ellos. Quéjase al mismo Júpiter: sonríese el padre de los dioses, y sin revelarle que era Minerva la que bajo la figura de Mentor habia salvado al hijo de Ulises, deja á su arbitrio los medios de vengarse de ambos.

Calipso non le lasciò lungaménte in quésta conversazióne élla tornò, e méntre le nínfe si mísero a cóglier fióri, cantándo per tenére a báda dilettevolménte Telemaco, prése Mentore in dispárte per fárlo parláre, e per trárne quálche segréto. Non s' introdúce più piacevolménte il dólce vapóre del sónno négli ócchi aggraváti, ed in tútte le mémbra affaticáte d' un uómo stánco, di quel che s' insinuássero per allettáre il cuóre di Mentore le paróle lusinghévoli délla déa. Élla nondiméno sentíva sémpre un non so, che ributtáva tútti i suói sfórzi, e che si beffáva di tútte le súe lusínghe. Símile ad úna rúpe scoscésa, che nascónde fra le núvole la súa frónte, e che non cúra il furóre de' vénti, Mentore immóbile ne' suói prudénti pensiéri si lasciáva tentár da Calypso. Quálche vólta la lasciáva speráre altresì di confónderlo cólle interrogazióni che gli facéva, e di trárre dal fóndo del súo cuóre la verità; ma in quel moménto, nel quále credéva la déa soddisfáre la própria curiosità, le súe speránze svanívano. Le scappáva in un trátto ciò ch' élla figurávasi di tenére, ed úna córta rispósta di Mentore la facéa ritornáre álla príma incertézza.

Così passáva i giórni, óra lusingándo Telemaco, óra cercándo i módi di staccárlo da Mentore, che più non isperáva di far parláre. Impiegáva éssa le più bélle nínfe per far náscere la passión dell' amóre nel séno del giovanétto Telemaco; ed úna deità di léi più possénte vénne a soccórrerla, per recáre ad effétto quésto diségno.

Venere sémpre piéna di sdégno per quel disprégio, che Mentore e Telemaco avévano dimostráto del cúlto, che a léi facévasi in Cipri, non si potéa consolár nel vedére che quésti dúe temerári s' érano salváti da' vénti, e dal máre, nélla tempésta che Nettuno avéa suscitáta cóntro di lóro. Élla se ne dólse con Giove; ma il pádre dégli déi sorridéndo sénza volérle scopríre, che il figliuólo d' Ulisse éra státo salváto da Minerva sótto la figúra di Mentore, permíse a Venere di cercáre cóntro di lóro quálche maniéra di vendicársi.

Kalypso unterbrach bald diese Unterredung. Sie kam zurück, und indeß die Nymphen hingingen, Blumen zu pflücken, und durch ihre Gesänge Telemach ergötzten, nahm sie Mentor auf die Seite, um ihn auszuforschen. Der sanftbetäubende Schlummer schleicht nicht gelinder in die müden Augen und die ermatteten Glieder eines entkräfteten Menschen, als die süßen Worte der Göttin in Mentors Herz drangen, um es zu bezaubern. Aber eine geheime Kraft vereitelte alle ihre Bemühungen, und spottete ihrer Bezauberungen. Dem steilen Felsen ähnlich, der seine Stirne in den Wolken verbirgt und die Wuth der Winde verachtet, beharrte Mentor unbeweglich in seinem weisen Entschlusse, so sehr auch Kalypso in ihn drang. Bisweilen schien er durch ihre Fragen in Verlegenheit gesetzt, und ließ sie hoffen, daß sie die Wahrheit seinem Herzen entlocken würde, aber wenn sie eben glaubte, ihres Wunsches gewährt zu werden, verschwand ihre Hoffnung, und was sie zu halten sich einbildete, entwischte ihr auf einmal wieder; eine kurze Antwort Mentors stürzte sie in ihre vorige Ungewißheit.

So verflossen ihre Tage; bald schmeichelte sie Telemach, bald suchte sie sein Herz von Mentorn abwendig zu machen, den sie nicht mehr zum Geständniß zu bringen hoffte. Sie gebrauchte ihre schönsten Nymphen, die Flammen der Liebe in dem Herzen des Jünglings zu entzünden, und eine mächtigere Gottheit kam ihr zu Hülfe, um ihr Vorhaben zu begünstigen.

Venus, noch immer voll Groll über die Verachtung, die Mentor und Telemach gegen die Verehrung gezeigt, die man ihr in der Insel Cypern bewies, sah mit Schmerz, daß diese zwei verwegenen Sterblichen dem Sturm entgangen waren, den Neptun gegen sie erregt hatte. Sie führte darüber bittere Klagen bei Jupitern. Der Vater der Götter lächelte. Ohne ihr zu offenbaren, daß Minerva es sei, die in Mentors Gestalt den Sohn des Ulysses gerettet habe, erlaubte er ihr, alles zu versuchen, um sich an diesen zwei Sterblichen zu rächen.

Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes, elle appelle son fils; et, la douleur répandant de nouvelles grâces sur son visage, elle lui parla ainsi:

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles: descends avec moi dans cette île; je parlerai à Calypso. Elle dit, et fendant les airs dans un nuage doré, elle se présente à Calypso, qui dans ce moment était seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée; son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris; mais l'Amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laisse: il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri parmi les nymphes de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, et remontant dans ce nuage doré d'où elle était sortie, elle laissa après elle un odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique déesse, elle sentit la flamme qui coulait déjà dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussitôt à la nymphe qui était auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais, hélas! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paraissait plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on aurait cru qu'il ne pouvait donner que du

Desciende Vénus del alto Olimpo, y olvida los suaves perfumes que se queman en sus altares de Páfos, Citera é Idalia: vuela en su carro tirado de palomas, llama á su hijo, y cobrando con el dolor nuevas gracias su hermosura, le dice asi:

¿No ves, hijo mio, esos dos hombres que desprecian tu poder y el mio? ¿quién de hoy mas querrá darnos adoracion? ven, no te detengas: atraviesa con tus flechas sus insensibles corazones: desciende conmigo á esta isla, que yo te ofrezco hablar á Calipso. Dijo: y hendiendo los aires en una dorada nube, desciende á vista de ella, que se hallaba sola á la orilla de una fuente, bastante lejos de su gruta.

¡Desgraciada diosa! le dijo: el ingrato Ulises te ha despreciado; y su hijo, que aun es mas cruel, te prepara iguales desprecios: mas el Amor mismo viene á vengarte: ahí te le dejo: él vivirá entre tus ninfas, como en otro tiempo el niño Baco entre las de la isla de Naxo que le educaron. Le verá Telémaco de modo que le parezca un niño cualquiera, para que no se recele de él: mas yo te ofrezco que bien pronto reconocerá su poder. Dijo: y volviéndose á la dorada nube de que habia salido, dejó el ambiente embalsamado de tan olorosa ambrosía, que se esparció su fragancia por todos aquellos bosques.

Quedóse el Amor entre los brazos de Calipso, que si bien era una diosa, no tardó en sentir la llama que ya empezaba á incendiar su pecho, y tanto que para templarla tuvo que alargársele al instante á la ninfa que halló mas cerca, y era la llamada Eucaris: ¡mas ah, cuántas veces le pesó despues! Al principio nada parecia mas inocente ni mas jovial, mas sencillo ni mas gracioso que este niño. Al verle tan divertido y complaciente, y siempre risueño, era imposible sospechar que pudiese producir mas que placeres; pero el que se fie en sus caricias,

Élla si partì dúnque dal ciélo, nè più curándo i soávi profúmi, che in Pafo, in Citera, ed in Idalia le sóno abbruciáti sóvra gli altári, s' alzò a vólo éntro il súo cárro tiráto dálle colómbe; chiamò il figliuólo, e spargéndosi sóvra il súo vólto adórno di nuóve bellézze il dolóre, così dísse :

Védi tu, o mío figliuólo, que' dúe uómini, che disprégiano la túa poténza, e la mía? Chi vorrà da quínci innánzi adorárci? Va a trafíggere cólle túe fréccce quéi dúe cuóri insensíbili, scéndi méco in quell' ísola; ío stéssa me n' andrò a parláre a Calipso. Dísse, e fendéndo l' ária, chiúsa in úna núvola tútta doráta, presentóssi a Calipso, che in quel moménto éra sóla sul márgine d' úna fontána, mólto lúngi dálla súa grótta, e favellólle in tal modo:

Infelíce déa, l' ingráto Ulisse v' ha dispregiáta, ed il súo figliuólo v' apparécchia un simigliánte disprézzo; ma viéne lo stésso Amóre in persona per vendicárvi. Io ve lo lássio, ed égli si starà fra le vóstre nínfe; cóme in áltri témpi Bacco fanciúllo, stétte fra le nínfe di Nasso, che lo nudrírono; Telemaco lo vedrà cóme un fanciúllo ordinário, non potrà diffidáre di lúi, e sentirà súbito il súo potére. Dísse, e nuovaménte saléndo éntro quélla nùvola doráta d' ond' éra uscíta, lasciò diétro a se un odóre d' ambrósia dal quále tútti i bóschi di Calipso ne rimásero profumáti.

Cupido restò fra le bráccia di Calipso; e tuttochè fósse déa, élla nondiméno sentì la fiámma, che già le serpeggiáva nel séno. Per allevársi dal súo torménto, lo diéde súbito álla nínfa Éucari, ch' érale a láto; ma oimè quánte vólte si pentì póscia d' avérlo fátto? Alla príma quel fanciúllo paréva innocente, dólce, amábile, ingénuo, e grazióso, quánto si potésse mái crédérlo, o desiderárlo. In veggéndolo giocóso, lusinghiére, sémpre ridénte, si sarébbe credúto che non potésse arrecáre

Sie verläßt den Olymp; sie achtet nicht mehr der süßen Gerüche, die von ihren Altären zu Paphos, zu Cythera und zu Idalium aufsteigen; sie fliegt herab auf ihrem Wagen, von Tauben gezogen; sie ruft ihren Sohn zu sich, und voll Wehmuth, die ihrem Gesichte neue Anmuth gab, spricht sie also zu ihm:

„Siehst du diese zwei Menschen, welche unserer Macht Hohn sprechen? Wer wird hinfort sich unserm Dienste noch widmen? Geh, verwunde mit deinen Pfeilen diese gefühllosen Herzen; komm herab mit mir in diese Insel; ich will mit Kalypso reden." Sie sprachs, durchflog die Luft in einer goldenen Wolke und trat vor die Göttin. Einsam saß diese am Rand einer Quelle, von ihrer Grotte entfernt.

„Unglückliche Göttin," sprach sie zu ihr, „der undankbare Ulysses hat dich verachtet; sein Sohn, noch unempfindlicher als er, bereitet dir ein ähnliches Schicksal; aber sei getrost! der Gott der Liebe kommt selbst, dich zu rächen. Ich lasse ihn dir; er wird unter deinen Nymphen bleiben, wie einst Bacchus unter den Nymphen der Insel Naros, die ihn erzogen. Telemach wird ihn für ein gewöhnliches Kind halten; er wird kein Mißtrauen in ihn setzen, aber bald wird er seine Macht empfinden." So sagte sie, und fuhr dann wieder in der goldenen Wolke empor, aus der sie getreten war. Ambrosische Gerüche blieben hinter ihr zurück, und erfüllten rings umher die Wälder der Göttin.

Der Liebesgott blieb in den Armen der Kalypso. Obgleich eine Göttin, fühlte sie doch bald die Flamme, die ihre Adern durchlief. Um ihrem Herzen Linderung zu verschaffen, übergab sie ihn der Nymphe, die zunächst bei ihr war; Eucharis war ihr Name. Aber ach! wie oft bereuete sie dieses in der Folge. Im Anfang schien nichts unschuldiger, sanfter, holdseliger, nichts harmloser und lieblicher, als dieser Knabe. Sah man seine Heiterkeit, sein einnehmendes Wesen, seine immer lächelnde Miene, so hätte man denken sollen, daß er nur

plaisir; mais à peine s'était-on fié à ses caresses, qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressait que pour trahir, et il ne riait jamais que des maux cruels qu'il avait faits ou qu'il voulait faire.

Il n'osait approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantait; et il sentait que cet inconnu était invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'aurait pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume; mais elles cachaient avec soin la plaie profonde qui s'envenimait dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes? disait-il à Mentor: combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Chypre, dont la beauté était choquante à cause de leur immodestie! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissait sans savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler: mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait continuer; ses paroles étaient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avaient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque, les dangers de l'île de Chypre n'étaient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse; en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est presque plus

pronto percibirá en ellas cierto veneno que perturbe su espíritu; porque este maligno y engañoso rapaz atrae con halagos á los que luego vende; y si se rie, es de los crueles males que ha causado, ó de los que intenta causar.

No se atrevia á llegarse á Mentor, cuya severidad le arredraba: bien conocia que era invulnerable, y que estaba fuera del alcance de sus flechas. Mas las ninfas sintieron muy luego los efectos del fuego que este rapaz enciende: no obstante procuraban ocultar la profunda llaga que les corroia el corazon.

Entre tanto estaba Telémaco admirado de la amabilidad y hermosura de este niño que se entretenia con las ninfas: aficiónase á él, y tomándole en brazos, ya le sienta en las rodillas, y ya le abraza para estrecharle mas con su pecho. Siéntese agitado de una inquietud interior, sin poder atinar la causa. Cuanto mas procura divertirse en aquellos juegos, al parecer inocentes, tanto mas se aumentaba su inquietud, y decae su valor. ¿No veis, Mentor, estas ninfas? le decia: ¡cuán diferentes son de aquellas mugeres de la isla de Chipre que con su poca modestia hacian tan chocante su belleza! Cierto que estas hermosuras inmortales manifiestan una inocencia, una honestidad y una sencillez que encanta. Hablaba, y se llenaba de rubor, sin saber porqué. No podia callar; y apenas empezaba á hablar, cuando no acertaba á proseguir. Unas veces dejaba á medio decir las palabras, otras eran indeterminadas y oscuras, y otras carecian de sentido.

Viéndole en tal estado, le dijo Mentor: ¡Ah, Telémaco! los peligros de la isla de Chipre eran ningunos comparados á los que ahora te cercan y contra los que no te precaves. El vicio grosero horroriza; la impudicicia brutal indigna; en donde está el peligro es en la hermosura modesta, porque se cree que en amarla solo se ama la virtud; y asi se presta el corazon fácilmente á los engañosos atractivos de una pasion, que no se echa de ver hasta que ya casi no es posible sofocarla. Huye, pues,

se non dilétto; ma appéna s' éra prestáta féde álle súe carézze, che sentívasi un non so che di pestífero, e di velenóso. Il fanciúllo malígno ed ingannatóre non accarezzáva che per tradíre, e non ridéva giammái, se non de' máli crudéli che avéva fátti, o di quéi che voléa fáre.

Non osáva égli accostársi a Mentore, la cúi severità spaventávalo, e s' accorgéva che quéllo sconosciúto éra invulnerábile, di módo che nessúna délle súe frécce avéva potúto trafíggerlo. In quánto álle nínfe, élleno sentírono incontanénte le fiámme, che accénde quésto fanciúllo ingannévole, ma nascondévano attentaménte la piága profónda, che incancheríva déntro a' lóro cuóri.

In quésto méntre Telemaco fu préso dálla piacevolézza, e dálla beltà del fanciúllo, in veggéndolo scherzáre con quélle nínfe. Egli lo abbracciáva, ed óra lo pigliáva súlle ginócchia, óra tra le bráccia, e sentíva in se stésso úna inquietúdine, délla quále ritrovár non potéva la cagióne; e più che cercáva dí scherzáre innocenteménte, più si turbáva, e s' indebolíva il súo cuóre. Vedéte vói quéste nínfe, dicéva a Mentore, quánto sóno differénti da quélle dónne di Cipri, la immodéstia délle quáli rendéa spiacénte la lor bellézza? Ma quéste bellézze immortáli dimóstrano úna innocénza, úna modéstia, úna semplicità, che sommaménte dilétta. Così parlándo, arrossíva senza sapérne il perchè. Non potéva far di méno di non parláre; ma appéna avéa cominciáto, che non potéva seguíre, e le súe paróle érano trónche, oscúre, e quálche vólta príve di sénso.

I perícoli dell' ísola di Cipri, gli dísse Mentóre, érano un núlla, o Telemaco, se si paragónano a quéi, di che vi fidáte al presénte. Il vízio grossoláno fa orróre, la sfacciatézza brutále cagióna délla indignazióne, ed è mólto più pericolósa úna bellézza modésta. In amándola pénsano gli uómini di non amáre che la virtù, e si lásciano trasportáre insensibilménte dágli allettaménti ingannévoli di úna passióne, che non si conósce, se

Vergnügen einflößen könnte, aber kaum hatte man sich seinen Liebkosungen überlassen, so fühlte man das verborgene Gift derselben. Das tückische, treulose Kind schmeichelte nur in verrätherischer Absicht, und lachte nur dann, wenn es Unheil gestiftet hatte oder stiften wollte.

Der Knabe wagte es nicht, sich Mentorn zu nahen, von seinem Ernst zurückgeschreckt. Keiner seiner Pfeile hatte in das Herz dieses Unbekannten eindringen können; er sah, daß es unverwundbar war. Die Nymphen fühlten bald die Gluth, die dieses listige Kind anzufachen weiß, aber sorgsam verbargen sie die tiefe Wunde, welche schon in ihren Herzen um sich zu fressen begann.

Telemach sah dieses Kind mit den Nymphen spielen. Seine Schönheit, seine Holdseligkeit nahmen ihn ein. Er schloß es in seine Arme; bald nahm er es auf seinen Schooß, bald drückte er es an sein Herz. Er fühlte eine Unruhe in sich, von der er sich den Grund nicht anzugeben wußte. Je mehr er sich diesem unschuldigen Spiele überließ, je mehr nahm seine Unruhe und Erschlaffung zu. „Siehst du diese Nymphen," sagte er zu Mentorn, „wie sind sie doch so verschieden von jenen cyprischen Weibern, deren Sittenlosigkeit ihrer Schönheit so viel Anstößiges gab! Welche Unschuld, welche Sittsamkeit, welche entzückende Einfalt ziert nicht diese unsterblichen Mädchen!" Indem er dies sagte, erröthete er, ohne zu wissen, warum; er fühlte sich gedrungen zu sprechen; aber kaum hatte er angefangen, so verstummte er wieder. Seine Worte waren abgebrochen, dunkel, oft hatten sie gar keinen Sinn.

„O, Telemach!" antwortete ihm Mentor, ,,die Gefahren der Insel Cypern verdienen diesen Namen nicht, wenn man sie mit den gegenwärtigen vergleicht, in die du nicht einmal ein Mißtrauen setzest. Das grobe Laster erweckt Abscheu; zügellose Unverschämtheit empört; aber die bescheidene Schönheit ist weit gefährlicher; man wähnt nur die Tugend in ihr zu lieben, und unvermerkt folgt man den täuschenden Lockungen einer Leidenschaft, die man nicht eher gewahr wird, als bis

temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper; fuyez les dangers de votre jeunesse: mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connaissez pas. C'est l'Amour, que Vénus sa mère est venue apporter dans cette île pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère; il a blessé le cœur de la déesse Calypso; elle est passionnée pour vous: il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent: vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme! presque sans le savoir.

Telémaque interrompait souvent Mentor, lui disant: Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes: Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendans; son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avait donnée à mon père? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondait: Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? Comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Égypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçaient votre tête dans la ville de Tyr? après tant de merveilles, igno-

mi querido Telémaco: huye de esas ninfas, que solo por engañarte mejor se te presentan tan discretas: conoce los peligros á que tu edad te espone, y huye de ellos; pero huye particularmente de ese rapaz que no conoces. Ese es Amor mismo, traido por su madre Vénus para vengarse del desprecio que hiciste del culto que se le daba en Citera. Ya ha herido con sus flechas el corazon de Calipso, que está de tí apasionada: él ha incendiado el de todas las ninfas que le rodean; y tú mismo, desgraciado jóven, tú mismo ardes casi sin saberlo.

Interrumpia Telémaco muchas veces á Mentor, diciéndole: ¿Pero porqué no hemos de establecernos en esta isla? Ulises ya no vive: ¡cuánto tiempo hace que debe de estar sepultado en los abismos del mar! Penelope, viendo que ni él ni yo hemos vuelto, no habrá podido resistirse á tantos pretendientes: su padre Icaro la habrá precisado á aceptar un nuevo esposo. Y en este caso ¿á qué hemos de volver á Itaca? ¿á verla en otros lazos, faltando á la fé que prometió á mi padre? Los Itacenses han olvidado á Ulises; y si nosotros vamos, será solo á hallar una muerte cierta, porque los amantes de Penelope tienen ocupadas las avenidas del puerto para asegurar mejor nuestra ruina en caso de que volvamos.

En tí se ven ahora, le respondió Mentor, los efectos de una ciega pasion: ejercítase el ingenio en hallar todas las razones que la favorecen, mientras el juicio permanece ocioso, temiendo encontrar las que la condenan. Para nada es uno mas sagaz que para engañarse á sí mismo, y sofocar sus remordimientos. ¿Por desgracia te has olvidado de cuanto han hecho los dioses por restituirte á tu patria? ¿ya no te acuerdas como saliste de Sicilia? ¿las desgracias que padeciste en Egipto no se trocaron repentinamente en prosperidades? ¿qué mano invisible te sacó de los peligros que en Tiro amenazaban tu cabeza? ¿y despues

non quándo non è più témpo di spégnerla. Fuggítte, o mio cáro Telemaco, fuggíte quéste nínfe, le quáli non sóno così discréte se non per méglio ingannárvi; fuggíte i perícoli délla vóstra giovannézza; ma specialménte fuggíte quésto fanciúllo; che non è da vói conosciúto. Egli è Cupido, che Venére súa mádre è venúta ad apportáre in quest' ísola, per vendicársi del disprégio che avéte dimostráto vérso quel cúlto, che a léi si rénde in Citera. Désso ha feríto il cuóre délla déa Calipso, ed élla è appassionáta per vói; ha accéso il cuóre di tútte le nínfe, che la circóndano, ed ardéte vói stésso, o infelíce gióvane, sénza che quási ve ne accorgiáte.

Telemaco interrompéva sovénte Mentore, e gli dicéva: Ma perchè non ci fermiámo in quest' ísola? Ulisse non è più vívo: égli déc da mólto témpo in quà ésser sepólto nel máre. Penelope non veggéndo tornáre nè lúi, nè me, non avrà potúto resístere ad un così gran número di pretendénti, ed Icaro súo pádre l' avrà costrétta a ricévere un nuóvo spóso. Dovrò fórse tornáre in Itaca per vedérla impegnáta in quálche nuóvo matrimónio dópo violáta la féde, che avéva dáta a mío pádre? Gl' Itacesi hánno perdúta la memória d' Ulisse, e nói non possiámo tornárvi, se non per cercáre úna mórte cérta, perciocchè gli amánti di Penelope hánno occupáti tútti i pássi, per cúi si può entráre nel pórto, a fíne di rénder più sicúra la nóstra perdizióne quándo torniámo.

Quésto appúnto, gli rispóse Mentore, è l' effétto d' úna ciéca passióne. Cérca l' uómo con sottigliézza tútte le cagióni, che la favoríscono, e tórce gli ócchi per non vedére tútte quélle, che la condánnano. Mái non si è tánto ingegnóso, quánto per ingannáre se stésso, e per soffocáre i própri rimordiménti. Vi siéte fórse dimenticáto di tútto ciò che hánno fátto li déi per ricondúrvi álla pátria, allorché uscíste dálla Sicilia; le disgrázie, che avéte prováte in Egitto, non si sóno cambiáte improvvisaménte in prosperità? Qual máno sconosciúta v' ha liberáto da tútti i perícoli, che nélla città di Tiro minacciávano la vóstra

es fast nicht mehr Zeit ist, die Flamme zu löschen. Fliehe, o Telemach! fliehe diese Nymphen, die nur so sittsam sind, um dein Herz desto sicherer zu beschleichen; fliehe die Gefahren, die deiner Jugend drohen; aber vor allem fliehe diesen Knaben, den du nicht kennst. Es ist der Liebesgott; seine Mutter brachte ihn in diese Insel, um sich an dir zu rächen, weil du ihr die Verehrung versagtest, welche ihr von andern in Cythera erwiesen wird. Er hat das Herz der Göttin verwundet; sie liebt dich; er hat alle Nymphen, die um sie sind, in Flammen gesetzt; sie hat auch dich ergriffen, diese Flamme, junger Mensch, und du weißt es beinahe selbst nicht."

Telemach unterbrach Mentor oft. „Warum bleiben wir nicht in dieser Insel? Ulysses lebt nicht mehr; schon lange muß ihn das Meer verschlungen haben. Penelope, die weder ihn noch mich in die Heimath zurückkommen sah, wird ihren Freiern nicht haben widerstehen können. Ihr Vater Ikarus wird sie gezwungen haben, einen andern Gemahl zu wählen. Soll ich nach Ithaka zurückkehren, um sie durch neue Bande gefesselt zu sehen? Soll ich Zeuge ihrer Treulosigkeit gegen meinen Vater sein? Die Ithaker haben den Ulysses vergessen. Wir können nicht nach Ithaka zurückkehren, ohne uns einem gewissen Tode auszusetzen, weil die Freier Penelopens alle Zugänge des Hafens besetzt haben, um unsers Untergangs bei unserer Rückkehr desto gewisser zu sein."

Mentor antwortete: „Wer hört nicht in diesen Worten die Sprache der blinden Leidenschaft! Schlau sucht sie alle Gründe auf, die sie begünstigen, und verschließt die Augen, aus Furcht diejenigen zu sehen, die sie verdammen. Man ist nie sinnreicher, als wenn es darauf ankommt, sich selbst zu hintergehen, und sein Gewissen zum Stillschweigen zu bringen. Hast du alles vergessen, was die Götter für dich gethan haben, um dich in dein Vaterland zurückzuführen? Wie kamst du aus Sizilien? Haben sich die Widerwärtigkeiten, die du in Aegypten erfuhrest, nicht auf einmal in Freuden verwandelt? Welche unsichtbare Hand entriß dich allen den Gefahren, die deinem Leben in Tyrus drohten? Nach allen diesen Wundern kannst du noch an den Absichten des

rez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais, que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux ! menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentait attendri aux discours de Mentor ; sa douleur était mêlée de honte ; il craignait l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devait tant : mais une passion naissante, et qu'il ne connaissait pas lui-même, faisait qu'il n'était plus le même homme. Quoi donc ! disait-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse ? Je compte pour rien, répondait Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seule, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie serait encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourrait finir.

Télémaque ne répondait à ce discourse que par des soupirs. Quelquefois il aurait souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île : quelquefois il lui tardait que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochait sa faiblesse. Toutes ces pensées contraires agitaient tour à tour son cœur, et aucune n'y était constante : son cœur était

de tantas maravillas ignoras aun lo que te tienen reservado los dioses ? Pero ¿ qué es lo que digo ? tú eres indigno de su cuidado. Por mí, á partir voy en este momento : yo sabré hallar los medios de salir de la isla. Y tú, indigno hijo de un padre tan sabio y generoso, quédate aquí entre mugeres : quédate á pasar con ellas una vida muelle y sin honor : haz, á pesar de los dioses, lo que tu padre tuvo por indigno de sí.

Estas palabras de desprecio le llegaron al corazon : amaba á Mentor, sentia su disgusto, y se avergonzaba de habérsele causado : temia el enojo y la ausencia de un sabio á quien tanto debia ; pero una pasion, que empezaba á desenvolverse en su corazon, le tenia tan trastornado, sin que él lo conociese, que ya no era el mismo hombre. ¿ Pues que, decia á Mentor bañados los ojos en lágrimas, en nada teneis la inmortalidad que la diosa me ofrece ? Yo tengo en nada, le respondió, todo lo que se opone á la virtud y á los decretos de los dioses. La virtud te está llamando á tu patria para que veas á Ulises y á Penelope. La santa virtud te prohibe que te abandones á una loca pasion. Los dioses que te han sacado de tantos peligros, y que te tienen reservada igual gloria que á tu padre, te ordenan que salgas de esta isla. Solo el Amor, ese vergonzoso tirano, puede retenerte en ella. ¿ De qué te aprovechara una vida inmortal sin libertad, sin virtud y sin gloria ? Semejante vida seria tanto mas desgraciada, cuanto no tendria término

Telémaco solo respondia con suspiros : algunas veces se alegraba de que á su pesar le sacase de la isla : otras le parecia que tardaba en marcharse de ella, y en verse libre de un amigo tan severo, que con solo su presencia vituperaba su flaqueza. Alternaban en su corazon estos contrarios deseos, y en ninguno permanecia constante ; semejante á la mar que sirve de juguete

tésta? Dópo tánte cóse maraviglióse, non ancóra sapéte ciò che i destíni v' han preparáto? Ma che díco? Ne siéte indégno. Per me, ío mi párto, e saprò ben uscíre fuór di quest' ísola. Figliuólo víle d' un pádre così sággio, e così generóso, menáte quì púre in mézzo úna brigáta di fémmine úna víta mólle, e disonoráta; fáte púre a dispétto dégli déi tútto ciò, che vóstro pádre ha credúto disdicévole a se medésimo.

Quéste paróle di disprézzo penetrárono persíno nel fóndo del cuóre a Telemaco, ed égli sentívasi inteneríto da' ragionaménti di Mentore. Il súo dolóre éra mescoláto cólla vergógna; teméva l' indignazióne, e le parténza di un amíco sì sággio, al quále di tánto éra debitóre; ma úna passióne nascénte, e da lúi stésso non conosciúta, lo trasformáva in un áltro uómo divérso da quel di príma. Che dúnque, dicéva a Mentore cólle lágrime ágli ócchi, non stimáte vói núlla l' immortalità, che da Calipso mi viéne offérta? Io núlla stímo, rispóse Mentore, tútto ciò ch' è contrário álla virtù, ed ágli órdini dégli déi. La virtù vi richiáma álla vóstra pátria per rivedére Ulisse e Penelope: la virtù vi proibísce l' abbandonárvi ad úna stólta passióne; e gli déi che v' hánno liberáto da tánti perícoli, per apparecchiárvi úna glória eguále a quélla di vóstro pádre, v' órdinano che abbandoniáte quest' ísola; e Amóre, quél vergognóso tiránno, vi può égli sólo tenér quì férmo? E che faréste d' úna víta immortále sénza libertà, sénza virtù, sénza glória? Cotésta víta sarébbe ancór più infelíce per quésto appúnto, perchè non potrébbe avér fíne.

Telemaco non rispóse ad un sì fátto ragionaménto, che con alcúni sospíri. Quálche vólta avrébbe desideráto che Mentore lo avésse tratto mal súo grádo fuór di quell' ísola; e quálche vólta gli paréva che tardásse tróppo a giúgner quél témpo, nel quále Mentore già si fósse partíto, per più non avére dinánzi ágli ócchi un tále amíco sevéro, che gli rimproveráva la súa fiacchézza. Tútti quésti contrári agitávano la súa ménte, nè alcúno di éssi avéa fermézza verúna, ed il súo cuóre éra cóme

Himmels mit dir zweifeln? Aber wozu alles dieses? du bist derselben unwürdig. Mein Entschluß ist gefaßt; ich weile nicht länger hier, und werde schon Mittel finden, aus dieser Insel zu kommen. Feiger Sohn eines so weisen, so edelgesinnten Vaters! Führe immerhin hier ein üppiges und ehrloses Leben mitten unter Weibern, und thue den Göttern zum Trotz, was dein Vater seiner unwürdig hielt."

Diese Verachtung athmenden Worte drangen tief in Telemachs Herz. Er fühlte sich gerührt; Schmerz und Scham ergriffen ihn. Er fürchtete den Unwillen und die Abreise dieses weisen Mannes, dem er so viel zu danken hatte, aber eine aufkeimende Leidenschaft, die er selbst nicht kannte, hatte ihn zu einem ganz andern Menschen gemacht. „Wie?" sagte er zu Mentorn mit thränenden Augen, „hat denn die Unsterblichkeit keinen Werth in deinen Augen, die mir die Göttin anbietet?" „Nichts hat für mich einen Werth," erwiederte Mentor, „was gegen die Tugend und den Willen der Götter ist. Die Tugend ruft dich in dein Vaterland zurück, damit du deinen Vater und Penelope dort wieder sehen mögest. Die Tugend untersagt dir, dich einer thörichten Leidenschaft zu überlassen. Die Götter, die dich aus so vielen Gefahren gerettet haben, um dich zu einer Größe zu erheben, die der Größe deines Vaters gleich sei, gebieten uns, diese Insel zu verlassen. Die Liebe allein, diese schändliche, tyrannische Leidenschaft, kann dich hier zurück halten. Und was würde dir selbst die Unsterblichkeit nützen, ohne Freiheit, ohne Tugend, ohne Ruhm? Dein Leben würde nur um so elender sein, da es nie endigen könnte."

Telemach erwiederte diese Worte nur mit Seufzern. Bald wünschte er, daß Mentor ihn wider seinen Willen dieser Insel entreißen möchte, bald fühlte er ein Verlangen, Mentor abreisen zu sehen, um diesen strengen Freund, der ihm nur seine Schwachheiten vorwarf, nicht mehr um sich zu haben. Abwechselnd bewegten diese Empfindungen seine Seele, aber keine derselben war von Dauer. Sein Herz glich dem

comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il était devenu maigre; ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait cru que ce n'était point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui. Il périssait, tel qu'une fleur qui, étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvait résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avait remarqué que Calypso aimait éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimait pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devait emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse que je n'avais jamais vue en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Chypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur

á vientos contrarios. Unas veces se quedaba inmóvil tendido en la playa del mar; y otras se encerraba en lo interior de los bosques, y allí lloraba amargamente, y daba gritos semejantes á los rugidos de un leon. Habíase enflaquecido tanto, tenia tan hundidos los ojos, y se descubria en ellos una ferocidad, que al verle asi tan pálido, abatido y desfigurado, con dificultad se hubiera creido que era Telémaco. De cada vez iba perdiendo mas de su hermosura, de su natural agrado, y de su heróico valor. Como una flor que por la mañana sale de su capullo, llena el campo de fragrancia, y á proporcion que se avecina á la tarde, se va poco á poco amortiguando, y marchitándose sus vivos colores, hasta que por fin desfallecida inclina la cabeza, perece y se seca: asi el hijo de Ulises se hallaba á los umbrales de la muerte.

Conociendo Mentor que Telémaco no podia resistir á la fuerza de su pasion, concibió para librarle de tan eminente peligro el mas acertado proyecto. Conocia que Calipso le amaba estremadamente, y que él no amaba menos á la ninfa Eucaris: disposiciones todas del cruel Amor, que para mayor tormento de los hombres hace que uno desdeñe el cariño de quien mas le ama. Resuelve, pues, escitar los zelos; y sabiendo que Eucaris tenia dispuesta una cacería con Telémaco, dijo á la diosa: He notado en este jóven una pasion por la caza que me parece nueva. Esta diversion empieza á hacerle mirar con disgusto todas las demas: solo en los bosques y en los montes vive contento: ¿sois vos, o diosa, por ventura la que le inspira esta pasion?

No pudo Calipso disimular el enojo que le causó esta queja, y asi le respondió: Yo no sé qué juicio hacer del tal Telémaco, que habiendo despreciado los placeres que ofrece la isla de Chipre, no puede resistirse ahora al encanto de la mediana hermosura de una de mis ninfas. Ni sé como se atreve á lisonjearse en mi presencia de tantas acciones heróicas un hombre cuyo corazon tan vilmente se entrega á la voluptuosidad, y que solo

il máre, ch' è il trastúllo di tútti i vénti contrári. Stávasi sovénte stéso, ed immóbile in su la spiággia del márc; versáva sovénte mólte amaríssime lágrime, ed alzáva cérte grída símili a' ruggíti d' un addoloráto leóne, ritiráto nel fóndo di quálche oscúra forésta. Era divenúto mágro, i suói ócchi affossáti érano piéni d' un fuóeo divoratóre; ed in vedérlo pállido, fiáceo, e sfiguráto, si sarébbe eredúto ch' égli non fósse Telemaeo. La súa bellézza, la súa natúra festévole, la súa nóbile vivacità se ne fuggívano lúngi da lúi: paréva cóme un fióre, che apértosi sul mattíno spárge un odóre soáve per la campágna, ma ehe a póco a póeo appassándosi vérso la séra, pérde i suói vívi eolóri, e già languísce, e si sécca, e inchína la bélla tésta, non poténdo più sostenérla. Così il figliuólo d' Ulisse éra giá vicíno a moríre.

Mentore veggéndo che Telemaco non potéva resístere álla violénza délla passióne, formò un diségno accortíssimo per liberárlo da un perícolo così gránde. Avéa égli osserváto che Calipso amáva eecessivaménte Telemaco, e ehe Telemaeo non amáva méno la nínfa Eucari; imperciocchè lo spietáto Amóre, per tormentárci, fa quálche vólta ehe amiámo póco quélla persóna, dálla quále nói siámo amáti. Mentore determinò d' eccitáre la gelosía di Calipso. Eueari dovéva eondúr séco Telemaco ad úna eáecia; pereiò Mentore dísse a Calipso: Ho osserváta in Telemaco úna passióne vérso la cáccia, ehe in ésso ío non avéva giammái vedúta: quésto piacére comíneia ad infastidírlo d' ógni áltro, ed égli non áma più se non le foréste, e le più selvágge montágne. Siéte vói fórse, o déa, che gliéne spiráte quésto ardentíssimo desidério?

Sentì Calipso accéndersi nel séno úna crudél cóllera in udíre táli paróle, e non potè eontenérsi. Quésto Telemaco, élla rispóse, che ha dispregiáti tútti i piacéri di Cipri, non può resístere álla medióere bellézza d' úna mía nínfa: eóme dúnque ósa vantársi d' avér fátte tánte azióni maraviglióse, égli, che vilménte si láseia víncere dal piacére, e che non par náto, se non per menáre úna víta oscúra in mézzo ad úna brigáta di

wogenden Meere, das von entgegengesetzten Winden umhergetrieben wird. Oft lag er ausgestreckt und unbeweglich an dem Gestade des Meeres; oft weilte er in den tiefen Gründen irgend eines finstern Waldes, weinte bittere Thränen und erhob ein lautes Geschrei gleich dem Brüllen eines Löwen. Er war mager geworden; in seinen eingefallenen Augen glimmte ein verzehrendes Feuer. So bleich, so ermattet, so entstellt als er war, wer hätte noch den Telemach in ihm erkannt? Seine Schönheit, seine Munterkeit, sein edler Anstand hatten ihn verlassen. Wie eine Blume, die des Morgens aufblüht, das Feld mit süßen Düften erfüllt, und am Abend allmählig hinwelkt — ihre lebhaften Farben erblassen, sie ermattet, sie vertrocknet, ihr schönes Haupt neigt sich, es sinkt zur Erde: so verblühte auch der Sohn des Ulysses; schon war er an den Pforten des Todes.

Mentor sah, daß Telemach unfähig war, der Gewalt seiner Leidenschaft zu widerstehen; er faßte also einen klugen Vorsatz, um ihn der großen Gefahr zu entreißen, die ihm drohte. Er hatte bemerkt, daß Kalypso Telemach heftig liebte, und daß Telemach dieselbe Leidenschaft für die junge Nymphe Eucharis fühlte; denn der grausame Liebesgott, die Sterblichen zu quälen, erweckt nur selten gegenseitige Liebe in den Herzen der Menschen. Mentor beschloß, die Eifersucht der Kalypso zu erregen. Eucharis sollte eines Tages mit Telemach auf die Jagd gehen. Mentor sagte zu Kalypso: „Telemach zeigt seit einiger Zeit eine Neigung zur Jagd, die ich nie an ihm bemerkte. Dieses Vergnügen raubt ihm den Geschmack an allen andern; nur Wälder und rauhe Berge haben jetzt etwas Anziehendes für ihn; bist du es, o Göttin, die ihm diese Leidenschaft eingeflößt hat?"

Kalypso hörte diese Worte mit quälendem Verdruß. Sie konnte ihre Empfindungen nicht verbergen. „Dieser junge Mensch," antwortete sie, „kann nicht einmal der mittelmäßigen Schönheit einer meiner Nymphen widerstehen. Wie kann er es wagen, sich hoher Thaten zu rühmen, er, dessen Herz sich nur wollüstiger Weichlichkeit ergibt, und

s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui: il lui montrait seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvrait ses peines sur toutes les choses qu'elle voyait, et elle faisait sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avait avertie acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avait cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposait même déjà une seconde chasse, où elle prévoyait qu'il ferait comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en voulait être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi:

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparait, et à la vengeance des dieux? N'es-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse! Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité! ou plutôt que tu périsses en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi: elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avait les yeux rouges et enflammés: ses regards ne s'arrêtaient en aucun endroit; ils avaient

parece haber nacido para tener una vida oscura entre mugeres. Notando Mentor cuanto la inquietaban los zelos, no se atrevió á añadir ni una palabra, temiendo desconfiarla; y se contentó con dar á entender su tristeza en el abatimiento del semblante. La diosa le manifestó las quejas que tenia de cuanto á su vista pasaba, prorumpiendo cada instante en nuevas amenazas, furiosa ya con la noticia que de tal caza acababa Mentor de darle: despues supo que el principal cuidado de Telémaco habia sido ocultarse de las otras ninfas para hablar á solas á Eucaris. Supo tambien que se proyectaba segunda cacería, en la que no dudaba que tendria Telémaco la misma conducta que en la primera: y para desconcertar sus ideas, declaró abiertamente que queria asistir á ella. Pero en el mismo instante, y sin poder disimular por mas tiempo su resentimiento, le habló de esta manera:

¿A qué has venido, jóven temerario, á qué has venido á esta isla? ¿No viniste buscando un auxilio contra el justo naufragio que te prevenia Neptuno, y donde sustraerte de la venganza de los dioses? ¿ó has venido á mi isla, inaccesible á todo mortal, á despreciar mi poder y el amor que te he manifestado? ¡Divinidades del Olimpo y de la Estigia, oid los votos de una desgraciada diosa! ¡Confundid á este pérfido, á este hombre ingrato, á este impío! Y pues es mas cruel y mas injusto que su padre, sean mayores y mas crueles sus trabajos. No permitais, justos dioses, que vuelva á ver su patria, esa isla miserable que este impío ha tenido la audacia de preferir á la inmortalidad; ó mas bien, perezca estándola viendo desde el medio del mar; y que su cuerpo, hecho el juguete de las olas, sea arrojado sin esperanza de sepultura á las arenas de esta playa. Véanle mis ojos servir de pasto á las fieras y á los buitres; y véalo tambien la misma á quien tanto ama: véalo, y sienta despedazarse su corazon de dolor: sírvame de consuelo su desesperacion.

Asi hablaba Calipso, teniendo encendidos de furor los ojos, vaga la vista, sin fijarla en nada, con un aire sombrío y feroz

fémmine? Mentore osservándo con dilétto quánto la gelosía turbásse il cuóre di Calipso, áltro non dísse, per timóre di métterla in diffidénza di se medésimo, e le mostráva solaménte un vólto tútto malincónico, e tútto afflítto. La déa si lagnáva con lúi di tútte le cóse, ch' élla vedéva, e ne facéva del contínuo quálche áltro nuóvo laménto. Quélla cáccia, délla quále Mentore l' avéva avvisáta, finì di fárla dáre in furóre; Séppe che Telemaco, per parláre ad Eucari, non avéa cercáto se non di sottrársi álla vísta délle áltre nínfe; e già si parláva eziandío d' úna secónda cáccia, dóve prevedéa che farébbe ciò, che fátto avéa nélla príma. Perchè fallíssero i diségni di Telemaco, dichiarò che anch' élla voléva andáre álla cáccia; índi all' improvvíso più non poténdo frenár la cóllera, così parlógli:

Così dúnque, o gióvane temerário, tu séi venúto néllа mía ísola per isfuggíre il giústo naufrágio, che Nettuno t' apparecchiáva, e la vendétta, che cóntro di te voléano fáre li déi? Non séi tu entráto in quest' ísola, che non è apérta ad uómo verúno, se non per dispregiáre la mía poténza, e l' amóre che t' ho mostráto? Ascoltáte, o déi del ciélo e dell' inférno, úna mísera déa; affrettátevi di confóndere quésto pérfido, quésto ingráto, quésto sacrílego. Giacchè séi ancóra più crudéle, e più ingiústo di túo pádre, prégo il ciélo, che tu sofferísca máli mólto più lúnghi, e più crudéli de' suói. Nò, giammái tu non rivégga la túa pátria, quélla póvera ed infelíce Itaca, che non ti séi vergognáto d' antepórre all' immortalità ch' ío ti dáva; o piuttósto che tu perísca in mézzo il máre in veggéndola di lontáno; e che il túo córpo divenúto il trastúllo délle ónde, sía nuovaménte gettáto su l' aréna di quésta spiággia, sénza sperápza di sepoltúra. Lo véggano i miéi ócchi mangiáto dágli avoltói; lo vedrà coléi pariménte, che t' è sì cára; éssa lo vedrà; sentirássi squarciáre il cuóre, e la súa disperazióne sarà la felicità di Calipso.

Méntre così favelláva, élla avéa gli ócchi róssi, ed infiammáti; i suói sguárdi mái non si fermávano in alcún luógo, ed

der nur geboren zu sein scheint, ein unrühmliches Leben mitten unter Weibern zu führen?" Mentor sah mit Vergnügen, wie sehr die Eifersucht das Herz der Göttin beunruhigte, aber er sprach nicht weiter, aus Furcht, Mißtrauen gegen sich zu erregen, nur zeigte er Kummer und Niedergeschlagenheit in seinem Gesichte. Die Göttin verbarg ihm ihren Verdruß nicht über das, was sie sah, und erneuerte stets ihre Klagen. Die Jagd, von der ihr Mentor gesagt hatte, trieb ihre Wuth aufs höchste. Sie erfuhr, daß Telemach keine andere Absicht gehabt habe, als sich der Gesellschaft der andern Nymphen zu entziehen, um mit Eucharis zu reden. Schon sollte eine zweite Jagd angestellt werden, und sie sah dieselben Folgen voraus. Um Telemachs Absichten zu vereiteln, erklärte sie, daß sie auch an dieser Jagd Theil nehmen wolle. Aber auf einmal änderte sie ihren Entschluß wieder, und, unvermögend ihren Unwillen länger zurückzuhalten, redete sie Telemach also an:

„So bist du also nur darum in meine Insel gekommen, verwegener Jüngling, nur darum dem verdienten Schiffbruch, den Neptun dir bereitete, und der Rache der Götter entgangen, nur darum betratst du diese Insel, die keinem Sterblichen offen steht, um meine Macht und die Gunst, die ich dir erzeigte, zu verhöhnen? Mächte des Olymps und der Unterwelt, höret eine unglückliche Göttin! Eilet, diesen Treulosen, diesen Undankbaren, diesen Ruchlosen zu strafen. Mögen dich noch längere, noch peinlichere Leiden treffen, als deinen Vater, da du ihn an Härte und Ungerechtigkeit übertriffst. Nein, nein, nie müssest du dein Vaterland wieder sehen, dieses armselige, dieses verächtliche Ithaka, das du schamlos genug warst, der Unsterblichkeit vorzuziehen! Oder vielmehr, mögest du mitten im Meere, es von ferne erblickend, zu Grunde gehen, und möge dein Körper, ein Spiel der Wellen, ohne Hoffnung des Begräbnisses, auf den Sand dieser Küste geworfen werden! Möchten meine Augen es sehen, wie er den Geiern zum Raube wird. Deine Geliebte wird es auch sehen, sie wird es sehen, es wird ihr das Herz zerreißen, und ihre Verzweiflung wird meine Freude vollkommen machen."

Kalypso sprachs. Roth und entflammt waren ihre Augen. Ihre unstäten Blicke schweiften umher, düster und wild. Ihre zitternden

je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étaient couvertes de taches noires et livides; elle changeait à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandait sur tout son visages: ses larmes ne coulaient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir semblaient en avoir tari la source; et à peine en coulait-il quelqu'une sur ses joues. Sa voix était rauque, tremblante et entrecoupée.

Mentor observait tout ces mouvemens, e ne parlait plus à Télémaque. Il le traitait comme un malade desespéré qu'on abandonne, il jetait souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentait combien il était coupable et indigne de l'amitié de Mentor; il n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami dont le silence même le condamnait. Quelquefois il avait envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il était touché de sa faute: mais il était retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne voulait pour se retirer du péril; car le péril lui semblait doux, et il ne pouvait encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les dieux et les déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avaient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui serait victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les nymphes, avait mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Mentor, se servait de la jalousie, inséparable de l'amour, contre l'Amour même. Jupiter avait résolu d'être le spectateur de ce combat et de demeurer neutre

Cependant Eucharis, qui craignait que Télémaque ne lui échappât, usait de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle allait partir avec lui pour la seconde chasse, et elle était vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avaient répandu sur elle de nouveaux charmes; en sorte que ce jour-là sa beauté effaçait celle de la déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines; elle eut honte de se voir. Alors

que causaba espanto. Temblábale la barba, y mudaba de color á cada instante. Alguna vez le cubria el rostro una mortal palidez: sus lágrimas no corrian como otras veces con libertad y abundancia, sino con escasez y opresion: habíanlas agotado la rabia y la desesperacion. La voz salia ronca, trémula é interrumpida.

Mentor lo observaba todo; y si no hablaba con Telémaco, era porque le trataba ya como á un enfermo, que por no dar esperanzas, se le abandona. Sin embargo no dejaba de echarle algunas miradas de compasion.

Bien conocia Telémaco su culpa, y cuan indigno era de la amistad de Mentor; y asi era que no se atrevia á levantar los ojos para mirarle, temiendo encontrarse con los de su amigo, que hasta con el silencio reprendia su debilidad. No le faltaban impulsos para arrojarse á sus brazos, y manifestarle su arrepentimiento; pero le contenia una reprensible cortedad, y por otra parte temia dar lugar con esta demonstracion á que le sacase antes que quisiera del peligro en que se hallaba, porque lejos de temerle, le amaba; y si bien le conocia, le faltaba valor para resolverse á abandonar su loca pasion.

Congregados los dioses y diosas del Olimpo, tenian fijos los ojos en la isla de Calipso, esperando ver por quien quedaba la victoria entre Minerva y el Amor. Este dios todo lo habia incendiado con sus fuegos; y Minerva, bajo la figura de Mentor, se servia de los zelos, inseparables del amor, contra el Amor mismo. Júpiter habia resuelto ser un espectador neutral de este combate.

Entre tanto, temiendo Eucaris, que se le escapase Telémaco, se valia de mil artificios para retenerle en sus redes. Estaba ya para salir con él á la segunda cacería, y su trage era semejante al de Diana: Vénus y Cupido habian cuidado de derramar sobre ella nuevas gracias, de modo que aquel dia eclipsaba su hermosura á la de la misma Calipso, que viéndola de lejos, y mirándose al mismo tiempo en la mas cristalina de sus fuentes, se avergonzó de verse, y tomó el partido de ocultarse en lo in-

avévano un non so che di tórbido, e di feróce; le súe guánce tremánti érano copérte di nére, e lívide mácchie; ad ógni moménto élla cambiávasi di colóre, e sovénte le si spargéva sul vólto úna pallidézza mortále. Più non iscorrévano le súe lágrime, cóme per innánzi, con abbondánza; paréa che la rábbia e la disperazióne ne avéssero seccáta la fónte, ed appéna a léi ne scorrévano alcúne sóvra le guánce. La súa vóce éra fióca, tremánte, ed interrótta.

Mentore osserváva tútti i suói moviménti, nè più parláva a Telemaco. Égli lo trattáva cóme un inférmo disperáto, che s' abbandóna, e solaménte spésso gettáva sóvra di lúi quálche sguárdo di compassióne.

Telemaco ben conoscéva quánto égli fósse colpévole, ed indégno dell' amicízia di Mentore, e non osáva alzáre gli ócchi per paúra d' incontráre quéi dell' amíco, il cúi silénzio medésimo lo condannáva. Quálche vólta pensáva d' andáre a gettárségli al cóllo, e dimostrárgli quánto fósse addoloráto délla súa cólpa; ma venía ritenúto, óra da úna cattíva vergógna, óra da timóre di fáre assái più che non voléa per trársi fuór del perícolo, imperciocchè il perícolo gli paréa dólce, e non ancóra potéva indúrsi a volér víncere la súa forsennáta passióne.

Gli déi, cólle dée del ciélo adunáti insiéme, stándosi in un profóndo silénzio, tenévano físsi gli ócchi nell' ísola di Calipso, per vedére tra Minerva, e Cupido, chi di lor dúe fósse per éssere vincitóre. Cupido scherzándo cólle nínfe avéa méssa ógni cósa a fuóco nell' ísola: Minerva sótto la figúra di Mentore, si servíva délla gelosía inseparábile dall' amóre cóntro al medésimo Amore; e Giove avéva stabilíto d' éssere spettatóre d' un tále combattiménto, e di rimanére neutrále.

Intánto Eucari, la quále teméva che Telemaco le fuggísse, usáva mílle artifíci per ritenérlo néi suói legámi. Élla éra già in púnto di patírsi con ésso lúi per andáre álla secónda cáccia, ed éra vestíta cóme Diana. Venere e Cupido l' avévano tútta spársa di nuóvi vézzi, per módo che la súa in quel giórno oscuráva fin la beltà di Calipso. Calipso mirándola di lontáno, guardò nel medésimo témpo se stéssa nélla più límpida délle súe fónti, e si vergognò di vedérsi; e nascondén-

Wangen waren mit schwarzgelben Flecken bedeckt. Jeden Augenblick änderte sie die Farbe, und oft umzog Todesblässe ihr ganzes Gesicht. Aus ihren Augen ergossen sich nicht mehr wie vormals häufige Thränen; kaum flossen bisweilen einige über ihre Wangen herab; Wuth und Verzweiflung schienen die Quelle derselben vertrocknet zu haben. Ihre Stimme war heiser, zitternd und unterbrochen.

Mentor beobachtete alle ihre Bewegungen. Er sprach nicht mehr mit Telemach; er betrachtete ihn wie einen Kranken, den die Ärzte aufgeben, weil sie an seiner Genesung verzweifeln; aber oft warf er einen Blick des Mitleids auf ihn.

Telemach fühlte wie strafbar er sei, wie unwürdig der Freundschaft Mentors. Er wagte es nicht, die Augen aufzuschlagen, aus Besorgniß, sie möchten den Augen seines Freundes begegnen, dessen Stillschweigen selbst ihm sein Urtheil sprach. Manchmal wandelte ihn das Verlangen an, sich an seinen Hals zu werfen, und ihm zu gestehen, wie sehr das Bewußtsein seiner Schuld ihn niederdrücke; aber bald hielt ihn eine falsche Scham zurück, bald fürchtete er, weiter zu gehen, als er wollte, denn noch wollte er sich der Gefahr nicht entziehen, noch däuchte sie ihm süß, und er konnte sich nicht entschließen, seine thörichte Leidenschaft zu überwinden.

Alle Götter des Olymps waren jetzt versammelt; tiefes Schweigen herrschte unter ihnen. Ihre Blicke waren auf die Insel der Kalypso geheftet, um zu sehen, ob Minerva oder der Liebesgott siegen würde. Amor hatte durch seine Tändeleien mit den Nymphen alle Herzen auf der Insel in Flammen gesetzt. Minerva, in Mentors Bildung gehüllt, bediente sich der Eifersucht, der steten Begleiterin der Liebe, gegen die Liebe selbst. Jupiter hatte beschlossen, diesem Kampfe zuzusehen, und keinen Theil an demselben zu nehmen.

Eucharis, besorgt, Telemach möchte ihr entwischen, erfand tausend Künste, ihn in ihren Schlingen festzuhalten. Schon wollte sie zum zweitenmale mit ihm auf die Jagd gehen. Sie war wie Diana gekleidet. Venus und Amor hatten neuen Liebreiz über sie ausgegossen. Die Schönheit, die sie an diesem Tage entfaltete, verdunkelte selbst die Reize der Göttin. Kalypso erblickte sie von ferne; ihr eigenes Bildniß strahlte ihr aus einer klaren Quelle entgegen, und sie schämte

elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse ! En serai-je ? irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne ? faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ! Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor ; je le prierai d'enlever Télémaque : il le ramènera à Ithaque. Mais que dis-je ? et que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que me reste-t-il à faire ? O cruelle Vénus ! Vénus, vous m'avez trompée ! ô perfide présent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant ! Amour empesté ! je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir ! Mes nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh ! si j'étais libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir ! Je me vengerai de tes ingratitudes : ta nymphe le verra ; je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs ! C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Fallait-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée ! Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie, plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers : laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.

terior de su gruta, donde, soltando rienda á su dolor, esclamó á solas en estos términos :

¡Qué mal he conseguido desconcertar las ideas de los dos amantes, declarando que queria concurrir á la cacería! ¿Sin embargo deberé ir ? ¿pero á qué ? ¿á contribuir á su triunfo, haciendo que sirva mi hermosura de realzar la de Eucaris ? ¿á que viéndome Telémaco, se encienda mas en su amor ? ¡O desgraciada Calipso ! ¿qué has hecho ? No, no iré ; pero ni ellos tampoco : yo sabré impedirlo. A buscar voy á Mentor para decirle que saque de aquí á Telémaco, y le conduzca á Itaca. ¡Mas ah ! ¿qué será de mí sin él ? ¿Dónde estoy ? ¿qué haré ? ¡O cruel Vénus, cómo me engañaste ! ¡qué presente tan funesto me hiciste ! ¡Pernicioso rapaz, pérfido Amor, yo te entregué mi corazon con la esperanza de ser feliz viviendo con Telémaco; pero tú abusaste de mi credulidad, dándome, en cambio de la dicha que me ofreciste, inquietud y desesperacion ! Mis ninfas se han rebelado contra mí : mi divinidad solo me sirve de hacer eterno mi mal. ¡Ojalá pudiera darme la muerte, y con ella fin á mi tormento ! Pero ya que yo no puedo, morirás tú, Telémaco : sí, preciso es que mueras. Yo me vengaré de tu ingratitud : tu ninfa lo verá : á su vista te daré muerte. ¡Pero qué es lo que digo ! ¿Tú deliras, infortunada Calipso ? ¿qué es lo que quieres hacer ? ¡que perezca un inocente que tú misma has sumergido en un abismo de desgracias ! ¿no eres tú la que encendiste la llama fatal en el casto pecho de Telémaco ? ¡Qué inocencia la suya ! ¡qué virtud, y qué horror al vicio ! ¡qué oposicion á los vergonzosos placeres ! ¡A qué, pues, haber emponzoñado su corazon ! Es verdad que me hubiera dejado ; ¿pero ahora no es preciso que me deje, ó que yo, siendo el objeto de su desprecio, le vea vivir solo para mi rival ? En verdad que no padezco cosa que no merezca. Partid, Telémaco : alejaos de mí : sirva el mar de barrera á mi amor : deja á Calipso sin consuelo, sin poder soportar la vida, ni darse la muerte : déjala inconsolable, cubierta de oprobio, y desesperada : déjala para mayor tormento en compañía de tu orgullosa Eucaris.

dosi nel fóndo délla súa grótta, da se sóla parlò in tal guísa:

L' avér dúnque volúto turbáre quésti dúe amánti, col dichiaráre ch' ío púre vóglio interveníre álla cáccia, núlla mi gióva? Dovrò fórse interveníryi? Andrò a fárla trionfáre, ed a far móstra délla mía bellézza, perchè più compáia la súa? Dovrà ésser dúnque Telemaco più ancóra appassionáto per la súa Eucari nel rimirármi? Me sventuráta! che ho fátto mái? Nò, non v' andránno églino stéssi; ío saprò ben ritrováre párti per impedírli. Già mene vò a trovár Mentore, lo pregherò di levár Telemaco di quésto luógo, ed égli ricondurállo álla pátria. Ma che díco? E che farò, quándo si sarà partíto Telemaco? Dóve mái sóno? Che mi rimáne a fáre, o spietáta Venere? Tu, o Venere, m' hái gabbáta: o che dóno malvágio fu quéllo, che mi facésti! Fanciúllo nocévole, Amore pestífero, ío non t' avéva apérto il mío cuóre, se non per isperánza di víver felíce in compagnía di Telemaco, e tu non hái recáto a quésto cuóre, che turbaménto e disperazióne. Le míe nínfe si sóno rivólte cóntro di me, e la mía divinità non mi sérve più, se non a rénder etérna la mía disgrázia. O se per dar fíne a' miéi dolóri potéssi dármi la mórte! Bisógna che tu muóia, o Telemaco, giacchè ío non pósso moríre; mi vendicherò délle túe ingratitúdini, lo vedrà la túa nínfa, trafiggerótti álla súa presénza. Ma tu séi ingiústa, o sfortunáta Calipso! Vuói tu dúnque far períre un innocénte, che hái precipitáto in quésto abísso di disavventúre tu stéssa? Io sóno státa, che ho pósta nel séno del pudíco Telemaco la fatál fiáccola. Che innocénza! che virtù! che ódio cóntro del vízio! che corággio cóntra i vergognósi piacéri! Éra fórse di dovére ch' ío avvelenássi il súo cuóre? Égli m' avrébbe abbandonáta, s' ío nol facéva. Ma non bisognerà fórse che m' abbandóni, o ch' ío mi végga da lúi sprezzáta, non vivéndo égli più che per la mía sóla rivále? Nò, nò, non patísco se non ciò che mi sóno meritáta pur tróppo. Pártiti, o Telemaco, vánne di là dal máre; láscia púre sénza confórto Calipso in istáto di non potér sopportáre la víta, nè di ritrováre la mórte; lásciala sconsoláta, piéna di vergógna, e disperáta insiéme cólla supérba túa Eucari.

sich ihrer Gestalt. Sie floh in das tiefste Dunkel ihrer Grotte, und redete also mit sich:

„So hilft es also nichts, erklärt zu haben, daß ich dieser Jagd beiwohnen wollte, um die beiden Liebenden zu stören? Soll ich mich dabei einfinden? Werde ich hingehen, ihren Triumph zu befördern? Soll meine Schönheit dazu dienen, die ihrige zu erhöhen? Wird nicht Telemach, wenn er mich erblickt, seine Eucharis noch reizender finden? Ich Unglückliche! Was habe ich gethan? Nein, ich werde nicht auf diese Jagd gehen; auch sie sollen es nicht; es wird mir nicht schwer werden, sie daran zu verhindern. Ich will Mentor aufsuchen; ich werde ihn bitten, Telemach wegzuführen; er soll ihn nach Ithaka zurückbringen. Aber was sage ich? und was wird aus mir werden, wenn Telemach abgereist ist? Wo bin ich? Was soll ich beginnen? Grausame Venus, du hast mich hintergangen! Unseliges Geschenk, das du mir machtest! Verderbliches Kind! Qualvolle Liebe! Ich öffnete dir mein Herz, in Hoffnung, glücklich mit Telemach zu leben, und du hast nur Unruhe und Verzweiflung in dieses Herz gebracht. Meine Nymphen haben sich gegen mich empört. Meine Gottheit dient mir zu nichts, als meine Leiden zu verewigen. Ach! wenn es in meiner Macht stände, meine Qualen durch den Tod zu endigen. Aber weil ich mich nicht selbst zerstören kann, so sterbe Telemach! Ich will mich an diesem Undankbaren rächen. Deine Geliebte wird es sehen, ich werde dein Herz vor ihren Augen durchbohren. Aber wohin gerathe ich? Unglückliche Kalypso, was willst du thun? Du willst einen Unschuldigen verderben, den du selbst in diesen Abgrund von Elend gestürzt hast. Bist du es nicht selbst, die diese zerstörende Flamme in dem keuschen Busen Telemachs entzündet hat? Wie schuldlos war er vordem, wie tugendhaft! Wie verabscheute er das Laster! Welchen Muth zeigte er gegen entehrende Vergnügungen! Mußte ich sein Herz vergiften? Aber würde er mich verlassen haben... werde ich ihn jetzt nicht auch entlassen müssen, wenn ich anders nicht sehen will, wie sehr er mich verachtet, nicht sehen will, daß er nur für meine Nebenbuhlerin lebt? Nein, nein, ich leide nur, was ich wohl verdient habe. Reise von hinnen, o Telemach, schiffe über die Meere hin. Laß Kalypso ohne Trost, sie, die weder das Leben ertragen, noch den Tod finden kann. Laß sie zurück bei deiner stolzen Eucharis, untröstlich, entehrt und der Verzweiflung preisgegeben."

Elle parlait ainsi seule dans sa grotte: mais tout-à-coup elle en sort impétueusement: Où êtes-vous, ô Mentor? dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parens ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur! et vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit Mentor ne perdit pas un moment: ill alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps poui achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté, elle voulait voir si le travail de Mentor s'avançait; de l'autre, elle ne pouvait se résoudre à quitter la chasse où Eucharis aurait été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans: mais elle tâchait de détourner la chasse du côté où elle savait que Mentor faisait le vaisseau. Elle entendait les coups de hache et de marteau: elle prêtait l'oreille; chaque coup la faisait frémir. Mais dans le moment même elle craignait que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disait à Télémaque d'un ton moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? Oh! que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son austérité: il

Asi razonaba á solas en su gruta; mas de improviso sale impetuosamente, llamando á voces á Mentor. ¿Dónde estais, Mentor? ¿Asi sosteneis á Telémaco contra el vicio que le rinde? ¿asi os dormis mientras vela contra vos el Amor? Ya no puedo tolerar por mas tiempo la vil indiferencia con que le mirais. ¿Tendreis valor para ver con tranquilidad como el hijo de Ulises deshonra á su padre, y como se hace indigno del alto destino que le está reservado? ¿es á vos, ó á mí, á quién sus padres han confiado su conducta? ¿os parece justo que yo busque los medios de curar su mal, y estaros vos mientras tanto en esta reprensible inaccion? En lo mas espeso de ese bosque se crian gruesos árboles á propósito para la construccion de navíos: de ellos hizo Ulises el que le sirvió para salir de esta isla: allí mismo hallareis una profunda caverna, y en ella todo lo necesario para cortar y unir las piezas de que debe componerse.

No bien lo hubo dicho, cuando se arrepintió. Pero Mentor, sin perder momento, fué; halló la cueva, encontró los instrumentos, cortó los árboles, y en solo un dia puso una nave en estado de navegar, porque el poder y la industria de Minerva no necesitan mucho tiempo para acabar las mas grandes empresas.

Calipso, mientras tanto, se hallaba en el mas terrible compromiso. Por una parte quisiera ver si Mentor adelantaba su obra, y por otra no podia resolverse á dejar á Eucaris en plena libertad con Telémaco. Los zelos no le permitian que les perdiese de vista ni un instante. Para ocurrir á uno y otro, procuraba que la caza se hiciese por aquel lado en que sabia que estaba Mentor trabajando. Asi, pues, oia el hacha y el martillo, aplicaba el oido, y cada golpe la estremecia: mas en el mismo instante recelaba si Telémaco se habia aprovechado de esta distraccion para hacer alguna seña, ó echar alguna mirada á la ninfa.

Con efecto, Eucaris se valió de estos a otros intervalos para decirle en tono de mofa: ¿No teméis que despues os riña Mentor porque habeis venido sin él á caza? ¡Oh, cuanta lástima me causa veros vivir bajo la direccion de tan severo maestro! Nada

Così parláva da se sóla nélla súa grótta; ma ne uscì fuóri improvvisaménte con émpito. Dóve siéte, o Mentore? dísse. Così dúnque difendéte Telemaco cóntro al vízio, dal quále si láscia víncere? Vói dormíte, méntre Amore stà désto cóntro di vói; ma ío non pósso più sopportáre cotésta víle indifferénza, che vói mostráte. Vedréte dúnque sémpre, sénza pigliárvene alcúna péna, il figliuólo d' Ulisse disonoráre súo pádre, e trascuráre le álte avventúre, a cúi lo chiáma il destíno? A chi affidárono i suói genitóri, a vói, od a me, la cúra del governárlo? Io cérco le maniére di guarírlo, e vói non faréte cósa verúna? Nel luógo più ritiráto di quésta forésta v' ha de' gran pióppi, che sóno propri per fabbricáre un vascéllo; ed ívi appúnto ánche Ulisse féce il súo, che gli servì per uscíre fuór di quest' ísola. Nel medésimo luógo troveréte úna profónda cavérna, dóve vi sóno tútti gli struménti necessári per tagliáre tútti le párte d' un vascéllo, e per congiúgnerle insiéme.

Appéna dísse, che si pentì d' avér détte quéste paróle. Mentore non perdè neppúre un moménto, se n' andò álla cavérna; trovò gli struménti, buttò a térra i pióppi, ed in un sol giórno lavorò a perfezióne un vascéllo, perchè la poténza e l' indústria di Minerva non hánno bisógno di mólto témpo, per condúrre a fíne i più gran lavóri.

Calipso trovóssi in un orríbile abbattiménto di spírito. Da úna párte voléa vedére se il lavóro di Mentore s' avanzásse; e dall' áltra non si potéva indúrre ad abbandonáre la cáccia, nélla quále Eucari sarébbe státa in úna libertà pieníssima con Telemaco. La gelosía non le permíse giammái di pérder di vísta i dúe amánti; ma proccuráva di condúr la cáccia da quélla párte, dóve sapéva che Mentore éra impiegáto nel fabbricáre il vascéllo. Sentíva i cólpi del martéllo e délla scúre, vi tenéva l' orécchio atténto, ed ógni cólpo la facéva raccapricciáre; ma teméva nel moménto medésimo, che quésto vaneggiaménto le facésse scappáre non osserváto quálche cénno, o quálche sguárdo di Telemaco vérso la nínfa.

In quésto méntre, dicéva Eucari a Telemaco, cóme ridéndone: Non teméte vói che Mentore vi biásimi, perchè sénza lúi siéte venúto álla cáccia? O quánto siéte dégno di compassióne, méntre vivéte sótto un maéstro sì fastidióso! Non hávvi

So sprach sie mit sich selbst in ihrer Grotte. Aber plötzlich verließ sie sie mit Ungestüm. „Wo bist du, Mentor?" rief sie; „schützest du deinen Untergebenen also gegen das Laster, dem er nicht mehr widerstehen kann? du schläfst und Amor wacht, auf dein Verderben bedacht. Ich kann die schändliche Sorglosigkeit, die du zeigst, nicht länger dulden. Wirst du es ruhig sehen, wie der Sohn des Ulysses seinen Vater entehrt und seine hohe Bestimmung vernachlässigt? Wem haben seine Ältern seine Leitung anvertraut, dir oder mir? Ich lasse es mir angelegen sein, sein Herz zu heilen, und du solltest in träger Ruhe verharren? Im Innersten dieses Waldes wirst du hohe Pappeln finden; sie taugen zum Schiffbau. Dort baute Ulysses das Fahrzeug, in welchem er diese Insel verließ. Auch eine tiefe Höhle wirst du finden wo die nöthigen Werkzeuge sind, um alle Theile eines Schiffes zu behauen und zusammenzufügen."

Kaum hatte sie diese Worte gesprochen, als sie dieselben wieder bereute. Mentor verlor keinen Augenblick. Er ging in die Höhle, fand die Werkzeuge, fällte die Pappeln, und brachte in einem einzigen Tage ein segelfertiges Schiff zu Stande, denn Minervens Macht und Betriebsamkeit bedarf nur kurzer Zeit, auch die größten Werke zu vollenden.

Kalypso's Herz war von peinlichen Empfindungen zerrissen. Gerne hätte sie sehen mögen, ob Mentors Arbeit vorrücke, aber sie konnte sich nicht entschließen, der Jagd zu entsagen, wo Eucharis und Telemach in ungestörter Freiheit gewesen wären. Die Eifersucht erlaubte ihr nicht, die beiden Liebenden aus den Augen zu verlieren. Sie bemühte sich also, die Jagd gegen den Ort hinzulenken, wo sie wußte, daß Mentor sein Schiff baute. Sie vernahm die Schläge der Axt und des Hammers, ihr Ohr lauschte, und jeder Schlag machte sie zittern; aber dann besorgte sie wieder, daß ihr in der Zerstreuung irgend ein Blick oder ein Zeichen entgehen möchte, daß Telemach der jungen Nymphe hätte geben können.

Eucharis sagte zu Telemach in einem spottenden Ton: „Fürchtest du nicht von Mentor getadelt zu werden, daß du ohne ihn auf die Jagd gegangen bist? Wie sehr bist du doch zu beklagen, unter einem so strengen Aufseher leben zu müssen! Nichts ist vermögend, den fin-

affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçaient le cœur de Télémaque, et le remplissaient de dépit contre Mentor, dont il voulait secouer le joug. Il craignait de le revoir, et ne répondait rien à Eucharis, tant il était troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avait travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé: ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se dérobaient sous elle: une froide sueur courut par tous les membres de son corps: elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnaient; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'etait déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui était ce vaisseau, et à quoi on le destinait. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur, et qui serait jaloux si vous deveniez immortel.

Mentor m'abandonne! c'est fait de moi! s'écria Télémaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avait eu en les disant: mais il n'avait pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée de-

basta á templar su austeridad: afecta ser enemigo de los placeres, y no permite que disfruteis de ninguno: del mas inocente os reprende como de un crímen. Está bien que os dirigiese mientras no estuvisteis en estado de hacerlo por vos solo; pero despues de haber dado tantas pruebas de prudencia, no debeis permitir que os trate como á un niño.

De este modo logró Eucaris inspirarle cierta aversion á Mentor, y fomentar el deseo que tenia de sacudir su yugo. Sin embargo temia volverle á ver, y por lo mismo no se atrevió á responder á la ninfa; tanta era la irresolucion en que se hallaba. Por fin retirándose al anochecer, despues de haber estado unos y otros mas que divirtiéndose, violentándose continuamente, vinieron á dar á un lado del bosque cerca de donde Mentor habia estado todo el dia trabajando; y desde allí alcanzó á ver Calipso acabado el navío: al instante se le cubrieron los ojos de una densa niebla, semejante á las sombras de la muerte; las rodillas de temblor no la podian sostener; un sudor frio le corria por todos los miembros; vióse precisada á apoyarse en las ninfas que la asistian: y alargando Eucaris la mano para sostenerla, la repelió con desprecio, mirándola con indignacion.

Cuando vió Telémaco el navío, y no a Mentor, que se retiró luego que le hubo acabado, preguntó á la diosa que de quién era, y qué destino tenia. Apenas acertaba Calipso á responderle: mas, recobrada un poco, le dijo: Le he mandado constuir para que Mentor se retire; con lo cual quedarás libre de la severidad de un amigo que se opone á tu felicidad, y que precisamente te mirara con envidia si te viese revestido de la inmortalidad.

¡Mentor me abandona! ¿pues qué será de mí? esclamó Telémaco. Eucaris, si me deja Mentor, ya no me queda mas que vos. Escapáronsele estas palabras en el arrebato de su pasion: conoció lo mal que habia hecho en decirlas: pero no lo previó, ni estuvo en su mano reprimirse. Quedáronse todos ad

cósa che sía valévole a moderáre l' autorità, ch' égli tiéne sópra di vói. Égli affétta d' ésser nemíco di tútti i piacéri, nè può sofferíre che ne gustiáte verúno; e v' ímputa a scellerággine eziandío quélle cóse, che pur sóno le più innocénti. Ben poteváte dipéndere da lúi, méntre ancóra non craváte in istáto di regolárvi da vói medésimo; ma dópo avér mostráta tanta prudénza, più non dovéte lasciárvi trattáre cóme fanciúllo.

Quéste paróle scaltríte penetrárono nel cuór di Telemaco, e lo riempiérono di sdégno cóntro di Mentore, il cúi giógo voléva scuótere: pur nondiméno teméva di rivedérlo, e tánta éra la súa turbazióne, che quantúnque sollecitáto dálla nínfa, non le rispondéva alcúna cósa. Finalménte vérso la séra essféndosi portáta la cáccia dall' úna, e dall' áltra párte con úna violénza contínua, si ritornò per un ángolo délla forésta assái vicíno a quel luógo, dóve Mentore avéva lavoráto per tútto lo spázio délla giornáta. Calipso víde di lontáno il vascéllo condótto a fíne. Le ricopérse allóra improvvisaménte gli ócchi úna spéssa núvola, símile a quélla délla mórte, nè le súe tremánti ginócchia più la sosténnero; e le córse per tútte le mémbra del córpo un agghiacciáto sudóre. Fu perciò costrétta ad appoggiársi álle nínfe, che le stávano intórno: ma vedéndole pórta la máno da Eucari per sostenérla, éssa la ributtò, gittandóle addósso úna spaventévole sguárdo.

Telemaco che víde il vascéllo, ma che non víde Mentore, perchè s' éra già ritiráto dópo finíto il lavóro, ricercò la déa di chi fósse quel vascéllo, e ad úso di chi fósse destináto. Non potè Calipso rispónder súbito, ma finalménte élla disse: Ho fátto fáre quésto vascéllo perchè mi sérva a rimandár Mentore: vói più non saréte attraversáto da quel vóstro amíco sevéro, che s' oppóne álla vóstra felicità, e che sarébbe gelóso, se diveniste immortále.

Mentore m' abbandóna? Io sóno spacciáto, gridò Telemaco. Se Mentore mi láscia, o Eucari, ío più non ho che vói sóla. Quéste paróle gli scappárono nell' émpito délla passióne; e ben víde il tórto che avéva avúto nel dírle; ma non éra státo in libertà di pensáre al lóro significáto. Attónita tútta la brigáta

stern Ernst dieses Mannes zu mildern; er stellt sich, als ob er jedes Vergnügen hasse; er gönnt dir keines; aus den unschuldigsten Handlungen macht er dir ein Verbrechen. Immerhin mochtest du diese Abhängigkeit dulden, so lange du noch nicht fähig warst, dich selbst zu beherrschen; aber nachdem du so viele Klugheit gezeigt hast, mußt du dich nicht mehr gleich einem Kinde behandeln lassen."

Diese listigen Worte durchbohrten Telemachs Herz; sie erfüllten ihn mit Widerwillen gegen Mentor. Er wünschte, dieses Joch abzuwerfen. Er fürchtete den Anblick seines Freundes, und antwortete der Nymphe nichts, in solcher Unruhe befand er sich. Gegen Abend endigte sich die Jagd, auf der sich beide Theile in einem beständigen Zwange befunden hatten, und sie kehrten durch eine Ecke des Waldes zurück, nicht fern von dem Orte, wo Mentor den ganzen Tag gearbeitet hatte. Kalypso erblickte von fern das vollendete Schiff. Bei diesem Anblick umzog eine dunkle Wolke, gleich den Schatten des Todes ihre Augen. Ihre wankenden Kniee stützten sie nicht mehr; ein kalter Schweiß lief durch alle ihre Glieder. Sie war genöthigt, sich auf die Nymphen zu stützen, die sie umgaben. Eucharis reichte ihr die Hand, um sie zu halten, aber sie stieß sie zurück, und warf einen furchtbaren Blick auf sie.

Telemach, welcher dieses Schiff sah, aber nicht Mentor, der sich schon wegbegeben hatte, weil seine Arbeit geendigt war, fragte die Göttin, wem es gehöre und für wen es bestimmt sei. Sie vermochte nicht, ihm sogleich zu antworten, dann aber sagte sie zu ihm. „Ich habe es bauen lassen, um Mentor in demselben heim zu senden. Er soll dir nicht mehr lästig sein, dieser strenge Freund, der sich deinem Glücke entgegensetzt und dir die Unsterblichkeit beneidet."

„Mentor verläßt mich, es ist um mich geschehen!" rief Telemach aus. „O Eucharis! wenn ich Mentor verliere, so habe ich niemand mehr, als dich." Diese Worte entfuhren ihm in der Hitze der Leidenschaft. Er sah, wie unrecht er gethan habe, sie auszusprechen; aber er war seiner nicht mächtig genug gewesen, an die Bedeutung derselben zu denken. Alles verstummte, von Erstaunen gefesselt. Eucharis

meura dans le silence. Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeurait derrière, tout interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage, la joie était au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenait plus lui-même, et ne pouvait croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avait fait lui paraissait comme un songe, mais un songe dont il demeurait confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, courait au travers de la forêt, sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle allait. Enfin, elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendait. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune insensé. Et vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis : ingrat! tu ne sortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune, encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'île de Chypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père, qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connaître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu, au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie!

Ayant dit ces paroles, son esprit agité était déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disait-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne saurait, comme moi, lui

mirados, sin que nadie se atreviese á hablar. Avergonzada Eucaris, y no osando levantar los ojos del suelo, ni presentarse á las otras, se quedó detras de todos: mas aunque su rostro daba señas de rubor, ella se alegraba interiormente. Telémaco no sabia lo que le pasaba ni como pudo andar tan indiscreto Lo que habia hecho le parecia un sueño, pero un sueño que le dejaba confuso y turbado.

Mas furiosa Calipso que una leona á quien han robado sus cachorros, corre al traves del bosque sin seguir ningun camino, ni saber donde va. Hállase por fin á la entrada de su gruta, donde Mentor le estaba esperando. Salid, le dijo, de mi isla, á la que parece que habeis venido solo para alterar mi reposo. Alejad de mí ese insensato jóven, si vos, imprudente viejo, no quereis esponeros á ser víctima del enojo de una diosa irritada. Yo no quiero volver á verle; no quiero que le hable, ni le mire ninguna de mis ninfas. Asi lo juro por las ondas de la Estigia, juramento que hace temblar á los mismos dioses. Mas sabe, Telémaco, sabe que no se han acabado tus trabajos. No, ingrato; no saldrás de mi isla sino paro padecer nuevas desgracias. Yo me veré vengada, y tú echarás menos á Calipso, pero en vano. Irritado todavía Neptuno contra tu padre por las ofensas que le hizo en Sicilia, é instigado por Vénus, á quien tú despreciaste en Chipre, te prepara nuevas borrascas. Verás á tu padre, que aun vive: sí; pero le verás sin conocerle. Te unirás á él en Itaca, pero será despues de haber esperimentado la mas enemiga fortuna. Vete, sal de aquí; pero yo invoco en mi venganza todo el poder de los dioses inmortales. ¡Ojalá yo te viese en medio de los mares, pendiente de la mas alta roca, herido de un rayo, invocando en vano el nombre de Calipso, que tu suplicio caúsara mi alegría!

No bien acabadas estas execraciones, ya estaba dispuesta á resoluciones contrarias. El amor renovó en su corazon el deseo de retener á Telémaco. Viva, pues, decia en su interior, y permanezca en mi isla: acaso llegará á conocer cuanto he hecho por él, y que Eucaris no podrá, como yo, darle la inmor-

si táeque; ed Eucari arrossándo, ed abbassándo gli óechi sénza avér corággio di fársi vedérc, tútta sbigottíta si stáva indiétro: ma méntre avéa la vergógna sul vólto, nell' íntimo del súo cuórc, élla chiudéa l' allegrézza. Telemaco non s' intendéa da se stésso, e non potéa crédere d' avér parláto cotánto indiscretaménte; e ciò che avéa fátto, parévagli cóme un sógno, ma un sógno, del quále ne rimanéva tútto confúso e turbáto.

Calipso più furiósa d' úna leonéssa, álla quále sóno státi tólti i suói ténori leoncélli, corréva a travérso délla forésta sénza seguitár la tráccia d' alcúna stráda, e non sapéndo a qual párte i suói pássi la conducéssero. Finalménte trovóssi all' apertúra délla súa grótta, dove stáva Mentore ad aspettárla. Uscíte, dísse, dálla mía ísola, o straniéri, che siéte venúti a turbáre la mía quiéte. Váda lúngi da me quésto gióvane insensáto; e vói, o véechio imprudénte, sentiréte ciò che può la cóllera d' úna déa, se incontanénte non lo levátc da quésto luógo. Io più non vóglio vedérlo, non vóglio più tolleráre che alcúna délle míe nínfe li párli, nè lo rimíri: lo giúro per le ácque di Stíge, giuraménto, che fa tremáre gli stéssi déi. Ma sáppi, o Telemaco, che non sóno finíti i tuói máli: ingráto, non uscirái da quest' ísola, se non per ésser abbandonáto a nuóve disavventúre. Sarò vendicáta, e ti dorrái, ma inváno, d' avér perdúta Calipso. Nettuno, che ancóra è sdegnáto cóntra túo pádre, dal quále fu offéso nélla Sicilia, ed instigáto da Venere, che nell' ísola di Cipri tu hái dispregiáta, t' apparéechia nuóve tempéste. Vedrái túo pádre, che non è mórto, ma lo vedrái sénza conóscerlo, e sénza potér fárti conóscer da lúi; nè ti ricongiungerái séco in Itaca, se non dópo éssere státo il trastúllo délla più crudéle fortúna. Io scongiúro li déi possénti del ciélo, che vógliano vendicármi. Póssa tu in mézzo al máre, sospéso álla púnta d' úno scóglio, e percósso da un fúlmine, invocáre inváno Calipso, che rallegrerássi del túo supplício.

Dópo avér détte quéste paróle, l' agitáto súo spírito éra già prónto a pigliáre risoluzióni contrárie; e l' amóre tornò a suscitáre in éssa il desidério di ritenére Telemaco. Égli víva, dicéa fra se stéssa, e quì si férmi: fórse conoscerà finalménte tútto ciò che ho fátto per lúi. Eucari non può fárlo immortále cóme

erröthete, und schlug die Augen nieder; sie verbarg sich hinter den andern, sie war bestürzt und wagte es nicht, sich zu zeigen; aber während die Scham ihre Wangen röthete, lachte die Freude im Innersten ihres Herzens. Telemach war außer aller Fassung, er konnte nicht glauben, daß er so unbesonnen geredet habe; was er gethan hatte, erschien ihm als ein Traum; aber ein Traum, der Scham und Unruhe in ihm zurückließ.

Kalypso, ergrimmter als eine Löwin, der man ihre Jungen geraubt hat, rennt mitten durch den Wald, ohne einer Bahn zu folgen, ohne zu wissen, wohin sie eilt. Endlich befindet sie sich beim Eingang ihrer Grotte, wo Mentor sie erwartete. „Fort aus meiner Insel," rief sie, „o ihr Fremdlinge, die ihr nur hierher gekommen seid meine Ruhe zu stören! Weg aus meinen Augen mit diesem jungen Unsinnigen! Fort mit ihm! und du, unbesonnener Alter, du sollst es fühlen; was der Zorn einer Göttin vermag, wenn du ihn nicht zur Stunde fortschaffst. Ich will ihn nicht mehr sehen, auch werde ich nicht zugeben, daß eine meiner Nymphen mit ihm spreche, oder ihn nur anblicke. Ich schwöre es bei den Wassern des Styx, ein Schwur, bei dem die Götter selbst zittern. Aber wisse, Telemach, daß deine Leiden noch nicht zu Ende sind. Undankbarer, du wirst dich nur von meiner Insel entfernen, um neue Widerwärtigkeiten zu erfahren. Ich werde gerächt werden. Mit Schmerzen, aber vergeblich wirst du an Kalypso zurückdenken. Andere Stürme warten deiner. Neptun wird sie dir senden; er, der deinem Vater noch zürnt, der ihn in Sizilien beleidigte; Neptun, von der Göttin der Liebe zur Rache aufgefordert, die du in Cypern verachtetest. Du wirst deinen Vater wiedersehen, welcher nicht todt ist; aber du wirst ihn sehen, ohne ihn zu kennen, und nur nachdem du ein Spiel des grausamen Glücks gewesen bist, werdet ihr euch in Ithaka wiederfinden. Geh! ich beschwöre die himmlischen Mächte, mich zu rächen. Möchtest du mitten im Meere, an einer zackigen Klippe hangen und vom Blitze getroffen, Kalypso vergeblich anrufen, die deine Marter mit Entzücken sehen wird."

Kaum hatte sie diese Worte ausgestoßen, als ihr beängstigter Geist sich schon wieder zu andern Entschließungen neigte. Die Liebe rief das Verlangen in ihr Herz zurück, Telemach bei sich zu behalten. „Er lebe," sagte sie bei sich selbst; „er bleibe hier; vielleicht fühlt er noch, was ich für ihn gethan habe. Eucharis kann ihm nicht, wie ich, die

donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te voilà engagée; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendait ces paroles: mais on voyait sur son visage les furies peintes, et tout le venin empesté du noir Cocyte semblait s'exhaler de son cœur

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux et regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle; et, loin de s'apaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque était demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'osait l'embrasser autrement, ni le regarder: il verse un torrent de larmes; il veut parler, la voix lui manque; les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai père! ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux! Je ne puis ni vous abandonner ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit: Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la

talidad. ¡Mas ah, que mi ceguedad me ha precipitado! el juramento que he hecho por las ondas de la Estigia me quita toda esperanza! Aunque nadie oia estos discursos, veíanse no obstante pintadas en su rostro las furias, y todo el pestífero veneno del negro Cocito parecia que se exhalaba de su corazon.

Estaba Telémaco sobrecogido de horror, y no se le ocultaba á Calipso; porque ¡qué no descubre el amor zeloso! y este mismo asombro de Telémaco redobló el furor de la diosa, que como una bacante, que con sus alaridos hiere el aire, y hace estremecer los altos montes de la Tracia, asi corria al traves de los bosques con un dardo en la mano, llamando á todas las ninfas, y amenazando traspasar á las que no le siguiesen. Acuden todas temiendo la amenaza; y hasta la misma Eucaris le sigue bañados los ojos en llanto, y mirando de lejos á Telémaco, pero sin atreverse á hablarle. Estremecióse la diosa al verla cerca de sí; y en lugar de aplacarse con la sumision de la ninfa, concibe nuevo furor de ver que la afliccion acrecentaba su hermosura.

Telémaco, viéndose á solas con Mentor, se echa á sus pies, no atreviéndose á arrojarse á sus brazos, ni aun á mirarle; y hecho un mar de lágrimas quiere hablar, y le falta la voz; no encuentra con las palabras, no sabe lo que debe hacer, ni lo que hace, ni aun sabe lo que quiere. Por fin rompe en esta esclamacion: ¡Padre mio! ¡mi verdadero padre! ¡mi Mentor! libradme de tantos peligros. Yo no puedo dejaros, ni seguiros. Libradme de tantos riesgos; libradme de mí mismo; dadme la muerte.

Abrázale Mentor, le consuela, le anima, le enseña á sufrirse á sí mismo, sin lisonjear sus pasiones, y le dice: Hijo del sabio Ulises, que tan amado has sido, y aun eres, de los dioses, sabe que por un efecto de su amor padeces tan crueles tormentos. El que no ha conocido su propria debilidad y la violencia

lo pósso far ío. Ma, o tróppo ciéca Calipso! tu col giuraménto ti séi tradíta da te medésima. Éccoti impeguáta; e le ácque di Stíge, per cúi giurásti, più uon ti perméttono speránza alcúna. Niúuo sentíva quéste paróle, ma le intérne súe fúrie se le vedévano dipínte sul vólto, e paréa ch' esalásse fuor del súo cuóre tútto il veléno pestífero del néro Cocito.

Raccapriccióssi Telemaco, ed élla ben se ne avvíde; imperciocchè qual cósa è mái, che un amór gelóso non indovíni? e l' erróre di Telemaco le raddoppiò le súe smáuie. Símile ad úna baccánte, che riémpie tútta l' ária di strídi, e che ne fa risouáre le álte montágne di Tracia, élla si métte a córrere con un dárdo in máno a travérso délle forésto, chiamándo le nínfe, e minacciándo di trafíggere tútte quélle, che non voléssero seguitárla. Spaventáte da quésta minácia, córsero in fólla. Eucari stéssa si fa innánzi cólle lágrime ágli ócchi e guárda di lontáno Telemaco, a cúi più non ósa parláre. Fréme la déa nel rimirársela a láto, e non che rimanér placáta dálla sommessióne di quélla nínfa, si sentì agitáre da uu furór nuóvo, in veggéndo che l' afflizióne aumentáva ad Eucari la súa bellézza.

Intánto Telemaco éra rimáso sólo con Mentore. Égli abbracciávali le ginócchia, perocchè non ardíva d' abbracciárlo iu áltro módo, nè di guardárlo; versáva un torrénte di lágrime; voléali parláre, ma li mancáva la vóce, e mólto più li mancávano le paróle; non sapéva nè ciò che dovésse fáre, uè ciò che facésse, nè che volésse; e finalménte sclamò in tal guísa: Liberátemi, o Mentore, o mío véro pádre, da tánti máli. Io nou pósso nè abbandonárvi, nè seguírvi; liberátemi da tánti máli, liberátemi da me stésso, dátemi púre la mórte

Mentore lo abbracciò, lo racconsolò, li diè corággio, gl' insegnò a sopportáre se medésimo senz' aduláre la súa passióne, e così gli dísse: O figliuólo del saggio Ulisse, che li déi hánno tánto amáto, e che séguono pur ánco ad amáre; è un effétto del lóro amóre il sofferír che vói fáte máli sì orríbili. Non ancóra

Unsterblichkeit geben. Aber, o allzuleichtgläubige Kalypso; durch deinen Schwur bist du an dir selbst zur Verrätherin geworden; jetzt bist du gebunden; du schworst bei dem Styx, und nun bleibt dir keine Hoffnung mehr übrig." Niemand hörte diese Worte, aber die Furien waren auf ihrem Gesicht abgebildet, und die giftigen Dünste des schwarzen Cocytus schienen ihrer Brust zu entsteigen.

Entsetzen ergriff Telemach. Sie bemerkte es; (denn was entgeht der eifersüchtigen Liebe?) Der Abschen, den Telemach blicken ließ, verdoppelte die Wuth der Göttin. Einer Bacchantin ähnlich, die die Luft mit ihrem Geheul erfüllt, das von Thraziens Bergen wiederhallt, läuft sie durch die Wälder, einen Wurfspieß in der Hand, ruft alle ihre Nymphen zu sich und droht diejenige zu durchbohren, die ihr nicht folgen würde. Durch diese Drohung erschreckt kamen sie schaarenweise herbei, Eucharis selbst nahte sich; Thränen standen ihr in den Augen. Sie blickte von weitem nach Telemach hin, mit dem sie nicht mehr reden durfte. Die Göttin bebte, als sie sie neben sich sah: weit entfernt sich durch die Unterwürfigkeit der Nymphe besänftigen zu lassen, gerieth sie in neue Wuth, als sie sah, daß die Betrübniß die Schönheit der Eucharis nur erhöhte.

Telemach war allein bei Mentor geblieben. Er umfaßt seine Kniee; er wagt es nicht, ihn auf eine andere Art zu umarmen, noch ihn anzusehen. Er vergießt eine Fluth von Thränen. Er will reden, aber die Stimme gebricht ihm; noch weniger weiß er Worte zu finden. Er weiß nicht, was er thun soll. Endlich ruft er aus: „O mein Vater, reiße mich aus diesem qualvollen Zustande. Ich kann dich weder verlassen, noch dir folgen, befreie mich von so vielen Leiden, befreie mich von mir selber, tödte mich!"

Mentor umarmte ihn, tröstete ihn, sprach ihm Muth ein, lehrte ihn, sich selbst zu ertragen, ohne seiner Leidenschaft zu schmeicheln. „Sohn eines weisen Vaters," sprach er zu ihm, „den die Götter so sehr geliebt haben, den sie noch lieben. Auch dich lieben sie, darum lassen sie dich diese schrecklichen Leiden erfahren. Wer seine Schwachheit und die Ge-

violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connaît point encore, et ne sait point se défier de soi. Les dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous aurait parlé en vain des trahisons de l'Amour qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux et les grâces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre cœur; et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur; vous cherchiez à me tromper et à vous flatter vous-même: vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité: vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse troublée ressemble à une furie infernale; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort; toutes ces nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer: et voilà ce que fait le traître Amour qui paraît si doux! Rappelez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour et pour revoir votre chère patrie! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser. Le vaisseau est tout prêt que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraînait vers le rivage. Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui. Il considérait Eucharis qui s'éloignait de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottans et sa noble démarche. Il aurait voulu

de sus pasiones, no es todavía sabio, porque ni puede conocerse, ni tener de sí desconfianza. Los dioses te han conducido como por la mano hasta la horrorosa boca del abismo, para que veas su espantosa profundidad, no para precipitarte á ella. Aprovéchate, pues, ahora de lo que sin el socorro de la esperiencia nunca hubieras aprendido. En vano se te hablara del Amor y de sus traiciones, de ese Amor corruptor, que halaga para matar, y que bajo la apariencia del contento oculta la mas cruel amargura. Acuérdate de como vino ese rapaz lleno de alegría, inspirando risas, convidando con juegos, y adornado de todas las gracias. Le viste, te robó el corazon, y tú sentiste un placer en que te le robase. Despues buscabas pretestos para no resentirte de la herida que te hizo, procurando engañarme, y triunfar del engaño. Nada temias. ¿Y cuál ha sido el fruto de semejante demencia? tú pides la muerte como la única esperanza que te queda. Calipso parece agitada por una furia infernal; Eucaris se abraza en el fuego mas voraz, y padece dolores mas crueles que los de la misma muerte: en una palabra, todas las ninfas rábiosas con los zelos estan para despedazarse entre sí propias. Este es, este es el fruto: esto lo que hace, y esto lo que desea hacer el traidor Cupido, que al principio se presenta tan afable y lisonjero. Recobra pues, Telémaco, recobra el perdido aliento. Reconoce cuanto debes á los dioses, y cuanto te aman, pues te abren tan seguro camino para que huyas del Amor, y vuelvas á tu patria. Ya Calipso se ve precisada á echarte de la isla: el navío está pronto: ¿qué es, pues, lo que nos detiene? huyamos de una isla en que no puede habitar la virtud.

Dicho esto, le tomó de la mano, y se le llevaba hácia la playa: Telémaco le seguia como por fuerza, mirando siempre atras. Veia á su Eucaris que se alejaba de él; y ya que no podia verle bien el rostro, contemplaba sus hermosos cabellos, su ropa flotante, y su noble modo de andar: quisiera en aquel momento

è saggio chi non ha sentíta la própria debolézza, e la violénza délle súe passióni, imperciocchè non ancóra si conósce, e non sa diffidáre di se medésimo. Li déi v' hánno guidáto cóme per máno fíno all' órlo dell' abísso per mostrárvene tútta la profondità; ma non v' hánno lasciáto cadér déntro. Imparáte óra ciò, che non avréste imparáto giammái, se non lo avéste prováto. Indárno vi sarébbe státo parláto de' tradiménti d' Amóre, che lusínga gli uómini a fíne di sterminárli, e sótto un' apparénza di dolcézza nascónde le amarézze più spaventévoli. E venúto quésto fanciúllo piéno d' allettaménti fra le rísa, i giuóchi, e le grázie; lo avéte vedúto, égli v' ha tólto il vóstro cuóre, ed avéte pigliáto dilétto in lasciárvelo da lúi rapíre. Vói cercaváte pretésti per non avvedérvi délla piága del vóstro cuóre, cercaváte d' ingannármi, e d' aduláre vói stésso, e non temeváte cósa verúna. Miráte il frútto délla vóstra temerità; óra dimandáte la mórte, e cotésta è l' única speránza che vi rimáne. La déa turbáta si rassomiglia ad úna fúria infernále. Eucari árde d' un fuóco più crudéle di tútti i dólori délla mórte, e tútte quéste nínfe gelóse sóno prónte a lacerársi tra lóro: quésto è quéllo, che suól fáre quel traditór di Cupido, che par sì dólce. Ripigliáte púre tútto il perdúto corággio. O quánto v' ámano gli déi, giacchè v' áprono úna così bélla stráda per fuggír le insídie d' Amore, e per rivedére la cára pátria! Calipso stéssa óra è costrétta a scacciárvi, ed è già prónto il vascéllo. Che tardiámo ad abbandonáre quest' ísola, in cúi la virtù non ha luógo dóve abitáre?

Nel díre quéste paróle, Mentore lo prése per máno, e lo tiráva vérso la ríva. Telemaco appéna lo seguitáva, sémpre guardándosi diétro álle spálle. Égli consideráva Eucari, che s' allontanáva da lúi, nè poténdo miráre il súo vólto, guardáva le súe bélle chióme annodáte, i suói vestiménti ondeggiánti, e la súa nóbil maniéra di cammináre, ed avrébbe volúto potér

walt seiner Leidenschaften noch nicht gefühlt hat, ist noch nicht weise, denn er kennt sich noch nicht, er setzt kein Mißtrauen in sich. Die Hand der Götter hat dich bis an den Rand des Abgrundes geführt, ohne dich hineinfallen zu lassen; du sollst in die Tiefe desselben blicken. Lerne jetzt, was du nie gelernt haben würdest, wenn du es nicht selbst erfahren hättest. Vergebens würde man dir von den verrätherischen Reizungen der Liebe erzählt haben, welche nur schmeichelt, um zu tödten, und unter täuschenden Süßigkeiten die bittersten Qualen verbirgt. Er kam, dieser holde Knabe, von lächelnden Freuden, Scherzen und Grazien umflattert. Du sahst ihn, er raubte dir dein Herz, und du gabst es willig hin. Du täuschtest dich auf eine sinnreiche Art, um die Wunde deines Herzens vor dir selbst zu verbergen. Du suchtest mich zu hintergehen, du gefielst dir in deiner Verirrung, du fürchtetest nichts. Siehe jetzt die Folgen deiner Verwegenheit. Du forderst nun den Tod, als die einzige Hoffnung, die dir noch übrig bleibe. Die ergrimmte Göttin gleicht einer höllischen Furie. Ein Feuer, peinlicher als die Qualen des Todes, verzehrt Eucharis. Alle diese Nymphen sind bereit, sich aus Eifersucht unter einander zu zerreißen. Du siehst nun, wie viel Unheil dieser verrätherische Knabe, der so sanft scheint, zu stiften vermögend ist. Rufe deinen Muth zurück. Wie sehr lieben dich die Götter, da sie dir einen so schönen Weg zeigen, der Liebe zu entfliehen und dein geliebtes Vaterland wiederzusehen! Kalypso selbst ist gezwungen, dich zu entlassen; das Schiff ist bereit; was zögern wir, diese Insel zu verlassen, wo die Tugend nicht wohnen kann?"

Indem Mentor diese Worte sagte, nahm er Telemach bei der Hand, und führte ihn gegen das Ufer hin. Dieser hatte kaum die Kraft, ihm zu folgen und blickte stets rückwärts. Er sah sich nach Eucharis um, die sich von ihm entfernte. Da er ihr Gesicht nicht mehr sehen konnte, betrachtete er noch ihre schönen aufgebundenen Haare, ihr fliegendes Gewand und ihren edlen Gang. Wie gerne hätte er die Spuren ihrer

pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoique absente, il la voyait; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux: il croyait même parler á elle, ne sachant plus où il était, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerais mieux mourir, que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise: O nymphe, les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon père, ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur; je ne sens que de l'amitié et de la reconnaissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire adieu encore une fois, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort! vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez! vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous étes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit: Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les dieux vous ont promises par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur; vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir? pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi: mais je déplore votre aveuglement. Fuyez,

poder estampar los labios donde ella ponia los pies: ya no la veia, y aun aplicaba el oido, creyendo oir su voz. Aunque ausente, la estaba viendo: representábasela su imaginacion: parecíale que hablaba con ella, no sabiendo donde se hallaba, ni oyendo lo que Mentor le decia.

En fin volviendo en sí como de un profundo sueño, dijo á Mentor: Estoy resuelto á seguiros, pero aun no me he despedido de Eucaris; y ya que la abandone, no quisiera hacerlo con esa ingratitud de ningun modo. Permitidme que la vea por última vez, y que le dé un eterno á Dios, ó que pueda á lo menos decirle: Ninfa, los dioses crueles, los dioses envidiosos de mi dicha me precisan á que te deje; mas antes me arrancarán la vida que tu nombre de mi memoria. Padre mio, ó dadme este último consuelo que es tan justo, ó la muerte. No creais que quiero permanecer aquí, ni abandonarme al amor: nada menos. Mi corazon le desconoce; es amistad y reconocimiento el que á Eucaris profeso. Bástame decirle á Dios, y al momento partimos.

Cuánto te compadezco! le respondió Mentor. Es tan furiosa tu pasion, que no la conoces. Ya lo ves tú te crees tranquilo, y deseas la muerte: te atreves á lisonjearte de que no conoces al amor, y no tienes valor para dejar á esa ninfa que amas: solo á ella ves, á ella oyes, y para todo lo demas estás sordo y ciego. El enfermo que delira en fuerza de la calentura, dice que no está enfermo. ¡Ah, ciego Telémaco, estabas dispuesto á renunciar á Penelope que te espera, á no ver ni conocer á Ulises, á olvidar á Itaca tu patria, en que has de reinar: dispuesto estabas á renunciar á la gloria, y al alto destino que los dioses te han prometido por medio de tantas maravillas obradas en tu favor; todo lo renunciabas por vivir sin honor con Eucaris: ¡y dices sin embargo que no es amor el que á ella te aficiona! Si esto no, ¿qué es, pues, lo que te inquieta? ¿porqué apeteces la muerte? ¿qué te estimuló á prorumpir de aquel modo en presencia de la diosa? No te acuso de mala fé, compadezco tu ceguedad.

baciár le vestígie, ch' élla impriméa co' suói pássi. Allóra eziandío quándo la perdétte di vísta, immaginávasi di sentírne la vóce, e tenéva ancóra l' orécchio atténto. La vedéva, benchè lontána, l' avéva dipínta, e cóme víva dinánzi ágli ócchi, ed altresì figurávasi di parláre, più non sapéndo dóve si fósse, nè poténdo ascoltár le paróle, che Mentore li dicéva.

Finalméntc ritornándo in se stésso cóme da un sónno profóndo: Io sóno, díssegli, deliberáto di seguitárvi, ma non ancóra ho détto ad Eucari addío: vorréi piuttósto moríre, che non abbandonárla così con ingratitúdine. Aspettáte ch' ío la rivégga ancóra l' última vólta per dírle un etérno addío, e sofferíte alméno ch' ío le díca: Li déi crudéli, o nínfa, li déi gelósi délla mía felicità mi costríngono a dipartírmi, ma faránno piuttósto ch' ío céssi di vívere, che di ricordármi di vói. Lasciátemi, o pádre, quest' última consolazióne, ch' è così giústa, o togliétemi in quésto púnto la víta. Nò, non vóglio fermármi in quest' ísola, nè dármi in préda ad amóre: non v' è nel mío cuóre quésta passióne, e non ho in me stésso se non amicízia, e riconoscénza per Eucari. Mi básta di potér dírle addío ancóra úna sol vólta, e mi párto con ésso vói sénza indúgio.

O quánta compassióne ho di vói! rispóse Mentore; la vóstra passióne è così furiósa, che vói non la conoscéte. Vi figuráte d' ésser tranquíllo, e dimandáte la mórte; ardíte di díre, che non siéte vínto d' amóre, e non potéte separárvi da quélla nínfa che amáte; áltro non vedéte, áltro non sentíte che léi, e siéte ciéco, e siéte sórdo ad ógni áltra cósa. Un uómo, che la fébbre rénde farnético, díce: Io non sóno ammaláto. Vói eraváte prónto, o ciéco Telemaco, a rinunziáre Penelope che v' aspétta, Ulisse che vói vedréte, Itaca óve dovéte regnáre, la glória, e le sublími avventúre, che vi hánno promésse li déi, mediánte tánte cóse maraviglióse, le quáli in vóstro favóre hánno fátte: rinunziaváte tútti quésti béni per vivér disonoráto vicíno ad Eucari; e diréte ancóra, che per léi avéte amicízia, e non amóre? Che mái è dúnque quel che vi túrba? Perchè voléte moríre? Perchè avéte parláto dinánzi álla déa con tánto delírio d' affétti? Io piángo la vóstra cecità, e non v' accúso di

Tritte küssen mögen! Als er sie aus dem Gesichte verloren hatte, lauschte sein Ohr noch, weil er glaubte, ihre Stimme zu hören. Er sah die Abwesende vor sich, ihre Gestalt lebte vor seinen Blicken: er glaubte noch mit ihr zu reden; er wußte nicht mehr, wo er war, und hörte nicht, was Mentor ihm sagte.

Endlich, gleich als wenn er aus einem tiefen Schlafe erwacht und wieder zu sich selbst gekommen wäre, sagte er zu Mentor: „Ich bin bereit dir zu folgen, aber noch habe ich Eucharis nicht Lebewohl gesagt. Lieber wollte ich sterben, als sie auf eine so undankbare Art verlassen. Verzeihe noch einen Augenblick; laß mich sie zum letztenmale sehen, damit ich ihr ein ewiges Lebewohl sage. Erlaube wenigstens, daß ich ihr sage: „Nymphe, die grausamen Götter, die mir mein Glück beneiden, zwingen mich abzureisen, aber eher sollen sie mir das Leben rauben, als mich hindern, ewig an dich zu denken." O mein Vater, gewähre mir diesen letzten Trost, diese gerechte Bitte, oder laß mich hier vor deinen Augen sterben. Nein, ich will weder auf dieser Insel bleiben, noch mich der Liebe ergeben. Es ist nicht Liebe, was in meinem Herzen wohnt, ich fühle nur Freundschaft, nur Erkenntlichkeit für Eucharis. Ich verlange nichts mehr, als ihr noch einmal zu sagen: Lebe wohl! und dann reise ich ohne Verzug mit dir ab."

„Wie sehr beklage ich dich!" antwortete Mentor. „Deine Leidenschaft beherrscht dich mit so wüthender Gewalt, daß du dir derselben nicht einmal bewußt bist. Du glaubst ruhig zu sein, und du begehrst den Tod. Du wagst es zu sagen, daß dich die Liebe nicht in ihren Banden halte, und doch kannst du dich von der Nymphe nicht losreißen, die du liebst. Du siehest, du hörest nur sie. Alles Übrige macht keinen Eindruck auf deine Sinne. So spricht ein Mensch, den das Fieber wahnsinnig macht: ich bin nicht krank. O Telemach, wie verblendet bist du! Du warst bereit, der Mutter zu entsagen, die deiner harrt, dem Ulysses, den du in Ithaka wiedersehen wirst, wo du einst regieren sollst, zu entsagen dem Ruhm und der hohen Bestimmung, für welche dir die Götter durch so viele Wunder, die sie für dich wirkten, die Gewähr leisteten. Auf alle diese Güter thatest du Verzicht, um unrühmlich bei Eucharis zu leben. Wirst du jetzt noch sagen, daß die Liebe dich nicht an sie fessle? Was ist es denn sonst, das dich in diese Unruhe setzt? Warum willst du sterben? Warum sprachst du mit so vieler Leidenschaft in Gegenwart der Göttin? Ich beschuldige dich nicht der Unredlichkeit, aber ich beklage deine Verblendung. Fliehe

Télémaque, fuyez! on ne peut vaincre l'Amour qu'en fuyant Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils: ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte! si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler! la mère que vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu; j'ai dévoré ma peine; j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils! soulagez mon cœur; rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux: mais si l'amour vous entraine malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parlait ainsi, il continuait son chemin vers la mer; et Télémaque, qui n'était pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'était déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avait point encore éprouvé depuis qu'il était dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer était escarpé; c'était un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avait préparé était encore dans la même place; mais ils aperçurent un triste spectacle.

L'Amour était vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement était insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevait Télémaque: il pleurait de dépit, et alla trou

Huye, Telémaco, huye: en la fuga está la victoria. Contra semejante enemigo el verdadero valor consiste en temer y huir; y no asi como quiera, sino en huir sin pararse á deliberar, ni aun á mirar atras. No creo que hayas olvidado los desvelos que me has costado desde tu infancia, y los peligros de que mis consejos te han sacado. Asi que no hay medio, ó creerme tambien ahora, ó permitirme que te abandone. ¡Si tú supieras cuán doloroso me es verte correr á tu precipicio! ¡y cuánto he sufrido en todo el tiempo que no me he atrevido á hablarte! no le costó tanto darte á luz á la madre que te dió el ser. Yo he callado, he disimulado mi pena, hasta los suspiros he sofocado, á ver si te resolvias por tí mismo á buscarme. ¡Ay, hijo mio! consuela mi corazon, vuélveme lo que mas amo, restitúyeme á Telémaco; sí, restitúyete á tí mismo. Si puede mas contigo la sabiduría que el amor, viviré, y viviré feliz; pero si te arrastra el amor á despecho de la sabiduría, ya no hay vida para Mentor.

Mientras que asi le hablaba, le iba conduciendo hacia el mar, y aunque Telémaco no tenia el valor necesario para seguirle de su motivo, tenia ya el que bastaba para dejarse llevar sin resistencia. Minerva, siempre oculta bajo la figura de Mentor, invisiblemente cubria con su egida á Telémaco, y le comunicó un rayo de luz divina, y en él cierto valor, que no habia sentido desde que entró en la isla. Por último llegaron á la ribera; y queriendo ver si el navío que Mentor habia hecho estaba en el mismo lugar en que le dejó, subieron á una montaña escarpada, ó mas bien á una eminente roca, batida siempre del mar, desde donde vieron el mas triste espectáculo.

Resentido vivamente el Amor, no solo de que un viejo desconocido fuese insensible á sus flechas, sino aun mucho mas de que sustrajese á Telémaco de su dominio, lloraba de despe-

mála féde. Fuggíte, o Telemaco, fuggíte: non si può víncere Amóre se non fuggéndo. Lúngi púre da un tal nemíco; il véro corággio consíste nel temére, e nel fuggíre; ma nel fuggíre sénza neppúr dubitáre, e sénza dar témpo a se stésso di rivólgersi a guardáre indiétro. Non vi sóno già fuggíte dálla memória le sollecitúdini, che vói mi siéte costáto dálla vóstra fanciullézza in quà, ed i perícoli, de' quáli i miéi consígli v' han fátto uscíre. O credétemi, o permettéte ch' ío v' abbandóni. O se sapéste quánto m' è tormentóso in vedérvi córrere álla perdizióne! O se sapéste tútto quel che ho sofférto nel témpo, nel quale non ho avúto ardíre di favellárvi! La mádre che v' ha pósto al móndo méno ha patíto ne' suoi dolóri del párto. Sóno státo in siléuzio, ho inghiottíto il mío cordóglio, ho soffocáti i miéi sospíri, per vedére se v' induceváte da vói medésimo a nuovaménte cercármi. Consoláte, o mío figliuólo, mío cáro figliuólo, il mío cuóre, rendétemi ciò che m' è più cáro che le míe víscere; rendétemi Telemaco che ho perdúto; rendéte vói a vói stésso. Se in vói dálla virtù è superáta la passióne amorósa, ío vívo, e vívo felíce; ma se la passióne vi traspórta malgrádo délla virtù, Mentore non può più vívere.

Méntre Mentore così parláva, seguíva a camminár vérso il máre, e Telemaco, che non éra ancóra abbastánza fórte per seguitárlo da se medésimo, éra fórte quánto bastáva per lasciársi condúrre sénza resístere. Minerva sémpre nascósta sótte la figúra di Mentore, copréndo Telemaco invisibilménte con l' égida, e spargéndo un rággio divíno d' intórno a lúi, gli féce sentíre un corrággio, ch' égli non avéva ancóra, dacchè éra giúnto in quell' ísola, per innánzi sperimentáto. Éssi arrivárono finalménte .. un luogo, dóve la rípa éra scoscésa; ed éra quésta un dirúpo sémpre battúto dal máre. Guardárono da quell' altézza, se il vascéllo, che Mentore avéva già preparáto, fósse ancóra nel medésimo síto di príma; ma vídero úno spettácolo lagrimévole.

Cupido éra vivaménte addoloráto, perchè vedéva che quel vécchio sconosciúto non solaménte éra insensíbile a' suói dárdi, ma che in óltre a lúi togliéva Telemaco. Égli piangéa per isde-

Telemach, fliehe! man besiegt die Liebe durch die Flucht. Gegen einen solchen Feind besteht der wahre Muth darin, daß man ihn fürchte und vor ihm fliehe, und daß man ihn fliehe, ohne sich erst zu bedenken und ohne sich Zeit zu lassen, auch nur einmal hinter sich zu sehen. Gewiß hast du die zärtliche Sorgfalt nicht vergessen, die ich von deiner Kindheit an für dich trug, und eben so wenig die Gefahren, denen du entgingst, wenn du meinem Rathe folgtest. Entweder glaube deinem Freunde oder erlaube, daß ich dich verlasse. O, wenn du wüßtest, wie sehr es mich schmerzt, dich deinem Verderben entgegen gehen zu sehen, was ich alles gelitten habe, seitdem ich den Muth nicht mehr hatte, mit dir zu reden! die Mutter, die dich zur Welt gebar, duldete weniger in den Geburtsschmerzen. Ich schwieg; ich drückte meinen Gram in mein Herz zurück; ich erstickte meine Seufzer, in Hoffnung, daß du dich wieder in meine Arme werfen würdest. O, mein Sohn, mein theurer Sohn! nimm diese Last von meinem Herzen; gieb mir wieder, was mir lieber ist, als mein Leben: gieb mir Telemach wieder, den ich verloren habe; sei wieder dein eigen. Laß die Vernunft über die Liebe siegen, und dein Freund lebt und ist glücklich; sollte aber die Liebe über deine Vernunft den Sieg davon tragen, ach, dann ist es Mentorn unmöglich, länger zu leben."

Während Mentor also redete, verfolgte er seinen Weg gegen das Meer, und Telemach, der sich nicht stark genug fühlte, ihm aus eigenem Antriebe zu folgen, hatte doch so viel Macht über sich, sich ohne Widerstand von ihm fortführen zu lassen. Minerva, stets in Mentors Gestalt gehüllt, bedeckte Telemach unsichtbar mit ihrer Aegide, und umstrahlte ihn mit himmlischem Lichte. Er fühlte eine Kraft, die er noch nie empfunden hatte, seitdem er auf der Insel war. Endlich gelangten sie an einen Ort der Insel, wo das Gestade des Meeres steil emporstieg. Die schäumenden Wogen schlugen an die Felsen. Von dieser Höhe wollten sie sehen, ob das Schiff, das Mentor gebaut hatte, noch an derselben Stelle sei; aber ein trauriges Schauspiel stellte sich ihren Blicken dar.

Mit bitterm Unwillen sah Amor, daß dieser unbekannte Alte nicht nur selbst gegen die Wirkungen seiner Pfeile unempfindlich geblieben war, sondern daß er auch Telemach seiner Macht entzog. Er weinte

ver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvrait toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre par un faible mortel qui est captif dans votre île! pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserais partir Télémaque. Jupiter même, le père des dieux, avec toute sa puissance, n'oserait contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon île: sors aussi, pernicieux enfant; tu m'as fait plus de mal que lui!

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras! laissez-moi faire; suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surprise, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeaient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle: elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes, qui étaient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit: Télémaque est encore en vos mains;

cho, y se fué á ver con Calipso, que andaba vagando por lo mas intrincado de las selvas. No pudo la diosa verle sin gemir, á su vista se renovaron las heridas que le habia hecho. ¡Es posible que siendo vos una diosa, le dijo el Amor, os dejeis vencer de un débil mortal, que es ademas vuestro prisionero! ¿porqué le dejais salir? O pérfido Amor, le respondió Calipso, ya estoy escarmentada de tus perniciosos consejos. Tú me sacaste del seno de la paz en que descansaba para precipitarme en un abismo de males. Ya está resuelto. Jurado tengo por las aguas de la Estigia dejar partir á Telémaco. El mismo Júpiter, el padre de los dioses, con todo su poder no se atreviera á violar tan solemne juramento. Salga, pues, Telémaco de mi isla; y tú, infame rapaz, sal tambien: mayores males me has hecho tú que él.

Enjugándose el Amor las lágrimas, le dijo con una maligna sonrisa: En verdad, Calipso, que es grande ese obstáculo: sin embargo dejadlo á mi cuidado, cumplid vuestro juramento, no os opongais á que Telémaco parta; pero ni vuestras ninfas ni yo hemos jurado por las aguas de la Estigia dejarle salir. Yo les inspiraré el designio de quemar el navío tan velozmente construido por Mentor; y si entonces os sorprendió tanto su diligencia, yo os ofrezco que no quedará él menos sorprendido de la prontitud con que yo la inutilice, sin que despues le reste ningun arbitrio para llevaros á Telémaco.

Estas lisonjeras palabras hicieron renacer en Calipso la esperanza y la alegría. Como un blando céfiro á la márgen de un arroyo recrea con su frescura el caluroso rebaño, que con los ardores del estío está ya desmayado y abatido, asi este discurso del Amor vivificó las esperanzas de la diosa. Serenósela el rostro, los ojos recobraron su alegría, y los crueles cuidados que la devoraban se alejaron de ella por aquel momento. Sonrióse é hizo mil caricias á aquel festivo niño, pero estas mismas caricias le preparaban nuevos disgustos.

Satisfecho el Amor de haber persuadido á la diosa, partió á persuadir tambien á las ninfas, que andaban errantes y dispersas por aquellos montes como anda un rebaño que la rabia de los hambrientos lobos ha hecho huir lejos de su pastor. Congrégalas Cupido, y les dice: Aun está Telémaco en vuestro po

gno, e se n' andò a trováre Calipso, che andáva errándo per le piú oscúre foréste. Élla non lo potè mirár sénza gémere, e sentì ch' égli nuovaménte le apríva tútte le piághe del cuóre. Vói siéte déa, le dísse Cupido, e vi lasciáte víncere da un uómo débile, che nélla vóstra ísola è prigioniére? Perchè mái lo lasciáte uscíre? Malvágio Amore, gli rispóse Calipso, più non vóglio ascoltáre i tuói dannósi consígli: séi tu che m' hái leváta da úna dólce e profónda páce, per precipitármi in un abísso d' orríbili disavventúre. La cósa non ha più rimédio; ho giuráto per le ácque di Stíge di lasciár partíre Telemaco: Giove stésso, ch' è il pádre dégli déi, con tútta la súa poténza non ardirébbe di contravveníre así terríbile giuraménto. Ésci, o Telemaco, dálla mía ísola; ésci tu ancóra, o fanciúllo maléfico, che mi séi státo nocévole più di lui.

Cupido asciugándole súgli ócchi le lágrime, féce un malígno, e motteggévol sorríso. O quésto è veraménte un gran vilúppo' égli dísse. Lasciáte fáre a me, secondáte il vóstro giuraménto, nè v' opponéte álla partènza di Telemaco. Nè ío, nè le vóstre, nínfe abbiámo giuráto per le ácque di Stíge, di permétterli che si párta. Suggerirò lóro il diségno d' abbruciár quel vascéllo, che Mentore ha fátto con úna prestézza tánto eccessíva. La súa diligénza, che v' ha sorprésa, li sarà inútile, ed a súo témpo rimarrà sorpréso égli stésso, nè più gli resterà módo alcúno di potér tórvi Telemaco.

Quéste paróle lusinghévoli fécero entráre pián piáno la speranza, e l' allegrézza perfín nel fóndo délle víscere di Calipso Cóme appúnto fa un zéffiro cólla súa freschézza sul márgine d' un ruscéllo, per ristoráre le grégge languénti, che dall' ardóre délla státe sóno consúnte, così quésto ragionaménto placò la disperazióne délla déa. Divénne seréno il súo vólto, se le raddolcírono gli ócchi; e le malincóniche cúre, che le rodévano il cuóre, se ne fuggírono per un moménto lúngi da léi. Élla fermóssi, e si póse a rídere, ed accarezzò quel sì giocóso fanciúllo, e nell' accarezzárlo si preparò nuóve péne.

Cupido conténto d' avérla persuása, se ne andò per persuadére le nínfe, ch' érano erránti, e dispérse per tútti i mónti, cóme úna gréggia di montóni, che la rábbia de' lúpi affamáti ha pósti in fúga lúngi dal lóro pastóre. Égli ragunólle insiéme, e lóro dísse: Telemaco è ancóra in vóstro potére, affrettátevi

vor Verdruß. Er suchte Kalypso auf. In finstern Wäldern irrte sie umher. Sie seufzte, als sie ihn erblickte; sie fühlte, daß er alle Wunden ihres Herzens wieder aufriß. Der Liebesgott sagte zu ihr: „So trägt also ein schwacher Sterblicher, der in deiner Insel gefangen ist, über dich, eine Göttin, den Sieg davon? Warum hinderst du nicht seine Flucht? . .“ „Unglücklicher!“ antwortete sie, „deine verderblichen Eingebungen sollen mich nicht mehr bethören! Du warst es, der mich der süßen stillen Ruhe entriß, in der ich lebte, um mich in ein Meer von Widerwärtigkeiten zu stürzen. Es ist geschehen; ich habe bei dem Styx geschworen, ihn abreisen zu lassen. Selbst Jupiter, der Vater der Götter, würde es trotz aller seiner Macht nicht wagen, diesen furchtbaren Schwur zu brechen. Telemach soll meine Insel verlassen. Auch du weiche aus derselben, verderbliches Kind, du hast mir noch mehr Übel zugefügt, als er.“

Amor trocknete ihre Thränen, lächelte spöttisch und schalkhaft, und sagte: „Wie kann dich doch dieser Schwur in solche Verlegenheit setzen? Laß diese Sorge mir. Halte ihn immerhin, deinen Schwur, und widersetze dich der Abreise Telemachs nicht. Weder deine Nymphen, noch ich haben bei dem Styx geschworen, ihn abreisen zu lassen. Ich werde jenen den Gedanken eingeben, das Schiff zu verbrennen, das Mentor so eilfertig gebaut hat. Seine Betriebsamkeit, die dich in Erstaunen setzte, soll ihm nichts helfen; er selbst wird in Bestürzung gerathen, und es wird ihm kein Mittel mehr übrig bleiben, dir Telemach zu entreißen.“

Diese süßen Worte gossen Freude und Hoffnung in das Herz der Göttin. Wie ein kühlender West am Ufer eines Baches die schmachtenden Heerden erquickt, die die Sommerhitze verzehrt, so besänftigten diese Worte die Verzweiflung der Göttin. Ihr Gesicht erheiterte sich, ihre Blicke wurden milder, die schwarzen quälenden Sorgen flohen auf einen Augenblick weit von ihr. Sie stand still, sie lächelte, sie liebkoste den muntern Knaben, und bereitete sich neue Schmerzen.

Amor, voll Freude, sie überredet zu haben, schickte sich jetzt an, auch das Herz der Nymphen zu beschleichen. Auf den Bergen zerstreut, irrten sie umher, gleich einer Heerde Schafe, die, ihres Hirten beraubt, vor der Wuth hungriger Wölfe fliehen. Amor versammelte sie und sprach also zu ihnen: „Noch ist Telemach in euren Händen, eilet

hâtez-vouz de brûler ce vaisseau, que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussitôt elles allument des flambeaux; elles accourent sur le rivage; elles frémissent; elles poussent des hurlemens, elles secouent leurs cheveux épars comme des bacchantes. Déjà la flamme vole; elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine; des tourbillons de fumée et de flammes s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir, car son cœur n'était pas encore guéri; et Méntor remarquait que sa passion était comme un feu mal éteint qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens! Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses, et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin, au milieu des flots, un vaisseau qui n'osait approcher de l'île, parce que tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels. Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque, qui était assis sur le bord du rocher, le précipite dans la mer et s'y jette avec lui. Télémaque, surpris de cette violente chute, but l'onde amère et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les nymphes, qui avaient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour, qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendait. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avait faits.

der. No perdais momento en poner fuego á esa nave que el temerario Mentor ha hecho para llevársele. Inflamadas las ninfas encienden con presteza antorchas, corren furiosas á la playa dando terribles alaridos, y entregan al aire el cabello como unas bacantes. Ya suben al cielo las llamas que consumen la nave hecha de maderas secas y embreadas, y ya los remolinos de humo oscurecen la luz, formando una densa nube.

Desde la roca en que estaban Telémaco y Mentor veian el incendio, y oian la algazara de las ninfas. No le faltó mucho á Telémaco para alegrarse tambien, porque su mal aun no estaba curado, y á Mentor no se le ocultaba que su pasion era como un fuego mal apagado que de cuando en cuando se deja ver entre sus cenizas. ¡Vedme, dijo Telémaco, otra vez preso en las mismas redes! Ya no nos queda esperanza alguna de salir de esta isla.

Conoció Mentor su espíritu, y lo espuesto que estaba á reincidir si perdia un momento en evitarlo. Y alcanzando á ver á lo lejos en medio del mar un navío parado, que no se atrevia á accercarse á la isla, porque sabian todos los pilotos que era inaccesible á los hombres, impele á Telémaco, que se hallaba sentado en el borde de la roca, le precipita al mar, y se arroja tras él. Quedó Telémaco tan aturdido de esta violenta caida, que bebió del agua salada, y vino á ser el juguete de las ondas. Pero vuelto en sí, y viendo que Mentor le alargaba la mano para ayudarle á nadar, ya no pensaba mas que en alejarse de la isla fatal.

Cuando las ninfas creian tenerles mas seguros, y vieron que ya les era imposible impedir su fuga, gritaban furiosas. Calipso inconsolable se volvió á su gruta, ocupando todos los ámbitos de ella con espantosos alaridos; y el Amor, viendo su triunfo trocado en vergonzoso vencimiento, se remontó en los aires, batiendo las alas, y se huyó al frondoso bosque de Idalia, donde le esperaba su cruel madre; el hijo, aun mas cruel, no tuvo consuelo, sino riéndose con ella de todos los males que habia causado.

d'abbruciáre quel vascéllo fátto da Mentore per fuggirsene Incontanénte ésse accésero tórcie, córsero su la rípa tútte freménti, alzárono mólte strída, e scóssero i lóro spársi capélli cóme baccánti. Già vóla la fiámma, già divóra il vascéllo, ch' è fátto d' un légno sécco, e ricopérto di rágia, e già si sollévano síno álle núvole némbi di fúmo, e di fiámme.

Telemaco e Mentore vídero il fuóco dall' álto di quélla rúpe; e nel sentíre le grída délle nínfe, Telemaco fu tentáto di rallegrársene, imperciocchè il súo cuóre non éra ancóra guaríto. e Mentore osserváva che la súa passióne éra cóme un fuóco mal estínto, che di quándo in quándo ésce di sótto álla cénere, e mánda fuóri mólte scintílle di fiámma víva. Éccomi dúnque, dísse Telemaco, nuovaménte inviluppáto ne' miéi legámi; più non ci résta speránza alcúna d' abbandonáre quest' ísola.

Mentore víde béne che Telemaco éra in púnto di ricadére in tútte le príme súe debolézze, e che non v' éra pur un moménto da pérdere. Osservò di lontáno in mézzo al máre un vascéllo férmo, che non osáva accostársi, perchè tútti i pilóti sapévano che l' ísola di Calipso éra inaccessíbile a tútti gli uómini. Subitaménte il sággio Mentore spignéndo Telemaco, che éra assíso súlla púnta d' un gran sásso, precipitóllo nel mare, e gittóvisi con ésso lúi. Telemaco sorpréso da úna tal violénta cadúta, inghiottì le ácque sálse, che gli s' ingorgárono nélla bócca, e divénne giuóco délle ónde; ma póscia tornándo in se stésso, e veggéndo Mentore, che gli porgéva la máno per aiutárlo a nuotáre, più non pensò, se non ad allontanársi da quell' ísola fatále dond' éra uscíto.

Le nínfe, che avévano stimáto di tenérli prigioniéri, alzárono un orríbile grído, più non poténdo impedíre la lóro fúga. Calipso sconsoláta entrò di nuóvo nélla súa grótta, e la empiè tútta di strídi. Cupido che víde cambiáto il súo triónfo in úna pérdita vergognósa, sollevóssi in ária scuoténdo le áli, e fuggì a vólo éntro il boschétto d' Idalia, dóve la mádre crudéle stáva aspettándolo. Il figliuólo ánche più crudéle di léi, non racconsolóssi, se non ridéndo con éssa di tútti i máli, che avéva fátti.

das Schiff zu verbrennen, das der verwegene Mentor erbaut hat, um auf demselben zu entfliehen.“ Sogleich ergriffen sie brennende Fackeln. Sie rennen dem Gestade des Meeres zu; ihre Glieder zittern; sie erheben ein Geheul; sie schütteln ihre stürmisch fliegenden Haare wie Bachantinnen. Schon steigt die Flamme empor, sie verzehrt das Schiff, das von trockenem Holze erbaut und mit Harz überzogen war. Rauch und Flammen erheben sich wirbelnd in die Luft.

Telemach und Mentor sahen dieses Feuer von der Höhe des Felsens; sie hörten das Geschrei der Nymphen. Telemach fühlte eine Anwandlung von Freude, denn noch war sein Herz nicht geheilt. Mentor sah, daß seine Leidenschaft einem noch nicht völlig gelöschten Feuer glich, das aus der Asche hervorglimmt, und von Zeit zu Zeit leuchtende Funken aussprüht. „Nun bin ich aufs Neue gebunden,“ sagte Telemach, „und es bleibt uns keine Hoffnung mehr übrig, aus dieser Insel zu entkommen.“

Mentor sah wohl, daß Telemach im Begriff war, in seine alte Schwachheit zurückzufallen, und daß er keinen Augenblick zu verlieren habe. Er wurde von weitem mitten im Meere ein Schiff gewahr, das still hielt und sich nicht getraute, der Insel nahe zu kommen, denn alle Pyloten wußten, daß Kalypso's Insel jedem Sterblichen unzugänglich war. Telemach saß auf dem äußersten Rande eines Felsens. Auf einmal stößt ihn Mentor vom Felsen hinab und stürzt ihn in das Meer; er selbst stürzt sich ihm nach. Telemach, von dem gewaltsamen Stoße betäubt, verschluckte das bittere Wasser des Meeres. Die Wellen reißen ihn fort; aber da er wieder zu sich kommt, und Mentor neben sich erblickt, der ihm die Hand reicht, um ihm das Schwimmen zu erleichtern, denkt er an nichts mehr, als sich von der unglücklichen Insel zu entfernen.

Die Nymphen, die sie schon in ihrer Gewalt zu haben geglaubt hatten, erhoben ein verzweiflungsvolles Geschrei, da sie die Unmöglichkeit sahen, ihre Flucht zu hemmen. Kalypso, trostlos, floh in ihre Grotte, die sie mit Wehklagen erfüllte. Amor, dessen Triumph sich in eine schmähliche Niederlage verwandelt hatte, erhob sich mit flatterndem Gefieder in die Luft, und entschwebte nach Idaliums Hainen, wo seine grausame Mutter seiner harrte. Der Knabe, noch grausamer als sie, tröstete sich nur damit, daß er über das Unglück frohlockte, das er angerichtet hatte.

A mesure que Télémaque s'éloignait de l'île, il sentait avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écriait-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvais croire faute d'expérience : on ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père! que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritais d'en être privé et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes passions. L'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

LIVRE VIII.

Adoam, frère de Narbal, commande la vaisseau tyrien où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnaissant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé; puis l'élévation de Baléazar, que le tyran son père avait disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les tritons, les néréides, et les autres divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique; il décrit la douce température de l'air, et les autres beautés de ce pays, dont les peuples mènent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

Le vaisseau qui était arrête, et vers lequel ils s'avançaient, était un vaisseau phénicien qui allait dans l'Épire. Ces Phéniciens avaient vu Télémaque au voyage d'Égypte; mais ils n'avaient garde de le reconnaître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des dieux vous touche, recevez-nous dans votre vais-

A proporcion que Telémaco se apartaba de la isla, sentia con placer que iba recobrando el esfuerzo y su antiguo amor á la virtud. Ahora conozco, le decia á Mentor, la justicia de vuestros consejos, que mi inesperiencia no me dejaba conocer entonces: ahora conozco no se vence el vicio sino huyendo. Ahora reconozco tambien cuanto me aman los dioses, pues me dan en vos tantos auxilios, cuando tan justamente merecia que me privasen de ellos, y me abandonasen á mí mismo. Pero ya no temo al mar, ni á los vientos, ni á las tempestades: á nada temo ya sino á mis pasiones: el amor por sí solo es mas temible que todos los naufragios.

LIBRO VIII.

El navío que desde la roca alcanzó á ver Mentor era tirio, y su capitan un hermano de Narbal, llamado Adoam, el cual les recibió favorablemente, y reconociendo á Telémaco, le refirió la muerte trágica de Pigmalion y de Astarbe, y la elevacion de Baleazar, que á persuasion de ella estaba en desgracia de su padre. Mientras da Adoam un refresco á Telémaco y Mentor, se llegan al rededor del navío los tritones, las nereidas, y las demas divinidades del mar atraidas del dulce cántico de Aquitoas: toma Mentor una lira, y le hace muchas ventajas. Despues refiere Adoam las maravillas de la Bética; describe el suave temperamento del aire, y las demas circunstancias recomendables de aquel pais, la vida tranquila de sus habitantes, y la simplicidad de sus costumbres.

El navío que estaba parado, y hácia el cual se dirigian, era fenicio, con rumbo á Epiro. Los Fenicios que en él iban habian visto á Telémaco en su viage á Egipto; pero no era facil que entonces le conociesen, viéndole en medio del mar. Luego que Mentor se acercó á distancia de poder ser oido, levantó la cabeza sobre las aguas, y esclamó: Fenicios, protectores de todas las naciones, no negueis la vida á dos hombres que esperan obtenerla de vuestra humanidad. Si temeis á los dioses, recibidnos en vuestra nave; que nosotros os seguiremos adonde

Secondochè Telemaco s' allontanava dall' ísola, sentívasi con dilétto rináscere in séno il coraggio, e l' amóre délla virtù. Io próvo, dicéva con álta vóce, parlándo a Mentore, ciò che vói púre mi diceváte, e ch' ío non potéva crédere per mancánza d' esperiménto: non si súpera il vízio, se non fuggéndolo. O mío pádre, o quánto m' hánno amáto li déi nel dármi il vóstro soccórso! Io meritáva d' ésserne prívo, e d' éssere abbandonáto a me stésso. Ora più non témo nè máre, nè vénti, nè tempéste; non témo più, se non le míe próprie passióni; il sólo amóre è più da temérsi, che non lo sóno tútti i naufrági.

LIBRO VIII.

Adoamo, fratéllo di Narbale, cománda il vascéllo tirio, in cúi Telemaco e Mentore sóno favorevolménte ricevúti; riconoscéndo égli Telemaco, gli raccónta la mórte trágica di Pigmalione e d' Astarbea, e l' innalzaménto di Baleazar, ch' éra in disgrázia del tiránno súo padre, a persuasióne di quésta dónna. Nel témpo d' un pránzo che Adoamo da a Telemaco ed a Mentore, Achitoa cólla dolcézza del súo cánto, ragúna attórno il vascéllo i tritóni, le neréidi, e le áltre divinità del máre. Mentore prendéndo úna líra la suóna mólto méglio d' Achitoa. Adoamo descrive póscia le meravíglie délla Betica, la dolcézza dell' ária, e le áltre bellézze di quésto paése, i cúi pópoli ménano úna víta tranquílla in úna gran semplicità di costúmi.

Il vascéllo ch' éra férmo, e vérso cúi s' innoltrávano, éra un vascéllo fenicio indirizzáto vérso l' Epiro. Quésti Fenici avévano vedúto Telemaco nel viággio d' Egitto, ma non potévano riconóscerlo in mézzo al máre. Quándo Mentore fu così présso al vascéllo, quánto bastáva per far sentír la súa vóce, sollevándo sóvra l' ácqua il cápo, gridó altaménte: O Fenici, tánto amorévoli vérso qualúnque nazióne, non negáte la víta a dúe uómini che dálla vóstra umanità sicuraménte l' aspéttano. Se vi móve il rispétto dovúto ágli déi, ricevéteci nel vóstro va-

Telemach fühlte seinen Muth und seine Liebe zur Tugend zunehmen, je weiter er sich von der Insel entfernte. „Ich erfahre nun," rief er Mentorn zu, „was du mir oft sagtest, was mich aber meine Unerfahrenheit nicht glauben ließ. Das Laster wird nur durch die Flucht überwunden. Ach, mein Vater, wie gütig waren die Götter gegen mich, die dich mir zum Beistand gaben! Ich verdiente dieser Hülfe beraubt, und mir selbst überlassen zu werden. Hinfort werde ich weder Meere, noch Winde, noch Stürme mehr fürchten, ich werde nichts mehr fürchten, als meine Leidenschaften; die Liebe allein ist weit schrecklicher als der Schiffbruch."

Achtes Buch.

Adoam, ein Bruder Narbals, war der Befehlshaber des tyrischen Schiffes, wo Telemach und Mentor liebreich aufgenommen werden. Der Hauptmann erkennt Telemach, und erzählt ihm das schreckenvolle Ende Pygmalions und Astarbens und die Erhebung Baleazars, den der grausame Vater auf Anrathen dieses Weibes von sich gestoßen hatte. Während eines Mahls, das er Telemach und Mentorn gibt, reizt Achitoas durch die Lieblichkeit seines Gesanges die Tritonen, Nereiden und andere Gottheiten des Meeres, sich um das Schiff zu versammeln. Mentor ergreift eine Leier und übertrifft Achitoas in seinem Spiel. Hierauf erzählt Adoam die Merkwürdigkeiten von Bätika; er beschreibt die milde Luft und die andern Schönheiten dieses Landes, dessen Bewohner bei großer Einfalt der Sitten ein zufriedenes Leben führen.

Das Schiff, das im Meere hielt, und dem sie sich näherten, war ein phönizisches Fahrzeug, welches nach Epirus steuerte. Die Mannschaft des Schiffes hatte Telemach auf seiner Reise nach Aegypten gesehen, aber es war ihnen nicht möglich, ihn mitten im Meere zu erkennen. Als Mentor dem Schiffe nahe genug war, um gehört zu werden, erhob er sein Haupt aus den Wogen, und rief ihnen mit lauter Stimme zu: „Phönizier, die ihr mit allen Nationen in Freundschaft lebt, rettet das Leben zweier Menschen, die es allein von eurer Menschlichkeit erwarten. Wenn ihr die Götter fürchtet, so nehmet

seau: nous irons partout où vous irez. Celui qui commandait répondit: Nous vous recevons avec joie; nous n'ignorous pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paraissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que, ne pouvaut plus respirer, ils demeurèrent immobiles; car ils avaient nagé long-temps et avec effort, pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étaient appesantis par l'eau qui les avait pénétrés, et qui coulait de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, voulaient savoir leurs aventures. Celui qui commandait leur dit: Comment avez-vous pu entrer dans cette île d'où vous sortez? elle est, dit-on, possédée par une déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourrait en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit: Nous y avons été jetés; nous sommes Grecs; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Épire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffirait que vous nous menassiez dans l'Épire: nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera; et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi, c'était Mentor qui portait la parole; et Télémaque, gardant le silence, le laissait parler: car les fautes qu'il avait faites dans l'île de Calypso augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défiait de lui-même; il sentait le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et quand il ne pouvait lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultait ses yeux, et tâchait de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien, arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyait se souvenir de l'avoir vu; mais c'était un souvenir confus qu'il ne pouvait démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme

quiera que vayais. El comandante del navío respondió compadecido: Nosotros tenemos la mayor satisfaccion en recibiros; sabemos respetar la desgracia aun en los que no conocemos: y con efecto asi lo hizo.

Pero apenas entraron, cuando faltos de fuerzas, y aun de respiracion, se quedaron casi exáuimes de resultas de lo mucho que habian nadado, y de los reiterados esfuerzos con que resistieron á las olas. Fuéronse recobrando poco á poco: les dieron vestidos para que se quitasen los que traian empapados y rebosando el agua por todas partes; y cuando estuvieron en estado de hablar, vieron al rededor de sí á toda la tripulacion impaciente por saber sus aventuras. Preguntóles el comandante ¿cómo habian podido entrar en aquella isla, en la cual era fama reinaba una diosa cruel que jamas permitia que nadie se acercase? Por otra parte son tan escarpadas las rocas que la ciñen, que se burlan de la locura con que el mar las combate, y no es posible acercarse á ellas sin naufragar.

Por un naufragio fuimos con efecto arrojados, les respondió Mentor: nosotros somos Griegos, naturales de Itaca, isla inmediata á Epiro, adonde acaso dirigis vuestro rumbo; pero aun cuando no querais tocar en ella, que se encuentra al paso, contentaríamonos que nos condujeseis á Epiro, donde hallaremos amigos que nos proporcionen hacer tan corta travesía, y os seremos, deudores de la dicha de volver á ver lo que mas estimamos en el mundo.

Asi se esplicó Mentor; y entre tanto guardaba Telémaco silencio, sin atreverse á hablar una palabra, porque las flaquezas en que habia incurrido en la isla de Calipso le hacian mas prudente. Desconfiaba de sí, y conocia la necesidad de seguir en todo los sabios consejos de Mentor; y cuando no podia pedírselos de palabra, procuraba consultando sus ojos, adivinarle los pensamientos.

Mirando mas despacio á Telémaco el capitan fenicio, queria como hacer memoria de haberle visto antes; pero tan confusamente, que no le era posible asegurarse. Permitidme, le dijo, que os pregunte si os acordais de haberme visto alguna otra vez, asi como yo quiero hacer memoria de haberos visto antes

scéllo; nói verrémo per tútto dovúnque andréte. Quégli che comandáva rispóse: Vi riceverémo con piacére, imperciocchè ben sappiámo ciò che dée fársi a pro dégli sconosciúti, che si véggono in così fátta disgrázia. Incontanénte fúrono éssi ricevúti déntro al vascéllo.

Appéna fúronvi entráti, che non poténdo più rifiatáre, rimásero immóbili: imperocchè per resístere álle ónde, avévano nuotáto per mólto témpo, e con tútto sfórzo. A póco a póco ripigliárono le fórze, e tósto fúrono dáte ad éssi áltre vestiménta, perchè le lóro érano aggraváte dall' ácqua, che le avéva inzuppáte, e che grondáva da tútti i cánti. Quándo fúrono in istáto di potér parláre, tútti quéi Fenici affollátisi intórno ad éssi, érano desiderósi d' inténdere le lor disgrázie. Quégli che comandáva lor dísse: Cóme siéte vói potúti entráre in quell' ísola dónde uscíte? Quésta, per quéllo che se ne díce, è signoreggiáta da úna déa crudéle, la quále non perm
étte che vi s' appródi; ed è altresì attorniáta di spaventévoli rúpi, cóntra le quáli il máre va scioccaménte a combáttere: e niúno può avvicinársene, se non gettátovi da un naufrágio.

Da un naufrágio vi siámo státi gettáti, rispóse Mentore. Nói siámo Greci, e la nóstra pátria è l' ísola d' Itaca, vicína all' Epiro, dóve siéte púre indirizzáti vói stéssi. Quándo ánche non voléste posárvi in Itaca, dinánzi álla quále dovéte passáre nel vóstro viággio, ci basterébbe che ci conducéste in Epiro. Ivi troverémo dégli amíci, che avránno cúra di fárci fáre il córto tragítto che ci rimarrà per giúgnere álla nóstra pátria, e vi sarémo debitóri perpetuaménte dell' allegrézza che proverémo nel rivedére tútto ciò che abbiámo di più cáro sóvra la térra.

Così favelláva Mentore; e Telemaco stándo in silénzio, lo lasciáva parláre, perocchè i fálli da lúi comméssi nell' ísola di Calipso, di mólto avévano accresciúta la súa prudénza. Égli diffidáva di se medésimo, conoscéva il bisógno di seguír sémpre i sággi consígli di Mentore, ed alméno si consigliáva eógli ócchi di lúi, quándo non potéva parlárli per chiéderli il súo parére, e procceuráva d' indovinárne tútti i pensiéri.

Al capitáno fenicio, she guardáva físso Telemaco, paréa ricordársi d' avérlo in áltro témpo vedúto; ma quésta éra úna rimembránza confúsa, ch' égli non potéa sviluppáre. Permettéte, gli dísse, ch' ío vi domándi se vi ricórda d' avérmi vedúto áltre vólte, cóme a me páre di ricordármi d' avérvi ancóra vedúto.

uns in euer Schiff auf; wir werden euch überall folgen, wohin ihr auch gehet." Der Befehlshaber des Schiffes antwortete: „Mit Freuden werden wir euch aufnehmen. Wir wissen wohl, was man Fremden schuldig ist, die so unglücklich sind, als ihr es scheinet;" und sogleich wurden sie in das Schiff aufgenommen.

Kaum waren sie in demselben, so entging ihnen der Athem, und sie sanken in Ohnmacht hin, denn lange hatten sie mit Macht gegen die Wogen gekämpft. Allmählig erholten sie sich wieder. Man reichte ihnen andere Kleider, denn die ihrigen waren vom Wasser, das in sie eingedrungen war, und von allen Seiten herabtroff, beschwert. Als sie wieder im Stande waren, zu reden, drängten sich die Phönizier neugierig um sie her, und verlangten ihre Geschichte zu erfahren. „Wie war es euch möglich," fragte der Befehlshaber, „auf dieser Insel zu landen, von wannen ihr kommt? Eine grausame Göttin," so sagt man, „bewohne sie, welche Niemand den Eingang in dieselbe gestatte. Auch umgeben sie furchtbare Klippen, vom Meer fruchtlos bekämpft, denen man sich nicht nähern kann, ohne Schiffbruch zu leiden."

Auch war es ein Schiffbruch, der uns an jene Küste warf," erwiderte Mentor. „Wir sind Griechen. Unser Vaterland ist die Insel Ithaka, nicht fern von Epirus, wohin ihr segelt. Solltet ihr auch nicht auf Ithaka landen wollen, das auf euerm Wege ist, so würde es uns schon genügen, wenn ihr uns nach Epirus führtet. Wir werden dort Freunde finden, die uns behülflich sein werden, die kurze Überfahrt zu bewerkstelligen, welche uns noch übrig sein wird, und euch werden wir dann auf ewig das Glück verdanken, dasjenige wieder zu sehen, was uns am theuersten auf der Welt ist."

So sprach Mentor, der das Wort führte, Telemach schwieg still, und ließ ihn reden. Die Fehltritte, die er auf Kalypso's Insel begangen, hatten ihn weise Zurückhaltung gelehrt. Er traute sich selbst nicht mehr; er fühlte, wie nothwendig es ihm sei, immer Mentors weisem Rathe zu folgen. Konnte er nicht mit ihm sprechen, seine Meinung zu vernehmen, so befragte er wenigstens seine Augen, um seine Gedanken zu errathen.

Der phönizische Befehlshaber heftete seine Blicke auf Telemach. Er glaubte, ihn schon gesehen zu haben, aber er konnte seine dunkeln Erinnerungen nicht zur Deutlichkeit bringen. „Vergönne," sprach er zu ihm, „daß ich dich frage, ob du dich nicht erinnern kannst, mich vordem

il me semble que je me souviens de vous avoir vu : votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé ; mais je ne sais où je vous ai vu ; votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu, je vous reconnais ; mais je ne puis me rappeler si c'est en Égypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Égypte. Je suis son frère dont il vous aura sans doute parlé souvent. Je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte : il me fallut aller au-delà de toutes les mers, dans la fameuse Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir ; et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnaître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam Je ne fis presque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. Oh ! quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune favorable vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Épire ; et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même.

Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendait commençait à souffler ; il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télémaque et Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus ; les justes dieux en ont délivré la

de ahora : vuestras facciones no me son desconocidas, y asi fué que al instante me llamaron la atencion : sin embargo yo no sé donde os he visto : recorred, si gustais, vuestra memoria, que acaso ayudará á la mia.

Respondióle Telémaco con una admiracion envuelta en alegría : A mí me ha sucedido al veros puntualmente lo mismo : yo os he visto, yo os he hablado ; pero no puedo asegurar si en Egipto ó en Tiro. Con esto el Fenicio, semejante al que al despertar temprano se le huye un grato sueño, y va acordándose poco á poco, y como trayéndole de lejos, esclamó alborozado : Vos sois Telémaco, con quien Narbal asentó amistad á nuestra vuelta de Egipto. Yo soy su hermano, de quien regularmente os hablaria muchas veces : aun me acuerdo que os dejé con él, cuando despues de la espedicion de Egipto tuve que ir á la famosa Bética, del otro lado de los mares, cerca de las columnas de Hércules ; y esto fué la causa de que os viese tan poco, que no es estraño que ahora haya estado tan tardo en reconoceros.

Yo tambien me aseguro ahora, respondió Telémaco, que sois Adoam : ya os acordareis de que entonces apenas os ví ; pero os conocí bastante por las noticias que me dió Narbal. ¡Qué satisfaccion para mí la de saber por vos de tan digno amigo ! ¿Permanece en Tiro ? ¿ó ha sido acaso victima de las sospechas del cruel Pigmalion ? Interrumpióle Adoam, para que no siguiese, diciéndole : Sabed, Telémaco, que no sé cual de los dos debemos mas á la fortuna : si vos en veros entre quienes no habrá peligro á que no se espongan por restituiros á vuestra patria, ó yo en poderos proporcionar esta dicha : no lo dudeis : antes de ir á Egipto os dejaré en Itaca : y creed que en el hermano de Narbal tendreis otro amigo que no hará menos por vos que Narbal mismo.

A este tiempo notó que apuntaba el viento que esperaban : hizo levar el áncora, desplegar velas, y surcar el mar á fuerza de remo ; y apartándose con Mentor y Telémaco, le dijo á este :

Ahora satisfaré vuestra curiosidad. Pigmalion ya no existe : los justos dioses libraron de él al mundo. Como desconfiaba de

Non m' è incógnito il vóstro vólto, m' ha colpíta súbito la fantasía, ma non so dóve ío v' ábbia vedúto; fórse la vóstra memória sarà d' aiúto álla mía.

Telemaco allóra, con úna maravíglia mescoláta di giúbilo, gli rispóse: Cóme vói lo siéte nel rimirármi, così púre ío rimángo attónito nel rimirár vói. V' ho vedúto, vi riconósco, ma non pósso rámmemorármi, s' è nell' Egitto, od in Tiro. Allóra quel Fenicio, cóme un uómo che sul mattíno si svéglia, e che di lontáno si ridúce a póco a póco a memória il sógno fuggitívo, che al súo destársi sparísce, subitaménte gridò: Vói siéte Telemaco, col quále Narbale contrásse amicízia quándo ritornámmo d' Egitto; ío sóno súo fratéllo, di cúi égli sénza dúbbio sovénte v' avrà parláto; e mi ricórdo d' avérvi lasciáto frá le súe bráccia. Dópo la spedizióne d' Egitto, mi convénne andáre di là da tútti i mári nélla famósa Betica, présso álle colónne d' Ercole: perciò non potéi se non solaménte vedérvi; e non bisógna stupíre, se álla príma ho tánto stentáto a raffigurárvi.

Véggo béne, rispóse Telemaco, che vói siéte Adoamo; v' ho solaménte vedúto álla sfuggíta, ma v' ho conosciúto da ciò che Narbale me n' ha détto nélle nóstre conversazióni. O qual giúbilo sénto di potére inténder da vói quálche nuóva d' úna persóna che mi sarà sémpre sì cára! E égli pur ánche in Tiro? Sóffre fórse quálche crudél trattaménto dal sospettóso e bárbaro Pigmalione? Sappiáte, Telemaco, rispóse Adoamo, interrompéndolo, che la fortúna vi conségna álla féde d' un uómo che avrà ógni cúra di vói. Vi condurrò all' ísola d' Itaca príma d' andáre in Epiro; ed il fratéllo di Narbale non avrà méno d' amóre per vói, che lo stésso Narbale.

Avéndo così parláto, osservò che già cominciáva a soffiáre il vénto ch' égli aspettáva; féce perciò leváre le áncore, mettér le véle, e féndere il máre co' rémi; trásse pói súbito in dispárte Telemaco e Mentore, per ragionáre con ésso lóro.

Ora, dísse guardándo Telemaco, m' accíngo a soddisfáre álla vóstra curiosità. Pigmalione non è più vívo, i giústi déi

schon gesehen zu haben, wie auch ich mich zu entsinnen glaube, dich vormals schon gesehen zu haben. Dein Gesicht ist mir nicht fremd; es fiel mir sogleich auf, aber ich kann nicht sagen, wo ich dich gesehen habe; dein Gedächtniß wird vielleicht dem meinigen zu Hülfe kommen."

Mit frohem Erstaunen erwiederte Telemach: „Es ist mir bei deinem Anblicke eben so zu Muth, wie dir bei dem meinigen. Ich habe dich gesehen, ich kenne dich, aber ich kann mich nicht entsinnen, ob es in Aegypten oder zu Tyrus war." Alsdann rief der Phönizier, einem Menschen ähnlich, der des Morgens erwacht, und sich allmählig wieder des Traumes erinnert, der ihm bei seinem Erwachen entschwand, auf einmal aus: „Du bist Telemach, mit dem Narbal das Bündniß der Freundschaft schloß, als wir aus Aegypten zurückkehrten. Ich bin sein Bruder, von dem er mit dir sonder Zweifel oft wird gesprochen haben. Ich ließ dich nach dem ägyptischen Kriegszuge in seinen Händen zurück. Mir lag ob, über die Meere in das berühmte Bätika, nahe bei den Säulen des Herkules, zu schiffen. Ich sah dich nur im Vorbeigehen; kein Wunder also, daß ich so viel Mühe hatte, dich sogleich wieder zu erkennen."

„Ich sehe wohl," sagte Telemach, „daß du Adoam bist. Auch ich sah dich damals nur flüchtig, aber ich habe dich durch die Unterredungen mit Narbal kennen gelernt. Wie entzückt es mich, durch dich Nachrichten von einem Manne zu bekommen, der mir immer theuer bleiben wird! Lebt er noch immer in Tyrus? Erfährt er keine Mißhandlungen von dem argwöhnischen und grausamen Pygmalion?" Adoam, ihn unterbrechend, erwiederte: „Wisse Telemach, daß das Glück dich einem Manne anvertraut hat, der die zärtlichste Sorge für dich tragen wird. Ich werde dich nach Ithaka zurückführen, ehe ich nach Epirus segle, und Narbals Bruder wird nicht weniger Freundschaft für dich haben, als Narbal selbst."

Indem er so sprach, bemerkte er, daß der günstige Wind, den er erwartete, zu wehen anfing. Er ließ die Anker heben, die Segel aufspannen, und das Schiff durch Rudern vorwärts bewegen. Zu gleicher Zeit nahm er Telemach und Mentor auf die Seite, um sich mit ihnen zu unterreden.

„Ich werde jetzt deine Neugier befriedigen," sagte er, Telemach anblickend, „Pygmalion ist nicht mehr. Die gerechten Götter haben

terre. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Les bons se contentaient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchans croyaient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne: il n'y avait point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étaient plus exposés que les autres: comme sa vie était entre leurs mains, il les craignait plus que tout le reste des hommes; et, sur le moindre soupçon, il les sacrifiait à sa sûreté. Ainsi, à force de chercher sa sûreté, il ne pouvait plus la trouver Ceux qui étaient les dépositaires de sa vie étaient dans un péril continuel par sa défiance; et ils ne pouvaient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant par la mort du tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez ouï parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avait conspiré contre lui: elle trouva de faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce, mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il fallait l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisaient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit; ils se sauvèrent en nageant jusqu'à des barques étrangères qui les attendaient, et ils jetèrent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étaient ignorées que de Pygmalion; et il s'imaginait qu'elle n'aimerait jamais que lui seul. Ce prince si défiant était ainsi plein d'une aveugle con-

todos, nadie se fiaba de él. Los buenos se contentaban con gemir y librarse de sus crueldades sin intentar hacerle ningun mal; pero los malos no creian tener segura la vida sino quitándole la suya: unos y otros vivian siempre espuestos á ser objeto de sus sospechas, y mas que todos, sus guardias; porque como tenion la vida del tirano en sus manos, les temia mas que al resto de los hombres, y á la mas mínima sospecha les sacrificaba á su seguridad. ¿Mas cómo era posible que la hallase quien asi la buscaba? Su desconfianza tenia en un continuo peligro á los depositarios de su existencia; y estos no tenian otro medio de salir de tan horrible situacion, que previniendo con la muerte del tirano sus crueles sospechas.

Ya oiriais hablar de la infame Astarbe; pues ella misma fué la que dió el primer paso para la ruina del rey. Amaba con estremo á un Tirio, jóven muy rico, llamado Joazar; y proyectaba elevarle al trono. Para mejor conseguirlo, persuadió al rey que el mayor de sus dos hijos, llamado Fadael, impaciente por sucederle, conspiraba contra él; y no le faltaron testigos que apoyasen la calumnia. Creyólo el desgraciado rey, é hizo matar á su hijo inocente. Al segundo, llamado Balcazar, le envió á Samos con el pretesto de que aprendiese las costumbres y las ciencias de Grecia; pero en la realidad porque Astarbe le sugirió que convenia alejarle para que no entrase en medidas con los descontentos. Partió con efecto para aquella isla; pero los que le conducian, corrompidos por esta indigna muger, dispusieron por la noche un aparente naufragio de que todos se salvaron á nado en unas barcas estrangeras que á este fin les esperaban, y al jóven príncipe le precipitaron al mar.

Entre tanto nadie sino Pigmalion ignoraba los amores de Astarbe; teníala por incapaz de amar á otro, y solo de este modo se puede concebir como un príncipe, que de nadie se fiaba,

ne hánno liberáta la térra. Cóme quésto re non si fidáva d' alcúno, niúno si potéva fidár di lúi. I buóni si contentávano di gémere, e di sottrársi álla súa crudeltà, sénza potér préndere la risoluzióne di fárli alcún mále; ed i cattívi credévano di non potére assicuráre le próprie víte, che col dar fíne álla súa. Non v' éra uómo in Tiro, che non andásse ógni giórno a ríschio di ésser l' oggétto délle súe diffidénze. Le súe stésse guárdie più soggiacévano a quésto perícolo, che tútti gli áltri; cóme la súa víta éra pósta nélle lor máni, le teméva più che tútto il résto dégli uómini. Ad ógni più leggiéro sospétto le sagrificáva álla súa sicurézza. Così per tróppo impégno d' assicurársi, éra sémpre più mal sicúro. Esséndo in un contínuo perícolo quéi ch' érano i dispositári délla súa víta, éssi non potévano liberársi da úna così orríbile condizióne, se non prevenéndo cólla mórte del tiránno i suói crudéli sospétti.

L' émpia Astarbea, délla quále sentíste parlár sì spésso, fu la príma a deliberáre di pérderlo. Amò élla con úna eccessíva passióne un gióvane Tirio mólto ricco, chiamáto Gioazar, e si póse in isperánza di collocárlo sul tróno. Per mandáre ad effétto quésto pensiéro, diéde ad inténdere al re, che il maggiór de' suói dúe figliuóli, nomináto Fadaele, impaziénte di succéderli, avéva congiuráto cóntro di lúi; e trovò alcúni fálsi testimóni per provár la cospirazióne. L' infelíce re féce moríre il figliuólo innocénte: il secóndo, chiamáto Balcazar, fu mandáto a Samo sótto colóre d' imparáre i costúmi e le sciénze délla Grecia; ma in fátti perchè Astarbea féce inténdere a Pigmalione che bisognáva allontanárlo per timóre che non si unísse co' malconténti. Appéna si fu partíto, che quéi che guidávano il vascéllo, esséndo státi corrótti da quélla dónna crudéle, présero il témpo opportúno per far naufrágio la nótte. Églino si salvárono, nuotándo infíno ad alcúne bárche straniére che gli aspettávano, e gettárono il gióvine príncipe in fóndo al máre.

Intánto gli amóri d' Astarbea non érano occúlti ad áltri che a Pigmalione, ed égli s' immagináva ch' élla non fósse per amáre giammái verún áltro fuorchè lúi sólo. Quésto príncipe

die Erde von ihm befreit. Da er selbst Niemand traute, so konnte auch Niemand Zutrauen zu ihm fassen. Die Tugendhaften begnügten sich im Stillen zu seufzen, und sich seiner Grausamkeit zu entziehen, ohne sich entschließen zu können, ihm irgend ein Leid zuzufügen. Die Lasterhaften hingegen glaubten, ihr Leben auf keine andere Art sichern zu können, als daß sie dem seinigen ein Ende machten. Kein Tyrier war, der sich nicht jeden Tag in Gefahr sah, der Gegenstand seines Mißtrauens zu werden. Seine Leibwache sogar schwebte in noch größerer Gefahr als alle anderen. Da sein Leben in ihren Händen war, so fürchtete er sie mehr, als alle übrigen. Bei dem leichtesten Verdacht opferte er sie seiner Sicherheit auf; aber gerade die eifrige Sorge für seine Sicherheit beförderte seinen Untergang; denn da jene, welchen sein Leben anvertraut war, wegen seines Mißtrauens in immerwährender Gefahr schwebten, so sahen sie kein anderes Mittel, einem so schrecklichen Zustande zu entgehen, als daß sie durch den Tod des Tyrannen seinem Argwohn zuvorkamen.

Die schändliche Astarbe, von der du so oft reden gehört, war die erste, die das Verderben des Königs beschloß. Sie liebte leidenschaftlich einen jungen, schönen, reichen Tyrier, Joazar genannt. Sie machte sich Hoffnung, ihn auf den Thron zu erheben. Ihr Vorhaben auszuführen, beredete sie den König, daß Phadael, der Älteste seiner beiden Söhne, aus heftiger Begierde, ihm in der Regierung zu folgen, sich gegen ihn verschworen habe. Sie fand falsche Zeugen auf, die die Verschwörung beweisen sollten. Der unglückliche König ließ seinen unschuldigen Sohn hinrichten. Belcazar, sein zweiter Sohn, wurde nach Samos geschickt, unter dem Schein, die Sitten und Wissenschaften Griechenlands zu lernen, aber in der That, weil Astarbe dem König vorgespiegelt hatte, daß man ihn entfernen müsse, damit er sich mit den Übelgesinnten in keine Verbindung einlasse. Kaum war er abgereist, als die Führer des Schiffes, die von dem grausamen Weibe bestochen waren, es so einzurichten wußten, daß das Schiff während der Nacht scheiterte. Sie retteten sich durch Schwimmen bis zu einigen ausländischen Fahrzeugen, welche auf sie warteten, und warfen den Jüngling in das Meer.

Jederman war von dem Liebesverständniß Astarbens unterrichtet, nur Pygmalion nicht, der wähnte, daß sie nur ihn liebe. So setzte also der sonst so mißtrauische Fürst sein ganzes Vertrauen blindlings

fiance pour cette méchante femme: c'était l'amour qui l'aveuglait jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé était si passionnée; il ne songeait qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion était en proie à la défiance, à l'amour et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avait peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savait que l'avarice seule suffirait pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar: elle conclut qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyait les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi; elle entendait parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignait de se confier à quelqu'un par qui elle serait trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeait le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtait lui-même tout ce qu'il devait manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermait dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé quand il préparait ses repas; il n'osait plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvait se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savait pas apprêter lui-même. Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait et tous les autres alimens ordinaires, ne pouvaient être de son usage: il ne mangeait que des fruits qu'il avait cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avait semés, et qu'il faisait cuire. Au reste, il ne buvait jamais d'autre eau que de celle qu'il puisait lui-même dans une fontaine qui était renfermée dans un endroit de son palais dont il gardait tojours la clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, et il ne laissait pas de se précautionner contre elle; il la faisait toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devait servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contre-poison qu'une

vivia tan satisfecho de esta infame muger: solo el amor pudo cegarle hasta este estremo. Al mismo tiempo buscaba su codicia pretestos para dar muerte á Joazar, de quien Astarbe estaba tan apasionada, y apoderarse de sus riquezas.

Pero mientras Pigmalion estaba poseido de la desconfianza, del amor y de la avaricia, se ocupaba Astarbe en los medios de quitarle prontamente la vida, porque recelaba si tendria alguna noticia de sus infames amores. Por otra parte sabia que no necesitaba su favorito mas delitos que sus riquezas para que la avaricia del rey ejerciese en él crueldades; y de todo concluyó, que era necesario aprovechar los momentos para evitarlo, anticipándose. Ella veia á los principales oficiales de palacio dispuestos á manchar sus manos con la sangre del rey: oia todos los dias tratarse de nuevas conjuraciones; pero no se atrevia á fiarse de nadie por no ser descubierta: y por último le pareció mas seguro servirse de un veneno.

Regularmente comian sojos ambos lo que él mismo componia, porque no se fiaba mas que de sus manos: encerrábase en lo interior de palacio para ocultar mejor su desconfianza, y porque nadie le pudiese acechar cuando preparaba la comida: privábase de todos los placeres de la mesa, y de todo cuanto no sabia componer; de modo que no solo las viandas aliñadas por los cocineros, pero ni aun el vino, el pan, la sal, el aceite, la leche, ni los demas alimentos ordinarios no eran de su uso. En una palabra, solo comia las frutas que cogia en su jardin, ó las legumbres sembradas y cocidas por sí mismo, ni bebia mas agua que la de una fuente, que tenia cerrada, y cuya llave traia siempre consigo. Aunque parecia tan satisfecho de Astarbe, no por eso dejaba de tomar contra ella ciertas precauciones, pues le hacia que bebiese y comiese antes de todo lo que él habia de comer y beber para que en el caso muriesen ambos envenenados, y para quitarle toda esperanza de sobrevivirle; pero ella supo inutilizar su diligencia con antídoto que

tánto sospettóso éra così piéno d' úna ciéca confidénza in quélla dónna malvágia. L' amóre éra quéllo che lo acciecáva síno a tal ségno. L' avarízia gli féce nel medésimo témpo cercáre alcúni pretésti per far moríre Gioazar, per cúi Astarbea avéva úna passióne sì smoderáta; nè ad áltro égli pensáva che a rapír le ricchézze di quésto gióvane.

Ma méntre che Pigmalione éra tútto dáto álla diffidénza, all' amóre ed all' avarízia, Astarbea s' affrettò di recáre i suói diségni ad effétto, di privárlo di víta. Pensò ch' égli avésse fórse scopérto quálche cósa de' suói amóri infámi con quésto gióvane; e sapéndo per áltro, che la sóla avarízia sarébbe státa bastánte a fárlo incrudelíre cóntro Gioazar, conchiúse che non v' éra un moménto da pérdere per prevenírlo. Vedéva élla i principáli minístri délla córte, prónti a bagnáre nel sángue del re le lóro máni; sentíva parláre ógni giórno di quálche nuóva congiúra, ma teméva di fidársi a qualchedúno che la tradisse. Finalménte le párve più sicúro consíglio l' avvelenár Pigmalione.

Quésti per lo più mangiáva sólo con ésso léi, ed apparecchiáva égli stésso tútto ciò che dovéva mangiáre, non poténdo fidársi che délle próprie súe máni. Si chiudéva nel luógo più ritiráto del súo palágio per méglio nascóndere la súa diffidénza, e per non éssere mái osserváto quándo preparáva i suói cíbi. Non ardíva più di cercáre alcúna délle delízie délla ménsa, nè si potéva indúrre a mangiáre alcúna di quélle cóse le quáli non sapéva apparecchiáre égli stésso. Così non solaménte tútte le vivánde cótte da' suói cuóchi, ma eziandío il víno, il páne, il sále, l' ólio, il látte, e tútti gli aliménti ordinári non potévano a lúi servíre. Non mangiáva se non que' frútti che avéva cólti di súa própria máno nel súo giardíno, ed alcúni legúmi da lúi semináti, e ch' égli púre mettéva a cuócere. Per áltro non bevéva giammái altr' ácqua, se non quélla che attingéva égli stésso da úna fontána ch' éra chiúsa in un luógo del súo palágio, del quále custodíva sémpre la chiáve. Benchè parésse che si fidásse pienaménte in Astarbea, non lasciáva di méttersi in diféṣa cóntro di léi; e la facéva sémpre mangiáre e bére la príma, di tútto ciò che dovéva servíre per súo aliménto, a fíne di non potér éssere avvelenáto, se non insiéme con éssa, e perchè Astarbea non avésse alcúna sperànza di vívere più lungaménte di lúi. Ma élla prése un contrav

in dieses lasterhafte Weib. Die Liebe war es, die ihn so sehr verblendete. Zu gleicher Zeit suchte er aus Habsucht einen Vorwand, Joazarn hinrichten zu lassen, den Astarbe mit solcher Inbrunst liebte. Er war nur darauf bedacht, die Reichthümer dieses jungen Menschen an sich zu reißen.

Aber indeß Pygmalion von Mißtrauen, Liebe und Geiz gequält war, eilte Astarbe, seinem Leben ein Ende zu machen. Sie besorgte, er möchte etwas von ihrem schändlichen Umgang mit dem jungen Menschen entdeckt haben, und dann wußte sie, daß sein Geiz allein hinreichend wäre, den König zu irgend einer grausamen Handlung gegen Joazarn anzutreiben. Sie überzeugte sich, daß kein Augenblick zu verlieren sei, wenn sie ihm zuvorkommen wollte. Sie sah, daß die vornehmsten Diener des Palastes bereit seien, ihre Hände in das Blut des Königs zu tauchen. Jeden Tag hörte sie von einer neuen Verschwörung sprechen; aber sie scheute sich, sich irgend einem Menschen anzuvertrauen, aus Furcht von ihm verrathen zu werden. Am Ende hielt sie für das Sicherste, den König zu vergiften.

Gewöhnlich speiste der König ganz allein mit ihr. Er bereitete selbst alle seine Speisen, weil er nur seinen eigenen Händen trauen konnte. Sein Mißtrauen besser zu verbergen, und nicht beobachtet zu werden, wenn er seine Mahlzeiten zurichtete, verschloß er sich in den innersten Winkel seines Palastes. Er war genöthigt, sich alle Vergnügungen der Tafel zu versagen, weil er sich nicht entschließen konnte, von etwas zu kosten, das er sich nicht selbst zuzubereiten wußte. So mußte er also nicht nur auf alle wohlschmeckenden Speisen, welche die Köche bereiten, sondern auch auf den Wein, das Brod, das Salz, das Öl, die Milch und alle andern gewöhnlichen Nahrungsmittel Verzicht thun. Er aß nichts, als das Obst, das er selbst in seinen Gärten gebrochen, oder Gemüse, die er gesäet hatte und kochte. Er trank kein anderes Wasser als dasjenige, was er selbst aus einer Quelle schöpfte, welche an einem verschlossenen Orte seines Palastes sich befand, zu dem er immer den Schlüssel bei sich trug. Ob er gleich ein unbeschränktes Vertrauen in Astarben zu setzen schien, unterließ er doch nicht, sich gegen sie zu verwahren. Immer mußte sie zuerst von allem essen und trinken, was auf den Tisch kam, damit er nicht ohne sie vergiftet werden könnte, und sie keine Hoffnung hätte, länger zu leben als er. Aber sie verschluckte ein Gegengift, das ihr eine Alte,

vieille femme, encore plus méchante qu'elle, et qui était la confidente de ses amours, lui avait fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils allaient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé fit tout-à-coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyait toujours qu'on allait le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle était assez bien fermée. La vieille se retire. Le roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte et le presse de manger; elle avait déjà jeté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il était allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance.

Astarbé, qui le connaissait capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux et à pousser des cris lamentables; elle embrassait le roi mourant; elle le tenait serré entre ses bras; elle l'arrosait d'un torrent de larmes, car les larmes ne coûtaient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étaient épuisées, et qu'il était comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jeta sur lui et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadème, et fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avaient été attachés à elle ne manqueraient pas de suivre sa passion, et que son amant serait proclamé roi. Mais ceux qui avaient été les plus empressés à lui plaire étaient des esprits bas et mercenaires qui étaient incapables d'une sincère affection: d'ailleurs, ils manquaient de courage, et craignaient les ennemis qu'Astarbé s'était attirés: enfin, ils craignaient encore plus la hauteur, la

le suministró una vieja aun mas infame que ella, y que era la confidenta de sus amores; y con este preparativo ya no dudó envenenar al rey. Ahora vereis como lo consiguió.

Al ponerse ambos á comer, se oyó un ruido hácia una puerta. El rey, temeroso siempre de que le fuesen á matar, se sobresaltó, y fué hácia ella por ver si estaba bien cerrada. Retiróse la vieja que le habia hecho, y era la misma de quien acabo de hablaros. Permanece el rey indeciso sin saber á que atribuir lo que habia oido, ni atreverse á abrir la puerta para averiguarlo. Procura Astarbe sosegarle, le acaricia y le insta á que coma; pero ya le habia envenenado la copa mientras fué á examinar la puerta; y aunque siguiendo su costumbre le hizo beber primero, ella lo hizo sin recelo, fiada en el antídoto. Bebió tambien Pigmalion, y á poco tiempo le dió un desmayo.

Astarbe, que conocia que la menor sospecha le sobrara para matarla, empezó á rasgar sus vestidos, arrancarse el cabello, y dar lastimosos gritos: abraza el moribundo rey, le estrecha entre sus brazos, y derrama sobre él un torrente de lágrimas, sin que le costase ninguna violencia usar de semejantes artificios: tal era su simulacion. Por último, cuando conoció que ya estaba sin fuerzas, y casi agonizando, pasó de las caricias y de las mas tiernas demostraciones de amistad á la crueldad mas horrorosa: arrójase á él y le ahoga: arráncale del dedo el anillo real: róbale la diadema: manda entrar á Joazar, y le entrega uno y otro con la esperanza de verle proclamado rey; pero los que le habian sido mas adictos, y en quienes ella tenia toda su confianza, como que eran unas almas bajas y mercenarias, incapaces por lo mismo de una sincera amistad, le faltaron en la ocasion: faltábales á ellos el valor, y temian á los enemigos que Astarbe se habia grangeado; y mas que todo temian la altanería, la simulacion y la crueldad de tan impía

veléno, di che l' avéva provvedúta úna vécchia ancóra più malvágia di léi, ch' éra la confidénte de' suói amóri; dópo la qual cósa non ébbe più timóre d' avvelenárlo. Écco il módo con che pervénne al suo fíne.

In quel moménto in che andávano a dar princípio al lor desináre, quélla vécchia, délla quále ho parláto, féce all' improvvíso strépito ad úna pórta. Il re, che credéva sémpre che qualchedúno volésse uccíderlo, si túrba, e córre álla pórta, per vedére se sía ben chiúsa abbastánza. La vécchia si ritíra, il re rimáne sbigottíto, e non sapéndo che cósa crédere intórno a ciò che ha sentíto, non ardísce niénte di méno, per chiarírsene, d' aprír la pórta. Astarbea lo innanimísce, lo lusínga, e lo sollécita instanteménte a mangiáre. Avéva già élla gettáto il veléno nélla súa tázza d' óro, in quel méntre ch' égli éra andáto álla pórta. Pigmalione, confórme al sólito, la féce bére la príma, ed élla fidándosi nel contravveléno, bevétte sénza timóre. Bevétte altresì Pigmalione, e dópo póco témpo égli svénne

Astarbea, che lo conoscéva capáce d' uccíderla ad ógni più leggiéro sospétto, cominciò a squarciársi le vestiménta, e svéllersi i capélli, e ad alzáre mólte lamentévoli grída. Abbracciáva élla il re moribóndo, lo tenéva strétto fra le súe bráccia e lo bagnáva con un torrénte di lágrime, imperciocchè le lágrime núlla costávano a quélla dónna scaltríta. Quándo víde finalménte che il re non avéva più fórze, e ch' égli éra cóme agonizzánte, per timóre che si riavésse, e che volésse fárla moríre con ésso lúi, passò dálle carézze, e da' più téneri contrasségni d' amorevolézza, al più terríbil furóre. Avventóglisi addósso, e lo soffogò: póscia strappólli di díto l' anéllo reále, gli tólse il diadéma, e féce entráre Gioazar, al quále diè l' úno e l' áltro. Credétte che tútti quéi ch' érano affezionáti ad éssa, non avrébbono lasciáto di secondáre la súa passióne, e che il súo amánte sarébbe státo acclamáto re. Ma érano tútti spíriti bássi e mercenári, ed incapáci d' un affétto sincéro, quéi ch' érano státi i più solléciti a compiacérla. Éssi per áltro mancávano di corággio, e temévano i nemíci che Astarbea s' éra fátti, cóme ancóra l' alterígia, la simulazióne e la crudeltà di quésta dónna

von der sie an Bosheit übertroffen wurde, die Vertraute ihrer Liebe, verschafft hatte, und nun fürchtete sie nicht mehr, sich des Gifts gegen den König zu bedienen. Also erreichte sie ihren Zweck.

In eben dem Augenblick, da sie ihre Mahlzeit beginnen wollten, machte die Alte, von der ich sprach, ein Geräusch an einer Thür. Der König, stets fürchtend, daß man ihn ermorden wolle, geräth in Unruhe und läuft an diese Thür, um zu sehen, ob sie wohl auch verschlossen sei. Die Alte macht sich davon. Der König bestürzt, weiß nicht, was er von demjenigen denken soll, was er gehört hat, aber er getraut sich nicht, die Thür zu öffnen, um auf den Grund der Sache zu kommen. Astarbe beruhigt ihn, schmeichelt ihm, nöthigt ihn zu essen. Schon hatte sie das Gift in seine goldene Schale geworfen; sie hatte den Augenblick ergriffen, da er zur Thüre gegangen war. Pygmalion ließ sie, seiner Gewohnheit nach, zuerst trinken. Sie trank ohne Furcht, weil sie dem Gegengift traute. Er trank auch, und kurze Zeit darauf sank er in Ohnmacht hin.

Astarbe, die wohl wußte, daß er fähig sei, sie auf den geringsten Argwohn zu ermorden, fing an, ihre Kleider zu zerreißen, sich die Haare auszuraufen, und ein klägliches Geschrei zu erheben. Sie schloß den sterbenden König in ihre Arme, sie drückte ihn fest an sich, ihre Thränen flossen auf ihn herab; denn die Thränen kosteten diesem heuchlerischen Weibe nichts. Endlich als sie sah, daß die Kraft des Königs erschöpft war, und daß er mit dem Tode rang, ging sie, aus Furcht, er möchte sich wieder erholen, und sie mit in sein Verderben reißen, von den zärtlichsten Beweisen der Liebe zu der schrecklichsten Wuth über. Sie warf sich auf ihn und erstickte ihn. Alsdann riß sie den königlichen Ring von seinem Finger, beraubte ihn der königlichen Binde, ließ Joazarn in den Palast kommen, und übergab ihm beides. Sie wähnte, daß Alle, welche ihr ergeben waren, bereit sein würden, ihre Leidenschaft zu begünstigen, und daß man ihren Geliebten zum König ausrufen würde. Aber diejenigen, welche sich am eifrigsten bestrebt hatten, ihre Gunst zu erlangen, waren niederträchtige und feile Seelen, unfähig einer aufrichtigen Zuneigung, auch mangelte es ihnen an Muth, und sie fürchteten die Feinde, welche sich Astarbe zugezogen hatte; aber noch mehr fürchteten sie den

dissimulation et la cruauté de cette femme impie: chacun pour sa propre sûreté désirait qu'elle pérît.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend partout les cris de ceux qui disent: Le roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paraissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'était trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avait mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on aurait vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyait finir.

Narbal savait que Baléazar ne fut point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il était mort, parlèrent ainsi croyant qu'il l'était; mais, à la faveur de la nuit, il s'était sauvé en nageant; et des marchands de Crète, touchés de compassion, l'avaient reçu dans leur barque. Il n'avait pas osé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avait voulu le faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer, en Syrie, où les marchands crétois l'avaient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il était; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts: mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devait à son

muger; y cada uno por su propia seguridad deseaba que pereciese.

Entre tanto todo palacio era una confusion, un horroroso tumulto: por todas partes se oye á gritos que el rey ha muerto: unos se asombran, otros corren á las armas, y el temor de las resultas anda en todos mezclado con la alegría de la noticia; hácela correr la fama de uno en otro por toda la gran ciudad de Tiro, y en toda ella no se encontró ninguno que se doliese de la desgracia del rey: en su muerte estaba la seguridad y el consuelo de todo el reino.

Sorprendióle á Narbal un accidente tan horroroso: sintió como hombre de bien la desventura de Pigmalion, que se vendió á sí mismo, entregándose á aquella infame, y que habia querido mas ser un monstruoso tirano que el padre de sus vasallos, á que como rey estaba obligado. Pero no pudiendo mirar con indiferencia la felicidad de su patria, reune á los hombres de bien para oponerse á la orgullosa Astarbe, en cuyas manos hubiera sido aun mas duro el cetro que en las del mismo Pigmalion.

Sabia Narbal que Baleazar vivia; pues aunque á Astarbe le aseguraron su muerte, y asi lo creyeron los que con este fin le precipitaron, lo cierto fué que el príncipe con el favor de la noche pudo, sin ser de ellos sentido, llegar á nado adonde unos comerciantes cretenses, movidos de compasion, le recibieron en su barco; y no se atrevió á volver á Tiro, sospechando que se habia concertado su muerte en aquel supuesto naufragio, y porque temia tanto las desconfianzas de su padre, como los artificios de Astarbe. Detúvose mucho tiempo disfrazado en las riberas del mar de Siria, en donde le dejaron los comerciantes cretenses, hasta que por fin se vió reducido á adquirir el sustento guardando un rebaño; mas luego que encontró medio, comunicó á Narbal el estado en que se hallaba, no dudando descubrir el secreto, y poner la vida en manos de un hombre de tan acrisolada virtud; y con efecto, aunque mi hermano estaba agraviado del padre, no por eso dejó de amar al hijo, y de cuidar de sus intereses, pero sin mas fin que el de contenerle para que no entrase en otros empeños, faltando á lo que

spietáta: ciaschedúno, per súa própria sicurézza, desideráva ch' élla perísse.

Intánto tútto il palágio è piéno d' úno spaventévole tumúlto, e si séntono per tútte le grída di quéi che díeono: E mórto il re; gli úni sóno spaventáti, gli áltri córrono álle ármi; tútti si móstrano solléciti di ciò che sía per succédere; ma esséndo estremaménte liéti di quésta nuóva, la fáma la fa voláre per tútta la gran città di Tiro di bócca in bócca, e non ritróvasi alcúno a cúi dispiáccia la pérdita di Pigmalione. La súa mórte è la liberazióne e la consolazióne di tútto il pópolo.

Narbale, sbalordíto da un accidénte così terríbile, piánse da uómo dabbéne la disgrázia di quésto príncipe, che s' éra tradíto da se stésso col méttersi nélle máni dell' émpia Astarbea, e che avéva volúto, piuttósto ch' éssere pádre del súo pópolo, confórme al dovére d' un re, éssere un tiránno terríbile e mostruóso. Égli pensò al béne déllo státo, e s' affrettò di ragunáre tútti gli uómini dabbéne per oppórsi ad Astarbea, sótto la quále si sarébbe vedúto un govérno ancóra più crudéle di quéllo che si vedéa finíre.

Balcazar non s' annegò quándo fu gettáto nel máre; e quéi che testificárono ad Astarbea ch' éra mórto, lo fécero, credéndo ch' égli lo fósse; ma s' éra col favór délla nótte salváto a nuóto, ed alcúni mercánti di Creta, móssi a compassióne, lo avévano riccvúto nélla lóro bárca. Non avéva égli avúto ardíre di ritornáre nel reáme di súo pádre, sospettándo che si fósse volúto fárlo períre, e teméndo egualménte gl' ingánni d' Astarbea, e la gelosía crudéle di Pigmalione. Stétte per lúngo témpo errante e travestíto súlle spiágge del máre nélla Soría, dóve lo avévano lasciáto i mercánti cretesi; e fu costrétto eziandío a custodíre úna gréggia, per guadagnár di che sostentársi. Finalménte égli trovò la maniéra di far sapére il súo státo a Narbale, conciossiachè credétte di potér affidáre il súo segréto e la súa víta ad un uómo d' úna virtù sì sperimentáta. Narbale, maltrattáto dal pádre, non lasciò d' amáre il figliuólo, e d' avér cúra de' suói affári; ma non si pigliò quésta péna, se non per impedírgli di mancáre giammái al súo débito vérso

Übermuth, die Verstellung und die Grausamkeit dieses ruchlosen Weibes. Jeder wünschte seiner eigenen Sicherheit wegen, daß sie zu Grunde gehen möchte.

Indessen füllte wilder Lärm die ganze Burg. Von allen Seiten erscholls: „der König ist todt!" Einige standen bestürzt, andere liefen zu den Waffen. Alle schienen die Folgen dieses Ereignisses zu fürchten, aber zugleich entzückt über die Nachricht zu sein. Sie flog von Mund zu Mund; das Gerücht verbreitete sich schnell durch die ganze Stadt Tyrus. Nicht ein einziger Mensch fand sich, der den König beklagte; sein Tod ist Befreiung, ist Trost für das ganze Volk.

Narbal, tief erschüttert von einem so fürchterlichen Schlag, beweinte als ein rechtschaffener Mann das Unglück Pygmalions, der durch sein Vertrauen auf die lasterhafte Astarbe an sich selbst zum Verräther geworden war, und lieber ein grausames Ungeheuer, als wie es seine Pflicht erforderte, der Vater seines Volkes hatte sein wollen. Das Wohl des Staats lag Narbaln allein am Herzen, und er eilte alle Rechtschaffenen zu vereinigen, um sich Astarben entgegenzusetzen, deren Oberherrschaft noch weit drückender gewesen sein würde, als die Regierung, die man jetzt zu Ende gehen sah.

Narbal wußte, daß Balcazar nicht ertrunken war, als man ihn in das Meer geworfen hatte. Diejenigen, welche Astarbe die Nachricht von seinem Tode überbrachten, hatten es geglaubt; aber er hatte sich, von der Nacht begünstigt, durch Schwimmen gerettet, und kretische Kaufleute, von Mitleid gerührt, hatten ihn in ihre Barke aufgenommen. Er hatte es nicht gewagt, in das Königreich seines Vaters zurückzukehren, weil er argwohnte, daß man ihn habe umbringen wollen, und weil er das blutdürstige Mißtrauen des Königs eben so sehr fürchtete, als die Nachstellungen Astarbens. Lange irrte er verkleidet an den Ufern des Meeres in Syrien umher, wo ihn die kretischen Kaufleute ausgesetzt hatten. Er war sogar genöthigt, eine Heerde zu hüten, um seinen Unterhalt zu gewinnen. Endlich fand er Gelegenheit, Narbal die Lage wissen zu lassen, in der er sich befand. Er trug kein Bedenken, sein Geheimniß und sein Leben einem Manne von so bewährter Tugend anzuvertrauen. Wie sehr auch Narbal von dem Vater beleidigt worden war, so liebte er doch den Sohn, und unterließ nicht, zu seinem Vortheile thätig zu sein. Aber er ließ sich sein Wohl nur angelegen sein, um ihn zu verhindern, je etwas gegen die

père, et il l'engagea à suffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avait mandé à Narbal: Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussitôt qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar; il aurait tout hasardé pour la vie du prince et pour la sienne propre, tant il était difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais, aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt, et arriva aux portes de Tyr dans le temps que toute la ville était en trouble pour savoir qui succéderait à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens et par tout le peuple. On l'aimait, non pour l'amour du feu roi son père, qui était haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs même lui donnaient je ne sais quel éclat qui relevait toutes ses bonnes qualités, et qui attendrissait toutes les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formaient le conseil, et les prêtres de la grande déesse de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur roi, et le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle était renfermée avec son lâche et infâme Joazar. Tous les méchans dont elle s'était servie pendant la vie de Pygmalion l'avaient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, et ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connaissent combien leurs semblables abuseraient de l'autorité, et quelle serait leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restait plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvaient attendre que le supplice.

On força le palais; ces scélérats n'osèrent pas résister long-

á su padre debia; y asi lo consiguió esforzándole á sufrir en la adversidad.

Habíale prevenido Baleazar que, cuando tuviese por oportuno su regreso á Tiro, le enviase un anillo de oro, y con él se daria por avisado. No tuvo Narbal por conducente su vuelta mientras Pigmalion viviese: arriesgara inútilmente la vida del príncipe y la suya propia: tan difícil era precaucionarse contra las rigurosas pesquisas del rey. Pero en el momento en que se verificó su desastrada muerte, digna por cierto de sus crímenes, le envió el anillo, se puso Baleazar en marcha, y llegó á las puertas de Tiro á tiempo que toda la ciudad estaba en movimiento deseando saber quien sucederia á Pigmalion. Dejóse ver su hijo, y fué reconocido sin dificultad por sus magnates y por el pueblo. Amábanle todos, no por su padre, á quien mortalmente aborrecian, sino porque con su afabilidad y moderacion se lo habia grangeado, y porque sus mismas desgracias daban nuevo realce á sus prendas, y les disponian en su favor.

Congregó Narbal los magistrados, los ancianos que componian el consejo, y los sacerdotes de la gran diosa de Fenicia. Púsoles delante á Baleazar, y todos á porfía le saludaron como á un rey; por tal le proclamaron los reyes de armas, y el pueblo correspondió con mil aclamaciones de contento. Oíalo Astarbe desde lo interior de palacio, donde permanecia encerrada con su vil é infame Joazar; abandonáronla todos aquellos pérfidos de quienes se habia servido en vida de Pigmalion, porque los malvados recíprocamente se temen, desconfian unos de otros, y no quisieran ver el poder en manos de ninguno de ellos, porque conocen cuan indignamente usarian de él, y hasta qué estremo llevarian sus violencias. Mas quieren verle en los buenos, de quienes lo menos que esperan es moderacion é indulgencia. Por esta razon la abandonaron todos, menos aquellos cómplices de sus mas horrorosos crímenes, que no esperaban otro premio que un suplicio.

No costó mucho forzar las puertas de palacio, porque aquella

del pádre, e lo impegnò a sofferír con paziénza la súa cattíva fortúna.

Baleazar avéva mandáto a díre a Narbale: Quándo giudicáte ch' ío póssa veníre a trovárvi, mandátemi un anéllo d' óro, e súbito comprenderò che sarà témpo di venírmene a ritrovárvi. Narbale non istimò cósa opportúna il far veníre Baleazar duránte la víta di Pigmalione, perocchè avrébbe méssa in perícolo la víta del príncipe, e la súa própria: tánto éra diffícile di salvársi dálle rigoróse inquisizióni di Pigmalione. Ma súbito che quésto mísero re ébbe fátto un fíne dégno de' suói misfátti, Narbale s' affrettò di mandáre l' anéllo d' óro a Baleazar. Baleazar si partì tósto, ed arrivò álle pórte di Tiro in quel témpo nel quále tútta la città éra in tumúlto, per sapére chi dovésse succédere a Pigmalione. Baleazar fu facilménte riconosciúto da' principáli di Tiro, e da tútto il pópolo. Égli éra amáto non per amóre del già re súo pádre, ch' éra odiáto universalménte, ma per la soavità, e per la moderazióne de' suói costúmi. Le súe lúnghe disgrázie gli aggiungévano eziandío úna non so qual grázia, che facéa comparíre maggiorménte tútte le súe buóne qualità, e per cúi tútti i Tiri s' intenerívano in súo favóre.

Narbale ragunò tútti i cápi del pópolo, i vécchi che formavano il consíglio, ed i sacerdóti délla gran déa di Fenicia. Églino salutárono Baleazar cóme lóro re, e lo féccro pubblicár dágli aráldi. Il pópolo rispóse con mílle acclamazióni di giúbilo. Astarbea lo udì dal fóndo del palázzo, dóve insiéme col súo víle ed infáme Gioazar élla se ne stáva rinchiúsa. Tútti i cattívi de' quáli s' éra élla servíta duránte la víta di Pigmalione, l' avévano abbandonáta. La ragióne si è, perchè i cattívi témono i cattívi, se ne diffídano, e non desíderano di vedérli in grádo d' autorità, imperciocchè conóscono quánto la abuserébbono, e quále sarébbe la lóro violénza; ma in quánto al vedér sollevátí i buóni, i cattívi lo soppórtano più volentiéri, perchè alméno spérano di trováre in lóro moderazióne e condiscendénza. Intórno ad Astarbea non restávano se non alcúni cómplici de' suói misfátti più orríbili, i quáli non potévano aspettárne se non la péna.

Fu sforzáto il palázzo, e quégli scelleráti non ardírono di

seinem Vater schuldigen Pflichten zu unternehmen, und er vermochte ihn, sein widriges Verhängniß mit Gelassenheit zu ertragen.

Baleazar hatte Narbaln geschrieben: „Wenn du glaubst, daß ich zu dir kommen könne, so sende mir einen goldenen Ring, und ich werde daraus ersehen, daß es Zeit sei, mich bei dir einzufinden." Narbal hielt es, so lange Pygmalion am Leben war, nicht für räthlich, Baleazarn kommen zu lassen. Er würde das Leben des Königssohnes und sein eigenes in Gefahr gesetzt haben, so schwer war es, den strengen Nachforschungen des Vaters zu entgehen. Aber sobald dieser unglückliche König ein seiner Verbrechen würdiges Ende genommen hatte, zögerte Narbal nicht länger, Baleazarn den goldenen Ring zuzusenden. Dieser reiste sogleich ab. Er langte vor den Thoren von Tyrus an, gerade als die Stadt in wilder Bewegung war, weil man nicht wußte, wer dem Pygmalion in der Regierung folgen sollte. Er wurde ohne Mühe von den vornehmsten Tyriern und dem ganzen Volke für den erkannt, der er war. Man liebte ihn freilich nicht seines abgeschiedenen Vaters wegen, denn dieser war allgemein gehaßt, sondern wegen seiner Sanftmuth und Mäßigung. Auch gaben seine langen Leiden allen seinen guten Eigenschaften einen gewissen Glanz, der sie erhöhte, und die Herzen der Tyrier zu sanften Empfindungen gegen ihn stimmte.

Narbal versammelte die Häupter des Volks, die Alten, aus welchen der Rath bestand und die Priester der großen phönizischen Göttin. Sie begrüßten Baleazarn als ihren König, und ließen ihn durch Herolde ausrufen. Das Volk gab seinen Beifall durch ein tausendfaches Freudengeschrei. Astarbe hörte diese Stimme im Innersten ihres Palastes, wo sie sich mit ihrem verächtlichen und schändlichen Joazar eingeschlossen hatte. Alle jene Verworfenen, deren sie sich bedient hatte, als Pygmalion noch lebte, hatten sie verlassen; denn die Lasterhaften fürchten die Menschen, die ihnen ähnlich sind, sie trauen ihnen nicht, und sehen ihre Erhebung mit scheelen Augen an. Verdorbene Menschen wissen wohl, wie sehr Leute ihres Gelichters ein hohes Ansehen mißbrauchen, und wie gewaltthätig sie verfahren würden; sie bequemen sich noch eher, rechtschaffene Männer über sich zu sehen, weil sie wenigstens Mäßigung und Nachsicht von ihnen zu erwarten haben. Astarbe sah Niemand mehr um sich, als einige Mitschuldige ihrer gröbsten Verbrechen, die nichts anderes als die Todesstrafe zu gewarten hatten.

Man drang mit Gewalt in den Palast ein. Diese Bösewichter lei-

temps, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver dans la foule; mais un soldat la reconnut: elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avait commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvrirait des secrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra, avec sa beauté, une douceur et une modestie capables de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avait aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les dieux comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrens de larmes; elle se jeta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar: elle ajouta qu'il voulait empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle espérait de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avait vus dans celui du roi son père. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appela des gardes. On la mit en prison: les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avait empoisonné et étouffé Pygmalion: toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On allait la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie; c'est d'être brûlé à petit feu: mais quand elle

vil y afeminada gente mas pensaba en la fuga que en la resistencia. Tambien quiso huir Astarbe disfrazada de esclava; pero conocióla un saldado, la detuvo, y no fué poco librarla del populacho, que furioso queria despedazarla. Ya habian empezado á arrastrarla, cuando Narbal la sacó de entre sus manos. Pide audiencia al nuevo rey, esperando deslumbrarle con sus hechizos, y disponerle en su favor, prometiéndole descubrir secretos importantísimos. Concédesala Balcazar, y ella se le presenta tan bien adornada de modestia su hermosura, que bastaba su presencia á desarmar los mas irritados corazones. Da principio á su defensa por las alabanzas del príncipe; pero insinuando con tanta delicadeza los elogios, que no pudiese darse por ofendida su modestia: tanta era su astucia. Hízole presente cuanto la habia amado su padre: puso por medianeras sus cenizas para moverle á que se apiadase: invocó á los dioses como si los hubiera sinceramente adorado: hecha un mar de lágrimas se arroja á sus pies, pide, ruega, clama; y por fin no perdonó medio de interesarle en su favor, ni tampoco de hacerle sospechosos y aborrecibles todos los que le eran mas afectos, y le habian mejor servido. Acusó á Narbal de haber tenido parte en una conjuracion tramada contra el rey difunto, y de haber procurado sobornar los pueblos para usurparle á él el trono; y aun añadió que habia tratado de envenenarle. Por fin no hubo Tirio virtuoso á quien no comprendiese la calumnia; sin duda porque creia hallar en este príncipe la misma disposicion á desconfiar de todos, que habia encontrado en su padre. Pero no pudiendo Balcazar soportar mas la malignidad de tan infame muger, la interrumpe: llama á la guardia: se la asegura, y comete el exámen de su conducta á la prudencia de los mas sabios ancianos.

No tardaron estos en descubrir que ella misma habia atosigado y sofocado al infeliz Pigmalion, y que todo el discurso de su vida habia sido un eslabonamiento de los mas monstruosos crímenes. Ibasela á condenar al fuego lento con que en Fenicia se castigan los delitos atroces; mas luego

lungaménte resístere, nè ad áltro pensárono che a fuggirsene. Astarbea, travestíta da schiáva, si vólle salváre tra la túrba, ma un soldáto la riconóbbe. Fu élla présa, vi vólle mólta fatíca per impedíre che non fósse laceráta dal pópolo infuriáto. Già s' éra cominciáto a strascinárla nel fángo, ma Narbale la trásse di máno álla plébe. Allóra chiése costéi di potér parláre a Baleazar, promett.éndosi d' abbagliárlo co' suói vézzi, e di fárgli speráre ch' élla fósse per palesárli importánti segréti. Baleazar non potè negár d' ascoltárla. Alla príma insiéme cólla súa beltà mostrò élla úna piacevolézza ed úna modéstia bastánte ad inteneríre i cuóri più inveleníti. Lusingò Baleazar con lódi le più delicáte, e le più accónce a persuadére; gli rappresentò quánto Pigmalione l' avésse amáta; lo scongiurò per le súe céneri ad avér compassióne di léi. Invocò gli déi cóme se gli avésse adoráti sinceraménte; versò torrénti di lágrime; si gettò álle ginócchia del nuóvo re; ma non lasciò pói d' usáre ógni árte per réndergli sospétti ed odiósi tútti i suói servidóri più affezionáti. Accusò Narbale d' avér avúto párte in úna congiúra cóntro di Pigmalione, d' avér tentáto di subornáre i pópoli per fársi re in pregiudízio di Baleazar: índi soggiúnse ch' égli voléva imprigionáre quésto gióvine príncipe; ed inventò cóntra tútti gli áltri Tiri più virtuósi non dissomigliánti calúnnie. Speráva élla di trováre nel cuóre di Baleazar la medésima diffidénza ed i medésimi sospétti che avéva scopérti in quéllo del re súo pádre; ma Baleazar non poténdo più tolleráre la scelleráta malignità di quésta dónna, la interrúppe, e chiamò le guárdie. Fu pósta in prigióne, e fu commésso a' vécchi più sággi di esamináre tútte le súe operazióni con diligénza.

Si vénne a conóscere con orróre, che avéva déssa avvelenáto e soffocáto Pigmalione; e tútta la série délla súa víta párve un incatenaménto contínuo di mostruosi misfátti. Si éra già per condannárla ad éssere abbruciáta a fuóco lénto, ch' è un supplício destináto a puníre le grándi scellerággini nélla Fenicia;

steten nicht lange Widerstand; sie waren bloß auf ihre Flucht bedacht. Astarbe, als Sclave verkleidet, suchte unter dem Gedränge zu entkommen, aber ein Kriegsknecht erkannte sie. Sie wurde ergriffen, und man hatte alle Mühe zu verhindern, daß sie nicht von dem wüthenden Volk in Stücke zerrissen wurde. Schon hatte man angefangen, sie durch den Koth zu schleppen, aber Narbal rettete sie aus den Händen des Pöbels. Sie verlangte mit Baleazarn zu sprechen. Sie hoffte ihn durch ihre Reize und die Erwartungen, die sie bei ihm zu erregen gedachte, wichtige Geheimnisse von ihr zu erfahren, zu blenden. Baleazar konnte nicht umhin, sie anzuhören. Anfangs entfaltete sie solche Reize, solche Anmuth und Sittsamkeit, die fähig waren, das erbittertste Gemüth zu besänftigen. Sie liebkoste Baleazarn mit den feinsten und einschmeichelndsten Lobeserhebungen. Sie stellte ihm vor, wie sehr Pygmalion sie geliebt habe; sie beschwor ihn bei der Asche seines Vaters, Mitleiden mit ihr zu haben. Sie rief die Götter an, nicht anders, als ob sie aufrichtige Ehrfurcht für sie hegte; sie zerfloß in Thränen; sie warf sich dem Könige zu Füßen. Dann vergaß sie nichts, ihm seine treuesten Diener verdächtig und verhaßt zu machen. Sie klagte Narbal an, daß er sich in eine Verschwörung gegen Pygmalion eingelassen und versucht habe, das Volk zu verführen, um sich zum Nachtheile Beleazars auf den Thron zu schwingen. Sie fügte hinzu, daß er diesen jungen Fürsten habe vergiften wollen. Sie brachte ähnliche Verläumdungen gegen alle andere Tyrier auf, welche die Tugend liebten. Sie hoffte, bei Baleazarn ein eben so mißtrauisches und argwöhnisches Herz zu finden, als bei dem Könige, seinem Vater. Baleazar ertrug nicht länger die schwarze Bosheit dieses Weibes. Er unterbrach sie und rief die Wache. Man brachte sie in einen Kerker, und die weisesten Alten erhielten den Auftrag, alle ihre Handlungen zu untersuchen.

Mit Entsetzen entdeckte man, daß sie Pygmalion vergiftet und erdrosselt habe. Ihr ganzes Leben erschien als eine ununterbrochene Kette von abscheulichen Verbrechen. Man war im Begriff, sie zu der Strafe zu verurtheilen, womit in Phönizien die gröbsten Vergehen bestraft werden, nämlich bei einem gelinden Feuer verbrannt zu werden.

comprit qu'il ne lui restait plus aucune espérance de salut, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer; elle avala du poison, qu'elle portait toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardaient aperçurent qu'elle souffrait une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne voulait aucun soulagement. On lui parla des justes dieux qu'elle avait irrités: au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritaient, elle regarda le ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux dieux.

La rage et l'impiété étaient peintes sur son visage mourant; on ne voyait plus aucun reste de cette beauté qui avait fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses grâces étaient effacées: ses yeux éteints roulaient dans sa tête, et jetaient des regards farouches; un mouvement convulsif agitait ses lèvres, et tenait sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son visage, tiré et rétréci, faisait des grimaces hideuses; une pâleur livide et une froideur mortelle avaient saisi tout son corps. Quelquefois elle semblait se ranimer; mais ce n'était que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion tourne à jamais sa roue; où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres; ou Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse: et où Tityc sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit grâces aux dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son règne par une conduite tout opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissait tous les jours de plus en plus: il a pris les conseils de Narbal pour les princi-

que conoció que no le quedaba ninguna esperanza, hecha una furia abortada del infierno, tomó el veneno que á prevencion traia siempre consigo por si se la queria precisar á padecer largos tormentos. Notaron los que la guardaban las ansias que padecia, y quisieron socorrerla; pero ella ni quiso hablarles, ni admitir su socorro, dándoles á entender por señas que no buscaba ningun alivio. Habláronla des los justos dioses, que tan ofendidos tenia; pero lejos de manifestar la sumision y el arrepentimiento que sus culpas exigian, miró al cielo con desprecio y arrogancia, como insultando á los dioses.

La rabia y la impiedad estaban pintadas en su semblante: ningun resto le quedó de aquella hermosura que fué el precipicio de tantos hombres: todas sus gracias desaparecieron: sus ojos moribundos giraban en horroroso desconcierto al rededor de sus órbitas: un movimiento convulsivo agitaba sus labios: tenia tan abierta la boca que causaba espanto: el rostro todo contraido y erizado hacia los mas horribles movimientos: una lívida palidez y un frio mortal se apoderaron de sus miembros. Alguna vez parecia que se reanimaba; pero no era mas que para horrorizar con alaridos, hasta que por fin espiró entre las convulsiones de la desesperacion, dejando sobrecogidos y atemorizadas á cuantos la estuvieron viendo. Sus impíos manes descenderian sin duda á aquellas tristes estancias en donde las alevosas Danaides pagan en inútiles afanes é interminables fatigas su perfidia: en donde el obsceno Ixion atado á la incansable rueda girará con ella por toda la duracion de los siglos: en donde el impío Tántalo vivirá, con los labios en el agua, rabiando de eterna sed: en donde rueda Sisifo inútilmente una roca que sin cesar vuelve á despeñarse; y en donde Ticio sentirá eternamente devoradas sus siempre renacientes entrañas por el mas insaciable buitre.

Desembarazado Balcazar de tan abominable monstruo, dedicó todo su cuidado á dar gracias á los dioses, y á desagraviarles con innumerables sacrificios. Desde luego empezó á dar muestras de una conducta diametralmente opuesta á la de su padre, aplicándose á restablecer el comercio que por instantes iba decayendo. Se aconseja de Narbal en los asuntos de mayor

ma quándo élla intése che più non le restáva speránza alcúna, divénne símile ad úna fúria uscíta dall' inférno. Trangugiò il veléno che sémpre portáva séco per uccídersi, se mái si volésse fárle sopportáre torménti lúnghi. Quéi che la custodívano s' avvídero ch' élla patíva un dolóre violénto, ed érano prónti a soccórrerla; ma non vólle mái rispóndere ad éssi, e fè cénno che non voléva i lóro aiúti ed i lóro confórti. Le fúrono rammemoráti i giústi déi, che avéva élla provocáti a sdégno co' suói misfátti, ma in véce di mostráre la vergógna ed il pentiménto che meritávano le súe cólpe, guardò il ciélo con disprégio e con arrogánza, cóme per insultáre gli stéssi déi.

La rábbia e l' empietà érano dipínte sovra il súo vólto agonizzánte, nè più si vedéva in éssa alcún resíduo di quélla bellézza ch' éra státa la sciagúra di tánti; ed avéva perdúta tútta la primiéra súa leggiadría. Stralunáva gli ócchi prívi di lúme ed avventáva sguárdi feróci; le súe lábbra érano agitáte da úna violénza di spásimo, che tenévale apérta la bócca d' úna terríbil grandézza; il súo vólto retrátto e raggrinzáto, facéva délle figúre scónce ed orríbili; úna pallidézza lívida, ed úna freddézza mortále avévano occupáto tútto il súo córpo: quálche vólta paréa che si ravvivásse, ma ciò non éra che per alzáre dégli úrli. Élla finalménte spiró, lasciándo tútti piéni di orróre e di spavénto quéi che la vídero. Quell' ánima sceleráta scése indubitataménte in quéi luóghi infelíci dóve le crudéli Danaidi éntro vási foráti attíngono eternaménte ácqua; dóve Isione vólge la súa ruóta perpetuaménte: dóve Tantalo ardéndo di séte non può inghiottíre l' ácqua, che se ne fúgge dálle súe lábbra; dóve Sisifo rótola inutilménte un sásso che cáde continuaménte; e dóve Tizio sentirà in etérno nélle súe víscere sémpre rinascénti un avoltóio che le divóra.

Balcazar liberáto da questo móstro, rendè grázie ágli déi con innumerábili sacrifíci. Égli ha cominciáto a regnáre con úno condótta tútta oppósta a quélla di Pigmalione; è applicáto a far rifioríre il commércio, che sémpre più languíva ógni giórno: ha prési négli affári più importánti i consígli di Narbale,

Aber als sie sah, daß ihr keine Hoffnung mehr übrig blieb, so verwandelte sie sich in eine aus der Hölle entlaufene Furie. Sie verschluckte Gift, das sie immer bei sich trug, um sich selbst zu tödten, wenn sie in den Fall kommen sollte, lange Qualen erdulden zu müssen. Ihre Wächter bemerkten, daß sie an heftigen Schmerzen litt. Sie wollten ihr beispringen, aber sie antwortete ihnen nicht und gab durch Zeichen zu verstehen, daß sie keine Hülfe verlange. Man erinnerte sie an die gerechten Götter, die sie beleidigt habe. Statt die Beschämung und die Reue zu bezeigen, die ihre Greuelthaten verdienten, blickte sie den Himmel mit Verachtung und Trotz an, als ob sie den Göttern noch Hohn sprechen wollte.

Wuth und Ruchlosigkeit war auf ihrem sterbenden Gesichte abgebildet. Von jener Schönheit, die so viele Menschen unglücklich gemacht hatte, war keine Spur mehr vorhanden. Alle ihre Reize waren verschwunden. Ihre erloschenen Augen rollten noch in ihrem Kopf, und blickten wild um sich her. Krampfhaft bewegt bebten ihre Lippen; weit aufgerissen stand der Mund. Scheußliche Verzerrungen entstellten ihr eingeschrumpftes Gesicht; bleifarbige Blässe und Todeskälte war über ihren ganzen Körper ausgegossen. Bisweilen schien es, als wollte sie sich wieder erholen, aber dann war es nur um in ein heulendes Geschrei auszubrechen. Endlich hauchte sie den Geist aus, und ließ alle, welche sie sahen, mit Abscheu und Entsetzen erfüllt, zurück. Ihre ruchlose Seele stieg ohne Zweifel in jene traurigen Örter hinab, wo die grausamen Danaiden ohne Ende Wasser in durchlöcherte Gefäße schöpfen, wo Irion auf immer sein Rad dreht, wo Tantalus, von brennendem Durst gepeinigt, vergebens das Wasser zu erhaschen strebt, das seinen Lippen entflieht, wo Sisyphus mit fruchtlosem Bemühen einen Felsen bergan wälzt, der immer wieder zurückrollt und wo Tytius in seinen immer wieder wachsenden Eingeweiden ewig den Geier fühlen wird, der sie zernagt.

Balcazar, von diesem Ungeheuer befreit, brachte den Göttern unzählbare Dankopfer. Sein Betragen beim Antritte seiner Regierung ist dem Betragen Pygmalions ganz entgegengesetzt. Er läßt es sich angelegen sein, den Handel wieder emporzubringen, der mit jedem Tage mehr in Verfall kam. Er folgt dem Rathe Narbals in wich-

pales affaires, et n'est pourtant pas gouverné par lui-même: il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvait dans une pressante nécessité: ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtait. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui: il craint de charger trop ses peuples; ses peuples craignent de ne pas lui offrir une assez grande partie de leurs biens: il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolens, car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque, s'il vous voyait maintenant, avec quelle joie vous comblerait-il de présens! Quel plaisir serait-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudrait pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr?

Après qu'Adoam eut parlé ainsi, Télémaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venait de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevait dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il était entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit, à son tour, l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans

importancia; mas no por eso se deje gobernar de él, pues todo lo ve, y lo examina todo por sí mismo: oye los consejos que le dan, y se declara por el que mejor le parece: ámanle los pueblos, y en su amor posee mas copiosos tesoros que los que amontonó la cruel avaricia de su padre: no habrá ni una sola familia que, si le viera necesitado, no le diera cuanto tuviese, de modo que es mas dueño de lo que les deja, que si se lo quitara. No necesita de tomar precauciones para la seguridad de su persona, porque vela sobre ella el amor de los vasallos, que le custodia mejor que la mas aguerrida guardia. A todos contrista la idea de perderle, y no habrá vasallo suyo bue no arriesgue la vida por conservar la de un rey tan digno de serlo. Es feliz, y sus pueblos con él: teme exigirles mucho, y ellos sienten no ofrecerle le mayor parte de lo que tienen: les deja en la abundancia, y no por eso son indóciles, ni insolentes; antes sí mas laboriosos, adictos al comercio, y constantes en conservar la pureza de sus antiguas leyes. De este modo ha vuelto la Fenicia á subir al mas alto punto de grandeza y de gloria; y toda esta prosperidad se la debe á su jóven rey.

Narbal es su teniente. Ah! ¡cuánta fuera su alegría si ahora os viera para colmaros de presentes! ¡Con qué gusto, Telémaco, con cuánta satisfaccion dispusiera restituiros con decoro á vuestra patria! ¡Qué felicidad la mia en hacer lo que él haria si pudiese! ¡Qué dicha la de ir á Itaca á poner en el trono de Ulises á su hijo Telémaco, desde donde pueda, como Baleazar en Tiro, dictar sabias leyes á sus pueblos!

Satisfecho Telémaco de la puntualidad con que Adoam acababa de referir tan singulares sucesos, y mucho mas por las apreciables demostraciones de cariño con que en medio de sus infortunios alentaba su esperanza, le abrazó tiernamente. Despues le preguntó Adoam por qué acaso habia entrado en la isla de Calipso; y Telémaco le correspondió, dándole cuenta de todos sus acontecimientos desde que salió de Tiro: su paso

e nondiméno non è da lúi domináto, perocchè vuóle vedér tútto égli stésso: ascólta tútti i differénti paréri che gli sóno propósti, e decíde póscia confórme a quéllo che a lúi sémbra il miglióre. E amáto dái pópoli, e possedéndo i cuóri, possiéde più ricchézze che non ne avéva ammassáte súo pádre cólla súa crudéle avarízia; imperciocchè non v' è alcúna famíglia la quále, quándo égli si trovásse in úna urgénte necessità, tútte non gli désse le súe sostánze. Così ciò che láscia ad éssi è più súo che s' égli lor lo togliésse. Non ha égli bisógno d' usáre cautéla per la sicurézza délla súa víta, imperciocchè ha sémpre intórno a se stésso la guárdia più sicúra, ed è l' amóre de' pópoli. Non v' ha tra i suói súdditi alcúno che non téma di pérderlo, e che per conserváre quélla d' un sì buón re, non arrischiásse la própria víta. Víve felíce, e tútto il súo pópolo è felíce insiéme con lúi: téme di aggraváre di tróppe imposizióni i suói pópoli; ed i suói pópoli témono di no offerírgli úna párte délle lóro sostánze abbastánza gránde. Li láscia nell' abbondánza, e quest' abbondánza non li rénde nè intrattábili, nè insolénti, imperciocchè sóno éssi operósi, dáti al commércio, e costánti nel conserváre la purità délle antíche léggi. La Fenicia è nuovaménte salíta al più álto grádo délla súa grandézza e délla súa glória, ed è obbligáta al súo gióvane re di tánte prosperità ch' élla góde.

Narbale govérna sótto di lúi. Oh! se óra égli vi vedésse, o Telemaco! con quále allegrézza vi colmerébbe di dóni! Qual piacére sarébbe quésto per lúi, il rimandárvi magnificaménte álla vóstra pátria! Sóno ben ío fortunáto nel far ciò che vorrébbe potér fáre égli stésso, e nell' andáre in Itaca a métter sul tróno il figliuólo d' Ulisse, affinchè vi régni così saviaménte cóme Baleazar régna in Tiro

Dópo che Adoamo ébbe parláto così, Telemaco allettáto dálla stória che il Fenicio avéa raccontáta, e più ancóra da' contrasségni d' amistà che ne ricevéa nélla súa disgrázia, teneraménte abbraccióllo. Adoamo póscia lo ricercò quále avventúra lo avésse fátto entráre nélla ísola di Calipso. Telemaco raccontógli ordinataménte la stória délla súa parténza di Tiro; del

tigen Dingen, ohne deswegen von ihm regiert zu werden; denn er will überall mit eigenen Augen sehen. Er hört die verschiedenen Vorschläge, die man ihm thut, und entscheidet sich dann für das. was ihm am besten zu sein däucht; das Volk liebt ihn. Im Besitz der Herzen seiner Untergebenen ist er reicher, als sein Vater durch alle Schätze, die sein hartherziger Geiz zusammen scharrte; denn es ist keine Familie, die ihm nicht willig ihr ganzes Vermögen gäbe, wenn er in dringender Noth sein sollte. Was er ihnen läßt, ist also mehr sein Eigenthum, als wenn er es ihnen entrisse. Er hat nicht nöthig, zur Sicherheit seines Lebens Anstalten zu treffen; die sicherste aller Wachen, die Liebe des Volks, umgibt ihn. Es ist keiner seiner Unterthanen, dem es nicht bange wäre, ihn zu verlieren, und der nicht sein eigenes Leben wagte, um einem so guten Fürsten das seinige zu erhalten. Er ist glücklich und sein ganzes Volk mit ihm. Er fürchtet immer, sein Volk zu sehr mit Auflagen zu beschweren, und sein Volk besorgt, ihm einen zu geringen Theil von seinem Vermögen zu geben. Er läßt sie im Besitz des Überflusses, und dieser Überfluß macht sie weder unlenksam noch übermüthig; denn sie sind arbeitsam, emsig in Betreibung des Handels und standhaft in genauer Beobachtung ihrer alten Gesetze. Phönizien hat wieder den Gipfel seiner Größe und seines Ruhms erreicht, und seinem jungen Könige hat es einen so großen Wohlstand zu danken.

Narbal regiert unter ihm. O Telemach, wenn er dich jetzt sehen könnte, mit welchem Vergnügen würde er dich mit Wohlthaten überhäufen! wie entzückt würde er sein, dich auf eine glänzende Art in dein Vaterland zu senden! und wie beglückt bin ich, daß es mir vorbehalten ist, das zu thun, was er so gerne selbst thun würde, um Ulysses Sohn in Ithaka auf den Thron zu setzen, damit er dort mit eben der Weisheit regiere, als Baleazar zu Tyrus regiert!"

Als Adoam ausgeredet hatte, schloß ihn Telemach, entzückt über die Geschichte, die dieser Phönizier erzählt hatte, und noch mehr über die Beweise von Freundschaft, die ihm dieser Mann in seinem Unglück gab, zärtlich in seine Arme. Hierauf fragte Adoam, welcher Zufall ihn auf die Insel der Kalypso geführt habe? Telemach erzählte ihm nun auch seine Begebenheiten, seine Abreise von Tyrus, seine Über-

l'île de Chypre; de la manière dont il avait retrouvé Mentor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avait reçus; de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes; et de l'action de Mentor, qui avait jeté son ami dans la mer, dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvait jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étaient pleins de joueurs de flûte. Achitoas les interrompait de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les tritons, les néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même, sortaient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent longtemps les danses de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De temps en temps des trompettes faisaient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles, servaient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque, d'un naturel vif et sensible, goûtait tous ces plaisirs; mais il n'osait y livrer son cœur. Depuis qu'il avait éprouvé avec tant de honte, dans l'île de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocens, lui faisaient peur; tout lui était suspect. Il re

por la isla de Chipre; como volvió á hallar á Mentor; su viage á Creta; los juegos públicos que en aquella isla se hicieron para la eleccion del nuevo rey despues de la fuga de Idomeneo; la venganza de Vénus; su naufragio; la buena acogida que les hizo Calipso; los zelos que concibió esta diosa de una de sus ninfas; y la accion de Mentor, que le arrojó al mar luego que vió el navió fenicio.

Acabados estos discursos, dispuso Adoam en prueba de su estraordinario contento dar á sus amigos un espléndido refresco, y proporcionarles en él todos los placeres que la situacion permitia: hízole servir por jóvenes fenicios vestidos de blanco, y coronados de flores: quemáronse aromas de los mas esquisitos del Oriente. Ocupaban los bancos de los remeros diestros tocadores de flauta, á quienes de cuando en cuando interrumpia Aquitoas con los dulces acentos de su voz y de su lira, dignas por cierto de ser oidas en la mesa de los dioses, y capaces de arrebatar al mismo Apolo. Los tritones, las nereidas, las divinidades todas que reconocen el imperio de Neptuno, hasta los monstruos marinos, atraidos por la melodía, dejaban sus húmedas y profundas grutas, y se atropellaban por llegar al rededor del navío. Un coro de mancebos fenicios, de gentil disposicion, vestidos de finísimo lienzo mas blanco que la nieve, danzaron largo rato al uso de su pais, al de Egipto, y por último al de la Grecia. De cuando en cuando se oia repetido el eco de las trompas, llevado por las olas hasta las mas distantes riberas. El silencio de la noche, la calma del mar, la trémula luz de la luna, que reverberaba en la superficie de las aguas, el oscuro azul del cielo matizado de brillantes estrellas, todo contribuia á hacer el festin mas agradable.

Telémaco, dotado de un natural vivo y sensible, gustaba de esta diversion; pero no se atrevia á soltar la rienda á la alegría, porque desde que con tanta vergüenza suya esperimentó en la isla de Calipso cuan dispuesta se halla la juventud á inflamarse, los mas inocentes placeres alarmaban su cuidado: todo le era sospechoso. Miraba á Mentor, y examinábale

súo passággio nell' ísola di Cipri; délla maniéra con che avéva trovato Mentore; del lóro viággio in Creta; de' giuóchi púbblici per l' elezióne d' un re dopo la fúga d' Idomeneo; déllo sdégno di Venere; del sofférto naufrágio; del piacére con che Calipso gli avéva accólti; délla gelosía di quélla déa cóntro d' úna délle súe nínfe; dell' azióne di Mentore, che avéva gettáto il súo amíco in máre in quel moménto nel quále víde il vascéllo fenicio.

Dópo quésti ragionaménti Adoamo féce imbandíre un sontuóso banchétto; e per mostráre úna più gránde allegrézza, unì insiéme tútti i piacéri de' quáli si potéva godére duránte il convíto, cúi servírono alcúni gióvani Fenici vestíti di biánco e coronáti di fióri. Fúrono abbruciáti i più squisíti profúmi dell' Oriénte, tútti i bánchi de' rematóri érano piéni di sonatóri di flaúti, ed Achitoa gl' interrompéva di quándo in quándo cólla dólce armonía délla súa vóce, e délla súa líra, dégna d' éssere sentíta álla távola dégli déi, e di piacér sommaménte ágli orécchi d' Apollo stésso. I tritoni, le nereidi, tútti gli déi che ubbidíscono a Nettuno, e gli stéssi móstri maríni, allettáti da símile melodía, uscívano fuóri délle lor grótte, per veníre in fólla intórno di quel vascéllo. Una túrba di gióvani Fenici d' úna rára bellézza, e vestíti di finíssimo líno più biánco délla néve, danzárono lungaménte i bálli del lóro paése, póscia quélli d' Egitto, e finalménte quélli di Grecia. Alcúne trómbe di témpo in témpo facévano risonár il máre insíno a' lídi lontáni. Il siléuzio délla nótte, la bonáccia del máre, la lúce tremolánte délla lúna spársa súlla superfície délle ácque, ed il brúno azzúrro del ciélo semináto di luminosíssime stélle, servívano a réndere ancóra più béllo quésto spettácolo.

Telemaco, d' úna natúra viváce e sensitíva, gustáva tútti quésti piacéri, ma non ardíva di dar lóro in préda tútto il súo cuóre, poichè avéva prováto con tánta vergógna nell' ísola di Calipso, quánto la gioventù sía fácile ad infiammársi. Tútti i piacéri eziandío più innocénti gli facéano paúra, ed ógni cósa gli éra sospétta. Égli guardáva Mentore, e dal vólto, e dágli

fahrt nach der Insel Cypern, wie er Mentor wieder gefunden habe, ihre Reise nach Kreta, die öffentlichen Spiele, welche bei der Wahl eines neuen Königs nach Idomeneus Flucht daselbst angestellt worden, den Zorn der Venus, wie sie Schiffbruch gelitten, und wie freundlich sie von Kalypso aufgenommen worden, die Eifersucht der Göttin über eine ihrer Nymphen, und wie Mentor ihn in das Meer gestürzt, als er das phönizische Schiff gewahr worden.

Nach diesen Gesprächen ließ Adoam ein herrliches Mahl bereiten. Er bot alles auf, was das Herz erfreuen konnte, um sein Vergnügen zu bezeigen. Junge, weißgekleidete, mit Blumen bekränzte Phönizier dienten bei der Tafel; die lieblichsten Wohlgerüche des Orient stiegen während der Mahlzeit empor. Auf allen Ruderbänken saßen Flötenspieler. Achitoas unterbrach sie von Zeit zu Zeit durch die lieblichen Töne seiner Stimme und seiner Leier, würdig an der Tafel der Götter gehört zu werden, und die Ohren Apolls selbst zu entzücken. Die Tritonen, die Nereiden, alle Gottheiten, die dem Neptun gehorchen, die Ungeheuer des Meeres selbst verließen ihre tiefen, feuchten Grotten, und versammelten sich in Schaaren um das Schiff, bezaubert durch diese melodischen Töne. Junge Phönizier von seltener Schönheit, in schneeweiße Leinwand gekleidet, tanzten lange die Tänze ihres Landes, dann die ägyptischen und zuletzt die griechischen Tänze. Von Zeit zu Zeit erschallten Trompeten, von denen das Meer bis zu den entferntesten Bergen wiederklang. Das Schweigen der Nacht, die Ruhe des Meeres, das Mondlicht, das über die Oberfläche des Wassers hinzitterte, das dunkle Blau des Himmels, mit leuchtenden Sternen besäet, erhöhte und verschönerte dieses Schauspiel.

Telemach von Natur lebhaft und gefühlvoll, kostete alle diese Annehmlichkeiten, aber er wagte es nicht, sich dem Zuge seines Herzens ganz zu überlassen. Seitdem er mit so vieler Beschämung in Kalypso's Insel erfahren hatte, wie leicht entzündbar die Jugend ist, traute er selbst den unschuldigsten Freuden nicht mehr. Er blickte Men-

gardait Mentor; il cherchait sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devait penser de tous ces plaisirs.

Mentor était bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisait pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant: Je comprends ce que vous craignez: vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amollissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam les plaisirs qu'il vous offre: réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté: c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paraître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumèrent, son visage troublé changea de couleur; tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'âme de tous les assistans. A peine osait-on respirer, de peur de troubler le silence et de perdre quelque chose de ce chant divin: on craignait toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avait aucune douceur efféminée; mais elle était flexible, forte, et elle passionnait jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'uni-

el rostro y los ojos para inferir el juicio que debia hacer de estos placeres.

Alegrábase Mentor de verle en esta incertidumbre, y hacia como que no lo notaba, hasta que movido por fin de la moderacion de Telémaco, le dijo sonriéndose: Bien conozco tu temor, y lo digno de alabanza que por él eres; pero no se ha de llevar al estremo. Nadie en el mundo se interesa mas que yo en que disfrutes de los placeres, pero de unos placeres que no te esciten pasiones violentas, ni enerven tu valor. Estos son los que te convienen, porque son los únicos capaces de divertir sin enagenar: placeres sencillos y moderados que no te priven de la razon, ni te trasformen en fiera. Ahora es justamente cuando, para alivio de tus penas, y en obsequio de Adoam, debes disfrutar de estos con que su generosidad te convida: sí, Telémaco, alégrate, regocíjate, que la sabiduría nada tiene de austera ni de afectada; antes por el contrario ella es la que ofrece los verdaderos placeres; ella la que los sazona, y los hace puros y duraderos; ella la que sabe mezclar los juegos y las risas con las ocupaciones graves y serias, preparar el placer en el trabajo, y aliviar el trabajo con el placer. Asi es: la sabiduría no se avergüenza de presentarse festiva cuando es necesario.

En prueba de ello tomó Mentor una lira, y la tocó con tal arte, que envidioso Aquitoas, arrojó la suya de despecho: encendiéronsele los ojos: mudósele el color, y todos hubieran advertido su resentimiento y su vergüenza, si la lira de Mentor no les tuviera tan suspensos y enagenados, que ni á respirar se atrevian por no interrumpir el silencio, y por no perder el mas mínimo acento de aquella voz celestial: á cada instante temian que lo iba á dejar. No tenia su voz ninguna dulzura afeminada: era sí flexible, pero llena, y capaz de mover y hacer sensibles las mas mínimas cosas.

Al principio cantó los loores de Júpiter, padre y rey de los dioses y los hombres, que con un movimiento de su cabeza

ócchi di lúi proccuráva d'inténdere qual giudízio dovésse formáre di tútti quésti piacéri.

Mentore avéva un sómmo dilétto di vedérlo in símile confusióne, e fingéa di non osservárlo. Finalménte mósso dálla moderazióne di Telemaco, sorridéndo gli dísse: Ben m' avvéggo di che teméte: siéte dégno di lóde per cotésto vóstro timóre; ma non bisógna portárlo fíno all' eccésso. Niúno desidererà giammái più di me, che gustiáte i piacéri, ma piacéri táli che non éccitino in vói úna violénta passióne, e che non isnérvino il vóstro cuóre. Avéte bisógno di piacéri che vói possediáte, e non di piacéri che vi posséggano, e che vi traspórtino. Vi desídero piacéri dólci e moderáti, che non vi lévino la ragióne, e che giammái non vi réndano símile ad úna béstia agitáta dágli stímoli dél furóre. Ora è il témpo opportúno di ristorárvi di tútti i vóstri travágli. Compiacéte púre ad Adoamo, col gustáre i dilétti che v' offerísce. Rallegrátevi, o Telemaco! rallegrátevi: la virtù non ha niénte d' austéro nè d' affettáto. Élla dà i véri piacéri, élla sóla li sa stagionáre per rénderli púri e durévoli: élla sa cólle occupazióni grávi e serióse mescoláre i giuóchi e le rísa; prepára cólla fatíca il piacére, e col piacére ristóra délla fatica. Non si vergógna la virtù di cómparire allégra quándo bisógna.

Nel díre quéste paróle, Mentore prése úna líra, e la sono con tant' árte, che Achitoa gelóso si lasciò di rábbia cadér la súa. Gli s' accésero gli ócchi; il súo vólto turbáto cambiò colóre; e tútti si sarébbono avvedúti délla súa péna e délla súa vergógna, se in quel moménto medésimo la líra di Mentore non avésse rapíta l' ánima di tútti quéi ch' érano presénti. Appéna éssi ardívano di rifiatáre, per timóre di turbáre il siléncio, e di pérdere quálche cósa di quel súo cánto divíno; ánzi temévano sémpre che fósse per finír tróppo présto: la vóce di Mentore non avéva alcúna dolcézza effemmináta, ma éra pieghévole e fórte, ed espriméva al vivo e perfettaménte sin le più piccole cóse.

Cantò égli principalménte le lódi di Giove, pádre e re dégli déi e dégli uómini, che scuóte l' univérso con un sol cénno

torn an, er suchte in seinen Mienen und in seinen Augen zu lesen, was er von allen diesen Ergötzlichkeiten denken sollte.

Mentor fühlte ein geheimes Vergnügen, ihn in dieser Verlegenheit zu sehen, aber er ließ es sich nicht merken. Endlich, von seiner Zurückhaltung gerührt, sagte er lächelnd zu ihm: „Ich sehe wohl, was du fürchtest, und diese Furcht macht dir Ehre; aber treibe sie nicht zu weit, mein Sohn! Niemand kann es mehr wünschen als ich, daß du die Annehmlichkeiten des Lebens schmecken mögest, aber ich wünschte, daß du nur solche Freuden genössest, die deine Seele ruhig lassen, und deinen Geist nicht erschlaffen; Freuden, die dich nach der Arbeit erquicken, und deren Genuß dir die Herrschaft über dich selbst nicht rauben, solche nicht, die dich gewaltsam mit sich fortreißen; reine, bescheidene Freuden, die dich deiner Menschenwürde nie vergessen machen. Jetzt ist es dir wohl vergönnt, von deinen Mühseligkeiten auszuruhen. Schmecke, Adoam zu gefallen, die Vergnügungen, die er dir anbietet. Öffne dein Herz der Freude, mein Telemach; die Weisheit ist keine finstere, verstellte Freudenhasserin; sie lehrt uns die ächten Vergnügungen kennen; sie allein weiß sie zu würzen, sie schmackhaft und dauerhaft zu machen; sie gattet Spiel und Scherz mit wichtigen ernsten Beschäftigungen; sie bereitet das Vergnügen durch die Arbeit vor, und sie erholt sich von der Arbeit durch den Genuß desselben. Die Weisheit schämt sich nicht, mit lächelndem Gesichte zu erscheinen, wenn Zeit und Umstände es gestatten."

So sprach Mentor, und nun ergriff er eine Leier. Er spielte sie mit so vieler Kunst, daß Achitoas, eifersüchtig und verdrießlich, die seinige aus der Hand fallen ließ; seine Augen begannen zu glühen, sein Gesicht trübte sich und erblaßte. Allen Umstehenden würde sein Unmuth und seine Scham sichtbar geworden sein, wenn Mentors Leier nicht ihre Seelen in Entzücken dahin gerissen hätte. Kaum getraute man sich zu athmen, aus Furcht, die Stille zu unterbrechen und etwas von diesem göttlichen Gesange zu verlieren, und alles fürchtete, daß er zu bald aufhören möchte. Mentors Stimme hatte nicht jene weibische Weichlichkeit, sie war stark und biegsam, und wußte auch die unbedeutendsten Dinge zu beleben.

Erst stimmte er den Lobgesang Jupiters, des Vaters und Königs der Götter und Menschen an; Jupiters, der, wenn er sein Haupt be-

vers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse, que ce dieu forme au-dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui, devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardait sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentait je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardaient les uns les autres. L'un disait: C'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisait les bêtes farouches, et enlevait les bois et les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Eurydice. Un autre s'écriait: Non, c'est Linus, fils d'Apollon. Un autre répondait: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'était guère moins surpris que les autres, car il ignorait que Mentor sût, avec tant de perfection, chanter et jouer de la lyre.

Achitoas, qui avait eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor, qui voyait son trouble, prit la parole comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritait. Achitoas ne fut point consolé; car il sentait que Mentor le surpassait encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix

hace estremecer el universo: representó á Minerva, nacida de la cabeza de Jove; esto es, á la sabiduría engendrada en sí mismo, y de él emanada para instruir á los hombres dóciles. Cantó Mentor estas verdades en un tono tan sublime y religioso, que todos se creyeron trasportados á lo mas alto del Olimpo en presencia de Júpiter, cuyas miradas son mas penetrantes que sus truenos. Despues cantó la desgracia del jóven Narciso, que neciamente enamorado de su misma hermosura, pasaba su vida en admirarla en una cristalina fuente, hasta que, consumido de tristeza, fué convertido en la flor que tiene su nombre. Por último cantó tambien la funesta muerte que un jabalí dió al bello Adonis, á quien Vénus ne pudo restituir la vida por mas que le amaba, y por mas amargas quejas que por ello dirigió al cielo.

Nadie pudo contener las lágrimas, y todos sentian cierto placer en el llanto. Cuando acabó de cantar, admirados los Fenicios se miraban unos á otros, y se decian: unos que era Orfeo, porque asi es, decian, como con la lira amansaba las fieras, y arrastraba tras sí los montes y las rocas; asi como encantó al Cerbero, y como suspendió los tormentos de Ixion y de las Danaides; y asi finalmente como movió al inexorable Pluton á que le dejase sacar de los infiernos á la hermosa Euridice. Otros decian que era Lino, hijo de Apolo; y otros le tuvieron por Apolo mismo. No estaba Telémaco menos admirado que los demas, porque ignoraba que Mentor supiese con tanta perfeccion cantar y tocar la lira.

Mas Aquitoas, como tuvo todo el tiempo necesario para ocultar sus zelos, empezó á aplaudir á Mentor; pero estaba tan cortado, que no podia acabar el elogio: no dió lugar Mentor á que se conociese su turbacion, porque tomando la palabra, como si le hubiera interrumpido, procuró consolarle, dándole las justas alabanzas que merecia; pero no por eso se consoló Aquitoas, sentido mas de que Mentor se le aventajase en modestia, que en los encantos de la voz

délla súa tésta: rappresentò póscia Minerva che gli ésce dal cápo, cioè la sapiénza, che quésto dío génera déntro a se stésso, e la quále ésce fuóri di lúi, per ammaestráre gli uómini dócili. Mentore cantò quéste verità con un tuóno di vóce così religióso e così sublíme, che párve a tútta l' adunánza éssere trasportáta nel più álto luógo del ciélo, álla presénza di Giove, i di cúi sguárdi sóno penetránti più che i suói tuóni. Cantò póscia la disgrázia del giovanétto Narciso, che divenéndo scioccaménte amánte délla súa própria bellézza, la quále égli mmiráva incessanteménte dal márgine d' úna fontána, si consumò da se stésso di dóglia, e fu mutáto in un fióre, che da lúi prénde il súo nóme. Finalménte cantò eziandío la funésta mórte del bell' Adone, che fu squarciáto da un cinghiále, ed a cúi Venere innamoráta eccessivaménte di lúi, non potè rénder la víta, lamentándosene amaraménte col ciélo.

Tútti quéi che lo ascoltárono, non potérono trattenére le lágrime, e ciaschedúno sentíva un non so qual piacére nel piágnere. Quándo ébbe pósto fíne al súo cánto, i Fenici attóniti si rimirávan l' un l' áltro. Quésti è Orfeo, dicéva úno di lóro, così appúnto con úna líra égli ammansáva le béstie feróci, e strascináva i bóschi, e le rúpi diétro se stésso; così incantò Cerbero, e fè cessáre per quálche témpo i torménti d'Isione e délle Danaidi, e così mósse a pietà l' inesorábil Plutone, per trárre la bélla Euridice fuór dell' inférno. Un áltro gridáva: Nò, quésti è Lino, figliuól d' Apollo. Vói siéte in erróre, rispóse un áltro, quésti è il medésimo Apollo. Telemaco non éra méno sorpréso di maravíglia che gli áltri, conciossiachè non avéva mái sapúto che Mentore sapésse con tánta perfezióne cantáre, e sonár la líra.

Achitoa, che avéva avúto témpo di nascóndere la súa gelosía, cominciò a lodár Mentore; nondiméno égli arrossì nel lodárlo, e non potè finir di parláre. Mentore, che vedéva il súo turbaménto, prése a favelláre cóme voléndo interrómperlo, e procurò di consolárlo col dárli tútte le lódi che meritáva. Achitoa non si consolò, imperciocchè s' avvedéva che Mentore lo superáva ancóra più cólla súa modéstia che cólla dolcézza délla súa vóce.

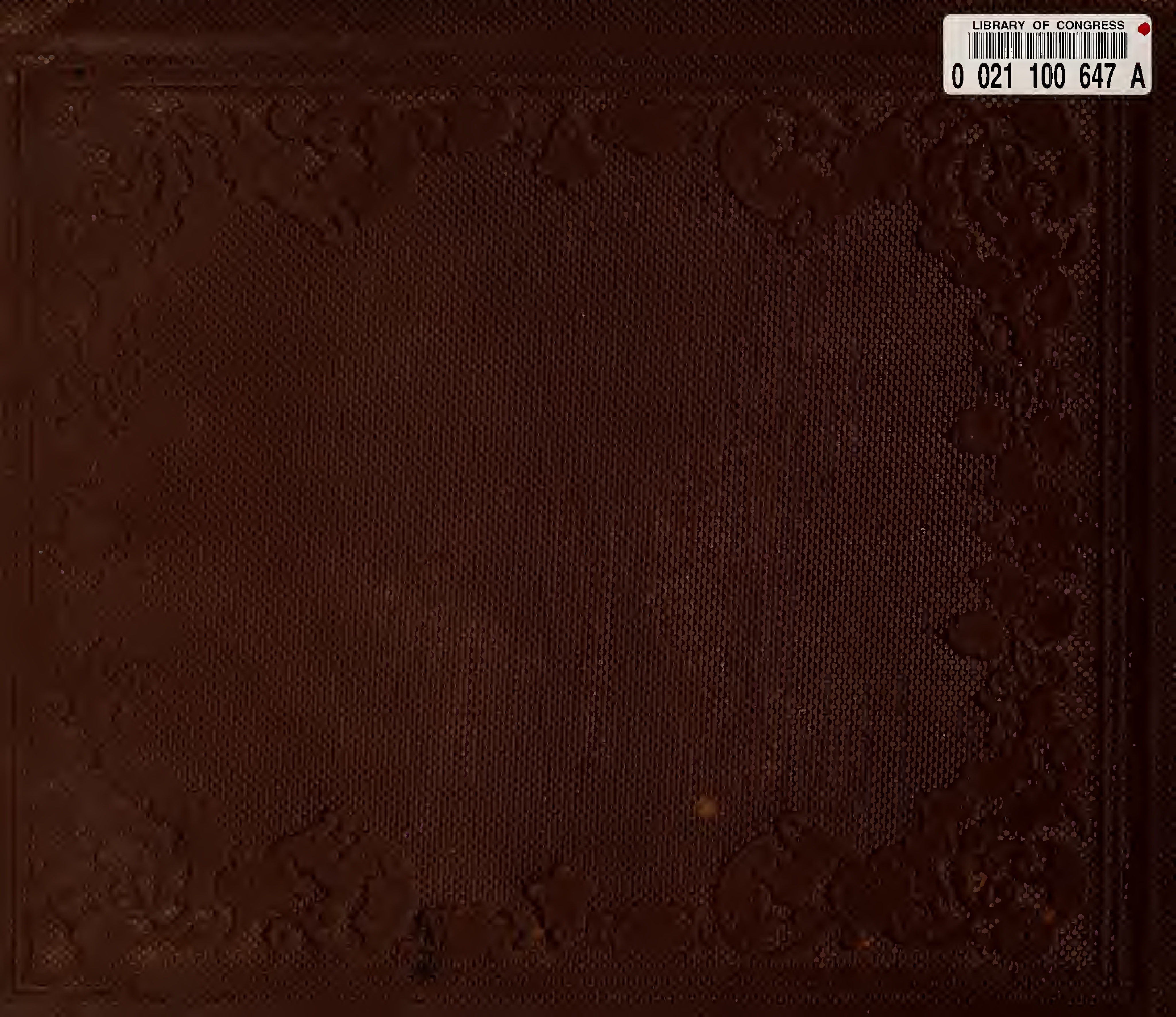
FINE.

wegt, das Weltgebäude erschüttert. Alsdann besang er Minerven, wie sie dem Haupte dieses Gottes entspringt, oder die Weisheit, die dieser Gott in sich selbst erzeugt, und die von ihm ausgeht, die Menschen zu unterrichten, die für sie empfänglich sind. Mentor sang diese Wahrheiten mit so rührender Stimme und mit solcher Begeisterung, daß die ganze Versammlung in den höchsten Olymp, in Jupiters Gegenwart versetzt zu sein glaubte, dessen Blicke durchdringender sind, als seine Blitze. Das traurige Schicksal des Narcissus wurde auch von ihm besungen, wie der thörichte Jüngling sich in seine eigene Schönheit verliebte, die er stets am Rande einer Quelle betrachtete, wie der Gram ihn verzehrte, und wie er in die Blume verwandelt wurde, die seinen Namen trägt. Zuletzt sang er auch das klägliche Ende des Adonis, den ein wildes Schwein zerriß, und den Venus, die ihn zärtlich liebte, und umsonst für ihn wehmüthig zum Himmel flehte, nicht wieder zum Leben erwecken konnte.

Thränen entfielen allen denen, die diesen Gesang hörten, und jeder fühlte sich glücklich bei diesen Thränen. Als Mentor geendigt hatte, sahen sich die Phönizier verwundert unter einander an. „Ist das nicht Orpheus?" sagte der eine; „so zähmte dieser mit seiner Leier die wilden Thiere und zog Bäume und Felsen hinter sich her; so besänftigte er den Cerberus; so hemmte er die Qualen Irions und der Danaiden, und so rührte er den unerbittlichen Pluto, die schöne Euridice aus der Unterwelt zu entlassen." — „Nein, es ist Linus, der Sohn des Apoll," rief ein anderer. — „Unmöglich!" sprach ein dritter; „es ist Apoll selbst." Telemach war nicht weniger erstaunt als die andern; denn er wußte nicht, daß Mentor den Gesang und das Spiel der Leier in so hoher Vollkommenheit verstand.

Achitoas hatte Zeit gewonnen seine Eifersucht zu verbergen; er begann Mentorn zu loben, aber er erröthete, als er es that, und vermochte nicht, seine Worte zu endigen. Mentor sah seine Verwirrung; er nahm das Wort, ihn zu unterbrechen, und ertheilte ihm alles das Lob, das er verdiente, um ihn zu beruhigen. Achitoas fand keinen Trost in dieser Beruhigung; er fühlte, daß Mentor ihn durch seine Bescheidenheit noch weit mehr übertraf, als durch die Annehmlichkeit seiner Stimme.

Ende.


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 647 A